

Sous la direction de
Paul Larocque et Jean Larrivée

Parcours historiques
dans la région touristique
de la Gaspésie

Gabriel Auclair
Jean-Pierre Bélanger
Georgy Bouffard
Gaston Desjardins
Bernard Héту
Paul Larocque
Jean Larrivée
Mario Mimeault
Louise Roy
Nicole Thivierge

Ce livre est publié par le GRIDEQ (Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec). Les propos tenus dans cet ouvrage n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Révision et édition

Paul Larocque et Jean Larrivée

Traitement de texte

Sylvie Bellavance
Céline Brisson
Jean Larrivée

Conception graphique

Richard Fournier

Schémas de localisation

Suzanne Gagnon

Cartes des secteurs

Édith Proulx

Pour commander:

GRIDEQ, 300, allée des Ursulines
Rimouski QC G5L 3A1
(418) 723-1986 poste 1906
grideq@uqar.quebec.ca

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre:

Parcours historiques dans la région touristique de la Gaspésie

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-920270-62-1

1. Gaspésie (Québec) - Guides. 2. Gaspésie (Québec) - Histoire. 3. Matapédia, Vallée de la (Québec) - Guides. 4. Chaleurs, Baie des (N.-B. et Québec) - Guides. I. Auclair, Gabriel. II. Larocque, Paul, 1945-. III. Larrivée, Jean. IV. Université du Québec à Rimouski. Groupe de recherche interdisciplinaire sur le développement régional, de l'Est du Québec.

FC2945.G3A3 1998

917.14'77044C98-940398-X

F1054.G3P37 1998

Dépôts légaux, 3^e trimestre 1998

© 1998, Université du Québec à Rimouski

Tous droits réservés

La publication du livre **Parcours historiques dans la région touristique de la Gaspésie** a été rendue possible grâce à la contribution financière des organismes suivants:

- **Hydro-Québec, Direction régionale Matapédia**
- **Le Conseil régional de concertation et de développement de la Gaspésie et des Iles-de-la-Madeleine**
- **Le Conseil régional de concertation et de développement du Bas-Saint-Laurent**
- **Le ministère de la Culture et des Communications, Direction de la Gaspésie-Iles-de-la-Madeleine**
- **L'Université du Québec à Rimouski**

Avant-propos

Qui connaît la Gaspésie conviendra sans nul doute que cette région n'a pas qu'un visage, mais se dépeint plutôt comme une palette de formes et de couleurs qui font, en passant par le littoral nord, la Pointe, la Baie des Chaleurs ou la Vallée de la Matapédia, la fierté de celles et ceux qui l'habitent.

En se plongeant dans la lecture de **Parcours historiques dans la région touristique de la Gaspésie**, on se sent immédiatement convié à sillonner et à explorer par routes et par vallons voire même par cours d'eau, cette péninsule aux milles facettes et à laisser la curiosité nous guider, tout comme les auteurs de cet ouvrage, au cœur des paysages humains, bâtis et naturels de cette région riche d'un passé et d'un présent marqués par des occupations de plus variées.

Ce livre s'inscrit, en ce sens, comme une contribution supplémentaire à l'ensemble des publications traitant de la région gaspésienne et destinées au grand public. À mi-chemin entre l'ouvrage scientifique et le guide de voyages, cette publication s'adresse donc à un vaste auditoire et deviendra fort probablement un compagnon de route très apprécié des amoureux et amoureuses d'histoire régionale, d'architecture et de paysages.

Je vous invite donc à parcourir la péninsule gaspésienne, avec pour tout bagage cet ouvrage et tout le temps qu'il faut pour vraiment savourer toutes les richesses culturelles et patrimoniales qu'elle vous offre.

John Michaud

**Direction régionale de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine
Ministère de la Culture et des Communications**

Table des matières

	Page
Introduction	1
Première partie: Parcours	3
1- Le littoral nord	7
La Mitis	9
Jean Larrivée	
Sainte-Flavie	13
- La maison à larmier cintré	
- Le Centre culturel du vieux presbytère	
Mont-Joli	19
- L'aéroport	
- Le château Landry	
- La gare du Canadien National	
Saint-Joseph-de-Lepage	25
- L'église	
Price	27
- L'église et le presbytère	
Saint-Octave-de-Métis	30
- Une grande croix	
Grand-Métis	31
- Les Jardins de Métis et la villa Reford	
Métis-sur-Mer	34
- La pointe Leggatt	
- La pointe Mitis	
- La rue Beach	
Les Boules	40
- Rue Principale	
Baie-des-Sables	41
- Rue de la Mer	

La Matanie	45
Georgy Bouffard	
Saint-Ulric-de-Matane	48
- Ancienne gare ferroviaire	
Matane	51
1- Matane-sur-Mer	51
- L'ancien phare maritime	
- L'église Bon-Pasteur	
2- Quartier Saint-Jérôme	54
- Promenade des Capitaines	
- Le bassin de la rivière	
- L'ancien Bureau de poste	
- Le barrage Mathieu-D'Amours	
3- Quartier Saint-Rédempteur	64
- Des établissements nouveaux	
Petit-Matane	65
- Maison Marquis-Préville	
- Musée de la maison Horace-Bouffard	
Sainte-Félicité	69
- Le presbytère	

Entre mer et falaises

(Grosses-Roches à Petit-Cap)	73
Gaston Desjardins	
1) De Grosses-Roches à Tourelle	79
Grosses-Roches	80
Ruisseau-à-Sem	81
Les Îlets	82
Les Méchins	84
Capucins	89
Cap-Chat	91
- Sentier des Brumes	
- Le barachois	
Sainte-Anne-des-Monts	97
- L'église	
- Maison Lamontagne	
- Anse de l'Échourie	
Le parc de la Gaspésie	107
Tourelle	108

2) De Ruisseau-Castor à L'Anse-Pleureuse	110
Ruisseau-Castor	111
Cap-au-Renard	112
La Martre	112
Marsoui	114
- La Couquerie	
Ruisseau-à-Rebours et Rivière-à-Claude	116
- Timothée Auclair	
Mont-Saint-Pierre	118
- Ascension de la montagne	
Mont-Louis	119
- Établissements agricoles	
L'Anse-Pleureuse	121
- Moulin à farine de Ruisseau-des-Olives	
Murdochville	122
3) De Gros-Morne à Petit-Cap	124
Gros-Morne et Manche-d'Épée	125
Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine	127
Madeleine-Centre	128
Rivière-la-Madeleine	129
- Le Grand Sault	
Grande-Vallée et Petite-Vallée	130
- Havre de pêche	
- Pont Galipeault	
Cloridorme	135
Saint-Yvon, Grand-Étang et pointe à la Renommée	137
L'Anse-à-Valleau, Pointe-Jaune, Saint-Maurice-de-l'Échourie et Petit-Cap	139

II- La Pointe

Paul Larocque

1) De Rivière-au-Renard à Cap-des-Rosiers	146
Rivière-au-Renard	147
- Ancien site Fruing	
- Centre d'interprétation des pêches contemporaines	
L'Anse-au-Griffon	152
- Le manoir Le Boutillier	
Jersey Cove	156
Cap-des-Rosiers	157
- Le phare	
- Le monument funéraire du Carrick	

2) Le versant nord de la baie de Gaspé	161
Cap-Gaspé et son phare	163
L'Anse-aux-Sauvages	164
L'Anse-Saint-Georges	164
L'anse Blanchette	165
Grande-Grave	166
- Le magasin Hyman	
De Petit-Gaspé à Cap-aux-Os	169
- La chasse à la baleine	
- Fort Péninsule	
Penouille	172
3) Gaspé et ses abords	174
Rosebridge et Saint-Majorique	174
Pointe-Navarre et L'Anse-aux-Cousins	176
Gaspé	177
- Le musée de la Gaspésie	
- La croix commémorative de 1934	
- Le Ash Inn	
- Aux abords de la gare	
4) Vers la «baie des Molues»	189
Douglstown	189
De Douglstown à Pointe-Saint-Pierre	192
- Seal Cove	
- Fort Prével	
Malbaie	196
- Le site de pêche Mal-Bay	
- Le magasin Robin	
5) Percé et au-delà	205
Percé	206
- La place du quai	
- L'île Bonaventure	
- Le chemin de l'Irlande et l'église anglicane St. Paul	
Le havre de L'Anse-à-Beaufils	213
Cap-d'Espoir	214
- Le phare	
Le havre de Sainte-Thérèse	217
6) De Grande-Rivière à Newport	220
Grande-Rivière	220
- Le Centre spécialisé des pêches	
- La baie de Petit Pabos	
Chandler	224
- Le secteur de la gare et du barachois	
Pabos Mills	228

Newport	229
- Le quai de Newport-Îlots	
- Le Centre d'interprétation de la Turlutte	
III- La Baie des Chaleurs	237
Nicole Thivierge	
1) De L'Anse-aux-Gascons à Paspébiac	240
Gascons	240
- L'ancien édifice Robin	
- L'anse à la Barbe	
Port-Daniel	242
L'Anse-McInnes	244
Les réserves fauniques de Port-Daniel et de Rivière-Port-Daniel	244
Shigawake	248
Saint-Godefroi	250
- Un havre de pêche moderne	
Hope	251
Paspébiac	252
- Le banc de Paspébiac	
2) De New Carlisle à New Richmond	258
New Carlisle	258
- La maison Hamilton	
- La maison d'enfance de René Lévesque	
- L'église anglicane St. Andrew	
Bonaventure	264
- Centre d'interprétation de la rivière Bonaventure	
- Le Musée acadien du Québec	
- Magasins Robin	
Saint-Siméon	272
Caplan	274
- Le secteur de l'église	
New Richmond	277
- Cap Noir	
- Circuit alternatif de Saint-Edgar	
- Le Centre d'interprétation de l'héritage britannique	
- La maison Stanley	
3) De Maria à Ristigouche	285
Gesgapegiag	286
Maria	288

Carleton	290
- Le vieux couvent	
- Le mont Saint-Joseph	
- Un sanctuaire de sternes	
Saint-Omer	296
La péninsule et le site de Miguasha	297
Nouvelle	299
La région de Ristigouche	302
Escuminac et Pointe-à-la-Garde	302
Circuit alternatif de L'Alverne	303
Pointe-à-la-Croix	306
Lustuguj	307
- Musée d'interprétation de la culture micmaque	
Parc historique de La-Bataille-de-la-Ristigouche	310
IV- La Matapédia	317
De Matapédia à Sayabec	317
Gabriel Auclair	
1) La pêche sportive au saumon	324
Saint-Laurent-de-Matapédia	326
La visite du plateau (Saint-Alexis, L'Ascension, Saint-François-D'Assise)	328
La rive est	330
- Le Ristigouche Salmon Club	
- La maison Glen Emma-MacDonnell	
Routhierville	332
- Cold Spring Camp	
- Le pont	
Saint-Florence-de-Beaurivage	334
Le site Matamajaw de Causapscal	335
2) La foresterie matapédienne	337
Causapscal	340
- La gare du chemin de fer	
- La maison Noble	
Lac-au-Saumon	344
- Centre de découverte de la foresterie matapédienne	
3) L'agriculture matapédienne	350
Amqui	352
- La maison Blanchet-Leclerc	
- La maison Dubé-Leblanc	
- La maison Larue-Bouchard	

La 195 sud: Saint-Léon-le-Grand et Lac-Humqui	361
La 195 nord: Saint-Tharcisius et Saint-Vianney	363
4) Le tourisme matapédién	366
- Seigneurie du lac Matapédia	
- Le parc Marcel-Brochu et le rang Saint-Jean-Baptiste	
Val-Brillant	371
- Parc des Bois et Berges	
- La résidence Laberge-Couture	
- La maison Nolin-Côté	
Sayabec	376
- Le chemin de la Croix et le calvaire	
- La maison Boulay-Lacroix-Leclerc	
5) Le berceau de la Vallée	383
Louise Roy	
- Les étapes de colonisation	
Saint-Moïse	388
- L'église	
Saint-Angèle-de-Mérici	390
- La maison de colonisation	

Deuxième partie: Repères

397

Géologie et géomorphologie de la Gaspésie en onze arrêts-clés

399

Bernard Hétu

Les premiers Gaspésiens

439

Jean-Pierre Bélanger

La Gaspésie, une mosaïque culturelle

459

Mario Mimeault

Épilogue

477

Pierre Rastoul (en collaboration avec Paul Larocque)

Introduction

Le présent ouvrage est en quelque sorte la suite logique d'un livre publié en 1994 sous le titre **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent**. Tout comme le précédent, il a été produit avec des moyens qu'on peut qualifier d'artisansaux. Le territoire couvert ici, plus vaste, affecte la forme d'une boucle (de Sainte-Flavie à Sainte-Flavie) incluant non seulement la Gaspésie, mais aussi la portion la plus orientale du Bas-Saint-Laurent. Tradition et géographie obligent: nous avons voulu tenir compte du nombre important de visiteurs empruntant annuellement cet itinéraire dessiné par la route nationale 132.

Plusieurs espaces et plusieurs regards se juxtaposent dans le présent livre suivant une approche qui en fait à la fois un guide patrimonial et un ouvrage de référence historique.

Les auteurs ont été confrontés à des choix multiples. Il leur a fallu sélectionner et décortiquer une foule de documents, publiés ou non, en tenant compte de la rapidité avec laquelle évoluent les connaissances historiques.

Avec une bonne dose de liberté et sourire aux lèvres, ils ont aussi multiplié les déplacements, cartes, carnet de bord et appareil photo en main, pour prendre la mesure des pertes et des gains patrimoniaux. Cette démarche, ponctuée de multiples rencontres souvent impromptues, a été récompensée par la vive satisfaction que ne manque jamais de susciter la redécouverte d'un pays dans toute sa transparence.

Le patrimoine visible a été le principal point de mire de cette quête de connaissances, compte tenu du nombre et de la qualité des publications consacrées à la tradition orale. Les vestiges concrets du passé sont sans doute moins nombreux qu'il y a vingt ans mais on apprécie aujourd'hui leur valeur réelle: recherches poussées, publications nombreuses, éclosion de nombreux centres d'interprétation venus appuyer les musées de la région pour offrir tant aux populations locales qu'aux visiteurs une large gamme d'informations à propos de la vie de nos ancêtres.

En deux mots, plusieurs balises lumineuses éclairaient le sentier sur lequel nous nous sommes engagés.

L'ouvrage comprend deux sections. La première, intitulée **Parcours**, propose une série d'itinéraires voués à la présentation horizontale de l'histoire des sous-régions et localités du territoire, tout en mettant l'accent sur les principaux éléments de leur patrimoine. Ici, histoire et patrimoine ne font qu'un. La seconde, intitulée **Repères**, fait rapidement le point sur trois thématiques essentielles: le milieu physique, l'histoire amérindienne et le caractère cosmopolite du peuplement.

Réalisé avec des moyens financiers limités et combien précieux, ce parcours est aussi le résultat d'une chaleureuse complicité entre ses auteurs et plusieurs personnes et organismes du territoire.

Merci à la Fondation de l'Université du Québec à Rimouski, dont l'appui a été déterminant.

Merci à nos généreux commanditaires, dont la contribution a rendu ce livre accessible à de larges segments de la population.

Notre reconnaissance s'adresse également à Pascale Gagnon et Mario Mimeault, qui ont su lire nos manuscrits avec vigilance et sympathie; à Suzanne Gagnon, qui a transformé avec brio nos dessins brouillons en schémas de localisation; au Musée acadien du Québec à Bonaventure et à la Société d'histoire et de généalogie de Matane, où l'on a sélectionné pour nous plusieurs photographies anciennes; à Sylvain Boudreau et Jean-Louis Leblanc de l'Écomusée Tracadieche, qui nous ont initiés à l'histoire de la région de Carleton.

En terminant, il est essentiel de rendre hommage à ceux et celles dont les quêtes de savoir, souvent effectuées de façon désintéressée, ont rendu possible le tracé d'un itinéraire facilitant le parcours d'une immense région fertile en contrastes.

Au nom de l'équipe

Paul Larocque

professeur

Université du Québec à Rimouski

Première partie

Parcours

Voici le temps venu de parcourir la région touristique de la Gaspésie. À pied, à bicyclette ou en automobile, ou tout simplement calé dans votre fauteuil favori... Tous les moyens sont bons!

Vous entrez dans une région immense et contrastée. L'itinéraire qui vous est proposé longe essentiellement l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent, avant d'obliquer à nouveau vers le nord vers la vallée de la Matapédia. Souvent, vous ne résisterez pas à l'envie de prendre la clef des champs: vous y serez d'ailleurs convié tout au long de la lecture des pages qui suivent.

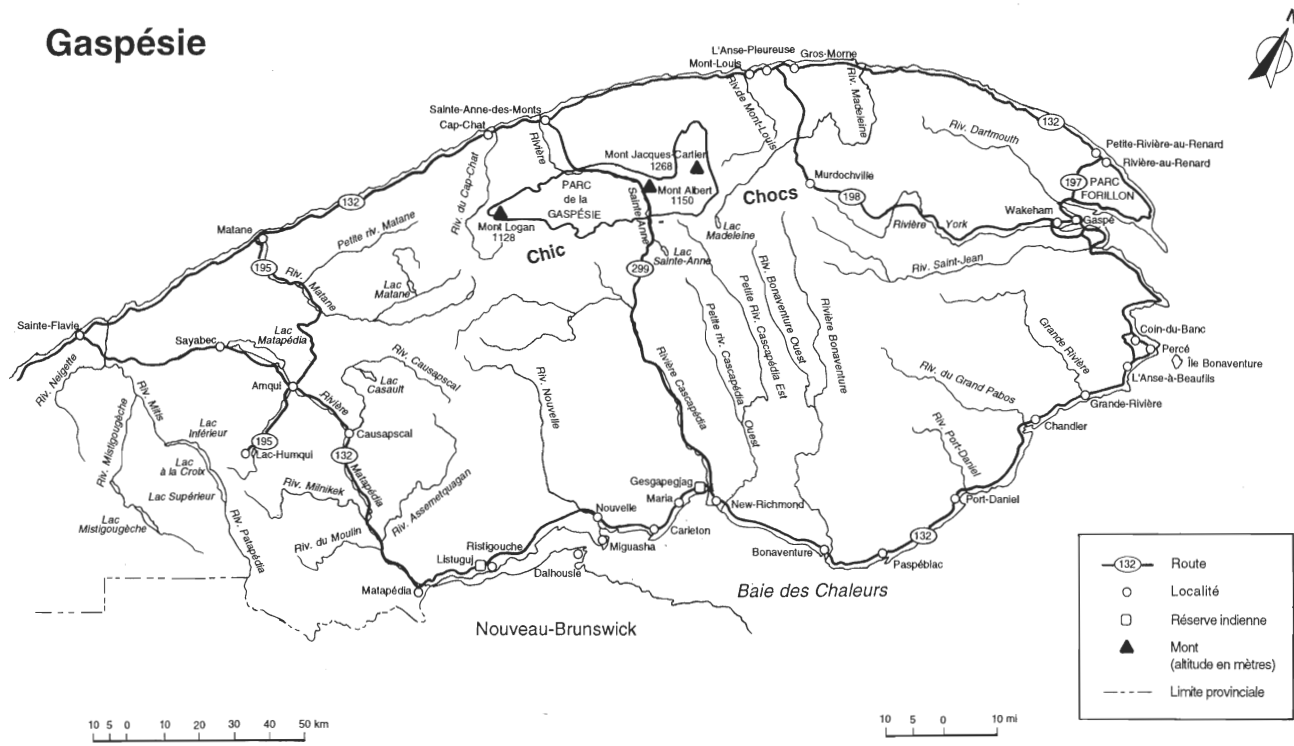
Les personnes qui vous serviront de guide ont déployé beaucoup d'énergie pour que rien d'essentiel ne vous échappe. Chemin faisant, votre attention sera donc constamment sollicitée: ici par un quai, là par une résidence d'autrefois, ailleurs par un élément toponymique chargé d'histoire... À vous de choisir, en toute liberté, les paysages et les vestiges du passé avec lesquels vous éprouverez le besoin d'un dialogue soutenu.

Vous entrez dans un pays aux mille séductions.

Nous vous souhaitons un séjour animé par la curiosité.

Faites bonne route.

Gaspésie



Source: Carte routière du Québec

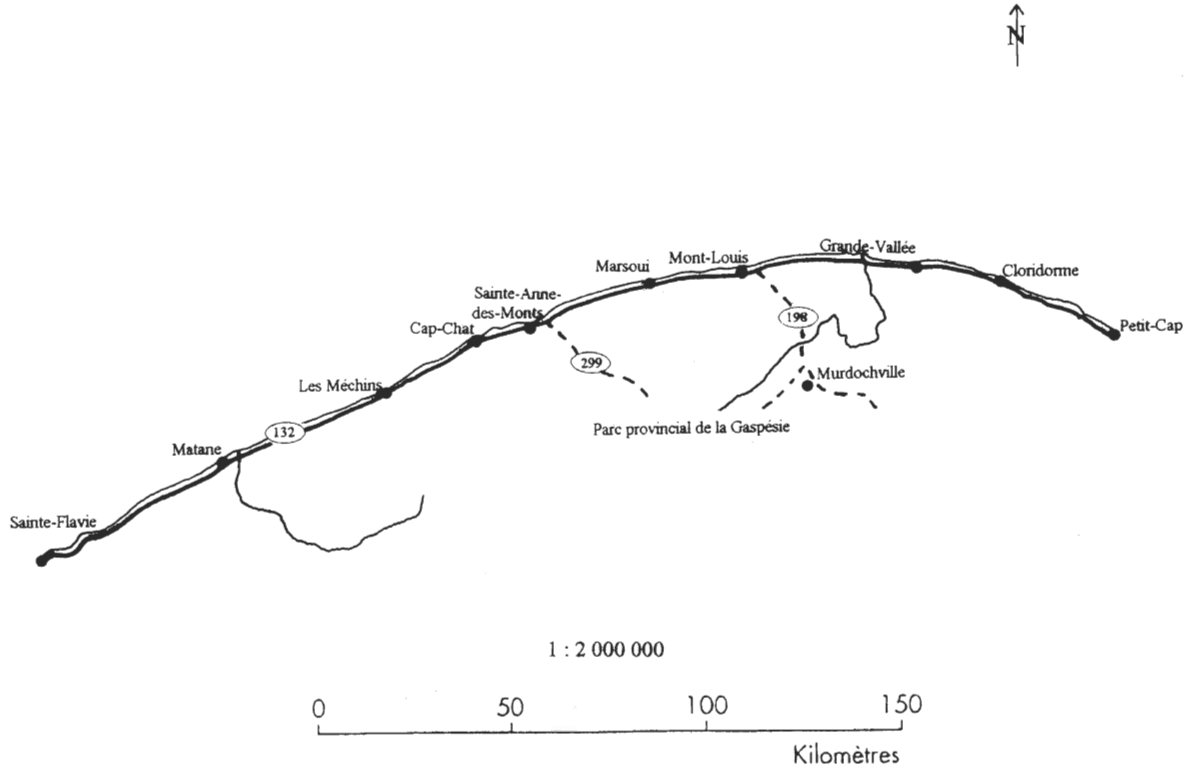
R. Pillet et J-P. Hébert. UQAR, 1995

1- Le littoral nord

Parcours

LE LITTORAL NORD

8



La Mitis

De Sainte-Flavie

à

Baie-des-Sables

Parcours

Jean Larrivée

PARCOURS HISTORIQUES

C'est dans la région de la Mitis que débute notre parcours. Notre itinéraire d'environ 75 km nous mènera de Sainte-Flavie à Baie-des-Sables et nous fera aussi découvrir la ville de Mont-Joli, les villages de Saint-Joseph-de-Lepage, de Price, de Saint-Octave-de-Métis, de Grand-Métis, de Métis-sur-Mer et Les Boules. Ce découpage géographique étonnera peut-être certains Métissiens davantage habitués aux limites de la MRC de La Mitis qui regroupe dix-neuf municipalités. Le circuit proposé tient compte de la clientèle touristique qui amorce le tour de la Gaspésie en partant de Sainte-Flavie via le littoral, avec un retour par la Baie des Chaleurs et la vallée de la Matapédia. Sans nier une part de subjectivité dans les localités et les sites choisis, il fallait suggérer un parcours mitissien fonctionnel et pas trop répétitif. Il faut prévoir au minimum une journée bien remplie, idéalement deux, pour effectuer la totalité du trajet qui offre à certains endroits un décor champêtre assez représentatif de la ruralité québécoise.



Le phare de Métis (Jean Larrivée, 1994)

Mitis ou Métis, l'orthographe varie selon les appellations: rivière Mitis, Grand-Métis, Métis-sur-Mer etc. Mitis serait une forme récente du mot Métis qui signifie «lieu de rencontre» (Métioi) en langue algonquienne. L'été venu, Malécites, Micmacs et Montagnais avaient l'habitude de fréquenter l'embouchure de la rivière Mitis. Le mot Métis signifierait aussi «tremble» selon une expression malécite. Cette espèce d'arbre se retrouvait en abondance aux abords de la rivière.

Les archéologues ont identifié quelques sites préhistoriques fréquentés par les Amérindiens notamment à l'embouchure de la rivière, à la pointe Mitis, à l'anse du Petit-Métis et à la baie Turriff. Vers 1840, un missionnaire de l'époque, le curé Blanchette, aurait dénombré environ deux cents Amérindiens le long de la rivière. Pour un si vaste territoire, c'est bien peu. Sous la poussée colonisatrice des Blancs, les Autochtones auraient quitté peu à peu la région et gagné les réserves de Ristigouche et Betsiamites.

Le peuplement de la région mitissienne par les Blancs s'est fait tardivement. En 1831, le recensement du Bas-Canada nous révèle qu'il y avait seulement 35 habitations dans le premier rang de Sainte-Flavie et 32 dans celui de Métis. Ces occupants étaient en majorité des agriculteurs. Il a fallu attendre le milieu du siècle dernier avant d'assister à l'essor véritable des premiers villages. Pourtant, le territoire de la Mitis avait été concédé à des seigneurs dès le 17^e siècle:

- seigneurie de Métis octroyée à Jean-Baptiste De Peiras en 1675;
- seigneurie Pachot accordée à François Pachot en 1689;
- seigneurie Lepage-Thibierge allouée à Louis Lepage et Gabriel Thibierge en 1696.

Les premiers seigneurs, la plupart absentéistes, ont peu fait pour assurer le développement de leurs territoires. Ce ne fut qu'au début des années 1800 que des tentatives de colonisation furent entreprises telles celle du seigneur John MacNider qui installa en 1818 quelques familles écossaises dans le secteur de Grand-Métis et Métis-sur-Mer et celle de Luce, Flavie et Angèle Drapeau, filles de Joseph, qui, après avoir hérité de la seigneurie Lepage-Thibierge en 1829, favorisèrent le peuplement.

La majorité des pionniers métissiens étaient originaires des paroisses plus à l'ouest. Plusieurs familles sont parties de Lévis-Lauzon, de Rivière-Ouelle, de Kamouraska ou de villages plus rapprochés comme Trois-Pistoles, L'Isle-Verte et Sainte-Luce. Certaines quittèrent Les Escoumins, La Malbaie et Baie-Saint-Paul sur la rive nord pour venir s'établir à Baie-

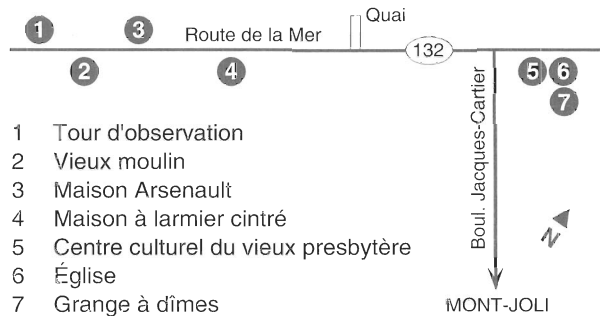
PARCOURS HISTORIQUES

des-Sables. C'est à partir du milieu du 19^e siècle que s'est opérée la véritable colonisation de la Mitis, favorisée par l'amélioration et le prolongement du chemin du Roi et la construction du chemin de fer Intercolonial, par les retombées économiques de l'exploitation forestière et par la venue de nombreux estivants à Métis-sur-Mer. Les chiffres sur la population sont révélateurs de cette poussée du peuplement: plus de 1 000 personnes à Baie-des-Sables en 1859, 2 221 à Sainte-Flavie en 1871 et 2 169 à Saint-Octave-de-Métis la même année. Malgré cet accroissement de la population, certains Métisseries émigraient déjà en direction de la Nouvelle-Angleterre ou des villes de Québec et Montréal, à la recherche d'un avenir plus prometteur.

Au cours de la première moitié du 20^e siècle, l'économie mitissienne s'est diversifiée: à Mont-Joli, village industriel par excellence, on dénombre plusieurs emplois reliés à la fonderie, à la fabrication de matériel de transport, à la station ferroviaire et plus tard à l'aéroport; à Price, la scierie faisait vivre la plupart des villageois; à Sainte-Flavie, des agriculteurs exportaient une partie de leurs productions de pommes de terre vers Montréal et à Métis-sur-Mer, des dizaines d'hôtels hébergeaient des centaines d'estivants anglophones venus de la métropole pour bénéficier de l'air salin de l'estuaire du Saint-Laurent.

Les années 1950-1994 furent plus difficiles pour la population mitissienne. Les activités reliées à l'exploitation du chemin de fer du Canadien National périclitèrent à Mont-Joli. La compagnie Price Brothers ferma la scierie qu'elle opérait à Price depuis plusieurs décennies. À la suite d'une mécanisation accrue, l'agriculture et l'exploitation forestière nécessitèrent moins de bras. Et comble de malheur, plusieurs touristes boudèrent Métis-sur-Mer... Un peu de lumière dans ce sombre tableau: la création d'un centre de recherche en océanographie, l'Institut Maurice-Lamontagne, à la pointe aux Cenelles de Sainte-Flavie et la relance des activités du sciage à Price.

Sainte-Flavie



Notre tournée dans la Mitis s’amorce à Sainte-Flavie, une municipalité érigée par des pionniers qui provenaient en bonne partie de la région de Kamouraska. André Charette dit Cancourt s’y installa dès 1825. Le 12 février 1835, les citoyens obtinrent le décret de l’érection civile de la municipalité, mais il a fallu attendre quelques décennies avant que le peuplement prenne racine. En 1861, 2 203 personnes habitaient dans ce secteur. L’expansion entraînerait des démembrements du territoire de Sainte-Flavie au profit de nouvelles municipalités: Sainte-Angèle-de-Mérici (1869), Saint-Joseph-de-Lepage (1873), Mont-Joli (1880).

Les premiers arrivants, la plupart agriculteurs, prirent possession des terres en bordure du littoral, le long de l’actuelle route de la Mer (132) que l’on appelait autrefois le chemin du Roi. Très tôt, l’espace fut insuffisant et les colons s’attaquèrent à la forêt plus au sud en construisant une nouvelle route: le deuxième rang qui fut pendant un certain temps plus ou moins praticable selon les saisons. Le travail des colons ne fut guère facile. Les hommes arrivaient les premiers, abattaient les arbres, bâtissaient une cabane où ils pourraient s’abriter, le temps de construire une maison plus convenable pour accueillir femmes et enfants.

Les défricheurs

Ceux qui, comme moi, ont pu pénétrer dans les pauvres huttes où s'abritent tant de courages patients, tant d'héroïques résignations, ceux qui, comme moi, ont vu ce que peuvent accomplir ces défricheurs uniques, que rien ne rebute, que la fatigue de tous les jours accable, mais ne décourage pas; qui arrivent dans les bois, assez souvent sans les instruments les plus nécessaires, sans les choses indispensables et qui, cependant abattent la forêt et trouvent, ou plutôt inventent des ressources qu'ils n'auraient jamais autrement soupçonnées; ceux enfin, qui ont pu comme moi contempler ce spectacle mille fois attachant et émouvant, savent tout ce qui est contenu dans ce mot de défricheur, si indifférent, si banal en apparence, et si humble qu'il n'éveille que l'idée vague d'une cabane au fond des bois et d'un abattis d'arbres fumants fait tout autour d'elle, en attendant que quelques touffes de blé poussent au milieu des souches noircies par le feu. Arthur Buies, **Le comté de Rimouski**, Document de la session no 69, 1890, page 8.

La ténacité des défricheurs de Sainte-Flavie serait récompensée. Encore aujourd'hui, c'est dans le deuxième rang que l'on peut observer les terres agricoles parmi les plus belles de la Mitis composées d'un sol argileux recouvert de dépôts fluvioglaciers. Il y a plusieurs décennies, le ministère de l'Agriculture tenait, sur la ferme modèle de François Beaulieu, des séances d'information pour les agriculteurs des environs.

De nos jours, une portion importante de l'activité économique de Sainte-Flavie gravite autour des exploitations agricoles. En période estivale, l'industrie touristique procure de nombreux emplois. Avec la recherche océanographique à l'Institut Maurice-Lamontagne, Sainte-Flavie se tourne résolument vers l'avenir.

Débutons sans plus tarder notre exploration des lieux. Prudence! La circulation automobile est parfois dense en été sur la route de la Mer (132). Après avoir dépassé la pancarte souhaitant la bienvenue à Sainte-Flavie, notre regard est attiré par un curieux bâtiment en forme de tour, situé à gauche de la route.

La tour d'observation: 108, route de la Mer (132)

Cette tour de trois étages de couleur brun foncé a servi à surveiller les sous-marins allemands qui remontaient le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent et torpillaient parfois les convois militaires chargés de ravitailler l'Angleterre durant la guerre 1939-1945. Les résidents de l'époque devaient obstruer leurs fenêtres et réduire l'éclairage la nuit venue afin de ne pas attirer l'attention des Allemands. Aujourd'hui cette bâtisse est utilisée comme

résidence secondaire. Une autre tour à peu près similaire se trouve à l'est du village.

Le vieux moulin: 141, route de la Mer

Du côté sud, juste en bas de la terrasse qui longe la route, on remarque un bâtiment assez vaste avec sa toiture verte et ses murs en bardeaux de cèdre de couleur rouge. Au milieu du 19^e siècle, ce moulin situé près du Gros Ruisseau était utilisé pour scier le bois, moudre les grains et fouler l'étoffe du pays. Ce bel édifice a longtemps été utilisé comme colonie de vacances après son achat par le Club Richelieu de Mont-Joli le 20 mai 1952. Aujourd'hui, on y retrouve un musée que l'on peut visiter pour une modique somme et où il est possible de déguster des produits fabriqués à partir du miel.



La maison Arsenault (Jean Larrivé, 1994)

La maison Arsenault: 166, route de la Mer

La maison Arsenault, construite en 1826, ne laisse pas les visiteurs indifférents avec son toit à larmier, ses murs pièce sur pièce et ses planches

à la verticale. Ce fut la propriété d'André Charette, un des premiers défricheurs de la paroisse. Elle fut acquise en 1980 par les Arsenault qui l'ont restaurée avec patience et qui ont vu leurs efforts récompensés lorsqu'ils ont reçu, en 1993, le «Prix du mérite» décerné par Les Amis et propriétaires des maisons anciennes du Québec (APMAQ). Du côté est de la maison, un hangar de style similaire confère une harmonie à l'ensemble de la propriété des Arsenault. Toujours soucieux de préserver le patrimoine, les propriétaires ont transporté sur leur terrain une petite maison qu'ils restaureront.

La maison à larmier cintré: 267, route de la Mer



La maison à larmier cintré (Jean Larrivée, 1994)

Sur l'ensemble du territoire de la Mitis, cette maison serait le seul exemple d'un toit à larmier cintré avec son galbe qui donne une fière allure aux galeries avant et arrière. Ce type de toiture a été davantage utilisé dans la Côte-du-Sud. On notera la lucarne au centre de la toiture et la symétrie des fenêtres situées sur les côtés et la façade. À l'occasion, des peintres immortalisent sur leurs toiles cet édifice d'une grande valeur patrimoniale.

Derrière, d'anciens bâtiments de ferme résistent encore aux assauts des intempéries.

En reprenant la route, nous arrivons assez rapidement au centre du village où nous apercevons un petit quai qui ne sert plus qu'aux pêcheurs du dimanche. Si la mer est basse, la batture s'offre à notre regard et l'odeur du varech envahit nos narines.

Quelque cinq cents mètres à l'est du quai, le secteur de l'église et de l'ancien presbytère mérite un temps d'arrêt avant de poursuivre en direction de Mont-Joli.

L'église

Il vaut la peine de descendre de l'automobile et d'arpenter le cimetière du côté est d'où l'on peut facilement admirer l'architecture de style néo-Renaissance de cette église reconstruite en 1949 à la suite d'un incendie. Le clocher présente une sobriété qui contraste avec ceux des paroisses voisines. Les murs sont en pierres taillées et leurs couleurs s'harmonisent avec les bardeaux de la toiture. Derrière l'église, il y a un bâtiment unique: une grange à dîmes avec son toit à larmier. Jadis, les paroissiens y apportaient une partie de leurs récoltes à titre de paiement à leur curé. De nos jours, cette grange sert de charnier pour entreposer les morts durant la saison hivernale en attendant la fonte des neiges.

Le Centre culturel du vieux presbytère

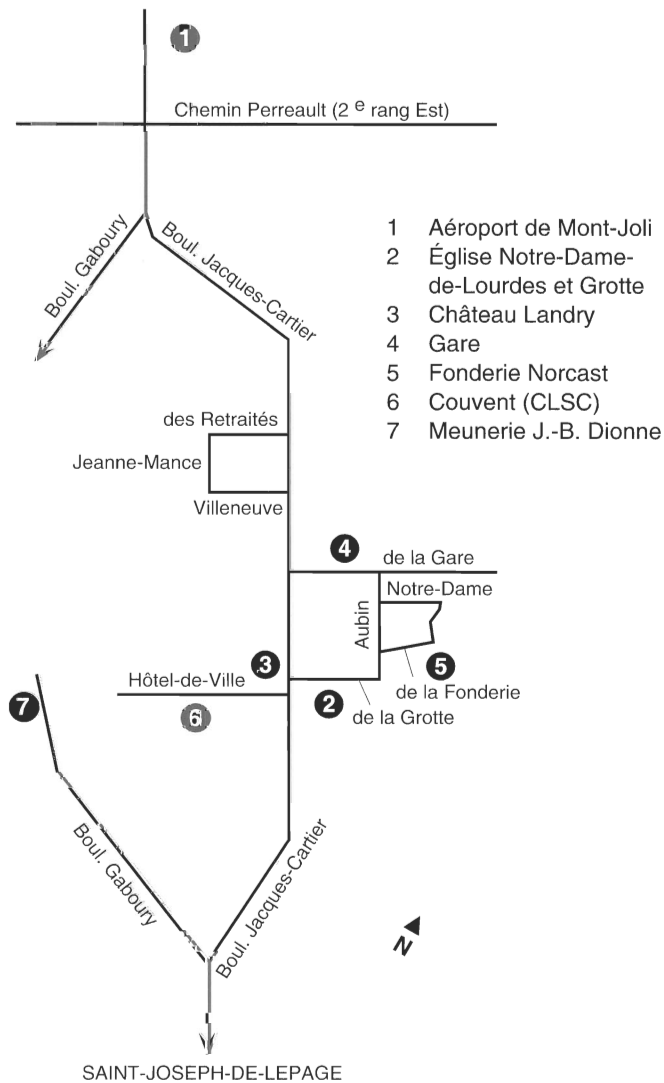
Voici un exemple intéressant de sauvegarde et de restauration du patrimoine bâti. Cette maison a une belle prestance avec ses trois étages, ses nombreuses fenêtres, ses galeries et l'ornementation de ses lucarnes. Cet ancien presbytère qui abrite maintenant un centre culturel a été construit en 1853 selon une influence néo-classique. Un escalier situé sur la façade nous permet d'accéder à la deuxième galerie et d'apprécier davantage les détails architecturaux et l'harmonie de cette maison. En jetant un coup d'oeil par les fenêtres, on entrevoit les pièces intérieures qui ont été rénovées avec un souci de conserver l'atmosphère d'antan.

Reprenons le boulevard Jacques-Cartier pour nous diriger vers Mont-Joli. Après avoir gravi une pente, nous accédons à une terrasse. Nous apercevons l'aéroport de Mont-Joli et un peu plus loin le deuxième rang (le chemin Perreault).



Le Centre culturel du vieux presbytère (Paul Larocque, 1993)

Mont-Joli



C'est sur le site actuel de la gare (autrefois «la Station») que des journaliers, des cheminots, des commerçants, des hôteliers allaient bâtir mai-

son et ainsi constituer le premier noyau de peuplement de la future ville de Mont-Joli. Dès 1874, on y retrouvait un important atelier de réparation des locomotives à vapeur. Le prolongement de la voie ferrée de l'Intercolonial vers la vallée de la Matapédia de 1868 à 1876 attira plusieurs travailleurs. Cet afflux de nouveaux arrivants ne se fit pas sans heurts comme en témoigne le curé de Sainte-Flavie en 1879.

La Station, lieu de passage et de perdition

Ceux qui ont des emplacements ou des maisons à louer doivent se rappeler la responsabilité qu'ils assument en louant ainsi à des personnes reconnues pour être de mauvaise vie. Malheureusement, il s'en trouve qui ne s'en font aucun scrupule et qui louent aux plus offrants. Voilà comment le vice s'implante au milieu de nous et particulièrement à la Station qui est devenue si honteusement célèbre.

Comité de l'album-souvenir, **150^e anniversaire de Sainte-Flavie**, 1979, page 72.

Le 23 octobre 1880, les citoyens de la Station obtinrent le décret qui officialisait l'érection de la municipalité de Mont-Joli à partir d'un démembrement de Sainte-Flavie. Une autre étape importante serait franchie en 1945 avec l'obtention du statut de ville. En 1991, 6 265 personnes habitaient à Mont-Joli.

L'économie de la ville a été depuis les débuts axée sur les transports ferroviaires dans un premier temps, puis routiers et aériens. En 1927, le gouvernement du Québec avait consacré la vocation routière en y installant un centre divisionnaire de services de la voirie québécoise pour desservir une partie de la Gaspésie. Récemment, un comité a été formé pour mettre sur pied un musée des transports. Ce projet pourrait avoir des retombées touristiques qui compenseraient le déclin des activités ferroviaires des dernières décennies. Il y a aussi le récent défi d'opérer l'aéroport avec des subsides fédéraux amoindris.

Depuis les années soixante, Mont-Joli a connu un certain déclin économique avec le déménagement de services gouvernementaux à Rimouski tels la Cour provinciale, la Sûreté du Québec, le Bureau des douanes et la fermeture d'industries manufacturières.

L'aéroport de Mont-Joli

Cet aéroport a été très achalandé à certains moments, notamment pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les militaires canadiens y installè-



Mont-Joli dans les années vingt (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, L22-2)

rent une base d'entraînement pour former pilotes, mitrailleurs, mécaniciens et opérateurs de radio nécessaires à l'effort de guerre en Europe et pour protéger l'entrée du fleuve Saint-Laurent. Entre 1941 et 1945, plus de 6 000 aviateurs canadiens, australiens, américains et britanniques ont été formés à la 9^e École de bombardement et de tir qui comprenait une cinquantaine de bâtiments divers tels le Mess, les cantines, les ateliers, le théâtre, la chapelle.

Après la guerre, il y eut une accalmie, mais les activités reprirent de plus belle au début des années cinquante avec l'établissement de compagnies de transport et la construction dans le Grand Nord de la ligne DEW (1954-1958) qui devait nous protéger de la menace communiste. Pendant une certaine période, une vingtaine d'appareils de l'US Air Force circulaient 24 heures sur 24, 7 jour sur 7 afin de transporter les hommes et le matériel nécessaires à la mise en place des stations radar.

L'aéroport actuel a été construit en 1972. L'achalandage a diminué depuis quelques années à cause de la baisse de l'activité économique sur la Côte-Nord.

En quittant le site de l'aéroport qui constitue une enclave à l'intérieur des limites de Sainte-Flavie, nous reprenons le boulevard Jacques-Cartier, croisons le deuxième rang et bifurquons un peu plus loin, du côté gauche, pour pénétrer au coeur de la ville où nous en profiterons pour marcher environ une heure. Mais auparavant empruntons du côté droit l'avenue des Retraités située juste en face d'un concessionnaire d'automobiles, puis les rues Jeanne-Mance et Villeneuve afin d'admirer quelques maisons bourgeoises: les propriétés sont grandes, les terrains agrémentés de beaux arbres. On portera une attention à la coquette maison sise au coin de Jeanne-Mance et Villeneuve (no 44). Cette brève incursion dans ce secteur où certaines propriétés affichent l'aisance financière de leurs occupants nous permettra de mieux voir les contrastes avec le quartier ouvrier près de la fonderie.

Après avoir quitté la rue Villeneuve, nous revenons sur Jacques-Cartier et prenons la direction sud. Objectif: l'église Notre-Dame-de-Lourdes. Nous traversons un viaduc du Canadien National construit en 1911, passons au centre-ville et accédons au stationnement de l'église.

Depuis le début de notre escapade à Sainte-Flavie, nous avons surtout utilisé l'automobile. Il est temps de marcher un peu, pour mieux voir, apprécier, sentir et écouter.

L'église Notre-Dame-de-Lourdes

L'église est située sur un monticule où nous avons une vue intéressante sur le centre-ville et le quartier ouvrier. Au nord, on aperçoit le fleuve et Saint-Joseph-de-Lepage au sud. C'est l'architecte Pierre Lévesque de Québec qui a dessiné les plans de cette église de style néo-Renaissance construite entre 1925 et 1927. Les murs ont été faits de pierres de granit de Beauce qu'on a transportées par chemin de fer. Le clocher central orné de colonnes et les deux clochetons dégagent une prestance encore plus prononcée si le ciel est bleu azur. En bas du stationnement, une grotte a été aménagée en 1928 en l'honneur de Notre-Dame-de-Lourdes. Des malades auraient été guéris à cet endroit. Pendant plusieurs décennies, des pèlerins ont défilé dans cette grotte aménagée à coups de bâtons de dynamite. Il a fallu 8 000 voyages de charrettes pour enlever les débris.

Quittons cette grotte miraculeuse et traversons le boulevard Jacques-Cartier pour nous rapprocher du château Landry.

Le château Landry: 1588, boulevard Jacques-Cartier

De style néo-Reine Anne, cette spacieuse maison bâtie en 1907 est facilement identifiable à cause de sa tour qui enjolive la façade. Les murs sont recouverts de planches à clin. Dentelures, frises, corniches nous révèlent le souci du détail et du travail bien fait. Une galerie permet aux propriétaires d'arpenter la devanture et le côté nord de la maison.

Quelques minutes suffisent pour traverser le centre-ville qui présente un aspect très hétéroclite au niveau de l'architecture. On s'y sent parfois un peu dépaycé. Avant le viaduc, il faut tourner à droite sur l'avenue de la Gare.



Le château Landry (Paul Larocque, 1993)

La gare du Canadien National

Cette gare patrimoniale, de type néo-Reine Anne, a été inaugurée en 1913 et fortement rénovée depuis. Plusieurs voies ferrées témoignent d'une époque révolue où la station de Mont-Joli constituait un point de raccorde-

PARCOURS HISTORIQUES

ment important pour les trains qui se dirigeaient vers la vallée de la Matapédia ou vers Matane. Combien de journaliers sont venus s'installer aux alentours? Combien de colons sont passés? Combien de touristes, fervents adeptes de Métis-sur-Mer, ont défilé? Combien de kilos de produits agricoles et forestiers y ont transité?

En continuant notre marche sur l'avenue de la Gare, nous pénétrons au coeur du quartier ouvrier par les rues Aubin, Notre-Dame et de la Fonderie.



La gare de Mont-Joli (Jean Larrivée, 1994)

La Fonderie Norcast

Au début du 20^e siècle, on coulait des pistons et des roues pour les locomotives à la fonderie de M. H. Rouleau et on y fabriquait aussi des pièces aratoires. Un nouveau bâtiment a été construit en 1917 à la suite de l'incendie de la première fonderie. Au fil des années, on a diversifié la production: poutres, matériel d'aqueduc, machines à limer, équipements miniers. En 1958, la fonderie a été achetée par la Quebec Iron Foundries, une filiale de la Noranda Mines et, depuis 1979, l'entreprise affiche la raison sociale «Les industries de métaux Noranda limitée, division Norcast».

Nous poursuivons notre circuit pédestre sur la rue Aubin et sur la rue de la Grotte où nous avons stationné notre automobile. Des maisons aux allures modestes et la topographie un peu vallonnée confèrent à l'ensemble un certain cachet. Les plus persévérants poursuivront la randonnée sur la rue Hôtel-de-Ville pour voir un ancien couvent maintenant occupé en partie par le CLSC.

Au lieu de nous diriger immédiatement vers Price, nous ferons un bref détour par Saint-Joseph-de-Lepage. Pour cela, il nous faut quitter le boulevard Jacques-Cartier, rejoindre le boulevard Gaboury (route 132) et prendre la direction sud.

Saint-Joseph-de-Lepage

Le coeur du village est situé sur une colline qui surplombe la ville de Mont-Joli. Nous bénéficions d'une vue d'ensemble des plus intéressantes. Du stationnement de l'église, on entrevoit au loin l'Hôpital de Mont-Joli juché au sommet d'un monticule. À l'origine, c'était un sanatorium (1939) pour soigner les malades atteints de la tuberculose.

Saint-Joseph-de-Lepage a été érigé en municipalité le 23 septembre 1873 à partir d'un démembrement de Sainte-Flavie. Les familles de pionniers tels les Anctil, les Roussel, les Caron, les St-Amand, les Chamberland prirent possession des lots disponibles.

L'agriculture était pratiquée par un bon nombre. D'autres essayaient de survivre tant bien que mal avec les activités forestières comme en fait foi ce rapport d'un curé transmis à l'archevêché de Rimouski dans les années trente.

La survie

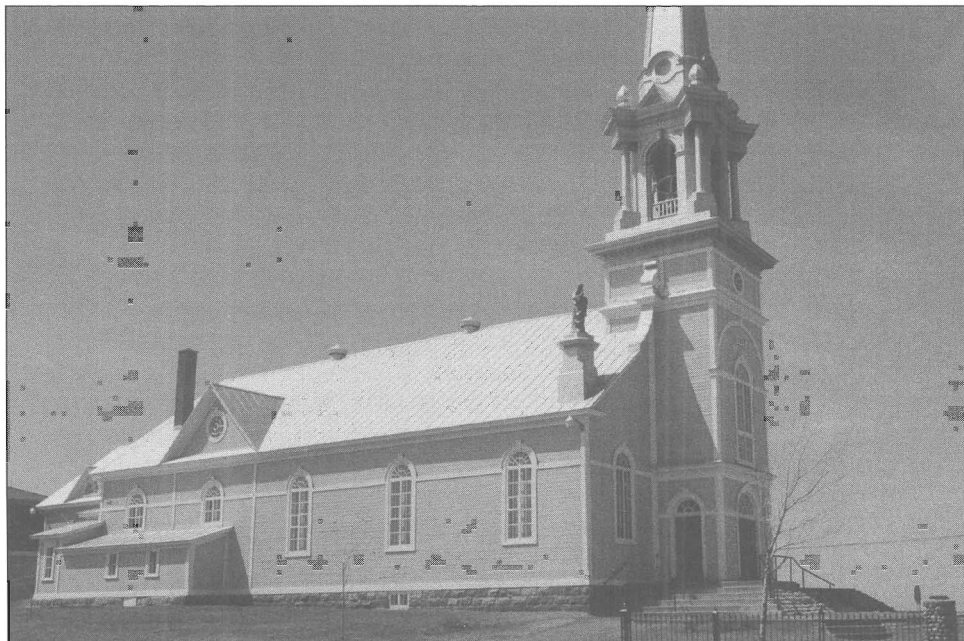
Une scierie agonisante employant une cinquantaine d'hommes, étrangers pour les deux tiers. Fermée depuis deux ans, elle devra rouvrir au printemps 1933 pour un couple de mois de sciage. Depuis quinze ans, cette industrie a tenu à sa remorque une dizaine de familles qui en vivent misérablement et qui ont fini par se créer la mentalité que l'on rencontre chez tous ces petits groupes ouvriers, à savoir: que c'est le seul moyen de vivre. Même fermée, on y demeure, vivant d'espoir et de charité qu'on exige.
Pierre Sirois et al., **St-Joseph-de-Lepage 1873-1973. Cent ans d'existence**, 1973, page 21.

Depuis un siècle, la population de Saint-Joseph-de-Lepage oscille entre quatre et cinq cents personnes.

L'église

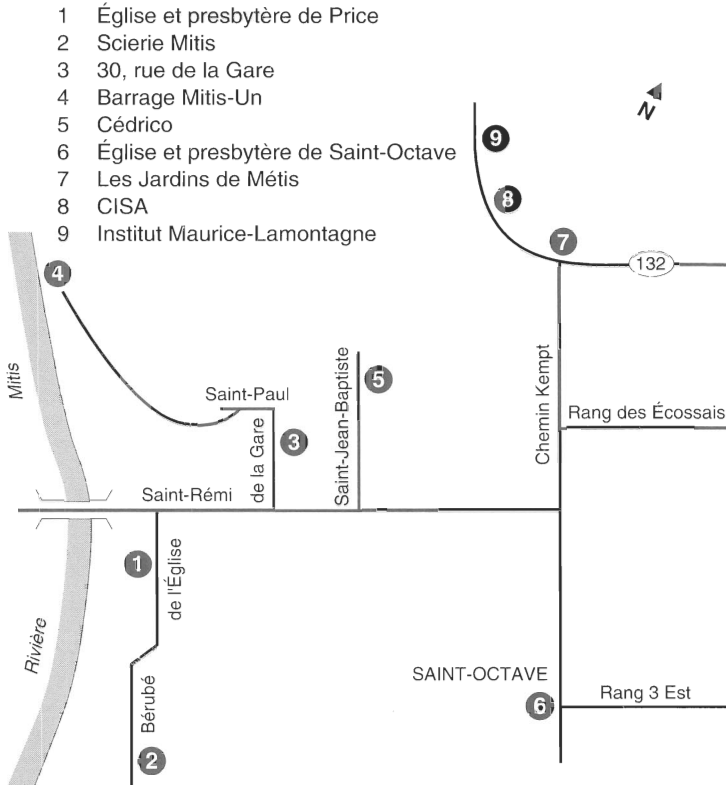
Ce bel édifice religieux de style néo-Renaissance a été construit en 1874. Les artisans ont utilisé des planches à clin pour recouvrir les murs et des tôles à baguette (1957) pour la toiture. Le clocher surmonte une tour datant de 1900. Une statue a été installée de chaque côté de la façade.

Reprenons la route sans plus tarder par le 4^e rang Est qui débute presque en face de l'église. Nous roulerons pendant plus de six kilomètres avant d'atteindre le village de Price, via la rue Harton. Ce détour vaut le déplacement, car nous avons une vue surélevée sur un des beaux secteurs de la Mitis: des champs de foin ou de blé, des bovins qui broutent et, au loin, les clochers des églises de Price et de Saint-Octave-de-Métis pointant vers le ciel. Avant d'entrer à Price, on observe, du côté gauche, un modeste hippodrome avec de petites écuries qui donnent à l'ensemble un aspect un peu désordonné.



L'église de Saint-Joseph-de-Lepage (Jean Larrivée, 1994)

Price



Les citoyens de Priceville ont obtenu le statut de municipalité autonome le 13 mars 1926 aux dépens de Saint-Octave-de-Métis. Au plan religieux, la paroisse avait été reconnue dix ans plus tôt en 1916. Lors du recensement du Canada de 1931, Price comptait déjà 2 310 habitants. Tout avait commencé bien des années auparavant. Les premiers pionniers, F.X. Michaud et Pierre Ross de Trois-Pistoles étaient arrivés en 1845, suivis par d'autres. Pourtant en 1888, il n'y avait que cinq maisons sur le site actuel du village de Price. Le coup d'envoi a été donné par la compagnie Price Brothers lorsqu'elle a déménagé sa scierie de Grand-Métis à Price. Le premier moulin de la compagnie a été en opération de 1888 à 1902 jusqu'à ce qu'un

PARCOURS HISTORIQUES

incendie le détruit. Un deuxième moulin fut construit. Plus de six cents ouvriers y ont travaillé entre 1902 et 1948. Un incendie a forcé la compagnie à construire un troisième moulin qui a procuré du travail pendant 4 à 8 mois par année à 250 ouvriers entre 1948-1982.

Coup de théâtre en 1982! La compagnie Abitibi-Price annonça la fin de ses opérations dans le village. Ce fut la consternation. Un an plus tard, les travailleurs, des industriels et la population locale créèrent la compagnie Scierie Mitis qui prendrait la relève. En 1991, Scierie Mitis procurait du travail à 225 employés. Cédrico, une autre entreprise forestière a vu le jour en 1977. Price a ainsi poursuivi sa vocation d'origine: c'est la transformation du bois qui fait vivre le village depuis plus de cent ans.

Après avoir traversé le pont, on aperçoit, à gauche, le terrain laissé vacant par l'Abitibi-Price. Puis on tourne du côté droit sur la rue de l'Église. Quelques maisons aux styles variés, notamment celle au numéro 24 d'influence néo-classique et celle au no 40, méritent notre attention.

L'église et le presbytère

Prenons le temps de descendre de la voiture et de se rendre derrière ces deux édifices religieux pour contempler les beaux arbres qui ont été plantés sur le terrain et les méandres de la rivière Mitis.



L'église et le presbytère de Price (Jean Larrivée, 1994)

Les plans de l'église (1910) et du presbytère (1912) ont été dessinés par un architecte de Québec, Thomas Raymond. En 1925, les travaux d'agrandissement de l'église ont été confiés à l'architecte Louis-Napoléon Audet. Les murs sont recouverts de briques rouges, la toiture est garnie de tôle à la canadienne et le clocher a fière allure. C'est un bel exemple du style néo-Reine Anne. Quant au presbytère, d'influence néo-coloniale, il présente une grande pureté autant au niveau des formes que des matériaux utilisés et l'imposante galerie mérite notre attention.

Continuons sur les rues de l'Église et Bérubé pour accéder aux bâtiments de Scierie Mitis, un des piliers économiques du village.

Sur le chemin du retour, on apprécie encore une fois les formes et les couleurs des maisons de la rue de l'Église. De là, on emprunte successivement Saint-Rémi, de la Gare et Saint-Paul. Attention! Pour accéder au barrage de la centrale Mitis-Un, il faut prendre le chemin de terre qui longe la voie ferrée. Remarquez l'harmonie des deux maisons de briques rouges près de la centrale.

Le barrage Mitis-Un

Les travaux de construction du barrage Mitis-Un ont été complétés en 1922 par la Compagnie du Pouvoir du Bas-Saint-Laurent, présidée par Jules A. Brillant, natif de Saint-Octave-de-Métis. C'est d'ailleurs dans cette municipalité qu'arrivait par train le ciment nécessaire au barrage qu'on acheminait ensuite par voiture à cheval. Une seconde turbine a été ajoutée en 1930; elle produisait 7 mégawatts, de quoi alimenter en électricité 700 résidences. Hydro-Québec a remis la centrale en service en 1992 au coût de 5 millions de dollars. La chute totalise 40 mètres de hauteur.

En revenant par la rue de la Gare, arrêtons-nous quelques instants devant **la maison située au numéro 30** avec ses deux galeries superposées, ses murs en planches à clin, son toit en tôle. Voilà un bon exemple d'architecture néo-Reine Anne.

De la rue Saint-Rémi, on peut tourner à gauche sur Saint-Jean-Baptiste et se rendre jusqu'aux installations de la compagnie Cédrico. Sans la transformation du bois, que serait Price? Si nous continuons sur Saint-Rémi en direction est, nous arriverons au chemin Kempt qui débouche directement à Saint-Octave-de-Métis. Pendant longtemps, ce chemin, baptisé en l'honneur d'un gouverneur du Canada, James Kempt, fut la seule voie de pénétration vers la vallée de la Matapédia. Sa construction débuta en 1830.

Ce «sentier», long de 160 kilomètres, permettait tant bien que mal le transport des dépêches et des troupes vers la Baie des Chaleurs et les Maritimes. En 1867, le chemin Matapédia a remplacé le chemin Kempt.

Saint-Octave-de-Métis

Au pied de la côte qui mène à Saint-Octave-de-Métis, nous remarquons, en plein milieu d'un champ, un petit cimetière où sont enterrés les fondateurs de la paroisse. Les Lebel, Bérubé, Bouchard, Mignot, Pelletier, Lévesque étaient partis du Kamouraska, de Saint-Simon et de Sainte-Luce. Dès 1840, les premiers arrivants occupèrent le 3^e rang. Le 1^{er} juillet 1855, le gouvernement accorda le décret d'érection de la municipalité. Aujourd'hui, le village et les rangs comptent quelques centaines d'habitants dont plusieurs vivent encore de l'agriculture. Des Amérindiens, les «Sauvages» comme on les appelait à l'époque, ont aussi habité dans les parages.

Les Sauvages

Dernières sépultures de Sauvages:

15 mai 1886-Joseph Murray, époux de Françoise Jérôme, à l'âge de 51 ans.

30 juillet 1886-Alcide Aubin.

4 septembre 1886-Adélarde Aubin, enfant jumeau de Louis Aubin et d'Adélaïde Gagné.

Après 1886, il ne se trouve aucune trace des Sauvages dans la paroisse et la région.

Comité de recherches historiques de Saint-Octave-de-Métis, **Un siècle de labeur, de foi, d'honneur. Histoire de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, 1855-1955**, page 518.

Et ça monte! Continuons de gravir le chemin Kempt jusque derrière l'église où **une grande croix** a été plantée pour commémorer l'Année Sainte de 1950. De là, nous avons une vue imprenable sur l'ensemble de la région mitissienne: Price, Mont-Joli, la baie de Métis et le fleuve dans toute sa splendeur.

Juste devant nous, **l'église**, l'une des plus belles de la région, a été érigée en 1912 d'après les plans des architectes Ouellet et Lévesque suivant une influence néo-Renaissance. Remarquez les petites croix qui parent les pignons. L'intérieur mérite d'être visité pour la beauté des éléments décoratifs. **L'imposant presbytère** avec son parement de briques a été bâti en 1926.



Une vue magnifique de la Mitis derrière l'église de Saint-Octave (Jean Larrivée, 1994)

En redescendant le chemin Kempt en direction de Grand-Métis, nous traversons deux voies ferrées: d'abord celle à la sortie du village où était située la gare de l'Intercolonial et, un peu plus bas, celle inaugurée en 1910 par la Canada and Gulf Terminal Railway Company et qui se rend jusqu'à Matane. En 1890, Arthur Buies, dans un rapport sur le comté de Matane remis au Premier ministre Honoré Mercier, invoquait la nécessité de prolonger le chemin de fer jusqu'à Matane afin de relier adéquatement les paroisses et de faciliter le commerce des produits agricoles, forestiers et de la pêche. Pour réaliser son projet, la compagnie a obtenu de généreux subsides, des concessions de terrains boisés et même une participation financière de certaines municipalités. L'homme d'affaires Jules A. Brillant acheta cette compagnie en 1947 et la revendit en 1975 au Canadien National.

Grand-Métis

Lorsque nous rejoignons la route 132, il est difficile d'imaginer qu'au milieu du siècle dernier il y avait à cet endroit, juste en haut du pont, un

PARCOURS HISTORIQUES

important faubourg avec ses hôtels, son magasin général, ses maisons. Près de la rivière, des ouvriers travaillaient à la scierie. Leurs journées: des mardiers, des traverses de cèdre, des douves pour les tonneaux et des bardeaux qu'ils devaient préparer et classer. Pourquoi? Pour vivre, pour habiter le pays...

Le faubourg

Nous nous sommes dirigés vers le magasin général situé en plein centre du faubourg. Votre père y avait loué une chambre au deuxième étage, le temps de pouvoir acquérir une maison. Le village était florissant. Au port, il y avait des amoncellements de bois prêts à être embarqués sur les grands voiliers transatlantiques. Plusieurs journaliers travaillaient à la scierie de William Price et habitaient le faubourg, sans oublier une centaine de cultivateurs établis aux alentours. C'était un pays neuf! L'avenir nous attendait!

Jean Larivée, **Grand-Métis**, roman, Les Éditions de la Mer, 1986, page 63.

Aujourd'hui, tout cela a disparu. C'est le déménagement de la scierie vers Price, au tournant du siècle dernier, qui a entraîné le déclin progressif de l'économie de Grand-Métis. En 1991, il n'y avait plus que 287 personnes dans la municipalité.



La récolte des foins à Grand-Métis (Eugénie Larivée, vers 1930)

Les Jardins de Métis et la villa Reford: 200, route 132

En 1919, George Stephen, un riche Écossais ayant fait fortune dans les chemins de fer, légua à sa nièce Elsie Reford un vaste terrain en bordure de la rivière Mitis. D'un modeste camp de pêche au saumon, elle ferait une spacieuse résidence estivale de 32 pièces lors des travaux d'agrandissement effectués en 1927 par des artisans de Montréal et de Métis qui s'inspirèrent de l'architecture victorienne et utilisèrent des boiseries importées d'Australie sur les murs et plafonds et du chêne du Canada sur les planchers.

À partir de 1973, les Ateliers Plein Soleil ont assumé la gestion de la villa Reford. Cette corporation à but non lucratif regroupe des artisanes et des artistes qui s'intéressent au développement touristique et au patrimoine. On peut s'y restaurer dans une ambiance agréable et visiter le Musée métissien pour y découvrir le mode de vie des habitants de cette région. Sur les terrains adjacents à la villa, on retrouve les somptueux Jardins de Métis qu'une centaine de milliers de visiteurs prennent plaisir à arpenter à chaque été. Grâce aux efforts soutenus d'Elsie Reford et des jardiniers du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche qui ont pris la relève de 1961 à 1995, nous pouvons admirer plus de 800 espèces et variétés réparties dans six jardins ornementaux. Un micro-climat, inusité sous une latitude aussi nordique, permet la floraison de plantes vivaces et annuelles exotiques. Depuis 1995, c'est l'organisme Les Amis des Jardins de Métis inc., regroupant des membres de la famille Reford et des Ateliers Plein Soleil, qui gère cette importante infrastructure touristique que le gouvernement du Québec a décidé de privatiser.

Faisons une autre incursion aux limites de Sainte-Flavie, du côté du Centre d'interprétation du saumon de l'Atlantique (CISA), avant de reprendre la route vers Métis-sur-Mer.

Le Centre d'interprétation du saumon de l'Atlantique (CISA): 900, route de la Mer à Sainte-Flavie

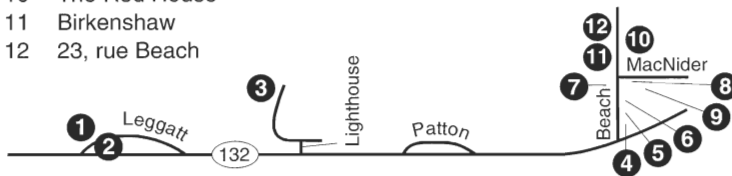
Le CISA, c'est l'endroit idéal pour se familiariser avec le cycle de vie du saumon de l'Atlantique. Des aquariums géants, des documents visuels, un petit restaurant, des sentiers pédestres sont à notre disposition. Un service de minibus permet d'accéder au barrage Mitis-Deux, bâti en 1945. Le barrage, d'une hauteur de 30 mètres, est infranchissable pour les saumons. On les capture et on les achemine par camion-citerne plus haut sur la rivière.

PARCOURS HISTORIQUES

Reprenons la route 132 en direction est. À l'anse des Morts, nous bifurquons à gauche sur le chemin de la Pointe-Leggatt qui nous permet d'entrer à Métis-sur-Mer.

Métis-sur-Mer

- 1 Église presbytérienne et cimetière
- 2 42, Pointe-Leggatt
- 3 Phare et Station de recherches forestières
- 4 Église unie du Canada
- 5 École anglophone
- 6 168, rue Beach
- 7 Église presbytérienne
- 8 Église anglicane
- 9 Club de golf et de tennis Cascade
- 10 The Red House
- 11 Birkenshaw
- 12 23, rue Beach



Encore de nos jours, Métis-sur-Mer est un lieu de résidence estivale pour plusieurs anglophones de Montréal et d'ailleurs. Durant l'été, la population grimpe à 1 200 personnes comparativement à 210 en hiver. L'histoire de ce village commence véritablement en 1818 lorsque 40 familles arrivèrent d'Écosse sur le voilier Rebecca que le seigneur John MacNider, riche commerçant de Québec, avait affrété. C'est du moins ce que relatent les principaux écrits sur le sujet. Le nombre de familles serait trop élevé selon des recherches récentes de Gilbert Bossé de Métis-sur-Mer.

Les colons écossais

Outre les coûts du transport et de colonisation, l'entrepreneur Seigneur supportait un lourd fardeau de dépenses. Chaque famille de 5 personnes recevait 1 baril et demi de porc, 6 quintaux de farine, 2 quintaux de biscuits, 10 boisseaux de patates, 10 livres de beurre, 1 livre de thé vert, 6 livres de sucre, 1 CWT (100 livres) de morue séchée, un poêle et une pipe. Chaque homme avait une hache, une binette et une bêche (...) Quand les premiers colons accostèrent, ils ne trouvèrent que bois debout jusqu'à la ligne des eaux, et bien qu'en 1823 la population compta 40 familles, les communications d'est en ouest ne se faisaient que par la plage ou par goélette.

Samuel Baylis Mathewson, *Métis l'enchanteresse*, 1928, traduit par Aldéi Darveau, 1992, pages 6-7.

Dès 1822, le seigneur John MacNider fit construire un manoir et deux établissements de pêche, l'un à Grand-Métis et l'autre à Petit-Métis, ancienne appellation de Métis-sur-Mer. On y capturait de la morue, du saumon, du hareng, du flétan, de l'anguille et d'autres poissons. «*Les prises sont séchées, salées ou marinées à la manière écossaise puis expédiées par goélette à Québec, avec les Antilles comme destination finale*»¹.

Malgré cette réussite, la colonisation écossaise demeura assez modeste et se limita à la zone du littoral et au deuxième rang que l'on appelle encore aujourd'hui le rang des Écossais. Il fallut attendre les années 1870 pour assister à la véritable croissance de Métis-sur-Mer avec l'arrivée des estivants. John Ferguson encouragea la villégiature en favorisant la construction d'hôtels et de résidences d'été. La famille Astle joua aussi un rôle prépondérant au niveau de l'industrie hôtelière. Le principal de l'Université McGill, sir William Dawson, fut un ardent propagandiste de Métis-sur-Mer où l'on retrouvait un air salin des plus bénéfiques. Plusieurs de ses collègues vinrent s'y établir. Les Bovey, Darey, Harrington, Trenholme et autres firent ériger de belles maisons si bien qu'à la fin du siècle dernier, la rue principale fut baptisée «McGill College Avenue». D'autres familles bourgeoises anglophones les imitèrent: les Molson, les Savage, les Redpath, pour ne nommer que celles-là, marquèrent l'histoire de Métis-sur-Mer.

Les beaux jours de Métis-sur-Mer

Vers l'est, Métis-sur-Mer est l'endroit le plus achalandé. En 1890, Arthur Buies y estime de 1 500 à 1 800 le nombre d'estivants. Les bonnes années demeurent celles de l'entre-deux-guerres: l'afflux de vacanciers venus de Montréal, de Toronto et même des États-Unis décuple la population locale qui passe de 300 à 3 000 de l'hiver à l'été. Même la grande dépression épargne la station balnéaire en vogue, et au début des années trente, le Canadien National inaugure une liaison estivale hebdomadaire Montréal-Métis-sur-Mer, le St-Lawrence Spécial.

Jean-Charles Fortin et al., **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, page 497.

La popularité de Métis-sur-Mer est beaucoup moins grande aujourd'hui même si les descendants des premiers estivants y viennent encore. Ce village conserve un cachet caractérisé par une grande cohérence architecturale que rehaussent des aménagements paysagers peu communs.

La marche et l'utilisation d'une bicyclette demeurent les meilleurs moyens de découvrir les charmes de Métis-sur-Mer. Notre visite est facilitée par les rues secondaires qui nous éloignent de la route 132, parfois fort achalandée en été.

La pointe Leggatt

Soyons discrets! Les estivants de Métis-sur-Mer apprécient la quiétude des lieux... On peut laisser la voiture au stationnement de **l'église presbytérienne**. C'est Peter Leggatt, un charpentier-entrepreneur, qui a bâti cet édifice néo-gothique en 1883. Derrière les épinettes, se cache **un des plus beaux cimetières** de la région. Un sentier privé à l'est de l'église permet d'y accéder. La plupart des pionniers y sont enterrés et les épitaphes aux formes variées nous révèlent leurs noms pendant que parviennent à nos oreilles les cris des goélands et l'apaisant bruit des vagues.

Près de la sortie du cimetière, **au 42 Pointe-Leggatt**, il y a une des plus anciennes maisons de Métis-sur-Mer avec ses murs recouverts de planches à clin et sa toiture en larmier. Quelques belles propriétés agrémentent le reste du chemin de la Pointe-Leggatt, notamment **le Killicrankie Inn et la maison jaune** situés en bordure de la mer.

La pointe Mitis

Environ un kilomètre après avoir repris la route 132, il faut tourner sur le chemin Lighthouse, **stationner la voiture et se rendre à pied au**

phare. Les bâtiments connexes à celui-ci servent actuellement de station de recherches forestières à Forêts Canada, section entomologie. Le premier phare est entré en opération le 20 octobre 1874 et c'est Jules Martin qui en assurait le gardiennage. En 1909, le Département de la marine et de la pêche fit ériger une nouvelle tour de 23 mètres de hauteur en béton armé. Le phare a été automatisé il y a quelques années. Les gardiens ont disparu...

De jolies propriétés longent le chemin Lighthouse, en autres, **Farm Cottage** avec sa peinture blanche et sa haie de cèdre.

Après avoir repris la route 132, on peut emprunter la rue Patton ou continuer jusqu'à la rue Beach près de l'anse du Petit-Métis.

La rue Beach

Une centaine de mètres doivent être franchis sur la rue Beach avant d'arriver à **l'église unie du Canada** de style néo-classique construite en 1866. Un peu plus loin, toujours du côté droit, nous apercevons **l'école** primaire/secondaire (216, rue Beach), une des rares de la région où les élèves reçoivent un enseignement en anglais.



Deux belles maisons près de la plage Turiff (Jean Larrivée, 1994)

PARCOURS HISTORIQUES

Près de la plage Turriff, on trouve quelques exemples du style vernaculaire victorien caractérisé par sa simplicité et son élégance. On remarquera surtout **la maison verte** au numéro 168: le plan rectangulaire, le toit à pignons à angle droit, les fenêtres à guillotine et la véranda avec ses balustrades droites. Juste en face, il y a une maison identique de couleur grise.

Il faut gravir une petite pente avant d'atteindre une église jaune de style néo-Renaissance, appelée **Kirk on the Hill**. Cette église presbytérienne a été bâtie en 1883. Le clocher, détaché de l'édifice principal, a été dessiné par l'architecte H. H. L. Fetherstonhaugh en 1923.

Au coin des rues Beach et MacNider, on a érigé en 1854 **une maison octogonale** d'inspiration néo-Renaissance qui a servi de magasin général puis de bureau de poste. Poursuivons notre incursion sur la rue MacNider et rendons-nous à **l'église anglicane de Saint-Georges** construite en 1905 sous le patronage de la famille Molson. Juste à côté, un chemin permet l'accès au **Club de golf et de tennis Cascade** fondé le 4 juillet 1901. À noter que le pavillon, terminé en 1913, a été utilisé comme quartier général de la Croix-Rouge durant la Seconde Guerre mondiale. Un autre club de golf est accessible via la 132, il s'agit du Boule Rock.



Birkenshaw sur la rue Beach (Jean Larrivé, 1994)

De retour sur la rue Beach, nous apercevons en direction nord-ouest les bâtiments du phare qui se profilent à l'horizon. Au numéro 78, du côté sud, nous découvrons **The Red House**, une jolie résidence néo-gothique construite vers 1890 pour Francis Robert Redpath. Tout près au numéro 49, du côté nord cette fois, **Birkenshaw** (la maison Harrington) nous séduit, nous envoûte avec son architecture néo-gothique, sa véranda fermée, ses fenêtres à guillotine, ses persiennes et chambranles stylisées. Elle a été bâtie en 1876 pour William Dawson qui fut l'un des principaux artisans de la popularité estivale de Métis-sur-Mer. William Dawson, géologue, paléontologue et auteur émérite, a dirigé le Collège McGill pendant plus de trente ans.

Il ne faut pas manquer d'arrêter quelques minutes devant **la maison néo-coloniale au numéro 23**. Superbe! Son charme: ses planches verticales, sa galerie sur les quatre côtés, la symétrie de ses fenêtres et sa toiture à quatre versants.

En poursuivant sur la rue Beach, nous observons encore plusieurs belles propriétés. À quelques centaines de mètres du rivage, un rocher assez imposant sert de gîte aux cormorans, goélands et canards eider qui se disputent l'espace. À l'est, à la limite de l'horizon, se profile l'église de Baie-des-Sables. En sortant de la rue Beach, nous arrivons directement sur la rue Principale du village Les Boules.

Les Boules et Baie-des-Sables

Quel contraste lorsque nous franchissons les limites de Métis-sur-Mer pour entrer dans le village Les Boules, aux allures gaspésiennes avec ses maisons aux dimensions et aux styles divers, aux couleurs parfois vives. Et la mer est toujours là, si près, si odoriférante!

La municipalité de Les Boules a été érigée juridiquement le 29 décembre 1951 à partir de territoires qui ont été retranchés de Saint-Octave-de-Métis et de Baie-des-Sables. Deux ans plus tôt, le 28 novembre 1949, Mgr Charles-Eugène Parent avait décrété la formation de la paroisse.

Une dizaine de kilomètres plus à l'est, la municipalité de Baie-des-Sables a vu le jour le 1 janvier 1859. Le village comptait déjà 1 235 personnes en 1861. C'est le prolongement du chemin du Roi de Métis à Matane vers 1850 qui a permis une colonisation accélérée. Les arrivants tels les Picard, les Jean, les Simard, les Raymond étaient originaires de Baie-Saint-Paul, de

PARCOURS HISTORIQUES

La Malbaie, des Escoumins. D'autres étaient partis de Rivière-Ouelle, de Bic, de Rimouski, de Sainte-Luce pour venir s'établir à Baie-des-Sables.

Aujourd'hui, la population de ces deux villages est en déclin: en 1991, il y avait 698 personnes à Baie-des-Sables et 397 à Les Boules.

Les Boules: rue Principale

Les résidences de ce village sont beaucoup plus modestes que celles de Métis-sur-Mer. Au plan architectural, on retrouve des éléments plus hétéroclites. On notera au passage **l'église** à l'allure très particulière avec ses influences néo-coloniales. Derrière sur la terrasse, on entrevoit les installations d'Hydro-Québec. En 1954, le gouvernement du Québec fit poser quatre câbles sous-marins de 50 kilomètres de longueur entre la rive nord et Les Boules afin de répondre aux besoins électriques de Murdochville. L'électricité provenait des centrales de Bersimis I et II. À la sortie du village, du côté nord, un arrêt est recommandé devant une bâtisse néo-Reine Anne, **l'ancienne école de rang** avec ses murs et sa toiture recouverts de bardeaux gris.



Une ancienne école (Jean Larrivée, 1994)

En route sur la 132 vers Baie-des-Sables, **une autre belle maison nous attend en face du Motel Bel-Azur**. Les fenêtres enjolivées de persiennes et la porte principale attirent notre attention.

Baie-des-Sables: rue de la Mer

Il faut prendre la première rue au nord en arrivant à Baie-des-Sables. Après avoir roulé quelques centaines de mètres sur la rue de la Mer, on a vraiment l'impression, à cause d'un curieux effet visuel, que notre automobile se dirige tout droit vers le fleuve Saint-Laurent... L'effet est saisissant!

Des propriétés intéressantes peuvent être observées dans le village, notamment au numéro 40 **la grande maison de bardeaux jaunes** avec ses trois étages et son annexe au sud.

Au centre de Baie-des-Sables, on est frappé par l'harmonie architecturale **du presbytère et de l'église**. Cela provient probablement de l'utilisation de tôles de couleur grise pour recouvrir les toitures des deux édifices. L'église a été reconstruite en 1941 à la suite d'un incendie qui avait détruit celle bâtie en 1917. Le presbytère a fière allure: une petite tour a été incor-



Le presbytère de Baie-des-Sables (Jean Larrivée, 1994)

PARCOURS HISTORIQUES

porée à la galerie de la façade et trois lucarnes permettent à la lumière d'entrer par le toit à larmier.

Nous devons maintenant quitter Baie-des-Sables, son quai désaffecté, sa tranquillité et nous diriger vers Saint-Ulric où nous attend notre guide Georgy Bouffard. Au revoir la Mitis!

Lectures suggérées

- BALDWIN, Alice Sharples. **Metis: Wee Scotland of the Gaspé**. 1977. 84 p.
- BEAUCHEMIN, Nancy. **Le patrimoine de Métis-sur-Mer**. UQAR, Travail de recherche dans le cadre d'un cours sur le patrimoine donné par Paul Larocque, 1997. 15 p. Annexes. Elle cite entre autres l'étude de Gilbert Bossé, **Métis**, tome II, Métis-sur-Mer, manuscrit, s.d.
- BÉLANGER, Jocelyne et André Boutin. **Héritage métissien**. Mont-Joli, Les Ateliers Plein Soleil, 1983. 86 p.
- BÉLANGER, Jules, Marc DESJARDINS et Yves FRENETTE. **Histoire de la Gaspésie**. Montréal, Boréal Express/Institut québécois de recherche sur la culture, 1981. 807 p.
- BLANCHARD, Raoul. **L'Est du Canada français «Province de Québec»**. Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1935. 366 p.
- BOUTIN, André et al. **Le parc de Métis: le domaine Reford**. Mont-Joli, Les Ateliers Plein Soleil, 1978. 64 p.
- BOUTIN, André, Thérèse ROY et Jacques CHOUNARD. **Métis: hier... aujourd'hui. Reford Estate**. Mont-Joli, Les Ateliers Plein Soleil, 1976. 38 p.
- BUIES, Arthur. **Le comté de Rimouski. Le comté de Matane. Le comté de Témiscouata**. Québec, Éditeur officiel du Québec, 1890. 57 p.
- BUIES, Arthur. **La vallée de la Matapédia**. Ouvrage historique et descriptif. Québec, Léger Brousseau, Imprimeur-éditeur, 1896. 54 p.
- COMITÉ DE L'ALBUM-SOUVENIR. **150^e anniversaire de Sainte-Flavie**. 1979. 683 p.
- COMITÉ DES RECHERCHES HISTORIQUES DE SAINT-OCTAVE-DE-MÉTIS. **Un siècle de labeur, de foi, d'honneur. Histoire de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis, 1855-1955**. 1955. 518 p.
- COMITÉ DU PATRIMOINE DE PRICE. **Fier de son passé, ouvert à l'avenir: Price 1916-1991**. Price, Comité du patrimoine de Price, 1991. 475 p.
- COMITÉ DU VILLAGE SAINT-RÉMI-DE-PRICE. **Album-souvenir du village de Saint-Rémi-de-Price**. Price, 1933.
- DORNIER, François. **Des bombardiers au-dessus du fleuve: historique de la 9^e École de bombardement et de tir de Mont-Joli (1941-1945)**. Mont-Joli, 1989. 55 p.
- DUBÉ, Georges-Henri. «*Mont-Joli, esquisse historique. Partie 1*». **Histoire au pays de Matane**, vol. 1, no 2 (juin 1966): 5-7.
- DUBÉ, Georges-Henri. «*Mont-Joli, esquisse historique. Partie 2*». **Histoire au pays de Matane**, vol. 2, no 1 (décembre 1966): 24-29.
- DUBÉ, Georges-Henri. «*Le village de Mont-Joli à ses débuts, Sainte-Flavie Station. Partie 4*». **Histoire au pays de Matane**, vol. 3, no 1 (décembre 1967): 11-13.
- ETHNOSCOPI. **Schéma d'aménagement du patrimoine architectural, archéologique, ethnologique et naturel de la MRC de La Mitis**. Ethnoscop, 1985. 97 p.
- FORTIN, Jean-Charles et al. **Histoire du Bas-Saint-Laurent**. Québec, IQRC, 1993. 864 p.
- FOURNIER, Robert. **Baie-des-Sables 1869-1969: histoire de la paroisse de l'Assomption-de-Notre-Dame**. Comité du centenaire, 1969. 250 p.
- FOURNIER, Robert. «*Chez les pionniers de la Baie-des-Sables, saine émulation*». **Histoire au pays de Matane**, vol. 1, no 1 (décembre 1965): 17
- HYDE, Cynthia, Gustavo ZAMBRANO et Denis LEMIEUX. «*Métis-sur-Mer, un lieu unique à découvrir*». **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XVI, no 2 (43) (juin 1993): 9-17.

PARCOURS HISTORIQUES

- HYDE, Cynthia et Gustavo ZAMBRANO. **Métis-sur-Mer. Guide de conservation architecturale.** Montréal, Université McGill, École d'urbanisme et d'architecture, (1990). 60 p.
- LAJOIE, Auguste. **Album-souvenir de la paroisse de Sainte-Flavie: un siècle de vie paroissiale 1850-1950.** 1950. 120 p.
- LARRIVÉE, Jean. **Grand-Métis.** Roman, Éditions de la mer, 1986. 160 p.
- LÉGARÉ, Gilles. **Le territoire de la Mitis: portrait socio-sanitaire.** Mont-Joli, CLSC, 1984. 163 p.
- LEMIEUX, Denis. «*Métis-sur-Mer. La poésie d'un chalet de bois*». **Continuité**, no 40 (été 1988): 33-35.
- LEPAGE, René A. «*Notes savoureuses sur la seigneurie Métis*». **Histoire au pays de Matane**, vol. 1, no 1 (décembre 1965): 18.
- MALO, Isabelle, Louise ROY et Denis MARTIN. **50^e Hôpital de Mont-Joli: 1939-1989.** Mont-Joli, Hôpital de Mont-Joli, 1989. 47 p.
- MARIE, Elda. «*Débuts du couvent de Baie-des-Sables, 1890*». **Histoire au pays de Matane**, vol. 3, no 1 (décembre 1967): 35.
- MARTIN, LÉONIDOFF, PROVENCHER, LEPAGE ET ASSOCIÉS. **MRC du comté de La Mitis, inventaire du patrimoine régional, mesures conservatoires et programme de sensibilisation.** Mars 1990. 91 p. et les rapports sur chaque municipalité.
- MATHEWSON BAYLIS, Samuel. **Métis l'enchanteresse.** Traduit par Aldéi Darveau, (1928) 1992. 15 p.
- MOLT-BIGNELL, Effie. «*La vie quotidienne en Gaspésie au début du siècle: un voyage féerique*». **L'histoire au pays de Matane**, vol. XXI, no 2 (novembre 1986): 19-30.
- MUNICIPALITÉ RÉGIONALE DE COMTÉ DE LA MITIS. **Schéma d'aménagement de territoire: MRC de La Mitis.** Mont-Joli, MRC de La Mitis, 1987. 10 p.
- PELOQUIN, Lionel P. **Historique du projet de la construction d'une voie ferrée entre Mont-Joli et la partie nord de la péninsule gaspésienne.** Matane, L. P. Peloquin, 1975.
- QUIMPER, Borromé. «*La Baie-des-Sables*». **Centre Saint-Germain**, vol. 60, no 7 (novembre 1941): 7-8.
- SIROIS, Pierre, André A. DIONNE et Léo BÉRUBÉ. **Saint-Joseph-de-Lepage 1873-1973. Cent ans d'existence.** 1973. 129 p.
- THÉRIAULT, Jacques, Jean-Rock GAGNON et André BOUTIN. **Hier au pays des Métis: histoire et culture d'une région du Québec (1675-1960).** Mont-Joli, Ateliers Plein Soleil, 1977. 272 p.
- THÉRIAULT, Jacques, Marie-André B. ROY et André BOUTIN. **Mont-Joli: une histoire de son premier cent ans (1880-1980).** Mont-Joli, Édition des Ateliers Plein Soleil, 1980. 903 p.
- WALLACE, W. S. «*Metis in 1882*». **Bulletin de recherches historiques**, vol. 53, no 11 (novembre 1947): 326-338.

Notes

¹ Jean-Charles Fortin et al., **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, page 157.

La Matanie

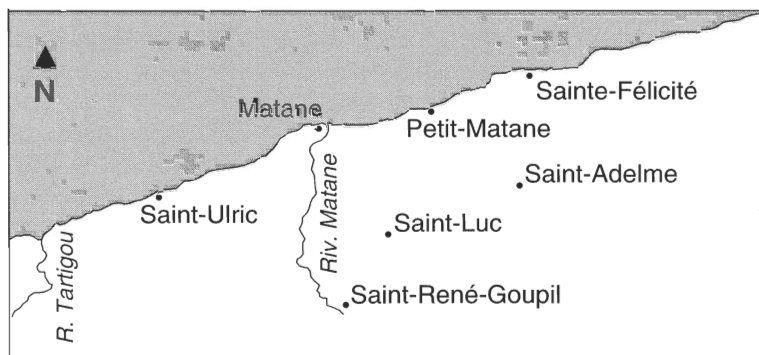
De Saint-Ulric

à

Sainte-Félicité

Parcours

Georgy Bouffard



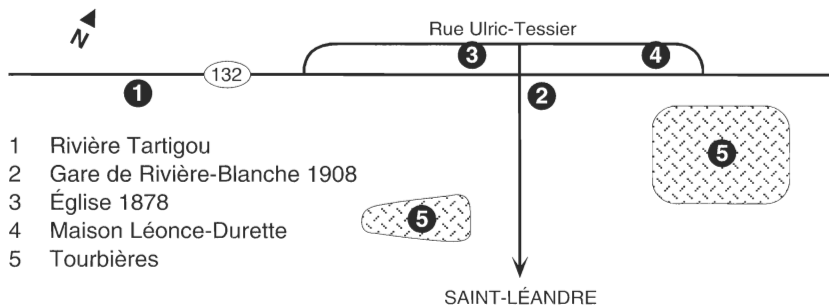
Quoiqu'il en soit, que l'on entre ou que l'on sorte par Matane de cette terre de silence, d'azur, d'eau et de montagnes qu'est la Gaspésie, la Matanie est le début ou la fin de la symphonie, moins emportée et moins grandiose, sans doute, que le corps de la pièce, mais dont la douceur et la mélancolie des rives annoncent la splendeur qui nous attend ou gardent encore le souvenir de tant de beautés entrevues.

Antoine Gagnon, **Monographie de Matane**, 1945.



Matane vers 1873 (Archives de la Société d'histoire et de généalogie de Matane)

Saint-Ulric-de-Matane



Pour entrer dans les limites de la municipalité de Saint-Ulric, on franchit la rivière Tartigou. Ce cours d'eau bifurque bientôt vers le territoire de Baie-des-Sables puis traverse Saint-Damase, Padoue et Saint-Moïse, jusqu'à sa source. Tartigou est un mot micmac signifiant petite rivière de la colonie.

En arrivant au village de Saint-Ulric (en gardant la route 132), on voit un monticule de 60 à 90 mètres occuper la ligne d'horizon sud, à quelques kilomètres. Une tour de transmission et de télécommunication se dresse à son sommet. Sa masse est recouverte de terre et on cultive même son versant occidental. Une autre caractéristique du terrain, dans cette paroisse, est la présence de tourbières dans la partie centre-est, sur la première terrasse. Elles sont en exploitation depuis 1942.

Saint-Ulric a été fondé en 1869, comme sa voisine à l'ouest. Son appellation commémore le souvenir de l'avocat et ancien maire de Québec, Ulric Tessier, qui donna, en 1856, un terrain pour construire une chapelle. Il possédait ici, conjointement avec Narcisse C. Faucher, un fief sur la rivière Blanche qui tire son nom de plusieurs rapides et cascades jalonnant son parcours: beaucoup de gens utilisent ce terme Rivière-Blanche à la place de Saint-Ulric.



Un reposoir chez Jean-Baptiste Roy de Saint-Ulric vers 1935

Ancienne gare ferroviaire

Cette petite gare de campagne a été construite en 1908, sur la ligne du chemin de fer Mont-Joli-Matane. Chaque village, entre les deux têtes du réseau, avait ce modèle typique de gare anglo-normand. Celle de Saint-Ulric est la seule qui subsiste. La journaliste et auteure Pauline Cadieux l'a restaurée et transformée en musée. C'est le seul bien culturel reconnu par l'État dans la région de Matane.

L'église de Saint-Ulric

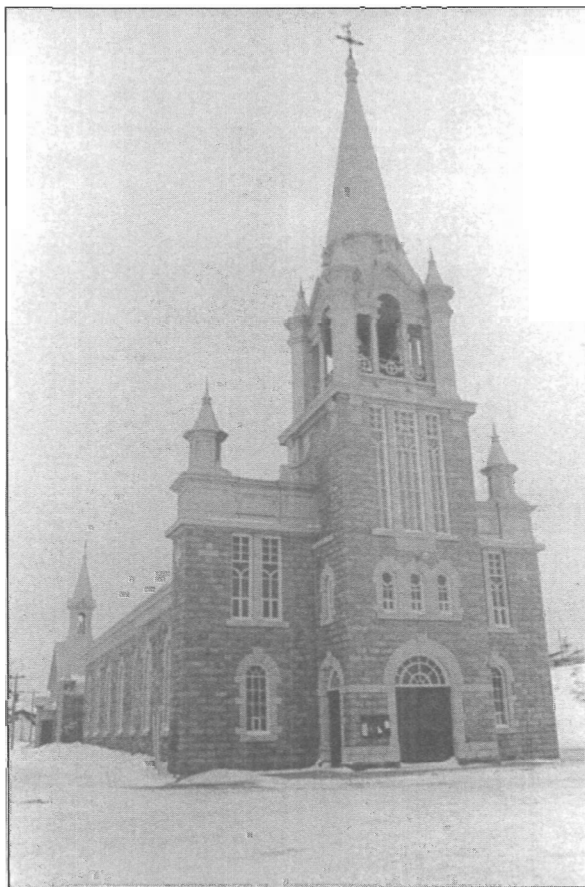
Construite en 1878, elle est la plus ancienne église de la Matanie. Sa décoration intérieure fut parachevée en 1888. En 1916, on a rallongé l'édifice par la façade, laquelle fut remaniée complètement. C'est une devanture d'église peu habituelle que nous avons ici, et les références à ce genre sont rarissimes au Québec. Son élévation est de plan carré et pourrait se comparer à un arc de triomphe malgré la présence, en son milieu, de la massive tour-clocher.

À l'intérieur, la décoration rappelle l'ornementation des anciennes églises du Québec, avant l'introduction du plâtre. Tous les motifs décoratifs

sont en bois sculpté et doré. La sacristie ajoute encore au caractère singulier de l'édifice: de l'extérieur, elle prend l'aspect d'une petite église ou chapelle posée perpendiculairement au chevet de l'autre.

**Maison de
Léonce Durette: 51,
Ulric-Tessier**

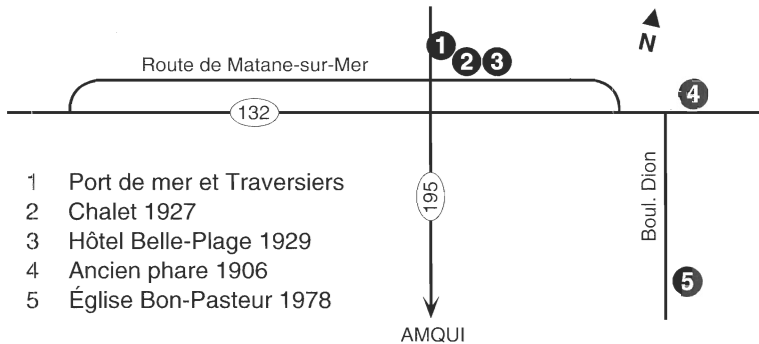
En se dirigeant vers la partie est du village, on tombe sur une maison devenue une attraction pour le touriste. Monsieur Durette a fait de sa maison et de son terrain un lieu de création personnel. Le découpage du bois a pris la forme de mille et un motifs apposés partout, même dans la maison. Sur demande, et guidé par le maître de céans, il est possible de visiter ce «château».



L'église de Saint-Ulric (Georgy Bouffard, 1977)

Matane

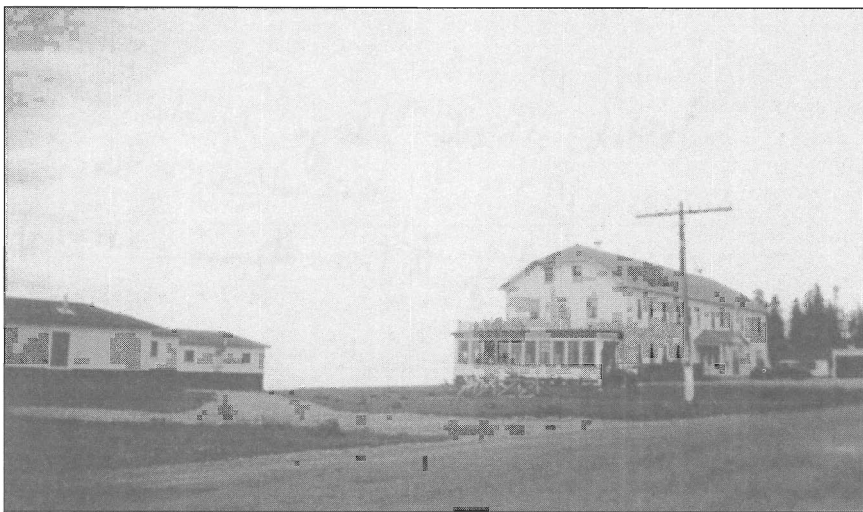
1-Secteur de Matane-sur-Mer



L'entrée dans les limites de Matane se prolonge sur quelques kilomètres. On longe sans trop le savoir une anse assez large, qui a longtemps valu à l'ensemble de ce territoire l'appellation «Grand-Anse». Ce nom pourrait disparaître, car on a aujourd'hui tendance à retenir le toponyme Matane-sur-Mer pour désigner la zone comprise entre les limites de Saint-Ulric et le vieux phare maritime.

La route 132 et la route Matane-sur-Mer (ancienne route nationale) empruntent ici des tracés parallèles. L'habitat récent ou traditionnel est blotti entre ces deux voies tandis qu'un vaste parc industriel accapare de nos jours la quasi-totalité de l'espace situé au sud de la route 132.

Le nom Matane-sur-Mer a une résonance balnéaire. L'arrivée du chemin de fer, en 1910, avait suscité beaucoup d'espoirs: des promoteurs, dont les propriétaires de la voie ferrée, avaient projeté d'établir une aire de villégiature dans la zone près du port de mer actuel. Ce projet n'a pas eu de suites, mais dans les décennies 1920 et 1930, des citoyens matanais à l'aise ont fait construire ici des chalets ou maisons d'été. Quelques spécimens subsistent encore, dont l'aspect extérieur dénote une inspiration architecturale américaine. On remarquera notamment à l'ouest de l'Hôtel Belle-Plage, route Matane-sur-Mer, un chalet bâti en 1927 qui conserve son cachet d'origine. Le corps central de l'hôtel lui-même remonte à 1929. On y a hébergé les touristes, dont le nombre croissait rapidement à la suite de l'ouverture, en 1928, du boulevard Perron, route ceinturant la Gaspésie.



Hôtel Belle-Plage construit en 1929 (fonds Mgr Antoine Gagnon, SHGM)

Traversiers et port de mer

Les arrivées et départs des bateaux-passeurs et, surtout, les manoeuvres d'embarquement ou de débarquement des wagons de l'unique traversier-rail au Québec peuvent intéresser tout visiteur. Il y a aussi, dans le port, les installations de l'usine qui transforme la crevette, crustacé que certains veulent associer à Matane. Il est possible de la visiter.

Bureau d'information touristique (l'ancien phare maritime)

Cet ancien phare est souvent utilisé comme image de marque de Matane. Il est à quelques mètres seulement de la route, situation unique au Québec. Les Matanais, si habitués à le voir, ont peine à imaginer tout l'intérêt ou l'émerveillement qu'il suscite chez les voyageurs passant à ses pieds.

D'une hauteur d'environ 21 mètres, il fut construit en 1906, en remplacement d'un autre phare qui remontait à 1873. En 1951, le gouvernement fédéral évacua les lieux, car on avait aménagé un système d'éclairage sur le brise-lame du port, système qui pouvait se passer d'un gardien.

Le phare fut alors cédé à la jeune Société d'histoire de Matane fondée en 1949 par Charles-Édouard Vézina, qui en fit un bureau d'accueil et d'information touristique en plus d'y aménager un musée d'objets anciens. En 1964, il fut cédé à la Ville de Matane qui lui conserva sa vocation. En 1984, le phare fut rénové afin de rehausser la qualité des services offerts.

Église Bon-Pasteur (1978)

La paroisse de Bon-Pasteur de Matane fut érigée canoniquement en 1967. Son église est la plus jeune du diocèse de Rimouski. Elle fut construite en 1978, selon les plans de l'architecte Germain Chabot qui a opté pour une forme architecturale hexagonale. Sa nef est parée d'une quantité d'œuvres d'art de très grande valeur. Les artistes Olivier Ferland et Guy Cauffopé ont réalisé, en vitrail, les 14 stations du chemin de la Croix en utilisant la symbolique des mains. L'église recèle encore une série unique au Québec de vitraux honorant des femmes pionnières québécoises. Quant à la sculpture sur bois, elle est bien représentée par plusieurs statues de Jacques Bourgeault, dont une étonnante Vierge enceinte.



*Le 2^e phare de Matane construit en 1906
(fonds Mgr Antoine Gagnon, SHGM)*

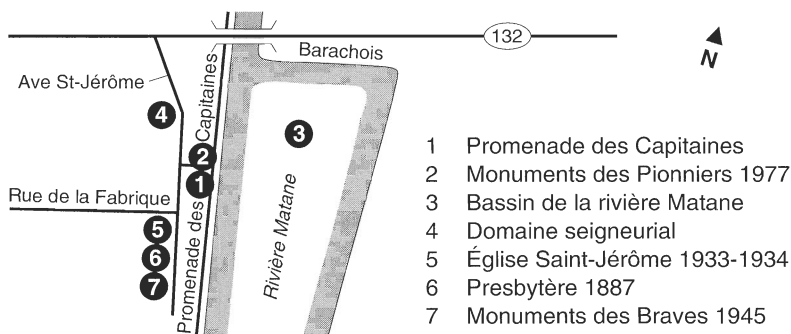
Le delta de Matane

En entrant dans l'agglomération même de Matane, l'embouchure de la rivière capte rapidement le regard. Les premiers développements se sont faits ici sur les berges de ce cours d'eau important. La ville occupe un site hors du commun. L'étude du géographe Stéphan Poitras révèle que l'étendue actuelle de Matane serait un ancien delta.

Disons sans prétentions que la ville de Matane constitue un milieu géographique d'une originalité exceptionnelle. Qui n'a pas eu l'occasion d'observer, lors des ses promenades nocturnes en voiture, les lumières de la ville scintiller au loin après avoir passé la hauteur de Saint-Ulric ou de Sainte-Félicité. Qui n'a pas remarqué encore que Matane formait une avancée proéminente de forme arrondie dans les eaux du Saint-Laurent, avancée qui s'étend sur environ deux kilomètres par rapport au trait de côte régulier.

Et bien! cette avancée de terre correspond au delta de Matane. C'est une forme d'accumulation de sédiments édifiée par la rivière locale qui, à une époque reculée, charriait les eaux livrées par la fonte d'un immense glacier. Ce delta ancien, ou paléo-delta, confère à la municipalité un cachet très particulier et a un grand intérêt géographique. En effet, la ville de Matane est entièrement construite sur cette accumulation de sédiments composés en bonne partie d'argile et de limon, mais aussi de sable et de gravier. En plus, c'est la seule région du nord de la péninsule gaspésienne à offrir ce type particulier de paysage côtier. Il convient donc de valoriser ce patrimoine naturel.

2-Partie ouest de la rivière: quartier Saint-Jérôme



Promenade des Capitaines et monument aux Pionniers

Avant d'enjamber la rivière Matane, quittons la route 132 pour pénétrer dans le centre-ville. Nous nous engageons sur l'avenue Saint-Jérôme, artère principale de Matane depuis toujours. Laissons immédiatement la rue pour nous approcher de la rivière. Nous sommes alors sur la promenade des Capitaines, long belvédère récemment aménagé qui longe la berge de-

puis l'embouchure jusqu'au pont de la ville, au sud. Les citadins y déambulent en respirant l'air marin. Ils y prennent aussi connaissance du passé maritime de la région en lisant les textes d'informations disposés sur lutrins tout au long du parcours.

Un petit parc au sud du restaurant porte le nom de parc du Tricentenaire. Il a été aménagé en 1977 pour commémorer les 300 ans de la concession de la seigneurie de Matane. En même temps, on y a érigé le monument des Pionniers. Derrière ce monument, sur le bord de la rivière, nous allons jeter un regard vers l'est d'abord puis vers l'ouest, pour prendre connaissance des origines du peuplement de la région, car c'est ici que les premiers Européens ont pris contact avec la Matanie.

Le bassin de la rivière

Le Barachois qui bloque en partie l'embouchure de la rivière Matane a contribué à former un havre naturel où se sont installés les Blancs. Aux 15^e, 16^e et 17^e siècles, les Basques, les Malouins et les Rochelais ont utilisé ce bassin comme refuge dans le cadre de leurs activités de pêche. En 1620, Samuel de Champlain, explorant les rives du Saint-Laurent, a pris soin de le décrire.

... montant à mont l'on va jusqu'au travers de la rivière de Mantane, où il y a douze à treize lieues dans cette rivière de pleine mer, des moyens vaisseaux de quatre-vingt ou cent tonneaux y peuvent entrer, c'est un havre de bare de basse mer: étant en la dite rivière assez d'eau pour tenir les vaisseaux à flot. Ce lieu est assez gentil, et s'y fait grande pescherie de saumon et truites, ayant les filets propres à cet effet, l'on en pourrait charger des bateaux en leur temps et saison.

Louis Blanchette, **Tradition maritime de Matane**, 1984.

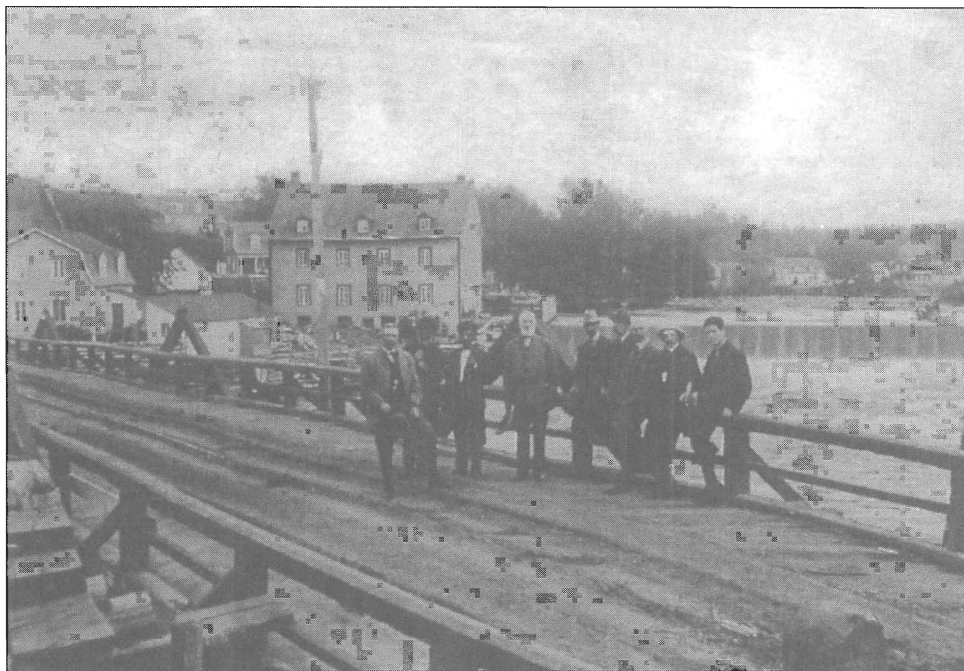
En 1677, un membre du Conseil souverain de la Nouvelle-France, Mathieu Damours de Chauffours, se fit concéder la seigneurie de Matane. Il avait reçu droit et permis de pêche dans la rivière et sur le fleuve. Le premier seigneur de Matane n'a pas du tout développé sa concession. Seule la pêche fut pratiquée. Pendant plusieurs décennies, des pêcheurs sont venus fouler les berges de la rivière aux saisons estivales.

À partir de 1781, les premiers défrichements ont été faits. La seigneurie passa entre les mains d'un résidant de la région de Montmagny, Donald McKinnon. Avec quelques familles, il vint commencer la colonisa-

tion. Ce groupe de pionniers a pratiqué les premières éclaircies dans la forêt. Ce sont les fondateurs de Matane.

De notre poste d'observation sur la promenade des Capitaines, portons maintenant notre regard vers l'ouest. Nous apercevons devant les terrains où s'installèrent ces premiers colons.

En 1793, la seigneurie passa entre les mains d'un autre Écossais, Simon Fraser. Lui et ses descendants ont continué son développement.



Des pêcheurs de saumon sur le pont de la rivière Matane vers 1905 (Archives de la SHGM)

Le site de l'ancien domaine seigneurial

Un peu vers la droite, devant nous, de l'autre côté de l'avenue Saint-Jérôme, on peut admirer une grande résidence de brique brune transformée actuellement en auberge. Construite en 1930 par Honorius Morin, pour la famille Lebel dont la généalogie remonte aux Fraser, elle remplaça un vieux manoir seigneurial, une vaste étendue de terre qui, partant de la rivière, allait jusqu'aux environs du phare maritime mentionné plus haut. Le fleuve la bornait au nord, ainsi que la terre de la Fabrique au sud.

L'église et le presbytère de Saint-Jérôme

De notre point d'observation, nous apercevons à l'extrême gauche les édifices religieux. Approchons-nous du site pour contempler l'église et le presbytère. Le vocable de Saint-Jérôme a été donné, en 1822, pour honorer le vicaire général du diocèse de Québec, l'abbé Jérôme Demers qui fut aussi un éminent professeur au Séminaire de Québec.

Le site de l'église-mère de Matane a longtemps été hors les murs. Contrairement à la plupart des villages du Québec, l'emplacement des édifices religieux n'a jamais correspondu au centre géographique et physique de l'agglomération. Ici, le développement de l'habitat s'est fait à quelque distance plus au sud, autour du pont, du barrage et des moulins à scie, reléguant pendant longtemps les bâtiments du culte aux confins du bourg. Tout cela au grand chagrin de quelques curés et vicaires qui, du haut de la galerie du presbytère, pouvaient moins bien surveiller la vie quotidienne et les moeurs de leurs ouailles.

L'église actuelle remonte à 1933-1934. Beaucoup de spécialistes en architecture s'entendent pour dire qu'elle est la première manifestation du modernisme au Québec. Ce modernisme est associé au dombellotisme, style architectural qui commença à se répandre dans la décennie 1930. L'extérieur de l'église traduit moins ce modernisme, à l'exception du beffroi où l'on remarque l'absence de flèche. Cela peut en étonner plus d'un quand on sait que la très grande majorité des églises catholiques québécoises ont des clochers surmontés de hautes flèches.

Premières tentatives de construction «dombellotistes»

Une des premières manifestations de l'art religieux moderne au Québec est la reconstruction dans ses vieux murs de l'église Saint-Jérôme de Matane, par les architectes Paul Rousseau et Phillipe Côté de Québec. L'incendie de novembre 1932 avait détruit l'intérieur mais épargné les murailles. Celles-ci furent conservées, mais la façade fut modifiée et la hauteur de l'église réduite de quatre ou cinq assises. L'intérieur est entièrement neuf. Des arcs paraboliques aux arêtes vives constituent l'ossature de l'église. Ils portent tout: plafond et toiture; ils déterminent tout: largeur de la nef, profondeur des travées et hauteur sous arc. Leur galbe épouse la forme quasi exacte de ce qu'on appelle la courbe de pression, ce qui neutralise les poussées latérales et assure la stabilité de l'édifice. Par contre, on note une certaine sécheresse dans le sommet des arcs où est disposé l'éclairage artificiel. Les murs intérieurs, en ciment armé, sont recouverts d'une matière antisonore et d'une mince couche de plâtre et de

PARCOURS HISTORIQUES

chaux beige. Philippe Côté nous a lui-même avoué qu'il était bien conscient de s'être inspiré de Dom Bellot et qu'il avait essayé d'adapter cette architecture grâce aux revues d'art et aux professeurs français Yvan Baillèle et Panicelli, qui en parlaient dans leurs cours à l'École des beaux-arts de Québec. Architectes et ecclésiastiques s'accordent à voir dans l'église de Saint-Jérôme de Matane la première application du style Dom Bellot. Elle fut construite dans les années 30, et c'était à l'époque toute une innovation. Cet édifice n'est cependant pas triangulé.

Nicole Tardif-Painchaud, **Dom Bellot et l'architecture religieuse au Québec**, p. 61-62.

D'autres particularismes méritent d'être signalés concernant ce temple. C'est ici que l'éclairage au néon a été utilisé pour la première fois dans une église, au Québec, en plus d'être intégré dans la voûte. Quant à la conception du chemin de la Croix, l'artiste peintre Lucien Martial a effectué quelque chose de radicalement nouveau: dans les 14 cavités faites dans les murs à cet effet, il a représenté non pas des vues d'ensemble mais plutôt des vues rapprochées de chacune des stations. C'est comme si l'oeil d'une caméra ne présentait que l'essentiel de la scène. Terminons en mentionnant que, malgré tout le modernisme de son intérieur, cette église recèle, dans



L'église de Saint-Jérôme-de-Matane en 1938 (fonds Mgr Antoine Gagnon, SHGM)

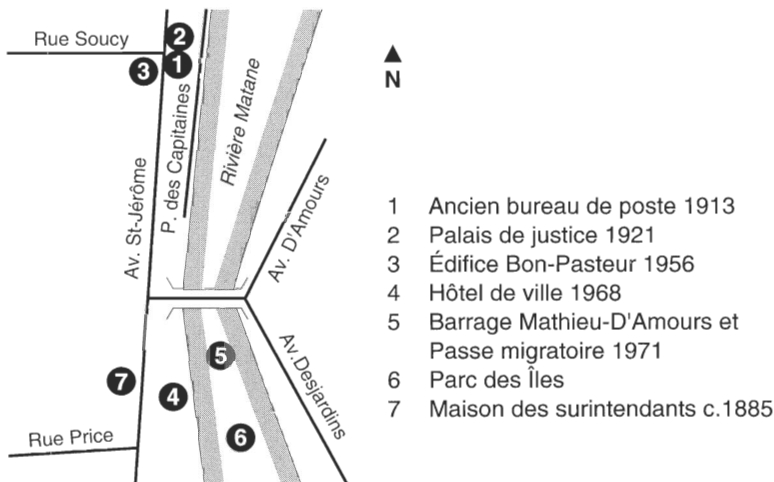
ses murs, des pierres de la première église construite en 1858 et démolie en 1885.

Le presbytère, au sud de l'église, est un bâtiment à trois étages au toit mansardé, à quatre versants. Il a été construit en 1887 et, en 1905, on fit un agrandissement par l'arrière. Au cours des ans, il a toutefois perdu plusieurs éléments décoratifs qui étaient de belle facture et dans le goût victorien.

Monument des Braves de 1945

Tout près du presbytère, un grand obélisque fut érigé en 1945 pour rappeler le souvenir des soldats de la région morts au cours du dernier conflit mondial. Il fut inauguré le 19 août, à peine trois mois après la signature de l'Armistice, survenue en Europe le 7 mai précédent. Matane aurait été le premier endroit à consacrer un monument aux Braves de la Guerre 1939-1945.

En remontant l'avenue Saint-Jérôme dans la direction sud, arrêtons-nous à la hauteur de la rue Soucy. Nous sommes attirés par l'élégance des deux édifices au style victorien: l'ancien Bureau de poste et le Palais de justice.



L'ancien Bureau de poste (devenu manège militaire) a été construit en 1913 suivant un plan architectural que le gouvernement d'Ottawa a diffusé

PARCOURS HISTORIQUES

en plusieurs endroits au Canada. Sa tour de l'horloge, campée en un coin de la façade, est une silhouette bien connue des Matanais.

Quant au **Palais de justice**, il remonte à 1921 et évoque de manière éloquent la décentralisation judiciaire. Il est flanqué d'une tour coiffée d'un toit en pavillon. Mais elle est au centre de la façade et un peu plus modeste que celle du Bureau de poste.

Face au vieux Bureau de poste, de l'autre côté de la rue, se dresse l'**édifice Bon-Pasteur**, l'ancienne École normale construite en 1956 par les soeurs du Bon-Pasteur selon les plans de l'architecte Edgar Courchesne. Le site a appartenu à cette communauté religieuse dès 1892. Elles y avaient bâti un couvent en 1896. Cette année-là, les religieuses venaient de quitter un premier couvent fondé en 1883, dans la grande maison Blais du côté est de la rivière. Elles étaient bien contentes de se rapprocher de l'église.

Les débuts du couvent Bon-Pasteur sont très reliés à des initiatives des deux marchands de la localité. Le premier, Laurent-Nazaire Blais, était décédé en 1883 en léguant sa résidence et une grande partie de ses biens aux dames du Bon-Pasteur de Québec dont sa soeur, Zoé Blais, était l'une des quatre fondatrices. En acceptant ce legs, elles devaient venir fonder un couvent pour jeunes filles à Matane. Elles en profitèrent donc et établirent ce couvent dans la grande maison anglo-normande du défunt marchand. En 1892, un autre négociant, Édouard Lacroix, prit sa retraite et laissa sa terre



Une carte postale montrant la rue Saint-Jérôme vers 1930

en héritage aux religieuses, avec un prêt de 6 000 \$ qu'elles utilisèrent pour construire le nouveau couvent. Sur la pelouse, devant la bâtisse de l'ancienne École normale, on a érigé, en 1893, un monument commémoratif.

Hôtel de ville

Le complexe municipal de Matane occupe les terrains de l'ancienne scierie de la Compagnie Price Brothers. C'est un site profondément lié au passé matanais puisque les premières industries se sont implantées ici, en 1844, et y sont restées jusqu'en 1958.

L'hôtel de ville est une construction de 1968 et ses plans ont été conçus par le bureau d'architectes de Québec, Laroche, Ritchot, Déry et Robitaille. Il présente un aspect très contemporain. Le béton, coulé et moulé sur place, a été le matériau principal. Ce procédé a permis aux architectes de donner aux murs du bâtiment des formes arrondies. On pourrait apparenter cette architecture à certaines constructions de Le Corbusier.

Le corps central adopte, au sol, une forme elliptique mais tronquée aux deux extrémités. L'aile de la salle civique, rattachée au centre du corps central, a, elle aussi, une forme ovale mais non tronquée. La ligne du toit est concave sur les deux corps de l'édifice. Comme le bâtiment est situé près de l'étang formé par les eaux retenues par le barrage de la rivière, les architectes en ont profité pour lui donner l'allure d'une barque.

Le barrage Mathieu-D'Amours, la passe migratoire, la pêche au saumon et le parc des Îles

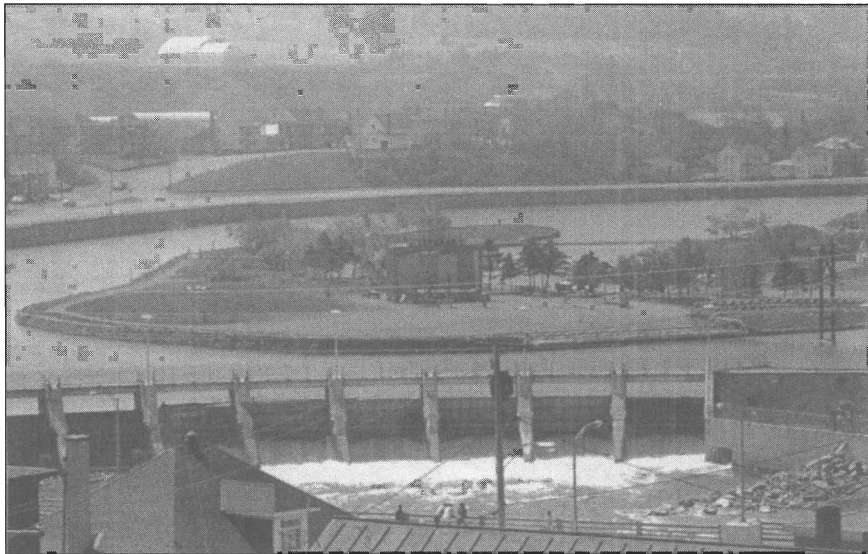
Sur la rivière, près du barrage, on retrouve un complexe récréo-touristique particulièrement bien intégré à la ville. Le barrage actuel a été bâti en 1971, au même endroit que ceux qui l'ont précédé. Pour permettre au saumon de continuer son chemin dans la rivière, on a pris soin d'intégrer au barrage une passe migratoire. On a créé un poste d'observation de la pêche autrefois pratiquée dans la rivière.

L'été, au pied de ce barrage, il faut voir les adeptes de la pêche sportive au saumon, campés dans l'eau, s'offrir en spectacle aux badauds et visiteurs étalés sur le pont, le barrage et les bords surélevés de la rivière. Parfois, on croirait se retrouver dans une arène espagnole! Quand quelques nemrods se débattent avec un saumon au bout de la ligne, l'attention et l'émotion des observateurs sont à leur comble. Ces scènes de pêche au saumon se répètent au même endroit depuis les années 1880. Matane serait l'un

PARCOURS HISTORIQUES

des rares sites à offrir ce genre d'activité en plein coeur de l'agglomération ou du faubourg, selon l'expression des anciens Matanais.

Quant au parc des Îles, c'est un lieu formé d'îlots reliés par des petits ponts et baignés par un étang d'eau formé par le barrage Mathieu-D'Amours. Des sculptures en grand nombre, une plage, des aires de jeux ou de détente sont à la disposition des citoyens. On peut apercevoir dans l'eau le reflet du bâtiment de l'hôtel de ville.



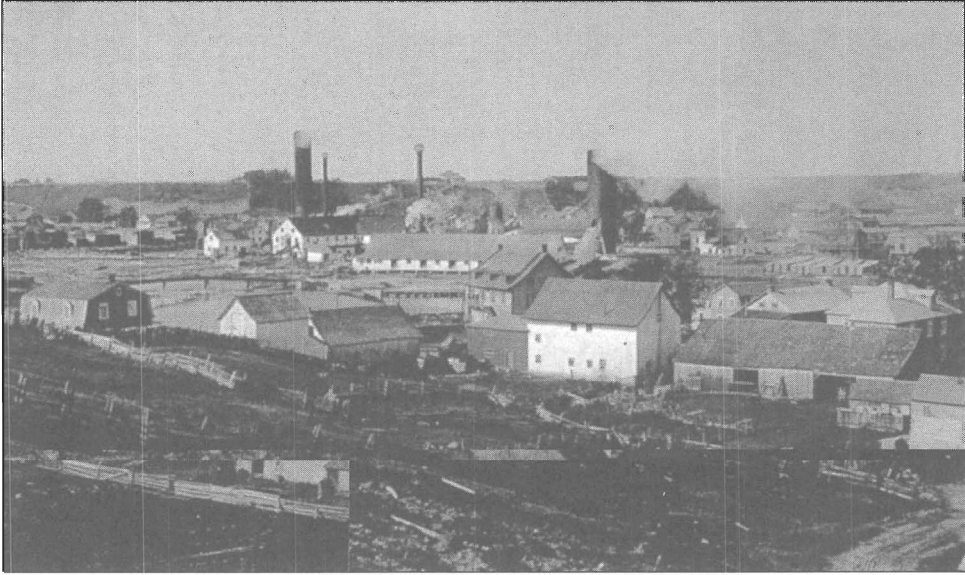
Le barrage de la rivière Matane (Georgy Bouffard, 1973)

La rue Price et l'ancienne maison des Surintendants

On a mentionné que le complexe municipal de Matane occupait l'ancien site des moulins à scie. Cette activité industrielle a toujours été le moteur économique de la localité jusqu'en 1958. Cela ne fut pas sans laisser des empreintes dans le tissu urbain. Juste en face de l'hôtel de ville, nous en avons deux exemples.

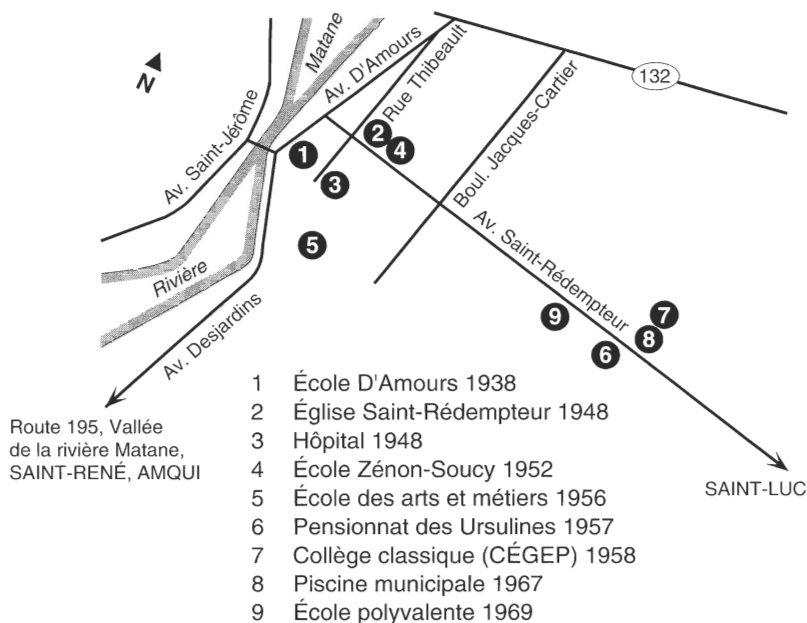
La rue Price fut la première rue de Matane. À la fin du 19^e siècle, quelques ouvriers journaliers du moulin commencèrent à se construire des maisons à cet endroit. On en voit encore des spécimens aujourd'hui. La rue fut d'abord appelée rue du Moulin.

Au numéro civique 257, sur l'avenue Saint-Jérôme, se dresse une grande maison de style mansard à deux versants. Construite vers 1885 par la Compagnie Price qui la mettait à la disposition de ses surintendants, cette maison aurait connu l'éclairage électrique bien avant les autres du village parce qu'elle était située à proximité du moulin.



Une carte postale montrant le secteur de la scierie Price à Matane (Napoléon Thibault, collection Georgy Bouffard)

3-Partie est de la rivière: le quartier Saint-Rédempteur



Le peuplement de la rive est de la rivière Matane est aussi ancien que celui de la rive ouest. Après avoir traversé le pont, le chemin public, jadis, passait ici pour se diriger vers les autres villages à l'est. Cet ancien tracé porte le nom, actuellement, d'avenue D'Amours, artère principale de ce secteur. À partir du pont, la voie bifurque et l'on retrouve aussi un chemin longeant la rivière vers le sud ou l'amont: c'est l'avenue Desjardins, qui débouche sur la route 195 longeant la rivière Matane vers Saint-René-Goupil, puis Amqui.

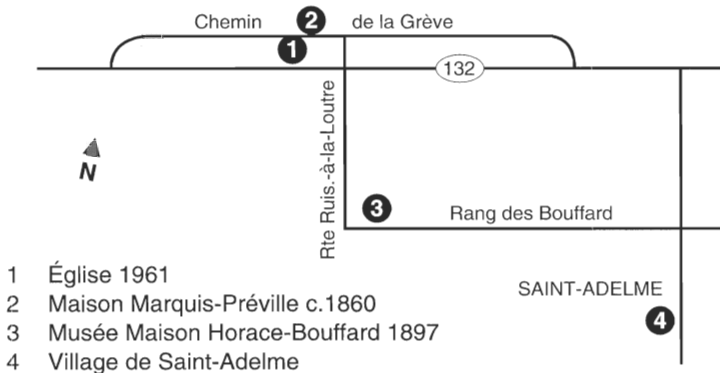
Il a fallu attendre bien des années avant de voir un édifice public s'établir dans la partie est de la rivière. Le coup d'envoi fut donné en 1938 avec la construction de l'école D'Amours. Puis, à la fin des années 1940, le développement s'accéléra avec la création d'une nouvelle paroisse. Dans les années 1950, plusieurs établissements, scolaires ou autres, se sont ajoutés, particulièrement le long du chemin conduisant à la paroisse de Saint-Luc. Dans les limites de la ville, ce chemin a été baptisé avenue Saint-Rédempteur. Voici la liste de ces établissements:

- Église et presbytère Saint-Rédempteur, 1948
- nouvel hôpital Très Saint-Rédempteur, 1948 (sur la rue Thibeault)
- école Zénon-Soucy, 1952
- École des arts et métiers, 1956 (sur la rue des Remparts)
- pensionnat des Ursulines, 1957
- collège classique de Matane, 1958
- piscine municipale, 1967
- école polyvalente de Matane, 1969

La vallée de la rivière Matane

Le chemin qui longe la rivière Matane mène à Amqui en passant par les villages de Saint-René-Goupil, Saint-Vianney et Saint-Tharcisius. Entre Matane et Saint-René-Goupil, trois ponts couverts en bois ont été conservés. Ces monuments du passé ajoutent beaucoup de pittoresque au paysage. À cinq kilomètres environ des limites de Matane, on a aménagé, en 1947, le Centre de ski Mont-Castor, le plus ancien de l'Est du Québec.

Petit-Matane



Quand on quitte Matane en direction est, la route traverse un secteur que les gens appelaient Les Écorchies, ainsi nommé parce que la mer ronge constamment le littoral ou les bases de la falaise. Ce joli nom n'est plus

guère utilisé de nos jours, sauf peut-être par quelques personnes très âgées. Le terme de Matane-Est a cours aujourd'hui.

Après quelques kilomètres de route, nous entrons au village de Petit-Matane. L'érection canonique ne date que de 1948 et l'érection civile de 1955. La paroisse est sous le vocable de Saint-Victor, en l'honneur d'un ancien curé de Matane, le chanoine Victor Côté. Ce dernier, en 1930, y ouvrit une desserte puis y construisit une église en 1931. Le village de Petit-Matane est néanmoins très ancien. Les premiers défrichements de la seigneurie de Matane, au début du 19^e siècle, furent pendant longtemps plus importants ici qu'au Grand-Matane (l'ancien nom de Matane). Par conséquent, une population plus considérable habitait ce secteur. Le relevé démographique effectué en 1837 par l'abbé Beaumont indiquait 43 familles à Petit-Matane (340 âmes) et 12 familles à Grand-Matane (70 âmes).

Plus nombreux, les habitants de l'est de la seigneurie ont longtemps revendiqué la construction d'une église. Mais comme la famille seigneuriale, les Fraser, avait établi ses pénates sur les bords de la rivière Matane, cela fut déterminant au moment du choix de l'emplacement de la première chapelle. D'autant plus que les Fraser s'étaient toujours montrés généreux envers les autorités religieuses en offrant gratuitement, mais tout près de leur manoir, des terrains pour la chapelle et le cimetière.

Hésitant un moment, l'évêque de Québec vint visiter les lieux et trancha, en 1838, en faveur de Grand-Matane, évoquant le caractère stratégique de la rivière en regard de l'avenir. Malgré cela, les gens du Petit-Matane ont continué leurs pressions. Et surtout, ils s'appliquèrent à ne pas collaborer ou à montrer peu de zèle dans le cadre des travaux d'amélioration de la chapelle. À partir de 1850, le curé entreprit de doter la paroisse d'une église en pierre. Elle ne fut prête qu'en 1858 et le pauvre abbé Pierre Boucher dut composer avec le peu d'empressement de ses paroissiens de l'est.

Par son insistance, le curé Boucher a obtenu que les paroissiens commencent, dès 1853, à charroyer leur part de pierre pour une église, plutôt que d'attendre au moment de bâtir pour le faire. Mais pour lors, les habitants de Grand-Matane ont été les seuls à apporter de la pierre; ceux du Petit-Matane s'en abstenaient parce qu'ils espéraient encore, à cause de leur majorité, que l'église serait construite chez eux. Cette vieille question en litige se régla définitivement au mois d'avril 1856. L'abbé Moïse Duguay, curé de Sainte-Flavie, vint alors, comme délégué de l'évêque, marquer

la place de l'église à 150 pieds environ au sud-est de la chapelle. Deux ans plus tard, une église en pierre se substituait à la chapelle qu'on avait utilisée pour le culte pendant vingt-neuf ans.

Léo Bérubé, article sur les églises de Matane dans la revue **Histoire au pays de Matane**, (juillet 1969).

La résistance des citoyens de Petit-Matane s'estompa donc, par la suite. Ils durent attendre l'année 1931 avant de voir enfin une église se dresser au milieu d'eux.

Féminisation du toponyme: de Petit-Matane à Petite-Matane

Après avoir longtemps contesté l'emplacement de l'église paroissiale de Saint-Jérôme, les Petits-Matanais ont entrepris, dans les années 1970, des démarches pour que le toponyme de Petite-Matane redevienne celui de Petit-Matane. Après 1930, à leur insu, on avait progressivement altéré le nom. Avec l'ouverture des registres puis de la desserte, les desservants toujours étrangers au passé de la paroisse prirent l'habitude d'utiliser le vocable Saint-Victor-de-Petite-Matane. En 1937, Matane accéda au statut de ville. Dès lors, parce que l'on disait et entendait le terme «la ville de Matane», on eut tendance à croire que le mot Matane était féminin. Ainsi donc, le toponyme Petite-Matane entra progressivement dans l'usage. On le vit de plus en plus dans les documents officiels telles les cartes routières. Offensés par cette pratique, des citoyens demandèrent en 1977 aux autorités municipales de réintroduire officiellement le nom de Petit-Matane et de faire les démarches nécessaires auprès de l'État. Cette bataille fut gagnée!

L'église Saint-Victor de Petit-Matane

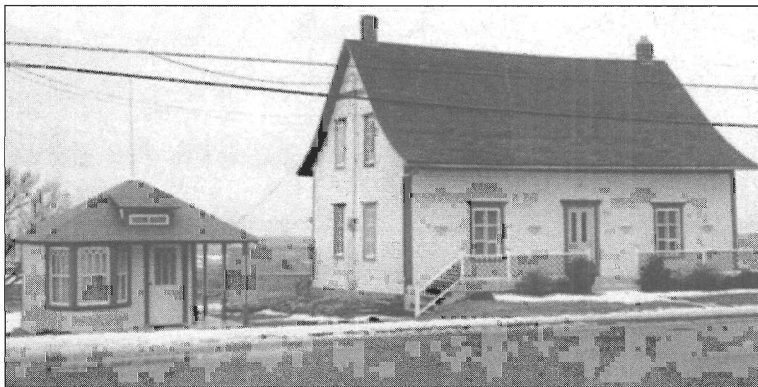
Construite en 1961 d'après les plans de l'architecte Jean Beaudin de Rimouski, cette église est d'architecture moderne. Ses ouvertures ou ses baies épousent la forme de l'arc d'ogive. Elle est l'une des rares églises couvertes de tôle de cuivre dans tout l'Est du Québec. À l'intérieur, on retrouve quelques oeuvres d'art dont deux vitraux d'un artiste italien nommé Mauro, un chemin de la Croix en bas-relief ainsi que plusieurs autres bas-reliefs ornant les bases des autels et de la Sainte Table. Ces oeuvres sont du sculpteur Laurent Vallières de Saint-Romuald. L'orgue Casavant, qui date de 1921, provient de l'ancien Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville. La Fabrique conserve aussi la cloche qui fut installée au clocher de la pre-

PARCOURS HISTORIQUES

mière église de 1931. Cette cloche, qui date de 1843, provient de l'ancienne église de Cap-Saint-Ignace.

Maison Marquis-Préville (circa 1860)

Face à l'église, vers l'est, cette maison d'influence néo-classique a abrité deux générations de forgerons Marquis. À remarquer, à côté de cette résidence, un petit pavillon construit vers 1930 pour servir de maison de poupées et de jeux à une jeune fille de la famille.



La maison Marquis-Préville (Pierre Marquis, 1997)

Musée de la maison Horace-Bouffard (1897)

Pour voir et visiter cette maison paysanne typique de la Matanie, il faut se rendre au rang des Bouffard (# 961). L'association des Bouffard du Cabaret, fondée en 1987, a restauré la maison d'un ancêtre de la famille et a aménagé toutes les pièces dans le style des années 1900. On raconte au visiteur l'histoire d'un étonnant record mondial, homologué au livre Guinness, que la famille Bouffard détient conjointement avec la famille Durette. Il s'agit du record du plus grand nombre de mariages entre deux mêmes familles. Cela s'est passé entre 1882 et 1901: six Bouffard d'une même famille se sont mariés à six Durette eux aussi d'une même famille.

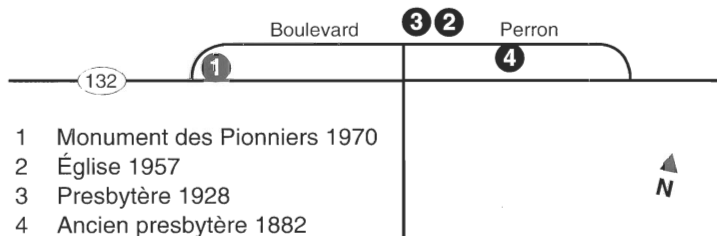


Le musée de la maison Horace-Bouffard construite en 1897 (Georgy Bouffard, 1997)

Le plus gros cèdre du Québec

À la limite est de la paroisse de Petit-Matane, une route conduit à la localité de Saint-Adelme fondée en 1931. Un intéressant musée d'objets de ferme et d'instruments agricoles anciens a été aménagé dans une grange. De plus, cette paroisse possède le plus gros thuya ou cèdre du Québec.

Sainte-Félicité



La paroisse de Sainte-Félicité a été fondée en 1870. En quittant la route 132 pour s'engager sur le chemin du village, par l'entrée ouest, on

PARCOURS HISTORIQUES

peut admirer le monument aux Pionniers que les citoyens de l'endroit ont élevé en 1970 pour souligner le centenaire de la municipalité. Les gens de Sainte-Félicité ont conservé le nom de boulevard Perron à leur rue principale: c'était la route de ceinture de la Gaspésie, terminée en 1928. Pendant longtemps, cette route nationale a traversé tous les villages gaspésiens.

Le centre du village de Sainte-Félicité correspond à une pointe s'avancant dans le fleuve, appelée pointe au Massacre; on croit qu'il y eut jadis quelques désastres maritimes. Ce toponyme a d'abord été utilisé pour désigner l'endroit. Mais en 1860, le nom de Sainte-Félicité fut choisi par Mgr Charles-François Baillargeon, administrateur du diocèse de Québec. *«Ce fut Mgr Baillargeon qui, le 5 décembre 1860, inspiré sans doute par le nom de l'endroit le changea en celui de cette mère sublime, qui, assistant au massacre de ses sept fils, les encourageait à subir les tortures plutôt que de renier Jésus»*¹.

Les édifices religieux ont été édifiés sur cette pointe. Le presbytère fut construit en 1928, en brique rouge. De style victorien, il est à deux étages avec toit en pavillon. Sa masse imposante étonne mais il conserve l'aspect général de bien des maisons curiales construites à cette époque.



Le presbytère de Sainte-Félicité (Georgy Bouffard, 1996)

Son intérieur est doté de boiseries de la plus belle facture. L'ancien presbytère, que le nouveau avait remplacé en 1928, a été préservé et déménagé dans le village. On peut le voir au # 253, boulevard Perron. D'architecture québécoise, la Fabrique l'avait construit en 1882.

L'église paroissiale remonte à 1957. Elle fut construite selon les plans de l'architecte Edgar Courchesne qui s'inspira du dombellotisme, surtout au niveau de la forme des baies en arc de mitre. Le revêtement de pierre est d'un beau granite rosé. La tour-clocher placée sur un coin de la façade a des proportions harmonieuses. Cette église est tournée vers le sud, orientation provoquant un phénomène déploré par plusieurs citoyens du village: les adolescents du coin sont souvent vus, sur la galerie du parvis de l'église, se prélassant au soleil et bien à l'abri du nordet!

En avançant sur la route 132, entre Sainte-Félicité et Grosses-Roches, les visiteurs vont se rendre compte du phénomène suivant: l'apparition d'un relief très accidenté que l'on va retrouver dorénavant sur le côté nord de la péninsule. Donc, c'est ici même qu'une certaine Gaspésie commence. La bande étroite des terres arabes longeant le fleuve s'estompe. Le relief montagneux rattrape dans ces lieux le bord de la mer. À partir de maintenant, le voyageur doit s'attendre à des changements, du dépaysement et des vues toujours nouvelles et pittoresques.

Lectures suggérées

BÉRUBÉ, Léo. Article sur les églises de Matane dans la revue **Histoire au pays de Matane**, (juillet 1969).

LECLAIRE, Alphonse. **Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique de Montréal à Pictou et à Chicoutimi sur le Saguenay**. Montréal, 1906.

TARDIF-PAINCHAUD, Nicole. **Dom Bellot et l'architecture religieuse au Québec**. Québec, Presses de l'Université Laval, 1978. 262 p.

BLANCHETTE, Louis. **Tradition maritime de Matane 1534-1984**. Matane, Société d'histoire et de généalogie de Matane, 1984. 148 p.

GAGNON, Antoine. **Monographie de Matane, pays de Matane, de soleil, de visions**. Matane, 1945. 370 p.

Notes

¹ Alphonse Leclair, **Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique**, Montréal, 1906, p. 256.

Entre mer et falaises

De Grosses-Roches

à

Petit-Cap

Parcours

Gaston Desjardins

PARCOURS HISTORIQUES

«*Misérables contrées; affreuses montagnes, pierreuses, froides et sans profits.*» Depuis les premiers explorateurs jusqu'aux missionnaires du 17^e siècle, le sentiment général à l'égard du paysage nord-gaspésien ne s'apparentait guère à la contemplation bucolique. Les descriptions assez peu avantageuses de ces premiers temps n'étaient pas très éloignées de l'image symbolique des terres de Caïn. Somme toute, un tel pays de montagnes, de roches et de froidure ne correspondait ni aux critères esthétiques dominants ni aux aspirations coloniales entretenues à l'époque. Curieux cheminement de l'histoire que celui qui nous mène aujourd'hui à goûter ce «patrimoine» naturel comme une des splendeurs du paysage québécois.

Le secteur auquel je me propose de vous introduire présente des caractéristiques d'une intensité toute particulière. La route ne s'éloigne que très rarement du littoral. La mer, comme jadis l'oeil de Dieu, nous observe, nous domine; elle est toujours là. Les formes extravagantes du relief, la succession de caps vertigineux, d'anses aux courbes arrondies, de vallées profondes donnent au paysage des allures sauvages et tourmentées. Souvent le voyageur peut se sentir coincé, peut être un peu angoissé par la sensation d'être partie prenante du conflit dramatique entre mer et falaise.



Carte postale montrant des pêcheurs gaspésiens apprêtant la morue vers 1950

On sait maintenant que la présence humaine sur les côtes gaspésiennes remonte à quelque 6 000 ans. Des fouilles archéologiques récentes ont permis de localiser au-delà d'une cinquantaine de sites préhistoriques, surtout concentrés sur le littoral nord, entre Capucins et Saint-Yvon. Des groupes d'Amérindiens occupèrent alors des terrasses maritimes correspondant aux rivages déterminés par la mer de Goldwaith. Sans qu'on ne puisse vraiment l'expliquer, cette première phase d'occupation semble avoir pris fin vers le 6^e siècle, laissant la Gaspésie à peu près inhabitée jusqu'au 16^e siècle.

Même avec l'arrivée des Européens, la côte nord de la péninsule n'attire pas vraiment. Il faudra attendre jusqu'à la fin du 17^e siècle pour sentir quelques velléités d'établissement permanent. Les premières véritables tentatives furent initiées par une figure emblématique du littoral nord gaspésien: Denis Riverin. Cet «entrepreneur» français, établi en Nouvelle-France, convaincu qu'il y avait des profits appréciables à tirer d'une entreprise de pêche, s'appropriâ, en 1688, les seigneuries de Cap-Chat et de Sainte-Anne-des-Monts, puis chercha à étendre et à imposer son ascendance depuis Matane jusqu'à la baie de Gaspé et l'Acadie. Un ensemble de circonstances l'amena à établir une base de pêche importante à Mont-Louis. Le site de Mont-Louis paraissait d'ailleurs fort propice à l'installation d'une colonie de pêcheurs: havre à l'embouchure de la rivière, grande grave, terre cultivable. En 1699, on y dénombrait 26 familles. L'entreprise de Riverin soutenait financièrement l'établissement des pionniers dans la prévision d'un autofinancement puis d'une rentabilité dans un court laps de temps. Mais Denis Riverin avait maille à partir avec ses associés parisiens et les difficultés qui suivirent amenèrent les résidants à quitter peu à peu Mont-Louis. Reprise sous la direction de Joseph Cadet et de Michel Mahiet, vers le milieu du 18^e siècle, l'association connut cinq années de relative prospérité. Puis, en 1758, les postes de pêche gaspésiens furent rasés par les Anglais qui allaient subséquemment s'emparer de toute la Nouvelle-France.

Longtemps par la suite, la partie nord du littoral gaspésien demeura un lieu de passage. Des pêcheurs saisonniers, le plus souvent en provenance de la Côte-du-Sud, organisaient des voyages vers ces lieux de pêche plus généreux. Peu à peu certains pêcheurs s'installèrent en permanence. Quelques naufrages, assez fréquents à l'époque, ont pu également inciter d'infortunés voyageurs à s'installer sur ce littoral périlleux. À partir de 1830 environ, surtout depuis les secteurs de Cap-Chat et de Sainte-Anne-des-Monts, le peuplement commencera très lentement à s'étendre vers l'est pour

aller rejoindre vers la fin du 19^e siècle le mouvement de remontée du littoral d'une population plus composite en provenance du bout de la péninsule.

Dans la deuxième moitié du 19^e siècle, la population augmenta. En 1880, on pouvait dénombrer environ 5 300 personnes dans le secteur allant de Cap-Chat à Rivière-au-Renard. Sous la pression du clergé et des gouvernements, de nouveaux habitants s'étaient mis en quête de terres cultivables. Les travaux liés à la pêche, à la navigation et à l'exploitation des diverses ressources maritimes sont cependant restés longtemps les activités privilégiées. Puis vers la fin du siècle, l'exploitation agricole et surtout l'industrie forestière ont gagné en importance. Sur le littoral nord, outre les petits moulins de sciage pour les utilités locales, l'industrie du «bois de fuseau» comptait pour la plus grande part de l'exploitation forestière. L'industrie textile anglaise nécessitait beaucoup de bois servant à fabriquer des fuseaux. Le bouleau blanc que l'on retrouvait en abondance sur les côtes nord-gaspésiennes répondait aux attentes de l'industrie britannique. Ainsi verra-t-on dans les villages de la côte, depuis Matane jusqu'à Mont-Louis, de nombreux moulins s'employer à la préparation première de ce bois de fuseau. James Richardson et Théodore Lamontagne restent sans doute les plus connus de ces entrepreneurs forestiers qui s'employèrent à ce type d'activité. Au siècle suivant, l'industrie forestière puis l'exploitation minière garderont une place importante dans l'économie nord-gaspésienne.

Si l'ensemble de la Gaspésie a longtemps souffert de son isolement et de son éloignement par rapport au reste du Québec, cette situation apparaît à plusieurs égards plus difficile encore lorsqu'on regarde le secteur nord. Les petites bourgades du littoral sont restées isolées des centres urbains en amont du fleuve et elles ont dû vivre des difficultés de communication entre elles, surtout en saison froide. Tous les petits îlots de peuplement établis peu à peu au cours du 19^e siècle souffriront de l'absence de chemins praticables. Au milieu du 19^e siècle, le «le chemin du Roi» n'avait pas encore atteint Cap-Chat et il faudra attendre en 1929 pour que la route longeant le littoral nord aille rejoindre le bout de la péninsule. Longtemps les résidents ont été contraints à un isolement relatif qui pouvait donner aux diverses localités un caractère presque insulaire. Pendant le 19^e siècle, on ne pouvait souvent accéder aux villages de la côte qu'en longeant un sentier sur la grève, parfois fort périlleux, souvent bloqué par des caps et des falaises vertigineuses. Bien sûr, le moyen de transport naturel et privilégié restait, en saison favorable, le bateau. Quelques goélettes effectuaient un cabotage

plus ou moins régulier pour approvisionner en produits de première nécessité le chapelet de petits villages. Mais il fallait composer avec les éléments, les caprices du vent ou des marées, les tempêtes, le brouillard, les calmes plats, etc. Le plus souvent il n'y avait pas de quai et les débarquements devaient s'effectuer sur la plage. L'hiver, il valait mieux rester chez soi. Mgr J. O. Plessis nous fait part de ses impressions lors d'un voyage apostolique dans les missions gaspésiennes en 1811.

Témoignage

10 juin - Lundi dès le petit matin, le vent se met à l'est; il ne pourrait être plus opposé à notre route; il fraîchit dans le cours de la matinée. La mer est très grosse, la goélette agitée de manière à ne pouvoir tenir que très difficilement sur le pont. Le capitaine louvoie et entre autres bords, en court un de six lieues vers le nord. Nous passons le Cap Chatte. Tout le monde est malade ou craint de l'être; ou s'abstient de manger de crainte de provoquer le vomissement; point de possibilité de prier en commun, chacun se tient au lit de peur de vomir, s'il reste assis dans la chambre, ou de tomber à l'eau, s'il se hasarde sur le pont.

À midi la mer s'aplanit; la pluie cesse de tomber, le vent diminue, nous nous rapprochons de la côte du sud. Il n'est plus possible d'apercevoir celle du nord, même par le plus beau temps, à raison de la trop grande distance.

Nous passons la rivière à Marthe, la rivière à Claude, et nous approchons de terre à la rivière à Pierre; on met à la cape, on jette la ligne à la morue, à la faveur du calme rétabli, mais sans en prendre. Des sauvages passent en barge, c'est la famille d'Ignace qui vient de Gaspé et va s'établir à Matane. Elle emplit la barge, étant composée de 9 personnes et de quatre chiens, à quoi il faut ajouter tout l'ameublement, la garde-robe et les provisions du pauvre voyageur. Il approche de la goélette, nous vend trois morues fraîches, et quelques morceaux de flétan. Ce poisson fut le plat essentiel de notre dîner qui n'eut lieu que le soir après sept heures, la tempête du matin ayant brouillé tous les appétits.

Gaspésie, (janvier-mars 1968): 32-33.

Timothée Auclair, qui était chargé de la poste sur le littoral nord de la Gaspésie, a laissé un témoignage captivant de ses conditions de voyage entre 1856 et 1860.

Que dirait le voyageur moderne s'il lui avait fallu faire ce même trajet entre 1856 et 1860? Il n'y avait alors aucun chemin. Il fallait suivre la grève. Souvent cette route était coupée par des caps et falaises que la mer battait. Il fallait escalader ces caps hauts de 300 à 400 pieds, traverser les bois qui en couvraient le sommet sur une distance de 1 à 2 milles, avant de trouver un sentier de descente pour pouvoir continuer son voyage. À certains endroits, le sommet des caps était inaccessible.

Ainsi entre Rivière Marsouin et Rivière-à-la-Marthe, on aperçoit deux caps éloignés d'un demi-mille l'un de l'autre. Il est impossible de les escalader. Il faut attendre que la marée soit basse pour les contourner, mais il faut être très prudent et bien choisir son heure. En effet, si l'on passe le premier lorsque la mer a commencé à monter ou «à la coupe de la mer», on se trouve dans une impasse désagréable. En effet, en arrivant à l'autre cap, «bernique», on voit que l'on ne peut plus passer. La marée monte, en effet très vite à cet endroit. Inutile de retourner ou d'essayer d'escalader la falaise. On est prisonnier de la mer et il faut attendre sur un espace très restreint, pendant 5 ou 6 heures que la mer soit de nouveau basse. En été, le désagrément n'est que passager, mais en hiver, par un froid rigoureux, c'est toute une autre histoire. Il est, en effet, impossible de faire du feu sur le peu de grève qui reste à découvert et l'on s'expose à être gelé à mort sans espoir de secours.

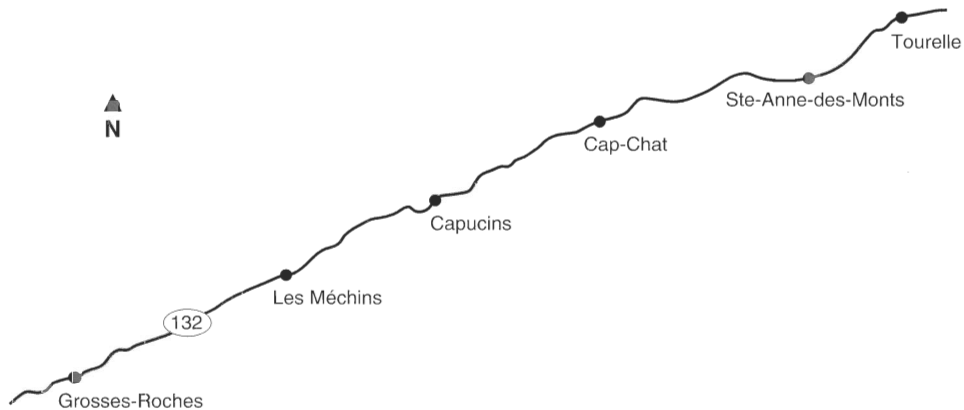
Gaspésie, vol. 1, no 4 (octobre-décembre 1963).

Le découpage du large secteur que nous abordons ici ne correspond pas nécessairement aux divisions administratives courantes (municipalités, MRC, etc.). De toute façon, ces délimitations ont pris des formes bien différentes au cours de l'histoire. J'ai choisi de diviser le parcours en trois secteurs de proportion à peu près similaire et comportant des caractéristiques de paysages distinctifs: le premier s'étend de Grosses-Roches à Tournalle, le second de Ruisseau-Castor à L'Anse-Pleureuse et le troisième nous amène de Gros-Morne à Petit-Cap.

Avant d'entreprendre ce parcours historique, il est peut-être important de se rappeler que les anciens habitants abordaient et vivaient leur pays surtout depuis la mer. La route que l'on emprunte aujourd'hui nous amène à percevoir le pays d'une façon radicalement différente de ceux qui s'y sont installés, qui l'ont façonné en s'y adaptant. Pour le voyageur vraiment intéressé à connaître et à vivre ce pays, il est nécessaire de «prendre» le temps et de «sentir» l'espace. Le rapport que les anciens habitants ont entretenu avec l'espace et le temps était beaucoup plus intense, beaucoup plus intime, plus organique, plus sensuel que ce que la plupart d'entre nous arrivons généralement à percevoir aujourd'hui.

Il ne faut pas voir les pages qui vont suivre comme issues d'un travail d'historien au sens classique. Ce n'est pas non plus un inventaire exhaustif du patrimoine nord-gaspésien. Il s'agit plutôt d'un voyage dans l'histoire, une évocation d'un pays à partir des traces qu'ont laissées les diverses formes du vécu ancien. Bien sûr, je ne peux ni ne veux aborder tous les aspects de l'histoire locale. Les divers éléments du patrimoine que vous allez retrouver ici sont issus d'un choix correspondant à mes propres sentiments, à ma sensibilité. Combien de maisons, de quais, de moulins, de granges se sont, dans une période relativement courte, éclipsés du paysage? Fort heureusement il est aussi possible de se rendre compte que bien d'autres aspects du patrimoine ont magnifiquement été mis en valeur.

1) De Grosses-Roches à Tourelle



Dans ce premier secteur de notre parcours, on se rendra compte que l'espace habité tend à se réduire de plus en plus aux terrasses du littoral. Le paysage agricole est encore relativement important, surtout dans les environs de Cap-Chat et Sainte-Anne-des-Monts, mais il se réduira bientôt de façon radicale. On peut d'ailleurs observer, vers le sud, la présence des monts Chic-Chocs qui marqueront de plus en plus le paysage.

Comme c'est le cas pour la plupart des villages de la côte, l'agriculture n'a constitué longtemps qu'une activité d'appoint. La population était

davantage attirée vers la pêche. Le prolongement du chemin du Roi, qui atteint Cap-Chat puis Sainte-Anne-des-Monts vers le milieu des années 1860, allait favoriser l'installation des nouveaux arrivants. Sous la poussée des élans colonisateurs de la deuxième moitié du 19^e siècle et du discours agriculturiste qui la fondait, les nouveaux arrivants défrichèrent de plus en plus les terres environnantes. Ces deux localités devinrent d'ailleurs les lieux de la plus grande concentration de population sur le littoral nord. Graduellement, les activités des populations se diversifièrent en suivant le rythme des formes d'exploitation des richesses du milieu. Ainsi la forêt, les mines, les activités maritimes et le tourisme ont pu compter, chacun à leur manière, pour une part importante du développement du secteur dans lequel on s'engage ici.

Grosses-Roches

Les rochers caractéristiques du littoral ont inspiré aux pionniers ce nom de Grosses-Roches. Le village est constitué de quelques rangées de maisons alignées près du fleuve, surtout sur la petite falaise aux abords de l'anse au Foin. L'église de bois, construite en 1888, offrait naguère des caractéristiques susceptibles d'attirer les visiteurs. Mais aujourd'hui, son allure est pour le moins négligée. Dans les années 1870, une scierie de bois à fuseau s'était installée ici. Il n'en reste plus vraiment de trace. On retrouve encore par contre, près du littoral, un havre de pêche. Pour y accéder, il faut prendre la rue qui descend vers l'anse, juste avant le petit pont, ou alors descendre par l'escalier de bois derrière l'église. Vous trouverez sur le site réaménagé quelques bâtiments rappelant les activités de pêche de jadis: un brise-lames, un «slip» pour descendre et remonter les embarcations, quelques barques, des tables pour travailler le poisson, un pavillon d'accueil, une aire de jeux pour les enfants. À l'ouest du site, une suite de petits chalets occupe le littoral étroit. Vers l'est la plage est assez jolie. Allez donc y flâner un peu!

La localité de Grosses-Roches, qui s'est distinguée avec le temps du secteur plus large du canton de Cherbourg, s'est développée tardivement dans la continuité des élans colonisateurs à l'est de Sainte-Félicité. Avant 1865, on n'y retrouvait que quelques pêcheurs saisonniers. Puis les premiers lots du canton furent concédés. La colonisation agricole s'étendit peu

à peu, sur un sol assez pauvre, pour gagner Ruisseau-à-la-Loutre, un kilomètre plus à l'est. La pêche demeurait toutefois l'occupation naturelle et fondamentale pour la subsistance de la population du secteur, qui atteignait 260 habitants vers 1925.

À la sortie est du petit pont enjambant le ruisseau des Grosses Roches, une route monte vers le plateau où ont été fondées, sous la poussée colonisatrice des sombres années 1930, les localités de Cherbourg-Centre, Saint-Jean-de-Cherbourg et Cherbourg-Ouest.

Ruisseau-à-Sem

Après avoir longé sur quelques kilomètres un littoral aux habitations clairsemées, vous traversez un lieu dit Ruisseau-à-Sem (ou à Sam). On y trouvait jadis, comme dans plusieurs localités du littoral nord de la Gaspésie, un moulin à fuseau caractéristique de la région.

Toponyme

Le ruisseau rappelle le nom de Samuel Harrisson, un chasseur de Petit-Matane, qui trouva un jour dans son camp de chasse, bâti le long de ce ruisseau, un jeune naufragé de quatorze ans, venu chercher refuge. L'adolescent, exténué, ne pouvant affronter une marche pénible sur les sentiers du temps, fut transporté jusqu'à Petit-Matane sur le dos du brave chasseur qui le garda chez lui durant un an. C'est alors que les parents du jeune rescapé retrouvèrent leur fils perdu.

Carmen Roy, **Littérature orale en Gaspésie**, p. 28-29.

Les Crapauds

En quittant le secteur de Grosses-Roches, on constate peu à peu que l'espace entre la montagne et la mer se resserre graduellement jusqu'à ce qu'on ne puisse plus longer le littoral. Certains voyageurs du 19^e siècle appelaient ce lieu escarpé «le passage des Crapauds». Cette appellation fait d'abord référence à l'anse aux Crapauds et au ruisseau Petit Crapaud situés à l'est du Ruisseau-à-Sem. Le toponyme s'expliquerait, selon Antoine Gagnon, par la forme singulière des rochers du rivage évoquant un rassemblement de crapauds. Pour bien comprendre l'analogie, il est nécessaire d'observer le littoral à marée basse en toute fin de journée; les reflets du soleil couchant sur les roches sont d'un effet magique.

Voyager sur la côte nord de la Gaspésie au 19^e n'avait rien d'une balade bucolique. Le parcours était hasardeux et souvent fort difficile. Les témoignages sur ces voyages ne nous viennent pas des pêcheurs eux-mêmes, qui n'ont laissé que des échos fort discrets de leur vécu, mais plutôt de ceux qui pouvaient écrire leurs observations, ecclésiastiques, voyageurs, résidents lettrés, etc. Les chroniques établies par des prêtres chargés de desservir les missions sur la côte sont révélatrices. J. B. Côté, curé de Matane qui administrait le culte dans les missions avoisinantes, a laissé en 1847 un récit frappant de son passage aux Crapauds, en plein hiver.

Témoignage

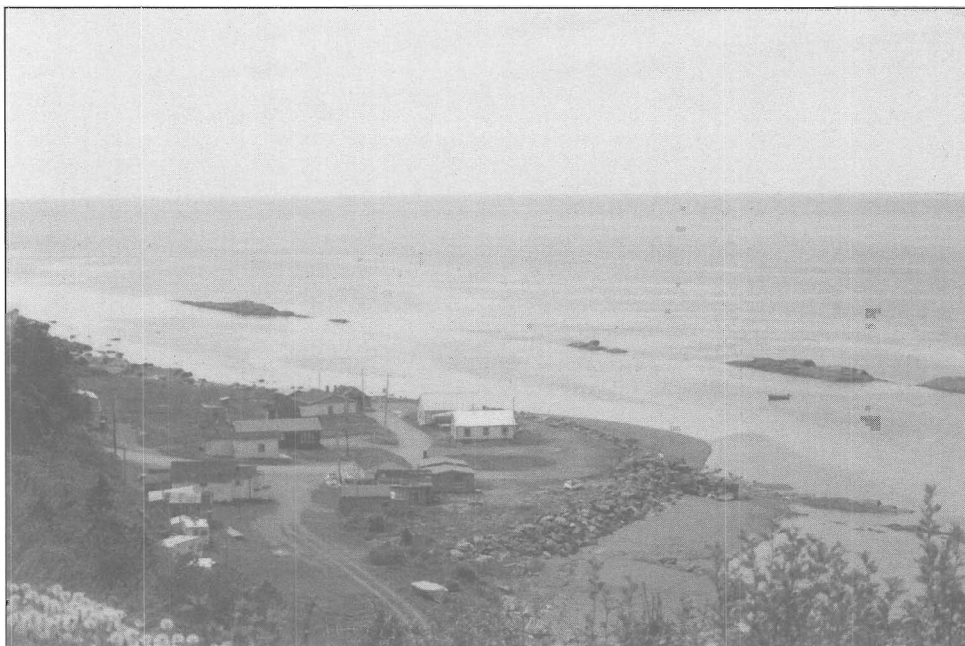
*Comme je n'étais pas habitué à ces longues courses à pied, j'éprouvai dès lors une lassitude dans les jambes, qui n'a pas cessé de me faire souffrir depuis ce temps. Puisse le Seigneur agréer cette petite croix, et oublier mon indignité! Nous marchions tantôt sur la neige durcie, tantôt sur les glaçons de la grève, car il n'y avait pas d'autre chemin. Il fallait souvent escalader d'énormes glaces ou des rochers, espèces de montagnes bordées de précipices recouverts d'une couche de neige qui nous en dérobait la vue. Le plus dangereux de ces rochers est celui qu'on appelle le **Grand-Crapaud**. Ce rocher, qui a causé tant de malheurs aux marins, est élevé d'environ trois cents pieds au-dessus de la mer, taillé à pic de ce côté et hérissé de roches aiguës; il s'avance fort loin dans la mer qui baigne sa base. Par bonheur nous pûmes passer au-delà sur une glace fortement attachée aux saillies du rocher à fleur d'eau. Cette glace, qui n'avait qu'une douzaine de pouces de largeur, nous porta heureusement jusqu'à l'autre côté: si nous eussions eu la mauvaise fortune de glisser ou de mettre le pied à côté, nous serions tombés dans le gouffre pour ne plus reparaître. Quel terrible crapaud!*

Rapport sur les missions du diocèse de Québec, juillet 1847, p. 126.

Les Îlets

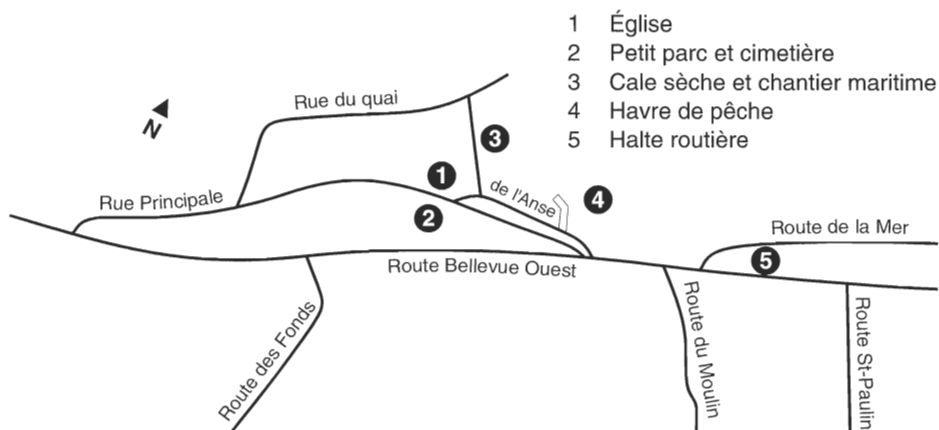
Dans ce passage, reconnu jadis comme fort difficile, entre l'anse aux Crapauds et Les Méchins, il se dégage pourtant un lieu qui fut reconnu, dès le milieu du 19^e siècle, comme un refuge pour les pêcheurs des environs. Il s'agit d'un endroit qu'on appelle aujourd'hui Les Îlets. Il est possible d'observer ce site pittoresque à partir des hauteurs de la route 132. Soyez attentifs et surtout prudents! Environ quatre kilomètres à l'est de Ruisseau-à-Sem, sur la côte qui contourne le littoral, vous verrez, sur la gauche, une petite rue récemment appelée rue des Islets. Tout en bas, à une centaine de mètres de la grève, on peut voir quelques îlots rocheux alignés (les cailles).

Sur l'avancée du littoral juste au pied de la falaise, il y avait bien naguère une quinzaine de bâtisses de pêcheurs; les barques et les agrès de pêche, en saison, s'affichaient encore ostensiblement. On y retrouvait jusqu'à tout récemment un quai et un «slip», pour sortir les barques de l'eau. La berge pouvait être fort animée. Le caractère isolé et peu accessible de l'endroit donnait sans doute aux visiteurs le sentiment de rencontrer une population d'insulaires. Aujourd'hui, il n'y a plus de quai. Il ne subsiste que quelques bâtiments faisant plutôt office de chalets et des barques de pêche qui s'accrochent de l'air du large et résistent tant bien que mal à l'air du temps.



Les Îlets à Les Méchins (Gaston Desjardins, 1996)

Les Méchins



En reprenant la route 132 vers l'est, on débouche sur un secteur relativement élargi de terres basses. On y observe les vestiges d'une activité agricole un peu plus intense que dans le secteur précédent. Les terres, souvent en friche, remontent jusqu'au flanc des collines et même, en certains endroits, sur les hauteurs du plateau.

La dénomination de Méchins semble fortement incrustée dans le territoire. Elle est constamment reprise pour désigner divers lieux du littoral immédiat:

- Le Gros Méchins (cap où se situe le quai industriel)
- anse des Méchins
- anse des Petits Méchins
- la rivière des Grands Méchins
- la rivière des Petits Méchins
- le cap des Méchins
- l'agglomération principale, Les Méchins
- la localité à deux kilomètres dans le prolongement vers l'est, Petits-Méchins.

Ces occurrences nombreuses du toponyme accentuent son aspect intrigant. L'explication la plus souvent évoquée de cette appellation découle d'une légende amérindienne. Les Micmacs désignaient du nom d'Outikou le génie du mal qui habitait la montagne en face des Islets. Ce

personnage terrifiant était qualifié de *Matsi*, qui voulait dire «méchants». Le terme Méchins serait une déformation de méchant.

La légende

C'était vers 1668. Deux missionnaires jésuites descendirent de Québec à Tadoussac, où ils se séparèrent. L'un d'eux resta pour s'occuper des missions de la côte nord, l'autre, accompagné d'un canadien, se fit traverser le fleuve par des Montagnais de Tadoussac qui le déposèrent à Cacouna. Il voulait porter la bonne nouvelle sur les côtes de la Gaspésie et engagea un canot méléchite pour le transporter à destination avec son compagnon. Ce canot était monté par deux sauvages dont l'un était baptisé et l'autre hésitait à cause des obligations qu'impose le vrai christianisme. Le cinquième jour, en serrant le rivage, les voyageurs venaient de parcourir le Passage des Crapauds et s'étaient arrêtés en face des ISLETS MECHINS, endroit délicieux, aimé des pêcheurs, mais autrefois redouté des sauvages. Les Méchins (les Islets) sont deux petits rochers situés à une faible distance du rivage. Ils en sont séparés par un étroit chenal, assez profond pour servir de havre aux petites embarcations. Derrière la plage, le terrain s'élève graduellement jusqu'au sommet d'une montagne d'où descend un ruisseau à l'eau la plus pure et la plus fraîche qu'il soit possible de désirer.

Le sauvage infidèle n'avait consenti qu'avec répugnance à s'arrêter en cet endroit dans la crainte d'Outikou, génie du mal, qui, disait-il, habitait la montagne. En effet, pendant la nuit qui fut sombre, il crut voir le géant armé d'un énorme bâton venir pour se saisir de lui. Il poussa un grand cri et se précipita vers le Père demandant le baptême. Celui-ci eut peine à le calmer. Le jour venu, le sauvage entraîne le missionnaire à l'entrée du bois et lui montrant un pin sec étendu sur le sol lui dit: «Voici le bâton qu'Outikou avait à la main. Si j'ai été sauvé, c'est qu'avant de m'endormir, j'avais mis ton crucifix sur ma poitrine». L'homme de Dieu, avant de partir, fit une croix qu'il éleva en souriant pour qu'Outikou ne revint plus. Les montagnais disent que depuis ce jour, il s'est retiré dans les environs du lac Mistassini, chez les Nasicipiouts dont le nom signifie: «sauvages qui ne prient pas».

Version abrégée citée par Mgr Antoine Gagnon dans **Histoire de Matane**, p. 45-46.

Une version élaborée de la légende du «Géant des Méchins» fut publiée dans **Les Soirées canadiennes**, en 1861, sous la plume de Jean-Charles Taché.

Carmen Roy nous offre une version différente de cette légende; un récit, issu de la tradition orale, qui pourrait être une adaptation correspondant plus directement à l'imaginaire de la population locale.

Le Méchant

Grand de huit pieds, portant un oeil unique au front, circulait sur ces grèves vers 1880. Il sautillait toujours et hurlait à l'approche des tempêtes. Il logeait dans sa caverne et en sortait très tôt, le matin, pour empêcher les habitants de la région de le précéder sur la plage déserte. Ce géant, qu'on appelait «Le Méchant» a laissé son nom, transformé, à ce village (Madame Pierre Labrie, 82 ans).

Carmen Roy, **Littérature orale en Gaspésie**, p. 29.

Ces références légendaires sont certes fort intéressantes, mais il ne semble pas que le débat sur l'origine du toponyme soit clos pour autant.

En 1859, trois familles de pêcheurs résidaient à Les Méchins. Graduellement, avec la poussée colonisatrice, la population s'est accrue à un tel point qu'on pourra, en 1880, fonder une paroisse (Saint-Édouard, érection canonique en 1911) puis compter sur un missionnaire résidant. Village de pêche, d'agriculture puis graduellement impliqué dans l'industrie forestière et maritime, cette localité a su profiter d'une activité économique relativement soutenue. En 1930, la population atteignait 1 100, aujourd'hui elle tourne autour de 1 300 personnes.

Le trait marquant du village de Les Méchins aujourd'hui est sans contredit l'activité maritime. L'affirmation de cette vocation maritime remonte au moins au début du siècle. Le village était alors une étape importante pour les bateaux à vapeur qui longeaient la côte. La construction navale est apparue, depuis, comme une activité majeure. On trouve aujourd'hui à Les Méchins un chantier maritime important, une cale sèche, un terminal des garde-côtes, une installation portuaire permettant d'amarrer des bateaux d'assez fort tonnage de même qu'un «havre de pêche», qu'on pourrait plutôt appeler marina (les activités de pêche y étant relativement limitées).

Le secteur de l'église et du port

Prenez à gauche à l'entrée ouest du village et continuez sur la rue Principale jusqu'à l'église.

Devant l'église (1918) et le presbytère (1904), de l'autre côté de la rue, les Méchinois ont aménagé un petit parc avec un monument commémoratif aux pionniers lors du centenaire de la paroisse. Deux anciens moteurs de bateau, deux canons rouillés à travers quelques massifs de fleurs et des bancs publics donnent à l'emplacement des allures un peu hétéroclites. Le cimetière, situé juste derrière le parc, prend lui aussi un aspect insolite.

On y trouve de vieilles croix de bois, grugées par les intempéries, un peu chambranlantes, arborant parfois à la croisée une photo du défunt. Les vieux monuments cèdent, ici aussi, devant l'arrivée de plus jeunes, souvent fort présomptueux, toujours aseptisés.

On se dirige ensuite vers le «quai maritime». Il est possible d'y accéder par la rue de l'Anse, vers l'est, qui débouche sur la marina. Cette appellation de rue de l'Anse rappelle, bien sûr, une série télévisée très populaire dans les années 1960. On y retrouve une vingtaine de maisons qui n'ont rien de vraiment particulier si ce n'est leur disposition sur le rebord de l'anse et l'emplacement qui donne une vue sur le quartier maritime et les établissements portuaires.

Dans l'ensemble, ces installations prennent des allures de petit port industriel moderne. On se rend compte que les impératifs de rentabilité et de développement apparaissent, ici encore, assez difficilement compatibles avec le souci d'esthétique et l'harmonie générale du paysage. Mais le patrimoine est aussi industriel; n'en déplaise à ceux que les grincements du métal, les grues et les odeurs de mazout répugnent un peu. Loin des stéréotypes folklorisés, la Gaspésie c'est aussi la modernité et une vision d'avenir à civiliser.

Dans certains guides touristiques, on lit que toutes les rues du village portent des noms de bateaux ayant navigué ici. En sillonnant les rues du village, on emprunte la rue Principale, la rue du Quai, la rue Saint-Jean-Baptiste, la rue du Collège et d'autres rues aux dénominations du même genre. S'agit-il vraiment de noms de bateaux?...

À l'est du village

Revenons donc à la route 132. À l'est du village, plusieurs routes s'enfoncent vers l'intérieur des terres. Route de Saint-Thomas, route de Saint-Paulin, route des Fonds, route du Moulin. Les deux premières conduisent vers des localités qui furent fondées lors de la poussée colonisatrice des années 1930, la troisième vers les développements agricoles, la dernière mène vers le site d'un ancien moulin. Notons que les moulins de sciage ont été fort nombreux dans le secteur.

À l'est du pont de la rivière des Grands Méchins, la municipalité a aménagé une halte routière. Différentes pièces évoquant la construction navale et les composantes de navires y sont exposées: un moteur dont chacune des composantes est peinte avec des couleurs vives, des ancres, des

bittes d'amarrage, des valves, des hélices, le tout disposé autour des tables de pique-nique. On peut y demander des informations sur le village et les environs.

Petits-Méchins

Vers Petits-Méchins, à deux kilomètres de la halte routière, juste avant de descendre la côte qui mène au village de Petits-Méchins, sur la gauche, observez les bâtiments et la maison abandonnés... C'est un gris caractéristique: le gris de la mélancolie, de l'abandon, des effets ravageurs du temps.

Pas très loin de Petits-Méchins subsistent de rares vestiges d'une activité de pêche encore importante dans le secteur il n'y a pas si longtemps. Juste avant le village, on observe un ramassis d'une dizaine de cabanes qui sont quelque peu représentatives des installations de jadis, avec beaucoup moins d'âme cependant. Ce genre d'amoncellement de petites



Une petite ferme entre Petits-Méchins et Capucins (Gaston Desjardins, 1996)

bâtisses était encore commun, il y a vingt ans, dans toute la région: des îlots de cabanes sombres et rapiécées autour desquelles étaient suspendus des filets, des cordages, des hameçons. Il y avait aussi des tombereaux et le matériel d'usage, avec les odeurs, les rires, les peines et toute l'intensité du vécu estival des pêcheurs de jadis. Aujourd'hui, il ne reste guère que des photos anciennes pour témoigner de ces lieux caractéristiques du quotidien chez les familles de pêcheurs gaspésiens.

Capucins

On quitte Petits-Méchins. La route débouche, quelques kilomètres à l'est, sur la baie et le village des Capucins. En jetant un coup d'oeil vers l'est, on peut observer que le littoral s'aplanit sensiblement, favorisant le développement de l'agriculture sur une terrasse élargie jusqu'aux environs de Tourelle, une quarantaine de kilomètres plus loin. Cet abaissement relatif du littoral donne plus d'évidence au cap Chat, qui se détache du paysage côtier. Ce secteur encore largement déboisé témoigne d'une activité agricole autrefois intense, et qui fut un apport important à l'économie des communautés qui s'y établirent.

Le toponyme Capucins se rapporte à une caractéristique particulière du paysage. Sur le rivage, on pouvait naguère observer deux rochers qui évoquaient l'allure de moines capucins en prière avec leur habit distinctif. Ces deux monuments naturels, qui animaient l'esprit des lieux, sont aujourd'hui disparus. Le premier s'effritait déjà au début du siècle sous l'assaut des vagues et des intempéries. Le second a été réduit en morceaux par un entrepreneur pour compléter le remplissage d'un quai. L'esprit d'entreprise n'a pas toujours su cultiver le sens du sacré.

Déjà dans les années 1830, la baie des Capucins était fréquentée par des pêcheurs saisonniers. Mais le pionnier reconnu, Hippolyte Côté, ne s'y établit qu'en 1859. Plusieurs l'imitèrent, puisque des témoignages font mention d'une douzaine de familles déjà installées en 1860. Les familles Bonneau, Barriault, Côté, Larrivée, Paradis, Pouliot, Ross contribuèrent largement au peuplement du secteur. L'industrie du bois favorisa le développement de l'économie. Il reste bien peu de vestiges des nombreux moulins de sciage qui ont soutenu le dynamisme local. L'élargissement du territoire agricole fut commandé en bonne partie par les besoins associés à l'élevage, notamment pour la culture de l'orge nécessaire à l'engraissement du

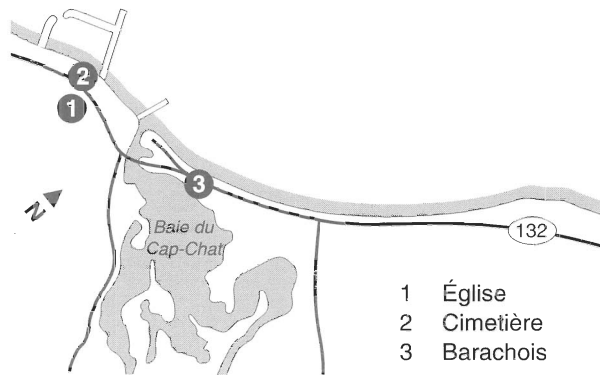
porc. Cette production porcine était reliée à une demande spécifique pour le ravitaillement des postes de la Côte-Nord. La population du secteur était jadis plus dispersée sur l'ensemble du territoire; elle se concentre plutôt aujourd'hui sur le littoral où l'industrie touristique apparaît comme un élément clé du développement actuel.

La baie des Capucins est magnifique. On y retrouve un écosystème particulier qui recèle une vie végétale et animale riche et diversifiée. Il faut prendre le temps de s'y s'arrêter un peu. Sortir de sa voiture et se laisser apprivoiser par le milieu. On peut observer une variété considérable de végétaux, d'insectes, de mollusques, de batraciens, de mammifères et d'oiseaux. À cet égard, il faut visiter le centre d'interprétation et le musée qui initient aux richesses naturelles de même qu'aux éléments de l'histoire locale. On remarque également sur le littoral des panneaux d'informations sur les sites préhistoriques découverts dans le secteur.

Cap-Chat et Sainte-Anne-des-Monts

Avant le milieu du 19^e siècle, le travail forestier restait une activité marginale en Gaspésie. Il y eut certes quelques moulins de sciage mais c'était surtout pour répondre à des besoins locaux bien spécifiques. Autour de 1875, s'amorce un changement important. On observe d'abord le développement des scieries et des moulins à bardeaux. Puis l'industrie du bois de fuseau connaît une expansion rapide sur tout le littoral nord gaspésien. Les noms de James Richardson, James Russell, Charles Bertrand et Théodore Lamontagne évoquent les nombreuses scieries qui s'implantèrent dans les villages côtiers. Peu à peu l'exploitation des forêts s'intensifia en se diversifiant. Cette activité contribuera beaucoup au développement local, employant un nombre grandissant de travailleurs issus d'une population elle-même en forte croissance. Dans les premières décennies du 20^e siècle, Cap-Chat et Sainte-Anne-des-Monts s'affirmeront comme des centres d'exploitation forestière importants.

Cap-Chat



Sur la route 132 vers l'est, nous traversons sur sept ou huit kilomètres les petites agglomérations de Petits-Capucins, Fonderie et Del-Val. Tout au long de ce trajet nous avons été en mesure de voir se préciser les lignes d'un objet insolite, stigmaté de la modernité dans le paysage, une éolienne. C'est une construction issue du projet «éole» entreprise sous l'égide du Conseil national de recherche du Canada et de l'Hydro-Québec. Cette éolienne à axe vertical est haute de 110 mètres.

Le cap et son Centre d'interprétation

Sur la gauche, une route permet d'accéder au cap Chat (cette excroissance rocheuse que l'on voyait se profiler sur le littoral depuis au moins Grosses-Roches). Des panneaux indicateurs invitent d'ailleurs à venir voir le cap Chat, le phare et le centre d'interprétation du vent et de la mer.

En parcourant le site, on arrive d'abord au Centre d'interprétation Le Triton qui propose, dans des bâtiments aux allures plutôt sobres, une exposition et un spectacle multimédia. L'éolienne est présentée avec beaucoup d'enthousiasme et de fierté. On évoque également, sur un ton un peu dramatisé, divers aspects de l'histoire locale.

Sentier des Brumes

En sortant des bâtiments du centre d'interprétation, vous pouvez prendre connaissance de la richesse de la nature environnante en empruntant un sentier permettant d'accéder à divers sites, ou en se rendant sur le

rivage. Il est regrettable qu'on ait poussé un peu trop le sens de l'aménagement : des trottoirs de bois ou de pierres cimentées, des clôtures, des massifs de fleurs «à l'anglaise». À l'exception de cette ordonnance excessive, le site est dans l'ensemble assez attrayant. On peut y observer la diversité de la flore, des oiseaux ou la configuration rocheuse du littoral.

En descendant vers le musée, observez sur la droite, se détachant de la falaise, le rocher dans lequel on a voulu reconnaître l'apparence d'un chat assis sur son postérieur. Il est possible que l'appellation de Cap-Chat, qui ne découle probablement pas cette fois-ci de ce rocher d'une forme évocatrice, ait stimulé un peu l'imaginaire des gens du lieu. Cette légende en fait foi :

Légende Le rocher de cap Chat

En ce temps-là, nous raconte M. Léon Collin de la Tourelle, le chat, aujourd'hui enfermé dans un rocher au cap Chat, avait la vie. Un jour qu'il se promenait le long de la grève, il poursuivit des gibiers posés près du cap et les étrangla. Au même instant, une fée surgit près de lui, en lui disant: «Mon malheureux! tu as dévoré mes enfants. Je suis la Fée Chat et tu comprends mon langage. Je te punis sévèrement. Tu seras enfermé dans la pierre que tu vois en face de ce cap jusqu'à la fin du temps».

Carmen Roy, **Littérature orale en Gaspésie**, p. 29-30.

L'origine du toponyme Cap-Chat demeure un peu obscure. Des cartes et des écrits anciens tendent à attribuer cette appellation à Samuel de Champlain qui naviguait, lors de son premier voyage en 1603, sous le patronage du sieur de Chaste.

Le phare

Tout au bout de la petite route, vous retrouverez le phare et ce qui subsiste des bâtiments connexes. Le cap Chat, pic rocheux aux allures caractéristiques qui se distingue nettement du littoral, était un repère naturel important pour les navigateurs du 19^e siècle. En 1871, dans la poussée des constructions de phare de la deuxième moitié du siècle, était inauguré, sur la mi-hauteur du cap Chat, un des premiers phares, dont on peut encore observer certains vestiges. On le remplaça en 1909 par le phare actuel, qui est d'ailleurs encore en opération. Sur le même site se trouvent un four à pain, de construction récente, de même qu'un petit bâtiment qui servait autrefois de poudrière pour le canon à brume. Lorsque le brouillard était particulièrement dense, on pouvait ajouter au signal lumineux, plus ou moins

efficace, le signal sonore du canon.

Dans la «maison de la gardienne», on a aménagé un musée fort intéressant: le musée Germain-Lemieux. Ceux qu'intéressent l'histoire et la culture maritime seront charmés; ils trouveront à l'étage de nombreuses maquettes de bateaux anciens, des gravures et une riche collection d'ouvrages anciens et nouveaux sur la vie maritime. Au deuxième étage, on peut contempler, outre des maquettes de bateaux d'origines diverses, de nombreux artefacts, des objets d'utilité domestique ou des «machines» de communication caractéristiques de la première moitié du 20^e siècle. C'est une visite fort enrichissante qui introduit bien à l'ensemble du patrimoine gaspésien.



Le phare de Cap-Chat (Gaston Desjardins, 1996)

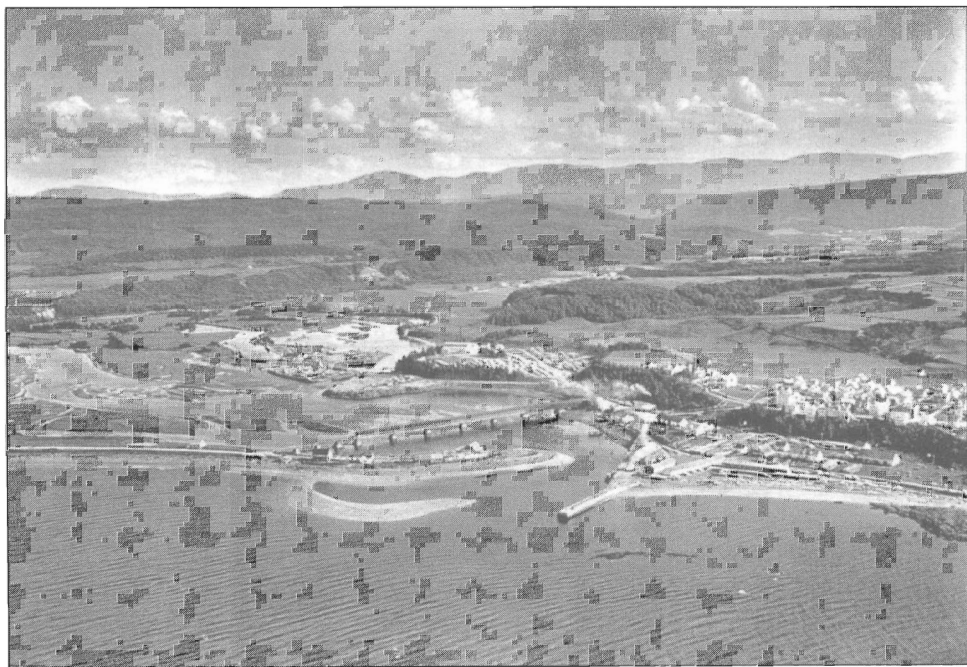
Le village de Cap-Chat

L'embouchure de la rivière Cap-Chat est un lieu d'occupation très ancien. Des fouilles archéologiques récentes, dirigées par Roland Provost, ont en effet permis d'y découvrir un site préhistorique d'importance, datant du VI^e siècle, à l'endroit même où le pont enjambe la rivière.

Sous le régime français, en 1662, le territoire environnant fut concédé en seigneurie à Michel Leneuf de la Vallière. En 1688, Denis Riverin

PARCOURS HISTORIQUES

se fit concéder le fief et y établit quelques bâtiments de pêche qui furent bientôt abandonnés. Pendant longtemps, il n'y eut, à l'embouchure de la rivière, qu'une occupation saisonnière, plus ou moins régulière, pour pratiquer la pêche. Des indications éparses témoignent de la présence, au 18^e siècle, de quelques Amérindiens et d'autres habitants qui s'installèrent sans avoir de titre de propriété. En 1815, Mgr Plessis fait mention de six familles et de cinq maisons. Une vingtaine d'années plus tard, l'abbé Ferland y dénombre encore six familles vivant principalement de la pêche. Mais avec la poussée colonisatrice et un environnement relativement propice à l'agriculture, la population augmentera de telle façon qu'on sera en mesure, en 1864-1865, de fonder une paroisse et, en 1884, de créer une municipalité autonome. D'environ 600 qu'elle était au moment de la fondation de la paroisse, la population atteindra 1 200 personnes en 1899 et 2 300 en 1930. Le développement du village fut associé à la pêche et à l'agriculture, mais aussi pour une part importante, à l'industrie forestière. Aujourd'hui, on compte à Cap-Chat 2 847 habitants.



Cap-Chat dans les années vingt (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, N18-40)

Le cap et le quai moderne

Le noyau central de la localité est aujourd'hui loti sur un petit cap à l'ouest de la rivière. L'église actuelle, dédiée à Saint-Norbert, fut édiflée en 1916-1917. Elle est faite en pierre de granit et domine les hauteurs du village. Ce «haut-village» est érigé sur une falaise d'une trentaine de mètres qui s'étend sur environ un kilomètre. Au sud de la route nationale, on pourra observer quelques jolies maisons ancestrales. À l'est de l'église, s'ouvre une petite rue dont les aménagements témoignent d'une activité commerciale et sociale naguère intense. Mais cet ancien secteur commercial comporte surtout des façades rénovées et des constructions modernes qui n'ont, à vrai dire, que peu d'intérêt patrimonial.

La route 132 traverse fort dangereusement le site, surtout pour un touriste curieux qui prend le risque de devenir piéton. Cette route sépare l'église et l'essentiel de l'ancienne agglomération principale d'un point d'observation d'où on peut voir, des hauteurs de la falaise, la petite plaine du littoral. On y retrouve, allongé sur presque toute cette portion du rivage, le cimetière, quelques maisons et les aménagements portuaires modernes.

La vie à Cap-Chat

Enfin, je garde beaucoup de souvenirs heureux de mes séjours sporadiques à Cap-Chat pendant ma jeunesse. Ma première expérience de l'école chez les bonnes Soeurs au couvent. Les pique-niques organisés par ma grand-mère au cap, au Baum ou dans les camps rustiques au bord de la rivière. Le Tea Room de ma tante Mollie à l'autre bout du vieux pont couvert et le frisson de terreur qu'on a senti en traversant à pied à cause du bruit des véhicules. Monsieur Gagnon, le maréchal forgeron au bout du jardin de ma grand-mère qui me laisse jouer avec le fer rouge dans son atelier. Les voyages à bord du remorqueur Mollie pour visiter un steam se chargeant au large, souvent avec Antonio, ton père.

Sortant très tôt le matin avec les pêcheurs de cobillauds qui m'ont toujours toléré avec beaucoup de gentillesse. De faire la pêche au petit quai pour les éperlans ou, clandestinement au bord de la rivière, pour les truites qui aimaient beaucoup plus les vers que les mouches à mon avis, mais je n'osais pas dire ça à mon oncle Jim ni à mon père qui étaient de grands pêcheurs à mouche tous les deux.

Les jeux de cache-cache avec tous les jeunes du village de mon âge. Le début de la guerre et le torpillage de plusieurs bateaux par les sous-marins allemands pendant l'été de 1940. De corder des slabs, bâtir des cages (empiler du bois), soigner les chevaux, voyager à la Pineau pour charger le bois, les messes de minuit la veille de Noël à l'église de St-Norbert, les réveillons, les navigations dangereuses et délicieuses

en canoë sur les rivières de Cap-Chat et de Ste-Anne. Et surtout les gens chaleureux en même temps que idiosyncrasiques.

Extrait d'une lettre de John Russel, cité dans **Moi Jim...**

Le barachois

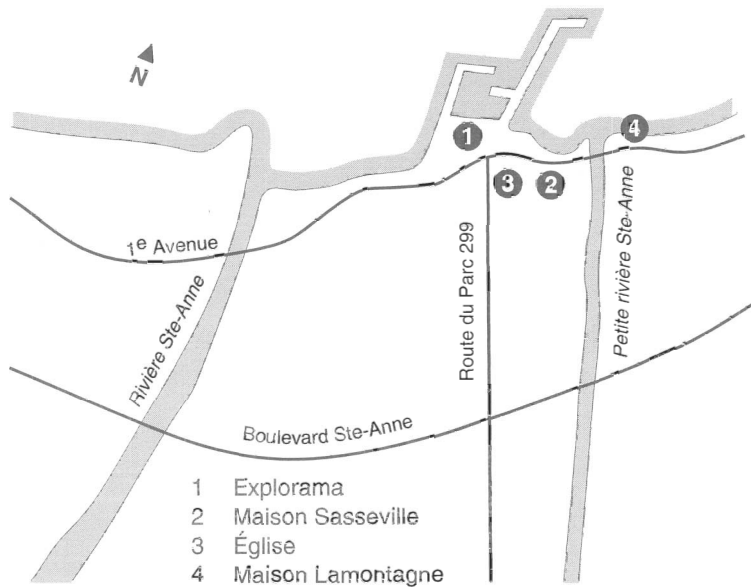
Le noyau originel du village s'est établi, comme c'était fréquent à l'époque, sur les abords du barachois, situé à l'embouchure de la rivière. C'est ce petit havre, jadis fort apprécié des pêcheurs, qui déterminait la majeure partie des activités. On y retrouvait encore il y a quelques décennies un ensemble d'établissements caractéristiques de la pêche gaspésienne : un quai, de nombreuses barques de pêche et les installations courantes. De cette vie trépidante il ne reste plus rien, à part quelques rares photos d'archives. Le barachois, qui a reçu pour une période transitoire des bâtiments de la Compagnie Richardson, est aujourd'hui à peu près déserté. On y a aménagé une aire de repos pour les vacanciers et quelques tables de pique-nique.

Vers l'intérieur des terres

Quittons le barachois pour gagner l'intérieur des terres. Avant de traverser le pont, prenez la petite route à droite, rue des Fonds, qui longe le versant ouest de la rivière Cap-Chat. À trois kilomètres environ, on retrouve la petite agglomération de Petit-Fonds. À partir de là, il est possible de prendre l'un ou l'autre embranchement de la route pour être en mesure d'apprécier l'architecture singulière de quelques bâtiments agricoles. Ces établissements se font de plus en plus rares dans ce secteur où, jadis, l'agriculture était relativement florissante. En empruntant la route du Cap, vous pourrez profiter d'une vue magnifique sur les monts Chic-Chocs. Il existe aussi quelques sites agricoles intéressants à l'est de la rivière. Notez que la rue des Fonds donne également accès, plus au sud, à la réserve de la rivière Cap-Chat de même qu'à la réserve faunique.

À l'est de la rivière s'étend, sur le littoral, une longue suite d'établissements de commerce et de service. À défaut d'y trouver des éléments patrimoniaux de quelque intérêt, le visiteur pourra, si cela lui sourit, aller flâner un peu sur la longue plage qui s'étend jusqu'à Sainte-Anne-des-Monts. Notez que l'ensemble du secteur que je viens de décrire pourrait être parcouru avec un plaisir fortement accentué s'il vous était possible de le faire à bicyclette.

Sainte-Anne-des-Monts



En 1662, le secteur de Sainte-Anne-des-Monts aurait été concédé en seigneurie à Pierre Denis de la Ronde qui ne s'y intéressa guère. Denis Riverin obtint la concession en 1688 dans le but d'y établir un site de pêche. L'entreprise s'avéra bien précaire. Pendant le 18^e siècle cette côte est fréquentée de manière plutôt irrégulière. Graduellement, depuis la fin du 18^e siècle mais surtout à partir de 1815, des familles provenant de la Côte-du-Sud et du Bas-Saint-Laurent s'y établirent. Leur subsistance dépendait surtout de la pêche à la morue et au saumon. Les Sasseville, Lévesque, Perrée, Dugas furent parmi les familles pionnières. En 1835, lors de l'établissement des postes de pêche de John Le Bouthillier et de François Bluteau, on y dénombrait 37 familles. Une trentaine d'années plus tard, il y en avait 120. Le développement de Sainte-Anne-des-Monts a longtemps souffert cependant d'un relatif isolement. Avant l'arrivée du chemin du Roi, le trajet vers cette localité s'effectuait soit en petit bateau lorsque la saison le permettait, soit à pied par un sentier longeant la berge. Pendant la première

PARCOURS HISTORIQUES

phase de développement du village, l'approvisionnement de la population s'est avéré bien aléatoire.



Sainte-Anne-des-Monts dans les années vingt (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, N27-17)

Témoignage de l'abbé Ferland

Le 19 juin 1836, vers 4 heures du soir, nous passons vis-à-vis du Cap-Chat. C'est une hauteur que l'on peut apercevoir de fort loin en mer. À quelques lieues en arrière s'élèvent les hautes cimes des Shickshocks. Sur leur pente d'un bleu foncé se détachent de longues lignes blanches qu'à cette distance l'on prendrait pour des couches de neige...

À une lieue du Cap-Chat, près de la rivière du même nom, on remarque un établissement de six familles. Une chapelle y avait été érigée autrefois, mais elle est

maintenant en ruine. Les habitants de ce lieu vont à la mission qui se donne annuellement à Sainte-Anne-des-Monts.

Vers 6 heures du soir, poussés par un fort vent du nord-ouest, nous doublons la pointe de Sainte-Anne-des-Monts à trois lieues du Cap-Chat. Comme le capitaine ne connaît pas l'entrée de la rivière, nous mouillons à une demi-lieue de terre. Quelques coups de canon annoncent aux habitants de Sainte-Anne l'arrivée de l'évêque, qui est attendu depuis quelques jours. Une barge se détache aussitôt du rivage. Elle nous amène un pilote, qui, pour éviter les cayes dangereuses, jette la goélette sur un banc de sable, à une cinquantaine de pieds de l'entrée du petit port. Par bonheur, la mer est presque basse. Nous pourrions aisément nous remettre à flot quand elle montera...

*Au souper, on sert aux voyageurs des ralingues de flétan et des morues toutes fraîches. Les morues ont été prises, non pas à la ligne, mais avec les pieds! Hier soir, à deux pas du banc sur lequel nous nous sommes échoués, une vingtaine de morues, poursuivant le capelan, sont restées sur le sable et ont été assommées à coup de pied. L'abbé Ferland, **Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie**, (1836).*

Pour mieux apprécier la difficulté évoquée plus haut, prenez un moment pour regarder le littoral, et essayez de vous imaginer faisant le trajet à pied ou en petite embarcation, beau temps, mauvais temps...

Peu à peu les activités de la population de la localité se diversifient. Ici, comme à Cap-Chat, l'agriculture prit de plus en plus d'importance et les travaux liés au développement de l'exploitation forestière occupèrent une proportion grandissante de la population. Aujourd'hui, Sainte-Anne-des-Monts constitue la plus grande agglomération du secteur avec une population qui se stabilise depuis une quinzaine d'années autour de 6 000 habitants. C'est une ville de commerce et de service où le tourisme a compté pour une part substantielle de l'économie depuis le début du 20^e siècle.

Dans sa configuration générale, la petite ville s'établit sur les rebords d'une plaine maritime en bonne partie défrichée. Les établissements agricoles remontent même, en quelques lieux, jusqu'au plateau. L'anse de Sainte-Anne-des-Monts s'étend sur une longueur d'environ huit kilomètres. Vous en aurez une vue magnifique à la sortie est de la ville. Le territoire est traversé par deux rivières. D'abord la rivière Sainte-Anne, une des plus importantes du littoral nord de la Gaspésie, qui prend sa source dans les monts Chic-Chocs. Les saumons, qu'on y retrouve encore en abondance, furent d'un apport important à l'alimentation des pionniers. Plus à l'est, on retrouve la petite rivière Sainte-Anne. Au centre de la ville, sur le littoral, trônent les aménagements portuaires: un amoncellement de grosses pierres a été ajouté pour élargir les établissements plus anciens.

Le nom des rues n'a rien de très poétique. Des avenues et des rues numérotées. Difficile ici de faire l'histoire de la localité par le nom de ses rues!

Pour accéder à Sainte-Anne-des-Monts, vous pouvez prendre l'ancienne route qui longe le littoral, ou alors continuer sur la route 132. Le touriste peu informé aura tendance à suivre le flot routier et se retrouvera sur la voie dite de contournement où il y a peu de choses pour attirer les regards. Il passera somnolent. Peut-être s'arrêtera-t-il pour un approvisionnement usuel ou pour glaner quelques informations touristiques sur la Gaspésie, puis il reprendra sa route vers des pays plus pittoresques. Dommage pour le touriste, dommage pour Sainte-Anne-des-Monts. Car, pour découvrir la richesse patrimoniale de cette ville, il faut longer le littoral.

L'église de Sainte-Anne-des-Monts

L'église actuelle fut construite en 1925 en remplacement de celle qui avait été rasée lors de l'incendie dramatique de 1915. Plusieurs des vieilles maisons du village furent d'ailleurs détruites lors de ce sinistre. Cette église en pierres, principalement de granit, avec deux clochers est considérée comme une des plus imposantes de la Gaspésie. À partir du début du siècle, elle fut le lieu de rencontre de nombreux pèlerins. Il faut comprendre qu'à l'époque plusieurs localités arborant le toponyme de Sainte-Anne s'animaient lors de la fête (26 juillet) de la mère de la Vierge Marie qui, de surcroît, était la patronne des marins et la protectrice des pêcheurs. Pour ajouter à l'attrait de ce lieu de pèlerinage fréquenté, on pouvait, il n'y a pas si longtemps, évoquer la présence à l'église d'une relique fort précieuse: un doigt de la bonne Sainte-Anne. C'est un genre de vestige qui apparaîtrait aujourd'hui un peu superfétatoire.

Quelques maisons patrimoniales

Sainte-Anne-des-Monts compte plus d'une soixantaine de maisons centenaires. À l'est de l'église, il est encore possible d'observer quelques-unes de ces magnifiques maisons ancestrales, généralement fort bien entretenues. C'est une des grandes richesses patrimoniales de Sainte-Anne-des-Monts et sans doute de la Gaspésie.



Une belle maison près de l'église (Gaston Desjardins, 1996)

Maison Sasseville (1834)

C'est une maison d'influence néo-classique «à la québécoise» qui garde les caractéristiques des demeures de la Côte-du-Sud. Le toit est percé de trois grandes lucarnes et la façade, comme les côtés, compte quatre fenêtres avec des volets. La partie arrière de la maison fut ajoutée vers 1864.

Maison Lamontagne

Sa construction fut terminée en 1873. C'est sans doute le joyau parmi ces résidences anciennes. Cette somptueuse maison devait répondre aux besoins et aux exigences du riche entrepreneur forestier Théodore Lamontagne. L'architecture s'apparente au style Régence, fort à la mode à cette époque.

Théodore Lamontagne

Originaire de Saint-Gervais de Bellechasse sur la Côte-du-Sud, Théodore-Jean Lamontagne s'établit d'abord à Cap-Chat en 1852. Il avait alors 19 ans et travaillait comme commis pour la compagnie Price. Il profite très vite de ses expériences en affaire. Il développe, autour de Sainte-Anne-des-Monts puis jusque sur la Côte-Nord, ses propres entreprises dans l'exploitation forestière, dans les pêches et dans des activités commerciales fort variées. Il est décédé en 1909 après avoir connu d'importantes difficultés financières.



La maison Lamontagne (Gaston Desjardins, 1996)

Explorama

À l'entrée du havre polyvalent (le secteur portuaire), se dresse le bâtiment du Centre d'interprétation Explorama. C'est une très bonne initiation à l'écosystème gaspésien ainsi qu'aux nombreux attraits touristiques que réserve l'itinéraire devenu classique du tour de la Gaspésie.

Pour compléter cet aperçu patrimonial de Sainte-Anne-des-Monts, il faudrait peut-être retourner sur la route 132.

Le Lycée Notre-Dame

Au début des années 1970, Roland Prévost entreprit des recherches archéologiques importantes sur le littoral nord de la Gaspésie. Il est possible de voir, dans cette maison d'exposition appelée «Lycée des monts Notre-Dame», des vestiges d'anciennes civilisations amérindiennes que les fouilles récentes ont permis de mettre au jour. On y retrouve aussi toutes sortes d'objets insolites se rapportant à l'histoire de la Gaspésie. L'ensemble est fort intéressant.

Vous trouverez également sur les abords de la route 132, le parc «Jardin du souvenir», un hommage aux soldats morts à la guerre, le kiosque d'informations touristiques et la Maison de la culture.

La légende «le Disparu»

C'est dans un terrible automne que Marie Lepage était devenu veuve. Son chagrin avait été immense. Son homme, parti pour la pêche le matin, n'était jamais revenu. La tempête s'était élevée, les barges avaient été renversées par des vagues semblables à des montagnes. Pendant deux jours et deux nuits, la mer furieuse avait battu les falaises.

Le coeur serré, folle d'angoisse, elle était restée longtemps les yeux rivés aux flots, attendant le retour de celui qui ne revenait pas. Rien, rien, toujours rien. Un an, deux ans s'écoulèrent... Marie Lepage, qui était jolie veuve, se remaria avec un brave pêcheur de l'Échourie.

Ils vivaient dans une modeste aisance, faisant un ménage modèle. Il était doux, vaillant, économe. C'était un homme de coeur et d'énergie qui n'avait pas cette nonchalance commune aux races de pêcheurs. Toujours levé de grand matin, beau temps, mauvais temps, il était le premier à regagner la mer et le dernier à la quitter.

Marie, qui de son côté faisait tout de ses mains, lui apportait un grand soutien. Un soir, les barges de pêcheurs, voiles tendues, misaines au vent, quittaient le large. Marie se pencha dans la fenêtre. Elle vit un homme mal habillé, mal chaussé, la barbe épaisse, ayant presque l'air d'un mendiant.

Il avançait lentement, jetant partout des regards furtifs. Elle ouvrit la porte et l'apercevant il entra. Il tremblait de tous ses membres, et roulait nerveusement entre ses doigts son chapeau de feutre aux bords usés.

Il avança encore plus près d'elle, et, s'arrêtant dans la lumière d'une fenêtre, il dit d'une voix sourde: «Voyons, tu me reconnais pas Marie?» ... Alors elle jeta un cri terrible: «Mon Dieu! Mon Dieu! cela se peut-il?»... Elle restait atterrée, folle de surprise, ne pouvant plus prononcer une parole...

Ah! oui, elle reconnaissait bien cette voix qu'elle avait si bien connue... L'homme qui était là, devant elle, c'était le DISPARU, son premier mari, celui que tous croyaient noyé, et qu'on disait enterré dans le cimetière du Percé!...

Elle le regardait, épouvantée, ne pouvant en croire ses yeux et ses oreilles. - «Mon Dieu, mon Dieu murmurait-elle, cela se peut-il, cela se peut-il?» Son premier mari vivait, et elle était remariée, et maintenant qu'il venait reprendre sa place, l'autre serait obligé de s'en aller...

Des pensées de révolte se faisaient jour dans son esprit bouleversé. Non, non, cela ne se pouvait pas! Cela ne se pouvait pas! Elle aimerait mieux mourir que de laisser son Jean, cet homme vaillant et loyal qui la faisait si bien vivre, et qui était bon pour elle au-delà de toute expression!

Il ne buvait pas, lui. Jamais, il n'avait porté un verre de boisson à sa bouche. Il ne chômait pas non plus. C'est en ce moment affreux qu'elle voyait l'étendue de son amour pour lui. Celui qui était là devant elle, il est vrai que jadis elle l'avait aimé, et qu'elle l'avait pleuré avec amertume.

Le Disparu jetait un regard curieux sur tout ce qui l'entourait. Il regardait avec un air d'admiration le beau poêle tout reluisant et neuf, et l'ameublement du modeste

foyer qui révélait l'aisance et la paix... Les plus jeunes enfants prenaient leurs ébats autour de leur mère.

Le Disparu réfléchissait, ramassait ses idées. Puis, il dit, avec cet accent anglais qu'il avait acquis au contact d'équipages étrangers: «Écoute, Marie, j'suis pas venu pour te faire de la peine. J'voulais voir comment tu t'arrangeais. Puisque tu t'es mariée avec un autre, c'est que t'as pas besoin de moé... J'vas m'en aller là d'où je viens. J'reviendrai pas jamais... fais comme si j'étais mort... tu sais, j'aime pas ça la pêche; ça m'a toujours pué au nez... J'aime mieux le voyage, j'navigue comme matelot à bord du bâtiment anglais qui m'a ramassé l'année du gros naufrage. C'est une vie qui est dans mes goûts... J'm'en vas! Bonne chance!»...

Il prit son chapeau et disparut dans la nuit venteuse qui était maintenant profonde... Les pêcheurs étaient revenus du large. Quand le mari rentra il trouva sa femme tout en larmes...

Elle lui raconta la chose terrible qui s'était passée. Et tous les deux, ce soir-là, ils veillèrent longtemps, près de la lampe, se rapprochant l'un de l'autre instinctivement et tremblant encore de cette menace épouvantable qui avait passé sur leur bonheur...

Légendes gaspésiennes, 1927, de Blanche Lamontagne, nièce de Théodore, considérée comme une des premières poétesses au Québec.

Anse de l'Échourie

Si vous refusez de vous laisser assigner votre parcours par la poussée tyrannique du trafic routier, vous apprécierez, à un kilomètre à l'est de la maison Lamontagne, une petite anse fort jolie portant le nom de l'Échourie. Cette appellation est assez usuelle en Gaspésie pour dénommer un endroit du littoral où il est possible d'échouer sans risque les petites embarcations. On a aménagé, de chaque côté du petit ruisseau qui se jette dans l'anse, une halte routière d'où vous pourrez contempler un site fort pittoresque. C'est une autre invitation à la promenade sur le littoral.

Le haut-pays

Lors de la crise des années 1930, la poussée colonisatrice favorisa l'établissement de localités agricoles dans le haut-pays de Sainte-Anne-des-Monts et Cap-Chat. Les noms de Saint-Octave-de-l'Avenir, de Cap-Seize, Saint-Bernard-des-Lacs, Saint-Joseph-des-Monts évoquent les temps d'une colonisation difficile. Une bonne part des rétrospectives qui sont faites aujourd'hui reflètent l'amertume des populations locales malmenées, dans les années 1960, par des planificateurs qui avaient mal évalué les conséquences de leur entreprise.



Une maison de colonisation (Archives nationales du Québec à Québec, fonds OFQ E-67 NN 8696, N. Noiseux, 26 août 1942)

Saint-Octave-de-l'Avenir

En 1929, la crise économique frappe une bonne partie de la province. La Gaspésie, en particulier, est durement touchée par le chômage. À Cap-Chat, comme dans plusieurs autres paroisses d'ailleurs, cette crise met de nombreuses familles dans une situation quasi misérable. Devant les besoins urgents de subsistance, il faut trouver une solution rapide pour contrer un chômage croissant.

Mgr Octave Caron, curé de Cap-Chat à l'époque, aidé du député du temps, M. Thomas Côté, de quelques autres volontaires et de l'inspecteur de la colonisation, M. Euclide Gosselin, préparent des requêtes pour divers ministères en vue d'obtenir une solution concrète.

Même si les dirigeants politiques connaissent déjà le faible potentiel agricole de l'arrière-pays gaspésien, ils favorisent quand même après l'étude des nombreuses requêtes, la fondation de nouvelles paroisses. Le gouvernement sait d'avance que cette colonisation est vouée à l'échec, mais c'est la seule solution à court terme qui permette aux citoyens démunis de travailler et de survivre.

Pendant plusieurs jours, Mgr Caron, accompagné de quelques citoyens, se risque à escalader les monts et à dévaler les coulées, havresac au dos. Cette aventure

mène chaque jour un peu plus loin. Mais partout autour d'eux, il n'y a que des arbres et des montagnes. Ils finissent enfin, au-delà de toute espérance, par trouver un coin de ciel bleu et un emplacement favorable au défrichage.

Après quelques semaines de labeur, une ébauche de localisation est faite et on est prêt à déterminer le nombre de lots à distribuer, 31 lots sur le rang 19, 31 lots sur le rang 20 forment le rang double du nouveau village.

Un nom est choisi pour la nouvelle paroisse. Tous sont unanimes pour lui donner le nom de son fondateur, St-Octave, auquel Monseigneur ajoute, de l'Avenir (inconsciemment ironique), pour suggérer la notion de continuité.

Ensuite, il faut bâtir, 32 hommes, la hache à la main, construisent des camps de bois rond les uns après les autres. Quand chacun a terminé sa maison, les femmes et les enfants montent les rejoindre.

Au début, c'est loin d'être la belle vie. Mgr Caron vient chaque semaine porter secours et encouragement aux colons.

Mais de quoi vivent-ils? Le ministère de la Colonisation offre à chaque famille une allocation mensuelle qui varie entre 10 \$ et 20 \$, selon le nombre d'enfants. Mais pendant la longue organisation administrative du Ministère, Mgr Caron paye de ses économies les aliments nécessaires aux habitants, aidé de plusieurs familles généreuses de Cap-Chat.

Le premier hiver fut extrêmement long (...) Malgré toute l'endurance et le courage que demandait aux colons cette rude vie à St-Octave, un grand esprit de famille et d'entraide régnait entre eux. C'est probablement cette force qui leur aura permis de tenir bon devant cette dure réalité. Pour oublier les longues journées de labeur, on organisait de temps en temps de belles réjouissances où l'on pouvait danser et s'amuser.

Ainsi, après avoir traversé les premières étapes de la colonisation, les habitants connaissent des périodes un peu plus florissantes. On se dote de nombreux services (écoles, chapelle, magasins, moulins à scie, forges, etc...) qui permettent à la communauté de fonctionner.

Vers 1939, on compte 900 âmes à St-Octave. La paroisse se développe et les colons sont infatigables.

Hélas, quelques désastres surviennent. Le feu ravage parfois tout un rang (comme le rang Faribeu en 1945) et met à nu des familles entières. Quelques-uns se découragent et repartent, mais d'autres s'acharnent et reconstruisent. Il semble même que certains se soient rebâti à trois reprises.

À la suite de ces conflagrations, la population retombe à 600 âmes. Mais il reste assez d'énergie pour qu'en 1947, le village atteigne jusqu'à 1 124 âmes. St-Octave a droit à cette époque aux services d'eau courante, d'électricité, de radio et plus tard à la télévision, à l'automobile et au téléphone.

Malgré toutes ces années de labeur et d'efforts incalculables, un sinistre nuage plane sur l'avenir de cette paroisse (...) Le gouvernement, trente ans après avoir prôné le retour à la terre, commence à planifier le retour vers les centres urbains.

Dès 1961, l'ARDA (*Aménagement rural et Développement agricole*) enquête auprès des habitants sur la viabilité économique des zones défavorisées de l'Est du pays. En 1963, le BAEQ (*Bureau d'Aménagement de l'Est du Québec*) prend la relève et dès lors, les rumeurs de fermeture des villages gaspésiens commencent à circuler. (...) Pour ceux qui vont vivre cette expérience, cependant, une réalité est d'ores et déjà sous-entendue: le déracinement, la mort d'un village, c'est d'abord la mort d'une collectivité, d'un mode de vie, d'une partie de soi-même. Ce qu'ils perdent n'est guère monnayable à sa juste valeur: la liberté, l'espace, une maison bien à soi, une terre qui en dépit de tout, leur permet de vivre, et des liens affectifs irremplaçables. (...) Après sept années d'attente, les citoyens, informés et désireux de participer aux décisions, se retrouvent, malgré un comité local et le CRD (*Conseil régional de développement*) pour les représenter, impuissants et démunis devant les positions du gouvernement.

À cette époque (1970), c'est l'ODEQ (*Office de développement de l'Est du Québec*) qui agit comme maître d'oeuvre.

Le 8 avril 1970, un arrêté ministériel permet de procéder à la première phase des opérations: la fermeture de dix villages dits non viables et la relocalisation de ses populations (...)

Dix ans plus tard, où en sont-ils? La fermeture de leur village était-elle vraiment la solution?

Ces gens auraient-ils été deux fois dans leur vie, les cobayes d'erreurs politiques? D'abord la fondation de ces villages à vocation agricole dans des régions non fertiles, l'exploitation insensée de la forêt et l'imprévoyance de ces quarante années au cours desquelles les sueurs n'ont pourtant pas été ménagées. Ensuite, dix villages qui s'éteignent dans l'échec et la tristesse, dans le désabusement de ceux-là même qui en ont été les pionniers.

«Saint-Octave du passé...», **Gaspésie**, (avril-juin 1981).

Le Parc de la Gaspésie¹

À partir de Sainte-Anne-des-Monts, la route 299 grimpe vers le parc de la Gaspésie en longeant souvent la rivière Sainte-Anne. Ce trajet panoramique d'une quarantaine de kilomètres nous conduit au coeur des monts Chic-Chocs et McGerrigle dont quelques sommets atteignent une altitude excédant les mille mètres. Cette «mer de montagnes» offre à voir une série de paysages modelés par la déglaciation. La végétation, marquée par les différents étages climatiques, comprend quelques zones recouvertes d'une toundra alpine analogue à celle qui caractérise les territoires localisés au nord du 55^e degré parallèle. Dans les secteurs des monts Albert et Jacques-Cartier, les derniers caribous du Québec méridional déambulent paisible-

ment, circulant suivant les saisons dans la toundra ou dans la forêt de conifères qui leur prodigue abri et nourriture.

À compter du milieu du 19^e siècle, ce vaste secteur de la Gaspésie a été fréquenté par une poignée de scientifiques avides de connaissances. Aux géologues tels William Logan se sont progressivement ajoutés des géographes, des biologistes et des botanistes (dont le frère Marie-Victorin, auteur de la célèbre **Flore Laurentienne**). La toponymie régionale commémore les noms de quelques-uns de ces personnages (Logan, Richardson, McGerrigle...). En 1845, lorsqu'il a effectué la première escalade connue du mont Albert, le scientifique Alexandre Murray a pour sa part retenu ce nom pour rendre hommage à l'époux de la reine Victoria.

C'est précisément au pied du mont Albert, à proximité des fourches de la rivière Sainte-Anne, que sont aujourd'hui localisées les plus importantes infrastructures du parc: hébergement, camping, restauration, interprétation... La création du parc remonte à 1937, époque où des préoccupations relatives à la protection et à la conservation commençaient timidement à se manifester, notamment en milieu scientifique. Les modestes travaux d'aménagement entrepris à la suite de la passation de la loi ont été interrompus par la Seconde Guerre mondiale. Au nom de l'effort de guerre, des travaux de prospection minière ont été autorisés. L'armée canadienne a également aménagé un poste d'observation aérienne au sommet du plus haut mont, le Jacques-Cartier. Ces intrusions ont été suivies de plusieurs autres pendant les années cinquante et soixante. Depuis ce temps, une série de mesures ont élargi le territoire du parc et consacré ses vocations exclusives: protection et conservation du milieu, éducation, récréation.

La route transgaspésienne 299 doit beaucoup à l'existence du parc. Le tronçon reliant Sainte-Anne-des-Monts au mont Albert a été tracé dès 1939. Son prolongement en direction de New Richmond (Baie des Chaleurs) n'a été complété qu'en 1956, à la faveur d'un spectaculaire essor touristique stimulé par l'augmentation des congés payés et la diffusion de l'automobile.

Tourelle

À l'origine ce village, qui s'était développé dans le prolongement de Sainte-Anne-des-Monts et est devenu paroisse autonome en 1916 puis municipalité en 1923, fut baptisé Saint-Joachim-de-Tourelle. Ce nom pou-

vait ainsi évoquer le nom de l'époux de Sainte-Anne tout en faisant référence aux deux petites colonnes de pierre, défiant l'érosion, que l'on pouvait encore observer sur le littoral. La plus grande de ces «cheminées de fée», comme on les appelait souvent, s'est effondrée le 26 mars 1982; l'autre est encore visible à l'est du quai de Petite-Tourelle.

Au cours des quinze dernières années, la configuration de ce site s'est beaucoup modifiée. Non seulement la grande tourelle qui narguait ostensiblement la mer et le vent du large a disparu, mais le grand quai de bois qui s'imposait au milieu de l'agglomération, lui aussi, n'existe plus. C'étaient deux éléments importants du paysage.

Aujourd'hui l'essentiel du village est formé de regroupements assez distincts de maisons, qui sont un peu des inscriptions de l'histoire dans le paysage. À l'est, outre les bâtisses disposées de part et d'autre de la route 132, on remarque, sur le plateau, un développement domiciliaire assez récent vers le sud. Plus loin, sur l'abaissement du littoral, on observe un entassement hétéroclite de maisons resserrées. Juste devant, il y a une petite anse où sont ancrées une dizaine de barques. Pour bien apprécier cette disposition singulière, il faut monter sur le coteau, juste derrière. Il est bien difficile de comprendre cet enchevêtrement de bâtisses quand on ignore que sur la berge, il y a quelques années, on voyait encore le quai du village. Quiconque prend le temps d'observer attentivement peut retrouver l'empreinte des anciennes activités de pêche dans le paysage.

Vers Petite-Tourelle

On retrouve un autre regroupement de maisons, avec l'église et les commerces, à l'est du ruisseau de la Grande Tourelle et, environ deux kilomètres plus loin, la localité de Petite-Tourelle. À cet endroit, une petite route appelée chemin du Havre conduit à un quai de facture moderne où se concentrent la majorité des embarcations de pêche de moyenne envergure. L'ensemble, bien que fort pratique sans doute pour les pêcheurs, n'a rien à voir avec la vie grouillante et chaleureuse des sites de pêche gaspésiens d'antan. À partir du havre, si vous vous engagez vers l'est, en longeant la plage, vous pourrez observer la seule tourelle encore existante et, si le cœur vous en dit, jeter un coup d'œil sur les effets singuliers de l'érosion sur les rochers de la falaise. Si vous en êtes quelque peu inspiré, songez à ce que Carmen Roy nous rapporte au sujet du Trou de la Fée.

Le Trou-de-la-Fée: Grotte souterraine «grande de quinze pieds à l'intérieur, serpentant sous une voûte semblable à celle d'une église. Son escalier, taillé comme par mains d'hommes, descendait si profondément dans la terre que personne n'osa jamais en franchir les marches, de crainte de faire face à la fée qui l'habitait». Au grand désespoir des informateurs qui nous ont fourni ces renseignements (dont M. L. Collin), cette excavation fut dynamitée il y a quelques années par un entrepreneur étranger désirent utiliser la pierre de ce cap. Et la fée a fui vers d'autres rivages! Mais le nom reste à l'endroit.

Carmen Roy, **Littérature orale en Gaspésie.**

À la sortie du village on a aménagé une halte routière d'où il est possible d'accéder au Trou de la Fée et au Bec d'Oiseau.

L'activité de pêche, bien que fort importante pour les résidents, n'était pas l'unique occupation des gens de Tourelle. L'agriculture et l'industrie du bois ont été d'un apport appréciable à l'économie locale. Un coup d'oeil vers le sud permet d'observer un déboisement important. Si vous avez la patience de quitter le littoral, vous retrouverez des sites agricoles défrichés dans les années 1930 dont certains, très haut perchés sur le plateau, prennent des allures un peu irréelles. De là-haut, la vue sur le village est splendide.

2) Ruisseau-Castor à L'Anse-Pleureuse



Le secteur que nous abordons maintenant diffère radicalement du précédent. Les basse terres encore propices aux activités agricoles disparaissent presque complètement du paysage. Les aires agricoles sont réduites

à d'étroites portions de terre qui se dégagent à l'embouchure des rivières ou sur de petites terrasses près du rivage. Cette nouvelle configuration du littoral a déterminé le vécu et les modes d'occupation de ces villages étalés comme des grains de chapelet sur les rives de l'estuaire. Des maisons et divers bâtiments éparpillés ou resserrés le long de la côte pour les besoins de la pêche, du cabotage et de l'exploitation des diverses richesses du milieu, des vallées encaissées et profondes abritant des petits villages aux allures caractéristiques, partout on retrouve les traces d'un vécu façonné par la mer. La route coincée entre la mer et la falaise laisse aux voyageurs un effet d'isolement et de relative vulnérabilité. C'est une sensation des plus intenses qui n'est heureusement pas encore gâchée par l'installation de panneaux publicitaires qui aurait tôt fait de venir troubler la rêverie.

Ruisseau-Castor, Cap-au-Renard, La Martre

Ces trois villages successifs empruntent l'appellation de petits animaux particulièrement prisés pour leur fourrure. Il pouvait certes y avoir, à l'origine, de ces animaux dans les forêts avoisinantes, mais il est difficile de savoir exactement comment on en est venu à déterminer les noms de ces trois localités rapprochées.

Le secteur a accueilli ses premiers habitants permanents à la toute fin du 19^e siècle. C'étaient surtout, au début, des gens provenant de Sainte-Anne-des-Monts. Ils avaient d'abord été attirés, en saison de pêche, par les petits havres servant d'abris pour leurs embarcations. Sans doute que les travaux de prolongement de la route vers l'est favorisaient l'arrivée des colons qui gagnaient graduellement vers l'extrémité de la péninsule. Des habitants en provenance de Cap-Chat et de Sainte-Anne-des-Monts se voyaient d'ailleurs offrir par le gouvernement l'opportunité d'acquérir gratuitement des terres.

Ruisseau-Castor

Administrativement, Ruisseau-Castor fait partie de la municipalité de Tourelle. Mais la configuration du littoral, et l'isolement relatif qui en découle, lui confère un caractère qui s'apparente plutôt aux localités qui se sont constituées vers l'est.

Après avoir longé le littoral escarpé sur trois kilomètres vers l'est de Petite-Tourelle, on découvre un hameau établi à l'embouchure du ruisseau du Castor. Le site se prêtait à l'établissement de quelques familles de pêcheurs et au défrichement d'un territoire agricole plutôt réduit. Plusieurs moulins à bois furent aussi construits dans le secteur. Il n'y a plus de vestiges de ces moulins; d'ailleurs il ne subsiste que bien peu de maisons dans ce lieu-dit qui comptait tout de même une quinzaine de familles en 1923.

Cap-au-Renard

En quittant Ruisseau-Castor, la route se retrouve sur un espace étroit entre la falaise et la mer, avant d'arriver, six kilomètres plus loin, à Cap-au-Renard. Il faut être attentif, on peut facilement le manquer: quelques habitations dispersées sur le littoral puis, sur une petite route à gauche, avenue de la Chapelle, l'essentiel du village. Ce site, bien que modeste, garde un esprit singulier, une atmosphère un peu fantomatique. De ce village qui comptait, en 1923, autour de 200 habitants, il ne reste que quelques vestiges caractéristiques. À travers la vingtaine de petites maisons qui subsistent, il y a une petite chapelle de bois très jolie, qui reflète sans doute les moyens modestes de l'ancienne population, mais qui n'a, somme toute, rien à envier par son charme aux prétentions d'une cathédrale. Elle a été conçue par Horace Sasseville et construite en 1921. Si vous êtes vigilant, vous verrez peut-être encore, autour de l'église, un four à pain et quelques maisons désertées qui donnent au village cette ambiance particulière.

Juste avant d'accéder au prochain village vous pourrez contempler l'effet singulier, surtout sous le soleil de la fin de journée, d'une petite chute tombant de la falaise qu'on a appelée fort à propos, Voile de la Mariée.

La Martre

Pour les pêcheurs qui vinrent s'établir à La Martre, à la toute fin du 19^e siècle, l'embouchure de la rivière apparaissait comme un site favorable. Les colons défrichèrent peu à peu les terrasses environnantes et poussèrent même vers les plateaux. Quelques sites agricoles témoignent encore de cette avancée étonnante du défrichement sur les hauteurs, surtout vers le sud-est du village. On peut y accéder en empruntant la route Mont-Martre, à l'est

du village. Notons que la richesse de la forêt a aussi été d'un apport non négligeable à l'économie locale. On a exploité ici, pendant quelques décennies, un moulin de sciage pour le bois de fuseau. Aujourd'hui c'est le moulin de la LMC inc., situé quelque peu en amont de la rivière, qui soutient l'exploitation forestière.

En 1931, le village comptait 78 familles, ce qui a suffi pour le constituer en paroisse. Aujourd'hui, la population varie autour de 350 habitants. La pêche, la forêt et l'agriculture ne sont plus que pour une faible part de l'économie.

Le village de La Martre compte deux concentrations d'habitations situées de part et d'autre de la rivière. Sur le cap, le phare, la résidence du gardien et les bâtiments connexes ne manquent pas d'attirer l'attention. L'ensemble a été peint d'un rouge des plus vifs. Le phare est de forme octogonale à structure de bois. Il fut érigé en 1906, en remplacement de l'ancienne installation qui occupait les hauteurs du cap depuis 1876. Sur le site on a institué le «Centre d'interprétation des phares et des balises». Vous obtiendrez des informations aussi bien sur l'histoire que sur les composantes techniques de cet aménagement. Vous pourrez également profiter d'un point de vue exceptionnel sur la mer et le littoral.



L'église de La Martre (Gaston Desjardins, 1996)

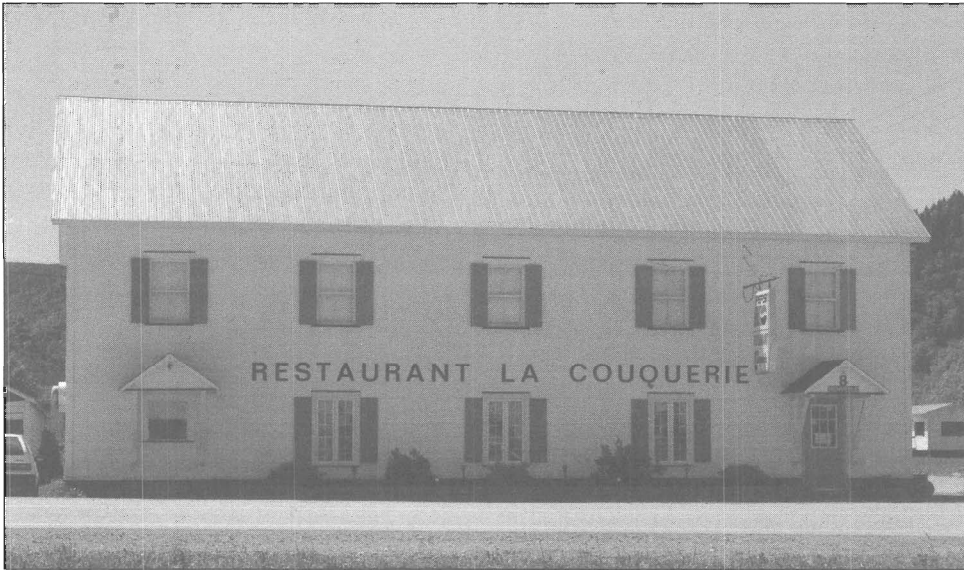
Juste en face du phare, vous observerez l'église au revêtement de bardeaux de bois, ce qui est relativement rare. À la partie principale érigée en 1913-1914, on ajouta, trente ans plus tard, la sacristie. Le clocher est tout à fait original. Près de l'église, dans l'école Sainte-Marthe, une exposition nous informe sur les fouilles archéologiques reliées à la préhistoire gaspésienne.

Entre La Martre et Marsoui, sur une distance de sept ou huit kilomètres, on se retrouve de nouveau coincé entre mer et falaise. Des ruisseaux tombant de la falaise, par leur allure évocatrice, ont suggéré aux habitants les appellations de Grand et Petit Pisseux.

Marsoui

L'embouchure de la rivière Marsoui comptait parmi les sites de pêche aménagés sous l'empire de Denis Riverin au tournant des 17^e et 18^e siècles. Notons que Charles Denis de Vitré aurait auparavant essayé d'établir un poste de pêche aux Marsouins. Le toponyme de Marsoui pourrait d'ailleurs être attribuable à une déformation du nom de cette petite baleine blanche. Après la destruction des établissements de pêche par la flotte anglaise en 1759, le site ne fut fréquenté, de manière irrégulière, que par des pêcheurs saisonniers. Il faudra attendre au milieu du 19^e siècle pour y retrouver une véritable installation permanente. Vers le tournant du 20^e siècle, l'agriculture puis les richesses de la forêt avoisinante contribuèrent à soutenir le peuplement.

Le village de Marsoui doit beaucoup à l'industrie forestière. Entre 1915 et 1950, la famille Gasse exploita une scierie employant jusqu'à une cinquantaine de travailleurs. Au milieu des années 1930, la Compagnie Alphonse Couturier et Fils s'intéressa également à l'industrie du sciage. Son premier moulin d'importance fut détruit par le feu en 1942. On décida de reconstruire. L'entreprise prit de l'importance et contribua pour une très large part à la prospérité du village. Mais un nouvel incendie détruisit les installations en 1970. **Le restaurant «La Couquerie»**, que l'on aperçoit à l'entrée du village, est un des vestiges de cette époque de prospérité pour Marsoui. En 1972, la compagnie Bobois construisit un moulin moderne. Des relations de travail difficiles ont très vite fragilisé l'entreprise. On peut encore voir cette usine à deux kilomètres en amont de la rivière.



Le restaurant La Couquerie (Gaston Desjardins, 1996)

Aujourd'hui l'industrie du sciage s'est considérablement affaiblie. Le moulin actuel a peine à se maintenir. La pêche est devenue une activité marginale. Le quai se désagrège peu à peu, et ce qui en reste devrait pour sa majeure partie être défait incessamment. Les mines des environs, qui ont ajouté aux possibilités d'emploi des habitants, ont cessé leurs activités. Il semble qu'il faudra avant longtemps un souffle nouveau pour espérer relancer le village sur la voie de la prospérité.

Les marsouins nuisibles

Le marsouin est le plus vorace des habitants des eaux. Comme toutes les espèces de mammifères cétacés, il se nourrit principalement de petits poissons et détruit pratiquement tout le menu fretin dont se nourrit la morue. Celle-ci, obligée, à mesure que s'épuisent ses ressources alimentaires, de chercher sa subsistance ailleurs, émigre vers des endroits où les marsouins n'ont pas encore élu domicile. Les cétacés à ventre blanc peuvent aussi attaquer et détruire une grande quantité de petites morues et ajouter ainsi à la destruction qu'ils accomplissent dans le Saint-Laurent.

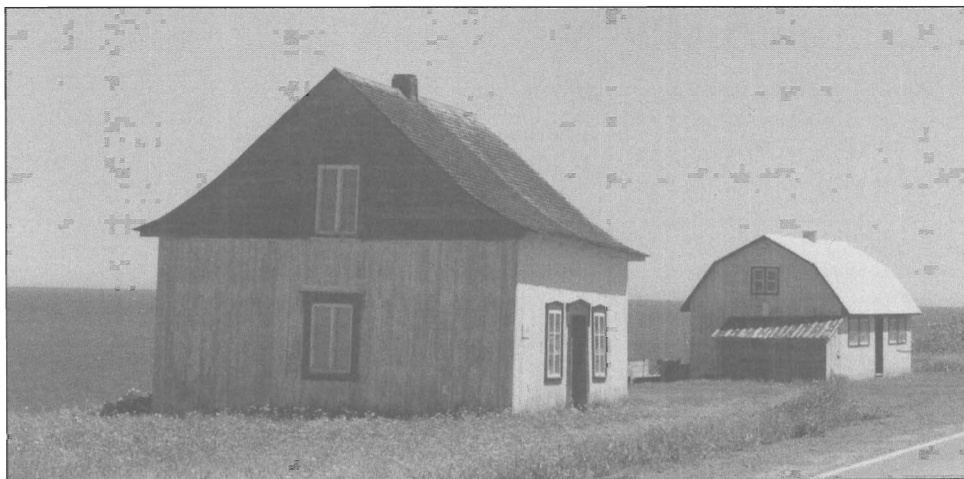
La menace des marsouins devint si sérieux, il y a quelques années, que le gouvernement décida de faire une guerre régulière à ces dangereux maraudeurs. Des bateaux furent munis de petits canons et des tireurs experts s'y embarquèrent avec des fusils et autres instruments de destruction. Des bombes leur furent lancées du haut d'un avion, et des charges de fond furent employées pour anéantir complètement cette

engeance ou pour effrayer les marsouins et les chasser des pêcheries de la Gaspésie. En plus de cette offensive générale, sous la direction du département de la Colonisation, de la Chasse et de la Pêche, le gouvernement a encouragé les pêcheurs à chasser les marsouins et à les utiliser au point de vue commercial. Le blanc de marsouin, lorsqu'il est pressé, produit une huile qui est presque aussi bonne que celle de la baleine: la peau peut être tannée et employée de diverses façons, tandis que les os et les déchets ont aussi une certaine valeur marchande.

La Gaspésie, 1930, p. 95-96.

Ruisseau-à-Rebours et Rivière-à-Claude

L'essentiel du village de Ruisseau-à-Rebours s'allonge sur un espace resserré d'une centaine de mètres de largeur, entre les hauteurs d'une petite falaise et l'escarpement de la montagne. Depuis le ruisseau et son pourtour jusqu'à l'anse du village voisin, s'étend sur deux kilomètres environ une suite plus ou moins régulière de petites habitations. Aux possibilités réduites de l'activité agricole correspond un modèle caractéristique de grange et de maison en «modèle réduit» que l'on peut encore observer sur cette terrasse dénudée. L'ensemble produit un effet singulier. Les établissements sont très étroitement liés à la mer. Les maisons apparaissent un peu comme des bateaux en rade, maisons de mer plus que de terre. Toujours une large vue sur la mer avec son bleu intense et frissonnant; toujours exposées



Une maison et une grange entre Ruisseau-à-Rebours et Rivière-à-Claude (Gaston Desjardins, 1996)

au salin, aux grands vents et à l'air cru du large; il n'y a pas d'arbre, et les ondulations du foin haut sous le vent apparaissent un peu comme le prolongement des flots. Et c'est l'été. Il nous reste à imaginer ce paysage en d'autres saisons.

Entre les deux agglomérations de Ruisseau-à-Rebours et Rivière-à-Claude, on retrouve l'église qui desservait les deux localités. C'est un bâtiment de bois de belle apparence. Le presbytère a été transformé en un gîte auquel on a donné le nom de «Aux Portes du Paradis». Juste devant l'église, de l'autre côté de la route, on voit le cimetière qui, comme l'ensemble du village, semble très étroitement lié à la mer. L'arrangement hétéroclite des monuments donne un reflet des différentes périodes de la vie et de la mort dans cette localité. Il faut y faire une courte visite.

Le village de Rivière-à-Claude se situe dans le prolongement du précédent, mais se concentre tout au fond de la baie. Vous observerez **la maison Auclair** que l'on a transformée en gîte.



La maison Auclair (Gaston Desjardins, 1996)

Timothée Auclair

Ce fut un personnage marquant de l'histoire de la côte nord gaspésienne. Originaire de L'Islet, il vint s'établir à Rivière-à-Claude en 1856. Il avait alors 18 ans; il y mourra à 91 ans. De son mariage avec Julie Castonguay, on a compté 12 enfants, au moins 45 petits-enfants, et plus encore d'arrière-petits-enfants. Timothée Auclair fut maître de poste à Rivière-à-Claude à partir de 1857. Il doit sa célébrité aux témoignages colorés qu'il a laissés sur ses parcours gaspésiens.

Mont-Saint-Pierre

Difficile de rester indifférent devant le paysage magnifique qui se découvre tout d'un coup au détour de la route du littoral: une large baie s'avancant profondément dans les terres, bordée à ses deux extrémités par d'imposantes montagnes surgissant abruptement du bleu de la ligne d'horizon. Le petit village, enserré dans ce site impressionnant, est constitué, pour l'essentiel, d'un alignement recourbé de maisons disposées sur le bord de la longue plage. Au fond de la baie, les terres agricoles s'enfoncent profondément sur les rives élargies de la petite rivière. Cet aspect grandiose a fait de Mont-Saint-Pierre une station très appréciée des touristes depuis plusieurs décennies.

C'est vers 1860 que vinrent s'établir les premières familles en provenance de la région de Montmagny. Le site fut longtemps appelé Rivière-à-Pierre en référence, dit-on, à son pionnier, Pierre Des Trois Maisons. Lors de l'établissement du Bureau de poste, on lui donne le nom de Mont-Saint-Pierre. Lorsque le boulevard Perron atteignit le village en 1928, on y dénombrait plus de 350 habitants. La population est aujourd'hui légèrement en deçà de 300 personnes. Bien que la richesse potentielle du site soit indéniable, les gens de la localité semblent éprouver quelques difficultés à stimuler l'industrie touristique.

Promenade sur la berge

Une promenade sur la plage donne le sentiment d'être tout d'un coup intégré dans un paysage grandiose, tout en faisant ressentir une impression de vulnérabilité, de petitesse face à la forte dominance de la mer et des montagnes. On a aménagé une jolie promenade qui permet de parcourir pratiquement toute la baie, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à l'entrée du village.

Ascension de la montagne

Lors d'une visite à Mont-Saint-Pierre il est pratiquement essentiel d'entreprendre une sorte de pèlerinage au sommet de la montagne. Certes on a bien construit une petite route permettant d'y accéder en véhicule muni de quatre roues motrices, mais le charme est beaucoup plus grand lorsque l'on veut bien trouver le courage de s'y rendre à pied. C'est un peu dommage que l'accès à la montagne soit conçu prioritairement pour les véhicules motorisés. La route n'est pas très jolie, ce qui ne contribue guère à motiver les piétons qui hésitent à en entreprendre l'ascension. La municipalité aura peut-être un jour l'idée d'aménager un véritable sentier de randonnée. Des hauteurs de la montagne, la vue est magnifique. On est en mesure à la fois d'apprécier les caractéristiques du site naturel et de voir comment l'occupation humaine a contribué au façonnement du paysage. La situation avantageuse de la montagne, combinée aux effets du vent, a fait du mont Saint-Pierre un site apprécié des amateurs de vol libre.

Les établissements agricoles

Comme c'est souvent le cas, deux routes mènent vers l'intérieur de la vallée agricole. Vous observerez quelques prototypes de petites granges témoignant d'une activité agricole autrefois relativement intense, mais qui s'avère aujourd'hui fort réduite.

Notez que l'on retrouve à Mont-Saint-Pierre un camping bien aménagé. Il est possible de participer à partir du village à des excursions au mont Jacques-Cartier, le point culminant de la Gaspésie.

Mont-Louis

La configuration générale du site de Mont-Louis est relativement semblable à celle du village précédent. Une anse d'envergure similaire, bordée d'imposantes montagnes, ouvrant sur une vallée suffisamment large et profonde pour favoriser un développement agricole remontant quatre ou cinq kilomètres en amont de la rivière. Les maisons du village ne présentent pas de caractère particulier et les deux quais n'ont rien qui pourrait enrichir les attraits du paysage.

À l'entrée ouest de l'anse, on retrouve le quai de pêche et les bâtiments de l'usine de transformation de poisson de la Compagnie Cusimer. À l'autre bout de l'anse, on ne peut pas manquer d'apercevoir le grand quai

industriel plus ou moins abandonné, flanqué des immenses réservoirs de la Compagnie Irving. Ces installations portuaires avaient été construites dans les années 1950 pour les besoins d'approvisionnement et d'expédition que généra l'exploitation de la mine de Murdochville.

En observant l'aspect général du littoral, on comprend bien qu'il ait obtenu les faveurs des pêcheurs des 17^e et 18^e siècles. Denis Riverin, à la toute fin du 17^e siècle, avait vu un site intéressant à développer. Les entreprises de pêche de Riverin n'eurent guère de succès. Mais pendant tout le 17^e siècle les «graves» de Mont-Louis attirèrent de nombreux pêcheurs saisonniers, souvent sous le patronage d'entrepreneurs qui installaient généralement leurs bâtisses à l'embouchure de la rivière. Quelques familles s'y étaient de nouveau installées lorsqu'en 1758 toutes les installations, ici comme ailleurs, furent rasées par la flotte anglaise. Après la conquête, d'autres pêcheurs fréquentèrent les lieux de façon saisonnière. Les premiers habitants permanents ont acquis leurs concessions vers le milieu du 19^e siècle. Outre la pêche, Mont-Louis possédait un potentiel agricole et forestier qui a longtemps contribué à l'économie locale. Mais la quête de minerais de cuivre et l'exploitation de la mine de Murdochville, au début des années 1950, contribuèrent aussi pour une large part au développement économique de Mont-Louis.

Établissements agricoles

Un des aspects intéressants du village est sans contredit les installations agricoles que l'on retrouve encore dans la vallée. Prenez la route à



Une grange à Mont-Louis (Gaston Desjardins, 1996)

l'est de la rivière, vers le centre du village. Sur quelques kilomètres, vous observerez de jolies maisons ancestrales ou alors, comme à Mont-Saint-Pierre, de petites granges à l'architecture singulière. Il faut être attentif pour arriver à les retrouver à travers les constructions résidentielles nouvelles. Les activités agricoles sont aujourd'hui fort limitées et une bonne partie des champs de jadis sont en friche.

L'Anse-Pleureuse

Ce petit village au nom romantique compte un peu plus d'une centaine d'habitants.

L'origine du toponyme, la légende du Braillard

En 1814, l'abbé Painchaud, retournant à Québec des missions de la Gaspésie, s'arrêta à la rivière Madeleine. Un jour qu'il se trouvait retenu à cet endroit par la tempête, il fut à même d'entendre les plaintes et les cris du «braillard». Voyant l'effarement des gens, il eut comme une inspiration subite que ces lamentations devaient provenir de quelque cause physique ordinaire. Comme il était brave, il dit à ceux qui l'entouraient: «Laissez-moi aller seul dans la direction du «braillard» et je vous promets que je vais l'apaiser».

Il mit une hache à la ceinture de sa soutane et s'enfonça dans la forêt. Plus il s'enfonçait, plus les gémissements étaient distinct. Enfin, il arriva à l'endroit d'où partaient les clameurs insolites et terrifiantes. M. Painchaud ne se laissa pas dominer par la peur, comme tant d'autres moins audacieux auraient fait à sa place. Le phénomène lui apparut bientôt dans toute sa simplicité. Deux arbres inclinés l'un sur l'autre, en forme de X, ne semblaient former à leur point d'entrecroisement qu'un seul tronc, tant ils étaient rapprochés. Lorsque le vent les secouait un peu fortement, ils se frottaient l'un contre l'autre: d'où ces bruits, tantôt criards, tantôt plaintifs, suivant la violence de la tempête et la direction du vent.

M. Painchaud s'en revient tout glorieux de son exploit, qui lui avait coûté plusieurs heures de marche, et quand les gens l'aperçurent haletant, baigné de sueurs, ils crurent d'abord qu'il n'avait rien vu. Mais jugez de leur étonnement et surtout de leur joie, lorsque M. Painchaud, leur eut dit: «Mes amis, vous n'entendrez plus le «braillard», je viens de lui faire bonne justice». Et il leur montra sa hache d'une façon très significative. De fait, il avait eu soin d'abattre l'un des arbres, qui depuis des années avaient été la terreur des maris et des habitants de la Gaspésie.

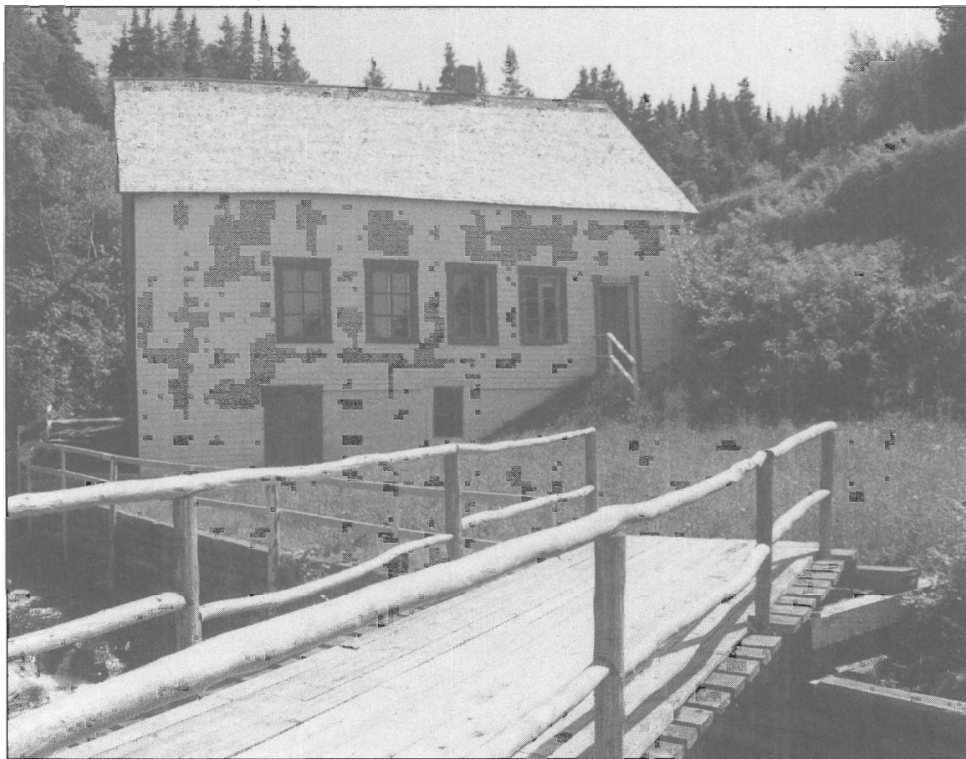
Légendes gaspésiennes, 1927.

Moulin à farine de Ruisseau-des-Olives

Voici un témoin des plus éloquentes du travail des meuniers de jadis. Ce moulin, qui desservait aussi les villages voisins, fut construit autour de

PARCOURS HISTORIQUES

1875. Le moulin à scie, qu'on retrouvait à l'origine sur le même emplacement, a disparu. Quelques générations de meuniers allaient se succéder dans cette bâtisse bien représentative de l'architecture locale pour moudre du blé, de l'orge, du sarrasin et de l'avoine, avant sa fermeture en 1965. On peut visiter le site en saison touristique. L'ensemble des éléments techniques qu'on y retrouve est habilement mis en valeur; si bien que même les personnes les plus insensibles à ces aspects du patrimoine y trouveront un grand intérêt.



Un moulin à farine au Ruisseau-des-Olives (Gaston Desjardins, 1996)

Murdochville et son Centre d'interprétation du cuivre

Depuis L'Anse-Pleureuse, la route 198 mène à Murdochville, site d'une importante mine de cuivre. Ce trajet d'une quarantaine de kilomètres nous conduit au coeur de la Gaspésie en un lieu naguère difficilement ac-

cessible. Alfred Miller, originaire de Sunny Bank, un hameau voisin de Gaspé, avait dès 1909 observé des traces de minerai le long de la rivière York alors qu'il effectuait des travaux forestiers. En compagnie de ses quatre frères, il a progressivement remonté à pied le cours de la rivière en 1921 afin de découvrir l'emplacement du gisement principal. Au prix d'efforts considérables, le groupe a notamment repéré et nommé le mont Copper, dont la teneur en cuivre s'avérait prometteuse.

À partir de là, après avoir multiplié les «claims», il a fallu s'armer de patience. La venue de scientifiques a progressivement confirmé la richesse minérale de la région. La compagnie Noranda Mines, déjà active en Abitibi, a amorcé en 1937 une série de forages interrompus à la suite du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. La reprise des travaux en 1947 a correspondu à la création d'une filiale de la compagnie, la Gaspé Copper Mines, et à la confirmation éclatante des espoirs entretenus depuis 1909 par Alfred Miller.

Née en 1952, la ville de Murdochville a été incorporée l'année suivante. Elle doit son nom à James Murdoch, alors président de la compagnie exploitante. Au fil de l'expansion ses activités minières, les services s'y sont multipliés: écoles, églises catholique et protestante, journal, restauration, loisirs. Tantôt sous terre, tantôt à ciel ouvert, les activités d'extraction, de raffinage et de fonte se sont intensifiées. L'impact de cette nouvelle composante économique gaspésienne a été ressenti dans toute la péninsule. Une partie de la main-d'oeuvre a choisi de résider en permanence à Murdochville. D'autres travailleurs ont préféré élire domicile sur le littoral, profitant des deux principales voies d'accès accessibles depuis L'Anse-Pleureuse ou Gaspé.

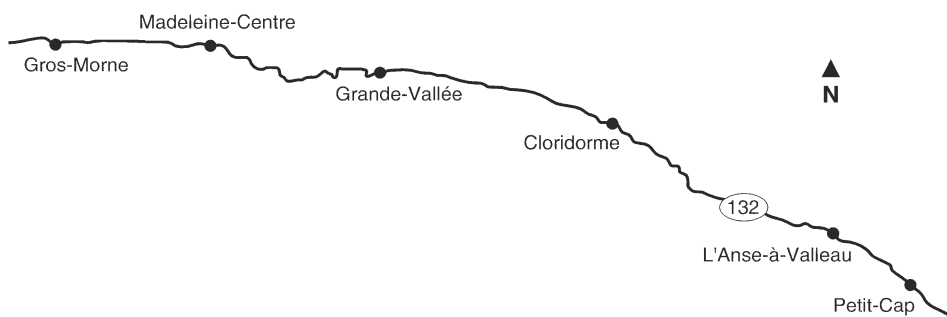
Les hauts et les bas ont été nombreux. La grève de 1957, longue et dure, a marqué une importante étape de l'histoire des relations de travail au Québec. La crise des marchés au tournant des années quatre-vingt a occasionné la mise à pied de plus des deux tiers des employés. En 1987, un incendie a dévasté les installations souterraines de la mine.

La population de Murdochville est aujourd'hui un peu inférieure à deux mille habitants, après avoir frôlé les cinq mille au cours des années soixante-dix. Mais cette population est jeune, dynamique et multiplie les projets destinés à diversifier l'économie locale. Parallèlement, les activités minières ont été reconfigurées mais suscitent moins d'optimisme.

Le Centre d'interprétation du cuivre

Au sud de l'agglomération qu'il domine, à flanc de colline, le Centre accueille des visiteurs depuis 1989. Il leur offre des visites autoguidées de la mine. Il leur offre aussi, dans son pavillon, une série d'expositions consacrées à la prospection minière, aux utilisations anciennes et actuelles du cuivre, à l'histoire de Murdochville et de ses bâtisseurs. À partir du pavillon, on peut également accéder à une galerie souterraine creusée au début des années cinquante et aujourd'hui rouverte pour témoigner à la fois de la phase pionnière des travaux miniers à Murdochville et des caractéristiques géologiques du milieu. Une visite à caractère éducationnel et récréatif dont il importe de signaler l'intérêt.

3) Gros-Morne à Petit-Cap



À Gros-Morne, nous touchons la partie la plus septentrionale de la côte gaspésienne. Malgré la présence encore fortement dominante des caps et des escarpements du littoral, on observera que les bandes de terres basses permettant une occupation du rivage se feront graduellement plus nombreuses. L'espace entre la mer et le plateau ira en s'élargissant et aura tendance à s'adoucir graduellement. C'est un secteur où la pêche et l'industrie du bois ont largement dominé l'activité économique. On peut le voir comme une sorte de zone de rencontre et d'interpénétration graduelle entre les types d'activités et les avancées du peuplement provenant de l'ouest et de l'est de la péninsule.

Gros-Morne et Manche-d'Épée

Des familles d'origines basque, écossaise, irlandaise, ayant souvent «transité» par les localités de l'est de la péninsule, allaient se regrouper avec celles venues des localités plus rapprochées. À Gros-Morne comme à Manche-d'Épée, les premiers habitants s'établirent vers les années 1860. L'origine du toponyme de Gros-Morne reste assez confuse. Les documents anciens mentionnent plutôt les noms de le grand Masle puis Gros-Môle ou Gros-Mâle. Il semble que ce soit Timothée Auclair qui ait commandé l'adoption du terme Gros-Morne comme dénomination pour le bureau de poste. Quant à l'appellation de Manche-d'Épée, elle serait attribuable à un objet de ce genre qu'on aurait trouvé sur le rivage. Les naufrages, qui furent nombreux sur la côte nord gaspésienne, prennent une place toute particulière dans le secteur. La tradition orale garde le souvenir de deux de ces catastrophes maritimes: celles du «Swordfish» et du «Woodstock» survenues en novembre 1867.



Aux environs de Gros-Morne (Gaston Desjardins, 1996)

Témoignage d'une enseignante au Lac-du-Diable en 1937

En 1910, après la naissance de mes deux enfants, on me demanda pour aller enseigner à Gros-Morne pour le même salaire, et je devais enseigner à 62 élèves, dans la petite sacristie de l'humble chapelle d'alors.

En 1930, je retournai enseigner à Gros-Morne. Les salaires étaient meilleurs: 30.00 \$ par mois. En 1937, je devais aller enseigner dans une colonie nouvelle située à 15 milles dans la forêt, près du Lac-au-Diable ainsi surnommé par les vieux du temps, qui prétendaient qu'un contracteur du nom de Vachon, qui y faisait chantier, et qui jouissait d'une mauvaise réputation, y avait vu le diable. Il y eut une chanson composée par un de ses employés à ce sujet. Huit familles parties s'installer dans cette colonie y avaient bâti une école. Il fallait donc une institutrice! Les salaires étaient plus alléchants, et la classe moins forte. Quarante dollars par mois. Un des colons vint me chercher avec mon bagage. Le voyage fut très long, car ce colon venait me chercher avec son petit boeuf dompté, mais très lent. Partis de Madeleine Centre à 8 heures du matin, nous ne faisons pas du 90 milles à l'heure! Il n'y avait que 15 milles, nous n'arrivâmes à destination qu'à cinq heures du soir. Aujourd'hui ceux qui montent à cet endroit en auto ou en jeep, font le trajet dans une demi-heure. Près de ce lac, aujourd'hui des étrangers, pour la plupart, se sont bâtis des chalets d'été d'assez grande valeur. Les colons eux, n'ayant pas eu d'aide du Gouvernement d'alors, durent s'en aller ailleurs dans une autre colonie, à St-Joachim de Tourelle.

Aimée Fournier, Gaspésie, (juillet 1967).

Le développement local s'est articulé pour une part importante autour des villages de Madeleine et de Grande-Vallée. Ces deux localités avaient d'ailleurs été concédées en seigneurie à la fin du 17^e siècle; personne toutefois ne viendra s'y établir de façon permanente avant le milieu du 19^e siècle. Dans les années 1850, chacune des deux localités comptait une dizaine de familles. Longtemps desservies par des prêtres missionnaires, ces agglomérations ne seront érigées en paroisses qu'au début du 20^e siècle.

Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine



Cette municipalité, au nom à consonance un peu insistante, regroupe trois agglomérations, Manche-d'Épée, Madeleine-Centre et Rivière-la-Madeleine. Vers le milieu du 19^e siècle, des pêcheurs saisonniers en provenance notamment des régions du Bas-Saint-Laurent, de Charlevoix et de la



Le cimetière de Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine (Gaston Desjardins, 1996)

Côte-du-Sud commencèrent à s'établir dans le secteur. Durant la deuxième moitié du siècle, les activités de pêche furent relativement florissantes. L'installation de la William Fruing & Co contribua d'ailleurs largement à la commercialisation de la morue séchée. Le développement de l'industrie forestière, à partir du début du 20^e siècle, favorisa aussi l'accroissement de la population.

À la sortie de la petite anse de Manche-d'Épée, la route quitte le littoral pour gagner les hauteurs du plateau. Environ quatre kilomètres plus loin, sur la gauche, on découvre un petit lac près duquel on a aménagé une halte routière. Ce lac porte le nom bien particulier de lac J'Arrive. Sans doute a-t-on voulu signaler clairement qu'on n'était plus très loin des localités de Madeleine-Centre et de Rivière-la-Madeleine.

Témoignage

Mon mariage, en 1904, mérite d'être raconté. C'était le 24 octobre et il faisait un peu frisquet. Pour arriver à cette chapelle, il nous fallait traverser la rivière, et attendre la marée basse, car alors il n'y avait pas de pont, et en voiture (une sly), pour ne pas se mouiller, il fallait bien s'installer les jambes sur le pare boue de la voiture, et retrousser notre robe longue, et tenir la traîne avec nos mains pour ne pas trop l'abîmer. Pour l'aller, cela a très bien réussi. Mais au retour, la rivière était trop haute; nous les mariés, et M. le curé Baromé Beaulieu, il nous fallut emprunter une embarcation, un flat. Les autres durent traverser les voitures avec les chevaux. Pour nous, nous étions en sécurité; nous allâmes prendre le déjeuner au phare de Cap-Madeleine dont M. François Sasseville était le gardien. Étant un grand ami de mon père, il avait traversé lui aussi, en flat avec nous, et nous avait invités. Les autres vinrent se joindre à nous, et ensemble nous reprîmes la route pour revenir à Manche d'Épée où la noce se continua. Nous demeurâmes à cet endroit de 1904 à 1916 pour déménager ensuite à Petite-Madeleine, près de l'église. C'est là que je passai la plus grande partie de ma vie. De 1916 à 1930, nous avons voyagé ici et là, où il y avait des chantiers mais l'été, nous revenions. Nous avons fêté nos noces d'or en 1954; mon mari décédait en 1958, des suites d'une intoxication due au gaz propane. Il avait 80 ans.

Aimée Fournier, **Gaspésie**, (juillet 1967).

Madeleine-Centre

Cette localité est établie sur une terrasse, assez largement défrichée, d'environ deux kilomètres de longueur et un de largeur. Tout de suite à l'entrée du village, on aperçoit l'église dont la forme du clocher ne manque pas d'intriguer. Sa construction, depuis longtemps souhaitée par les rési-

dants, débuta en 1913. Thomas Raymond, un architecte de Québec, en aurait dessiné les plans. Sur le côté nord de l'église, dominant le cimetière, on a édifié un calvaire dédié à la mémoire d'un jeune homme du village mort en Normandie lors de la Deuxième Guerre mondiale.

En parcourant Madeleine-Centre, vous observerez, tout au long de la route 132, de jolies maisons ancestrales bien entretenues, et quelques granges caractéristiques de la région.

Phare du cap de la Madeleine

L'ensemble des bâtiments du site a toujours été entretenu avec soin. Le phare fut construit en 1905 en remplacement des anciennes installations, plus rudimentaires, qui avaient été aménagées en 1870. C'est une construction circulaire, en béton armé, de 18 mètres de hauteur. Les divers instruments qu'on y retrouve ont été modernisés tout au long du siècle pour répondre aux exigences de la navigation.

Une petite halte panoramique a été aménagée juste à l'entrée du chemin qui mène au phare. De cet endroit, on peut observer l'étonnant banc de sable qui pointe à l'embouchure de la rivière sur une longueur de plus de 1 300 mètres.

Rivière-la-Madeleine

Cet hameau se situe à l'est de la rivière. Vous aurez intérêt à quitter la route 132, pas très loin du pont vers la gauche, pour pénétrer dans ce qui constitue l'essentiel du village. La route débouche bientôt sur l'anse du Cap à l'Ours, où on a aménagé un petit havre de pêche. En continuant vers l'est, on atteint, sur la gauche, la rue de l'Anse où des maisons sont alignées de manière typique sur le pourtour de ce qu'on a appelé la Grande Anse. À la sortie du village, la vue sur l'ensemble du secteur est magnifique à partir d'une halte panoramique aménagée à mi-hauteur de la grande côte.

Le Grand Sault

Il est possible d'accéder à cette chute impressionnante du Grand Sault en empruntant, sur onze kilomètres, une petite route de terre, étroite et sinueuse, à laquelle on accède à partir de la 132 à l'est du pont de la rivière. En 1917, la Great Eastern Paper Company entreprenait d'exploiter, au Grand Sault, une usine destinée notamment à la production du papier. Ce

projet d'envergure mobilisa la plus grande partie de la population des environs. Autour de 1920, la mise en place des diverses installations de la compagnie (barrage, centrale électrique, machinerie, chemin de fer, quai, etc.) nécessitait l'engagement de plus de 600 personnes. Mais les problèmes importants liés à l'exploitation de cette usine se sont échelonnés tout au long de la décennie pour devenir tout à fait insoutenables avec la crise de 1929.

L'esprit des lieux

Le vent nous a aidés pendant la nuit; nous sommes par le travers de la rivière de la Madeleine, célèbre dans les chroniques du pays par les histoires de revenants qui s'y rattachent. Et quel est le matelot canadien qui a fréquenté ces parages sans avoir entendu pendant la nuit les accents plaintifs, les cris lugubres du braillard de la Madeleine.

Quel marin de la côte consentirait à passer quelques jours seul dans ce lieu, où un esprit tourmenté cherche à faire comprendre sa peine? Est-ce l'âme d'un naufragé qui demande la sépulture chrétienne pour son corps et les prières de l'Église pour elle-même? Est-ce la voix du meurtrier condamné à expier son crime au lieu même où il l'a commis? (...)

Serait-ce la terre des Démons, dont parle la cosmographe Thévenet, terre où il prétend que Roberval abandonna sa nièce, la demoiselle Marguerite, avec son amant et une vieille duègne normande? Le vieux conteur place cette terre sur quelque point des côtes du Saint-Laurent et rapporte qu'après la mort de ses deux compagnons, la demoiselle eut longtemps à lutter contre les démons qui, sous la forme d'ours blancs, cherchaient à l'effrayer par leurs cris et par leurs griffes?

L'abbé Ferland, le 22 juin 1836.

Grande-Vallée et Petite-Vallée

On quitte Rivière-la-Madeleine et la route effectue, sur quelques kilomètres, une suite d'ascensions et de descentes un peu vertigineuses avant d'arriver au village de Grande-Vallée. Vous pourrez profiter d'une vue panoramique à partir du belvédère aménagé sur la grande côte à l'entrée du village. Grande-Vallée a longtemps gardé les allures d'un village aux activités fortement centrées sur la pêche. La disposition de l'habitat en garde encore aujourd'hui des traces profondes.

1915: «En charrette à Grande-Vallée»

Je suis un enfant de Grande-Vallée; j'y ai vécu, d'affilée, les quinze premières années de ma vie, à l'exception, peut-être, d'une après-midi que j'ai passée en voyage à Petite-Vallée. C'était en 1915. Il faut que je vous raconte ça.

Mon père et moi, avec «Coq» attelé à une charrette à ridelles, nous étions allés chercher un quintal de morue chez monsieur Pierre Déry. En descendant, j'étais assis, les pieds ballants, face à la mer, c'est-à-dire, dos à dos avec mon père, qui lui, était assis de l'autre côté de la charrette, face au sud. Il «chauffait» Coq. Cette position des deux promeneurs ne favorisait pas autant les épanchements que dans une décapotable 1955, sans compter que chez nous, on ne composait pas beaucoup avec le paternel. D'ailleurs, avec les chemins qu'on avait dans ce temps-là, on en avait assez de se tenir et de se protéger un peu le postérieur. Mais, je puis dire que je n'ai jamais aussi bien vu le parcours Grande-Vallée-Petite-Vallée que cette fois-là. J'ai certainement vu le rocher une grosse heure de temps. Tout de même, l'aller se fit normalement. Je n'ai pas eu le mal... de charrette. Le père Pierre était là. Les affaires traitées et finies, il fallut charger la morue. Papa recevait dans la charrette les petites brassées que, Nil et moi, nous lui lancions par-dessus la roue. Nil, c'était comme une manière de compagnon que j'avais surtout connu en marchant au catéchisme. Mon père faisait une belle petite pile carrée au milieu de la charrette. Si j'étais distrait et il y avait de quoi, par le passage, dans la «stoure», de madame la Dédoune, papa disait «Fish! Fish!» Ma petite brassée lancée nerveusement s'accrochait dans la roue, et... blasphème de blasphème! Après les salutations d'usage: «Si vous repassez, arrêtez nous voir», ce fut le retour. Le paternel, sans mot dire, m'indiqua de m'asseoir en arrière, afin de surveiller la chute possible de quelques morues. Tout de suite, en descendant la côte chez Monsieur Ti-Jean, avec ce satané Coq qui ne pouvait pas trotter franchement, ni retenir honnêtement, je pressentis que ma pile se déplacerait vers l'avant en se disloquant dangereusement. Et mes inquiétudes commencèrent. Les ornières, les roches, les traverses de bois, les ravinages, tout cela faisait que de temps à autre une oreille de morue accrochait dans une roue et rappelait le bruit de crécelle du Jeudi-Saint. La vase en remontant de l'ornière éclaboussait ma pile. Ciel! quel trouble! En montant la côte chez monsieur Alexandre, ma pile revenait en arrière, mais combien défigurée! Dans le fond de la coulée de la Longue-Pointe, il fallut replacer la charge. J'y participai en repoussant vers l'intérieur, à travers les raies de la roue, les malencontreuses oreilles qui dépassaient. Là, cahin-caha, nous entreprîmes le partage proprement dit. Le chemin était à peu près la largeur de la charrette, avec des ornières, des trous, des branches qui vous arrachent le bonnet, etc. Je songeais à la Grand-Côte! Elle était si à pic. Justement, rendu là, Coq fait un faux pas, se redresse brusquement, car il ne tombait pas facilement le vieux Coq, et moi, je plonge dans la brousse à côté du chemin. Je décide alors, de suivre à pied. C'est le cas de le dire, j'étais nu-pieds. Allez donc suivre à pied quand il y a ornières, remblais de foin, pistes de chevaux, trous de vase, roches, chardons, «bouses» de vaches, couleuvres, crapaud, «anchaïs», etc. Il y avait les pontages chez monsieur Alexis! À pied, nu-pieds, c'était pas joli, mais en charrette ce n'était pas tenable.

J. Roland Fournier, **Gaspésie**, (juillet 1965): 131-132.

Havre de pêche

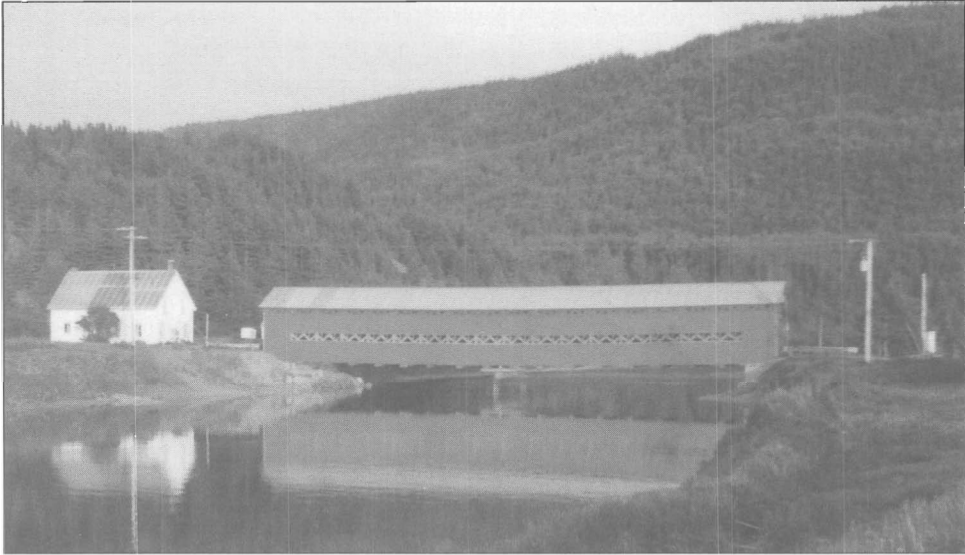
Ce petit havre aménagé à même la rivière est sans doute un des plus pittoresques de la Gaspésie. C'est un peu le coeur du village. Sa fonction sociale et culturelle est indéniable. Une vingtaine de barques sont amarrées le long des quais construits de part et d'autre de la rivière. On y retrouve également quelques tables pour préparer le poisson qui, hélas, se fait bien rare ici comme ailleurs. Et l'ancien entrepôt frigorifique, où les pêcheurs déposaient autrefois leur prise abondante, semble aujourd'hui un peu oublié. La place a été joliment aménagée tout récemment. On a visiblement voulu insister sur le caractère de «place publique» et mettre en valeur un ensemble de sites évocateurs. D'abord une longue promenade de bois, longeant la rivière jusqu'au pont couvert, vous permettra de goûter la chaleur et la sérénité des lieux.



Le quai de Grande-Vallée (Gaston Desjardins, 1996)

Pont Galipeault

C'est un des rares ponts couverts encore existant en Gaspésie. Construit en 1923, son nom lui fut attribué en l'honneur du ministre des Travaux publics de l'époque. Sa travée est de 43 mètres. On a judicieusement installé tout près du pont, comme sur plusieurs autres sites du village, un panneau d'informations historiques. Il faut s'y attarder un peu.



Le pont couvert de Grande-Vallée (Gaston Desjardins, 1996)

Place Alexis-Caron

Ce monsieur et sa famille sont considérés comme les pionniers de Grande-Vallée. À l'automne 1842, le couple Caron, venu de Saint-Jean-Port-Joli, débarque ici avec ses quatre enfants. Forcé d'y passer l'hiver, il décida de s'établir à demeure.

L'église qui domine le paysage des hauteurs du petit cap contribue pour une bonne part au pittoresque du village. Elle fut érigée en 1910. Le presbytère a été construit dans le prolongement de l'église. Le statuaire religieux occupe une place privilégiée sur l'ensemble du site.

Outre la pêche, l'agriculture et l'exploitation forestière ont compté pour une part importante dans l'économie locale. Un moulin s'affiche ostensiblement au sud du village et une scierie est encore en activité à quelques kilomètres à l'intérieur des terres.

En empruntant la petite route, juste avant la rivière, on constate que le développement agricole remonte profondément, d'une bonne dizaine de kilomètres, dans la vallée. Cette vallée servit, à la fin des années 1930, comme site d'expérimentation coopérative associant les activités de pêche, d'agriculture et d'exploitation forestière. On la dénommait alors Vallée d'Esdras pour évoquer l'initiateur de cette expérience. La majorité des terres défrichées sont aujourd'hui en friche.

PARCOURS HISTORIQUES

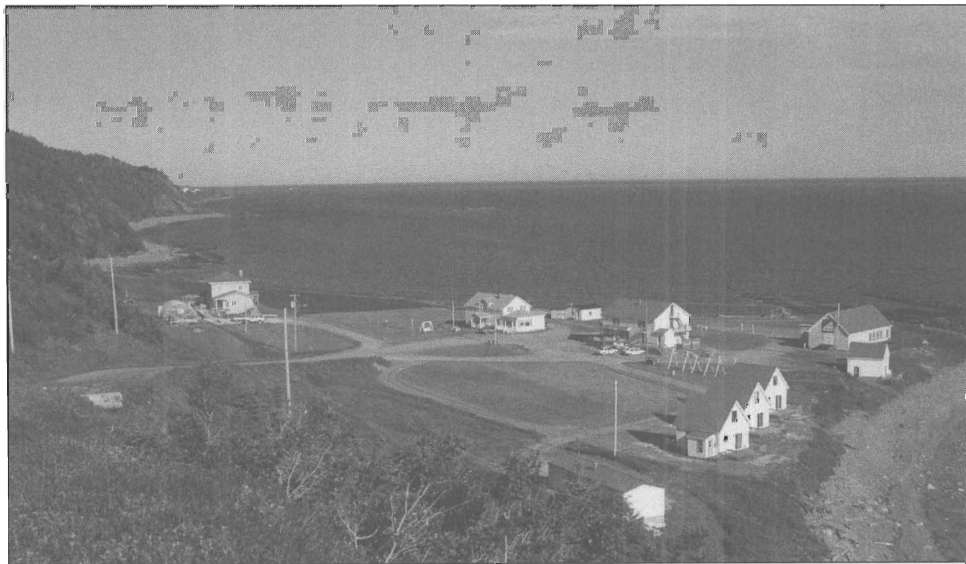
En visitant Grande-Vallée et les environs vous observerez les nombreux oratoires érigés dans tout le secteur. Dédiés à la Madone ou à Saint-Joseph, ces sanctuaires témoignent d'une piété populaire bien particulière. Quelques prototypes jalonnent la route menant vers les établissements agricoles de la vallée de même que la route menant au grand quai à l'ouest du village.

Esdras Minville

Né à Grande-Vallée en 1896, Esdras Minville est considéré comme un personnage marquant dans l'évolution sociale et économique du Québec des années 1930-1960. Il fut, entre autres, professeur à l'École des Hautes Études Commerciales et doyen de la faculté des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal. Il a publié plusieurs livres et articles. Son attachement pour la Gaspésie est manifeste dans l'ensemble de son oeuvre. Il est mort en 1975.

Petite-Vallée

L'essentiel du village de Petite-Vallée se concentre sur les rebords de l'anse où se trouve le havre de pêche qu'on a joliment aménagé pour les visiteurs. Il est possible de profiter d'une vue panoramique intéressante en



La maison Lebreux (Gaston Desjardins, 1996)

empruntant le sentier pédestre du mont Didier. À l'ouest du village, on accède à un endroit dit «La Longue Pointe», par la rue du même nom. Un petit espace dénudé a judicieusement été mis en valeur pour en faire un lieu de diffusion culturelle intéressant. On y retrouve notamment **la maison Lebreux**, une demeure ancestrale accueillante aménagée en auberge ainsi que le café terrasse «La Vieille Forge», où sont présentés des spectacles et des activités culturelles tout au long de l'été.

Signalons également la présence de pourvoiries situées à quelques kilomètres à l'intérieur des terres.

Cloridorme

La municipalité de Cloridorme regroupe les villages de Pointe-à-la-Frégate, Cloridorme et Saint-Yvon. Dans ce secteur les extravagances du relief, constatées précédemment, commencent à s'atténuer. Le littoral laisse apparaître de nombreux petits havres naturels qui ont su favoriser, depuis la fin du 19^e siècle, le développement des communautés locales. Le dessin de la côte, la disposition des habitations, la configuration générale des lieux, ici, peut-être plus encore que dans les localités précédentes, tout confine à l'exploitation des ressources maritimes.

Pointe-à-la-Frégate

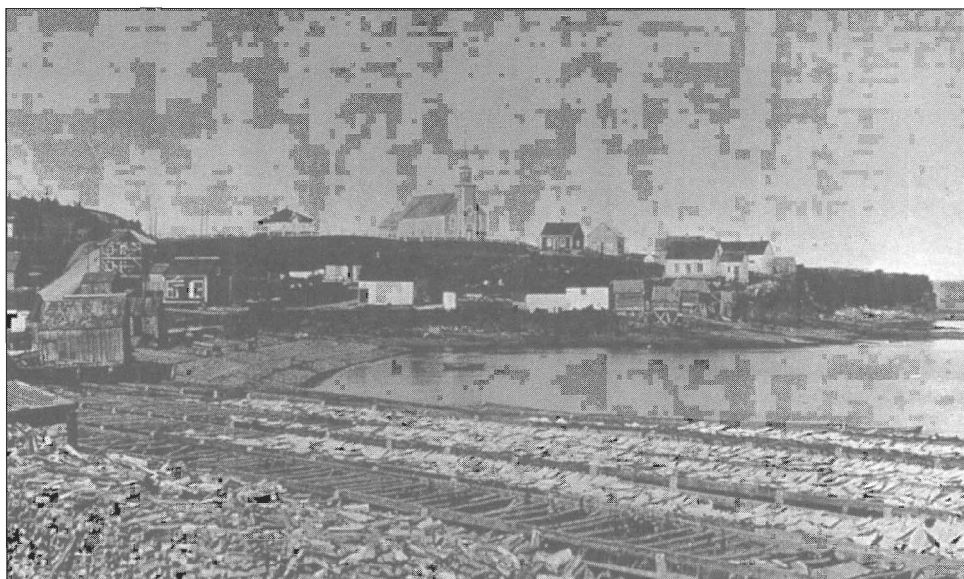
Ce hameau s'étire sur une longue bande de terre passablement dénudée d'une centaine de mètres de largeur. Les habitations, parfois disposées de façon très resserrée, sont directement exposées au vent de la mer. On rapporte qu'une ancienne frégate aurait fait naufrage sur la plage parsemée d'écorchis. Les premiers arrivants du village, retrouvant les vestiges de cet accident, jugèrent à propos de l'évoquer dans la dénomination de leur nouvelle patrie.

Cloridorme

Quelques pêcheurs, en provenance de l'ouest, avaient déjà fréquenté le site lors de leurs activités saisonnières. Vers 1850, une quinzaine de familles s'y étaient établies, ce qui avait justifié la construction d'une pre-

PARCOURS HISTORIQUES

mière chapelle qui fit place, une vingtaine d'années plus tard, à une église plus adéquate. Cette dernière a à son tour cédé sa place, en 1960, à l'église actuelle. À la fin du 19^e siècle, l'ensemble de la municipalité comptait une population d'environ 650 habitants. L'installation à Pointe-à-la-Frégate, comme dans plusieurs autres sites de la côte, des Compagnies Fruing et Hyman avait, depuis les années 1860, contribué à soutenir le développement local. Tout au long du 20^e siècle, diverses entreprises de conservation ou de transformation des produits de la pêche, s'installèrent dans la municipalité.



Cloridorme (Office provincial de publicité du Québec, négatif 5119-42)

Témoignages

Comme dans toute oeuvre colonisatrice, les premiers habitants de Cloridorme eurent à lutter contre la pauvreté et les privations. La hache, la scie, la pioche étaient à peu près leurs seuls instruments de travail pour les campements et le défrichement. Avec les années, le travail et la persévérance, ils parvinrent à garder des boeufs. Le premier cheval qui entra à Cloridorme fut celui de monsieur Charles Huet vers 1870. Il alla le chercher à Sainte-Anne-des-Monts. On l'appelait le vieux «Tom» et on dit qu'il faisait l'admiration des enfants. À l'automne, on se procurait la farine et on s'isolait pour l'hiver. Le lièvre, la perdrix, le porc-épic, additionnés de gibier de mer et de poisson salé, étaient la nourriture ordinaire.

John LeScelleur, **Gaspésie**, (janvier 1965).

Saint-Yvon

En suivant la route dans le prolongement de la localité de Cloridorme on débouche dans le petit hameau de Saint-Yvon qui portait autrefois le nom de Pointe-Sèche. On y a aménagé un trottoir de bois sur le pourtour de la baie et à l'est un petit havre où sont ancrées, en saison, une quinzaine de barques.

Grand-Étang et pointe à la Renommée

Entre Saint-Yvon et L'Anse-à-Valleau, une route côteeuse et sinueuse s'allonge sur une vingtaine de kilomètres. On y retrouve quelques sites hors du commun. D'abord Grand-Étang où on a aménagé une halte routière. C'est un lieu de rêverie des plus grandioses. L'endroit, à trois kilomètres de Saint-Yvon, est aujourd'hui inhabité. Pourtant on pouvait encore y voir, il y a quelques années, des bâtiments témoignant d'activités de pêche saisonnière qui s'étaient maintenues, de façon plus ou moins régulière, depuis la fin du 19^e siècle. Notez également qu'il y eut au début du 18^e siècle des tentatives pour exploiter commercialement une carrière d'ardoise. L'entreprise, d'une rentabilité précaire, n'a pas réussi à se maintenir.

À une dizaine de kilomètres à l'est de Grand-Étang, on remarque, sur la gauche, une petite route de terre menant au site de pointe à la Renommée. Attention de ne pas la manquer! Il faut être prudent, vigilant et bien attentif. Vous parcourez quatre ou cinq kilomètres d'un secteur aujourd'hui à peu près déserté, pour arriver à l'endroit où s'élevait, il y a encore quelques années, le phare de pointe à la Renommée. Outre le phare et les bâtiments attenants, divers aménagements liés à la pêche étaient encore visibles dans les environs. Le phare fut déménagé en 1978 à Québec, au vieux-port. Récemment, grâce à la tenacité d'un comité patrimonial de la localité de L'Anse-à-Valleau, on a obtenu le retour du phare.

Le phare de pointe à la Renommée

Le texte suivant, daté de 1981, a stimulé la fierté gaspésienne. Résultat : au terme de longues démarches, le phare est récemment revenu à son site d'origine.

La Gaspésie, s'est réveillée un peu tard à son patrimoine, mais le mouvement s'annonce lentement. Partout autour de la Péninsule les projets de sauvegarde de nos biens culturels apparaissent (...)

Bref, on s'organise, mais il faut nous donner une chance, quand même. Il y a déjà le fait qu'éveiller la population à la conservation de notre patrimoine, puis de s'organiser, demande du temps. S'il faut en plus qu'on se sauve avec le bien, alors là, mission impossible!

Nous faisons ici directement allusion au déménagement du phare de pointe à la Renommée. Les faits sont les suivants: on a tout simplement démonté le phare de pointe à la Renommée pour le remonter, cet été, pièce par pièce, à côté des quais de la traverse de Lévis à Québec, dans le but de l'intégrer à un programme de visite de la Garde Côtière. Qui l'a fait? La Garde Côtière? Transports Canada? Les petits lutins? Les responsables du déménagement ont fait peu de bruit. On peut déplorer la façon dont la Gaspésie en fut informée: un article de Guy Dubé, dans le Soleil du 14 septembre 1981, qui nous donne les caractéristiques du phare, nous apprend, photo à l'appui, qu'il se trouve à Québec, près de la Place Royale. (...)

Le phare de pointe à la Renommée - on dit aussi Fame Point - c'est une tranche de notre histoire. (...) Construit en 1880, et reconstruit en 1906, il ne fut abandonné qu'en 1977 pour être remplacé par des installations électriques. Pointe à la Renommée constitue plus qu'une installation côtière: on y vit se constituer à proximité un poste de pêche estival par les gens du village de Petit-Cap, près de la Rivière-au-Renard, pour toute la saison de pêche; les Cloutier, les Denis, les Lamarre quittaient Petit-Cap et s'installaient au village de Ruisseau-à-l'Ail pour pêcher sur cette partie de la côte. On pêchait tellement près de la côte, raconte monsieur Élie Cloutier, de Petit-Cap, que les femmes n'avaient qu'à crier du bord de la mer pour appeler les hommes à dîner.

Au phare, avec son télégraphe sans fil, s'ajoutait, au bas de l'escarpement sur le «plain», un village de cabanes de pêcheurs, une glacière et un comptoir postal. Chacun avait son petit jardin, pour assortir l'ordinaire, et quelques animaux. Un petit quai permettait l'accès au «plain» où des vigneaux servaient au séchage de la morue qu'on vendait aux Robin ou Hyman.

C'est le phare de 1906 qu'on a déménagé à Québec. Il s'agit d'une structure cylindrique de 50 pieds de haut et de 12 pieds de diamètre, avec une promenade au sommet de la tour. La lumière du phare s'apercevait à 50 milles en mer et gardait les marins entre la côte et l'île d'Anticosti, à leur entrée dans le fleuve.(...)

Mario Mimeault, **Revue d'histoire et des traditions populaires de la Gaspésie**, (octobre 1981).

L'Anse-à-Valleau, Pointe-Jaune, Saint-Maurice-de-l'Échourie et Petit-Cap

Les quatre dernière localités de notre parcours sont elles aussi intimement liées aux activités de la pêche.

L'Anse-à-Valleau est une petit hameau d'une vingtaine de maisons disposées aux environs du havre de pêche qui domine les lieux. Pour y accéder, il faut quitter la route 132 en prenant tout de suite à gauche au début du village. C'est le seul accès possible. La plus grande partie des activités estivales du village se concentre autour du havre. Vous aurez une vue magnifique de l'ensemble des aménagements de la petite communauté à partir des hauteurs de la route 132 à quelques kilomètres plus loin. Après avoir traversé la localité **de Pointe-Jaune** on arrive aux petits villages **de Saint-Maurice-de-l'Échouerie** et **de Petit-Cap**.

L'église de Saint-Maurice-de-l'Échouerie

C'est une jolie construction en bois qui domine fièrement le village à partir de la pointe. L'église et le presbytère furent terminés en 1916. C'est Georges Plourde, un charpentier d'expérience établi à Rivière-au-Renard, qui dirigea les travaux, comme cela avait été le cas, en 1910, pour l'église de Grande-Vallée.



Saint-Maurice-de-L'Échouerie (La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés, 1930, p. 127)

Bénédition des flottilles

Le touriste qui arrive à l'Échouerie au temps voulu, généralement vers la fin de juin ou de bonne heure en juillet, a l'occasion d'assister à une cérémonie très impressionnante, la bénédiction des flottilles de bateaux de pêche. La cérémonie, en tout point semblable à celle qui s'accomplit sur les côtes de Normandie et de Bretagne, en France, attire toujours la population entière du voisinage. La baie est parsemée de bateaux de pêche décorés avec profusion et ancrés près du rivage, et le clergé, revêtu de ses plus beaux ornements, entouré d'enfants de chœur et de petites filles en habits de fête, fait descendre les bénédiction du Ciel sur les pêcheurs et leurs familles.

La Gaspésie, 1930 p. 127.

Lectures suggérées

Je suis par contre fortement redevable envers les nombreux auteurs qui ont fait ce genre de parcours avant moi. Il est nécessaire de signaler, entre autres, les articles parus dans le **Revue d'histoire de la Gaspésie**, les travaux de Carmen Roy et surtout l'ouvrage magnifique sur le littoral nord de la Gaspésie que Pierre Rastoul et Alain Ross ont publié en 1978. La référence à ce livre paru il y a vingt ans m'a surtout permis de constater combien les traces laissées par le vécu des ancêtres disparaissent rapidement.

BARRE, Georges. **Cap-Chat, un site sylvicole moyen en Gaspésie**. Montréal, Association des camps du Québec, 1978.

BÉLANGER, Jules et al. **Histoire de la Gaspésie**. Montréal, Boréal Express et IQRC, 1981.

BIGNELL, Effie et al. **La vie quotidienne en Gaspésie au début du siècle**. 1983, (1912)

BOURGET, Monique. **Les lendemains du patrimoine**. Gaspé, Société historique de la Gaspésie, 1987.

CREVEL, Jacques et Maryvonne. **Honguedo ou l'histoire des premiers gaspésiens**. Québec, Garneau, 1970.

FERLAND, J. B. A. **La Gaspésie**. Québec, A. Côté et cie, 1877.

LEMIEUX, Mariette. **Mont-Louis se raconte...** Mont-Louis, Québec, 1984.

LÉTOURNEAU, Firmin. «*La Côte nord de Gaspé*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, (automne 1964).

LeScelleur, John. «*Cloridorme, un résumé d'histoire*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, (janvier-mars 1965).

MIMEAULT, Mario. «*Le Mont-Louis et les possibilités d'établissement sur la rive nord de la Gaspésie*». **Gaspésie**, (septembre 1989).

MINISTÈRE DE LA VOIRIE. **La Gaspésie**. Québec, 1930.

MINVILLE, Marie. **Grande-Vallée des Monts 1842-1977**. 1977.

OTIS, Guy. **Moi Jim anglais?** 1992.

PLESSIS, Mgr J. Octave. «*Journal de la mission de 1811 et de 1812*». **Le Foyer Canadien**, vol. 3, (1865).

RASTOUL, Pierre et Alain ROSS. **La Gaspésie de Grosses-Roches à Gaspé**.

ROY, Carmen. **Littérature orale en Gaspésie**. Ottawa, ministère du Nord canadien, 1955.

ROY, Jean-Louis, «*L'héritage maritime gaspésien: une richesse à préserver*». **Gaspésie**, (mars 1984).

SOHIER, Brigitte et Dion GÉRARD. **Marsoui: d'hier à aujourd'hui**. Marsoui, 1985.

Voir les nombreux autres articles de la revue **Gaspésie**.

Notes

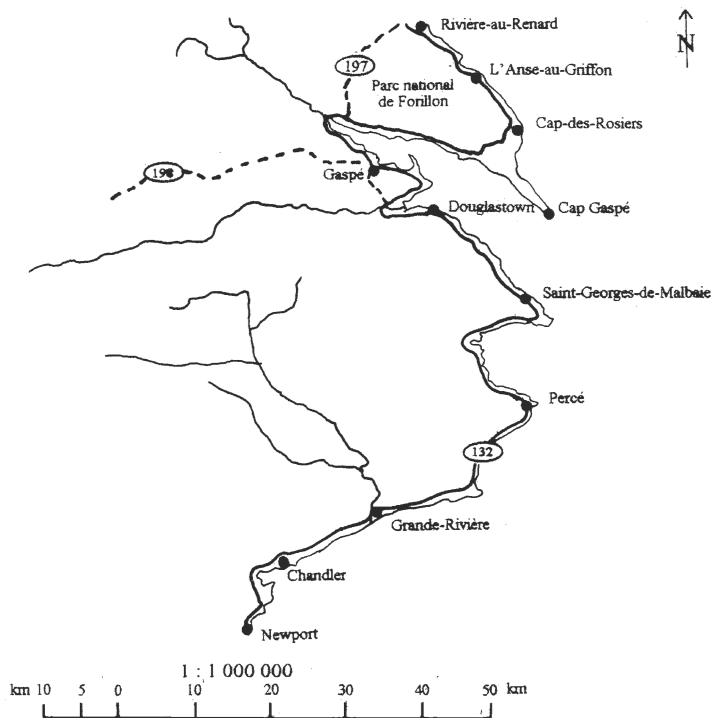
Cette section sur le parc de la Gaspésie et celle sur Murdochville ont été rédigées par Paul Larocque.

II- La Pointe

Parcours

Paul Larocque

LA POINTE



Notre voyage est désormais bien entamé. Le périple que nous venons d'accomplir traversait une plaine littorale souvent étroite, fréquemment ombragée par de hautes falaises, avec, ici et là, de spectaculaires ouvertures sur un pays de l'intérieur quasi désert. Il nous a fait découvrir une population plutôt homogène, aux ancêtres en majorité venus de l'ouest: Bas-Saint-Laurent, Côte-du-Sud, Charlevoix, région de Québec...

Au cours des derniers kilomètres, quelques indices ont subtilement marqué notre entrée dans une zone de transition. Nous nous apprêtons maintenant à obliquer vers le sud, et même plus tard à emprunter une direction sud-ouest. Le paysage architectural va se transformer. La diversité des patronymes va nous étonner. Le peuplement aura souvent une origine plus lointaine. Le littoral, coupé par une série d'obstacles naturels - baies profondes, pointes avancées -, sera moins linéaire, du moins jusqu'au célèbre rocher Percé.

Voici donc la Pointe de la Gaspésie, ouverte sur un océan d'où surgirent, un jour, d'étonnants voiliers...



Une ancienne barge (Archives de l'UQAR, fonds Rioux)

1) De Rivière-au-Renard à Cap-des-Rosiers

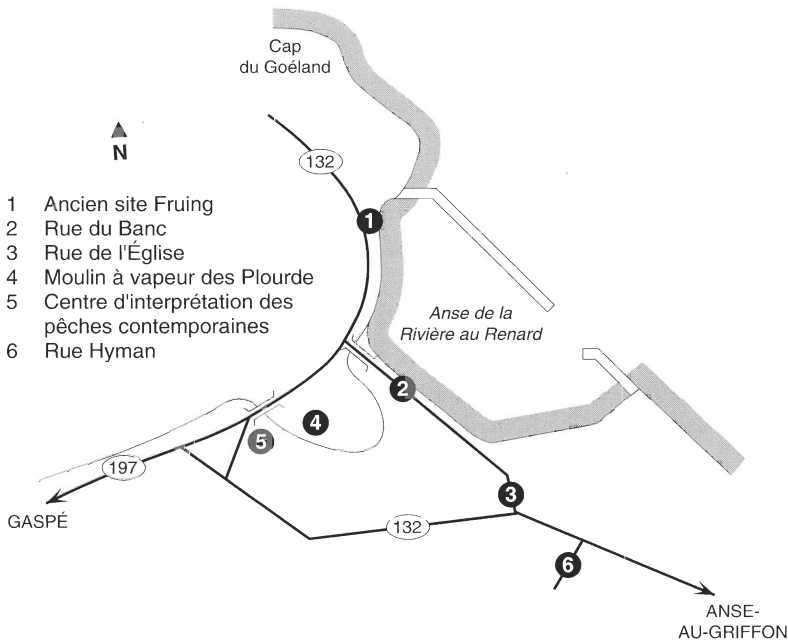
La baie de Gaspé n'est maintenant plus très éloignée. Les trois localités que nous allons parcourir n'en sont séparées que par un alignement de hautes collines traversant la péninsule de Forillon. Dès la seconde moitié du 19^e siècle, Rivière-au-Renard, L'Anse-au-Griffon et Cap-des-Rosiers ont d'ailleurs toutes trois bénéficié d'un lien routier rudimentaire avec le versant nord ou le fond de la baie. Leur peuplement composite témoigne de leurs relations précoces avec les établissements du sud. Avant la venue de prêtres catholiques résidants, des missionnaires établis successivement à Carleton, Percé et Douglstown y ont fait des visites espacées. Ils ont inscrit dans les registres de ces paroisses les noms des premiers pionniers, ainsi que les principaux actes religieux ayant marqué leur existence de pêcheurs saisonniers, puis sédentaires: mariages, baptêmes, décès... Plusieurs des nouveaux venus avaient d'abord séjourné à Gaspé, à Percé et encore plus au sud avant d'effectuer une remontée jusque dans la zone où nous sommes, plus exposée aux vents du large et, par là même, moins fréquentée. Plusieurs étaient des «Canadiens» originaires de Bellechasse, Montmagny, L'Islet tandis que d'autres provenaient du continent européen: Angleterre, Irlande, îles anglo-normandes, Pays basque, etc. La population a d'ailleurs longtemps parlé un mélange de français et d'anglais avant que la francisation ne l'emporte.

L'ouverture de Rivière-au-Renard, L'Anse-au-Griffon et Cap-des-Rosiers découle de l'essor des pêcheries sédentaires sur la portion nord-est de la péninsule gaspésienne. Plus tôt et plus directement encore qu'à Cloridorme et Saint-Maurice, le peuplement peut y être associé à l'expansion des activités de poissonniers en quête de nouveaux espaces marchands et de producteurs additionnels. À l'instar des missionnaires et de plusieurs pionniers, eux aussi venaient du sud, leurs principaux établissements étant situés à Grande-Grave, à Gaspé, à Percé, à Paspébiac. La population groupée autour des principales anses a été longtemps clairsemée. Il a fallu attendre la fin du 19^e siècle avant que les communautés de L'Anse-au-Griffon et de Cap-des-Rosiers n'approchent le sommet historique de mille habitants. Déjà à cette époque cependant, Rivière-au-Renard, lien naturel entre Gaspé et les localités sises plus à l'ouest, semblait voué à un développement plus considérable. D'hier à aujourd'hui, les indices sont nombreux: premier prêtre résidant (1855), première érection canonique

(1860), première église en lieu et place de la chapelle initiale (1863), première implantation d'une communauté religieuse enseignante (1921-soeurs du Saint-Rosaire)... Voilà sans doute pourquoi, dans les années 1920, pas moins de 125 barques de pêche trouvaient refuge derrière le banc de sable à l'embouchure de la petite rivière au Renard. Aujourd'hui encore, une population un peu plus dense et d'imposantes infrastructures portuaires reflètent cet élan, en dépit des difficultés actuelles du monde de la pêche.

Peu avant d'arriver à Rivière-au-Renard, la route s'élève pour longer le cap Goéland. À l'intérieur des terres, on aperçoit la vallée de la rivière au Renard. Quelques pâturages y subsistent, évoquant les efforts autrefois consacrés à asseoir la complémentarité de la pêche et de l'agriculture. La route 197 qui la longe à l'est (appelée montée Morris, du nom d'un ancien curé) traverse la péninsule Forillon et conduit directement à Gaspé, distante d'une vingtaine de kilomètres. On amorce ensuite un virage: la route 132 descend et s'apprête à longer l'anse au fond de laquelle se retrouve l'essentiel de l'habitat, dominé par une vaste église blottie au pied d'un amphithéâtre naturel fermé par une série de collines.

Rivière-au-Renard



Ancien site Fruing

À l'extrémité ouest de l'anse se dresse une maison au toit à deux versants avec quatre lucarnes. Sise à proximité du barachois et de l'ancien havre, elle a été jadis habitée par le gérant de la compagnie de poisson Fruing. Après que cette dernière eut déclaré faillite en 1916, un ex-commis, M. Luce, l'a rachetée et elle a progressivement été transformée en un hôtel prolongé d'une série de motels (hôtel-motel Le Caribou). Elle était autrefois plus rapprochée du chemin, au milieu d'un complexe de pêche comprenant plusieurs bâtiments situés de part et d'autre de la route.

Pêcheurs révoltés

En 1909, c'est sur le site Fruing que se présentèrent une cinquantaine de pêcheurs de Rivière-au-Renard, de L'Anse-à-Valleau, de Pointe-Jaune, de l'Échouerie, de Petit-Cap. Objectif de cette démarche collective: revendiquer une hausse du prix payé pour la morue. Une altercation s'ensuivit avec les agents des compagnies, qui furent maîtrisés et promenés en triomphe dans le village. Le geste fut sévèrement réprimé: une frégate canadienne débarqua un contingent de soldats qui ratissèrent tous les villages compris entre la Pointe-à-la-Renommée et Rivière-au-Renard. À court terme, l'épisode s'est traduit par l'emprisonnement à Percé d'une vingtaine de pêcheurs. À long terme, il a sans doute catalysé une prise de conscience qui allait conduire, à compter de 1923, à la fondation de coopératives de pêche.

Jacques Keable, **La révolte des pêcheurs. L'année 1909 en Gaspésie.**

Rue du Banc

Peu après l'auberge, un virage à gauche donne accès à **un petit pont** conduisant au barachois. La construction d'un premier pont à cet endroit remonte à 1867: reposant sur des pilotis, il avait en guise de tablier quelques madriers largement espacés entre lesquels on voyait s'écouler l'eau de la rivière. **Le barachois** a accueilli les pionniers de Rivière-au-Renard: dès 1836, un visiteur, l'abbé Ferland, y dénombrait dix-huit familles dont les maisons avoisinaient les vigneaux disposés sur le rivage. Les barques trouvaient abri à proximité dans un bassin naturel sis à l'embouchure de la rivière, là où le quai D'Amours accueille aujourd'hui des barques de pêcheurs. L'aspect du banc n'est certes plus le même, à la suite de plusieurs opérations de remplissage. Les maisons y sont notamment plus clairsemées depuis que le coeur des activités de pêche, avec la modernisation, s'est déplacé plus à l'est. On observera toutefois la présence de magasins et d'entrepôts dont l'architecture typique de la première moitié du siècle se re-

trouve en maintes localités du comté, notamment **le magasin Robin** au toit légèrement incurvé.



Le barachois d'autrefois (Office provincial de publicité du Québec, négatif 3424-41)

Rue de l'Église

La rue du Banc croise la rue de l'Église. Située de l'autre côté de la route 132, **l'église** actuelle date de 1955, année où on a démolie l'ancienne dont l'existence remontait à 1863. Une réplique de la façade de cette église disparue est aujourd'hui visible, à mi-pente d'une colline derrière le temple actuel, non loin d'une croix de métal érigée en 1949 à l'issue d'un congrès diocésain des vocations. Rappelons que la paroisse a été érigée en 1860 sous le patronage de Saint-Martin. Elle regroupait près de 500 communiants répartis entre L'Anse-à-Valleau et L'Anse-à-Fugère, en plus de ceux des missions de Grande-Grave et de Cap-aux-Os, postes auparavant desservis à partir de Douglstown. Une étape décisive avait alors été franchie: l'époque de la mission dotée d'une humble chapelle desservant surtout une population flottante de pêcheurs saisonniers était révolue.

Centre d'interprétation des pêches contemporaines

Situé en contrebas de l'intersection des routes 132 et 197, le centre rappelle l'essor contemporain des pêcheries dans la localité, dont témoi-

nent les infrastructures accessibles à l'est de l'anse via la rue du Parc. En 1954, trois années après la mise en service des premiers chalutiers québécois, la fédération coopérative de Pêcheurs-Unis du Québec y a aménagé le plus vaste atelier de la province pour l'apprêtage de filets de morue congelés. L'infrastructure initiale a été remplacée par une petite usine en 1960, après que le havre eut été considérablement prolongé et modernisé. Par la suite, les gouvernements ont cherché à appliquer une politique axée sur la modernisation et la polarisation en créant à Rivière-au-Renard un parc industriel de pêche où l'on transforme aujourd'hui la crevette et le poisson de fond. Près du tiers des navires de pêche québécois de 15 mètres et plus sont aujourd'hui rassemblés à l'abri du brise-lames qui ferme presque totalement l'anse. Plusieurs sont manifestement sous-utilisés en raison de la crise du poisson de fond et du contingentement des captures de crevettes.

Aujourd'hui, les coopératives de pêche n'existent plus mais d'autres entreprises, souvent issues du milieu, ont pris la relève. On peut visiter leurs installations dans le parc en empruntant un minibus ou sa propre voiture. Il n'y a pas que les usines: les services annexes tels le parc d'hivernement et la fabrique de glace sont tout à fait dignes d'intérêt. Et une fois sur place, pourquoi ne pas humer l'air du large, examiner les bateaux et discuter avec les pêcheurs?

Le moulin à vapeur des Plourde

Situé près du centre d'interprétation, de l'autre côté de la rivière, le moulin a été construit entre 1907 et 1909 par Georges Plourde, grand-père du propriétaire actuel. À l'origine, on y a à la fois moulu le grain, scié le bois et taillé des bardeaux de cèdre. Aujourd'hui, seules la scierie et la machine à bardeaux sont en état de fonctionnement. Le site comprend quatre bâtiments: la scierie, l'office, le moulin à bardeaux et un garage. La scierie, un bâtiment de deux étages de forme rectangulaire prolongé par une annexe, est dominée par une cheminée d'une hauteur de 20 mètres reliée à une chaudière et à une machine à vapeur de puissance élevée. Une scierie mue par la vapeur: ce fait unique en Gaspésie et rare au Québec mérite d'être souligné. Bien avant l'introduction de l'électricité, des artisans soucieux de faire évoluer leur métier n'ont pas reculé devant l'innovation, dotant leur entreprise d'un outillage plus efficace qu'une roue à eau ou la hachette et le maillet des tailleurs de bardeaux d'antan¹.



Le moulin à vapeur des Plourde (Paul Larocque, 1996)

À l'est de l'église

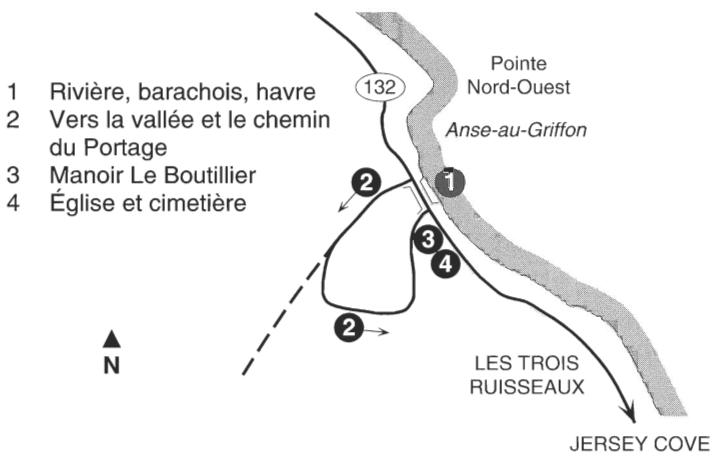
De retour sur la route 132, nous nous dirigeons vers la sortie est de Rivière-au-Renard. À droite, entre l'église et la polyvalente Antoine-Roy, **la petite rue Hyman** conduit à une maison grise récemment rénovée, couverte d'un toit à quatre versants de style «regency». Elle a jadis été habitée par le gérant local de la compagnie de pêche Hyman, à une époque où la rue se prolongeait jusqu'à la hauteur de l'actuelle rue du Parc, en contrebas.

Un peu plus loin, à gauche, une entreprise productrice de morue salée et séchée utilise encore **des vigneaux**. On peut souvent observer les employés en train de retourner, d'empiler ou de transporter la morue.

La route longe ensuite le hameau de L'Anse-à-Fugère. Nom d'homme ou déformation du mot fougère (plante)? Une tradition orale évoque la noyade d'un nommé Fougère, avant même l'époque des missionnaires. Le corps aurait été repêché dans l'anse. Sur un cap dominant la mer, on apercevra furtivement un moulin à scie artisanal débitant le bois depuis le début du siècle, peut-être à l'origine avec une roue à vent. La route s'écarte ensuite

de la mer sur quelques kilomètres. Entrent dans le champ de vision une croix de chemin, quelques dépendances agricoles anciennes puis, tout à coup, un kiosque marquant l'entrée du parc Forillon. Plus loin, la route contourne la pointe du Nord-Ouest et débouche rapidement au coeur d'une anse étendue et assez profonde.

L'Anse-au-Griffon



Le toponyme de L'Anse-au-Griffon aurait-il quelque lien avec la venue en cet endroit en 1732 d'un navire français appelé «Le Griffon»? Faut-il voir dans «Griffon» une déformation de l'expression «Fond Gris» qualifiant l'aspect grisâtre des fonds marins à l'intérieur de l'anse? Aucune explication n'est sûre. Une légende rapporte même que le diable aurait répondu à l'appel de naufragés en détresse en laissant la marque de ses griffes sur la chaloupe dans laquelle ils avaient pris place.

La rivière, le barachois et le havre

Source d'approvisionnement en eau douce pour les pêcheurs, la petite rivière au Griffon débouche sur un havre dont le quai, aujourd'hui protégé par un brise-lames, a été construit en 1932. Derrière une barre de sable sont amarrées quelques barques de pêche côtière. Le premier pont jeté sur la rivière a été construit vers 1865. À cette époque, les «cook-rooms» abon-

daient dans ce secteur, favorisant une promiscuité estivale qu'un missionnaire a déplorée. Plusieurs établissements de pêche y ont coexisté ou s'y sont succédés au fil des ans: Janvrin, Le Boutillier, Fruing, Robin, Pêcheurs-Unis (fédération de coopératives). Rien de tout cela ne subsiste aujourd'hui. Signe des temps: c'est plutôt la crevette que le poisson de fond que l'on apprête.

La vallée et le chemin du Portage

À partir du quai, un regard vers l'intérieur des terres permet de constater la profondeur de la vallée bordée de collines. Au sud, elle rejoint presque la baie de Gaspé. Une route bien connue des missionnaires la traversait autrefois jusqu'à Penouille d'où on pouvait, en barque, gagner Gaspé. Le long de cette route s'échelonnaient plusieurs petites fermes et autres propriétés dont quelques moulins à scie réputés dans toute la région. On peut aujourd'hui encore emprunter **le chemin du Portage** sur quelques kilomètres, du côté ouest de la rivière. Au-delà d'une barrière, l'ancien chemin empiète sur le territoire du parc Forillon et n'est plus accessible qu'aux piétons et cyclistes. À partir de cet endroit, un pont permet de franchir la rivière et de revenir le long du rang Saint-Patrice.

Le manoir Le Boutillier

On reconnaîtra facilement ce bâtiment peint en jaune, tourné vers l'anse perpendiculairement à la route. Son orientation permettait jadis aux commis de John Le Boutillier de mieux observer les activités des pêcheurs dans le havre. Édifié en 1860, le manoir est aujourd'hui le plus ancien bâtiment de la localité. Suivant la tradition orale, on aurait récupéré, lors de la construction, une importante cargaison à bord d'un navire naufragé, **l'Arabian**. Se serait-on trompé de navire? Selon les archives, **l'Arabian** ne transportait pas de bois. Quoi qu'il en soit, le bois de pin est omniprésent à l'intérieur comme à l'extérieur du manoir, à l'exception du toit de bardeaux de cèdre. L'édifice en impose avec ses 20 mètres de longueur, ses 12 mètres de largeur, ses lucarnes à pignon percées de fenêtres à battants, son escalier intérieur en colimaçon ne reposant sur aucun appui. Particularité étonnante: les larmiers prolongeant le toit à deux versants sont cintrés. Cette forme incurvée, rarissime en Gaspésie, serait-elle due à la présence, lors de la construction, de charpentiers de la Côte-du-Sud ou du Bas-Saint-Laurent, régions où l'usage en était plus répandu?



Le manoir Le Boutillier (Paul Larocque, 1996)

Le manoir et son site évoquent l'un des personnages les plus connus en Gaspésie au 19^e siècle. Né à Jersey en 1797, John Le Boutillier, ancien commis de la célèbre compagnie Robin, venait en 1833 de se lancer pour son propre compte dans le commerce du poisson à Percé lorsqu'il a choisi, en un geste audacieux, d'étendre ses activités en ouvrant une série de succursales: outre Percé et Gaspé, il s'est aventuré sur le littoral nord de la Gaspésie. L'Anse-au-Griffon, Rivière-au-Renard, Mont-Louis, Sainte-Anne-des-Monts... En raison de ses nombreuses activités publiques, John n'a jamais résidé au manoir de façon permanente. À son décès en 1872, ses enfants Charles et Éliza ont hérité de l'établissement de L'Anse-au-Griffon. Lorsqu'une faillite a été déclarée en 1899, le manoir servait depuis longtemps de résidence d'été, de bureau et de magasin. Il est devenu en 1903 la propriété d'Ambroise Chouinard. Classé monument historique en 1974 et devenu propriété du ministère québécois des Affaires culturelles, il est ouvert aux visiteurs depuis 1979 en plus de constituer un centre d'animation socio-culturelle pour la population locale².

John Le Boutillier, personnage public

John Le Boutillier a connu une carrière politique particulièrement riche. Au plan national, peu de politiciens pourront se vanter, au terme de leur carrière, d'avoir connu trois constitutions différentes, d'avoir côtoyé les gouverneurs Elgin, Gosford, Aylmer et Metcalfe et les grands chefs de file de notre histoire: Louis-Joseph Papineau, Louis-Hyppolite Lafontaine, Georges-Étienne Cartier, Robert Baldwin, George Brown, John Alexander Macdonald, et enfin, d'avoir été choisi comme sénateur. Il a assisté aux débats qui ont conduit à la création du Canada et reçu chez lui les Pères de la Confédération.

John Le Boutillier aura une grande influence sur le développement de la Gaspésie. Le réseau routier prendra forme avec lui. Il réclamera sans cesse des fonds pour le développement du système scolaire et demandera des améliorations du système judiciaire. Il appuiera la création du port libre de Gaspé et conseillera les chefs du pays sur les implications de certaines ententes internationales, notamment les traités de pêche.

John Le Boutillier est élu à la Chambre des Communes pour la première fois en 1834. Il sera aussi élu en 1844, 1854, 1861 et 1864.

Le manoir Le Boutillier, votre résidence secondaire!, Imprimerie du Havre, S.D.

L'église et le cimetière

En 1836, l'abbé Ferland n'a dénombré que quarante-sept communiants aux abords de l'anse, mais il importe de considérer que la population



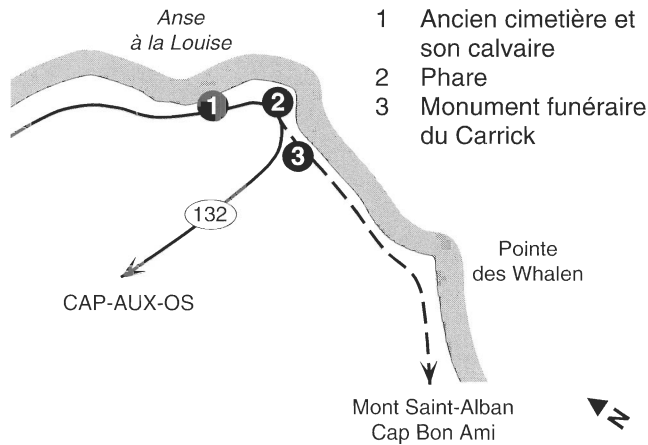
Un calvaire et un présentoir (Paul Larocque, 1996)

était surtout d'origine anglaise ou irlandaise. En 1867, une chapelle d'une longueur de 12 mètres répondait de moins en moins aux besoins des 250 fidèles de la desserte. Érigée canoniquement en 1874, la paroisse de Saint-Joseph de L'Anse-au-Griffon n'a accueilli un premier prêtre résidant qu'en 1886. Construite sur le site actuel, la première église a ouvert ses portes en 1904. Incendiée en 1922, elle a été remplacée par une seconde qui a connu le même sort en 1939. L'église que nous avons sous les yeux a été construite peu après. Derrière elle, le cimetière vallonné mérite une visite. Sous une grande croix de bois reposent les restes des pionniers, transportés là à partir d'un premier cimetière. Sur les pierres tombales, une étonnante diversité de patronymes évoquent la France, la Grande-Bretagne et l'Irlande.

Jersey Cove

Entre L'Anse-au-Griffon et Cap-des-Rosiers, la plaine s'élargit, descendant en pente douce vers le littoral escarpé. Au-delà de cette surface déboisée se découpe le territoire du parc Forillon. La route atteint d'abord le petit hameau **des Trois-Ruisseaux** dont le pont couvert (1920-1960) a aujourd'hui disparu. Sur la droite, on pourra observer une croix de chemin bien entretenue. Peu après, sans signalisation, apparaît **Jersey Cove**, une petite anse partiellement fermée par un brise-lames en bois et fréquentée par des pêcheurs des localités de Cap-des-Rosiers et de L'Anse-au-Griffon. Ce lieu autrefois jalonné de maisonnettes et autres bâtiments de pêche doit son nom à un peuplement pionnier aujourd'hui disparu: celui de Jersiais arrivés dans ce secteur au cours des années 1830 pour y pratiquer la pêche. John Sorsoleil, chef de file du groupe, y avait construit un moulin à farine et un moulin à scie mus par l'eau. Une chapelle méthodiste a aussi été construite en 1864. Au tournant des années 1870, l'exode a été général et la communauté s'est éteinte. Crise de la pêche? Crise de la chasse à la baleine? Le mystère plane encore³.

Cap-des-Rosiers



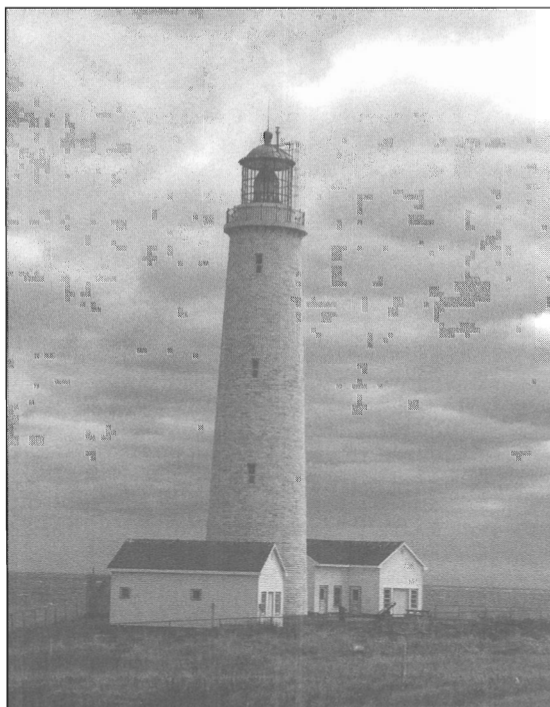
On entre ensuite dans Cap-des-Rosiers, où l'habitat est disposé de façon assez linéaire le long de la route. Champlain aurait ainsi nommé ce lieu en 1632 en raison de l'importance des rosiers sauvages recouvrant les falaises peu élevées mais escarpées dominant le rivage. Cette interprétation ne fait pas l'unanimité: sur cette côte propice aux naufrages, certains ont, par exemple, évoqué l'arrivée d'un rescapé nommé Desrosiers.

L'ancien cimetière et son calvaire

La paroisse a été érigée canoniquement en 1872, année marquant l'arrivée d'un premier prêtre résidant. Sa population était de diverses origines: Irlande, îles anglo-normandes, Côte-du-Sud, Grande-Grave, Percé, Malbaie... Alban Bond, qui hébergeait les premiers missionnaires, a donné son prénom à la paroisse, de même qu'au plus haut mont de la péninsule Forillon. Une première église, bénite en 1897, a remplacé les chapelles initiales et servi la communauté jusqu'en 1964. Du côté nord de la route, face à l'église actuelle, se trouve **l'ancien cimetière**, utilisé jusqu'en 1946. À l'extrémité de l'allée centrale, **un calvaire** daté de 1915 capte l'attention. Un présentoir de bois blotti sous la croix noire abrite une sculpture soigneusement ouvragée, protégée des intempéries par une plaque de verre.

Le phare

Plus à l'est s'élève un phare d'une hauteur impressionnante. Sa construction remonte à 1858 et en fait le plus ancien phare de la Gaspésie. Le contexte de sa création tient à la popularité et à la rapidité de la navigation à vapeur, à l'intensification du trafic maritime et aux pressions d'armateurs tels Hugh Allan (Montréal Ocean Steamship Company). Le gouvernement du Canada-Uni a donc accommodé les marins en multipliant les repères lumineux au cours des années 1850: la région des Grands Lacs, l'île d'Anticosti, le détroit de Belle-Isle et, du côté gaspésien, Cap-des-Rosiers ont été parmi les sites retenus.



Le phare (Paul Larocque, 1996)

Avec sa tour de neuf étages et son élévation de 35 mètres, le phare de Cap-des-Rosiers est le plus haut du Canada. Lors de la construction, placée sous la responsabilité de l'ingénieur François Baby, les matériaux ont dû être livrés par bateau dans cette région dépourvue de havre et encore très peu peuplée.

La lumière a été intensifiée par un système dioptrique- une lentille concentrant les rayons lumineux en un puissant faisceau horizontal- et l'énergie a initialement été produite par la combustion d'huile de marsouin et plus tard d'huile de colza en attendant, au vingtième siècle, l'huile de charbon. Aujourd'hui encore, l'appareil optique originel est toujours en place, même si la source lumineuse est depuis longtemps électrique.

Lorsque la visibilité était nulle, un canon à brume et plus tard une puissante sirène prenaient la relève. À compter de 1879, le gardien a aussi exercé les fonctions de télégraphiste, signalant l'entrée des navires dans le fleuve⁴.

Repères visuels depuis le phare

À partir de la falaise dominée par le phare, on aperçoit un peu à l'ouest l'Anse-à-Louise. Plusieurs poissonniers (Hyman, Fruing...) ont au fil du temps établi des postes de pêche au fond de cette anse peu profonde, où se sont également installées les organisations coopératives locales à compter de 1923. Les anciens se rappellent encore qu'un comité local de chômeurs y avait construit un quai (aujourd'hui disparu) pendant la crise des années trente, sous la direction du curé Guillaume Cassivi.

Plus à l'est, à l'intérieur des limites du parc Forillon, un havre plus récent(1946) sert encore d'abri à quelques embarcations de pêche côtière. C'est également de cet endroit que part un bateau de croisière transportant les touristes désireux d'observer de plus près la façade abrupte du mont Saint-Alban (600 mètres) ainsi que les falaises du cap Bon Ami et du cap Gaspé, au pied desquelles phoques communs, phoques gris et baleines prennent souvent leurs ébats. Le havre avoisine la pointe des Whalen, qui doit son nom à une famille pionnière. Le secteur de la pointe est un peu le berceau de Cap-des-Rosiers: la première chapelle y avait été construite, le premier cimetière y avait été aménagé. Pendant longtemps, cet endroit a aussi été le site de l'une des deux premières écoles de la paroisse. Mentionnons que la création du parc en 1970 a eu pour effet de soustraire au territoire de la localité sa portion la plus orientale ainsi que, plus au sud, les deuxième, troisième et quatrième rangs.

Le monument funéraire du Carrick

Parmi les nombreux naufrages survenus le long de cette côte exposée à de forts vents du nord-est, il en est un dont les circonstances dramatiques ont laissé un vif souvenir dans la mémoire collective. En 1847, au plus fort d'un mouvement migratoire découlant de fortes tensions démographiques ressenties en Irlande, **le Carrick**, petit voilier à deux mats parti du port irlandais de Sligo, a été surpris par une tempête d'avril dans le golfe du Saint-Laurent. Poussé vers la côte par un ressac irrésistible, il a coulé sur une série de récifs un peu au sud du phare actuel. Sur un total de 180 personnes, seulement 48 ont survécu. La mer a rejeté 87 corps sur le rivage qui ont été ensevelis dans une fosse commune.

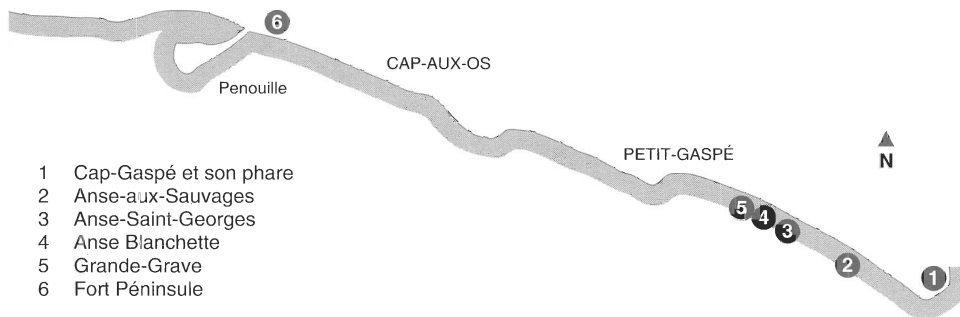
En 1900, la fabrique de la paroisse Saint-Patrick de Montréal a érigé un monument à la mémoire des naufragés. Retrouvée miraculeusement en 1968 à Blanc-Sablon, à l'extrémité orientale de la Côte-Nord du Québec, la

cloche du Carrick a pu être disposée à côté du monument visible le long du chemin conduisant au havre de Cap-des-Rosiers-Est.

Aujourd'hui à Cap-des-Rosiers, seule la famille des Kavanagh descendrait directement de victimes du naufrage. Patrick Kavanagh, son épouse Sarah Macdonald et leur fils Martin ont fait souche dans la localité, après avoir perdu cinq filles au cours du drame. Quatre autres enfants sont nés de leur union⁵.

La route qui conduit au monument et au havre mène aussi à l'entrée du secteur nord du parc Forillon. Au terme d'une brève montée, le visiteur se retrouve à proximité du cap Bon Ami. À partir de là, s'il est bien chaussé, il pourra excursionner jusqu'au sommet du mont Saint-Alban (environ deux heures de marche). Par temps clair, la vue depuis le sommet est incomparable dans toutes les directions. D'autres sentiers, spontanément tracés par les premiers résidents de la côte et aménagés depuis, conduisent à travers bois jusqu'au secteur sud du parc, du côté de la baie de Gaspé.

2) Le versant nord de la baie de Gaspé



Nous voici maintenant sur la route conduisant à Cap-aux-Os. Autrefois, elle était appelée chemin Laurencelle (et souvent, par déformation, chemin de la Rancelle) du nom du constructeur du phare de Cap-des-Rosiers. Ce dernier avait dû procéder à l'aménagement d'une piste pour acheminer des matériaux de la baie de Gaspé jusqu'à l'emplacement du phare. Graduellement, cette piste est devenue un chemin plus carrossable en hiver qu'en été. Le tracé initial du boulevard Perron, première route de ceinture de la Gaspésie complétée en 1929, obliquait vers Gaspé à partir de Rivière-au-Renard. Mais les vives doléances exprimées par les populations de L'Anse-au-Griffon et de Cap-des-Rosiers ont rapidement convaincu les autorités de la province de la nécessité de prolonger plus à l'est le boulevard. L'ancien chemin est donc devenu, avec un tracé légèrement modifié, une véritable route.

Vallonnée et souvent panoramique, cette route traverse la péninsule Forillon sur une distance de sept kilomètres. Après une montée assez raide, une vue imprenable sur la baie de Gaspé récompense le visiteur. Large (12 kilomètres entre cap Gaspé au nord et pointe Saint-Pierre au sud) et profonde (28 kilomètres à partir de son entrée jusqu'à la rivière Darmouth à l'ouest), la baie a des eaux généralement moins agitées que celles de la région que nous avons quittée. Elle se termine par un bassin constituant

l'un des plus beaux ports naturels au monde. Deux longs bancs de sable en délimitent l'entrée: celui de Penouille au nord et celui de Sandy Beach au sud. Deux imposantes rivières à saumon se déversent dans le bassin: au nord de Gaspé, la rivière Darmouth ferme ce que l'on convient d'appeler le bassin du nord-ouest; au sud, la rivière York alimente le bassin du sud-ouest. Il sera plus loin question d'une troisième importante rivière, la Saint-Jean, qui débouche derrière le barachois de Douglastown au sud-est de la rivière York.

Le versant nord de la baie de Gaspé a été une zone fréquentée très tôt, dès le régime français. Aux pêcheurs saisonniers, habituellement nombreux et actifs, se sont ajoutées au 18^e siècle quelques entreprises de pêche faisant appel à des engagés sédentaires. En 1758, le capitaine Bell, adjoint du général Wolfe, a décrit avec force détails le butin saisi ou détruit dans la baie par une armée anglaise victorieuse à Louisbourg et chargée d'aplanir tout ce qui avait un caractère francophone le long de la grande voie maritime menant à Québec.

C'est au 19^e siècle que le développement de cet espace a culminé. On doit au dynamisme d'une poignée d'entrepreneurs en pêcheries, successivement établis dans le secteur de Grande-Grave, la venue d'un peuplement modeste mais déterminant où les éléments anglo-normands protestants- Jersey, Guernesey - ont tenu une plus large place qu'ailleurs. Une à une, les petites anses de la côte, proches du grand large, convenablement abritées et propices au séchage ont été occupées. Elles étaient de surcroît voisines d'espaces boisés suffisamment riches et accessibles pour fournir une précieuse matière ligneuse et justifier l'aménagement de clairières à vocation agricole. La pêche a cependant été moins intensive au fond de la baie, particulièrement à partir de Cap-aux-Os. Même si la mer a marqué le mode de vie des communautés qui s'y trouvent, elles ont davantage tiré leur subsistance des ressources de la terre et, de plus en plus, de la forêt.

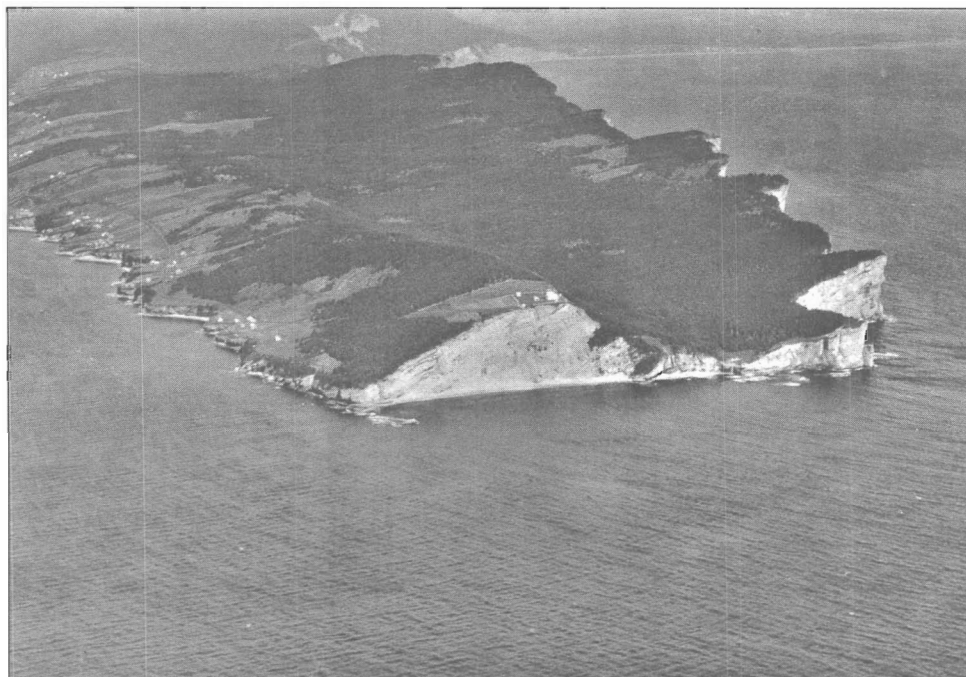
Au 20^e siècle, le déclin de la pêche traditionnelle, le recul de l'agriculture de subsistance et la baisse généralisée de la population gaspésienne de souche anglo-saxonne ont contribué à la diminution graduelle des effectifs démographiques le long du versant nord, bien avant l'expropriation des résidants de son secteur oriental en 1970.

À partir de Cap-aux-Os, on tourne à gauche, direction est, pour entrer dans le parc Forillon (secteur sud) et se diriger vers l'Anse-aux-Sauva-

ges (Indian Cove), ainsi appelée parce que des groupes micmacs y séjournaient durant l'été avant le peuplement blanc.

Cap-Gaspé et son phare

De l'Anse-aux-Sauvages à Cap-Gaspé, un sentier souvent ombragé et accidenté de quatre kilomètres mène à l'extrémité de la péninsule de Forillon, laquelle marque aussi le point le plus oriental des monts Notre-Dame. Au pied du cap, un belvédère permet l'observation des ébats de phoques gris et phoques communs. Les restes épars de **l'îlot de la Vieille** (jadis nommé «Shiphead» par les navigateurs en raison de sa ressemblance avec une figure de proue), brisé par les flots depuis le milieu du 19^e siècle, sont parfaitement visibles. Près de lui, un autre îlot surnommé **le Vieillard** résiste encore.



Le cap Gaspé et son phare dans les années vingt (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, K25-2)

Un phare s'élève depuis 1873 au sommet du cap, près d'une falaise de 91 mètres d'où l'on aperçoit par beau temps le rocher Percé et l'île

Bonaventure. Il avait jadis l'aspect d'une simple maison de bois surmontée d'une tour. En 1892, à la suite des plaintes de navigateurs ayant confondu le golfe du Saint-Laurent et l'entrée de la baie de Gaspé, la portée lumineuse du phare est passée de douze à vingt milles et le feu est devenu rotatif. En 1918, les lampes à l'huile ont été remplacées par un système utilisant la combustion de la vapeur de pétrole. Devant la détérioration de l'ancienne structure, l'actuelle tour octogonale de béton d'une hauteur de 14 mètres a été édifiée en 1950. Les responsables ont automatisé le fonctionnement. Même le criard à brume, qui avait succédé aux sifflets à vapeur, aux canons de brume, aux signaux à air comprimé, est devenu électronique. Depuis 1983, le phare de Cap-Gaspé a été converti à l'énergie solaire; il est le tout premier de sa catégorie au Canada à utiliser cette technologie⁶.

L'Anse-aux-Sauvages

Une anse aux dimensions restreintes, un ancien quai bien conservé, un secteur tranquille parfois fréquenté par des amateurs de plongée sous-marine. Tôt au 19^e siècle (1817), les Guernesiais Pierre et William Simon y ont laissé leur marque: un panneau d'interprétation évoque leur présence pionnière, leur prédilection pour les moulins à vent (sciage, moulange de céréales), les travaux de forge et les pêcheries. Les infrastructures mises en place ont facilité l'essor d'une petite communauté, la plus orientale du versant nord. Plus tard au 19^e siècle, à l'instar de plusieurs autres points de peuplement de la côte, l'Anse-aux-Sauvages est entrée dans le giron économique de Grande-Grave.

Bien observer **le cimetière** traversé par le sentier à une centaine de mètres à l'ouest du quai, ultime souvenir d'une époque plus animée. Autrefois, il était flanqué d'une chapelle méthodiste construite en 1916.

L'Anse-Saint-Georges

La profondeur des eaux de la baie qui s'étale à nos pieds atteint par endroit une centaine de mètres. Neuf kilomètres nous séparent de la rive opposée, sur le versant sud. À partir de janvier, une couche de glace et de neige fige les eaux.

Ici comme à l'anse précédente, l'espace disponible justifiait tout juste la constitution d'un hameau. Notons la présence précoce d'un noyau de catholiques francophones à cet endroit au début du 19^e siècle. C'est d'ailleurs là qu'a été construite l'une des deux premières chapelles catholi-

ques de la baie de Gaspé, l'autre étant située à Douglastown. À proximité de la route principale, **un cimetière** dominé par **un calvaire** rappelle que cette communauté a longtemps conservé son caractère distinct dans un secteur où les anglo-protestants étaient les plus nombreux.

L'anse Blanchette

Au sud de la route, une maison, une petite grange-étable, un hangar à poisson, un hangar à bois sur un espace contigu dominant la mer, à laquelle on accède en empruntant un sentier conduisant à une petite grave où un chaffaud et un «store» à morue ont été aménagés. Au nord de la route, l'inscription encore visible de travaux agricoles dans un décor forestier, malgré les vallons et les crans rocheux. Nous sommes ici devant un établissement familial où l'on savait combiner pêche, agriculture, élevage, travaux de foresterie, construction de barges, chasse et cueillette de petits fruits. **Xavier Blanchette** (1871-1953) a vécu ici avec sa famille.

Reconstitution? Certes, mais les personnages évoqués sont bien réels, de même que les bâtiments sont authentiques. Un minutieux travail de recherche ethnologique, qui a notamment fait appel aux souvenirs d'ex-résidants, a permis de n'omettre aucun détail, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des bâtiments. L'époque représentée, celle du début du 20^e siècle, a favorisé l'émergence d'exploitations familiales plus autonomes dans un contexte marqué par le déclin de plusieurs compagnies de pêche dont l'ascendance sur les populations locales était jadis sans conteste. Xavier Blanchette était propriétaire à part entière du petit domaine que nous avons sous les yeux. Mieux que ses ancêtres, il était souvent en mesure de décider à qui il livrerait son poisson. Et ce poisson, sa famille l'apprêtait sur place, de sorte que le produit écoulé (morue séchée) avait la qualité d'un produit fini, payé au quintal par l'acheteur⁷.

Le vêtement du pêcheur

À l'exception de quelques marchands et notables, la simplicité au plan vestimentaire a longtemps été de mise en Gaspésie, région éloignée des grands centres. L'autosuffisance était largement pratiquée. Les pièces de vêtements, recoupées et refaites en hiver, étaient souvent transmises d'une génération à une autre jusqu'à ce qu'elles soient usées jusqu'à la corde.

Il en fut ainsi jusqu'à l'apparition de nouveaux modes de transport: navigation à vapeur (deuxième moitié du 19^e siècle), chemin de fer (début du 20^e siècle), transport routier (surtout à compter de 1929). Au début de notre siècle, les magasins généraux ou tout simplement les ventes par catalogue ont facilité l'acquisition de tissus, de patrons commerciaux et même des premières machines à coudre.

De quoi était habillé le pêcheur dans sa barge au début du siècle?

Il porte une paire de bas de laine du pays, des bottes de cuir imperméabilisées à l'huile de lin ou des bottes de caoutchouc dont le haut est replié. Il a enfilé un pantalon d'étoffe gris foncé et par-dessus, un pantalon huilé (goudronné) à devanteau. Les pantalons sont retenus par des bretelles. Sous le pantalon huilé, il a mis, par-dessus sa chemise dont le col est fermé et les poignets roulés, un gilet boutonné (sans manche), taillé dans du coutil et un chandail de laine légèrement entrouvert au cou. Sa camisole de laine fine est parfois apparente aux poignets. Par-dessus le tout, il porte une vareuse à boutons (veste de toile huilée ou goudronnée ou de caoutchouc) et un chapeau de pluie (sawest) fait de toile goudronnée.

Richard Gauthier, «Propos sur une collection d'époque en milieu maritime», **Gaspésie**, vol. XXIX, (septembre-décembre 1991): 98-111.

Grande-Grave

De nos jours, on dit plutôt Grande-Grève. Mais l'expression initiale Grande-Grave, qui date du régime français, avait un sens plus précis: la grave désigne en effet le lit uniforme de cailloux recouvrant une plage, si propice au séchage de la morue. L'autre terme, grève, était plutôt utilisé à propos de plages sablonneuses.

Le magasin Hyman (1864), rustique et élégant à la fois, est situé sur une terrasse inclinée vers la mer, à l'abri des grands froids du nord. Au rez-de-chaussée, converti en magasin général depuis 1918, on retrouve un étonnant inventaire de marchandises. Tout indique que nous sommes dans une région de pêche où la relation pêcheur-marchand en est une de débiteur à créancier. À l'étage, une exposition axée sur l'ethnohistoire est présentée aux visiteurs. Ici encore, cependant, l'agriculture a un rôle au moins secondaire à jouer. Le pêcheur pur n'a souvent été qu'un personnage imaginaire.

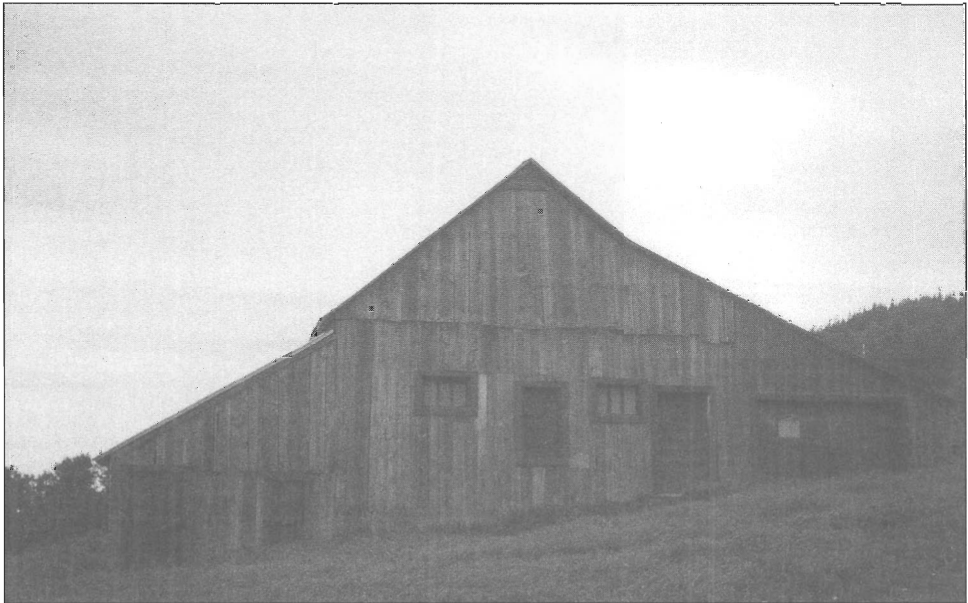


Le magasin Hyman (Paul Larocque, 1996)

De l'autre côté du chemin, à flanc de colline, se dresse **la spacieuse maison de Charles-Philip Bartlett**, comptable de la compagnie Hyman au début du siècle, au moment où le siège social était à Gaspé. Outre la maison surplombant la baie, il faut prendre le temps d'observer les dépendances agricoles: de petites dimensions, elles ont été conçues en fonction du climat, de la pente du terrain et des besoins de l'exploitant.

D'autres maisons anciennes ont été préservées malgré les expropriations. Certaines ont une façade percée d'un large pignon, d'autres attirent l'attention avec leurs toits à deux versants et leurs rallonges (cuisines d'été), reproductions miniatures du corps principal.

Un peu à l'ouest s'ouvre l'anse, plus large que les autres, où **le quai** datant du début du siècle a été conservé. Durant la saison touristique, un petit navire de croisière y attend les visiteurs désireux d'observer les baleines fréquentant la baie et ses parages. La population de Grande-Grave n'a jamais été importante, la pêche traditionnelle ayant eu peu d'effets multiplicateurs. Les commerçants de Grande-Grave ont longtemps misé sur la présence estivale de pêcheurs venus de Gaspé, de Douglstown mais aussi de régions plus éloignées telles l'Islet, Montmagny... Le 20^e siècle a en-



Une dépendance agricole (Marie Beaulieu, 1996)

suite correspondu à un long déclin, en attendant le parc et les expropriations.

Dans ce secteur ensoleillé, protégé, favorable au séchage, plusieurs établissements de mieux en mieux connus ont coexisté ou se sont succédés. Dès le 17^e siècle, environ 200 pêcheurs saisonniers ont fréquenté les environs. Le marchand Pierre Revol y possédait en 1758 des installations de pêche. Au lendemain de la conquête, Jersiais et Guernesiais y ont installé des comptoirs souvent rudimentaires, mais susceptibles de fixer sur place une population que Joseph Bouchette, arpenteur-général du Bas-Canada, évaluait à 352 habitants en 1832. Dans un contexte hautement spéculatif, marqué par une forte mobilité des capitaux, les Bonamy, Lemesurier et Janvrin ont ainsi établi leurs premiers comptoirs à Grande-Grave dès la fin du 18^e siècle. Vers le milieu du 19^e siècle, une nouvelle génération d'entrepreneurs a fait son apparition. Certes inspirés par l'exemple de la célèbre compagnie Robin, ils ont conduit leurs affaires avec prudence et méthode. Les deux compagnies les plus connues, Hyman (1845-1967) et Fruing (1855-1910), ont d'ailleurs eu une longévité remarquable. Une politique d'expansion territoriale bien maîtrisée leur a permis de gonfler rapidement leurs chiffres

d'affaires. Rappelons que nous avons déjà mentionné la présence de ces deux compagnies sur le littoral nord de la Gaspésie, en gros de Grande-Vallée à Cap-des-Rosiers⁸.

La compagnie Hyman

Immigrant de fraîche date, William Hyman, né en Russie, s'est établi à Grande-Grève en 1845 pour y faire le commerce de poisson. Son entreprise a connu un essor rapide: 2 000 quintaux exportés en 1855, 11 000 en 1880... Maire de la municipalité du canton de Cap-des-Rosiers de 1858 à 1882, juge de paix, capitaine de milice, il a marqué de diverses manières la vie de sa communauté. Il est notamment un des responsables de la construction du phare de Cap-Gaspé, de l'installation d'un premier télégraphe, etc.

Lorsque William a cédé son entreprise à son fils Isaac en 1875, celle-ci n'avait pas l'importance de sa principale concurrente dans la région, la William Fruing Company. Les Hyman avaient toutefois d'importants atouts dans leur jeu: ayant élu résidence dans la région, ils dirigeaient leurs affaires sur place et utilisaient les services de banques canadiennes. Même l'épouse d'Isaac, Charlotte Cohen, londonienne membre d'une famille cossue, a accepté de suivre son mari à Grande-Grève, où le couple a élevé neuf enfants. Soulignons aussi qu'Isaac Hyman a été maire de Grande-Grève pendant une quarantaine d'années. La faillite de la banque de Jersey qui a porté un dur coup à la majorité des poissonniers gaspésiens en 1873, les privant de liquidités, n'a pas affecté la compagnie Hyman. Au terme de la Première Guerre mondiale, elle a acheté Fruing après avoir transporté son siège social à Gaspé (1914).

Percy, fils d'Isaac, a pris la relève de son père et assuré la continuité des opérations jusqu'en 1967. Au moment de la dissolution, survenue trois années après le retrait de la compagnie Robin, Jones et Whitman du secteur des pêches, les compagnies sous contrôle de familles d'ascendance anglo-normande avaient depuis longtemps disparu.

E.C. Woodley, «*The Hymans of Gaspé*», **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. XI, (avril-juin 1973): 74-78. Michel Lemoignan et Roch Samson, «*William Hyman, marchand exportateur de Grande-Grève*», **Gaspésie**, vol. XXIV, (juillet-septembre 1986): 10-12.

De Petit-Gaspé à Cap-aux-Os

Dirigeons-nous maintenant **vers Petit-Gaspé**, dont les falaises au roc à teneur de plomb ont brièvement suscité sous le régime français (1665-1666) le creusement d'une mine vite abandonnée.

Une petite église, **la chapelle anglicane St. Peter**, a échappé aux démolisseurs. Elle se dresse du côté nord de la route, évoquant la mission anglicane créée en 1870 pour desservir spécifiquement Péninsule et Petit-

Gaspé, au moment où la croissance démographique de la population protestante le justifiait. Elle a aujourd'hui une vocation oecuménique.

La route s'insinue ensuite à l'intérieur des terres et la baie devient momentanément moins visible. Nous quittons provisoirement le territoire du parc en direction de **Cap-aux-Os**. En 1890, cette localité est devenue, avec Gaspé, l'un des deux chefs-lieux méthodistes de la Gaspésie, sans doute un héritage lié aux origines des premiers occupants, des Américains loyalistes. Plus prolifiques, les éléments francophones de la population ont pris le dessus et l'église que nous apercevons à gauche de la route est catholique.

Cap-aux-Os: cette appellation évoque la chasse à la baleine ou plus spécifiquement les ossements laissés sur le rivage au terme du dépeçage de celles qui étaient capturées dans la baie.

La chasse à la baleine

Dans la région de Gaspé comme dans le golfe, la chasse à la baleine correspond à une tradition ancienne: Basques (détroit de Belle-Isle, estuaire du Saint-Laurent) et Français s'y sont tour à tour livrés. Au début du 19^e siècle, les ports canadiens de Gaspé et de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) étaient ceux où se retrouvaient le plus grand nombre de baleiniers en Amérique du nord britannique. Cette chasse n'a cependant jamais eu ici une ampleur comparable à celle observée sur la côte est des États-Unis, même si plusieurs familles actives en ce domaine dans la baie de Gaspé, d'ascendance loyaliste, ont puisé à même les traditions américaines.

Parfois il n'y en avait qu'une, et certaines années on pouvait en dénombrer une bonne dizaine: les goélettes chassaient de juin à septembre, montées par une quinzaine d'hommes tout au plus, équipées de deux chaloupes où s'illustrait le harponneur. Les proies s'aventuraient parfois dans la baie de Gaspé: une fois abattues, on les remorquait alors vers Penouille, Cap-aux-Os ou L'Anse-aux-Cousins, près de Gaspé. Mais les voyages étaient souvent beaucoup plus longs, jusqu'en Minganie ou encore le long des côtes du détroit de Belle-Isle et du Labrador. On extrayait l'huile (chandelles, combustible, produits de beauté), les fanons (objets de nacre, corsets pour dames) et, localement, on consommait la viande. L'apparition de produits de substitution telle l'huile à charbon (1859) a fortement réduit la demande à compter des années 1860. Parallèlement, la ressource s'est raréfiée avec l'apparition de canons à harpon et de baleiniers mus par la vapeur aux États-Unis. L'imposante baleine noire deviendra presque introuvable dès le milieu du 19^e siècle. La baleine à bosse, la baleine bleue et la «finner» (rorqual commun) verront par la suite leurs effectifs décroître un peu plus à chaque année.

À Gaspé, une dernière baleinière effectuera son ultime voyage en 1893. Un métier souvent dangereux, ayant coûté la vie à plusieurs marins, a ainsi disparu. De nos jours encore, une tradition orale bien vivante associe les patronymes (Ascah, Annett, Miller, Coffin, Pye, West, Baker) de plusieurs familles résidant dans la baie de Gaspé à ce métier évoquant le grand large et l'aventure.

Mario Mimeault, «*La pêche à la baleine: le port de Gaspé au XIX^e siècle*», **Gaspésie**, vol. XXIV, (avril-juin 1986): 11-15.

À nouveau, entrée dans une enclave du parc. Un espace de stationnement donne accès à une installation militaire datant de la Seconde Guerre mondiale.

Fort Péninsule

Cachés par la végétation, deux canons tournés vers la baie, d'une portée de 9 600 verges, protégés par un «bunker» souterrain dont les murs de béton ont une épaisseur de deux pieds. Dans ce petit complexe, un couloir reliant l'emplacement des canons à des magasins d'obus et de poudre, ainsi qu'à un abri destiné aux hommes préposés à la garde et au maniement des canons.

Nous sommes sur le site **de Fort Péninsule**, l'un des éléments d'un dispositif de défense mis en place dans la baie de Gaspé de 1941 à 1943, au plus fort de la Seconde Guerre mondiale. À l'époque, plus d'une vingtaine de bâtiments hébergeaient sur le site environ 220 militaires. Quatre puissants projecteurs balayaient les eaux de la baie durant chaque nuit.

Gaspé était alors devenu l'une des principales bases navales canadiennes de la côte est. Deux postes d'observation avaient été aménagés à Cap-Gaspé et à Pointe-Saint-Pierre, aux extrémités nord et sud de la baie. Trois batteries côtières avaient été installées: outre celle de Fort Péninsule, destinée à protéger l'entrée du bassin, en travers duquel avait également été tendu un filet sous-marin pour contrôler le trafic maritime, la batterie légère **de Fort Haldimand** visait surtout à repousser les attaques aériennes, tandis que celle **de Fort Prével**, équipée de canons extrêmement puissants (dix pouces de diamètre) tournés vers le large, était en mesure de percer le blindage de cuirassés et autres navires de guerre de grandes dimensions.

Que voulait-on au juste défendre? Le coeur du dispositif baptisé **Fort Ramsay**, du nom d'une fortification érigée au début du régime britannique et dont nous reparlerons, consistait en une base navale dont les principales installations étaient situées en face de Penouille, dans la baie de Sandy-Beach. Une vingtaine de navires de guerre mouillaient dans ce secteur (corvettes, vedettes, dragueurs de mines), de même que des avions amphibies. Ils avaient pour tâche principale la responsabilité de la protection des convois maritimes destinés à approvisionner l'Angleterre à partir de Québec. L'es-

pace marin qu'il leur incombait de patrouiller s'étendait de Pointe-au-Père à Sidney (Nouvelle-Écosse).

À l'origine du projet, en 1940, les Britanniques assiégés sur leur île voulaient avant tout identifier des sites portuaires susceptibles d'accueillir leur flotte de guerre dans l'éventualité d'un débarquement allemand chez eux. Parmi les emplacements retenus sur la côte canadienne figurait celui de Gaspé, bien situé pour la protection des eaux du golfe et du fleuve. Pendant la construction des fortifications, la mission du port défendu de Gaspé a été modifiée. En 1942, la bataille du Saint-Laurent, au cours de laquelle cinq sous-marins allemands ont attaqué cinq convois alliés et coulé une vingtaine de navires, a incité l'état-major à prioriser la protection des convois: il s'agissait avant tout d'éviter que l'Angleterre ne soit affamée.

Au plus fort des opérations, 2 500 hommes ont été impliqués dans le système de défenses fixes et mobiles du port de Gaspé. Aucun canon n'a jamais eu à ouvrir le feu, mais la flottille de la base navale a assumé la protection de 183 convois jusqu'en octobre 1944, moment où a été reçu l'ordre de démobiliser les batteries côtières.

Normand Lafrenière, «*Fort Péninsule: un point stratégique lors de la Seconde Guerre mondiale*», *Gaspésie*, vol. XXVII, (septembre 1989): 10-25; et vol. XXIX, (septembre-décembre 1991): 28-34.

Penouille

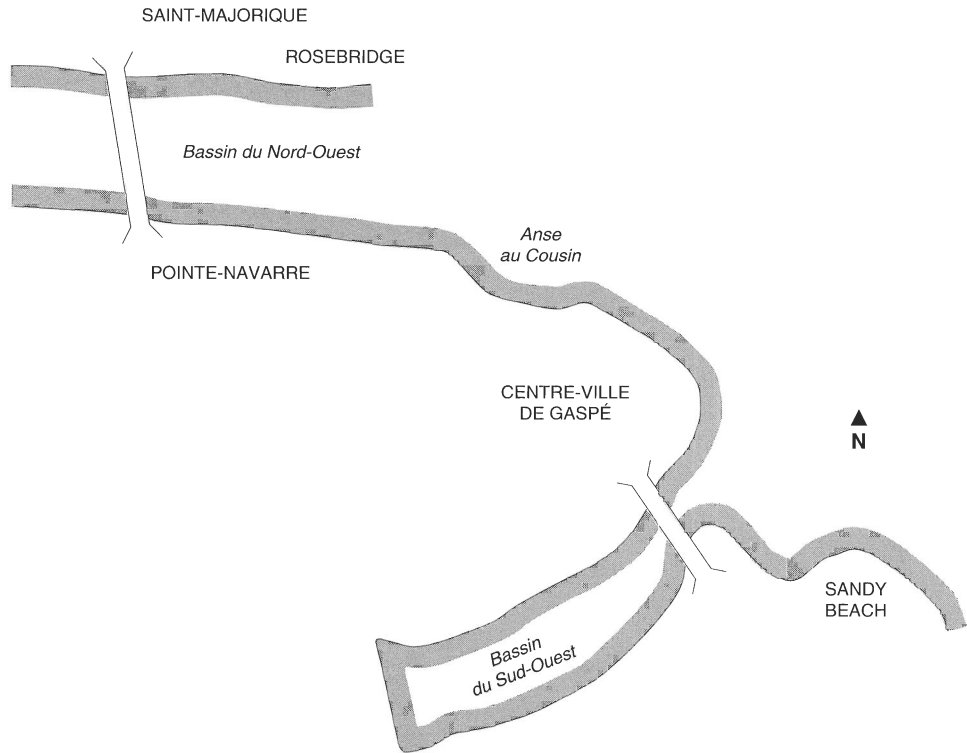
Le mot Penouille a sans doute la même signification que le mot Péninsule. Il ne provient pas de l'ancien basque, contrairement à ce qui a souvent été affirmé. Aurait-il plutôt une origine bretonne, et donc celtique?

Quoi qu'il en soit, il désigne principalement un vaste barchois orienté en direction du sud-ouest, auquel on accède en garant sa voiture dans un terrain de stationnement localisé à environ un kilomètre à l'ouest de celui qui mène aux casemates de Fort Péninsule.

Fréquenté par des pêcheurs saisonniers dès le 17^e siècle, le site exposé de Penouille a été une proie facile pour divers envahisseurs: les amiraux Phipps et Walker ont rasé tout ce qu'ils y ont trouvé en 1690 et 1713 respectivement. Le général Wolfe y a probablement fait débarquer des troupes en 1758. Au 19^e siècle, la pointe est redevenue un lieu animé. C'est là que partait le chemin du Portage de L'Anse-au-Griffon. Penouille est devenu pour les voyageurs le lieu à partir duquel on pouvait, grâce à des «ferryman» tels John Lambert, traverser la baie à voile ou à vapeur en direction de Gaspé. Un magasin général y a été construit, de même que quelques maisons et un bureau de poste où était trié le courrier des localités du littoral nord de la péninsule. Quelques goélettes armées en vue de la chasse à la baleine en ont fait leur point d'ancrage. Des fourneaux voués à l'extrac-

tion de l'huile de baleine ont été aménagés. Un chantier de construction maritime a également profité de la protection de sa lagune. Notons aussi, pour le 20^e siècle, un essor de la villégiature avant la création du parc. Si les chalets ont aujourd'hui disparu, la pointe de Penouille, site idéal pour la baignade et autres activités de plage, est plus que jamais devenue accessible grâce à un service de transport en commun⁹.

3) Gaspé et ses abords

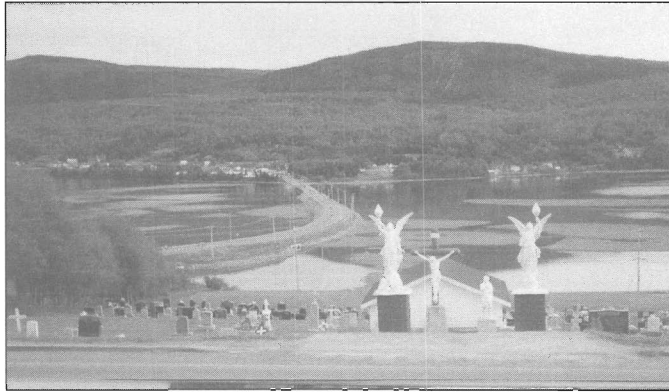


Rosebridge et Saint-Majorique

Le fond de la baie, qui n'est pas toujours visible de la route, se rapproche à vue d'oeil. La vaste embouchure de la rivière Darmouth s'impose au regard. Nous traversons rapidement **Rosebridge**. John Rose et Margaret Major y ont été les pionniers, établis sur une terre adjacente à un ruisseau nommé «White Creek». Une première église méthodiste a été construite dès 1859. Celle qu'on trouve aujourd'hui à droite de la route date de 1905 et le culte pratiqué est celui de l'Église Unie du Canada.

Un peu plus à l'ouest, **Saint-Majorique** a connu une évolution davantage liée à la rivière Darmouth qu'à la mer: coupe et flottage de bois, sciage, saumon, le tout accompagné de diverses pratiques agricoles. Là aussi les pionniers ont été anglophones: Irlandais catholiques, les frères Adams ont quitté le canton Douglas pour s'y installer vers 1832. Quelques familles francophones (surtout des Fournier) n'ont pas tardé à les rejoindre, de sorte que la petite localité était aux deux tiers francophone vers 1875. Là comme ailleurs sur le pourtour de la baie, l'essor démographique a été lent: on ne dénombrait toujours que 300 habitants à la fin du 19^e siècle. Une maison-chapelle catholique a longtemps accueilli des missionnaires originaires de Douglstown. La première véritable chapelle a été érigée en 1877. Majorique Bolduc, premier curé de Saint-Albert de Gaspé, y a célébré la première messe. Son prénom a été retenu par les paroissiens pour désigner la paroisse érigée canoniquement en 1914.

Simple et élégante, l'église actuelle date de 1905, mais a été fortement rénovée en 1925. Le beau presbytère à toit mansard qui la flanque a été construit en 1906. De l'autre côté de la route, face à la baie, le cimetière est dominé par de remarquables statues d'anges: inauguré en 1905, il a été agrandi en 1965. Comment ne pas remarquer, près de là, le pont d'une longueur de plus d'un kilomètre reliant les deux rives de la baie depuis 1964? Il a remplacé deux constructions de bois (1911, 1940), elles-mêmes devancées par une longue série de traversiers-bacs.



Le cimetière de Saint-Majorique (Paul Larocque, 1996)

Une traversée tragique

Décembre 1903. Une température glaciale. Césaire, Hachille et Jean Fournier voulaient traverser la baie en soirée à partir du village de Gaspé jusqu'à Rosebridge.

À cette époque, le pont n'existait pas. En hiver, le traversier Penouille-Gaspé interrompait ses activités à cause des glaces. Lorsque celles-ci avaient une épaisseur jugée suffisante, certains entreprenaient le voyage à bord d'un traîneau tiré par des chevaux ou des chiens. Autrement, on utilisait une chaloupe à rames (la motorisation n'apparaîtra qu'en 1912).

C'est ce que firent les trois compagnons. Mal leur en prit. Les glaces s'avèrent plus épaisses que prévu, au point d'endommager et d'immobiliser la petite embarcation. Trop clairsemées, elles ne permirent pas non plus aux trois hommes de gagner à pied la rive nord, distante d'un mille. Des cris de désespoir furent entendus dans l'obscurité mais tout sauvetage, dans les circonstances, était impossible. Vaincus par le froid, les infortunés périrent dans leur chaloupe.

Marcel Lamoureux, «*Disparus dans l'hiver*», **Gaspésie**, vol. XXIV, (décembre 1986): 30-31.

Pointe-Navarre et L'Anse-aux-Cousins

Plus au fond de la baie, les tentatives d'établissement sur les deux rives de l'embouchure, qui sont encore récentes, ont eu moins de succès et l'habitat est aujourd'hui très clairsemé. **Cortereal** (rive nord), **village Saint-Pierre** (en direction de Rivière-au-Renard), **Sainte-Julienne** (rive sud): autant de toponymes évoquant des espoirs déçus.

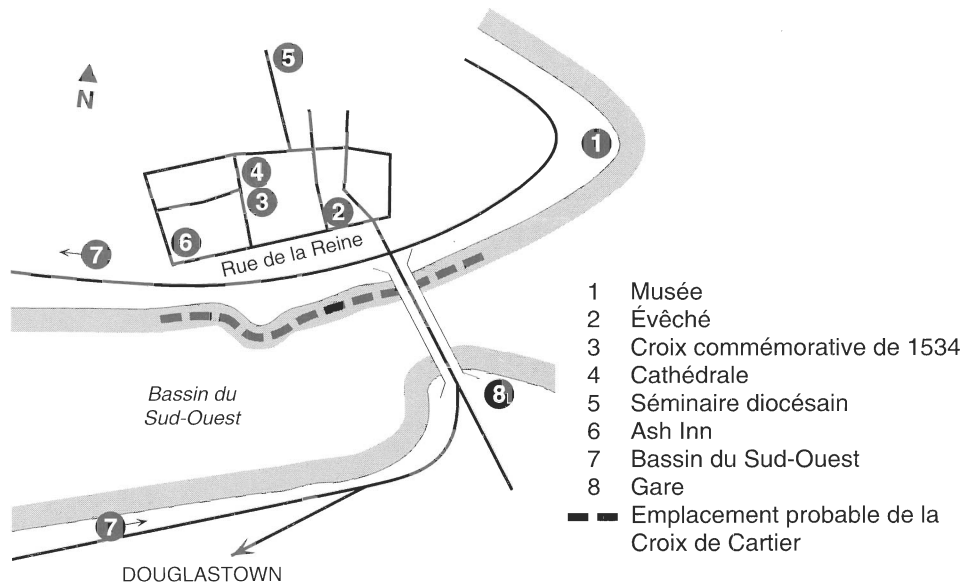
Il faut traverser le pont pour atteindre **Pointe-Navarre**, qui a longtemps fait partie de Saint-Majorique. La distance géographique a fait obstacle à l'implication des résidants dans la dynamique paroissiale. À la fin des années 1930, le père Jean-Marie Watier, premier membre canadien de l'Ordre religieux des Servites de Marie, fondé en Italie en 1233, créa un petit sanctuaire dédié à Notre-Dame des Sept Douleurs. Devant les succès obtenus, la décision fut prise de construire une plus grande structure d'accueil. Un chantier forestier bénévole fut organisé en 1939 avec la collaboration de la population et celle du propriétaire d'un moulin à scie ambulante, Dolin Fournier: «*On communique, on déjeune et on s'attaque à la forêt*». Dès 1940, alors que la rumeur populaire faisait de plus en plus état de guérisons miraculeuses, une première messe a été célébrée dans la chapelle inachevée. Bien perçue par les autorités catholiques diocésaines, le sanctuaire a été béni solennellement en 1942. Six années plus tard, il a été promu au rang

de sanctuaire national. Très fréquentée aujourd'hui encore, son église rénovée en 1965 est parfaitement visible lorsque l'on a franchi le pont. En parcourant le site, les amateurs d'art pourront se familiariser avec quelques oeuvres du sculpteur Médard Bourgault et de la céramiste Rose Anne Monna.

Tout juste à l'ouest du sanctuaire, le Conseil de bande micmac de Gaspé a reconstitué **un village traditionnel**. Il faut savoir, en effet, que Pointe-Navarre a été un site d'occupation micmaque depuis au moins les années 1840. Aujourd'hui intégrés à la population blanche, les descendants de ces amérindiens forment une grande partie de la communauté locale.

Nous voici maintenant tout près du coeur de l'agglomération de Gaspé. **L'Anse-aux-Cousins**, que nous contournons sans la voir, a été un lieu où se sont activées quelques familles de baleiniers (dont la famille Coffin) au 19^e siècle. Des scieries (Charles Davis dès 1830, Sheppard and Morse au début du 20^e siècle) y ont débité de fortes quantités de bois flotté sur la rivière Darmouth. En 1875, c'est là également qu'a été aménagée une pisciculture ultérieurement transportée plus au sud.

Gaspé



On dit Gaspé, mais on pourrait aussi bien dire «Gespeg» qui signifie «*bout de la pointe de terre*» en langue micmaque. Le toponyme Gaspé a précédé celui de Gaspésie, longtemps réservé à l'usage littéraire. Il a principalement désigné l'immense baie que nous venons de longer. Amérindiens et pêcheurs basques ou français y ont sans aucun doute devancé Jacques Cartier. L'explorateur malouin a, comme chacun le sait, planté en 1534 une croix au fond de la baie, très probablement sur la rive nord de l'embouchure de la rivière York.

Tout au long du régime français, des pêcheurs saisonniers ont assidûment fréquenté la baie, jugée plus sûre que le site de Percé après le passage de l'amiral Phipps en 1690. La longue période de paix qui a suivi la ratification du traité d'Utrecht en 1713 a correspondu à une multiplication des allées et venues. Les pêcheurs ont souvent préféré les sites de Grande-Grave, Petit-Gaspé et Penouille au fond de la baie, plus éloigné du grand large.

Tardivement, au seuil de la conquête anglaise, un établissement permanent, celui du marchand aventurier Pierre Revol, a stimulé la création de petits noyaux de peuplement à proximité de Sandy Beach (pointe de l'hôpital), de même que le long de la rivière York, où un moulin à scie a été aménagé. Les rapports que Revol a adressés au marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, étaient inquiétants: la baie n'était pas fortifiée, et ceux qui la fréquentaient s'y sentaient vulnérables. Faute de moyens, le projet qui aurait conduit à l'aménagement d'une station navale fortifiée ne s'est jamais concrétisé et c'est presque sans coup férir que les modestes installations françaises sont tombées aux mains du général Wolfe en 1758, peu après la chute de la forteresse de Louisbourg sur l'île du Cap-Breton.

Après la conquête, quelques Britanniques ont choisi de s'établir sur le site actuel de la ville ou à proximité. Certains d'entre eux, tel Felix O'hara, se sont avérés d'habiles marchands et spéculateurs fonciers, en plus de cumuler diverses responsabilités politiques et administratives. Plusieurs éclaircies ont progressivement fait reculer le couvert forestier. Les terres ont été arpentées, les travaux agricoles ont progressé et un petit quai a été construit au fond de la baie. Un hameau essentiellement protestant et anglophone a gagné en superficie tout au long du 19^e siècle. À en juger selon les cartes tracées avant 1875, il a longtemps été plus important du côté sud que du côté nord de l'embouchure de la rivière York. La tendance s'est par

la suite inversée, sans doute parce que la rive nord offrait un meilleur site aux activités portuaires.

Le port est d'ailleurs devenu un secteur pivot. Il a permis l'acheminement de poisson séché, de bois de sciage. Il a été un site de prédilection pour quelques constructeurs de navires. Il a aussi accueilli les premiers navires à vapeur chargés des liaisons maritimes le long des côtes de la Gaspésie, ainsi rattachée à Québec et au reste du continent. Ses promoteurs ont souvent vu grand, stimulés par des travaux de forage pétrolier, par la perspective de la découverte de riches gisements de minerais, ou encore par un vague projet de construction d'un chemin de fer transgaspésien, dont le tracé aurait emprunté l'intérieur de la péninsule. Ces rêves ont été déçus. Au terme d'une brève période d'apogée (1861-1866), pendant laquelle les marchandises transbordées ont pu être exemptes de douanes, Gaspé a perdu du terrain en tant que centre commercial et portuaire. Lorsque la localité est devenue en 1912 le point d'arrivée de l'unique chemin de fer gaspésien, le terminus a été établi sur la rive sud de la rivière York, où se trouve toujours l'emplacement de la gare actuelle.



Le port de Gaspé en 1927; en haut à gauche, on voit le Séminaire diocésain (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, H27 bis)

Au cours des années 1920, au moment où plafonnait la population anglophone, les francophones catholiques ont davantage fait leur marque au sein d'une population comptant environ un millier de personnes. En 1922, la fondation du diocèse de Gaspé a marqué le coup d'envoi d'un développement institutionnel important: École Normale (Ursulines, 1924), séminaire diocésain (1926), hôpital (Hospitalières de Québec, 1926).

Au début des années 1930, un pont a finalement relié les deux rives de l'embouchure de la rivière York. La modernisation du secteur pêche a conduit à la construction de nouvelles infrastructures, particulièrement dans le secteur de Sandy Beach. Réaménagé à cet endroit, le port a retrouvé un niveau d'activités respectable, en partie grâce à l'essor de l'exploitation minière à Murdochville. Gaspé a néanmoins conservé l'aspect d'un centre régional de services dont on s'efforce, aujourd'hui encore, de diversifier la base économique.

Le musée de la Gaspésie

Situé sur la pointe Jacques-Cartier, près du cap O'Hara, le musée a été inauguré en 1977. Centre d'expositions et lieu de collectionnement, il est aussi devenu depuis peu un centre agréé d'archives ayant trait à l'histoire régionale. Placé sous la responsabilité de la Société historique de la Gaspésie, il contribue fortement à la connaissance de l'histoire régionale.

Le monument placé devant le musée, oeuvre des Bourgault, sculpteurs de Saint-Jean-Port-Joli, a été érigé en 1979. Il s'agit d'une série de menhirs métalliques (fonte) racontant en images la venue de Cartier à Gaspé, ainsi que sa rencontre avec les Amérindiens. Les formes évoquent le mouvement de la mer, le relief des collines entourant la baie, les galets recouvrant les plages, modelés par la mer.

La route 132 se transforme ici en autoroute à voies rapides longeant le fond de la baie. Sa construction a fortement remodelé le paysage. Il ne reste plus rien des installations qui jalonnaient naguère le littoral: quais, entrepôts, hôtels, église catholique, etc. Direction sud, l'embouchure de la rivière York est parfaitement visible, traversée par le pont Mgr Ross. L'agglomération principale de Gaspé est sur notre droite. En face, sur l'autre rive, on distingue la gare ainsi que, un peu plus loin, les abords de Sandy Beach.

L'évêché

Ce bâtiment à toit mansard retient l'attention avec ses nombreuses lucarnes. En 1922, le premier évêque de Gaspé, Mgr François-Xavier Ross, a d'abord habité au presbytère de la paroisse Saint-Albert de Gaspé, érigée en 1875, pour ensuite s'installer dans une résidence privée. L'édifice actuel a autrefois appartenu à la célèbre compagnie Robin. Les autorités religieuses en ont fait l'acquisition en 1933 et l'ont fait transporter l'année suivante sur le site actuel, près duquel on projetait, dans le cadre des fêtes commémorant le quatrième centenaire de la venue de Cartier, la construction d'une basilique-souvenir.

La cathédrale

En 1929, un incendie a détruit l'église de Gaspé, qui avait également servi de cathédrale depuis 1923. Peu de temps après, le député de Gaspé à la chambre des Communes, Rodolphe Lemieux, constitua un comité formé de personnalités prestigieuses en vue de la construction d'une basilique-souvenir destinée à évoquer le quatrième centenaire de la «découverte» du Canada. Mais ce projet s'est avéré trop ambitieux: la campagne de souscription, compromise par la crise et d'autres difficultés, n'a permis de construire que la crypte avant 1934. L'édifice inachevé, recouvert d'un toit, s'est avéré à la longue insatisfaisant. En 1968, on est finalement revenu à la charge. Le toit a été démoli, les fondations ont été consolidées et on a procédé à une construction ambitieuse selon des plans caractérisés par leur abstraction géométrique.

La cathédrale actuelle, bénite en 1969, est inspirée du courant architectural «shed style», introduit à peine trois ans plus tôt sur la côte de la Californie. L'architecte montréalais Gérard Notebaert a voulu qu'elle s'intègre à un environnement caractérisé par plusieurs collines boisées. Même si l'édifice n'a rien de monumental ou de fastueux, il déroute un peu à première vue, avec sa forme relativement basse et allongée, son revêtement de bois de cèdre aujourd'hui de couleur grise.

On observera aussi un contraste entre les murs de gauche et de droite: le premier est ouvert par le haut et le second par le bas. Cette disposition influe en retour sur l'aspect général des éléments intérieurs de l'édifice, où la douceur de l'éclairage est particulièrement propice au recueillement. Notons par ailleurs la qualité de deux oeuvres de l'artiste Claude Thériège: un vitrail ainsi qu'un Christ-Roi en bronze d'une hauteur de 4,6 mètres.

Remarquer aussi, à l'arrière, une peinture de François Fouqueray représentant la prise de possession du Canada par Jacques Cartier. Il s'agit d'une oeuvre de commande donnée en cadeau par le gouvernement français lors des fêtes commémoratives de 1934¹⁰.

La croix commémorative de 1934

Célébrées à Gaspé, les fêtes de 1934 ont eu une envergure extraordinaire. Elles ont beaucoup contribué à faire connaître Gaspé et la Gaspésie au Québec comme ailleurs dans le monde. Pour l'occasion, une croix de granit d'une élévation de 10 mètres, transportée de Rivière-à-Pierre (comté de Portneuf) à Gaspé par bateau, a été dressée dans un petit parc dominant la rue principale, à proximité du site où, selon toute probabilité, Cartier avait érigé la sienne avec un matériau moins durable: le bois.

Pour des motifs urbanistiques, la croix de 1934 a dû être déménagée à la fin des années 1970. Elle se dresse aujourd'hui devant la cathédrale de Gaspé. Le choix de ce nouveau site tient à une recommandation de la Société historique de la Gaspésie, laquelle a d'abord considéré la connotation religieuse du monument.

Le séminaire diocésain (Cégep de la Gaspésie et des Îles)

Dans une agglomération où la population anglo-protestante était historiquement importante, la création d'un diocèse en 1922 a eu un impact majeur. En quelques années, afin de donner à la Gaspésie une série de services que prodiguaient déjà les autres diocèses de la province, le clergé catholique a présidé à la création d'un hôpital, d'une école normale et d'un séminaire, pour ne nommer que ces institutions. À Gaspé même, ces fondations ont eu plus d'impact qu'elles n'en auraient eu à Grande-Rivière ou à Bonaventure, localités également pressenties en tant que sièges du nouveau diocèse. Elles ont notamment accéléré la francisation du milieu à une époque où, par ailleurs, on observait une accélération du mouvement d'exode de la population de langue anglaise en direction de l'ouest de la province et du pays.

L'édifice du séminaire rappelle aujourd'hui cette transition des années 1920. Les travaux ont débuté en août 1924. Après deux années, un bâtiment de 43 mètres par 17, qui correspond aujourd'hui à la section centrale de l'édifice, a accueilli un premier groupe d'étudiants. Des Pères jésuites ont les premiers pris en charge la formation, suivis en 1938 des Clercs

de Saint-Viateur et plus tard du clergé diocésain. Au plan financier, il s'agissait d'un pari difficile à tenir dans une région où la richesse, tant ecclésiastique que collective, était moindre qu'ailleurs. La crise des années 1930, par exemple, a bien failli sonner le glas de l'institution. En 1969, le séminaire est devenu un cégep.

Le Ash Inn

Cet édifice de pierre dont le carré principal est recouvert d'un toit mansard prolongé par un vaste larmier attire aisément l'attention. À plus d'un égard, son histoire se conjugue à celle de Gaspé. Le terrain sur lequel il a été construit a initialement appartenu à un important marchand anglophone, James Perchard, à compter de 1842. On croit également que le coeur du bâtiment actuel a été construit avant 1885, année où William Wakeham, un médecin né à Québec, en a fait l'acquisition. Depuis quelques années, Wakeham, succédant à Pierre Fortin, Théophile Têtu et Napoléon Lavoie, était devenu inspecteur des pêcheries dans les régions maritimes baignées par le fleuve et le golfe. En 1897, il a aussi pris la tête d'une expédition nordique à caractère scientifique (cartographie, navigation, etc.) en direction du détroit de Hudson, territoire annexé au Canada depuis 1880. À cette occasion, il a pris possession, dûment mandaté à cet effet, de l'archipel arctique au nom du roi du Canada, geste qui l'a hissé au même rang que l'explorateur Jacques Cartier.

Wakeham a considérablement agrandi sa propriété, alors appelée le One Ash parce qu'elle était entourée de frênes. Du côté est, une serre a été ajoutée: on y trouvait diverses plan-



Le Ash Inn (Marie Beaulieu, 1996)

tes exotiques éclairées par un toit de verre ainsi que par une façade vitrée donnant sur le côté sud. À l'ouest, une aile de forme polygonale réputée pour sa sonorité a servi de salle de musique. Au moment de son décès en 1915, le commandant Wakeham, toujours célibataire, était un propriétaire envié.

En 1920, ses héritiers ont tout vendu à John Baker, un hôtelier de Gaspé dont les affaires prospéraient à vue d'oeil. Le tourisme de luxe, dont l'origine remontait à la mise en service, depuis les années 1860, des premiers caboteurs à vapeur, était en voie de connaître un essor remarquable depuis qu'une voie ferrée reliait Gaspé à Montréal et à l'ensemble du continent. Jamais les réputées rivières à saumon de la région n'avaient été aussi accessibles. Habilement, Baker avait d'ailleurs su louer au gouvernement provincial quelques sites propices à la pêche en bordure des rivières York et Saint-Jean. Jusqu'à son décès survenu en 1930, il a animé un petit complexe hôtelier connu aussi loin qu'aux États-Unis et en Europe, constitué de trois hôtels dont le One Ash, vite rebaptisé **le One Ash Inn**.

Sous Baker, la vaste maison de pierre a été l'objet de modifications bien conçues. La serre est notamment devenue une salle à manger dont le toit de verre a été remplacé par quelques lucarnes. Plusieurs altérations ont été pratiquées par la suite, particulièrement au cours des années cinquante. Certaines d'entre elles, d'un goût douteux, ont ajouté des annexes peu en harmonie avec l'architecture d'ensemble. D'autres ont fait disparaître d'importants éléments décoratifs, tel le perron-galerie. Soulignons cependant quelques initiatives plus heureuses: maintien de la salle de musique (devenue la chambre de la reine, à la suite d'une visite impériale en 1959), du foyer, d'un escalier monumental; installation de portes et fenêtres bien intégrées à l'édifice.

La dissolution des clubs privés de pêche au saumon a porté un dur coup à l'entreprise hôtelière familiale Baker, laquelle a fermé ses portes en 1983. À partir de là, le bâtiment a connu quelques années de décrépitude au cours desquelles il a souvent été la cible de vandales. En 1985, une étude réalisée par le musée de la Gaspésie a permis d'établir sa valeur historique et patrimoniale, officiellement reconnue par le gouvernement de la province en 1987. Aujourd'hui redevenu une résidence privée, **le Ash Inn** est en voie de restauration.

Monique Bourget, **Le Ash Inn et l'essor de la villégiature à Gaspé**, Gaspé, Société historique de la Gaspésie, 1990, 57 p. (Cahiers "Gaspésie culturelle", no 5).

En longeant le bassin du sud-ouest

Au-delà du Ash Inn, le tracé de la route longe la rivière York. Poursuivons notre itinéraire jusqu'à l'endroit où une bifurcation mène à un pont traversant la rivière, puis revenons vers Gaspé sur l'autre rive. En somme, un trajet en forme de boucle.

Le visiteur constatera sans peine qu'il traverse un secteur, autrefois appelé «Sunny Bank», où la population anglophone a été et demeure jusqu'à un certain point prépondérante. Il remarquera en outre plusieurs mai-

sons de deux étages coiffées d'un toit à deux versants, et dont l'étage supérieur est souvent percé en façade d'une fenêtre-pignon. Plusieurs dépendances agricoles plus ou moins recyclées lui rappelleront qu'il est en présence d'un ancien terroir, malgré la proximité des collines.

Ce parcours est jalonné de trois petites églises de confessionnalité anglicane. Celle dédiée à **St. Paul**, à la sortie de Gaspé, repose sur un solide solage de pierres. Construite en 1939, elle occupe le site de la première chapelle anglicane établie dans la région vers 1819 par un pionnier, le révérend John Suddard. À environ trois kilomètres plus loin, sur la même rive, se dresse l'**église St. James**. Mentionnons également l'**église St. Andrew**, sise un peu à l'écart du chemin sur l'autre rive, non loin du pont. Le cimetière adjacent à ce lieu de culte mérite une visite. On y trouvera notamment une pierre tombale sur laquelle est inscrit le nom de Wilbert Coffin, ainsi que l'épithape suivante: «*Judge not that ye be not judged*».

«L'affaire Coffin»

En juillet 1953, les corps de trois chasseurs américains originaires de la Pennsylvanie furent retrouvés en forêt, près de Gaspé. Wilbert Coffin, 41 ans, résidant de York Center et employé de l'Hôtel Baker, fut accusé du triple meurtre et condamné à la pendaison en août 1954, au terme d'un procès tenu à Percé et demeuré célèbre dans les annales judiciaires canadiennes. L'exécution eut lieu le 10 février 1956 à la prison de Bordeaux, à Montréal, après une série d'appels infructueux.

Le futur sénateur Jacques Hébert, alors journaliste, a sévèrement critiqué cette condamnation, notamment en publiant un livre intitulé **J'accuse les assassins de Coffin** (1963). Plusieurs sont d'avis que le retentissement de l'affaire Coffin a contribué à l'abolition de la peine de mort au Canada.

Réginald Day, «*L'affaire Coffin*», **Revue d'histoire et de traditions populaires de la Gaspésie**, vol. XIII, (juillet-septembre 1975): 140-149.

Guy Marcotte, «*L'affaire Coffin trente ans après*», **Gaspésie**, vol. XXIV, (mars 1986): 20.

Un peu plus loin, en direction de Gaspé, les vastes installations d'une **pisciculture** apparaissent à gauche de la route. Pour combien de temps encore? Le jour même de notre passage, les autorités provinciales venaient d'en décréter la fermeture prochaine. Cette institution peut être qualifiée de vénérable. Au fil du temps, elle a occupé trois sites: L'Anse-aux-Cousins (1875-1902), le port de Gaspé (alors voisin du centre ville) et finalement l'emplacement actuel, non loin de l'embouchure de la rivière York. Elle a joué un rôle que plusieurs qualifient d'essentiel, permettant notamment au



La pisciculture (Paul Larocque, 1996)

saumon, menacé par la surpêche dès le 19^e siècle, de fréquenter de nouveau avec assiduité les eaux des rivières gaspésiennes. On observera les larmiers cintrés des deux plus vastes bâtiments, qui sont aussi les plus anciens. Une maison sise dans un boisé surplombant la station, datant de 1870, aurait, dit-on, servi de modèle aux bâtisseurs.

En revenant vers Gaspé, l'embouchure de la York s'élargit. Sur l'autre rive, l'agglomération de Gaspé apparaît, disposée en gradins au pied d'une colline au sommet de laquelle l'ancien sanatorium (1950), aujourd'hui un hôpital pour soins prolongés, est parfaitement visible.

Aux abords de la gare

Dirigeons-nous vers l'extrémité sud du pont, près de la gare qui occupe cet emplacement depuis 1911.

Nous voici dans un secteur de la baie où le général Wolfe a débarqué le gros de ses troupes en 1758. C'est là qu'était situé l'établissement principal de **Pierre Revol**, même si on a longtemps cru que cet entrepreneur en pêcheurie avait accordé sa préférence au site de la presqu'île de Penouille, sur la rive opposée de la baie. Confusion de cartographes au lendemain de la conquête... Sous le régime français, le toponyme Penouille était bel et bien attribué au secteur aujourd'hui appelé Sandy-Beach.

L'entrée sud de la rivière York a d'ailleurs été, au 19^e siècle, l'emplacement principal du poste de Gaspé, comme en témoignent les cartes tracées avant 1875. Pendant longtemps, sur la butte jadis appelée Pointe Conway et plus récemment **Pointe du Vieil Hôpital**, des pièces d'artillerie britannique ont rappelé aux résidents la construction, peu avant la révolution américaine, de fortifications destinées à protéger Gaspé des attaques qui ont tour à tour menacé Québec et Montréal. Les canons étaient encore en place en 1861, lorsque le député et poissonnier John Le Boutillier a fait l'acquisition d'une vaste maison (démolie en 1975) appelée **maison du fort Ramsay**, laquelle est devenue le premier hôpital de Gaspé en 1927. Au terme de plusieurs démarches, les trois dernières pièces d'artillerie ont récemment enrichi la collection du musée de la Gaspésie et décorent désormais la façade de l'hôtel de ville, visible au sommet de la butte sur l'ancien site de la maison et du fort.

Tout près, une sculpture de Yves Trudeau orne **la Place de la découverte** inaugurée en 1984, 450 années après l'arrivée de Jacques Cartier. À partir du site, tous les recoins de Gaspé sont visibles, ou presque.

John Le Boutillier a jadis possédé la plus grande partie des terres donnant sur la rivière York, du côté sud. Il y a notamment fait construire deux maisons qui existent toujours. La plus imposante (55 boulevard York Est), coiffée d'un toit «regency», loge aujourd'hui un restaurant. Construite vers le milieu du 19^e siècle, elle a longtemps été habitée par Antoine Painchaud et Eliza Le Boutillier, fille de John. Painchaud, un ar-



Canon du fort Ramsay (Paul Larocque, 1996)

peuteur-géomètre reconnu, a eu le titre de vice-consul d'Espagne. Rappelons qu'à l'époque où Gaspé était un port franc, une dizaine de pays ont ouvert des consulats dans la localité; les postes étaient principalement occupés par des notables de la région.

Dans la direction opposée, au-delà du centre d'achat surplombant l'hôtel de ville et la place de la Découverte, **la pointe de Sandy Beach** a été un site longtemps achalandé, même si ses abords sont aujourd'hui plutôt paisibles. À l'extrémité de la barre de sable qui la prolonge, un phare aujourd'hui disparu a, à compter de 1871, permis aux navires de repérer le chenal navigable en direction du port de Gaspé ou du quai de Sandy-Beach. La pointe a tour à tour accueilli des commerçants, des militaires, des scieurs tels la York Lumber en 1900, des homardiens ainsi que, plus récemment, un chantier maritime et une usine moderne de transformation du poisson, propriétés de la Fédération coopérative de Pêcheurs-Unis. Aujourd'hui, Pêcheurs-Unis n'existe plus et le quai est en bonne partie désaffecté.

En contrebas de la place de la Découverte, à proximité d'un ancien hôtel ayant longtemps logé les voyageurs venus par train, **un monument dédié à Jacques De Lesseps**, sculpté par Henri Hébert et dévoilé en 1932, représente un homme pourvu d'ailes cherchant à prendre son envol.

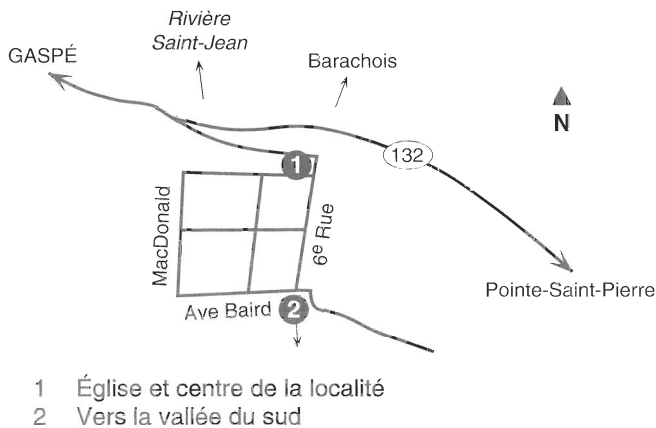
Fils de Ferdinand De Lesseps, constructeur du canal de Suez (1869) et diplomate français, Jacques de Lesseps s'est fait connaître par ses prouesses d'aviateur. En 1910, il a été le deuxième homme à survoler la Manche en avion. Pilote de guerre à compter de 1914, il a été décoré de la croix de guerre par le gouvernement français. Au terme du conflit, il a choisi, à l'instar de plusieurs ex-pilotes de guerre, de prendre part à une nouvelle aventure, pacifique celle-là, consistant à découvrir la terre du haut des airs. En 1926, le ministère québécois des Terres et Forêts a retenu les services de la Compagnie aérienne franco-canadienne, formée par De Lesseps, en vue d'un ratisage régional systématique à l'aide de photos aériennes. L'aviateur français a établi à Gaspé la base de ses hydravions. Au cours des étés 1926 et 1927, lui et sa famille ont fait connaissance avec les résidents de la petite localité. Mais le 18 octobre 1927, en compagnie de son mécanicien Théodore Chichenko, Jacques De Lesseps a entrepris son ultime voyage. L'hydravion qu'il pilotait en direction d'une base secondaire aménagée sur les rives du lac Matapédia a été dérouté vers le fleuve par une tempête imprévue. En décembre de la même année, les deux corps ont été retrouvés sur la côte ouest de Terre-Neuve. Ils ont été ramenés à Gaspé où ils ont été inhumés.

Le monument situé sur un terrain à proximité de l'extrémité sud du pont Mgr Ross était autrefois localisé dans le cimetière de Gaspé. En 1981, la construction du boulevard Gaspé a provoqué son déménagement en ce lieu d'où l'on aperçoit facilement le bassin de Gaspé, site de nombreux amerrissages de l'aviateur¹¹.

4) Vers la «baie des Molues»

Nous quittons maintenant la région immédiate de Gaspé en direction de Douglastown. La route 198 rejoint la 132 après avoir obliqué vers le sud. Trajet qui s'écarte de la mer, nous faisant passer tout près de l'aéroport, nous faisant franchir le bras principal de la rivière Saint-Jean. Puis, à nouveau, cap vers l'est: l'embouchure de la rivière Saint-Jean entre dans notre champ de vision, fermée par un barachois dont l'unique ouverture est coiffée d'un pont ferroviaire de métal depuis 1911, élément nouveau du paysage. Au nord, la vue vers l'extrémité de la rive opposée de la baie de Gaspé est rien de moins que spectaculaire.

Douglastown



La localité de Douglastown a une histoire à la fois riche et méconnue. La tradition orale a attribué à un arpenteur écossais du nom de Douglas le plan en damier d'un futur village, tracé en 1775 en vue de l'accueil de contingents loyalistes, suivant les directives du gouverneur général de l'époque, Lord Haldimand. On sait aujourd'hui que cet arpentage a plutôt été effectué en 1784 par Félix O'Hara, juge et marchand influent de Gaspé; on sait également que peu de Loyalistes sont venus et qu'encore moins sont

restés, la plupart ayant préféré les sites de Haldimand Town et Sandy-Beach, plus au nord. En 1811, lors de la visite de Mgr Plessis, le nombre de chaumières ne dépassait pas la quinzaine. Mais la population n'a pas tardé à croître: évaluée à environ un millier de personnes en 1861, elle était surtout d'ascendance irlandaise.

La réputation de Douglstown a été enviable. On disait volontiers que la population y était plus raffinée et plus instruite qu'ailleurs. De 1813 à 1821, une école protestante, la seule en Gaspésie avec celle de New Carlisle, y a ouvert ses portes. Au milieu du 19^e siècle, une salle publique de lecture y accueillait les éléments alphabétisés de la population. Un groupe de notables contribuait par sa présence à étendre la notoriété de la localité. Nicholas Cox, premier titulaire au poste de lieutenant-gouverneur de la Gaspésie, s'y est fait construire une résidence. Un poste de douanes a longtemps accueilli les navigateurs, malgré les récriminations des gens de Percé. Une cour inférieure de justice y a siégé dans la seconde moitié du 19^e siècle.

L'existence temporaire de ces institutions ne pouvait cependant pallier à une faiblesse majeure: le site de Douglstown n'était pas le plus propice à la pêche. Plusieurs de ses résidents ont d'ailleurs, année après année, grossi les contingents des pêcheurs saisonniers de Pointe-Saint-Pierre, de Grande-Grave, certains s'aventurant aussi loin qu'à l'île d'Anticosti, etc. L'agriculture, favorisée par de belles terres en pente douce, a par contre eu plus d'importance que dans les localités avoisinantes. Il a cependant fallu attendre le début du 20^e siècle avant que l'exploitation forestière ainsi que la pêche au homard et au saumon ne permettent une certaine diversification des activités économiques locales.

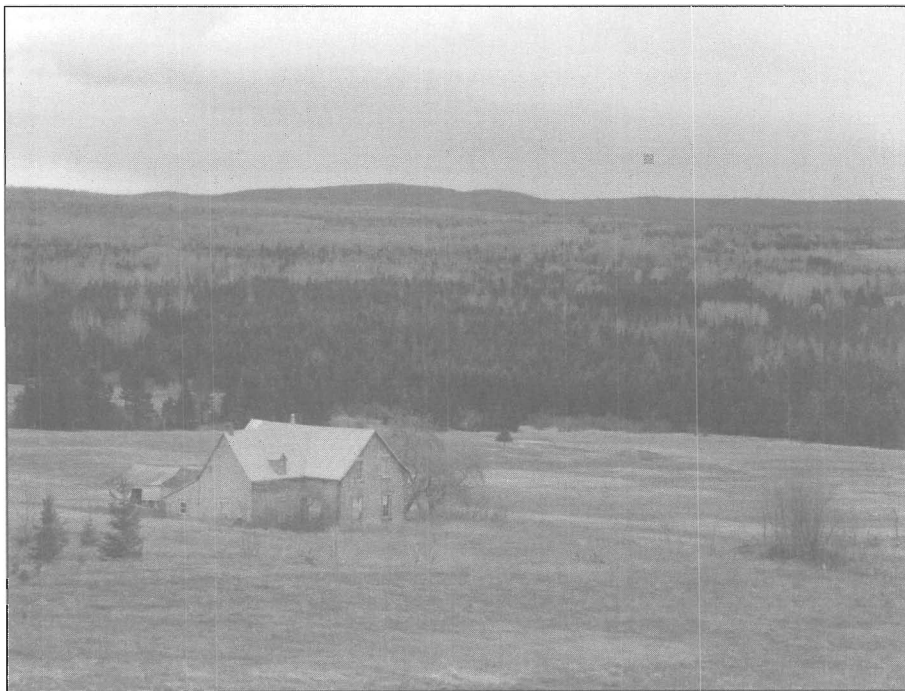
L'église et le centre de la localité

Construite au début du 19^e siècle, la première chapelle était localisée à l'extrémité du barachois en contrebas du village. L'installation d'un premier curé résidant date de 1845. L'abbé Michel Dowling avait devant lui un lourd magistère, puisqu'il devait desservir une série de hameaux catholiques jusqu'à Mont-Louis le long du littoral nord. Quinze années après son arrivée, la paroisse a été érigée canoniquement sous le vocable de Saint-Patrick. Le premier couvent a été construit en 1900 à la suite de l'arrivée d'une communauté enseignante de Rimouski, les soeurs du Saint-Rosaire.

Devant l'église actuelle construite en 1958, deux années après l'école, on remarquera une volumineuse cloche datant de 1874. Un peu plus loin, à gauche de la route (intersection 132 Est, avenue Matte), **une croix de chemin** en fer forgé commémore le centenaire de la paroisse célébré en 1960. Cette croix a jadis décoré une ancienne église de la localité. Encore en 1940, Douglastown était la seule paroisse catholique anglophone du diocèse de Gaspé. Ses résidants conservent d'ailleurs le souvenir de curés aux patronymes irlandais: Dowling, Gillis, Myles, Nellis...

Dans la vallée du sud

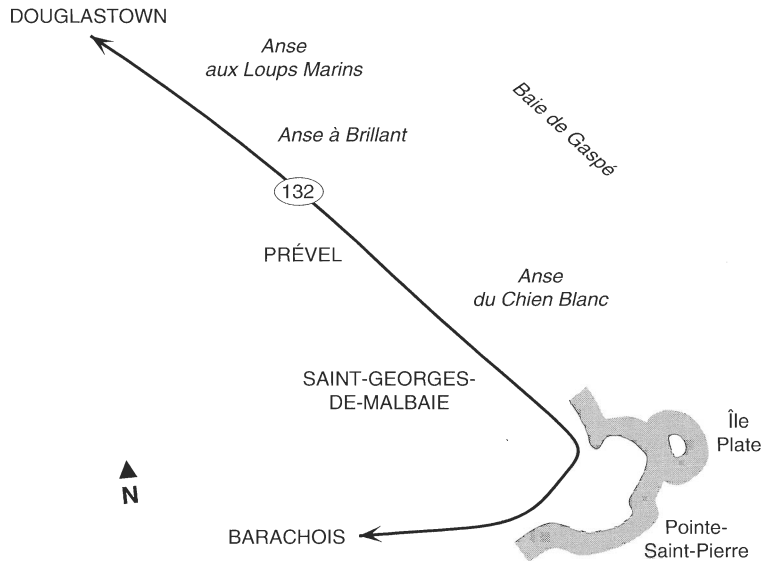
Un terroir d'excellente qualité s'offrait aux pionniers de Douglastown, les incitant à pratiquer l'agriculture plus qu'ailleurs sur la pointe est de la Gaspésie. Pour s'en rendre compte, il suffit d'emprunter la 6^e rue voisine de l'église (rue à angles droits rappelant le plan d'O'Hara) en direction du sud jusqu'à l'avenue Baird. On apercevra alors **une large vallée** encore parsemée **d'ensembles domestiques agricoles**. Mais il ne faut



Au sud de Douglastown (Paul Larocque, 1996)

ne devrait pas trop tarder: plusieurs maisons naguère magnifiques sont à l'abandon, les traces d'agriculture et d'élevage sont limitées et une forêt de conifères a même commencé à recouvrir la plaine, surtout à son extrémité sud. **Un moulin à scie** artisanal, une rareté de nos jours, mérite un coup d'oeil près de là, le long de l'avenue McDonald: les pièces de bois équarri qui l'entourent témoignent des activités qui s'y déroulent encore.

De Douglastown à Pointe-Saint-Pierre



Nous approchons rapidement l'extrémité sud de la baie de Gaspé. À **Seal Cove** (l'anse aux Loups Marins), l'une des plus belles haltes routières de la Gaspésie invite à s'arrêter, à faire le point. En face, du côté nord de la baie, le site de Grande-Grave se découpe avec netteté par temps clair, de même que l'extrémité de la péninsule de Forillon.

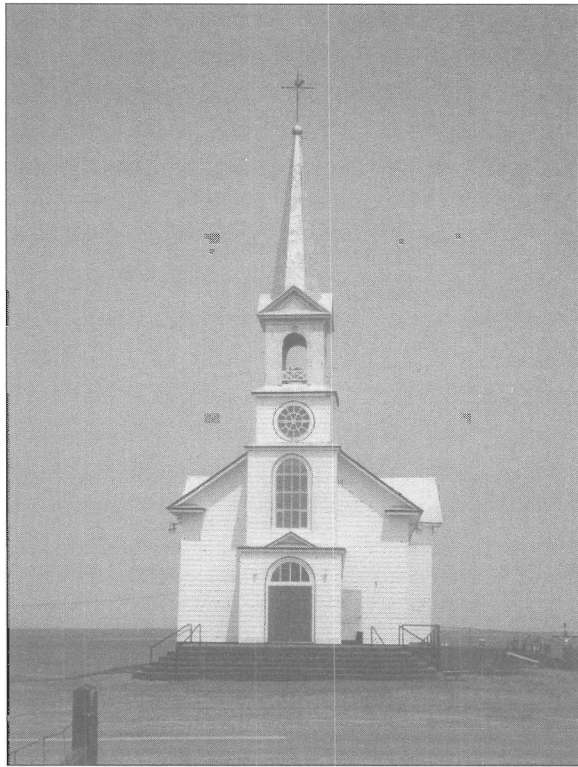
La côte devient ensuite plus rugueuse, offrant moins d'abris; sans doute faut-il voir là pourquoi le peuplement de l'espace que nous traversons a été plus tardif au 19^e siècle, pourquoi l'habitat s'y trouve dispersé encore de nos jours. **L'Anse-à-Brillant**, du nom de la rivière qui s'y déverse, n'en a revêtu que plus d'importance aux yeux des pêcheurs du coin. Située tout juste après une ferme d'élevage de chèvres, on ne la voit pas de la route:

surveiller l'affichage... Ceux qui s'y aventureront pourront observer à leur aise un havre de pêche traditionnel surtout fréquenté par des homardiens de Douglastown, Mal-Bay et Barachois.

Un peu plus loin, **Fort Prével** est aujourd'hui le site d'une vaste auberge nommée en l'honneur du Jersiais Georges Prével, l'un des premiers habitants des environs. Rappelons qu'une puissante batterie côtière a été installée dans ce secteur au cours de la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre du dispositif de défense de la base navale de Gaspé.

À partir de Fort Prével, quelques dépendances agricoles anciennes, souvent en plan-

ches à clin, évoquent la combinaison toujours problématique de la pêche et de l'agriculture dans ce secteur au développement lent et peu connu. **La paroisse Saint-Georges-de-Malbaie**, où nous sommes, ne correspond d'ailleurs pas à une agglomération. L'église et l'école se font face de chaque côté de la route, plus ou moins isolées. La première chapelle n'a été construite qu'en 1866 pour desservir les quelque 25 familles des alentours, venues de Douglastown et surtout de Pointe-Saint-Pierre. On la désignait alors sous le nom d'église du Chien Blanc, perpétuant ainsi le souvenir d'un animal apparu à cet endroit aux yeux de navigateurs français, bien des années avant la conquête, selon une légende tenace. Quant au patronage de Saint-Georges, il aurait été inspiré à la fois par Georges Prével et par le premier missionnaire, Georges Potvin.



L'église de Saint-Georges-de-Malbaie (Paul Larocque, 1996)

L'érection canonique de la paroisse n'a été décrétée qu'en 1881. L'abbé Joseph-Raoul Asselin, frère d'Olivar, journaliste montréalais bien connu, a été le premier curé résidant de 1903 à 1920. C'est sous son ministère que le presbytère a été construit et qu'un chemin de la Croix a été installé dans l'église. Son successeur, Guillaume Cassivi, a souvent oeuvré dans le champ socio-économique, à l'instar de plusieurs curés gaspésiens témoins de la grande crise des années 1930. La formule coopérative a été à l'honneur: caisse populaire, coopérative de pêcheurs, moulin à farine mu par l'eau (une rareté dans la péninsule). Aujourd'hui encore, à quelques centaines de mètres avant l'église, les meules de pierre de ce moulin disparu sont visibles en bordure de la route, évoquant une période de quête souvent exaltée d'autonomie.

Pointe-Saint-Pierre

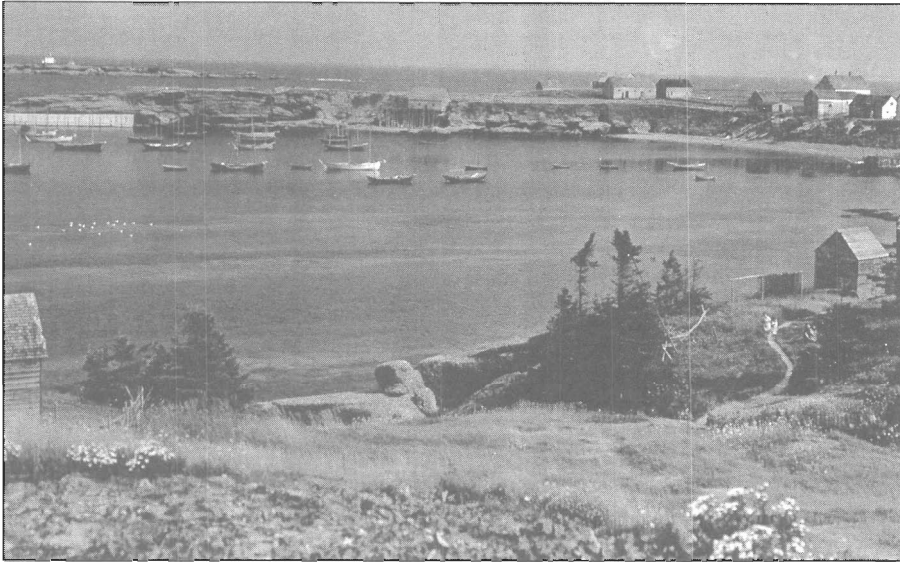
Pointe-Saint-Pierre marque l'extrémité du versant sud de la baie de Gaspé. Certains diront peut-être que son site correspond plutôt à l'extrémité nord de la baie suivante, celle de Malbaie. Quoi qu'il en soit, la pointe n'a rien pour retenir spontanément l'attention: une surface plane avec, du côté nord, une anse peu profonde; immédiatement au large, un îlot tout aussi dépourvu d'aspérités...

Son toponyme était pourtant inscrit sur des cartes dès le régime français. Au lendemain de la conquête, des baleiniers américains l'ont occupée, allant même jusqu'à en revendiquer la propriété et à s'en prendre à l'émissaire canadien -Félix O'Hara-venu les déloger en 1782. Les premiers pêcheurs sédentaires s'y sont installés peu après, à l'époque de l'arrivée des Loyalistes en Gaspésie. Choix logique: le site était à moins d'une journée de navigation des bancs poissonneux des Orphelins, des Américains, de Bradelle, etc.

Les frères Janvrin ont été parmi les premiers à y aménager un poste de pêche (circa 1785-1820). John et Elias Colas (circa 1850-1920) ont ensuite fortement fait sentir leur présence, parfois en association avec la compagnie Robin, allant même jusqu'à exploiter un chantier maritime sur le site avant de transférer leurs actifs dans la baie de Malbaie à la fin du 19^e siècle. John Fauvel, qui entretenait des liens étroits avec la famille Le Boutillier, a aussi eu un établissement sur la pointe. D'autres commerçants de moindre envergure (Legresley, Alexandre & Lemarquand, Legros, etc.) s'y sont également succédés.

À la fin du 19^e siècle, Pointe-Saint-Pierre était devenu un des sites de pêche les plus importants de la Gaspésie. À cette époque, en bordure de l'anse ouverte vers le nord, les établissements de pêche formaient...

... une véritable barrière de bâtiments blanchis à la chaux, leurs silhouettes à pignons



Autrefois dans l'anse de Pointe-Saint-Pierre (Canadien National)

resserrées les unes sur les autres de façon presque continue; au-dessus de l'anse, les échafauds de chacun des établissements, partiellement assis sur des pilotis, se prolongeaient en de longues structures de pilotis enchevêtrés où un système de rails et de wagons permettait de décharger le poisson puis de l'amener sans difficultés dans les grands bâtiments où on le préparait¹².

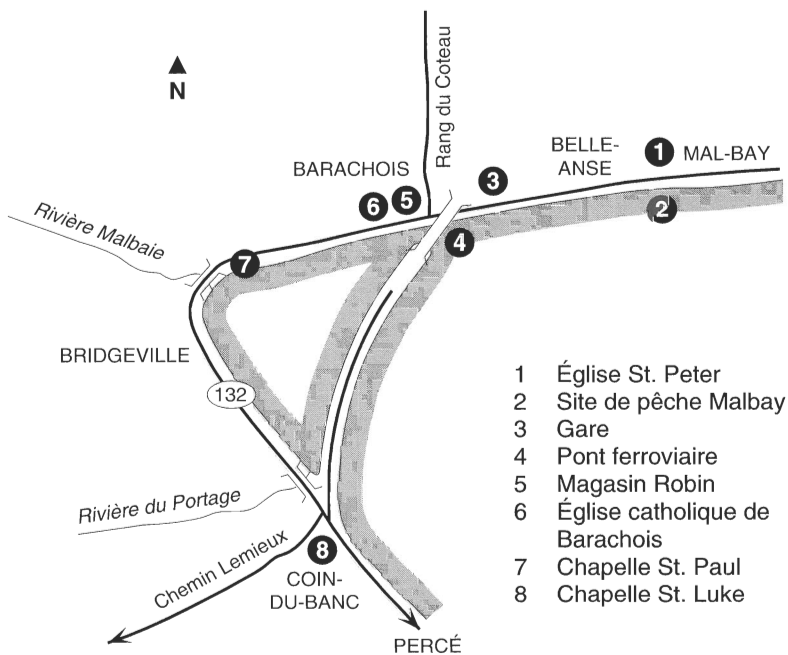
Mais le site était exposé à tous les vents, les travaux d'entretien des infrastructures de pêche onéreux et les barques mouillées dans l'anse vulnérables. Est-ce pour cette raison que les poissonniers ont progressivement plié bagages? Ils avaient pourtant su, pour résister aux intempéries, faire preuve d'imagination: avant la construction d'un quai au début du 20^e siècle, de longs cordages maintenus par des ancres et des bouées reliaient des filées de bateaux les uns aux autres dans l'anse. Ces bateaux disposés en ligne avaient souvent un aspect commun: étrave courbée, timon droit sur lequel était fixé un gouvernail, bordage à «franc-bord» plutôt qu'à clin. Les barges de Belle-Anse, ainsi nommées en raison de leur plus forte concentration dans ce secteur de la côte, étaient conçues pour résister aux pires intempéries. Mais toutes les innovations réunies ne faisaient sans doute pas le poids devant le déclin progressif de la pêche artisanale et du réseau d'échanges mis en place pour en tirer profit. À compter des années trente, la pointe a été désertée pour disparaître par la suite dans la mémoire collective.

Aujourd'hui, on a peine à croire que cette anse utilisée par quelques homardiers ait pu être le cœur d'activités aussi importantes. Il vaut la peine de se promener à pied sur cet espace où ne poussent que quelques arbres rabougris. Aux abords de l'anse ne

subsiste qu'un bâtiment ayant servi de magasin général au commerçant Legros, qui date de la fin du 19^e siècle. Ici et là, des fondations sont encore visibles à travers l'herbe. De l'autre côté du chemin de terre, quelques résidences anciennes et leurs dépendances sont toujours habitées, même si leurs occupants évacuent souvent les lieux aux approches de l'hiver: on reconnaîtra les maisons Legros (circa 1880) et Fauvel (1875), plus considérables et d'allure comparable avec leurs toits à deux versants, leurs lucarnes, leurs rallonges du même modèle à l'arrière.

En suivant le sentier menant à l'extrémité de la pointe, on aperçoit mieux l'île Plate, repère de navigateurs qui porte bien son nom. De 1883 à 1940, elle était surmontée d'un phare, remplacé depuis par une balise lumineuse. Les eaux qui la baignent, réputées pour leur clarté, sont aujourd'hui populaires auprès des amateurs de plongée sous-marine.

Malbaie



Ce toponyme désigne d'abord une baie de dix kilomètres de largeur. Il a remplacé au 18^e siècle une appellation plus ancienne, visible sur les cartes dès le 16^e siècle: baie des Molues ou Morues. Mal et baie: la combi-

naison signifie probablement «mauvaise baie», sans doute parce que le sec-teur était peu propice au mouillage des bateaux, ne soutenant pas à cet égard la comparaison avec la baie de Gaspé voisine. On a depuis souvent répété, en se fondant sur une affirmation de l'abbé J. B. A. Ferland, visiteur de la Gaspésie en 1836, que les anglophones auraient appelé «Baie des Molues» «Molue Bay», lequel terme serait devenu «Malbaie». Rien ne justifierait toutefois cette interprétation.

Un spectaculaire barachois (le mot désigne-t-il une barre à choir, c'est-à-dire une barre de sable comme on l'affirme souvent? Dériverait-il plutôt de l'expression basque «barra choa», signifiant textuellement barre petite?) ferme la baie sur une distance de huit kilomètres. C'est à l'entrée ou goulet de ce barachois, traversé depuis 1911 par un pont ferroviaire, que Denys de la Ronde a établi les quartiers d'hiver de son poste de Percé à compter de 1673. Mais la pêche sédentaire, jugée non prioritaire par les autorités de la France et de la Nouvelle-France, reposait sur des bases fragiles. Exposé à la piraterie, le site a finalement été détruit par une flottille venue de Nouvelle-Angleterre en 1689: habitation, grange, étable, magasin, chapelle, etc.

Il faudra attendre la fin du 18^e siècle avant qu'une minuscule agglomération n'apparaisse au même endroit autour de Daniel McPherson, un Loyaliste d'ascendance écossaise, suivi des frères Francis et Philip Janvrin, arrivés en Gaspésie en 1783. Ce peuplement pionnier, à peu près contemporain de celui de Douglastown et de Pointe-Saint-Pierre, s'est graduellement étendu au 19^e siècle le long des deux rives de la baie. Au centre s'est développé **le village de Barachois**, près de l'embouchure de la rivière Malbaie jadis appelée Petite Rivière. Au nord-est se déploient les petites communautés **de Belle-Anse** et **de Mal-Bay**, en majorité anglophones. Au sud et au sud-est, de l'autre côté de la rivière Malbaie, se retrouvent **Bridgeville** (autrefois rang Saint-Paul et Grande Mare) et plus loin **Coin-du-Banc**. La première est disséminée en quelques îlots principalement francophones coupés en deux par la route depuis 1974; la seconde constitue une enclave surtout anglophone.

Cette population composite et dispersée a su ajouter à une agriculture de subsistance («work on the place», disaient autrefois les résidants anglophones) des activités de pêche où le saumon et le homard ont tenu une place de plus en plus importante, surtout à compter des vingt dernières années du 19^e siècle. Parmi les entreprises de pêche actives dans la région,

on note d'ailleurs la présence des Holliday (1873) et Windsor (1882), spécialisés dans la cueillette et l'apprêtage du homard, crustacé initialement exploité au Nouveau-Brunswick. Il fut un temps où les cook-rooms jalonnaient la rive du banc tournée vers la terre ferme, moins exposée aux marées et aux bourrasques. Il fut un temps également où la région attirait des contingents de pêcheurs saisonniers en provenance de la Baie des Chaleurs. Quant aux morutiers locaux, ils n'hésitaient pas, l'été venu, à se déplacer jusque sur la côte nord du Golfe, sans oublier l'île d'Anticosti. Une tenace tradition de pêche s'est ainsi constituée. Au 20^e siècle, la majorité des activités en sont toutefois venues à graviter autour du secteur de Mal-Bay, mieux situé. Parallèlement, l'exploitation forestière a eu de l'importance au début du siècle, stimulée par l'implantation de moulins à scie de taille respectable au barachois, tel celui de la Sherbrooke Mill (1903-1917), incitant le gouvernement fédéral à construire un quai (aujourd'hui disparu) pour la déviation du courant.

L'église St. Peter de la Malbaie

Elle est située au sud-ouest de la Pointe-Saint-Pierre, à droite de la route 132. Une première église anglicane a été construite vers 1820 dans ce secteur pour desservir les pionniers. Un prêtre résidant s'y est installé en 1859, chargé des offices religieux tant ici qu'à Barachois et à Coin-du-Banc. L'église actuelle, la troisième, date de 1892. Le cimetière qui la longe contient plusieurs pierres tombales du siècle dernier, dont quelques-unes en bois ouvragé. Une série d'épithames évocatrices invitent au recueillement.

Le site de pêche Mal-Bay

Le site est parfaitement visible en contrebas de l'église anglicane, à proximité du havre reconstruit en 1982-1983. John Perrée, un Jersiais, s'y est installé le premier à une date indéterminée mais antérieure à 1846. Les frères Collas, John et Élias, se sont portés acquéreurs de son établissement en 1862 et en ont poursuivi l'exploitation jusqu'en 1885. Devenus en 1866 actionnaires majoritaires de la Charles Robin Co., les Collas ont néanmoins refusé la fusion totale des deux entreprises. Demeurée autonome, la John Elias Collas Company a développé à la même époque un réseau de postes de pêche principalement localisés le long de la rive sud de la baie de Gaspé: Seal Cove, Douglastown, bassin de Gaspé... Elle a aussi été active ailleurs dans le golfe: île d'Anticosti, Moisie, Sheldrake... Le poste de Pointe-Saint-



Un site naguère achalandé: Mal-Bay (Anonyme)

Pierre a été son principal centre de production. Des plans d'époque ont cependant permis de dénombrer jusqu'à une quinzaine de bâtiments à la fin du 19^e siècle sur le site du poste de Mal-Bay, principal lieu de débarquement de la baie des «Molues».

Déjà à cette époque, toutefois, l'expansion n'était plus de mise, compte tenu des difficultés financières et commerciales croissantes auxquelles étaient confrontés les poissonniers de la côte atlantique canadienne. Sous la succession de la John et Élias Collas (1885-1910), il y a lieu de croire que les débarquements ont diminué, tandis qu'une fusion plaçait les actifs entre les mains de la Charles Robin & Collas Company, plus tard canadianisée sous le nom de Robin, Jones et Whitman. De 1891 à 1962, les commis du poste de Mal-Bay ont donc agi à partir de directives transmises de Paspébiac.

En 1962, Robin, Jones & Whitman était en voie d'abandonner le secteur pêche. Deux anciens employés ont acheté les installations et opéré sous le nom de Mal-Bay Fish inc. jusqu'en 1974. Les Pêcheries Malbaie

inc. ont ensuite pris la relève, diversifiant la production pour y inclure crustacés et pétoncles tout en maintenant la production de morue séchée. Depuis 1993, la compagnie Crustacés Malbaie loue les installations, transformant surtout le homard, entreposé dans des viviers.

Même si l'ancien site Collas a subi plusieurs modifications, quelques bâtiments d'époque y subsistent encore. **Un magasin** localisé en bordure de la route aurait été construit entre 1862 et 1877. Il est à l'abandon depuis les années 1970. Près du rivage, un petit bâtiment au toit à deux versants a servi d'entrepôt, comme en fait foi un plan daté de 1877, et plus tard **de neigère**: l'ouverture pratiquée sur la façade nord a servi au passage de bacs de neige pour la conservation d'appâts (boëtte) et poissons frais. Le plus vaste édifice, adjacent à la neigère, consiste en **un entrepôt** de deux étages construit entre 1877 et 1910. Autrefois localisé plus au sud, il a été démonté et reconstruit sur l'emplacement actuel dans les années 1940. Ce sont là les derniers vestiges matériels de la présence des Collas en Gaspésie¹³.

Vers la gare et le pont ferroviaire

Environ un demi-kilomètre plus loin, à droite de la route, on observera **une maison au toit à deux versants** percé de trois lucarnes dont la



Un pont ferroviaire (Paul Larocque, 1996)

galerie est très décorée. L'architecture est d'inspiration américaine. Barachois n'est plus très loin. À l'entrée du village, **la gare** illustre bien ce qu'étaient jadis les petites gares disséminées le long du parcours ferroviaire de la Gaspésie. Le débordement du toit de la façade soutenu par des consoles massives était destiné à protéger des intempéries les voyageurs en attente. Aujourd'hui, comme tant d'autres, cette gare construite en 1916 n'est plus ouverte qu'à l'approche du train (un aller-retour quotidien).

Nous arrivons à la hauteur **du pont ferroviaire** enjambant la rivière Malbaie à l'entrée nord de Barachois. Il a été construit vers 1910 en prévision de l'ouverture imminente du service ferroviaire. À proximité, on peut examiner l'extrémité nord du banc ainsi que le goulet reliant la rivière à la mer, secteur où, rappelons-le, s'alignaient autrefois cook-rooms et installations de pêche. Au début de notre siècle, des scieries animaient l'embouchure pourvue d'un petit quai.

La route du Coteau

Peu avant l'église, la route du Coteau (autrefois: chemin de la Colonisation), perpendiculaire à la route 132, effectue une remontée vers le nord-ouest. La riante vallée où elle mène se compare à plus d'un titre à celle que nous avons entrevue derrière Douglastown. De vastes maisons de plusieurs styles forment un mur-pignon le long de la route, flanquées de petites dépendances agricoles. Si l'histoire de ce coin de pays n'a pas encore été écrite, il faut remarquer à quel point on a su, avec bon sens, en mettre en valeur les plus belles terres. Même si aujourd'hui la forêt gagne du terrain, les maisons à l'abandon sont plus rares qu'à Douglastown, et les champs voués aux pâturages sont plus nombreux. En redescendant, la baie et le barachois offrent une vue saisissante.

L'église catholique de Saint-Pierre-de-Malbaie (Barachois)

L'église actuelle a remplacé en 1939 une chapelle temporaire érigée en 1924 à la suite de l'incendie de la précédente église. Sa façade ne manque pas de relief, animée par une série de décrochements en lignes droites, caractéristique architecturale assez répandue parmi les églises du diocèse de Gaspé construites peu avant 1950.

La paroisse de Saint-Pierre-de-Malbaie a été érigée canoniquement en 1860. À l'époque des missionnaires itinérants, la région a été desservie à partir de Carleton, Bonaventure et plus tard Percé. Initialement construite à

Mal-Bay, la première chapelle a été transportée à Barachois en 1864, point jugé plus central. Une population mi-francophone, mi-anglophone l'a fréquentée. Ici comme à Douglastown, les religieuses de la communauté du Saint-Rosaire ont animé l'école paroissiale à compter de 1883. Elles se sont aussi impliquées dans la construction d'un couvent en 1950.

Le magasin Robin

Une architecture fonctionnelle, un toit plat, un emplacement accessible et fréquenté. Le magasin que nous avons sous les yeux a été construit en 1909, époque où la canadienisation de la compagnie Robin, sous le nom de Robin, Jones et Whitman, était imminente. En plus de maintenir une présence active dans le secteur pêche jusqu'aux années soixante, la nouvelle firme a développé dans la péninsule un important réseau de magasins de vente au détail comme celui-ci.

Les chapelles anglicanes de St. Paul et de St. Luke

La route conduit ensuite vers Bridgeville et Coin-du-Banc, une fois franchi le pont de la rivière Malbaie. Le barachois s'interpose désormais



L'église St. Paul (Marie Beaulieu, 1996)

entre la route et la haute mer, que l'on perd souvent de vue. L'habitat est plus dispersé.

Tout au fond de la baie, peu avant de franchir la rivière, **l'église St. Paul** apparaît sur la gauche, plus petite que celle de St. Peter. Elle a été construite par Thomas John Touzel, un Jersiais de l'endroit, en 1893. Plus loin encore, à l'extrémité sud du banc, celle **de St. Luke** (1890) occupe un site attirant. Beck, Vibert, Mabe: tels sont les noms les plus répandus dans le cimetière ombragé de ce petit temple perdu dans les arbres, dont on remarquera au passage les vitraux et la ferronnerie de qualité.

À proximité, le banc communique avec la terre ferme près de l'embouchure de la petite rivière du Portage: on y accède sans se mouiller les pieds en empruntant un étroit chemin qui se transforme plus loin en sentier. Plusieurs maisons anciennes avec dépendances en jalonnent le parcours, surtout habitées par une population d'ascendance irlandaise.

Une auberge au revêtement de bardeaux de cèdre et au toit peint en vert retiendra l'attention. Quelques générations de Mabe ont pratiqué tous les métiers sur ce site: commerçants, pêcheurs, constructeurs de bateaux... Le premier Mabe établi à cet endroit, un Loyaliste, serait arrivé en 1797. L'auberge a été ouverte en 1973 par la famille Maloney, alors fraîchement expropriée de l'île Bonaventure.

Constructeurs de navires

La fabrication de bateaux de pêche a été l'apanage d'une foule d'artisans locaux et de pêcheurs. La construction de voiliers de dimensions suffisantes pour le cabotage le long des côtes ou pour le commerce outre-mer a par contre requis l'aménagement de chantiers maritimes plus considérables.

Au 19^e siècle, plusieurs marchands gaspésiens, notamment les poissonniers, ont construit ou fait construire en Gaspésie des navires de tonnage variable. À Paspébiac, la compagnie Robin a exploité le plus important chantier de la péninsule: 33 navires y ont été fabriqués entre 1792 et 1873. Deux autres sites méritent une mention particulière: la baie de Malbaie (particulièrement à Pointe-Saint-Pierre et à Coin-du-Banc, chez le Mabe) et New Richmond.

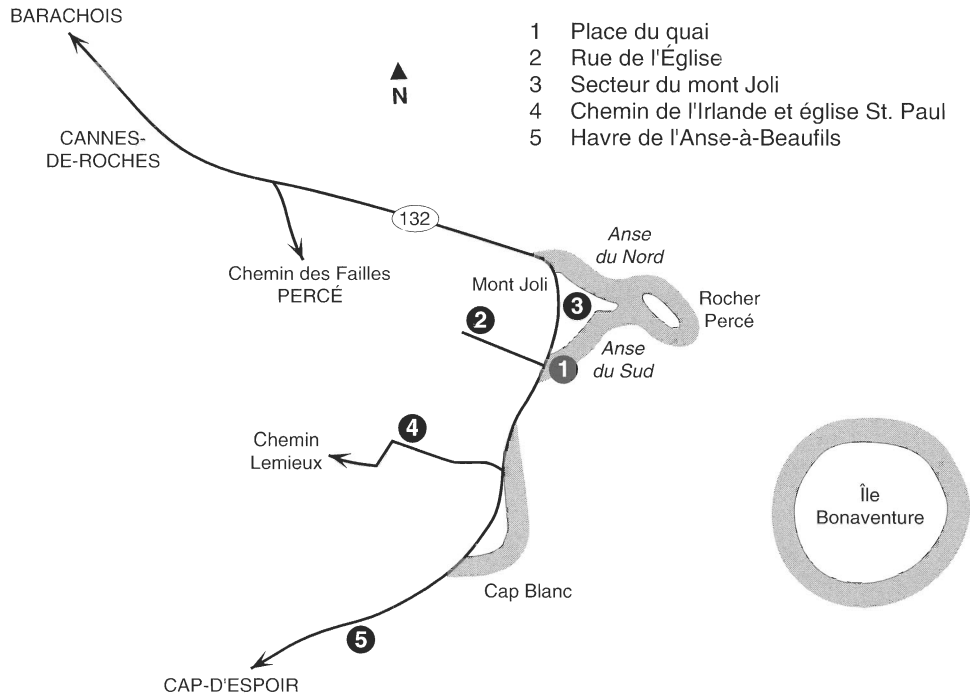
Goélettes à hunier, bricks, barques, brigantins... Ces navires de deux à trois mâts, jaugeant de 100 à 400 tonneaux, ont longé le littoral gaspésien et régulièrement exporté les produits régionaux aussi loin qu'en Europe, aux Antilles, au Brésil, etc. Ils revenaient ensuite, chargés de marchandises écoulées auprès de la population ou plus immédiatement liées au fonctionnement des entreprises. Certains n'effectuaient jamais le voyage de retour: ils avaient été vendus avec leur cargaison.

Sans avoir l'importance des infrastructures de Québec ou des futures provinces de l'Atlantique, les chantiers maritimes gaspésiens ont longtemps constitué un apport économique significatif pour la région. À compter du dernier tiers du 19^e siècle, à une époque où la vapeur et l'acier se substituaient à la voile et au bois, les commerçants ont requis les services de compagnies de navigation et les mises en chantiers se sont raréfiées.

David J. Mc Dougall, «*Gaspé-Built square-rigger sailing ships*», **Gaspésie**, vol. XXIX, (septembre-décembre 1991): 69-81.

À proximité, le chemin Lemieux, l'un des rares chemins de colonisation de la Gaspésie, construit de 1913 à 1920, est accessible. À l'instar du chemin de fer, il s'enfonce à l'intérieur des terres et conduit tout droit à L'Anse-à-Beaufils, contournant la localité de Percé. Nous emprunterons plutôt la route 132 longeant le littoral en direction de Cannes-de-Roches et Percé.

5) Percé et au-delà

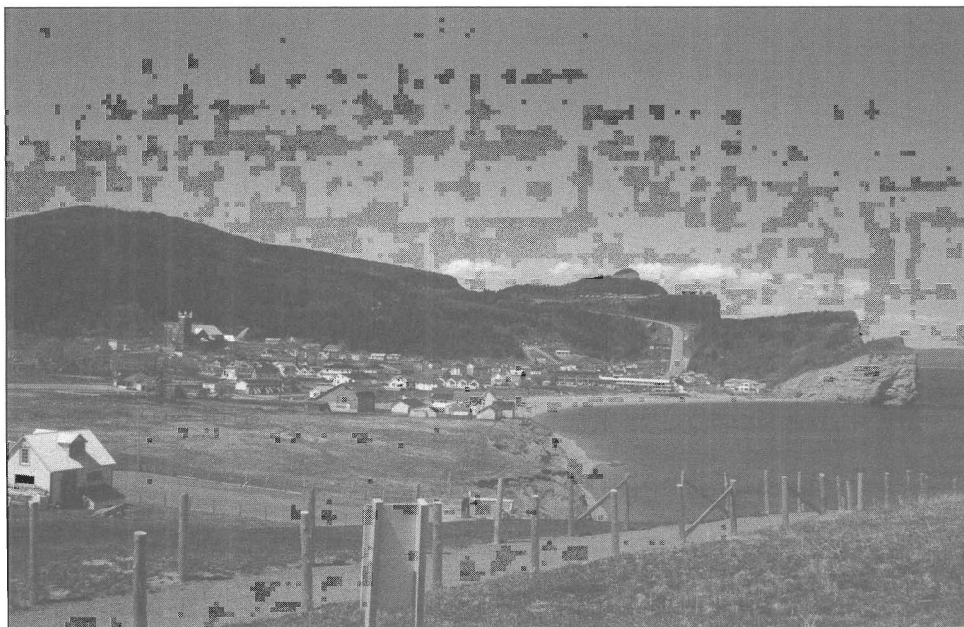


La route grimpe ensuite en lacets. Nous prenons vite de l'altitude, longeant une série de parois rocheuses de couleur ocre où nichent beaucoup d'oiseaux marins. Le hameau de Cannes-de-Roches, qui tire son nom de la femelle du cormoran noir, apparaît sur notre droite: une petite chapelle (1944) et quelques habitations y évoquent une tentative de colonisation qui a tourné court. Percé est aujourd'hui le point de référence de la population établie sur ces hauteurs. À droite, le chemin des Failles («fowl», déformation de «falls»?) conduit à Percé et contourne la localité. À gauche, une halte routière permet d'observer la baie de Malbaie, la Pointe-Saint-Pierre et même Forillon. Puis, au moment où débute une descente assez raide, apparaissent d'un seul coup le village de Percé, le célèbre rocher ainsi que l'île Bonaventure.

Percé

Dès 1672, Pierre Denys de la Ronde a établi sur la terre ferme un établissement de pêche flanqué d'une petite chapelle. Bien avant lui, sans doute même avant Cartier, des pêcheurs saisonniers ont fréquenté le site de Percé, toponyme apparu très tôt sur les cartes des navigateurs. Après la destruction du site en 1690, il a fallu attendre la fin du 18^e siècle avant que d'autres installations n'aient lieu. Les frères Janvrin, Charles Robin... : des noms à consonance déjà familière. La compagnie Robin s'est particulièrement enracinée, faisant de Percé son site le plus productif au 19^e siècle. Quelques compétiteurs sont apparus vers le milieu du siècle, parmi lesquels il faut surtout noter la présence de John Le Boutillier and Co. (sur la terre ferme dès 1833) ainsi que celle de ses cousins, les frères Le Boutillier (sur l'île Bonaventure à compter de 1845).

Une population turbulente composée de pêcheurs d'origine acadienne, loyaliste, irlandaise et anglo-normande a acquis des lots, formé un



Vue sur l'anse du Sud à Percé (Paul Larocque, 1996)

embryon de paroisse et, de concert avec des contingents estivaux de pêcheurs saisonniers, animé le littoral le plus achalandé de la Gaspésie: à la fin du 19^e siècle, une quarantaine de bâtiments reliés à la pêche en jalonnaient les abords. Point central de la côte, facilement accessible à partir du large, Percé n'a pas tardé à accueillir quelques institutions: une prison (1811), un bureau des douanes (1842), un palais de justice (1866), une seconde prison (1870). La paroisse Saint-Michel-de-Percé a été en 1860 du groupe restreint des premières paroisses érigées en Gaspésie.

À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, les pêcheurs saisonniers ont toutefois moins fréquenté les parages et les pêcheries sédentaires ont à leur tour connu leur part de difficultés. Le tourisme a heureusement commencé à prendre la relève, stimulé par la complétion du chemin de fer de la Baie des Chaleurs (1911-1912), l'amélioration des liaisons maritimes et, surtout, le parachèvement du boulevard Perron (première route de ceinture) à la fin des années 1920.

Le village de Percé est blotti au fond d'une cuvette naturelle que deux anses ouvrent sur la mer: l'anse du Nord et l'anse du Sud, séparées par le mont Joli contigu au rocher Percé. **L'anse du Nord**, qui a eu la préférence des pêcheurs du régime français (plus d'un millier d'entre eux ont fréquenté Percé à chaque été de 1653 à 1690), est dominée successivement par le pic de l'Aurore, les Trois Soeurs et le cap Barré. C'est là que Mgr Laval a pour la première fois posé le pied en Amérique en 1659. **L'anse du Sud**, où Charles Robin s'est installé dès 1782, est fermée au nord par le cap Canon et au sud par le cap Blanc. À l'intérieur des terres, d'imposantes collines ferment le paysage, dont le mont Sainte-Anne et la table à Roland, élévation de 375 mètres dont le sommet plat et carré a longtemps servi de repère aux navigateurs.

Au pied de ces collines s'étirent des lots de superficie variable, occupés de façon plus ou moins anarchique dans le cadre d'un découpage à propos duquel la compagnie Robin aurait, a-t-on souvent répété, eu son mot à dire. Au 20^e siècle, notamment à partir des années 1930, le village s'est déployé en direction de l'emplacement actuel de l'église, avec des lots plus petits et uniformes.

La place du quai

En circulant à Percé, le visiteur repérera quelques maisons d'allure sobre, d'un seul niveau, surmontées d'un toit à deux versants, parfois enjo-

livées par un pignon: ces maisons d'architecture vernaculaire, c'est-à-dire exemptes d'influences stylistiques spécifiques, sont représentatives de la seconde moitié du 19^e siècle.

À l'est de la rue du Quai, en regardant vers le rocher Percé, se dresse **le chafaud**, édifice de trois étages construit sur pilotis ayant servi dès le 19^e siècle à la transformation et à l'entreposage du poisson. Il est aujourd'hui un musée où est mis en valeur un patrimoine artistique local et régional. À proximité se dressent **la saline** ainsi **qu'une glacière** flanquée d'un cook-room.



Le chafaud (Paul Larocque, 1996)

À l'ouest de la rue du Quai, **le Bell House**, ancien cook-room à la façade surmontée d'une cloche qui sonnait les heures de repas et de travail des employés, est situé à proximité de **l'ancienne maison du gérant** local, aujourd'hui transformée en auberge.

De l'autre côté de la route 132, presque en face du Bell House, une coopérative de consommation a acheté **le magasin** autrefois occupé par la compagnie de pêche. À proximité, **une vaste grange**, jadis un élément central de la ferme exploitée par la compagnie, a été transformée en restaurant.

Tous ces bâtiments, gros ou petits, ont un air de famille: toits à deux versants couverts de bardeaux, murs de planches à clin, fenêtres à carreaux peintes en noir ou en rouge sombre... Leurs constructeurs étaient souvent des charpentiers maritimes dont les principales tâches consistaient à bâtir et à entretenir des barques de pêche et des goélettes.

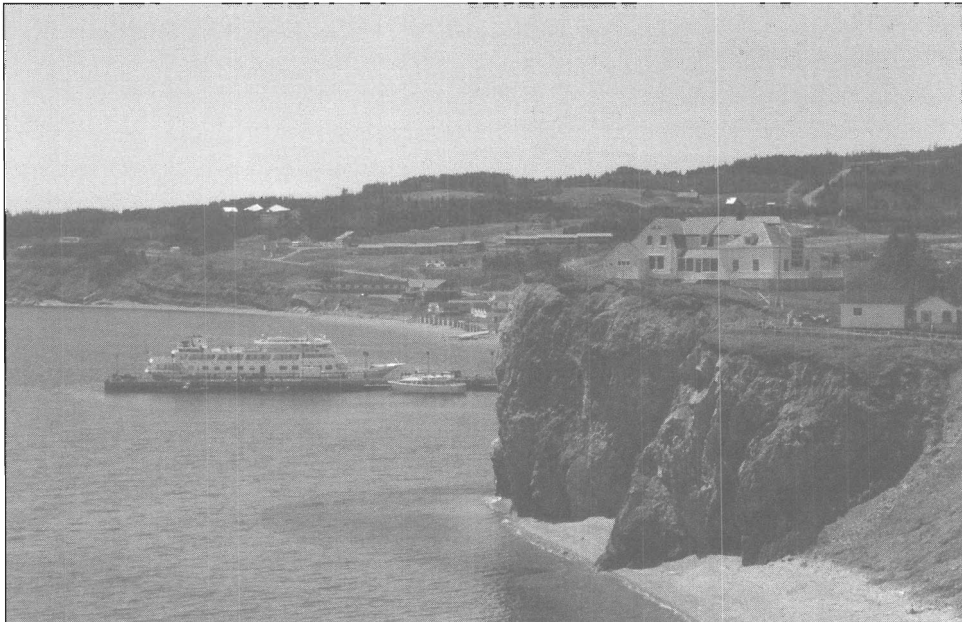
Tous étaient la propriété de la compagnie Robin. Et tous étaient autrefois recouverts d'une éclatante peinture blanche facilitant leur repérage à partir du large¹⁴.

La rue de l'Église

Blotties entre les arbres, quelques résidences plus cossues ont accueilli des notables. À l'extrémité de la rue, la vaste église catholique a une allure qui la distingue. Elle a été construite à compter de 1898 avec une pierre locale aux couleurs rosées évoquant les falaises du littoral et les teintes du rocher. L'architecte montréalais Joseph Venne a opté pour un style néo-gothique et conçu une façade d'une largeur exceptionnelle, dominée par deux tours de hauteur inégale. À l'intérieur, le décor raffiné conserve son cachet d'origine malgré des rénovations apportées en 1939.

Le secteur du mont Joli

La croix visible sur la pointe du mont a souvent été relevée depuis la première plantée en ce lieu à la fin du 19^e siècle. Celle que nous apercevons date de 1945. Tout près, au sommet du cap Canon, **la vaste maison Éthier** a été construite vers 1900 par le peintre américain Frederick James en un lieu de toute évidence susceptible de stimuler son inspiration, quelque soit la direction du regard. Elle a été acquise en 1932 par le docteur Elphège Éthier. Un peu plus bas, une ancienne auberge au toit à la mansard



La maison Éthier sur le cap Canon (Paul Larocque, 1996)

retient aussi l'attention. Elle loge l'hôtel de ville de Percé. Bien avant le tourisme de masse, Percé a été un lieu visité pour la beauté de ses paysages. Et cette beauté est particulièrement éclatante dans le secteur du mont Joli où quelques vestiges du passé témoignent d'un intérêt précoce et soutenu.

Percé avant le tourisme de masse

Le scientifique Pierre Dansereau a évoqué avec émotion ses séjours estivaux à Percé entre 1928 et 1935, au moment de son entrée dans la vie adulte.

La colonie de Percé était peu nombreuse, mais elle était stable. Peu de gens venaient à Percé en passant. On avait le temps de se connaître et on appréciait les divers degrés d'initiation aux secrets du paysage et du village. En y repensant aujourd'hui je pèse la valeur de cette expérience (...) l'école de Percé remplissait les veines et les muscles, agrandissait l'oeil et le coeur, ventilait le cerveau. Je suis tenté, dans cette perspective, de croire que ce microcosme de Percé 1928-1935 était un lieu privilégié. La diversité des relations que j'y entretenais avec des gens de tous les âges et de toutes les conditions et la diversité des occupations m'enrichissaient chaque jour, me maintenaient dans un état d'alerte et souvent d'exaltation. Mes randonnées avec les pêcheurs et les habitants, mes conversations avec les artistes et les écrivains me pliaient au test des communications de façon stimulante.

Pierre Dansereau, «*Souvenir de Fadette à Percé (1928-1935)*», **Gaspésie**, vol. XXIV, (juillet 1986): 45 (tiré de la préface de **Fadette: Journal d'Henriette Dessaulles 1874/1880**, Montréal, HMH, 1971).

Le rocher Percé

Au 17^e siècle, le toponyme Percé identifiait déjà à la fois le rocher, l'île et la portion continentale avoisinante, comme en témoignent les cartes de cette époque. C'est dire à quel point le rocher captait l'imagination. Au début du 19^e siècle, quelques aventuriers locaux ne souffrant pas de vertige ont pris l'habitude de l'escalader (une élévation de 89 mètres) pour y cueillir des oeufs d'oiseaux: il n'était évidemment pas encore question de créer un sanctuaire. En 1845, un sourd grondement a fait sursauter la population: l'une des deux arches immortalisées par les peintres et les dessinateurs, celle de l'extrémité est, s'était écroulée. Et en 1952, l'obélisque s'est à son tour effondrée, faisant disparaître le deuxième trou du rocher.

L'île Bonaventure

En dehors de la présence amérindienne et des installations saisonnières de morutiers français, les premières traces d'occupation permanente de l'île remontent à la toute fin du 18^e siècle. Elles étaient le fait d'Irlandais et d'Anglo-Normands pêchant pour les frères Janvrin, puis d'un exploitant nommé Peter Duval. Mais les pêcheurs saisonniers ont longtemps été plus nombreux. Originaires de la région de Québec, de la Côte-du-Sud ou de la Baie des Chaleurs, ils vivaient dans de petites maisons-dortoirs aménagées par les poissonniers.

À compter de 1845, les frères Le Boutillier y ont relancé les activités de pêche. Cove Beach, une petite anse faisant face à Percé, est devenu le centre nerveux de leurs activités. Au milieu des années 1860, une vingtaine de bâtiments dominés par une forge s'alignaient à proximité. Logé dans une maison baptisée la Private House, l'agent commercial de la compagnie supervisait le travail de quelques dizaines d'employés - au-delà d'une soixantaine selon certains documents - affairés à l'apprêtage de la morue livrée par environ une quarantaine de barges de pêche. Divers indices montrent toutefois que l'entreprise a quelque peu réduit ses activités à compter de 1870. Après la faillite de cette compagnie en 1923, P. Agnesi a pris la relève pendant quelques années, déménageant son comptoir gaspésien de Pointe-Saint-Pierre à l'île Bonaventure. Ce fut la fin d'une longue tutelle, Agnesi achetant son poisson directement des pêcheurs, souvent à meilleur prix.

Il semble que les vrais insulaires, résidant à l'année sur l'île, aient toujours cherché à éviter la tutelle des marchands, notamment celle des Le Boutillier ou encore celle de Robin à Percé, même si leur terres du versant ouest étaient généralement hypothéquées. À la fin du 19^e siècle, ils avaient construit une chapelle ainsi qu'une école. Ils n'attendaient pas les visites espacées du missionnaire pour baptiser leurs nouveaux-nés et enterrer leurs morts. Ils avaient leurs sages-femmes et leurs guérisseurs.

Cette population d'ascendance surtout irlandaise, qui n'avait jamais dépassé la centaine, a décliné au vingtième siècle. Pendant les années 1940, seules une dizaine de familles d'irréductibles vivaient encore sur l'île, côtoyant en été un groupe d'estivants (dont quelques artistes-peintres) ayant acquis des résidences. L'époque des compagnies de pêche était révolue pour les insulaires. À tous les jours par contre, des bateaux partis de Percé avaient commencé à faire le tour de l'île, regroupés en une coopérative de bateliers dont le curé de Percé, Charles-Eugène Roy, était l'un des animateurs. Parmi les visiteurs, il y avait beaucoup d'ornithologues et de botanistes. Une fois arrivés sur l'île après en avoir fait le tour, ils grimpaient dans la voiture à cheval de Sidney Maloney, un résidant propriétaire de l'unique auberge de l'île.

L'île est devenue un sanctuaire d'oiseaux depuis 1919, en même temps que le rocher Percé et le rocher aux Oiseaux (au nord-ouest des Iles-de-la-Madeleine). La création de ces trois refuges a alors constitué un précédent au Canada, même si celui de l'île Bonaventure se limitait aux aires de nidification. En 1972, l'île est tombée sous la juridiction du gouvernement du Québec qui l'a graduellement intégrée à ses parcs de

conservation. Les résidants ont été expropriés à la suite d'un protocole conclu avec le Service canadien de la faune étendant à toute l'île le refuge pour oiseaux migrateurs: 175 espèces, dont plus de 50 000 Fous de Bassan, colonie la plus nombreuse et la plus accessible de cette espèce en Amérique du nord, ont ainsi bénéficié d'une protection accrue, aux dépens de la population de l'île.

Walter Maloney, dont la famille originaire de Barachois habitait l'île depuis 1907, a été le dernier propriétaire à évacuer les lieux en 1973. Depuis ce temps, il y a eu restauration de quelques bâtiments dont l'ancienne «Private House», où sont présentés une série d'artefacts évoquant l'histoire de la compagnie Le Boutillier.

Lucie Thibeault, «*L'île Bonaventure au temps des insulaires*», **Gaspésie**, vol. XXIII, (avril-juillet 1985): 14-22. Madeleine Bisson, «*L'île Bonaventure dans la Gaspésie du XIX^e siècle*», **Gaspésie**, vol. XVIII, (avril-juin 1980): 22-27; vol. XVIII, (juillet-septembre 1980): 1-6.

Le chemin de l'Irlande et l'église anglicane St. Paul

Emprunter le **chemin de l'Irlande** permet de voir Percé et l'île Bonaventure selon une autre perspective. Comme son nom l'indique, les Irlandais y ont été nombreux. Ils n'ont pas hésité à consacrer leurs meilleurs efforts aux travaux agricoles: quelques ensembles domestiques en témoignent encore dans le hameau de Flynn (plus loin, direction sud-ouest). Dans le même secteur, **un vaste pavillon d'interprétation** accueille les visiteurs désireux d'en savoir plus à propos des oiseaux migrateurs et des fonds marins locaux. Près de là également, **l'église anglicane St. Paul**, construite en 1862 et rénovée en 1939, évoque le caractère précurseur de la mission de Percé, à partir de laquelle les pasteurs ont longtemps desservi une série de hameaux situés plus au nord, jusqu'à la baie de Gaspé.

Le chemin de l'Irlande rejoint aussi plus haut le **chemin Lemieux** derrière Percé, sur les hauteurs. Rappelons que ce chemin de colonisation a relié au début de notre siècle Coin-du-Banc et L'Anse-à-Beaufils. Au cours des années vingt, il est devenu le point de départ d'une route qui traverse aujourd'hui la localité de Val-d'Espoir, rattachant cette petite agglomération issue de la dernière vague de colonisation en Gaspésie à Percé et à Sainte-Thérèse d'où provenaient plusieurs de ces «faisers de terre».

Quelques kilomètres séparent Percé de L'Anse-à-Beaufils. À la hauteur du cap Blanc, une montée conduit à la côte Surprise, aujourd'hui un peu aplanie à la suite de plusieurs travaux de réfection routière. Le coup d'oeil qu'on peut jeter derrière soi vers Percé en vaut néanmoins encore la peine. À partir de là, durant le court trajet jusqu'à Beaufils, on pourra observer divers vestiges d'un passé agricole. Quelques dépendances ont mani-

festement été conçues de façon à résister aux forts vents de l'est et du nord-est (nordet), le versant du toit tourné vers la mer étant moins incliné de manière à leur donner moins de prise.

Le havre de L'Anse-à-Beaufils

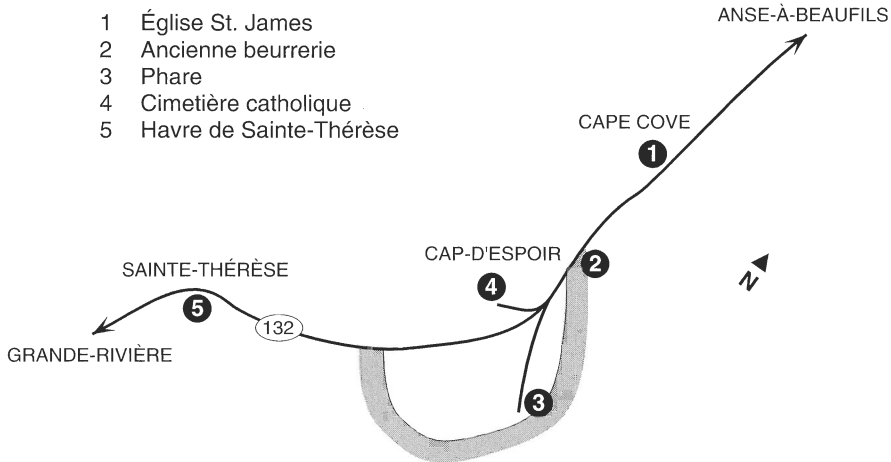
Peu avant le havre, emprunter l'intersection à gauche de la route. L'Anse-à-Beaufils était à l'origine un hameau minuscule évoluant dans l'orbite de Percé. La localité a pris un certain essor au cours des années 1870 lorsque la compagnie Robin y a installé un établissement de pêche toujours actif à l'orée des années 1960. En 1898, le dragage de l'embouchure de la petite rivière a permis le mouillage de bateaux plus nombreux. Ceux de Percé, moins bien protégés chez eux, ont pris l'habitude de s'y réfugier par gros temps, habitude devenue une tradition puisque les embarcations du tour de l'île y convergent encore de nos jours à la nuit tombante. Malgré son étroitesse, le havre a été l'objet de réfections majeures au cours des années 1970, comme en témoigne l'importance de son brise-lames.

Peu avant d'accéder au havre, **un magasin** (1928) de la compagnie Robin, Jones et Whitman se dresse à droite de la route. Quelques mètres plus loin à gauche, **deux petits bâtiments** à deux étages au toit à deux versants percé de corniches rappellent l'ancien poste de pêche. **Un vaste hangar-entrepôt** de deux étages avec appentis longe une partie du havre. Il y a quelques décennies à peine, de nombreuses barges de Gaspé, les plus vastes embarcations de pêche utilisées le long des côtes gaspésiennes à cette époque, s'alignaient le long des quais. Faute de poisson de fond, seules de petites embarcations vouées à la pêche au homard multiplient aujourd'hui les allées et venues en saison.



Le magasin Robin de L'Anse-à-Beaufils (Paul Larocque, 1996)

Cap-d'Espoir



Est-il vrai que l'on disait autrefois cap du Désespoir, expression dérivant du mot anglais «despair»? Aurait-on ainsi déformé l'appellation cap d'Espérance retenue par Cartier? Pour les éléments anglophones de sa population, Cap-d'Espoir est aussi connu sous le nom de **Cape Cove**, même si cette désignation ne recouvre dans les faits que le secteur nord de la localité dont la population à prédominance anglicane a été desservie par un missionnaire de cette confessionnalité aussi tôt qu'en 1840. À l'époque, seuls les sites de Gaspé et de New Carlisle étaient l'objet d'une telle sollicitude.

Longtemps, on y a beaucoup pêché et peu cultivé. Des commerçants jersiais tels De la Perelle et Savage y ont établi des comptoirs de pêche dès le milieu du 19^e siècle, imités par la compagnie Robin en 1870. Se sont ajoutés par la suite d'autres commerçants, un service de cabotage, un chantier maritime, deux conserveries de homard. Cap-d'Espoir était en voie de devenir un petit centre maritime réputé lorsque la crise qui a remis en question un système d'échanges déjà séculaire en Gaspésie, crise ayant culminé avec la faillite de la banque commerciale de Jersey en 1886, a provoqué en peu de temps la fermeture de la majorité des entreprises et la création d'un comité de secours dans un contexte de famine.



Vue aérienne de Cap-d'Espoir dans les années vingt (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, K25-22)

On s'est alors graduellement tourné vers les ressources terrestres. Le paysage est devenu agricole. Le quai et son brise-lames ont été de plus en plus désaffectés: il n'en subsiste d'ailleurs aucun vestige aujourd'hui. L'agriculture a même connu une spécialisation précoce au cours des années 1920, les producteurs misant principalement sur la production de petits pois. Un soutien gouvernemental a permis l'acheminement de ces produits de qualité réputée vers le marché montréalais, via le chemin de fer. La pomme de terre a aussi été cultivée avec assiduité. De nombreuses vaches laitières ont brouté l'herbe dans les prés. Une coopérative agricole encore active au cours des années quarante et cinquante est née de cette expérience, conférant à la localité une vocation économique plutôt originale dans le contexte gaspésien.

L'église anglicane St. James

Elle se dresse à droite de la route sur un terrain bordé par la voie ferrée, dans le secteur appelé Cape Cove. L'édifice actuel remonte au début

du 20^e siècle, mais il est flanqué d'un cimetière plus ancien qui mérite une visite.

Vestiges agricoles

Quelques granges au toit mansardé évoquent l'importance plus récente qu'ailleurs de l'agriculture. Certaines ont été rénovées mais d'autres ont conservé leur aspect d'antan, notamment leurs toitures en bardeaux de cèdre. L'une d'elles, située à gauche de la route peu avant l'intersection conduisant au phare, a eu une vocation originale: il s'agit de **la beurrerie de Cap-d'Espoir**, créée en 1928 et aujourd'hui convertie en résidence. Son revêtement de bardeaux de cèdre demeure intact.

Le long du chemin droit et plat menant au phare, quelques belles maisons de ferme subsistent encore, orientées de manière à minimiser les effets du nordet. Au début de notre siècle, elles étaient beaucoup plus nombreuses, formant une suite ininterrompue.

Le phare de Cap-d'Espoir

Érigé au début du siècle au sommet d'une falaise de couleur ocre, il est aussi blanc que les dépendances qui l'entourent, de manière à accroître sa visibilité. Aujourd'hui, ce site typique est devenu un gîte rural.



Le phare de Cap-d'Espoir (Paul Larocque, 1996)

Une légende d'abord racontée par l'abbé J. B. A. Ferland en 1836 fait état d'un vaisseau-fantôme revenant périodiquement au pied de la falaise que nous dominons du regard. Il s'agirait d'une unité de la flotte de l'amiral Hovenden Walker qui a connu un destin tragique en 1711, se brisant sur les récifs de l'île aux Oeufs (côte nord du golfe).

Le cimetière catholique

De retour sur la 132, empruntons la rue du Curé-Poirier, nom commémorant la mémoire d'un curé adepte de la colonisation au cours des années 1920. Antoine Poirier a été l'un des principaux artisans de l'ouverture des paroisses de Val-d'Espoir et de Saint-Gabriel sur le vaste plateau de l'intérieur des terres. À l'instar de Percé et de Sainte-Thérèse, Cap-d'Espoir a fourni plusieurs défricheurs, devenant paroisse-souche, statut peu fréquent en Gaspésie au 20^e siècle.

Voici le **cimetière** catholique de la paroisse Saint-Joseph-de-Cap-d'Espoir, érigée en 1860. La clôture qui en délimite la façade a un aspect étonnant avec son enduit de roches cueillies sur le rivage. Tout au fond du cimetière, un mystérieux alignement de croix blanches dépourvues d'identification ne manque pas d'intriguer.

On cherchera en vain l'**église**; elle a été récemment détruite de fond en comble par un incendie. Aux yeux des experts, elle était un joyau de l'architecture religieuse gaspésienne.

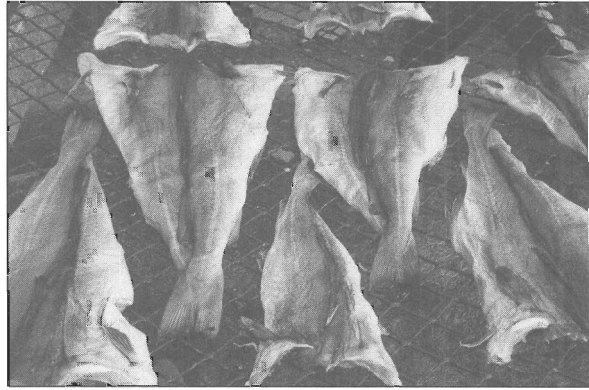
En route vers Sainte-Thérèse, le relief s'adoucit, la région est moins boisée, le regard porte plus loin vers le nord. Au sud, le littoral nord du Nouveau-Brunswick est visible par temps clair. Ici encore, l'habitat est principalement aligné le long de la route principale.

Le havre de Sainte-Thérèse

La localité de Sainte-Thérèse occupe un territoire autrefois partagé entre celles de Cap-d'Espoir et de Grande-Rivière. Avant qu'elle ne devienne municipalité autonome en 1930, elle portait le nom de Petite-Rivière-Est, du nom de la rivière qui la traverse pour se déverser dans son havre. À deux kilomètres à l'est de l'église, empruntons le chemin du Havre: il nous conduira au quai où nous nous attarderons un peu.

Élargi au début des années 1980 avec l'ajout d'un nouveau brise-lames, le havre est un lieu particulièrement fertile en contrastes, où l'ancien et le moderne se côtoient. Considérons d'abord les bateaux de pêche qu'il protège. Il y a parmi eux quelques homardiers: avec un peu de chance, on pourra examiner de près des casiers de fabrica-

tion domestique avec leurs lattes de bois apposées sur trois montants courbés, leurs extrémités latérales en filets, leurs deux entrées en forme d'entonnoir, leurs fonds en bois franc lestés de pierre. Les embarcations dépassent rarement les sept mètres. À leur bord, on trouve fréquemment des filets maillants: disposés perpendiculairement à la rive, maintenus en surface à l'aide de bouées et de flotteurs, ils permettent la capture du hareng qui appâte le homard.



Morue séchée sur vigneaux (Paul Larocque, 1996)

La pêche à la morue, actuellement paralysée par un moratoire, est représentée par des bateaux de taille contrastée. Les chalutiers de bois introduits depuis les années 1950, époque pionnière du chalutage en Gaspésie, étaient facilement reconnaissables avec leurs timoneries placées à l'arrière. Les plus récents modèles ont toutefois souvent perdu cette caractéristique. Plusieurs de ces bateaux de plus de treize mètres de longueur ont été transformés de manière à faciliter la pêche à la palangre (ligne dormante)

ou aux filets maillants. En temps normal, quelques pêcheurs occasionnels, retraités pour la plupart, s'adonnent aussi à une pêche consistant à «bobber» la morue à bord d'embarcations beaucoup plus petites: le «bob» est en réalité remplacé par le «jigger», un leurre en forme de poisson muni de deux hameçons. Notons que ces pêcheurs côtiers savent aussi utiliser filets maillants et palangres.

La pêche au crabe est à la fois la plus récente et la plus importante au plan économique de nos jours. Tout comme pour le chalutage de la morue, elle se pratique à bord de bateaux de plus de treize mètres. Leur timonerie est toutefois disposée à l'avant, tandis que la cale à poisson est reléguée à l'arrière. Sur chaque côté, on remarquera un mât de métal lesté d'un poids. Ces mâts sont déposés à l'horizontale, de part et



Un crabier dans le havre de Sainte-Thérèse (Marie Beaulieu, 1996)

d'autre du navire, pour le stabiliser lorsque l'on manoeuvre les cages. Celles que l'on utilise sont en effet beaucoup plus grosses que celles des homardiers. Certaines sont de forme conique mais le modèle le plus utilisé est de forme rectangulaire: il s'agit, pour l'essentiel, d'une armature de fer soudé recouverte d'un filet en corde ou de polyéthylène. Là encore, on remarquera les deux entrées latérales en forme d'entonnoir. Une des surfaces du piège peut être ouverte pour libérer les captures après la remontée et pour introduire les appâts avant la remise à l'eau du casier. Le crabe est capturé à de plus grandes profondeurs que le homard, généralement à au moins cinquante brasses.

Examinons maintenant les principaux bâtiments voisins du havre. Le plus ancien, au centre, est l'**entrepôt frigorifique gouvernemental** récemment recouvert d'une toiture de métal peinte en bleu. Sa construction remonte à 1944, mais un premier frigo l'avait précédé dès 1930 pour alimenter les pêcheurs en glace et en appâts (boîte). Dès cette époque, plusieurs observateurs avaient fait état d'un virage important du secteur pêche. Les années subséquentes ont certes confirmé la justesse de cette prévision.

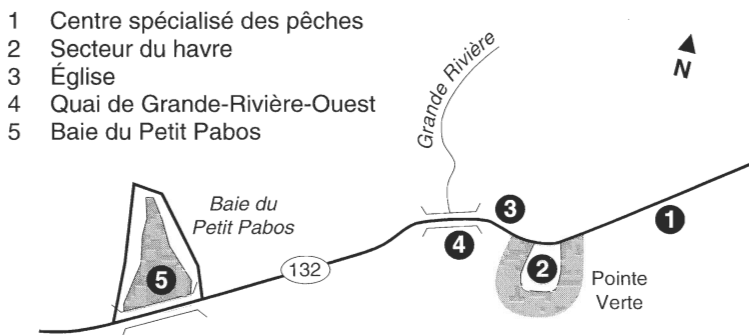
À l'ouest du havre, un producteur local de poisson de fond occupe un site mis en valeur suivant les procédés traditionnels de séchage par la compagnie Robin, Jones et Whitman à compter des années 1920, et ce jusqu'en 1958. Le bâtiment principal est de construction encore récente. On pratique aujourd'hui la polyvalence, misant tantôt sur le filetage, tantôt sur une production de morue salée-séchée combinant le séchage naturel et le séchage artificiel.

Du côté est, un édifice à toiture rouge abrite **plusieurs viviers à homard** sur un plateau légèrement au-dessus de la mer, en un site occupé pendant plusieurs décennies par Napoléon Lelièvre, producteur de poisson séché.

Désormais, il faut se tourner du côté nord de la route 132, un peu à l'est du havre, pour observer la plus importante entreprise de la localité, **une usine de transformation du crabe**. Près d'elle, un magasin vend aux pêcheurs des agrès de pêche que les anciens auraient peine à reconnaître.

À sa manière, le havre de Sainte-Thérèse a été le témoin d'une évolution considérable: de l'embarcation côtière au navire semi-hauturier, du poisson séché au crabe... Sylvie Brunelle et coll., **Inventaire du site de pêche de Sainte-Thérèse-de-Gaspé**, Québec, ministère des Affaires culturelles, ronéo., 1983, 193 p.

6) De Grande-Rivière à Newport



Grande-Rivière

Au sortir de Sainte-Thérèse, la route franchit le pont de la Brèche à Manon en direction de Grande-Rivière. Le nom de Grande-Rivière est apparu sur une carte vers la fin du 17^e siècle, évoquant une seigneurie concédée à Jacques Cochu, lequel ne l'a jamais habitée. Quelques décennies plus tard cependant, Grande-Rivière allait devenir le site d'un important poste de pêche aménagé sur la pointe Verte grâce aux initiatives de la famille De Bellefeuille, responsable de la seigneurie de Pabos, et de Jean Barré, capitaine au long cours, entrepreneur en pêcheries et ami des De Bellefeuille. En 1758, lors du passage destructeur du général Wolfe, une population de pêcheurs d'origine surtout normande et bretonne s'est dispersée pour de bon, laissant l'envahisseur détruire un grand magasin et environ soixante maisons, quatre-vingt chaloupes, 8 000 quintaux de morue sèche. Avec celui de Pabos, dont nous reparlerons puisqu'il a été l'objet de fouilles archéologiques importantes, le poste de Grande-Rivière témoigne d'une sédentarisation partielle des pêcheries françaises en Gaspésie avant la conquête.

Grande-Rivière a pris un nouveau départ lorsque Charles Robin a fait l'acquisition de la seigneurie en 1793. La population surtout d'origine acadienne a connu une croissance rapide. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, Grande-Rivière était devenu après Percé le deuxième plus important poste de pêche de la compagnie Robin. Plusieurs indices n'ont pas tardé à

témoigner de l'importance de la localité dans la péninsule: perception d'une taxe scolaire dès 1857 (geste précoce pour l'époque: une seule autre mission avait auparavant posé un geste analogue, abandonnant le principe de contributions volontaires), érection canonique dès 1860, création d'une école modèle prolongeant l'enseignement primaire en 1865, arrivée d'un vicaire en 1890 (seuls cinq curés gaspésiens pouvaient alors compter sur un tel appui), etc.

Le mouvement s'est poursuivi au 20^e siècle. Le quai a été prolongé plus tôt qu'ailleurs pour permettre l'accostage des bateaux à vapeur. À l'instar de Bonaventure et de Gaspé (qui devait l'emporter), Grande-Rivière a été pressenti en 1922 pour devenir le siège du nouveau diocèse de Gaspé. Par la suite, la paroisse a été, avec celles de Gaspé et de Carleton, l'une de celles qui ont envoyé le plus grand nombre d'adolescents étudier au séminaire de Gaspé. Grande-Rivière a obtenu le statut de ville dès 1931.

Le Centre spécialisé des pêches

La route 132 devient la Grande Allée Est. Nous voici dans l'agglomération de Grande-Rivière et le centre apparaîtra bientôt sur notre gauche, logé dans un édifice de construction récente.

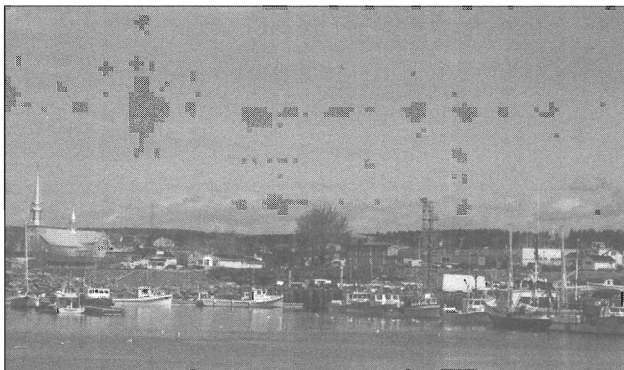
En 1947, l'ouverture d'une École des pêches a en quelque sorte consacré l'importance de Grande-Rivière en ce domaine. Il y avait eu deux précédents importants: en 1936, le gouvernement fédéral y avait créé une station expérimentale de pêche; en 1939, une station de biologie marine de l'Université Laval, auparavant localisée à Trois-Pistoles dans le Bas-Saint-Laurent, avait été juxtaposée à la petite infrastructure fédérale. On commençait tout juste à cette époque à reconnaître l'importance de la recherche ayant pour objet la mer et ses ressources. Quelques esprits éclairés saisissaient aussi l'importance de la formation des pêcheurs.

L'école a vite constitué un point de convergence de tous ces efforts. Jusqu'en 1958, des formations brèves (un à trois mois) ont été dispensées. À compter de là, un cours d'une durée de deux ans aux objectifs assez comparables à ceux des écoles moyennes d'agriculture a été offert. L'actuel Centre spécialisé est aujourd'hui rattaché au Cégep de la Gaspésie et des Îles. Au fil des ans, reflétant en cela la complexité croissante du secteur pêche, le contenu des enseignements s'est considérablement ramifié pour notamment prendre en compte une large gamme d'opérations terrestres: technologie de la transformation, mécanique, etc.

Jean Boulva, «*Les sciences de la mer au Québec: historique et perspectives d'avenir*», **Gaspésie**, vol. XXIX, (septembre-décembre 1991): 60-68.

Le secteur du havre

Il est situé légèrement à l'ouest du Centre spécialisé. À gauche, en empruntant l'intersection qui y conduit, on pourra observer (no 153) une assez vaste résidence à toit mansard de bardeaux de cèdre. Appelée **Villa des bosquets**, cette maison a été construite au début du siècle pour



Des bateaux de tailles diversifiées dans le havre de Grande-Rivière (Paul Larocque, 1996)

loger le gérant local de la compagnie Robin, Jones et Whitman. Le bosquet d'autrefois se limite cependant à quelques peupliers faux-trembles. Tout juste derrière elle, en descendant vers le havre, plusieurs vigneaux à treillis métallique sont alignés dans un champ. Propriété d'une entreprise locale de séchage, ce champ occupe le site même de l'ancienne compagnie Robin.

Le havre est d'envergure assez considérable, ayant été aménagé durant les années 1970 de façon à devenir un petit parc industriel pour le secteur pêche. Deux entreprises de transformation y poursuivent leurs activités même si l'une d'entre elles, signe des temps, mise plutôt sur les crustacés que sur le poisson de fond. La répartition des bateaux de pêche dans le havre est fonction de leur importance: les plus considérables sont amarrés près de la sortie, suivis des bateaux de moyen tonnage, puis des plus petites embarcations côtières disposées tout au fond.

À l'extrémité est du havre, **un hangar gouvernemental** d'une élévation de trois étages recouvert d'un toit à deux versants en pente raide subsiste en tant qu'unique témoin architectural du passé. Construit il y a plus d'un siècle, il a appartenu à la compagnie Robin.

L'église

Sise à proximité de l'intersection du havre sur la Grande-Allée Est, elle attire l'attention avec ses proportions harmonieuses et son revêtement impeccable de brique attestant de l'importance de la localité. Construite en 1893, elle est devenue plus spacieuse à compter de 1915, après l'ajout d'un

transept. Les paroissiens pensaient alors que leur église serait bientôt élevée au rang de cathédrale. Observons l'ordonnance classique de sa façade percée de trois portes dont l'une donne accès à la tour centrale. À l'intérieur, la nef est à trois vaisseaux. À proximité se trouvaient autrefois un couvent et une école ménagère, animés par les soeurs du Bon-Pasteur de Québec, présentes dans la communauté à compter de 1905. Le couvent a été incendié en 1955.

Le quai de Grande-Rivière-Ouest

Cette localité reconnue en 1932 correspond à une extension de Grande-Rivière. Elle est située aux abords de l'embouchure de la Grande Rivière qui coule sous le pont ferroviaire puis sous le pont routier avant de rejoindre la mer à travers les débris d'un petit havre de facture traditionnelle, auquel on a ajouté un long brise-lames de pierre. Au 19^e siècle, les poissonniers, notamment la compagnie Robin, ont préféré à ce site la pointe Verte plus à l'est, choix qui s'est avéré déterminant pour l'avenir de la localité.

La baie de Petit Pabos

Nous entrons ensuite sur le territoire de l'ancienne seigneurie de Pabos (en langue micmaque: «Pabog» - on prononce Pabok -, c'est-à-dire «eaux au cours tranquille»), concédée initialement à René Hubert en 1696. La baie du Petit Pabos ne tarde pas à apparaître, alimentée par la rivière du même nom. La traversée de la baie emprunte **un barachois** dont l'étroite ouverture vers la mer sert d'abri à quelques embarcations de pêche côtière, à proximité d'un de ces petits ponts ferroviaires de métal dont la silhouette nous est maintenant familière. La paroisse Saint-Adélaïde-de-Pabos, érigée en 1860, est maintenant toute proche. Peu après le pont,

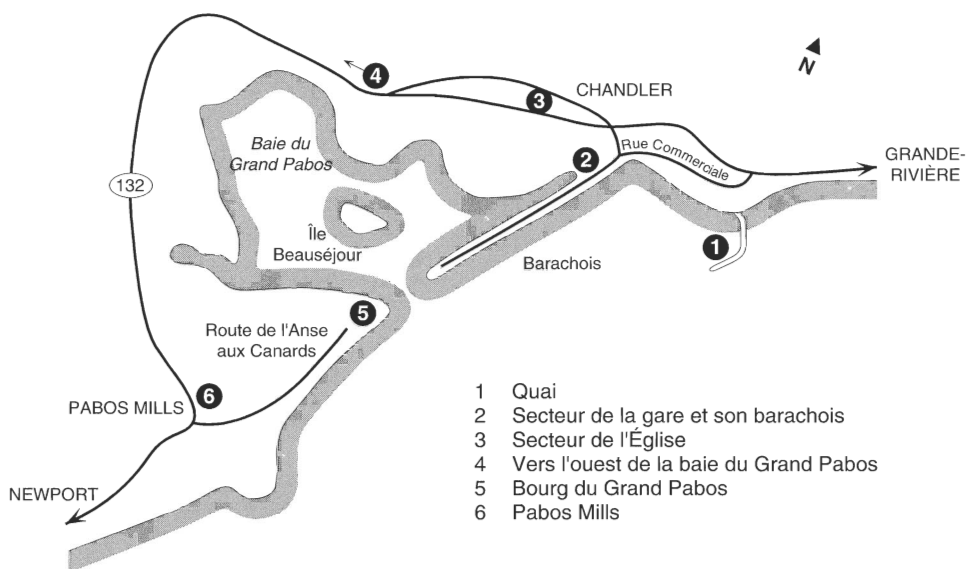


Un ancien magasin général à Petit-Pabos (Paul Larocque, 1996)

PARCOURS HISTORIQUES

à gauche, bien observer **un magasin général** typique du début du 20^e siècle, avec sa façade postiche et sa rallonge: il évoque le progrès des communications et une circulation accrue des marchandises.

Chandler



Aux approches de Chandler, une fumée industrielle opaque nous accueille, ainsi que l'odeur propre à l'industrie papetière. Chandler correspond à la portion la plus urbaine du territoire de l'ancienne seigneurie. La petite ville (village en 1916, ville depuis 1958) doit initialement son existence à des financiers de Philadelphie, fondateurs de la St-Lawrence Pulp and Paper Corporation. En 1913, 200 travailleurs italiens, immigrants récents pour la plupart, se sont activés à la construction d'une usine et d'un village nommé en l'honneur de Percy Milton Chandler, un important actionnaire. Pourquoi avoir choisi l'embouchure de la rivière Grand Pabos? Les motifs étaient nombreux: la forêt abondait dans l'arrière-pays, le bois

flotté jusqu'au rivage pouvait être stocké le long du barachois fermant la vaste baie, le site offrait un accès potentiel aux navires océaniques et enfin, des convois ferroviaires circulaient depuis quelques années, reliant mieux la région au reste du continent.

À l'époque, cette implantation a eu un effet choc en Gaspésie: une usine, une ville de compagnie polarisant la population dans un petit quadrilatère dont les rues se croisaient à angle droit... En 1915, au coeur de la Première Guerre mondiale, un consortium plus large a été constitué, sous la présidence de J. Alfred Dubuc, magnat du papier au Saguenay et fin connaisseur de ce secteur industriel alors en pleine émergence au Québec. Dubuc a alors choisi de quitter le Saguenay pour assumer la gérance de l'usine de Chandler jusqu'en 1923.

Rien n'a été facile: vendue à d'autres financiers en 1923, l'usine a fonctionné par intermittence dans le contexte d'une surproduction mondiale du papier avant de fermer ses portes en 1930, plongeant dans la misère la population de 1 741 habitants de Chandler en plus d'affecter presque aussi directement les populations environnantes, largement impliquées dans les coupes forestières vouées à l'alimentation de l'usine. En 1937, le gouvernement provincial dirigé par Maurice Duplessis dénouera l'impasse en faisant adopter une loi l'autorisant à exproprier et à vendre les installations à l'Anglo-Newfoundland Development, dont la nouvelle filiale allait porter le nom de Gaspesia Sulphite Company.

L'entreprise a bénéficié d'une croissance rapide au cours des années 1940 et 1950, expédiant 80% de sa production aux États-Unis et employant jusqu'à 500 personnes, bûcherons non compris. Depuis ce temps, la technologie utilisée, devenue désuète, a connu de profondes modifications.

Le quai

Quittons la route 132 pour emprunter la rue Commerciale en direction de la mer. Chemin faisant, on pourra tourner à gauche à l'intersection de la rue du Quai. Depuis qu'il a été agrandi en 1953, ce dernier forme un long hémicycle. À son extrémité, on prendra conscience de l'importance du barachois fermant la baie du Grand Pabos. L'îlot Dupuis, près du rivage, est un repère familier aux résidants. Il en va de même du cargo échoué un peu au large depuis 1984 dont la coque rouillée est en état de désintégration avancée. Lors d'un chargement, l'Unisol, un cargo péruvien, a été surpris

par une tempête qui a brisé ses amarres. Une manoeuvre de recul a ensuite provoqué son échouement sur des hauts-fonds.

Le secteur de la gare et du barchois

Nous voici de retour sur la rue Commerciale, direction ouest. **La gare** apparaît, entourée d'édifices commerciaux. Point de réception et d'expédition, elle a été un lieu stratégique pour la compagnie. Empruntons le chemin qui lui fait face en direction **du barchois** couvert de résidences secondaires. Le petit chemin longe l'immense cour à bois et conduit au banc de sable fermant la baie du Grand Pabos, vaste débouché pour pas moins de quatre rivières de dimensions variables. Au milieu de la baie, on distingue la silhouette de l'île Beauséjour. Jusqu'aux années 1920, le chemin du Banc, alors unique voie terrestre, était complété par un traversier-bac donnant accès à l'autre rive. Une fois de plus, il est intéressant d'observer l'étroit goulet, enjambé par un pont ferroviaire, qu'empruntent les eaux de la baie pour communiquer avec la mer. Des pêcheurs sportifs s'y adonnent depuis toujours à la pêche à la truite et au saumon.

Près de là, tournée vers la mer et partiellement dissimulée par un bosquet d'épinettes, **une vaste villa** revêtue de brique brune a jadis été



La villa Dubuc (Paul Larocque, 1996)

occupée par J. A. Dubuc, gérant de l'usine de pâte de bois avant 1923. Dubuc y accueillait volontiers ses amis de la haute bourgeoisie en été, poussant même la courtoisie jusqu'à assurer leur transport vers Chandler à bord d'un wagon privé. Le cardinal Bruchési a ainsi été à quelques reprises son invité. Longtemps propriété de la papeterie, la villa a récemment été acquise par un particulier et transformée en une auberge réputée¹⁵.

Le secteur de l'église

Situé à l'ouest dans le prolongement de la rue Commerciale, ce secteur a un caractère urbain: église, presbytère et école sont enserrés entre la rue Commerciale au sud et la route 132 au nord, laquelle permet de contourner la ville depuis les années 1950. **L'église** actuelle remonte à 1928 et a remplacé une chapelle devenue petite. Le style roman privilégié par ses concepteurs lui confère un aspect robuste. Fait unique en Gaspésie, des Eudistes ont pris en charge la paroisse de Saint-Coeur-de-Marie-de-Chandler, érigée en 1917 à même le territoire de Saint-Adélaïde-de-Pabos. Soulignons aussi l'ouverture en 1915 **du plus ancien hôpital** de la Gaspésie sous la responsabilité des soeurs de la Providence. Établi à l'origine dans une maison, cet hôpital a été relocalisé en 1920 dans un édifice neuf agrandi en 1948 et en 1965.

La venue des Eudistes, spécialistes de l'apostolat en milieu ouvrier, doit beaucoup à Dubuc. La création précoce de l'hôpital correspond à une caractéristique souvent observée en milieu monoindustriel.

Vers l'ouest de la baie du Grand Pabos

En poursuivant notre route vers l'ouest, nous traversons une banlieue de Chandler pour ensuite rejoindre la route 132 et contourner la baie du Grand Pabos, franchissant les rivières Grand Pabos Nord et Grand Pabos Ouest dans un décor forestier. La distance qu'il faut franchir met en perspective la largeur et la profondeur de la baie, de même que le caractère autrefois stratégique de l'ancienne route du banc.

Voici la rive ouest de la baie. Il faudra bientôt quitter la route 132 pour emprunter le chemin de L'Anse-aux-Canards. Il conduira à l'extrémité ouest du barchois où se prolonge, de l'autre côté du goulet, le chemin parcouru tout à l'heure.

Le bourg de Pabos

Presque au bout du chemin, en bordure de la baie, une affiche colorée indique l'arrivée sur le site du bourg de Pabos. Nous sommes ici invités à un voyage dans le temps, voyage qui a pour effet de mettre en lumière l'importance naguère méconnue de l'un des rares postes de pêcheries sédentaires du régime français en Gaspésie.

Le bourg n'avait pas tout à fait l'ampleur de celui de Grande-Rivière, mais son organisation était assez semblable et son site peu encombré prêtait mieux à des fouilles. La relation histoire-archéologie est bien dégagée dans un petit pavillon d'interprétation dont la beauté et les qualités didactiques lui ont valu un prix décerné par l'Ordre des architectes de la province de Québec en 1994.

De 1729 à 1758, le poste de pêche, propriété de la famille Lefebvre de Bellefeuille, a surtout été occupé par des Bretons et des Normands. Établi en un lieu abrité des grands vents, il a fourmillé d'activités. On y a construit des magasins, des entrepôts, des maisons et même, sur l'île Beauséjour, un petit manoir seigneurial. Les responsables du site ont beaucoup commercé avec l'Europe et la finesse comme la diversité des produits de céramique, de métal, de verre et de bois exhumés sur le site laissent deviner un niveau de vie élevé pour l'époque, de même qu'un réseau d'échange élaboré. Les résidants vivaient certes avec difficultés les hivernements, mais le printemps mettait un terme à leur isolement: Grand-Pabos a été le point de chute de nombreux navires français et basques; au fil du temps, il a été le lieu d'accueil d'une foule de pêcheurs qui ont fait souche en Amérique. N'en disons pas plus, laissant aux animateurs de ce lieu incontournable le soin de vous en apprendre davantage.

Gérald Brotherton et coll., **Pabos, site historique et archéologique, Corporation du bourg de Pabos et musée de la Gaspésie**, Cahiers Gaspésie culturelle, 1985, 78 p.

Pabos Mills

Après la conquête anglaise, le bourg a été déserté malgré le retour de quelques éléments de la population du régime français, de même que l'arrivée d'individus d'ascendance acadienne et irlandaise. Passé aux mains de seigneurs anglophones, il n'a guère été plus qu'un minuscule hameau habité par une poignée de pêcheurs. Mais les événements se sont précipités vers les années 1840: une compagnie a fait l'achat de la seigneurie et mis sur pied un établissement voué à l'exploitation forestière et à la pêche. Cette démarche à caractère spéculatif n'a pas tardé à faire long feu, mais elle a du moins attiré l'attention sur le fort potentiel forestier de la région au début d'une période marquée par une accélération de l'urbanisation en Occident, accompagnée d'une demande croissante pour les produits du

sciage. Malgré la persistance de la pêche, d'autres moulins à scie ont été créés dans la région.

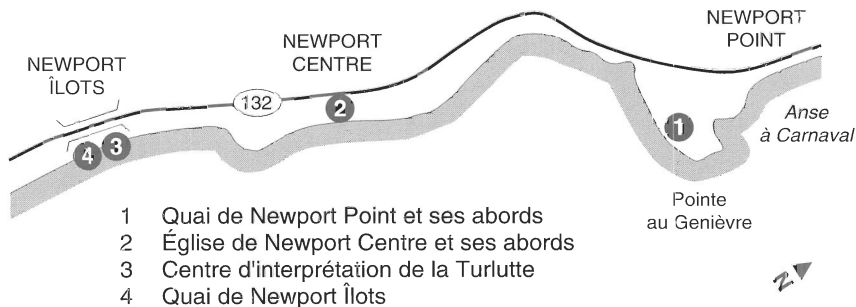
Autour du centre d'interprétation du bourg subsistent d'ailleurs les fondements **d'un vaste moulin** construit par les frères King en 1908. Avant qu'il ne ferme ses portes en 1913, une agglomération d'une quarantaine de maisons a pris forme autour de lui. À cette époque, la création de Chandler a provoqué le déplacement vers l'autre côté de la baie de beaucoup d'habitants de ce lieu dorénavant appelé **Pabos Mills**. Désormais, Chandler allait imposer sa présence et les besoins de matière ligneuse de l'usine allaient déterminer le niveau d'activités des populations limitrophes.

Pendant la crise des années 1930, l'impasse a été totale sur l'ancien territoire de la seigneurie de Pabos: c'est à cette époque que les colonies de Saint-Edmond (1935), de Sainte-Bernadette (1935) et de Saint-Charles-Garnier (1937) ont été fondées dans le pays de l'intérieur, ultime élargissement de l'espace habité en partie dicté par la fragilité d'une économie locale monoindustrielle.

De Pabos à Newport, le relief s'accroît et la forêt est plus omniprésente. Avant que Newport n'entre dans notre champ de vision, la route longe l'anse Carnaval en contournant la pointe du même nom, élévation impressionnante au-dessus de la mer.

La population de Newport se répartit en trois petites agglomérations distinctes: à l'est, Newport Point est le site du havre principal, voisin de la Pointe-au-Genièvre; un peu plus loin, le clocher de l'église catholique domine Newport Centre; à l'extrémité ouest, Newport-Îlots dispose d'un havre à caractère plus traditionnel.

Newport



Newport a ainsi été nommé par des Loyalistes en l'honneur d'un navigateur ayant accompagné Sir Walter Raleigh dans ses expéditions. Cette appellation a prévalu en 1840, lorsque le territoire est devenu un canton dûment arpenté. À l'origine, signalons toutefois que le nom **de Pointe-au-Genièvre** a été populaire au sein de la population francophone à cause de l'abondance sur la pointe du même nom de cet arbuste à feuilles épineuses et à baies diurétiques.

La paroisse, érigée en 1860, a été placée sous le patronage de Saint-Dominique pour rappeler le souvenir de Dominique David, un pionnier. Déjà à cette époque, des Irlandais et des Acadiens s'étaient joints aux précurseurs loyalistes. La petite bourgade formée au début du 19^e siècle gagnait en importance comme centre de pêche. Robin, Kelly, Hamond & Legros y ont établi des postes. À l'instar des pêcheurs de Percé, Grande-Rivière et Pabos, on allait pêcher loin en fin de saison pour suivre les déplacements de la morue: jusqu'aux bancs de Miscou, des Orphelins, etc. En même temps, l'essor d'activités forestières plus à l'est a eu des retombées jusqu'ici: les résidants ont coupé du bois pour répondre aux besoins de Pabos Mills, et plus tard à ceux de l'usine de pâte de Chandler. Le bois était acheminé via la rivière du Grand Pabos Ouest dont le cours traverse une bonne partie du canton de Newport. Mais la pêche n'a jamais perdu ici sa prépondérance, jusqu'à la création par Pêcheurs-Unis d'une usine moderne en 1960, à son tour remplacée par une infrastructure technologiquement encore plus avancée au début des années 1980. Avec son havre important offrant tous les services, Newport demeure un des principaux centres de pêche de la Gaspésie.

En sortant de la localité, la baie des Chaleurs se resserrera plus rapidement et le mot pêche, sauf à Paspébiac, n'aura plus la même résonance.

Le quai de Newport Point et ses abords

Le premier quai **de Newport Point** remonte à 1897. Les installations portuaires ont connu un fort développement en 1960, lorsque Pêcheurs-Unis du Québec a choisi d'aménager sur le site l'une de ses trois usines modernes de filetage, avec celles de Rivière-au-Renard et de Sandy Beach. À l'époque, le pari relevé était considérable: hausser le volume de vente de la morue congelée écoulee en vrac sur le marché nord-américain. On était malgré tout optimiste. La demande américaine semblait sans limites apparentes, la main-d'oeuvre se montrait peu exigeante, et les chalutiers québé-

cois, dont le nombre augmentait à chaque année, paraissaient capables d'alimenter sans problèmes les installations de l'usine. Toutes ces prévisions ont toutefois été déjouées et le secteur pêche, particulièrement à compter des années 1970, a connu une tourmente sans précédent qui a accentué la désuétude des installations d'usinage se limitant à une première transformation. Aujourd'hui, cette usine a été démolie et remplacée par une autre plus vaste, outillée à la scandinave, qui connaît des difficultés en partie liées à la pénurie de poisson de fond.

Le site du havre a été utilisé par la compagnie Robin pendant plus d'un siècle, et ce à compter de 1851. En plus d'y animer un établissement de pêche, elle a longtemps opéré un magasin de même que, en hiver, un petit chantier maritime. Peu de vestiges rappellent aujourd'hui cette époque où tout ou presque appartenait à cette compagnie:



*Ancienne maison de la Compagnie Robin à Newport Point
(Paul Larocque, 1996)*

bateaux, quais, graves, entrepôt... Signalons tout de même, à l'est du havre, quelques fondations rappelant l'ancien complexe de pêche. Encore plus à l'est, un peu en retrait, adossée à un parc d'hivernage pour bateaux semi-hauturiers, notons la présence **de la Grande Maison** construite en 1905 pour loger le gérant de la compagnie Robin. Elle compte dix pièces réparties sur deux étages et sa localisation en fait un remarquable poste d'observation du havre.

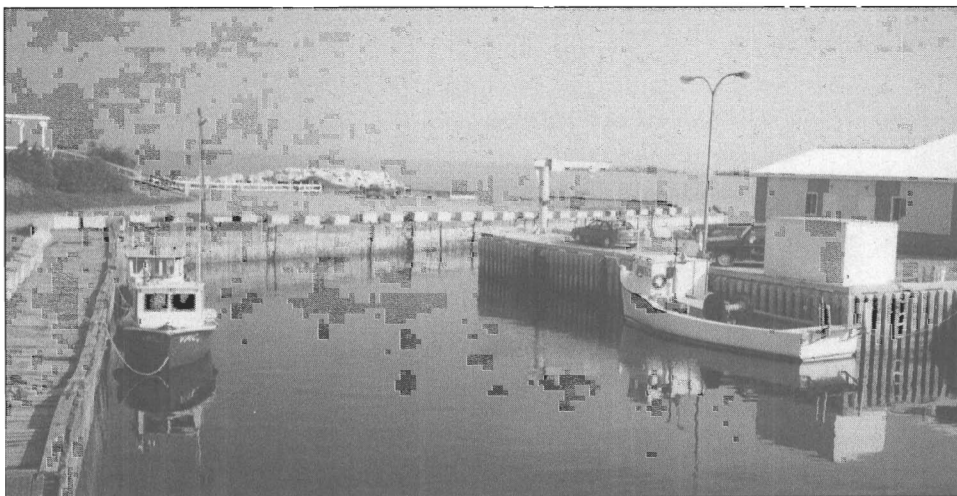
En partie à cause de la proximité de Pabos Mills, Newport Point a été jusqu'à un certain point le berceau de la localité de Newport. C'est là qu'ont été construites les deux premières chapelles catholiques. Une chapelle anglicane, démolie en 1964, a également été érigée à proximité de l'emplacement de l'usine actuelle. Newport a d'ailleurs été rattaché à partir de 1906 à la mission anglicane de Shigawake. De nos jours encore, deux petits cimetières, l'un catholique et l'autre protestant, évoquent cette époque à Newport Point, près du quai, du côté nord de la route 132.

L'église de Newport Centre et ses abords

La population s'est graduellement étendue vers l'ouest. **Newport Centre** a accueilli en 1863 une nouvelle chapelle catholique dont les mardiers ont été sciés à la main, faute de moulin à proximité. La compagnie Robin a fait cadeau de la première cloche. C'est en 1893 qu'une première église, source d'endettement, a été construite. Incendiée en 1908, elle a été remplacée en 1914 par l'église actuelle, ornée d'un chemin de la Croix et de statues à valeur patrimoniale. Tout à côté de l'église, le beau cimetière, inauguré en 1867, a été agrandi en 1889. Le calvaire qui s'y dresse est daté de 1896.

Le quai de Newport-Îlots

Environ un kilomètre sépare l'église de Newport Centre de **Newport-Îlots**. Au large, deux petites îles sont à l'origine du toponyme donné à ce secteur de la localité. Côte à côte, un pont ferroviaire et le pont de la route 132 enjambent la petite rivière de Newport-Îlots, à l'embouchure de laquelle a été aménagé un premier brise-lames en 1920, prolongé et consolidé en 1945 et en 1963. Le meilleur point d'observation de ce havre à l'aspect traditionnel est sans doute le pont routier. En 1915, la compagnie Robin, Jones et Whitman a aménagé un petit poste de pêche sur la rive droite. Au cours des années 1930, reconnaissant l'importance du site, le



Un quai traditionnel: Newport-Îlots (Marie Beaulieu, 1996)

gouvernement du Québec a procédé à l'installation d'un congélateur. La toute nouvelle coopérative locale, affiliée à Pêcheurs-Unis du Québec et témoignant d'une volonté de s'affranchir des acheteurs traditionnels, a livré concurrence à Robin à compter de 1941 en établissant son poste de cueillette et de transformation sur la rive gauche. La coopérative allait aussi deux ans plus tard s'installer à Newport Point, rivalisant là encore avec Robin pour s'assurer la fidélité des pêcheurs.

Le Centre d'interprétation de la Turlutte

Parmi les Beauchamp, Cyr, Grenier, David, Huard, etc., le patronyme Travers est bien connu à Newport. Mary Travers (1894-1941), plutôt connue sous le nom de son mari (La Bolduc), est née un peu à l'ouest de Newport-Îlots. On perpétue aujourd'hui son nom et le genre musical que ses chansons ont popularisé dans un centre d'interprétation situé à gauche du quai, près d'une pointe magnifique invitant à la détente.

La Commission des lieux historiques du Canada a apposé sur cette pointe une plaque rappelant que Mary Travers, expatriée à Montréal comme tant d'autres femmes de la Gaspésie, a composé, enregistré et diffusé de 1929 à 1939 près d'une centaine de chansons où sont abordés, avec un humour souvent acidulé, dans le contexte d'une crise économique sans précédent, une série de thèmes qui n'ont pas vieilli, ou presque (les relations hommes-femmes, la pauvreté, etc.).

David Lonergan, **La Bolduc: la vie de Mary Travers**, Québec, Isaac-Dion, 1992, 212 p. Pierre Day, **Une histoire de la Bolduc. Légendes et turlutttes**, Montréal, VLB éditeur, 1991, 132 p.

Lectures suggérées

BÉLANGER, Jules, DESJARDINS, Marc et Yves FRENETTE. **Histoire de la Gaspésie**. Montréal, Boréal Express, 1981. 797 p.

BLAIS, Gabrielle et coll. **Il était une fois... mon village de Newport**. 1978, 183 p.

COMMISSION DES BIENS CULTURELS DU QUÉBEC. **Les chemins de la mémoire; monuments et sites historiques du Québec**. Tome I. Québec, Les Publications du Québec, 1990. 560 p.

COMITÉ SOCIO-CULTUREL. **Cent ans d'histoire de St-Marjorique 1878-1978**. 1978. 178 p.

CYR, André. «*Histoire de la pêche à Newport*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. XI, (avril-juin 1971): 294-298.

DUMAS, Mme Johnny. «*Quelques notes sur la paroisse de St-Georges de Malbaie*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. VI, (avril-juin, juillet-septembre 1968): 77-82.

EN COLLABORATION. **Album - souvenir du centenaire de L'Anse-au-Griffon**. Organisation des fêtes du centenaire, 1974. 195 p.

EN COLLABORATION. **L'Anse-au-Griffon: ses familles**. Comité du bicentenaire, 1980. 189 p.

EN COLLABORATION. **History of Barachois, Bridgeville, Belle-Anse**. 1984. 75 p.

PARCOURS HISTORIQUES

- EN COLLABORATION. **Les cent ans de Saint-Pierre-de-Malbaie - Barachois 1860-1960.** Barachois, Comité du centenaire, 1960. 73 p.
- EN COLLABORATION. **Rivière-au-Renard. Centenaire: album souvenir.** 1956.
- GAGNÉ, François. «*Saint-Georges-de-Malbaie: cent ans déjà*». **Gaspésie**, vol. XIX, (octobre-décembre 1981): 5-7.
- HURTUBISE, Luc et LAFRAMBOISE, Yves, avec la coll. de Jean-René CARON. **Percé: préservation de son milieu.** Ville de Percé, 1985. 40 p.
- LAROCQUE, Paul. **Pêche et coopération au Québec.** Montréal, Éditions du jour, 1978. 379 p.
- LAVOIE, Laval. **Mr François-Xavier Ross, Libérateur de la Gaspésie.** Sainte-Foy, Anne Sigier, 1989. 261 p.
- Le macro-inventaire du patrimoine québécois.** Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1977-1983.
- LEBLANC, Carl avec la coll. de Denise PÉRUSSE. **Histoire de Chandler.** Gaspé, musée de la Gaspésie, 1993. 321 p.
- LEMOIGNAN, Michel. «*Douglastown: un rameau de la verte Erin en Gaspésie*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. V, (octobre-décembre 1967): 178-185.
- LEMOIGNAN, Michel. «*La paroisse de Grande-Rivière des origines à 1852*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. X, (janvier-mars 1972): 5-15.
- MARTIN, Paul-Louis et Gilles ROUSSEAU. **La Gaspésie de Miguasha à Percé.** Beauchemin / Éditeur officiel du Québec, 1978.
- PAULIN, Merric-Roger. «*St-Marjorique. Un peu d'histoire*». **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. 8, (juillet-décembre 1969): 118-124.
- MIMEAULT, Mario. **L'archéologie à la découverte du passé gaspésien.** Gaspé, Société historique de la Gaspésie, 1991. 92 p. (Cahiers Gaspésie culturelle)
- MIMEAULT, Mario. **John Le Boutillier 1797-1872. La grande époque de la Gaspésie.** L'Anseau-Griffon, Corporation du manoir Le Boutillier, 1993. 115 p.
- RASTOUL, Pierre et, Alain ROSS. **La Gaspésie de Grosses-Roches à Gaspé.** Beauchemin, Éditeur officiel du Québec, 1978.
- ROY, Charles-Eugène. **Percé, sa nature, son histoire.** Montréal, Imprimerie St-Joseph, 1947. 178 p.
- ROY, Charles-Eugène et Lucien BAULT. **Gaspé depuis Cartier.** Québec, Au moulin des lettres, 1934. 233 p.
- SAMSON, Roch. **Pêcheurs et marchands de la baie de Gaspé au XIX^e siècle.** Ottawa, Parcs Canada, 1984. 148 p.
- STE-CROIX, Victoria et coll. **Centenaire du Cap-des-Rosiers. Son histoire: 1872-1972.** 1972. 215 p.

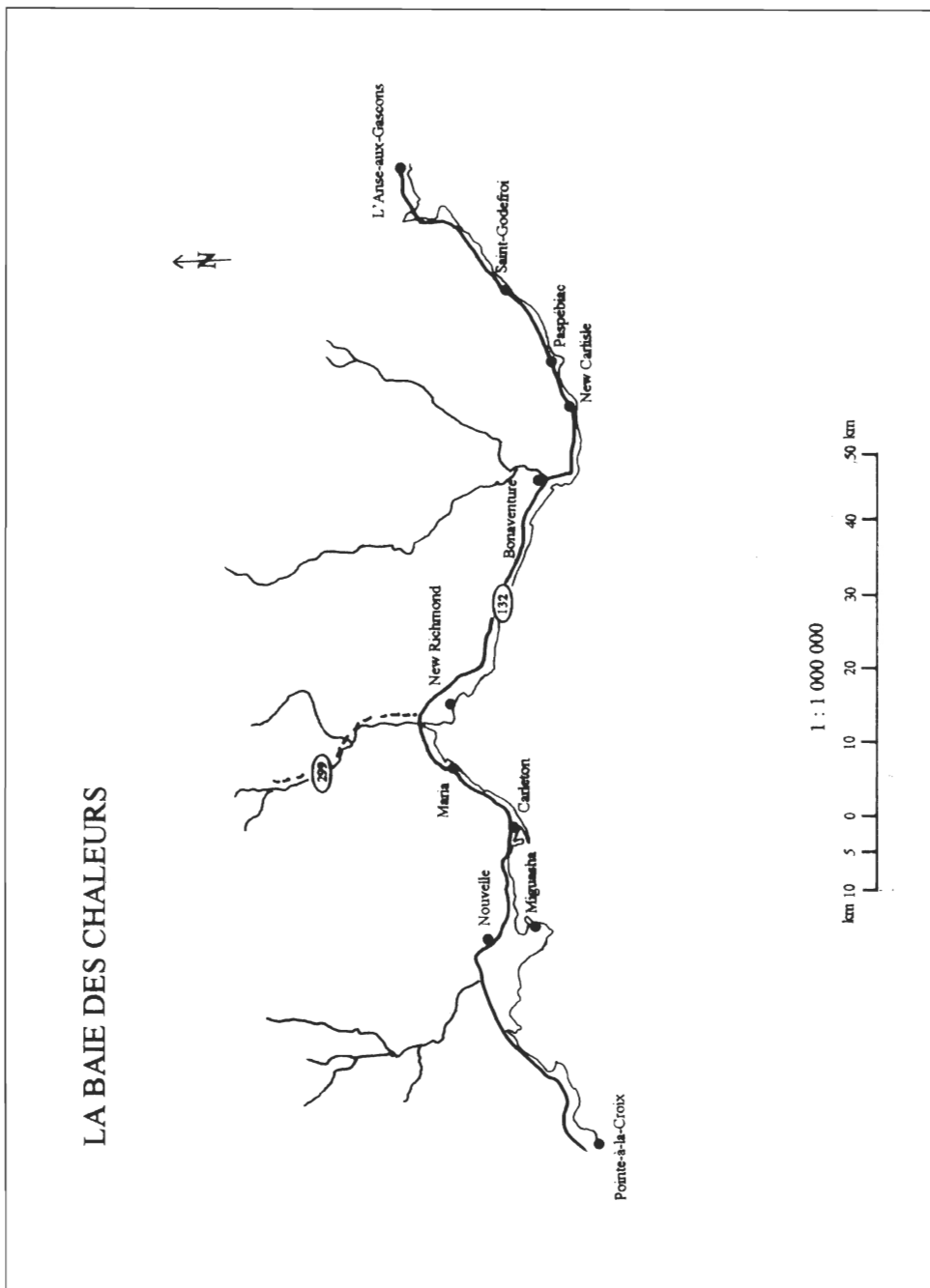
Notes

- ¹ Nicole Catellier, **Étude d'opportunité du moulin Plourde pour l'implantation d'un écomusée à Rivière-au-Renard**, ministère des Affaires culturelles, septembre 1992, 75 p. et annexes. Lorraine Tremblay en coll. avec Dominique Tremblay, **Scieries actionnées à la vapeur des régions 03 et 01**, ministère des Affaires culturelles, 1987, p. 209-220.
- ² Solange Morissette, avec la coll. de Louise Bourget Plourde, «*Le manoir Le Boutillier: témoin du patrimoine gaspésien*», **Gaspésie**, vol. XXI, (avril-juin 1983): 6-9. François Ménard, «*Le manoir Le Boutillier*» dans **Les Chemins de la mémoire**, t.1, Québec, Les Publications du Québec, 1990, p. 517.
- ³ Émile Le Scelleur, «*Les Sorsoleil de Jersey Cove*», **Gaspésie**, vol. XXX, (juillet-septembre 1987): 40-46.
- ⁴ Maxime St-Amour, «*Le phare de Cap-des-Rosiers: un digne point de repère à l'entrée du Saint-Laurent*», **Gaspésie**, vol. XX, (janvier-mars 1982): 15-21.
- ⁵ Arthur Kavanagh, «*Les Kavanagh à Cap-des-Rosiers*», **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. II, (janvier-mars 1964): 5-16.
- ⁶ Normand Lafrenière, «*Les phares de Cap-Gaspé*», **Gaspésie**, vol. XXVII, (mars 1989): 11-21.
- ⁷ Richard Gauthier, «*Entre la mer et la forêt. Reconstitution de l'anse Blanchette*», **Gaspésie**, vol. XXV, (janvier-mars 1987): 23-28.
- ⁸ Francine Lelièvre, «*Grande-Grève. Une histoire derrière le paysage*», **Gaspésie**, vol. XIX, (été 1981): 34-37.
- ⁹ Jean-François Blanchette, «*Le site historique de Penouille*», **Gaspésie**, vol. XVII, (juillet-septembre 1979): 151-162. Dorothy Phillips, «*Peninsula Point*», **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. VIII, (juillet-septembre 1970): 125-135.
- ¹⁰ Claude Bergeron, **L'architecture des églises du Québec, 1940-1985**, Québec, PUL, 1987, 383 p.
- ¹¹ Mario Mimeault, **Penouille et Gaspé: une étude toponymique**, Gaspé, 1980. Mario Mimeault, **Les canons de Fort Ramsay, pointe Conway**, Gaspé, musée de la Gaspésie, ronéo, 1989, 129 p. Pascale Gagnon, «*Une nouvelle acquisition pour le musée de la Gaspésie: les canons de Fort Ramsay*», **Gaspésie**, vol. XXVII, (décembre 1989): 3-5. Jules Bélanger, «*Du nouveau au sujet de Jacques de Lesseps*», **Gaspésie**, vol. XXIX, (mars 1991): 15-24. Jean-Marie Fallu, «*Inauguration du nouveau monument à Jacques De Lesseps*», **Gaspésie**, vol. XXVI, (décembre 1988): 9-11.
- ¹² Pierre Rastoul et Chantal Soucy, **Le site de Pointe-Saint-Pierre, étude historique d'ensemble**, Gaspé, musée de la Gaspésie, 1981, p.149.
- ¹³ Pascale Gagnon, «*Mal-Bay: un site du patrimoine sorti de l'oubli*», **Gaspésie**, vol. XXXI, (mars 1993): 29-38.
- ¹⁴ Euchariste Morin, «*Arrondissement naturel de Percé*» dans **Les chemins de la mémoire**, t.1. Québec, Les Publications du Québec, 1990, p. 518-521.
- ¹⁵ Claire Marciel-Bruchési, «*J. E. Alfred Dubuc à Chandler*», **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. XII, (octobre-décembre 1974): 277-287.

III- La Baie des Chaleurs

Nicole Thivierge

**collaboration: Paul Larocque, Marise Thivierge
et Benoît Beaucage**



La Baie des Chaleurs... celle qu'on appelle la Méditerranée d'Amérique... Ici le paysage naturel s'harmonise avec patrimoine bâti varié, riche en traditions et témoin de ces peuples qui s'implantèrent dans une région accueillante, une région refuge à laquelle ils se sont attachés. Micmacs, Français, Jersiais, Écossais, Irlandais, Anglais, Acadiens et Loyalistes, sans oublier quelques Allemands, quelques Belges et quelques Italiens qui furent sans doute attirés par les dizaines d'anses sablonneuses et les baies profondes, les forêts riches de promesses et le climat le plus doux de la péninsule. Il vont accrocher leurs villages sur les falaises et bâtir ainsi leur coin de pays en Amérique.

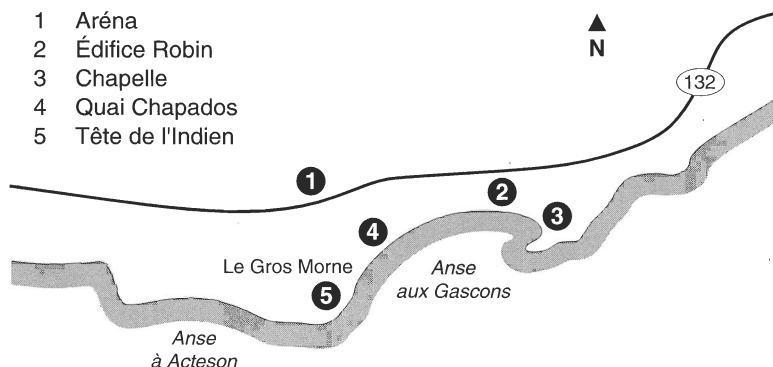
Ce parcours historique veut témoigner des vagues successives d'implantation de «peuples» qui, au fil des générations, vont développer des affinités et devenir des Gaspésiens, formant encore une mosaïque culturelle très riche. Le parcours veut pointer ici et là des vestiges de leur manière d'habiter, de leurs temples, de leurs institutions, bref des traces de leur passage, de leurs activités, tout cela le plus souvent en harmonie avec un paysage naturel pittoresque. À cette fin, le parcours sera divisé en trois parties pour rendre compte des migrations qui ont façonné ce pays et de la nature qui, à sa manière, a aussi déterminé les choix économiques, sociaux et culturels de ces Gaspésiens.



Le brayage du lin vers 1920 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, Anna Forest, 980.F.1-310, Juliette Barette-Gauthier)

1) De L'Anse-aux-Gascons à Paspébiac

Gascons



C'est la région de L'Anse-aux-Gascons qui nous accueille d'abord, porte d'entrée de la Baie des Chaleurs, frontière ouest de la MRC de Pabok, ligne de démarcation entre le comté de Gaspé-Est et celui de Bonaventure. Quand nous quittons la région de Newport par la route 132, nous longeons la mer vers l'ouest et puis nous nous en éloignons quelque peu pour surplomber des caps et traverser une région plus boisée parsemée de maisonnettes. Lorsque la route descend à nouveau vers la mer, une vue très élargie sur les anses s'offre à nous. Par temps clair, on aperçoit la pointe est de Port-Daniel ainsi que, au large, la côte néo-brunswickoise.

Un peu d'histoire

Les pionniers des petits villages de Gascons-Est, Gascons, L'Anse-aux-Gascons et Gascons-Ouest sont de souche française de Gascogne et du pays basque mais aussi de Normandie et des îles anglo-normandes. La légende raconte que le nom des villages remonte aux premiers temps de la colonie: un navire français du nom de *Gascon* aurait fait naufrage et un matelot, s'accrochant à l'épave, aurait réussi à joindre la baie qu'on appelle aujourd'hui L'Anse-aux-Gascons. Si cette légende raconte la venue de la souche gasconne, l'histoire économique, avec les activités de la pêche, révèle la présence des Jersiais. En fait, au hasard des marées et des incursions de pêches, différentes vagues de peuplement attirèrent des Anglo-saxons, quelques Allemands et quelques Italiens, outre bien sûr les Acadiens fugitifs.

Les cimetières permettent de découvrir les origines ethniques des premiers colons qui s'établirent un peu avant le milieu du 19^e siècle et par la suite: les Chedore, les Duguay, Maynard, Ahier, Gallon, Garret, Mourant, Lenfesty, Mayers, Edmund, Alrert ou encore les Roussy, Castilloux, Allain, Parisé, Huard, Cassivi, Anglehart. Une pierre tombale revêt une signification particulière. On peut y lire: «*Joseph Jones Acteson, borned in London, Eng. sept. 25th 1814. Died at L'Anse-aux-Gascons, Que. Dec. 13th 1880. 66 years old*». Cette inscription évoque un épisode encore bien vivant dans la mémoire collective. En 1838, le *Colborne*, un bateau marchand anglais, s'est échoué sur des récifs. Le marin Acteson, secouru par les villageois de Gascons, s'installa et maria une fille de la région. Pendant plusieurs jours, les biens précieux du *Colborne* vinrent se déposer sur la plage de l'anse Harrington et les habitants de la région de Gascons, raconte-t-on, se seraient précipités pour les récupérer, ce qui explique sans doute le fait que seulement cinq des quarante coffres du *Colborne* ont été officiellement retrouvés¹.

L'ancien édifice Robin

Sur la route nationale, au numéro civique 20, **l'ancien édifice commercial Robin** loge aujourd'hui un club social. Ce bâtiment est un bon exemple de l'architecture commerciale en vogue au début du 20^e siècle, malgré plusieurs rénovations. Il a cependant gardé de belles décorations de bois sculpté ornant la galerie. À l'arrière, d'autres bâtiments témoignent de l'existence, autrefois, d'un poste de pêche. Dans le bar, les plus curieux découvriront quelques vestiges de l'architecture intérieure des entrepôts et des ateliers Robin.

À proximité, **la chapelle anglicane St. Philip**, érigée en 1912, reflète l'architecture religieuse protestante typique, avec ses lignes sobres, son revêtement de bardeaux de cèdre de couleur blanche, ses contreforts et sa belle porte faite de planches emboutées en chevrons.

Pointe au Bouleau

Il vaut la peine de s'arrêter pour découvrir quelques-unes des anses tranquilles qui dessinent le littoral de cette région. Le chemin Mercier nous conduit à la pointe au Bouleau, promontoire où se dresse une croix. De là, on peut admirer, à l'est, **l'anse à la Croix** et à l'ouest, **l'anse aux Gascons**. Ce matin-là, un homme pêchait dans une petite barque, nourrissant une multitude d'oiseaux et derrière lui, la petite plage Mercier invitait à la détente.

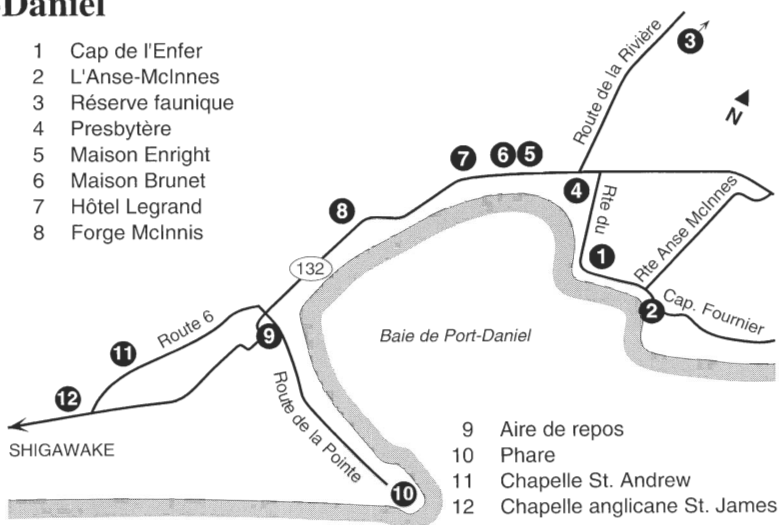
PARCOURS HISTORIQUES

De retour sur la route 132, face à l'entrée de l'aréna et du CLSC, on emprunte la route du Havre qui longe le ruisseau Chapados en direction **du quai et de la plage Chapados**. À quai s'alignent des semi-hauturiers pour la pêche à la morue qui ont été transformés en crabiers depuis le moratoire. Les pêcheurs composent avec une ressource en diminution qu'ils doivent partager avec leurs confrères du Nouveau-Brunswick. Tout le crabe est transformé à l'usine et exporté au Japon, selon les normes japonaises. Le quai accueille également des pêcheurs de homard. À l'heure du dîner, plusieurs d'entre eux font leur entrée et les lieux s'animent. Sur la plage, de belles agates brillent au soleil et un regard à l'ouest permet d'admirer la «Tête d'Indien» qui monte la garde devant le cap.

L'anse à la Barbe

De retour sur la route nationale, direction ouest, nous dominons le cap du Gros Morne. Face au numéro 342, le chemin Passerelle conduit à **l'anse à la Barbe**, bijou du patrimoine naturel gaspésien. Perpétuant une longue tradition de pêche à cet endroit, les six ou sept pêcheurs de homard doivent eux-mêmes entretenir le quai depuis l'arrêt des subventions du gouvernement fédéral. On ne renonce pas à diversifier la pêche. L'an prochain, si le moratoire sur la pêche au poisson de fond était levé, on aimerait bien capturer la morue, la plie et le hareng à la «trawl».

Port-Daniel



La route nationale contourne ensuite le cap de l'Enfer et plonge vers la baie de Port-Daniel. Porte d'entrée de la MRC de Bonaventure, l'agglomération de Port-Daniel repose au fond d'une grande baie, à l'embouchure de la rivière du même nom. Elle doit son nom francophone à Champlain qui voulait rendre hommage à un marin français, le capitaine Charles Daniel. On l'appelle aussi Epegeneg, en micmac, pour signifier «lieu où l'on se chauffe».

Un peu d'histoire

On dit que c'est le doux climat de ce havre naturel qui convainquit Jacques Cartier d'y jeter l'ancre du 4 au 12 juillet 1534. Arrivé le jour de la Saint-Martin, il baptisa l'endroit Conche Saint-Martin.

Extrait du journal de bord de Jacques Cartier

Et le quart jour dudit mois, jour Sainct-Martin, rangeames ladite terre du nort pour trouvez hable, et entranmes en une petite baye et conche de terre, toute ouverte devers le su, où il n'y a aulcun abry dudit vant, et la nonmames la conche Sainct-Martin. Et fusmes dedans ladite conche depuis le quart jour jusques au doziesme jour dudit juillet².

En 1696, la seigneurie de Port-Daniel est concédée à René Deneau, mais après la défaite des Français, elle est rachetée par des intérêts britanniques pour être cédée en 1796 au gouvernement britannique. Ce territoire ainsi rattaché à la couronne devait servir de refuge aux Loyalistes qui ne s'y sont jamais installés en grand nombre cependant. Chez les francophones, on fait souvent mention du nom du premier «pêcheur-agriculteur», un certain Langlois, sans doute de souche acadienne. Le premier Écossais se serait installé après 1825. La municipalité de Port-Daniel a été instituée en 1845 et la paroisse catholique a été érigée en 1860. La région de Port-Daniel représente bien ce carrefour des peuples que constitue la Baie des Chaleurs. La population y compose en effet une mosaïque aux origines complexes: Français, Jersiais, Écossais, Acadiens, Irlandais, Micmacs, Madelinots...

Du 18^e au 20^e siècles, l'économie maritime domine, principalement la pêche à la morue, au hareng, au saumon et au homard. À cause du Traité de réciprocité, signé avec les Américains vers le milieu du 19^e siècle, la pêche est florissante et le port déborde d'activités. On parle de 150 navires de Nouvelle-Angleterre qui «viennent y jeter leurs filets». En même temps les techniques de pêche évoluent et les «lignes à main traditionnelles» sont remplacées par les «lignes de fond», lesquelles équipées de 100 à 150 hameçons appâtés descendent au fond de la mer ou sont laissées au repos jusqu'à ce que les appâts aient permis la capture d'un maximum de poissons par ligne. En 1847, les Américains installent une conserverie de saumon et de homard. Au début du 20^e siècle, s'ajoute une pisciculture pour la reproduction du homard.

À côté des activités de pêche, l'économie de Port-Daniel repose, dans une moindre mesure, sur l'agriculture et l'élevage. Mais de chaque côté de la rivière Port-Daniel,

les chantiers sont établis pour l'exploitation de la forêt et l'hiver, des pêcheurs font descendre les billots jusqu'au rivage pour l'exportation. En 1835, l'abbé Ferland note l'existence d'un moulin à bardeaux. À la fin du 19^e siècle, Port-Daniel possède ses fabriques de fromage et de beurre et exporte de «l'excellente pierre à chaux» vers l'Île-du-Prince-Édouard. Au début du 20^e siècle, l'agglomération constitue un centre d'activités commerciales intéressant compte tenu de sa taille³.

Cap de l'Enfer

Avant l'agglomération proprement dite de Port-Daniel, la route du Capitaine Fournier conduit à la mer, longeant un tunnel ferroviaire à côté unique creusé à même **le cap de l'Enfer**. Cette étonnante ouverture de 190 mètres, que les ouvriers ont mis deux années à percer, représente un précieux vestige de l'histoire des transports au Québec. Le cap offre par ailleurs aux géologues ou paléographes amateurs des trésors de roches fossilifères⁴. À quelques pas de là, un escalier conduit au sommet du cap. Tout au long de cette montée, des belvédères offrent une série de points d'observation sur la baie de Port-Daniel à l'ouest et L'Anse-McInnes à l'est. Une ascension agréable donnant accès à un site panoramique.

L'Anse-McInnes

Plus loin sur la route du Capitaine Fournier, nous découvrons l'autre issue du tunnel ferroviaire ainsi qu'une très belle anse de la région: **L'Anse-McInnes**. La plage aménagée n'est bordée que de quelques maisons. Toujours vers l'est, la petite route gravit une colline jusqu'à un grand marais où viennent se reposer les goélands. Les sportifs pourront continuer à pied vers l'est sur un sentier pratiqué le long de la voie ferrée, randonnée qui mène à l'anse à la Barbe. Ce sentier longe **l'anse Harrington**, qui rappelle le naufrage du *Colborne*.

Les réserves fauniques

Les réserves fauniques de Port-Daniel et de Rivière-Port-Daniel sont situées au nord de la route 132. Les amateurs de la nature y observeront la flore et la faune, y effectueront des randonnées pédestres et pourront s'y livrer, selon les saisons, à la pêche à la truite ou au saumon, ou à la chasse au petit et au gros gibier. Cette incursion de quelques kilomètres dans les terres permet de longer **la rivière Port-Daniel**, pour traverser le village du même nom. À l'entrée de la réserve faunique, des fondations de ciment

attirent l'attention: en 1994, un incendie criminel a détruit **un pont couvert de type town** dont l'état de conservation était remarquable. Au retour, la vue sur la baie et sur la flèche littorale de Port-Daniel est spectaculaire.

Le presbytère catholique

Traversons de nouveau la route 132, cette fois vers le sud, pour emprunter la route de la Pointe. **Le presbytère de Port-Daniel**, bâti en 1912, est considéré comme le plus beau du diocèse de Gaspé. Avec sa tour octogonale et ses larges galeries, cet édifice monumental évoque l'architecture victorienne des maisons de villégiature qui apparaissent en Europe et en Amérique du Nord peu avant 1900⁵.



Le presbytère de Port-Daniel (Nicole Thivierge, 1995)

Le secteur du barachois

Un peu plus loin, la route 132 franchit la rivière Port-Daniel et longe **le barachois**. Au nord, du côté de l'embouchure de la rivière, s'alignent quelques maisons et petits commerces. De l'autre côté, où quelques maisons de cheminots ont récemment été démolies, la voie ferrée surélevée masque le littoral et la vue sur la plage. Sur la plage très ensablée où des dunes sont en formation, il reste une autre série de petites maisons. Plus

loin au nord, à l'extrémité du barachois, trois vastes maisons anciennes captent le regard. Différentes de genre, d'époque et de degré de conservation ou de détérioration, elles ont été utilisées comme résidences, gîtes ou hôtels. Elles rappellent que Port-Daniel était un lieu plus animé au début du siècle. **La maison bleue et blanche du docteur Enright**, la plus à l'est, est une belle résidence de trois étages recouverte de déclin de bois. Complètement rénovée, elle sert de «gîte du passant». **La résidence du docteur Brunet** est un bâtiment beige de deux étages inspiré de l'architecture de villégiature.

Plus à l'ouest, **l'Hôtel Legrand** a conservé son aspect d'origine. En 1899, le second propriétaire de cette maison, Alfred Legrand, a converti l'édifice en un hôtel qui a hébergé voyageurs et employés du chemin de fer jusqu'aux années 1950. Datant de 105 ans, elle serait la seule résidence de style Second Empire de la localité. Abandonnée depuis 20 ans, cette grande maison de 27 pièces à toit mansardé, agrandie quatre fois, nécessite une restauration urgente et coûteuse⁶. Malgré son état de détérioration avancée, elle n'en suscite pas moins l'intérêt d'organismes soucieux de la préservation du patrimoine historique. La municipalité de Port-Daniel en a d'ailleurs fait l'acquisition en 1993 dans l'espoir de la restaurer.

Vers la route de la Pointe

Un peu plus loin à l'ouest, au numéro 470, en montant la côte vers **le plateau de Port-Daniel-Ouest, la forge McInnis** se présente comme un exemple du patrimoine industriel altéré. Une aire de repos sise à mi-chemin de la côte offre une vue panoramique sur la baie. Sur la droite, la route de la Pointe conduit à **un phare** aux abords duquel il fait bon se promener. Sur la pointe, en bas de la falaise, le récif de corail daterait de plusieurs millions d'années. Au retour, on peut observer tout à son aise les falaises et les anses de la région de Gascons, de même que la baie de Port-Daniel fermée par le barachois.

Circuit alternatif

De retour à l'aire de repos, on souhaitera peut-être emprunter la route 6, aussi appelée route Bellevue, qui traverse un secteur au paysage agricole aménagé par des Gaspésiens d'origine écossaise ou irlandaise. Au terme d'un parcours d'environ trois kilomètres vers l'ouest, **l'église unie St. Andrew** apparaît. Recouvert de bardeaux peints en blanc à l'avant et de déclin de bois sur les côtés, ce petit temple élégant est situé au coeur d'une communauté anglo-saxonne bien enracinée: dans son cimetière

reposent les MacDonald, les Macpherson, les Young, les Douglas, les Weetman, les Baird, les Beebe, les Cooper, les Dow, les Sullivan, les Watt et les Ramier, à côté des Legallais.

De retour sur la route 132, au numéro civique 320, nous découvrons **la chapelle anglicane épiscopale** «St. James de Port-Daniel». Datant de 1907, elle a été la deuxième église à desservir une communauté établie en 1869. «*Il s'agit d'un édifice simple, aux volumes intéressants et d'une blancheur typique aux églises anglicanes érigées en milieu rural*»⁷. Le portail de fer forgé du cimetière indique «1869-St. James Cemetery-1969». À l'intérieur, une croix celtique porte une inscription incitant au recueillement: «*here sleeps William MacDonal. OB: June 26th 1884. Aged 35*».



L'église unie St. Andrew (Nicole Thivierge, 1995)

Le visiteur quittant la région de Port-Daniel traverse un beau terroir agricole: près du numéro civique 222, **de belles fermes** à l'allure prospère, comme celle de Norton Anderson, y alternent avec quelques bâtiments représentatifs de **l'architecture commerciale** du début du siècle, tel par exemple l'ancien magasin général de la famille Beebe, un petit bâtiment avec deux toits à 2 versants, au revêtement de bardeaux de cèdre blanchis. De l'autre côté, au fond de la cour, se dresse la plus vieille maison habitée de Port-Daniel, propriété des Beebe et construite au milieu du 19^e siècle. Non

loin de là, **le magasin de Carl L. Hayes**, un atelier d'instruments aratoires, présente une façade ornée de dessins de tracteurs et de trèfles à quatre feuilles.



Le magasin général Beebe (Nicole Thivierge, 1995)

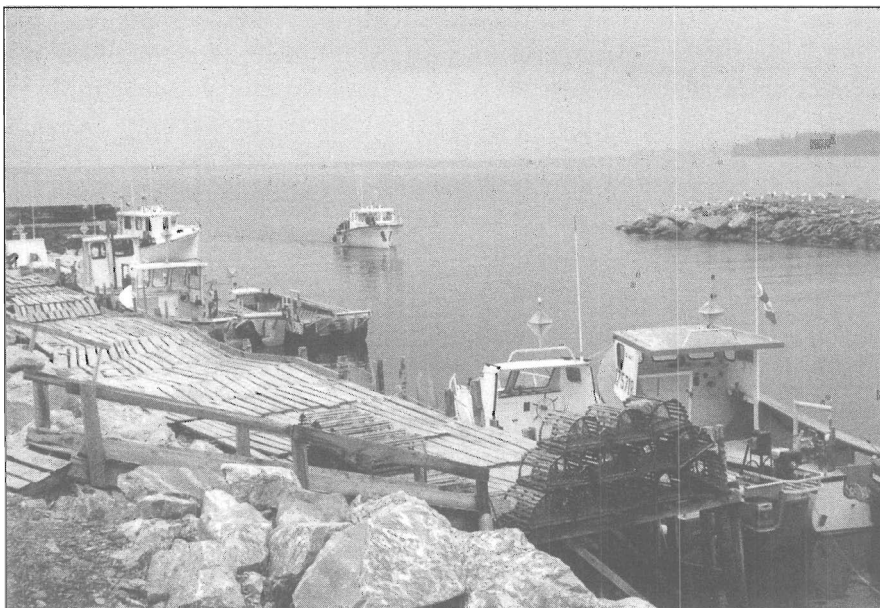
Shigawake

Le mot **Shigawake** provient de la déformation de *Chigouac*, terme micmac signifiant «*terre du soleil levant*». Le paysage s'adoucit toujours. Les falaises dominant le littoral s'amenuisent graduellement; à l'intérieur des terres, les collines sont dépourvues d'aspérités. Cette région agro-maritime paisible, surtout peuplée d'anglophones, constitue un véritable plaisir pour les yeux. Elle offre quelques-uns des plus beaux paysages de la Baie des Chaleurs. Et au mois de juillet, un tapis rose et mauve de fleurs vivaces (lupens) recouvre les abords de la route 132, comme pour souhaiter la bienvenue aux visiteurs.

À l'entrée est du village de Shigawake, sur la route 132, **l'église anglicane épiscopale St. Paul** est une élégante petite chapelle de déclin de bois blanc surmontée d'un toit rouge. Le cimetière adjacent témoigne des patronymes diversifiés des pionniers: les Travers, Robinson et Almond qui reposent avec les Wright, les Sullivan, les Skene, les Huntington, les MacRae,

les Edwin, les Dow, les Allen, les Byers, les Hayes, les Mackenzie, les Smith et les Journeaux.

Près de l'église, **le quai Smith** est surtout fréquenté par des pêcheurs de homard. Lors de notre plus récent passage, en juillet, c'est avec mélancolie qu'ils entreposaient leurs casiers au terme d'une saison bien remplie. À l'ouest du quai, nous avons pu admirer de près un remarquable plan de falaise ocre révélateur du passage du temps.



Le quai de Shigawake (Nicole Thivierge, 1995)

Du côté ouest du quai, la falaise rouge au sommet imperturbablement plat semble aller se perdre à l'horizon. De l'autre côté, la falaise, moins abrupte et partiellement couverte de végétation laisse voir un phénomène qui annonce des changements dans la nature du substrat rocheux, et, par là, du paysage. En effet, les couches horizontales de grès rouge recouvrent en discordance d'autres roches sédimentaires dont les couches sont presque verticales (...)

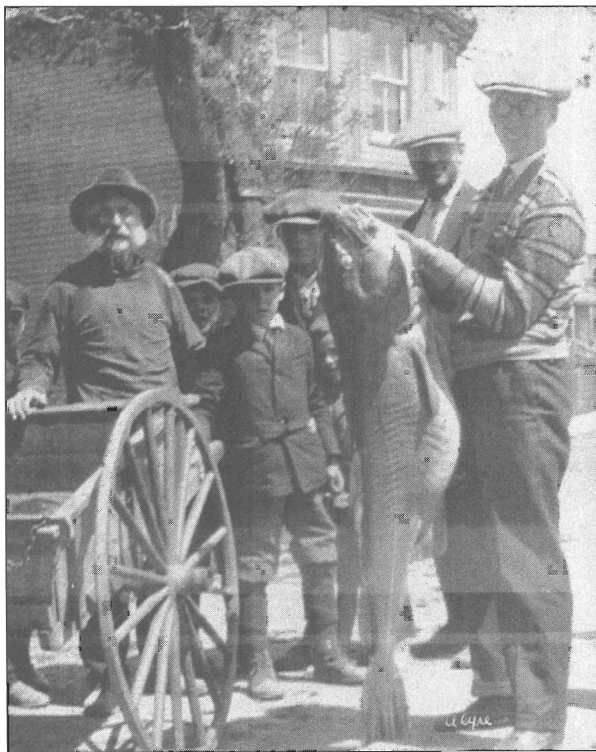
Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau, **De Miguasha à Percé**, p. 125-126 (voir leur dessin).

Un peu plus loin vers l'ouest **l'église unie St. John** entre dans notre champ de vision. Cette minuscule chapelle aurait été érigée en 1865. Son toit et son clocher peints de noir contrastent avec ses murs d'un blanc éclatant.

Saint-Godefroi

Le village francophone de **Saint-Godefroi**, constitué au milieu du 19^e siècle, doit principalement son origine à l'étirement vers l'est de la localité voisine de Paspébiac. C'était un îlot de peuplement francophone entre les deux colonies loyalistes de Shigawake et Hopetown. Les premiers colons s'appelaient les Dickson et les Larocque, puis les Ahier, Delarosbil, Grenier et Huard. La petite agglomération portait autrefois le nom de la rivière Nouvelle qui traverse le village à l'ouest. La population y a vécu d'agriculture, de pêche et de l'exploitation forestière. Au centre du village, presque en face de l'église construite en 1962, **un havre de pêche moderne** accueille à la fois les pêcheurs côtiers et hauturiers⁸.

Il est midi et le quai est plein de pêcheurs et de gens du village qui viennent les accueillir. On revient avec du maquereau, du hareng, de la plie ou du homard. On discute ferme en ce 6 juillet 1996, les mesures pour la conservation de la ressource halieutique sont remises en question. Le moratoire sur la pêche à la morue, de même que la fin de la saison de pêche au homard, suscitent l'amertume de plusieurs pêcheurs. D'autant plus que l'usine de transformation du poisson voisine du quai ne fonctionne pas à



Alexis Bourque, vendeur de poisson vers 1925 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, 980.F.1-310, Juliette Barette-Gauthier)

plein régime. Pêcheurs et travailleurs de la transformation souffriront bientôt du chômage. Est-ce que cet aspect de la vocation traditionnelle de la localité va changer?

À l'ouest du village, **une belle plage de sable rouge** invite à faire une pause. Sise à l'embouchure de la rivière Nouvelle, elle offre une belle vue à l'est sur la falaise de Port-Daniel et le village de Saint-Godefroi dont la pointe à Trachy protège le havre de pêche des vents les plus violents.

Prochaine étape: le paisible village de Hope sis sur une falaise en bordure de la mer.

Hope

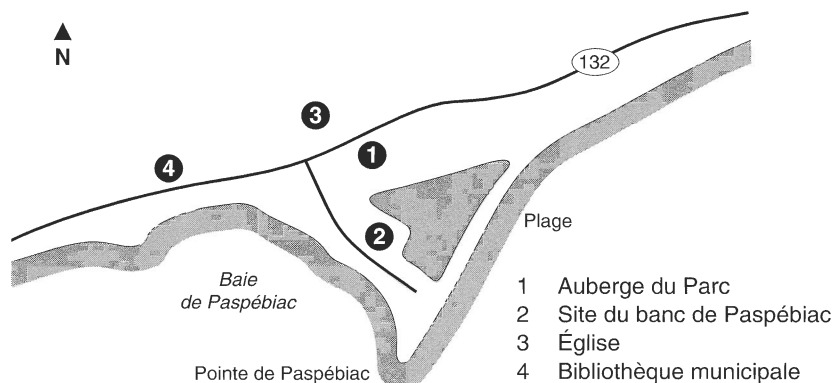
Histoire

Le village de Hope fut fondé en 1760 par des soldats écossais qui s'établirent dans cette région dès qu'ils quittèrent l'armée. Ce sont les Duncan McRae, Donald Ross et Angus MacDonald qui fondèrent ce village qu'il nommèrent Hopetown en souvenir d'une ville de leur Écosse natale. À partir de 1786 des Loyalistes viennent se joindre à eux. C'est une localité de défricheurs et d'agriculteurs surtout. En 1792, un territoire boisé est concédé à la compagnie Charles Robin pour y extraire le bois nécessaire à la construction navale effectuée à son chantier de Paspébiac. En 1910, c'est la Compagnie Nationale, une compagnie franco-américaine, qui se fait concéder 250 lots. Elle y installe des colons qui défrichent ce territoire boisé et le transforment en terres agricoles. En 1953, le village prend le nom de Hope.

Martin et Rousseau, **op. cit.**, p. 122.

Tour à tour, deux chapelles témoignant de la diversité des allégeances religieuses pointent leurs clochers vers le ciel en bordure de la route 132. **L'église unie St. Andrew**, érigée en 1874 suivant un plan classique, a été l'objet de rénovations qui lui ont fait perdre son revêtement d'origine. Un peu plus loin, **l'église anglicane St. James** offre au regard ses contreforts d'inspiration gothique. La route quitte alors le canton de Hope pour s'engager dans celui de Cox. Un paysage toujours plus doux s'offre à nous. La bande de terre cultivable gagne en profondeur.

Paspébiac et son banc



Déjà des hauteurs de la route, nous apercevons **le banc de Paspébiac**. Ce barachois, un banc de sable en forme de triangle, mesure environ un kilomètre et demi. Appelé «tchakibiak» par les Micmacs, terme signifiant «la batture rompue», ce havre naturel a longtemps attiré les pêcheurs européens⁹.



Établissement de la Charles Robin Company à Paspébiac en 1866 (Thomas Pye, Images de la Gaspésie au XIX^e siècle, p. 59)

Histoire

Sous le Régime français, la pêche pratiquée à Paspébiac a été presque exclusivement saisonnière, même si Pierre Haimard s'est vu concéder la seigneurie du même nom en 1707.

Après la conquête, Paspébiac a accueilli une population aux origines les plus diverses. Il y a d'abord les Jersiais qui sont souvent des administrateurs et des commis au service des entreprises Robin et Le Boutillier: les Legros, Collas, Garnier, LeMaître, Legrand, Lebreton, Ollivier, Lemoignan, Manning. Viennent aussi des pêcheurs bretons et normands (les Albert, les Aubut) de même que des Basques (les Aspirot, les Chapados, les Castilloux, Delarosbil et les Roussy). De nombreux Canadiens français (les Beaudry) et Acadiens se sont aussi joints à la population pionnière de Paspébiac. Tous ces commis jersiais, ces immigrants pêcheurs, ces Acadiens réfugiés initialement attirés par les activités reliées à la pêche ont au fil des années développé un sentiment d'appartenance au point de se désigner collectivement sous le nom de «Paspeyas»¹⁰.

Paspébiac aurait-il connu la même notoriété sans Charles Robin? En 1766 le jersiais Charles Robin entreprend un voyage d'exploration dans la péninsule gaspésienne en vue d'établir un comptoir permanent de pêche. Il est attiré par la localisation avantageuse de la baie des Chaleurs. La morue y abonde et le climat ensoleillé facilite le séchage du poisson. Le banc de Paspébiac, vaste, accessible et doté d'un bon havre naturel, a dès le départ capté son attention. Dès 1767, Robin a pu obtenir les captures printanières des pêcheurs de la région, contrairement à ses compétiteurs initiaux, qui confinaient leurs activités à la saison estivale.

Les débuts ont été rudes. Lors de la guerre d'indépendance américaine, des Américains rebelles ont pillé et détruit les installations de Paspébiac, qui comprenaient déjà un petit chantier de construction navale.

En 1783, Charles Robin a mis à profit le retour de la paix pour revenir à Paspébiac. À partir de là, son entreprise allait connaître un essor fondé sur des bases solides, notamment grâce à la mise au point d'un système de crédit marchand qui a permis la croissance d'une clientèle de pêcheurs de morue territorialement étendue. Les postes de pêche, comme nous avons déjà pu le constater, ont été nombreux: Percé, Grande-Rivière, Newport, Caraquet (Nouveau-Brunswick) et même Magpie (1871), sur la Côte-Nord du golfe du Saint-Laurent. Ajoutant à ces établissements plusieurs postes de collecte et d'échanges, la compagnie a exercé une emprise presque totale au 19^e siècle sur la portion la plus orientale de la Baie des Chaleurs.

Au fil des ans, Paspébiac, le chef-lieu de la compagnie, est donc devenu le cœur d'un petit empire dont le mode de gestion a inspiré la majorité des entreprises compétitrices, qui allaient se multiplier surtout à compter des années 1830. L'une des plus importantes, la Le Boutillier Brothers, a installé son siège social sur le banc de Paspébiac, tout juste à côté des infrastructures de Robin.

Tout le long du 19^e siècle, chaque printemps, le banc s'était transformé, sous l'instigation de ces marchands originaires de l'île de Jersey, en un immense chantier

où se côtoyaient les métiers associés à la construction et à la réparation de navires, au grand commerce maritime et à la pêche à la morue. Des ateliers, entrepôts, magasins, maisons de maîtres et d'employés avaient été construits à une allure de plus en plus rapide entre 1783 et 1870¹¹ ...

Lors d'un voyage qu'il effectue en 1836, l'abbé Ferland observe l'exploitation de pêche de la Charles Robin Company de Paspébiac et décrit l'établissement.

Sur la terre ferme, près du havre, est la résidence ordinaire des commis de MM. Robin: c'est un joli cottage, à demi-caché au milieu d'un bosquet. Sur le banc, un vaste établissement renferme les magasins, les hangars, les chantiers, ainsi qu'une maison qui sert de demeure aux agents pendant le temps de la pêche. Dans ce lieu, règne un ordre admirable; les cours sont couvertes de gravier, qu'on aplanit sous le rouleau; tous les bâtiments sont blanchis à la chaux ou peints: les chantiers pour la construction des navires de la compagnie sont pourvus, en abondance, des meilleurs matériaux. Paspébiac renferme le dépôt principal des marchandises destinées au pays, et du poisson préparé pour les marchés étrangers. C'est d'ici que partent les bâtiments qui vont porter la morue aux Antilles, au Brésil et en Italie¹².

La physionomie du site allait peu évoluer après ces années d'âge d'or. La crise du commerce de morue séchée et salée allait freiner la croissance et provoquer, à terme, (...) l'émergence d'une organisation régionale nouvelle centrée davantage sur le commerce de consommation, (laquelle) a consacré, à partir de 1912, avec la mise sur pied de magasins généraux, la désuétude des infrastructures mises en place à l'époque antérieure¹³.

L'Auberge du Parc

Au centre du village, à gauche du chemin principal, un parc bien aménagé environne **l'Auberge du Parc**, vaste résidence presque deux fois centenaire qui a jadis logé les commis des Robin. Ce bâtiment bien conservé par les propriétaires actuels contient plusieurs meubles d'époque. Dans la cour de l'auberge, à l'ouest, des bâtiments de ferme et des ateliers de l'entreprise Robin n'ont pas été entretenus. Leur détérioration permet de constater l'importance des travaux effectués sur le site historique du banc en contrebas.

De retour sur la route nationale, un virage à gauche permet d'amorcer la descente vers le banc. Ce site historique bénéficie d'une reconnaissance officielle depuis 1981. Plus d'un million de dollars ont été investis dans une restauration appuyée sur d'importantes recherches historiques et fouilles archéologiques.

Le banc de Paspébiac

En 1964, un incendie a rasé la majorité des bâtiments érigés sur le banc. À compter de 1976, un comité de sauvegarde a oeuvré à la restauration et à l'interprétation des éléments résiduels du site. Aujourd'hui le site renferme 11 bâtiments qui ont survécu au feu de 1964, sur un total de 70 bâtiments. On y trouve notamment un entrepôt, un magasin, une forge, une charpenterie, des hangars et plus loin vers le sud, la poudrière. Une visite guidée d'une durée d'environ une heure et demie permet de découvrir les nombreuses facettes de la vie menée sur le banc au siècle dernier, époque incontestablement dominée par des activités maritimes.

Parcours interne du site

Voici quelques-uns des édifices conservés:

La huillère

Ce bâtiment en béton et soutenu par une charpente de bois, construit par la Le Boutillier Brothers, a initialement été utilisé à des fins administratives. Lors de la faillite de cette compagnie en 1907, Robin a fait l'achat de tous ses biens. Le bâtiment a alors été converti en un atelier voué à la production d'huile de morue. On observera que le style architectural s'harmonise bien avec celui des autres bâtiments du site. Le toit est prolongé par des larmiers protégeant les murs d'une humidité excessive¹⁴.

Le hangar Robin

Voici un des plus anciens bâtiments du site, sa construction datant du début du 19^e siècle. Complètement faite de bois, sa charpente a été confectionnée avec des arbres équarris à la hache et assemblés par des chevilles de bois. Les murs recouverts de bardeaux de cèdre sont percés de nombreuses fenêtres. Les trois portes y ont facilité la manipulation des marchandises¹⁵. Aujourd'hui le hangar, seul bâtiment ouvert durant la saison estivale, accueille un centre de documentation et d'interprétation des pêches, de même qu'une boutique d'artisanat.

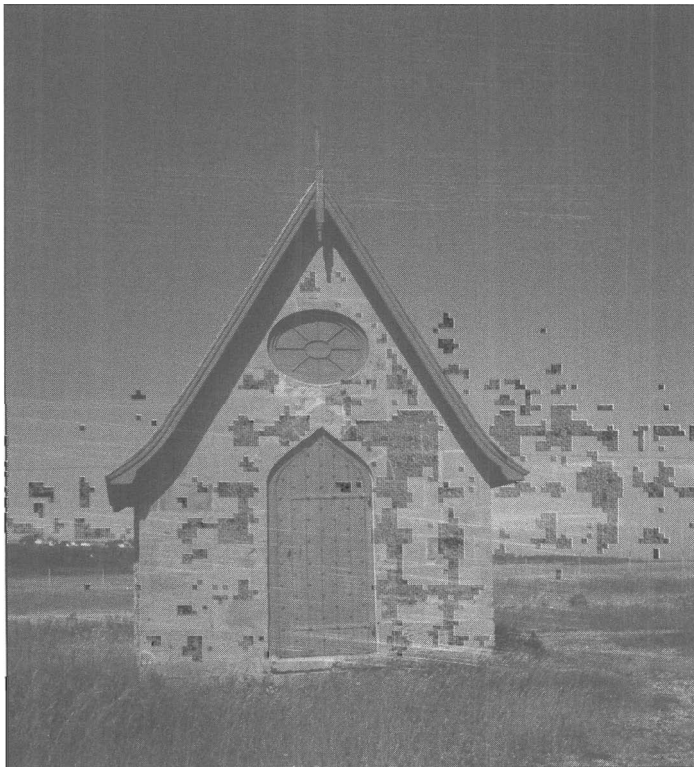
L'entrepôt B. B.

Cette immense bâtisse tient son nom de la compagnie Le Boutillier Brothers. Jadis adossée à un quai, elle avait plusieurs fonctions. Quand la compagnie Robin a fait l'achat des actifs de l'entreprise lors de la faillite de 1907, elle a limité son utilisation à l'entreposage. Les anciens disent qu'on y entreposait la morue et les gréments de pêche. Mesurant environ 25 m par 12 m et 18 m de hauteur, c'est une solide construction de trois étages. Les murs de ce vaste et solide édifice de trois étages sont percés de nombreuses fenêtres. Un oeil de boeuf, détail typique de l'architecture de l'époque, éclaire le pignon. On remarquera avec intérêt la vaste porte donnant accès au premier étage, de même que la rampe facilitant l'acheminement de la marchandise au deuxième

étage. De vastes larmiers prolongent le toit. À l'intérieur, on découvre une structure solide, avec une charpente faite de l'entrecroisement de poutres juxtaposées ou superposées¹⁶. Aujourd'hui on y trouve un centre d'interprétation des pêches, des expositions thématiques, un diaporama et vidéo sur l'histoire du site, ainsi qu'un restaurant.

La poudrière

Elle est en dehors du site proprement dit, plus au sud. Elle fut construite en 1788¹⁷ par Charles Robin pour tenir à distance les corsaires américains qui avaient effectué plusieurs raids sur la côte gaspésienne durant la guerre d'indépendance. À l'intérieur, des pionniers tels les Chapados et les Alain ont apposé leur signature sur la charpente. Ce petit bâtiment est construit en «pierres de cap», en pierres de champs, en pierres délitées et en pierres feuilletées. Sa toiture de forme simple est «à deux égouts», avec un pignon élevé formant un angle d'environ 35 degrés. La porte de bois attire l'attention avec son aspect quelque peu oriental et ses pentures de style «à moustache». Pour l'ouvrir, il faut encore recourir à une belle clef de fer¹⁸.



La poudrière (Nicole Thivierge, 1995)

Avant de quitter cette magnifique région de Paspébiac, son charme et l'accueil des Paspeyas vous convaincront peut-être d'y passer une nuit. Vous en profiterez pour assister à un concert donné à **l'église Notre-Dame-de-Paspébiac**, construite en 1959-1960 d'après les «*plans de l'architecte Edgar Courchesne sur un plan en forme de croix latine et d'une allure nettement monumentale*»¹⁹. Ces concerts, qui font valoir l'orgue Casavant, unique par son mécanisme électro-pneumatique, sont offerts tous les mercredis soirs de juillet et août. Puis vous pourriez aussi visiter l'usine de pêche moderne et voir arriver les pêcheurs avec leur chargement de poisson. Vous pourriez pêcher vous-même au bout du quai. Enfin, quel plaisir de se promener sur les plages du barachois en admirant les paysages enchanteurs de la baie avec ses couchers et ses levers de soleil magnifiques.

Avant de terminer cette première partie du parcours de la région de la Baie des Chaleurs, nous nous arrêtons quelques instants au centre du village de **Paspébiac-Ouest** pour admirer l'ancienne chapelle anglicane qui a été bien rénovée pour abriter aujourd'hui **la Bibliothèque municipale**.

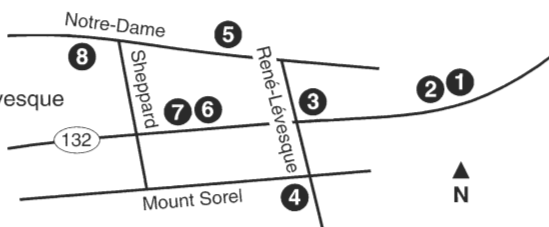
2) De New Carlisle à New Richmond

À chaque extrémité du territoire que nous allons maintenant parcourir, se sont développées deux villes d'origine loyaliste, tandis qu'au centre la ville de Bonaventure a un indéniable visage acadien. Même si l'économie de cette région est majoritairement fondée sur l'exploitation des ressources naturelles (forêt, pêche, agriculture et élevage), quelques activités du secteur secondaire (scieries, construction navale, papetières) ou touristiques (de magnifiques rivières pour la pêche sportive) assurent une relative aisance à plusieurs habitants. Au début du parcours, le paysage s'adoucit pendant que la bande de terre cultivable entre la mer et la forêt s'élargit toujours.

Devant nous s'étire la ville de **New Carlisle**, petit centre administratif d'origine loyaliste.

New Carlisle

- 1 Maison du juge Thompson
- 2 Maison Hamilton
- 3 Les chapelles
- 4 Maison d'enfance de René Lévesque
- 5 Maison Maguire
- 6 Radio CHNC
- 7 Chapelle St. Andrew
- 8 MRC Bonaventure



Un peu d'histoire

Cette localité s'est développée à partir de 1784 avec l'arrivée des Loyalistes qui, chassés de la région de New York, viennent s'établir à Petit-Paspébiac. Ces réfugiés en quête de terres cultivables étaient accompagnés du lieutenant-gouverneur Cox. L'établissement pionnier a rapidement pris le nom de New Carlisle, sans doute en l'honneur de Cox, originaire de Carlisle en Angleterre. Le «gouverneur de la Gaspésie» a résidé dans la nouvelle localité dès 1785, parmi les Caldwell, Adams, Sherar, Bebee, Doddridge, Stearn, Munroe ou les Scott, Hamilton, Pritchard, Willet, et Chisholm. En 1784, 22 de ces familles loyales à la couronne britannique avaient fait l'acquisition de terres prometteuses dans la région de New Carlisle.

À New Carlisle, il fut tracé une ville en lots d'une acre, lesquels furent distribués entre les chefs de familles et les hommes faits. (...) Sur ces lots, les Loyalistes bâtirent des maisons pour leur résidence. L'arpentage des terres commença en l'automne de 1784 et se continua jusqu'en 1787, alors qu'il fut établi un comité des Terres, composé du lieutenant-gouverneur Cox, Charles Robin, Isaac Mann jr, etc. Ce comité donnait les billets de location pour les lots de ville et de culture. Sa Majesté accordait des rations à chaque homme et à sa famille pendant trois ans, et en plus de cela, le Roi et la Reine fournissaient généreusement ce qui était nécessaire pour les habillements, les lits, etc. ainsi que des instruments d'agriculture, et tout ce qui était nécessaire pour défricher des terres et les bâtir²⁰.

Au 19^e siècle, New Carlisle est graduellement devenue un centre administratif et judiciaire régional. La petite agglomération d'une centaine de maisons étirées le long de la baie était parsemée d'édifices rappelant ces attributions: Palais de justice, Bureau d'enregistrement des cadastres (1875), prison (construite dès 1820), Bureau des douanes (transporté à Paspébiac en 1865), cabinets de magistrats, d'avocats et de notaires. Particulièrement au 20^e siècle, à la suite de la complétion du chemin de fer de la Baie des Chaleurs, le commerce et le tourisme ont connu un essor remarqué. Au plan linguistique, la localité a été, à l'instar de la région de Gaspé, le théâtre d'une francisation rapide, en raison notamment d'un important exode anglophone à compter de la fin de la Première Guerre mondiale.

La première station radiophonique francophone à l'est de Québec -CHNC- est entrée en ondes à New Carlisle en 1933. On doit à Charles H. Houde, chirurgien-dentiste, cette initiative d'une précocité surprenante en milieu faiblement urbanisé. Notons également que le futur premier ministre du Québec, René Lévesque, est né à New Carlisle. La petite ville a partiellement conservé jusqu'à nos jours ses fonctions administratives: tout en demeurant un centre judiciaire, elle accueille aujourd'hui un important bureau de district de Québec-Tel ainsi que des bureaux de la Sûreté du Québec et de la Garde côtière canadienne²¹.

Des panneaux d'interprétation disposés face aux édifices les plus remarquables facilitent une visite patrimoniale de New Carlisle. Dès l'entrée de la ville, quelques belles demeures à l'architecture typique de la Nouvelle-Angleterre défilent de chaque côté de la rue Main (la route 132).

La maison du juge Thompson

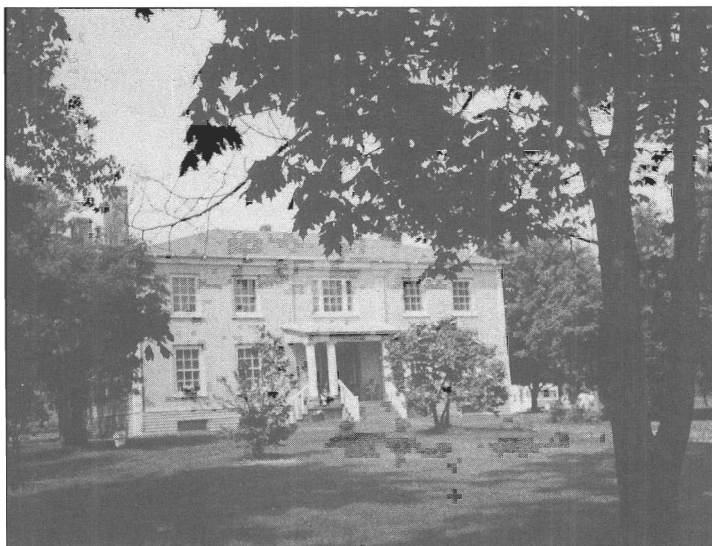
À l'est du village, au numéro 105 de la route 132, sur le côté nord, on trouve, au fond d'un grand jardin, **la maison du juge John Gawler Thompson**, quatrième juge provincial du District inférieur de Gaspé. Il s'agit d'une maison d'un étage et demi, recouverte de déclin de bois et

ornée d'une grande véranda. Construite en 1844, son architecture est d'influence Régence (anglo-normand) avec des fenêtres françaises, plutôt rares en Gaspésie²². À l'intérieur, la maison aujourd'hui transformée en gîte du passant est garnie de meubles anciens dont plusieurs, rassemblés dans la chambre du juge, datent de l'époque victorienne. Quelques traits sont remarquables tel ce minuscule escalier dissimulé derrière une porte de la cuisine: il donne accès aux «chambres de bonnes», témoignant de l'opulence des principaux notables de l'époque.

La maison Hamilton

Quelques mètres à l'ouest, au 115, c'est au tour de **la maison Hamilton** d'attirer notre attention. Construite en 1852, elle a été la résidence de John-Robinson Hamilton, député du comté de Bonaventure de 1841 à 1844²³. À l'extérieur, cette vaste demeure de bois de style colonial américain emprunte à

(...) l'architecture des grandes villas néo-classiques. Les deux pilastres monumentaux en façade, les fenêtres à guillotine, le toit à quatre versants et faible pente, orné de souches de cheminées hors oeuvre ainsi que le portique massif contribuent à singulariser cette demeure dans le paysage Gaspésien²⁴.



La maison Hamilton (Nicole Thivierge, 1995)

Une partie de la maison, les cheminées, les plafonds et le balcon, a été rénovée en 1984 et on en a profité pour redonner à la maison sa couleur originelle, le gris. En façade, les murs sont recouverts de stucco et sur les côtés de déclin de bois. À l'arrière, le mur de bois s'ouvre sur deux appentis en briques ainsi que sur l'entrée de la cave, également briquetée.

L'intérieur est un véritable petit musée divisé en 14 pièces complètement meublées. La presque totalité du mobilier est d'époque, ayant appartenu à la famille de l'actuelle résidante ou encore à celle de sa belle-mère. Au rez-de-chaussée, on observera le grand hall muni d'un escalier central et d'un «switchboard» des années 1920, donné par QuébecTel. De chaque côté du hall, les murs de deux salons meublés de style victorien sont ornés de bibliothèques contenant des livres anciens. Au fond, dans la salle à manger flanquée d'une cuisine pour les domestiques, trône un foyer dont l'âtre a servi de four, de même qu'un poêle à bois, une machine à laver mécanique de la première génération, et un escalier pour les domestiques. À l'étage, plusieurs chambres meublées méritent une visite: elles sont garnies de vêtements pour la plupart fabriqués à la fin du 19^e siècle.

Au carrefour de la rue Main et de la rue René-Lévesque, nous découvrons, un peu en retrait, sur le côté nord de la rue Main, un petit bâtiment d'un étage dont la façade est prolongée par un parapet en forme d'escalier: il s'agit d'un bon exemple de l'architecture commerciale du début du siècle.

Chapelles

Un peu plus à l'ouest, au coin de la rue, nous apercevons deux belles chapelles. La plus vieille pierre tombale du cimetière honore le passage d'une pionnière, Sarah Caldwell, décédée en 1823. **L'église unie Zion**, fondée en 1820, est une petite église «*lambrissée de bois, de forme curieuse, un bel exemple d'architecture ad hoc, c'est-à-dire construite sans idée d'ensemble en suivant l'évolution des besoins et selon le goût de l'ouvrier*»²⁵. Elle a été l'objet de plusieurs rénovations qui ont notamment altéré le toit et le clocher originels. De l'autre côté de la rue, **l'église presbytérienne Knox** est surplombée d'un clocher carré jadis bordé de quatre pinacles. Construite en souvenir de John Knox, un des fondateurs de l'Église presbytérienne en Écosse, elle est l'un des rares spécimens d'églises construites à partir «*d'un plan type qui remonte aux années 1850*». Dans le cimetière qui mérite une visite, les patronymes écossais et jersiais font bon voisinage.

La maison d'enfance de René Lévesque

À l'intersection de la rue René-Lévesque et de la rue Mount Sorel, une modeste résidence recouverte de bardeaux d'amiante évoque une importante page d'histoire contemporaine. C'est dans cette maison que le futur premier ministre **René Lévesque** a vécu sa première enfance. La valeur historique de l'édifice a été promue par la Société historique de la Gaspésie depuis quelques années. Sur le gazon, une plaque commémorative datée du 24 juin 1995 témoigne de cette reconnaissance.

Au coeur de New Carlisle

Au nord de la route 132, sur la rue Notre-Dame, se dresse au numéro 13 **la maison du protonotaire Gordon Francis Maguire**, construite vers 1890. Cette résidence de style victorien impressionne avec ses décorations de bois, sa tourelle centrale, son toit mansardé vert «*style à terrasson et à combles brisés*»²⁶.

De retour sur la route 132, direction ouest, nous croisons **la maison de radio de CHNC**, sise au numéro 153, dont la fondation remonte à 1933. Près de là, au coeur de l'agglomération, plusieurs maisons anciennes se



La maison Maguire (Nicole Thivierge, 1995)

succèdent, telle la résidence du numéro 163, à l'intersection Sheppard et Main, que William Sheppard, d'origine guernésiaise, s'était fait construire au début du siècle.

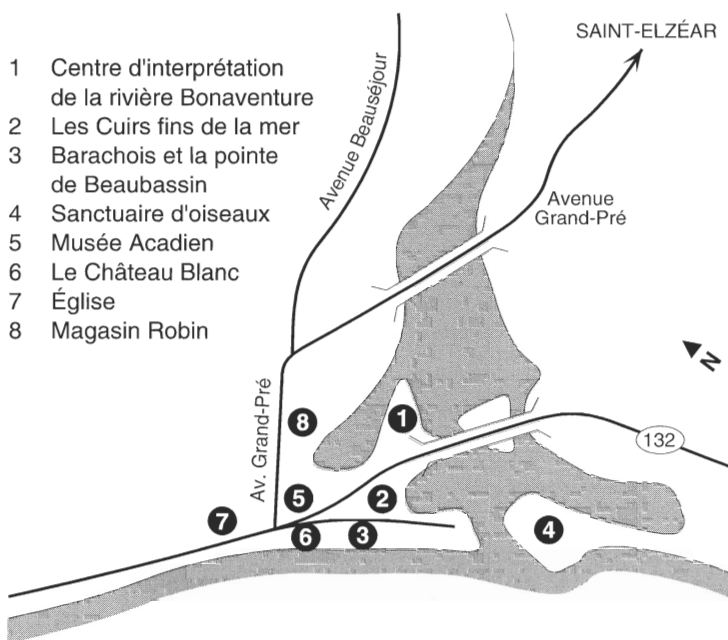
Un peu plus loin, **l'église anglicane St. Andrew** se signale par son importance. Elle est considérée comme l'une des églises protestantes les plus remarquables de la Gaspésie. Érigée entre 1890 et 1895, sur le site d'une première chapelle construite au milieu des années 1820 et démolie en 1894, elle fut consacrée en 1897. On dit de sa vaste nef qu'elle... *«est rythmée par des contreforts et d'élégants pinacles à l'extérieur et éclairée par des fenêtres inspirées par le style gothique perpendiculaire anglais (XV^e et XVI^e siècles). Elle est précédée d'une tour imposante surmontée d'un clocher trapu»*²⁷. Plusieurs représentants de l'élite anglophone de la Gaspésie y ont trouvé leur dernière demeure: Isaac Mann, W.R. Le Boutillier Fauvel, John-Robinson Hamilton, ainsi que William Sheppard et son fils Martin, dont les mandats successifs à titre de shérifs se sont échelonnés sur près d'un siècle.

Un peu plus au nord, au coin de la rue Sheppard et Notre-Dame, un bâtiment de trois étages percé de lucarnes loge **la MRC de Bonaventure**. Construit au début de notre siècle, il a accueilli plusieurs générations d'écoliers et d'écolières.

La nature est belle à l'ouest de New Carlisle. À marée haute, la mer envahit une série d'anses sablonneuses bordées de falaises peu élevées et combien hospitalières.

Bonaventure, centre acadien de la Baie des Chaleurs, est maintenant tout proche.

Bonaventure



Un peu d'histoire

Cette petite ville porte le nom du vaisseau d'un explorateur de la baie des Chaleurs. Au lendemain de la Conquête britannique, les Acadiens, chassés de Beaubassin (Amherst), de l'Île-Saint-Jean (Île-du-Prince-Édouard) ou de retour d'exil des États-Unis, s'installent et fondent des localités qu'ils appellent les «Petites Cadies» ou «Nouvelles Cadies», principalement sur les sites de Bonaventure et de Carleton. Leurs effectifs progresseront à un rythme remarquable, résultat de l'immigration conjuguée à une fertilité importante: dans le comté de Bonaventure, on a dénombré 9 000 «Cadiens» en 1861, 16 000 en 1891 et 32 000 en 1931. En 1990, 80% de la population du comté de Bonaventure était acadienne²⁸.

Ce mouvement de retour qui a touché tant le Québec que les provinces atlantiques a correspondu au maintien d'un vif sentiment d'appartenance à une même souche historique et culturelle, conférant à l'ensemble du peuplement acadien une identité commune à caractère national. En 1884, à la convention «nationale» de Miscouche, les Acadiens se sont donnés un drapeau tricolore témoignant de leur origine française, avec en sus une étoile jaune consacrant un profond attachement à la Vierge Marie. C'est à ce moment que le cantique Ave Maris Stella est officiellement devenu l'hymne acadien²⁹.

Au début, une douzaine de familles s'établissent sans titres de propriété à l'embouchure de la rivière Bonaventure: les Arsenault, les Poirier, les Bourque, les Bujold, les Leblanc, les Landry, les Gauthier, les Cyr et les Bourdages. En 1777, c'est la fondation du village de Bonaventure qui compte déjà une centaine d'habitants. Mais avec l'arrivée des Loyalistes qui revendiquent parfois les terres acadiennes, l'insécurité règne. En fait, les Loyalistes ne reçoivent que des billets de location pour les terres qu'ils occupent. On trouve alors deux peuples réfugiés qui colonisent cette région et celle de Carleton sans avoir de droits de propriété officiels. Grâce aux démarches du député de Gaspé, Edward O'Hara, les Loyalistes auront toutefois gain de cause en 1793. D'autre part, des fonctionnaires du gouvernement, les arpenteurs Samuel Holland et John Collins, le fonctionnaire-marchand Hugues Finley et le juge Louis Fromenteau se font octroyer de grandes étendues de terres le long de la Baie des Chaleurs, notamment aux abords de la rivière Bonaventure, sur des terres déjà occupées par des Acadiens. Il faudra plusieurs requêtes avant que les titres de propriété ne soient reconnus. En 1825, la réglementation foncière sera amendée de manière à reconnaître les droits acquis des «squatters» installés depuis 20 ans sur une terre.

La pêche a été pratiquée avec assiduité à Bonaventure. À la fin du 18^e siècle, plusieurs bateaux y prenaient le large chargés de poissons pour le marché des Indes occidentales (les Antilles) et pour l'Europe. À cette époque, des commerçants anglais de Québec, les Moore, Finlay, McKinzay et William Van Felson, gréaient de petits navires qui longeaient le littoral gaspésien en quête du poisson, des fourrures et du bois produits par ses habitants. En retour, ce commerce de cabotage approvisionnait les habitants en marchandises diverses venues des ports des Antilles et d'Europe. Le 19^e siècle a cependant correspondu à un long déclin des activités de pêche dans cette région située à la limite des zones réputées poissonneuses. La compagnie Robin, par exemple, a établi plus à l'est son réseau de comptoirs de pêche. En 1856, un inspecteur des pêcheries affirmait qu'il n'y avait plus d'établissement de pêche important à Bonaventure³⁰. Cependant, plusieurs pêcheurs pratiqueront leur métier jusqu'au 20^e siècle, en plus de s'adonner à une agriculture rudimentaire et au bûcheronnage.

Plus à l'est, par contre, l'agriculture et l'élevage ont connu une vogue durable; climat tempéré, sol de qualité, traditions acadiennes. Dans les années 1760, Raymond Bourdage, pionnier de la première heure, avait déjà construit pas moins de deux moulins à grains près de Bonaventure, fait inusité en Gaspésie. Plusieurs exploitations agricoles n'ont pas tardé à longer la poissonneuse rivière Bonaventure, à proximité de forêts de qualité, conférant aux lotissements une forme en «T» que perpétue l'agglomération actuelle. *«En général, la terre à culture est assez bonne. Elle peut produire des légumes, du chanvre et du lin. Il se trouve ici des marais où pousse l'herbe en abondance. Ils sont suffisamment étendus pour nourrir plusieurs bestiaux»*³¹.

Les familles du secteur de Bonaventure firent en grande partie la vie et l'habit du produit des terres qu'elles cultivent (...) tous ces habitants ont boeufs, chevaux, vaches, moutons et autres animaux du pays (...) Deux moulins à eau pour les grains y

sont construits: l'un est à Carleton et l'autre à Bonaventure, surnommé *Hamilton*; et un 3^e a été construit à Carlisle, l'année dernière³².

En fait, l'exploitation forestière a connu des débuts précoces, étroitement associés à l'industrie de la construction navale et au marché anglais du bois équarri. À la fin du 18^e siècle, les pins rouges, les cèdres et les merisiers des berges de la rivière Bonaventure étaient déjà convoités par les caboteurs de Québec qui faisaient aussi la cueillette du poisson des habitants. En 1767, Charles Robin affirmait avoir vu les habitants de Bonaventure couper 900 mâts de vaisseaux de 23 m de long pour les marchands Moore, Finlay et Montgomery.

Au 19^e siècle, la forêt de la région de Bonaventure a alimenté les compagnies Robin et Le Boutillier Brothers de Paspébiac pour la construction navale et pour la construction d'édifices associés au commerce du poisson.

À partir de 1840, la compagnie Gaspé Fishing & Coal Mining a acquis de vastes territoires forestiers au nord de Bonaventure, créant du même coup une enclave inaccessible pour la population. À certains moments, il y a eu pénurie de bois de chauffage pour les habitants. Au 20^e siècle, encouragés par le clergé, des coopératives locales permettront aux habitants de Bonaventure de s'approprier une partie de la ressource de cet important secteur de l'économie régionale³³.



Frédéric Bujold dit Noum le pêcheur (Musée acadien du Québec à Bonaventure, Charles Bernard, 87.1.1332, Evelyne Allard Landry)

À l'entrée de la ville de Bonaventure, après avoir franchi le pont qui enjambe la rivière du même nom, un Bureau d'information touristique accueille le visiteur, flanqué **d'un petit Centre d'interprétation de la rivière Bonaventure**. On y apprend que les Micmacs nommaient cette rivière «Wagamet» en hommage à son eau claire. Dès le milieu du 19^e siècle, elle a attiré de nombreux Américains adeptes de la pêche au saumon; ces villégiateurs fortunés séjournaient aux Bonaventure Salmon Club, Canadian Salmon Club et Kerby's Club.

Pour leur part, les pêcheurs côtiers faisaient volontiers *choir* leur barque dans l'estuaire de la rivière, là où des barres de sables les protégeaient: une tenace tradition orale explique ainsi l'origine du mot barachois.

En face, sur le côté sud de la route 132, la petite boutique Les Cuirs fins de la mer offre une production artisanale originale à partir de peaux de poissons tels la plie, le turbot, l'aiglefin, la morue, le saumon et le petit requin de mer. La variété des peaux offre à l'artisane une panoplie de couleurs qui lui permet de fabriquer des objets d'artisanat de grande qualité: la conception des dessins, la tannerie, la taille, l'assemblage et la couture du matériau se font sur place.

À gauche de la route, un chemin longe **le barachois et la pointe de Beaubassin** qui est bordée par quelques maisons, le camping municipal ainsi que la plage, à proximité de la marina abritée dans la lagune où on peut pêcher librement la plie, l'éperlan ou le maquereau. De la pointe est, on peut observer **un sanctuaire d'oiseaux** sur les bancs de sable de l'embouchure de la rivière.

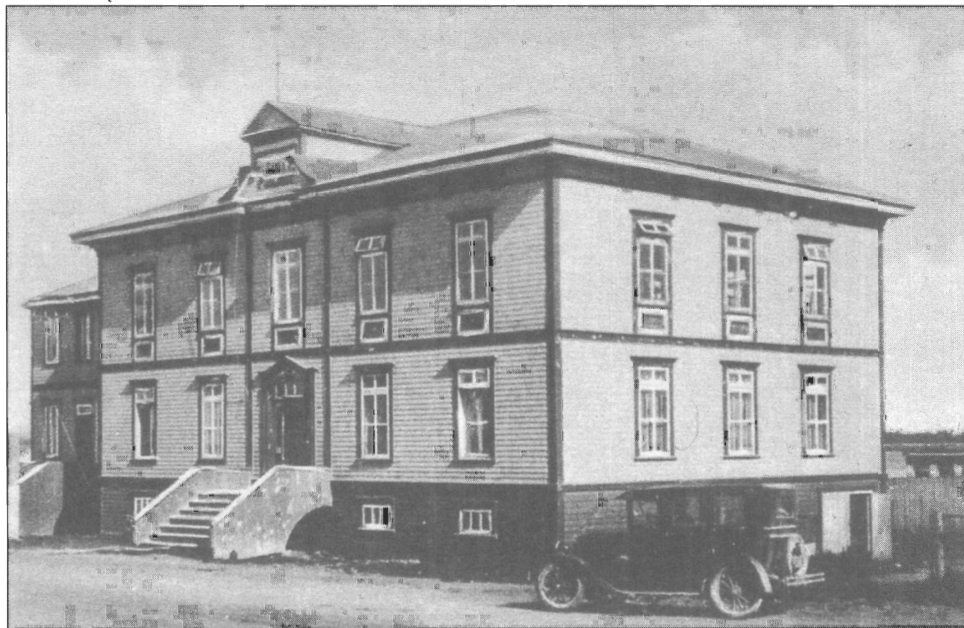
Un peu plus loin, la route 132 (avenue Port-Royal) croise la rue Grand-Pré orientée vers le nord. Nous constatons immédiatement le caractère original de l'aménagement urbain de ce petit centre administratif sous-régional en forme de «T». À ce coin de rue qui correspond plus ou moins au centre du village, à la rencontre des deux barres du «T», on prend pleinement conscience du rôle historique de la rivière Bonaventure dans le développement de la localité.

Le Musée acadien du Québec

Le musée occupe un coin de ce carrefour. Fondé en 1960, grâce au travail de Juliette Gauthier-Barette et à la collaboration d'Acadiens du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de la Louisiane, il loge depuis 1974 dans l'édifice actuel, au 95 de l'avenue Port-Royal. Aujourd'hui, le

PARCOURS HISTORIQUES

musée est propriété de la Corporation de développement touristique de Bonaventure, fondée en 1984. Depuis 1990, il est accrédité par le ministère des Affaires culturelles et peut bénéficier de subventions permettant son développement.



*Salle publique de Bonaventure vers 1920, aujourd'hui le musée
(carte postale des Éditions Dubout-Duquai)*

Le musée à l'intérieur

L'édifice fut érigé en 1914 par la fabrique de la paroisse pour loger l'école des garçons jusqu'en 1947. Il sert ensuite de salle publique et fut aussi occupé par la Caisse populaire jusqu'en 1961. En 1974, il accueillait le musée. Cet édifice bien restauré constitue un bel exemple d'architecture publique et commerciale.

Il est le seul musée québécois qui traite de la thématique de l'histoire acadienne. Son exposition permanente, intitulée «*L'autre Acadie*», permet de comprendre l'implantation au Québec du peuple acadien en plus de souligner sa contribution à l'évolution de la société québécoise.

Nous conseillons la visite guidée qui reconstitue l'historique du «grand dérangement» et présente de précieuses pièces de collection: des outils aratoires, de pêche et autres objets de la vie quotidienne des ancêtres; des objets religieux, pour la plupart cédés par la fabrique de Bonaventure en 1972.

Une section du musée offre des informations sur des familles acadiennes bien implantées en sol québécois: les Leblanc (Nicole), les Arsenault (Bona et Serge), les Bujold (Geneviève) etc. Ici le passé et le présent se rencontrent comme le souligne un court document vidéo. On dit que la diaspora acadienne compte plus de quatre millions de descendants en Amérique et qu'un million d'entre eux sont québécois; peut-être y découvrirez-vous vos ancêtres?

À l'extérieur, le site du musée est aussi un lieu d'animation culturelle dynamique. Tous les mercredis soirs durant la saison estivale, la terrasse accueille des spectacles en plein air. Au milieu du mois d'août, le festival des *Ptites Cadies* souligne les origines acadiennes de la majorité de la population; à l'occasion de la fête nationale acadienne, le 15 août, plusieurs activités spéciales se déroulent, dont une messe en plein air et une fête populaire «où se côtoient musique, danse, histoire et traditions».

Le Château blanc

Près du Musée acadien, l'édifice logeant le **bureau de poste** retient l'attention avec ses lignes sobres et élégantes. Face à la mer, l'**Hôtel Le Château blanc**, bâti sur les cendres de l'Hôtel Bernard rasé en 1959, a été conçu suivant un style architectural qui s'harmonise bien avec les autres bâtiments à vocation institutionnelle du carrefour.

Le premier édifice construit à cet endroit à la fin du 19^e siècle a servi de résidence à un riche négociant de Québec, Alphonse Bénoni Dupuis. En 1906, Robert-Napoléon Leblanc, propriétaire du moulin à scie de Bonaventure, l'achète et le fait agrandir à plusieurs reprises. En 1921, l'hôtelier Alexandre Bernard en prend possession et en fait un havre pour les touristes américains et l'élite commerciale de Québec (les Livernois, les Paquet et les Laliberté, etc.). L'hôtel reste la propriété de la famille Bernard jusqu'en 1959 alors qu'un incendie le détruit complètement. En 1962, il est reconstruit en respectant l'architecture extérieure ancienne et c'est le généalogiste et député provincial Bona Arsenault qui l'acquiert en 1973. Il le conservera jusqu'à son décès.

L'église

Sur le coin nord-ouest, l'**église de Saint-Bonaventure**, construite à partir de 1860, a été plusieurs fois modifiée, notamment de 1917 à 1919 suivant les plans de l'architecte Pierre Lévesque. Avec sa toiture de tôle et

PARCOURS HISTORIQUES

ses murs en pierre des champs, elle est un bon exemple de l'architecture religieuse massive du début du siècle. À l'intérieur, sa voûte ornée des toiles du peintre Georges S. Dorval (peintre de Québec, 1862-1937)³⁴ capte l'attention. Nous avons pu admirer ainsi 14 grands tableaux des années 1880, tous datés et signés.



La procession de la fête Dieu à Bonaventure vers 1915 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, 980.F.1-310, Juliette Barette-Gauthier)

À partir de l'église, la rue Grand-Pré est jalonnée d'édifices anciens constituant **un ensemble institutionnel et commercial** d'un intérêt patrimonial élevé:

- à l'ouest, au numéro 105, l'ancienne École normale de style victorien loge aujourd'hui le club de l'âge d'or;
- en face de l'école, un restaurant occupe un édifice qui date de 1923;
- au numéro 113, côté ouest, un édifice daté de 1924, dont la façade carrée cache une maison au toit à deux versants, une façon traditionnelle de donner du volume à l'édifice commercial;
- en montant vers le nord, au numéro 146, du côté est, l'édifice **des Magasins Robin** daté de 1911, époque où cette compagnie a diversifié ses activités en investissant dans le commerce de détail, a été l'objet d'une rénovation réussie. Le ministère de la Culture et des Communications

- occupe aujourd'hui ce bâtiment à deux corps que relie une section centrale à façade rentrée;
- au 173, un édifice commercial au revêtement de bardeaux de cèdres roses avec une façade en parapet complète ce parcours urbain.



La rue Grand-Pré à Bonaventure en 1918 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, 980.F.1-310, Juliette Barette-Gauthier)

Au terme de ce trajet, le visiteur reviendra, s'il le désire, sur le littoral pour emprunter la route 132 en direction de Saint-Siméon. Autre possibilité: poursuivre dans la direction nord **vers Saint-Elzéar**, petite communauté à caractère forestier créée durant la crise des années trente, ultime soubresaut du mouvement colonisateur en Gaspésie.

Parcours alternatif

À partir de la rue Grand-Pré, la localité de Saint-Elzéar est à 18 kilomètres de Bonaventure, direction nord. Au-delà du rang Thivierge, la route enjambe la rivière Bonaventure bordée de falaises ocre. La forêt domine ensuite le paysage. À un carrefour, on tourne à gauche: le village est maintenant proche. L'église ne tarde pas à s'imposer au regard, avec sa toiture allongée.

Derrière l'église, **le Musée des cavernes** mérite une visite. On y prend vite conscience de l'importance des grottes découvertes en 1976 par trois trappeurs initialement intrigués par un nuage de vapeur qui s'échappait du sol enneigé. Des spéléologues n'ont pas tardé à découvrir de profondes cavités remplies d'ossements d'animaux dont certains, tel le carcajou, ont depuis longtemps disparu.

En 1990, des aménagements ont permis d'ouvrir la grotte au public. La visite guidée dure environ une heure, casque rigide sur la tête et lampe de poche en main.

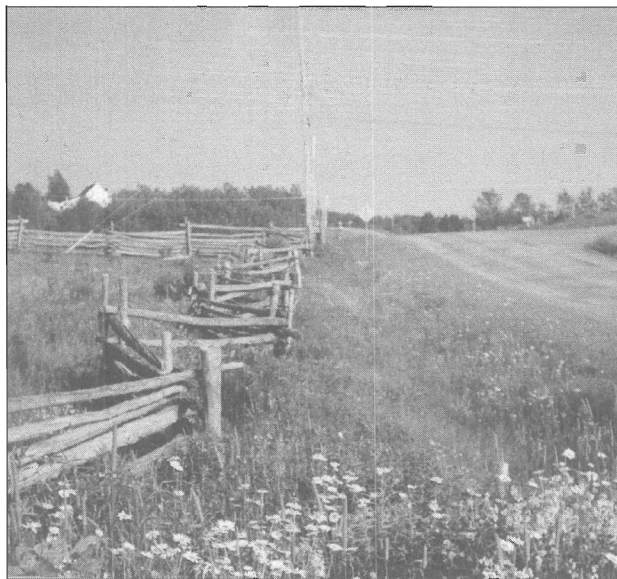
Sur le chemin de retour vers Bonaventure, au carrefour du rang Thivierge, on pourra observer tout à loisir un terroir agricole occupé au tournant du 20^e siècle, à une époque où le peuplement littoral avait atteint une plus forte densité. De chaque côté du rang s'alignent des maisons faites de planches sciées, refendues à la main et équarrées à la hache. Malgré leurs revêtements souvent neufs, elles conservent aujourd'hui encore leur aspect extérieur originel, avec leurs toits à deux versants percés d'une lucarne-pignon.

Saint-Siméon

De retour sur la route 132, nous longeons la côte jusqu'à Saint-Siméon-de-Bonaventure, localité littorale aux belvédères fleuris. Au village même, **l'église de Saint-Siméon** a été construite de 1914 à 1916 d'après les plans de l'architecte Pierre Lévesque. Un peu à l'est de l'église, **l'édifice de la municipalité** (no 107-D), a longtemps eu une vocation commerciale, avec sa façade en parapet, mais la dernière rénovation l'a altéré fortement.

L'arrière-pays de Saint-Siméon-de-Bonaventure, à la hauteur des 2^e et 3^e rangs, mérite un détour pour **ses ensembles agricoles** de belle valeur patrimoniale. Le paysage y évoque les belles terres de la vallée du Saint-Laurent avec *«son alignement, la place de ses boisés, la route qui se moule aux accidents naturels»*. On y décèle cependant des caractéristiques régionales: quand il s'agit d'agrandir sa maison, le Gaspésien préfère *«renfler le corps de logis de façon très partielle et fonctionnelle, en plusieurs directions»*. Ainsi voit-on s'élever de nombreux appentis, des rallonges, des bas-côtés, *«des cuisines d'été flanquées harmonieusement aux pans*

arrière ou nord-est». Quant aux granges-étables, elles offrent leur «*long pan au soleil du sud*», exposant le petit mur latéral aux caprices du «*norouët et nordet*». On aménage ainsi de grands espaces ouverts, laissant le vent et la tempête d'hiver balayer la neige et présentant le mur le plus étroit du bâtiment aux vents dominants. Les champs sont clos de manière traditionnelle, à billochet ou en chicane³⁵.



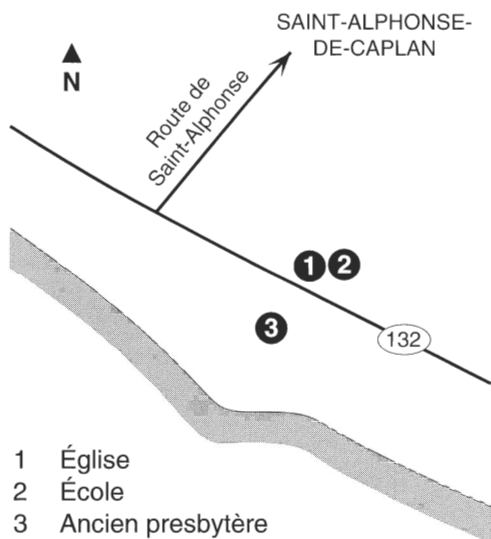
Des clôtures de perches à Saint-Siméon (Nicole Thivierge, 1995)

Ruisseau-Leblanc

Plus à l'ouest sur la côte, entre les villages de Saint-Siméon-Ouest et de Ruisseau-Leblanc, **le havre de pêche du Ruisseau-Leblanc**, petit quai traditionnel voué à la pêche côtière, est un lieu souvent animé durant la saison estivale: activités culturelles (théâtre, chansons folkloriques, expositions) et sportives (marina, location de pédalos, excursions de pêche en mer, pêche sur le quai), loisirs familiaux (parc d'amusement, plage aménagée pour la baignade, un casse-croûte, boutique d'artisanat). Si les aménagements sont contemporains, le patrimoine naturel conserve tous ses attributs. On pourra ainsi, à l'ouest de la plage, examiner de très près une falaise de grès de couleur ocre, résultat d'une très longue phase d'oxydation. Est-il nécessaire de rappeler à quel point ce phénomène est répandu en Gaspésie, notamment à l'est et au sud de la péninsule?

À quelques kilomètres de là, Caplan nous attend.

Caplan



Un peu d'histoire

Le village de Caplan a été fondé en 1812 par une deuxième génération d'Acadiens venus de Bonaventure. L'origine de son nom demeure mystérieuse: pour les uns, le Cape Land des anglophones témoignerait de sa situation sur la falaise alors que le Caplan des francophones rappellerait le capelan, un petit poisson qui abonde dans cette région. Le peuplement initial a été enrichi de l'apport d'Irlandais, d'Écossais, de Canadiens français et de Belges. De nos jours, même si les effectifs d'ascendance acadienne sont légèrement majoritaires, Caplan demeure très représentatif du carrefour ethnique que constitue la Baie des Chaleurs. Aujourd'hui, dans un joli cimetière sur la falaise qui surplombe la mer, les Arsenault, Bélanger, Garant, les Guitté, Boissonnault, Poirier, Cyr, Joncas, Dion, Bourdages, Bujold, Landry, Bugeaud, Ferlette, Lepage, Blazer, Babin, Forest, Sénéchal, Bernard et Audet reposent à côté des Henry, Kuerrey, Durry, Cavanagn, Glazer, Hugues, Gallacher, Duthie, Shannon, Ahier, Appleby, McIntire.

Les pionniers écossais, comme ailleurs au Canada, ont été chassés de leur pays par la pauvreté. Dans le premier tiers du 19^e siècle, les Buntan, Campbell, Colville, Kerr, Maclellan et McEven vont tenter de se bâtir une nouvelle vie à l'embouchure de la rivière Caplan, grâce à la pêche, l'agriculture et la coupe du bois. Les circonstances

entourant la venue du premier habitant d'origine belge occupent par ailleurs une place de choix dans la tradition orale. Un certain Brinck s'était d'abord établi à Musselyville (Saint-Alphonse-de-Caplan), où un projet colonisateur avait attiré plusieurs de ses compatriotes, mais il préféra quitter ce dur arrière-pays pour s'établir à Caplan et y exercer les fonctions d'agent pour la compagnie ferroviaire et de chef de gare de Caplan.

Le tracé du chemin de fer fut établi dès 1878 mais la construction ne commença qu'en 1886 sur l'axe reliant Matapédia à Paspébiac. En 1893, un premier train de voyageurs est entré en gare à Caplan, propriété du Chemin de fer de la Baie des Chaleurs qui devint le Québec Oriental Railway en 1910 avant son intégration -souvent revendiquée par la population gaspésienne- au réseau du Canadien National en 1929. Pendant plusieurs années Caplan a été le terminus du trajet Matapédia-Caplan.

Dans la région, Caplan a longtemps eu la réputation d'un village industriel, et ce bien avant l'ère du machinisme. On conserve le souvenir de plusieurs entreprises à caractère artisanal auxquelles la venue du service ferroviaire a donné un second souffle: «lainerie», «linerie», moulins à farine et à carde, beurreries, forge, conserverie de homard, cordonnerie, tannerie, entrepôts frigorifiques... C'est à Caplan qu'a été ouvert en 1940 le premier magasin coopératif de la Gaspésie, La Fraternité. Au 20^e siècle, les ressources forestières de l'arrière-pays ont longtemps fourni la matière première pour la fabrication des dormants de cèdres voués à l'entretien de la voie ferrée. Malheureusement la plupart de ces petits ateliers témoignant d'activités agricoles assidues ont disparu³⁶.

Le secteur de l'église

Au centre du village se dresse **l'église de Saint-Charles-de-Caplan**, un édifice construit en 1927³⁷. À proximité, **l'ancienne école du village** a été transformée en centre d'accueil pour les retraités. Face à l'église, près d'une falaise voisine de la mer, **l'ancien presbytère** conserve un petit air victorien malgré quelques rénovations aux effets discutables.

Comme d'autres villages de la côte gaspésienne, Caplan est également propice à des activités estivales ayant trait à la mer. À partir du pont qui traverse la rivière Caplan, on aperçoit tour à tour l'embouchure de la rivière, le quai de pêche traditionnelle, l'entrepôt frigorifique, ainsi qu'une belle plage aménagée par la municipalité.

Le long de cette plage, tout comme ailleurs sur la côte, pendant la saison de la pêche au capelan, c'est-à-dire durant le frai, à la fin de mai, on peut être témoin d'un phénomène impressionnant. Le capelan, ce petit poisson de 10 à 12 centimètres, vient rouler par bancs sur les plages, dans une abondance telle qu'on le ramasse à l'épuisette.



La pêche aux harengs vers 1925 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, Alyre Gauthier, 980.F.1-310, Juliette Barette-Gauthier)

Parcours alternatif

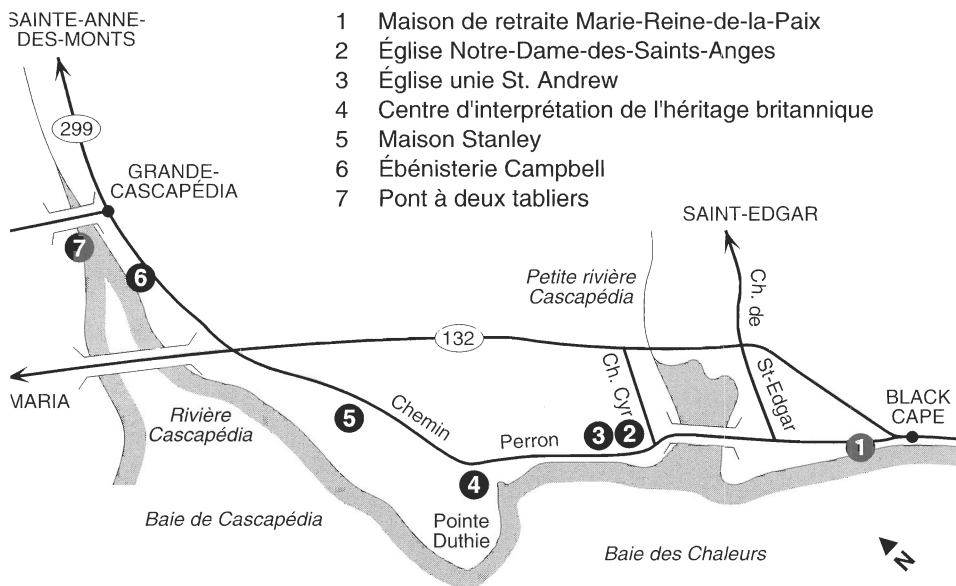
Situé à une dizaine de kilomètres au nord de Caplan, **Saint-Alphonse-de-Caplan** correspond à l'extension du peuplement côtier vers l'intérieur des terres. Le premier contingent de pionniers s'exprimait toutefois en un français aux accents différents. Il était constitué d'une soixantaine de colons belges attirés là dans le cadre d'un projet animé par un père rédemptoriste belge, Henri-Joseph Mussely. En 1891, au confluent des rivières Petite Bonaventure et Caplan, les premières implantations marquèrent donc la naissance de Musselyville, aussi connu sous le nom de «petite Belgique». Mais les Belges se lassèrent vite de défricher cette terre aride, avec son climat rude et ses saisons de culture si courtes. Après quelques années difficiles, la majorité d'entre eux ont quitté la région, à l'exception de quelques familles ayant pris racines là et autour de Caplan: les Brinck, les Ouraet et les Mussely. D'autres colons, originaires du littoral, ont ensuite progressivement occupé les terres laissées vacantes.

À Saint-Alphonse, une vaste scierie témoigne de la vocation économique la plus essentielle de la localité. L'église construite en 1915 attire le regard avec son revêtement de pierres gaspésiennes. Près d'elle, le cimetière rappelle les origines diversifiées de la population, telle cette pierre tombale érigée à la mémoire de Victor Ouraet, époux d'Adeline Joncas.

Sur le chemin du retour, à la hauteur du 2^e rang de Caplan, le visiteur jouit d'une vue magnifique sur le village de Caplan juché sur la falaise qui surplombe la mer.

À l'ouest de Caplan, les traces d'activités agricoles sont nombreuses. La route longe un littoral de plus en plus escarpé, tout en s'éloignant de la mer, jusqu'au cap Noir (Black Cape) qui prolonge en direction de l'est la ville de New Richmond. À l'occasion, le paysage s'ouvre sur la baie de Cascapédia, les contreforts des Chic-Chocs et même, beaucoup plus à l'ouest, sur le mont Saint-Joseph.

New Richmond



C'est la plus importante ville de la Baie des Chaleurs. Ce statut de ville, obtenu en 1969, est étroitement lié à ses fonctions industrielles: le tiers des entreprises manufacturières de la Baie des Chaleurs sont implantées sur le territoire de la municipalité. Le secteur forestier occupe la première place. Par exemple, la cartonnerie «Consolidated Bathurst», fondée en 1965, emploie 450 personnes. L'agglomération se déploie au fond de la baie de Cascapédia sur des terres basses et fertiles où coulent deux rivières aux eaux claires et poissonneuses (saumons et truites): la Petite Cascapédia à l'est et la Grande Cascapédia à l'ouest.

Un peu d'histoire

Les premiers occupants du territoire ont été des Acadiens fuyant la déportation. La présence de deux rivières paraissait offrir les meilleures garanties de fuite en cas de danger. Des Loyalistes se sont ajoutés à la population initiale à compter de 1784. Des Écossais fuyant la pauvreté ont aussi débarqué vers 1820 pour s'adonner à l'agriculture et à l'exploitation forestière pour la construction navale, notamment dans le secteur du cap Noir. C'est alors qu'on a retenu le nom de New Richmond pour désigner la localité en l'honneur du duc de Richmond, compagnon d'armes de Wellington, vainqueur de Napoléon à Waterloo. Finalement, vers 1860, un groupe d'Irlandais est venu grossir le contingent anglophone. Au total, la population actuelle représente encore une mosaïque culturelle comparable aux autres centres pluriethniques de la Baie des Chaleurs.

Dans la région de New Richmond, l'exploitation forestière a été précoce. En 1810, William Cuthbert s'établit à New Richmond après avoir fait fortune en Écosse. Il installe son entreprise à l'embouchure de la rivière Petite Caspédia où il produit du bois de charpente et du bois pour la construction navale surtout destiné au marché anglais. Avec des sous-contractants (jobbers), il fait chantier le long des rivières Caspédia et Bonaventure, entretenant avec les bûcherons des rapports assez analogues à ceux qui liaient les pêcheurs gaspésiens aux poissonniers, allant jusqu'à prendre leurs terres en gage. Député de Bonaventure de 1848 à 1851, Cuthbert meurt en 1854, son entreprise passant dans la famille de son épouse, une dame Montgomery. La Huth and John Montgomery & Co est rapidement devenue à son tour une entreprise forestière renommée dans la région³⁸.

Cap Noir

À partir de la route 132, il faut surveiller le chemin Perron (l'ancien chemin du Roi) qui prend à gauche et traverse le secteur du cap Noir, puis la localité de New Richmond. Ici la zone littorale est beaucoup plus accidentée. Le cap Noir est d'ailleurs situé sur une élévation longeant la baie. À quelques mètres à gauche, **la maison de retraites fermées**, Marie-Reine-de-la-Paix, offre une vue magnifique. C'est un édifice massif de brique rouges, construit en 1951. En plus d'être un foyer de vie spirituelle, la maison participe également au développement social et culturel de sa région: lieu de fondation du journal **Gaspésie**, elle a souvent favorisé les rencontres d'organismes comme l'UCC, l'Office des producteurs de bois et le Comité diocésain Lacordaire³⁹.

Un peu plus à l'ouest, le chemin Saint-Edgar permet d'obliquer vers l'intérieur des terres où l'on pourra observer de plus près les ressources naturelles qui constituent le fondement économique de New Richmond.



Sur la rivière Petite Cascapédia (ZEC Petite-Cascapédia)

Circuit alternatif de Saint-Edgar

Le chemin Saint-Edgar monte vers le nord entre de beaux alignements de conifères, plantés sans doute par la compagnie de carton **Emballages Stone (Canada) Inc. Division Chaleurs**, dont on retrouve l'usine à quelques mètres sur la droite. Toujours en direction du nord, il faut croiser la route 132 et parcourir ensuite une dizaine de kilomètres. À quelques reprises, **la rivière Petite Cascapédia** est visible de la route.

Le centre d'accueil de la ZEC de la rivière Petite Cascapédia, où l'on offre les services habituels de pourvoirie pour la pêche au saumon est aussi le point d'entrée **du Centre éducatif forestier de la Baie des Chaleurs**. Il s'agit d'un centre d'interprétation de la nature où des pistes sont aménagées pour des randonnées pédestres qui peuvent durer jusqu'à trois heures. Des belvédères et des aires de repos souvent aménagées près des berges de la rivière y agrémentent le séjour des marcheurs.

Le pont couvert de Saint-Edgar, visible à partir du centre d'accueil, a été construit en 1938 et, fait rare en Gaspésie, est encore ouvert à la circulation. Les abords de ce pont de couleur rouge vif prêtent bien à l'observation du saumon. Après l'avoir traversé, **le village de Saint-Edgar**, fondé par des pionniers originaires de Baie-Saint-Paul en 1887, ne tarde pas à apparaître. Cette localité de l'arrière-pays gaspésien a survécu à plusieurs fermetures de paroisses au cours des années 1970. Dès les premiers mètres, au sortir du pont, immédiatement à gauche, se dresse un petit bâtiment communément appelé **la chapelle-école Saint-Antoine**. Construit en 1920, il a longtemps fait office de chapelle et d'école avant d'être transformé en résidence familiale.

À proximité, **le Musée forestier de Saint-Edgar**, fait de bois rond, expose des objets et des outils anciens ayant servi à l'industrie du bois.



Le pont couvert de Saint-Edgar (Nicole Thivierge, 1995)

De retour sur le boulevard Perron, le pont enjambant la rivière Petite Cascapédia marque l'entrée dans le centre de New Richmond.

Les églises

Au 131 du boulevard Perron, **l'église Notre-Dame-des-Saints-Anges** a été initialement érigée en 1864. Agrandie et modernisée par l'architecte Pierre Lévesque en 1933, notamment au moyen d'un revêtement de brique dont la couleur est, dit-on, bien caractéristique des années de la crise⁴⁰, elle a aujourd'hui des dimensions imposantes. Dans le cimetière sur la falaise, francophones et anglophones reposent côte à côte.

Un peu plus loin, au 215 boulevard Perron, **l'église unie St. Andrew** est une église presbytérienne très ancienne, comme l'indique sa pierre angulaire posée en 1839. Construite d'après les plans de Robert Bash, cette église de déclin de bois blanc fraîchement restaurée (1994) est décorée de bois sculpté et de beaux vitraux anciens⁴¹. Avec son cimetière voisin de la falaise donnant sur la baie, elle est à juste titre considérée comme un joyau du patrimoine religieux gaspésien.

Plus loin encore vers l'ouest, **de belles résidences anciennes** d'influence architecturale anglo-américaine jalonnent le boulevard Perron, entourées de pelouses et d'arbres.

Le Centre d'interprétation de l'héritage britannique

Le centre (351 du chemin Perron-Ouest) est situé à la pointe Duthie, là où, dit-on, la baie des Chaleurs se marie avec la baie de la Grande Cascapédia. Une quinzaine de bâtiments anciens, autrefois souvent voués à la démolition, ont été transportés sur le site entre 1985 et 1989⁴². L'ensemble est assez représentatif des tendances architecturales qui ont coexisté ou se sont succédées dans le milieu anglophone régional: tradition anglaise, tradition américaine, goût victorien, etc. La visite de chacune des maisons est par ailleurs riche en enseignements à propos de la vie quotidienne à diverses époques. La visite guidée du site comprend le transport par navette motorisée jusqu'à la pointe Duthie et son phare. Un parcours individuel attentif et complet dure environ trois heures.

Magasin général Gendron

Ce magasin construit à la fin du 19^e siècle a été la propriété de Joseph Arsène Gendron de Caplan. Son aspect actuel résulte d'une série d'agrandissements effectués au fil des ans suivant les impératifs du commerce. On observera le revêtement en bardeaux de cèdre, de tradition anglo-américaine. Ce bâtiment classé⁴³ a été le témoin de l'expansion du commerce de détail dans la péninsule au début du siècle, essor lié à l'avènement de meilleures communications maritimes et ferroviaires. Les objets anciens exposés à l'intérieur reflètent cette évolution.

Maison Harvey

Voici une résidence familiale à toit brisé ou «mansardé». Elle a été construite vers 1890 à New Richmond. À un «*premier carré principal lambrissé de déclin s'est ajouté harmonieusement une rallonge bien intégrée avec son toit à deux versants*». Elle a l'allure d'un cottage victorien avec sa «*grande galerie couverte accrochée sur trois façades, de grandes fenêtres à guillotine, un portail bien affirmé*». On remarque une riche décoration avec les «denticules du pignon», le fer de lance stylisé des lucarnes cintrées et les consoles des poteaux de la «véranda»⁴⁴.

La reconstitution de la pratique d'anciens métiers

Quelques maisons sont animées par des artisans pratiquant des métiers aujourd'hui révolus.

La découverte des grandes étapes du peuplement

Nous découvrons progressivement des groupes de maisons rassemblées de façon à nous aider à comprendre les vagues d'immigration successives: Loyalistes dont le gouverneur Haldimand a encouragé la venue au terme de la Révolution américaine, à la fin du 18^e siècle, Écossais dépossédés de leurs terres au tournant du 19^e siècle, Irlandais chassés par la famine au milieu du 19^e siècle...

Maison Willet

Tout au fond du parc, sur le bord de la mer, la maison Willet représente un peu tout ce monde agricole établi sur la pointe Duthie depuis quelques générations. Elle *traduit par son élégance du début du siècle une certaine prospérité mais aussi les mutations profondes qui vont bouleverser la communauté anglophone. En effet, face à la crise agricole qui marquera la deuxième moitié du 19^e siècle, la communauté, essentiellement de tradition rurale, va chercher dans l'exploitation forestière, la construction navale et l'industrie touristique un moyen de survivre*⁴⁵.

La visite **du phare de la pointe Duthie** clôt ensuite ce parcours. On ne manquera pas d'observer, à partir du phare, la très belle baie de Cascapédia.

Dans l'ensemble, ce site est remarquable et incontournable pour un amateur de patrimoine historique. En 1994, le site a accueilli plus de 13 000 visiteurs qui en avaient compris l'importance⁴⁶.

*Tour à tour, de modestes bâtiments de bois évoquent tantôt des légendes traitant de trésors et de pirates, tantôt les travaux des champs, des techniques traditionnelles de construction ou les difficultés du défrichage. De maison en maison, le visiteur saisit graduellement comment la communauté anglophone a pris racine en terre gaspésienne et quelles sont les traditions qui sont venues enrichir notre patrimoine collectif*⁴⁷.



Le magasin général Gendron (Nicole Thivierge, 1995)

La maison Stanley

De retour sur le chemin Perron, l'entrée de **la Stanley House** ne tarde pas à apparaître sur la gauche. Maison de retraite construite en 1888 pour le sixième gouverneur général du Canada, Lord Stanley of Prescott,

cette résidence, dont la plupart des meubles originaux auraient été conservés, est fermée depuis plus d'une décennie. Propriété du Conseil des Arts du Canada depuis 1961, elle a récemment été vendue à la ville de New Richmond qui lui attribuera sans doute une citation afin d'en faire un élément constitutif de son patrimoine historique⁴⁸.

Un peu plus loin, le chemin Perron rejoint la route 132. Il est invitant d'obliquer vers le nord en empruntant la route 299 qui longe la rivière Grande Cascapédia. Pour ceux qui sont plus intéressés au littoral, il est préférable de tourner à gauche, vers l'ouest, pour traverser la rivière Grande Cascapédia.

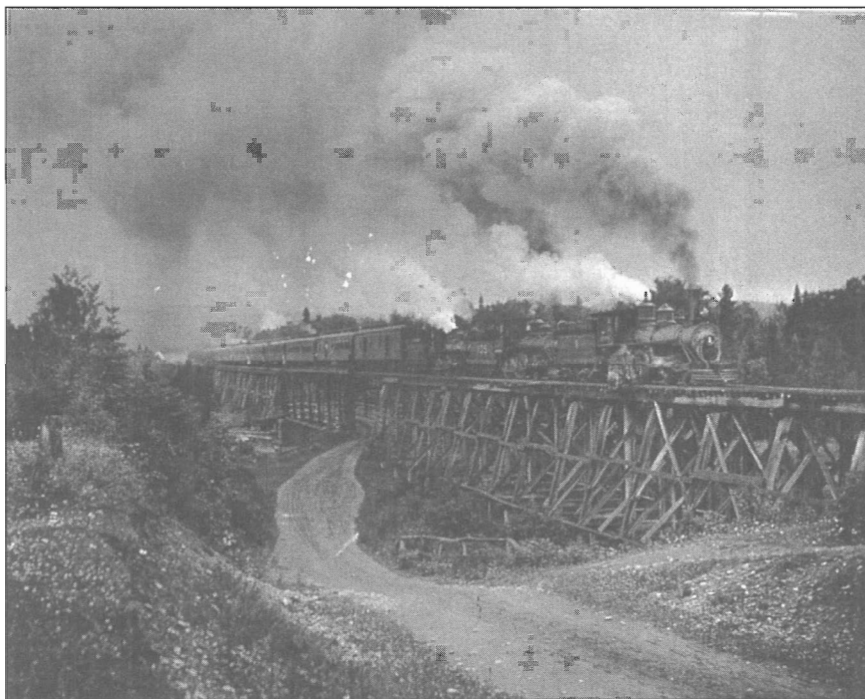
Parcours alternatif

Au carrefour de la route 132 et du chemin Perron, nous continuons vers le nord, sur la route 299, une route pavée qui traverse le parc de la Gaspésie vers Sainte-Anne-des-Monts. Ce territoire est aménagé pour permettre aux visiteurs de pratiquer les activités de plein air comme la chasse, la pêche au saumon et à la truite, le canotage, etc.

À quelque 5 kilomètres, en longeant la rivière Cascapédia, nous traversons **le village de Grande-Cascapédia**. Il reste peu de chose de son ensemble commercial et résidentiel autour de la gare, mais une très belle maison blanche au toit vert, du style de la maison Willet, est digne de mention. Nous prenons la route vers la gauche et nous traversons la rivière Cascapédia pour découvrir le village de colonisation tardive **de Saint-Jules-de-Cascapédia**; un village aujourd'hui peu peuplé et tranquille mais réputé pour son érablière et sa résistance à la fermeture des paroisses de l'arrière-pays. Nous y trouvons une église construite en 1944 d'après les plans de l'architecte Pierre Lévesque.

En retraversant **le pont** pour retrouver la route 299 et le village de Grand-Cascapédia, on remarquera à droite **le pont Mercier à deux tabliers**: le tablier inférieur accueillait les voitures et celui du dessus les trains⁴⁹.

De retour sur la route 299 en direction du sud, dans le hameau Campbell, le regard est attiré par une exploitation écossaise où le travail artisanal du bois est venu prolonger les tâches agricoles. **L'ébénisterie Campbell Building Products**, qui date des années 1930, loge dans un vieux hangar à la charpente de bois non peinte, recouverte de planches verticales et de bardeaux de cèdres. L'ébéniste possède de très beaux outils, parfois fabriqués par lui-même ou par son père. Il fait encore le déclin de bois à la moulurière. Plusieurs bâtiments de la région arborent d'ailleurs ce revêtement.



Le pont de la Grande Cascapédia en 1896 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, 87.1.1329, Evelyn Allard-Landry)

Nous revenons vers la route 132, puis nous tournons à droite pour traverser la rivière Cascapédia dont on peut admirer l'embouchure.

3) De Maria à Ristigouche

Après avoir traversé la rivière Grande Cascapédia, nous pénétrons dans la MRC d'Avignon. C'est une région pittoresque où la géographie change radicalement: la baie des Chaleurs devient de plus en plus étroite jusqu'à l'embouchure de la rivière Ristigouche. De Maria à Nouvelle, une série de hautes collines ferment le paysage au nord, culminant avec l'élévation du mont Saint-Joseph, une impressionnante muraille de verdure dominant l'étroite plaine littorale de Carleton. Plus à l'ouest, sur une quarantaine de kilomètres encore, on peut toujours admirer les falaises ocres du littoral et les barachois aux formes de plus en plus complexes. Mais la route 132 emprunte désormais un parcours plus sinueux le long d'une étroite vallée souvent encadrée, tant au sud qu'au nord, par une série de plateaux surélevés ou de hautes collines. Il vaut la peine de profiter de chaque ouverture sur la baie ou plus loin, sur la rivière Ristigouche, pour s'en rapprocher et s'imprégner d'un décor souvent rehaussé par la vue qu'offre la côte néo-brunswickoise.

En général, la partie ouest de la Baie des Chaleurs est avantagée par un climat moins rigoureux et ses plages sont très fréquentées durant la saison estivale. Ce phénomène ne date pas d'hier: les visiteurs ont commencé à affluer dès 1894, avec l'entrée en service du «ptit train de la Baie»⁵⁰. Certains ont même qualifié la région d'Avignon de «Riviera canadienne». Elle offre en outre quelques-uns des plus beaux sites historiques, ethnologiques, archéologiques et fossilifères de la péninsule gaspésienne avec la pointe de Miguasha, le site de la Bataille-de-la-Ristigouche ou le Centre d'interprétation de la culture micmaque de la réserve de Sainte-Anne-de-la-Ristigouche.

À maints égards, le peuplement de ce territoire a été le fait de groupes de réfugiés: Acadiens et Loyalistes déplacés sous la contrainte se sont taillés une place dans un contexte initial souvent pénible, tout en bousculant des populations autochtones mal préparées à ces empiétements sur un territoire jusque-là peu fréquenté par les Blancs. Aujourd'hui, le visiteur remarquera la présence, aux deux extrémités de l'espace d'Avignon, **des réserves micmaques de Gesgapegiag et de Listuguj**, lesquelles encadrent pour ainsi dire des populations d'ascendance surtout acadienne et loyaliste. Il y a longtemps que tous ces éléments de la population ont appris à vivre ensemble, malgré la résurgence périodique de conflits à propos des ressour-

ces salmonicoles. À l'heure actuelle, pendant que le groupe micmac tente de préserver ses acquis et de relever sa courbe démographique, les communautés francophone et anglophone subissent les méfaits de l'exode des jeunes, difficile à endiguer.

Ici comme ailleurs en Gaspésie, l'économie se confond largement à l'exploitation des ressources naturelles. L'agriculture et la forêt occupent une place de choix, alors que la pêche-saumon, homard, hareng, morue-constitue une activité de plus en plus marginale. Notre parcours nous fera aussi traverser deux centres administratifs d'importance: ceux de Maria (hôpital régional) et de Carleton (infrastructure institutionnelle sous-régionale d'éducation et économie touristique importante).

Gesgapegiag

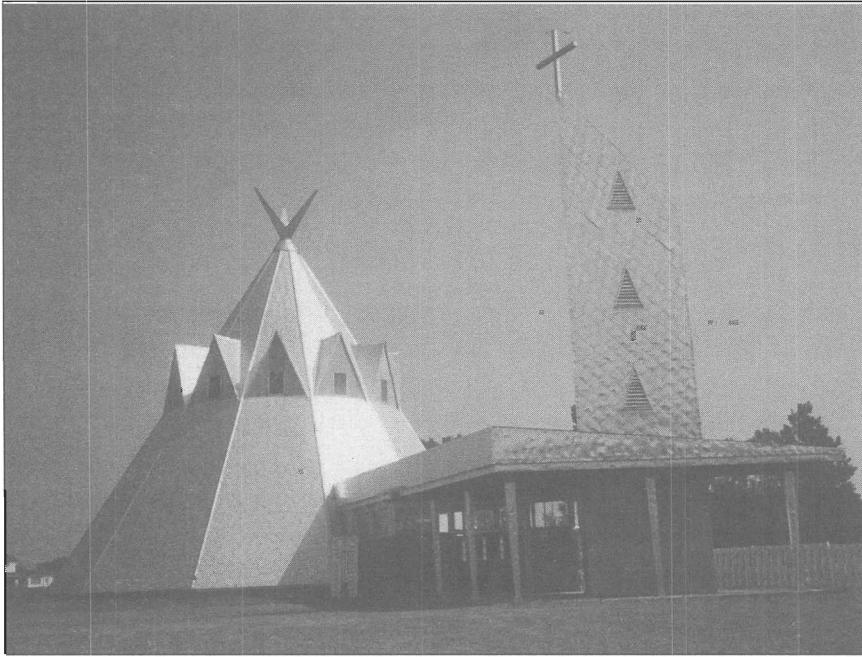
Immédiatement après le pont qui enjambe la rivière Grande Cascapédia, nous traversons la réserve micmaque de Gesgapegiag, sise sur le côté sud de la route 132.

Un peu d'histoire:

Le nom micmac Gesgapegiag signifie «large cours d'eau». Un groupe d'Amérindiens a fréquenté l'embouchure de la rivière Grande Cascapédia bien avant la création d'une réserve dans ce secteur.

«Au-delà du grand Cascapédiac, est un petit village de sauvages micmacs, établis sur un terrain de huit cents arpents, que le gouvernement a réservé pour leur usage, quand les terres voisines ont été vendues. Cet établissement paraît être une dépendance du village de Ristigouche»⁵¹.

En 1857, la réserve, aussi appelé le village de Saint-Louis, comprend 83 habitants vivant surtout de la pêche. Par la suite, la population s'accroît très lentement et au début du 20^e siècle, la réserve ne compte encore que 115 habitants⁵².



L'église (Nicole Thivierge, 1995)

Près de la route 132, **la boutique Co-op MicMac Handicraft** offre de beaux objets de vannerie «en clisses de frêne»⁵³ produits par des artisans de la réserve, ainsi que des produits de cuir provenant de divers groupes amérindiens du Canada. Un autre aspect culturel nous est révélé par un recueil de cantiques en langue micmaque:

Kyrie dédié à la Vierge

Nisgame olitelmin

Nisgame olitelmin

Nisgame olitelmin

Sesos e olitelmin

Sesos e olitelmin

Sesos e olitelmin

Nisgame olitelmin

Nisgame olitelmin

*Nisgame olitelmin*⁵⁴.

À proximité, dans le village proprement dit, **l'église Kateri Tekakwitha** se distingue avec sa forme générale évoquant un vaste wigwam surmonté d'une brillante toiture d'aluminium. À l'intérieur de l'église, plusieurs artefacts représentatifs de la culture micmaque constituent une exposition permanente digne d'un véritable musée.

Maria

À quelques kilomètres de la réserve, nous entrons dans la communauté principalement francophone de Maria. Étendue en bordure d'une plage naturelle longue de plus de cinq kilomètres, la localité constitue un chef-lieu régional pour les services de santé. L'existence de son important hôpital remonte à 1945.

Un peu d'histoire:

Fondé en 1855, par des pionniers acadiens et irlandais, le village de Maria tiendrait son nom de Lady Maria Effingham, l'épouse de Sir Guy Carleton, troisième gouverneur du Canada. Mais ce sont les noms des pionniers Loubert et Guité qui restent dans la mémoire collective comme les fondateurs du village. Comme ailleurs, l'économie de subsistance permet aux pionniers et à leurs descendants de survivre avec l'exploitation de la terre et de la forêt, avec la pêche au saumon, à la morue et au hareng. Au 19^e siècle, si le commerçant de poisson Meagher s'enrichit à Carleton, c'est aux Campbell, Rudolph et Clapperton que les pêcheurs de Maria confient leur poisson pour l'exportation, le plus souvent vers l'Irlande. Le quai de Maria abrite aussi un chantier de construction navale, celui des quatre frères Porliers qui construisent des goélettes «capables d'affronter les vagues de l'Atlantique». D'autres artisans les imiteront: les Cyr et les Poirier. Une fromagerie, une scierie, une «féculerie» et une conserverie de poisson se sont graduellement ajoutées, témoignant d'une diversification économique au tournant du siècle. C'est d'ailleurs à Maria que sera fondée la première Caisse populaire de la région en 1908⁵⁵.

L'église de Sainte-Brigitte

Elle se dresse au centre de Maria. Construite en 1937 d'après les plans de l'architecte Louis-Napoléon Audet de Sherbrooke, également concepteur du sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, elle se distingue «... avec sa façade qui est formée d'un clocher-porche bordé de bas-côtés, un peu à la façon des églises en brique construites dans le nord de l'Europe, après la Première Guerre mondiale»⁵⁶. À l'entrée du cimetière, **une cloche** ne man-

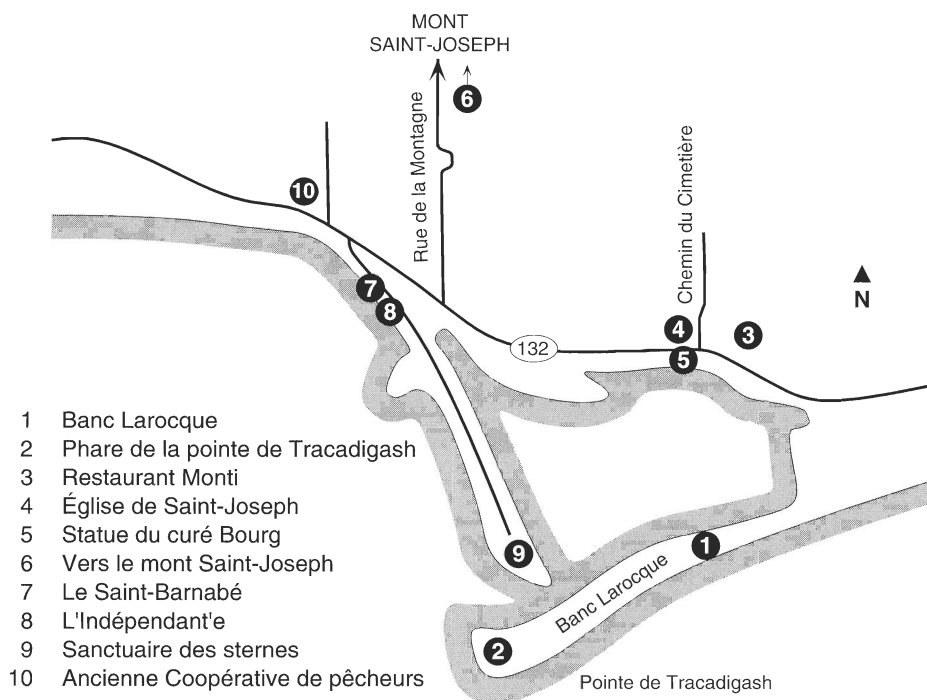
que pas d'attirer l'attention. Fondue en 1862 et bénite la même année, elle a fait résonner le clocher paroissial jusqu'en 1936. Elle invite aujourd'hui la population au recueillement devant le repos des ancêtres catholiques du village, les Grenier, Gagné, Gallagher, Boudreau, Loubert, Bujold, Fugère, Gillis, Cyr, Campbell, Willet, Cullen, Hamilton, Lévesque, Audet, Bernard, Clapperton, Dugas, Porlier, Poirier, Degrâce, LeBlanc, Ruest, Gallant, Perron, Thibodeau et Guité.

À quelques kilomètres vers l'ouest, près du numéro civique 1 274, sur le côté nord, **une belle croix de chemin** se dresse à proximité de l'ancienne route, dont le tracé est encore visible par endroits. Il s'agit d'une composition: la croix de bois, accompagnée d'une statue de Marie-Reine-du-Monde, est entourée d'un muret de pierres cimentées enjolivé par des rosiers sauvages. Expression d'un art populaire fondé sur de solides croyances religieuses, cet ensemble représente un aspect souvent ignoré mais néanmoins très explicite du patrimoine culturel.

Un peu plus loin, au numéro 1 662 de la route 132, **un ensemble agricole** ancien typiquement gaspésien commande l'attention: on observera que la disposition des bâtiments a été conçue de manière à offrir le moins de résistance possible aux vents.

La route entame ensuite une montée assez raide, à l'issue de laquelle le visiteur constatera la proximité de Carleton.

Carleton



Un peu d'histoire:

Carleton était jadis appelé Tracadieche ou Tracadigash, terme micmac (Tlagatigetj) signifiant «lieu où il y a des hérons». Un extrait des récits de voyages de Jacques Cartier dépeint admirablement la baie de Tracadieche ainsi que la présence de familles amérindiennes entourées d'un environnement naturel riche en couleurs.

Au fond de cette baie, il y avait par dessus les terres basses, des terres à montagnes très hautes (...) et faisant notre chemin le long de la côte vîmes lesdits sauvages à l'orée d'un étang et basses terres, qui faisaient plusieurs feux et fumées. Nous allâmes audit lieu et trouvâmes qu'il y avait une entrée de mer, qui entrait dans ledit étang (...) Et aussitôt les sauvages traversèrent en foule, avec leursdites barques, du côté où nous étions, avec des peaux et ce qu'ils avaient pour avoir notre marchandise; et ils étaient au nombre, tant d'hommes, femmes, qu'enfants, plus de trois cents, dont une partie de leurs femmes qui ne traversèrent point, dansaient et chantaient étant dans la mer jusqu'aux genoux (...) Leur terre est au point de vue chaleur, plus tempérée que la terre

d'Espagne et la plus belle qu'il soit de voir, et aussi unie qu'un étang. Et n'y a aucun petit lieu, vide de bois, et même sur le sable qui ne soit plein de blé sauvage, dont l'épi est comme seigle, et le grain comme avoine; et des pois aussi gros que si on les avait semés et labourés; groseilliers, blancs et rouges, fraises, framboises et roses rouges et blanches, et autres herbes et étangs où il y a force saumon⁵⁷.

La légende raconte qu'en 1755, sept familles acadiennes ont fui Beaubassin pour se réfugier à Tracadieche, celles de François Comeau, Claude Landry, Charles Dugas, ainsi que de Benjamin, Joseph et Jean-Baptiste LeBlanc. L'île des Acadiens (île au Pique-Nique), sise dans le barachois, aurait été le théâtre de leur premier hivernage. Deux ans plus tard, plusieurs centaines d'Acadiens de Miramichi et de l'Île-Saint-Jean (Île-du-Prince-Édouard) se seraient enfuis jusqu'au futur site de Campbellton, puis auraient traversé la Ristigouche pour être témoins de la dernière bataille de la Guerre de la Conquête, à l'issue de laquelle 350 d'entre eux sont faits prisonniers. Les autres se seraient joints à la poignée de pionniers récemment établis à Tracadieche et à Bonaventure. Mais cette légende n'a jamais été étayée par des sources écrites; des historiens font plutôt remonter l'origine du peuplement de Tracadieche à l'année 1766 alors que l'histoire a gardé trace de l'arrivée d'une colonie de 25 Acadiens ayant à leur tête Charles Dugas. La majorité des Acadiens se sont installés des deux côtés de la baie des Chaleurs au terme de la bataille de Restigouche, après s'être assurés du retour de la paix.

En 1771, le missionnaire jésuite Jean-Baptiste La Brosse fait son arrivée dans la Baie des Chaleurs. Après un premier hivernement à Bonaventure, il décide à l'automne 1772 de faire construire une chapelle à Tracadieche, sur le site du cimetière actuel. Dès l'année suivante, l'abbé Joseph Mathurin Bourg prend la relève et érige à Tracadieche sa résidence principale. En 1781, en guise de récompense pour avoir obtenu la fidélité des Amérindiens durant la guerre d'indépendance américaine, l'abbé Bourg se voit offrir l'île aux Hérons devant Carleton. En 1789, il fait construire une église et un presbytère à l'endroit même de l'église actuelle.

En 1773, les Acadiens forment une quarantaine de familles sans droits de propriété mais résolues à s'implanter sur un territoire allant de New Richmond à Miguasha. Ils se croient alors à l'abri des Anglais mais l'installation de Loyalistes autour d'eux remet en question leur occupation de terres qu'ils avaient défrichées et rendues fécondes. Se sentant menacés, ils adressent pétitions et missives diverses au gouverneur Guy Carleton. Finalement, en 1796, la plupart des Acadiens obtiennent les droits de propriété tant convoités. Déjà à cette époque, le nom de Carleton, popularisé par les habitants des cantons anglophones depuis 1786, a supplanté le toponyme Tracadieche. Sur le banc de Carleton, une maison accueille une cour de justice itinérante. Un moulin à farine dessert la population aux abords de l'actuel ruisseau de l'Éperlan.

Comme dans les autres villages de la baie, la pêche constitue dès l'origine une activité économique d'appoint qui permet aux familles gaspésiennes de survivre et parfois de prospérer. Au milieu du 19^e siècle, devant la raréfaction de la morue, la

pêche commerciale du saumon devient l'activité économique la plus importante de Carleton. Déjà vers 1825, les capitaines Landry, Leblanc, Allard et Boudreau séjournent régulièrement à Québec pour se livrer au commerce d'exportation du saumon vers l'Europe et les Antilles. Grâce à l'initiative de ses premiers marchands tels Gédéon Ahier, Hilary Michaud et Joseph Meagher, Carleton est devenu une plaque tournante de la navigation dans la Baie des Chaleurs dans la première moitié du 19^e siècle. À cette époque, Joseph-Nelson Verge s'installe à Carleton et commence à pêcher le saumon au filet, une technique qu'il a adoptée en Nouvelle-Écosse. Vers 1840, un marchand originaire d'Halifax, John Meagher, vient rejoindre son frère Joseph. Il deviendra vite un des personnages les plus importants de Carleton, et un des plus influents de la baie.

Au terme du 19^e siècle, la pêche commerciale du saumon prend de plus en plus d'ampleur et des acheteurs du Nouveau-Brunswick prennent le monopole de cette activité économique lucrative. Au 20^e siècle le saumon est toujours abondant dans la baie mais les méthodes de pêche sont désuètes, les pêcheurs utilisant encore le filet maillant, la *swing*. Les débouchés font aussi problème, les marchés semblent saturés. Les pêcheurs de Carleton décident en 1923 de se grouper pour acheter leurs agrès de pêche directement du grossiste et assurer eux-mêmes la mise en marché de leurs produits. On assiste à la naissance de la troisième coopérative de pêcheurs au pays; elle seule surviendra à la crise des années trente.

À la fois pêcheurs et agriculteurs, les gens de Carleton ont progressivement vu l'exploitation forestière se développer sur leur territoire, particulièrement au 20^e siècle. À compter de 1928, la Madawaska Corporation, propriété de la famille Lacroix originaire de la Beauce, a produit à Carleton un bois-d'oeuvre exporté un peu partout dans le monde. En 1951, l'entreprise désormais connue sous le nom de Lacroix Lumber expédie des copeaux à New Richmond et Atholville (N. B.), où la compagnie Consolidated les transforme en papier.

Si cette vocation forestière est aujourd'hui amoindrie, il n'en va pas de même sur le plan touristique, comme en témoigne l'importance de la fréquentation estivale. À ce chapitre, Carleton jouit d'une renommée à la fois enviable et ancienne. *«Magnifiquement située en un point de la péninsule où la baie se rétrécit considérablement»*, et *«favorisée par des eaux plus chaudes et plus calmes»*, avec son magnifique barachois en triangle formant une spectaculaire lagune, Carleton a précocement retenu l'attention des visiteurs. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, les visiteurs sont venus en plus grand nombre. En 1884, le publiciste gouvernemental Jean Chrisostome Langelier percevait Carleton comme *«la plus belle et la plus riche paroisse de la Gaspésie»*. En 1887, l'arrivée du chemin de fer a stimulé encore davantage le tourisme. Au fil des années, les infrastructures se sont multipliées sans incohérence. Tout comme à Paspébiac, elles incluent aujourd'hui des centres de thalassothérapie⁵⁸.



Carleton (*La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés*, 1930, p. 221)

Le banc Larocque

Dès l'entrée de Carleton, on peut emprunter à gauche l'avenue du Phare, qui mène sur le banc Larocque. Il s'agit d'un côté du triangle formé par les deux bancs qui se joignent devant Carleton. **Quelques cabanes de pêcheurs** côtiers converties en chalets y évoquent encore un des traits intéressants de la pêche traditionnelle. Dès que la saison de pêche commençait, le pêcheur s'y installait pour limiter les allées et venues entre la maison et la barque et ainsi maximiser l'effort de pêche. Le rôle de l'épouse et des enfants du pêcheur consistait notamment à apprêter le poisson fraîchement débarqué. À l'extrémité du triangle, sur la pointe de Tracadigash, **le phare** projette un faisceau lumineux familier aux navigateurs.

Le vieux Carleton

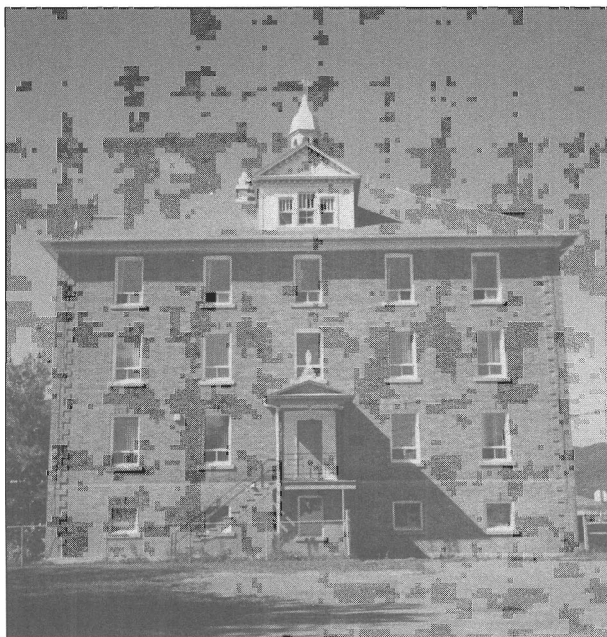
Un peu plus loin sur la route 132, on peut emprunter **l'ancien chemin du Roi** pour découvrir quelques vestiges du vieux Carleton. Plus loin, la route Bernard mène au pied du mont Saint-Joseph. Une résidence datant du début du 20^e siècle, jadis propriété de la famille Bernard, est devenue un restaurant connu. Ce bâtiment de deux étages d'allure victorienne bien restauré est recouvert de briques rouges et surmonté d'un toit de tôle à quatre

versants. L'ornementation extérieure anime la façade, particulièrement celle de la galerie. Un peu plus au nord, on s'étonnera de la présence d'un ensemble agricole ancien (maison, grange et autres bâtiments prolongés par des appentis de bardeaux de cèdre) que l'agglomération a rejoint, encerclé et isolé. Étrange combinaison du rural et de l'urbain...

L'église et le couvent

L'église de Saint-Joseph se dresse un peu plus à l'ouest, près de la route 132. Construite en 1849, elle fut allongée par la façade et couverte d'un nouveau revêtement de brique beige en 1917. À l'intérieur, le décor a été classé par le ministère de la Culture et des Communications en raison de sa valeur. Le peintre Charles Huot s'est chargé de l'ornementation de la voûte en 1891. Sur un mur, on examinera avec intérêt un tableau de la *Mort de saint Joseph* du peintre Antoine Plamondon (1882)⁵⁹. Deux vitraux offerts par les paroissiens en 1941 contribuent à l'illumination de l'édifice: l'un représente l'Assomption de la Vierge et l'autre le Christ-Roi.

Tout juste à l'est de l'église, le vieux couvent, où sont aujourd'hui dispensées des activités d'enseignement de niveau collégial et universitaire, a été construit pour accueillir les Soeurs de la Charité en 1866-1867, grâce aux fonds fournis par le commerçant John Meagher. Laissons le chroniqueur Chouinard le décrire: «*c'est une élégante construction de 60 pieds sur 45, avec une annexe de 50 pieds récemment (1906) ajoutée au corps principal, à trois étages*». En 1900, le couvent de Carleton était en-



Le vieux couvent (Nicole Thivierge, 1995)

core la seule institution du genre à l'est de Rimouski, contribuant à retenir dans la région les jeunes filles de familles fortunées. Communément appelé «la vieille école», il représente un élément essentiel du patrimoine institutionnel régional⁶⁰.

En face de l'église, **la statue de l'abbé Bourg** rappelle les premières missions religieuses. Derrière elle, une cloche fabriquée à Londres en 1808 a sans doute été utilisée à l'époque de la première église construite en 1789. Un peu à l'ouest, un monument commémore le premier hivernement (1755-1756) des pionniers acadiens, toujours selon la légende. On honore ainsi les familles Beaubassin, Leblanc, Comeau, Dugas et Landry.

Le mont Saint-Joseph

Cette montagne mérite sans aucun doute une visite. D'une altitude de 582 mètres, le sommet offre par temps clair une vue panoramique sur la section occidentale de la Baie des Chaleurs. En se tournant vers l'ouest et le nord, le visiteur réalisera mieux que jamais la beauté des figures géométriques composées par les monts Chic-Chocs, ainsi que la richesse des ressources forestières de tout ce coin de pays.

À l'extrémité du stationnement, nous remarquons la première station de télévision de la Gaspésie, CHAU-TV. Au faite du mont, **l'oratoire Notre-Dame-du-Mont-Saint-Joseph** consiste en une chapelle dont la construction remonte à 1935. De toute évidence, les pierres dont elle est recouverte et qui lui confèrent une allure massive ont été cueillies sur place. Agrandi en 1965, l'édifice est orné de verrières d'Antolin, artiste d'Orsainville. Le chemin de la Croix de céramique ainsi que les mosaïques du chœur sont particulièrement dignes de mention. Bien avant la naissance de ce lieu de pèlerinage consacré à la Vierge, le mont Saint-Joseph, alors appelé cap Ferré, rassemblait les Amérindiens micmacs pour la fête annuelle du Soleil, comme en témoignent les vestiges de leurs dévotions retrouvés dès 1867.

Le banc de Carleton

De retour sur la 132, la route du quai mène sur le banc de Carleton, aussi appelé **le banc des Maisons**. Un ancien démineur de la Seconde Guerre mondiale, **le Saint-Barnabé**, y a été transformé en bar. Au terme du conflit, il a connu diverses vocations et appellations avant de devenir à compter de 1970 **le SOUQAR 11**, bateau mis à la disposition des scientifiques du Dé-

partement d'océanographie de l'Université du Québec à Rimouski. À côté, une section **du restaurant l'Indépendant'e** provient de l'ancienne résidence-atelier du forgeron Narcisse Leblanc dit «Buck Wheat». Elle fut habitée par le docteur Willie Berge à la fin du 19^e siècle et rachetée par Albertine Leblanc, fille de Narcisse, en 1929. Au milieu du 20^e siècle, la maison a aussi servi de résidence d'été au député Joseph Edward Flynn, natif de la Gaspésie. À l'intérieur, certaines pièces conservent encore le cachet d'antan.

La route conduit plus loin à la marina, d'où l'on peut aussi observer les allées et venues dans le secteur du quai commercial. En poursuivant vers l'extrémité du banc, le visiteur se rapprochera ensuite **d'un sanctuaire de sternes** qu'il est possible d'observer du haut d'une tour aménagée à cet effet. La colonie grossit en juillet, période de nidification. Par ailleurs, la sauvagine abonde à proximité, de même que les hérons qui ont laissé leur empreinte sur la toponymie locale.

Saint-Omer

Situé tout juste à l'ouest de Carleton, Saint-Omer (du nom d'Omer Normandin, prêtre associé à la fondation de la paroisse) est né du regroupement, au tournant du 20^e siècle, d'une série de noyaux de peuplement dont l'existence tient à l'étirement le long du littoral des localités plus anciennes de Carleton et de Nouvelle.

L'église Saint-Omer est considérée comme la «*plus remarquable des églises anciennes de la Gaspésie*». Érigée en 1900 d'après les plans des architectes Berlinguet et LeMay de Québec et parachevée à l'intérieur suivant les plans de l'architecte Pierre Lévesque, elle attire l'attention par son élégance. Il s'agit d'un édifice néo-gothique avec une façade «*ponctuée de délicats contreforts qui s'échelonnent vers un clocher ouvragé*»⁶¹. Une restauration datée de 1970 a occasionné la pose d'un revêtement mixte de brique blanche et de déclin d'aluminium blanc qui respecte cependant l'aspect originel.

Près du littoral, deux centres d'aquaculture, aujourd'hui fermés, le premier consacré à l'élevage du saumon de table et le second à la production du saumon dont on ensemence les rivières, sont facilement reconnaissables avec leurs vastes bassins ronds savamment disposés. Le site est bien

choisi et il faut espérer leur réouverture: nous sommes dans un secteur de la Gaspésie où la pêche du saumon repose sur des traditions bien établies, même si elle est devenue une activité sportive plutôt qu'un gagne-pain.

Après Saint-Omer, le paysage se transforme rapidement au gré du rétrécissement de la baie des Chaleurs. Le visiteur longe un littoral de plus en plus modelé par la présence de l'embouchure de la rivière Ristigouche. **Des estacades** aménagées par des producteurs de bois captent le regard, de même que les côtes du Nouveau-Brunswick, désormais toutes proches. Puis, la route 132 délaisse la baie pour nous conduire vers un secteur vallonné où ont poussé quelques hameaux dont l'économie repose principalement sur les activités forestières.

En atteignant le village de Nouvelle, deux possibilités s'offrent à nous: suivre la route 132 pour visiter des villages agricoles et forestiers ou emprunter la route de contournement qui conduit au site de Miguasha.

Parcours alternatif: la péninsule et le site de Miguasha

À l'entrée du village de Nouvelle, on peut emprunter **la route de Miguasha** qui ceinture la péninsule du même nom, du côté sud. À l'extrémité de la péninsule correspond, du côté néo-brunswickois, la pointe au nom gaélique d'Inch Arran. Cet étranglement du plan d'eau marque la fin de la baie des Chaleurs et l'entrée dans l'embouchure de la rivière Ristigouche.

Un peu d'histoire:

La péninsule de Miguasha est une partie importante de la seigneurie de Shoolbred. Elle tire son nom de *Megueck shawk* qui, en langue micmaque, veut dire «*longtemps rouge*». La péninsule a été fréquentée par les Micmacs qui «*vivaient surtout de pêche et de la chasse aux oiseaux migrateurs qui venaient par milliers s'abattre dans les champs marins, les foins salés et les ajoncs des nombreux estuaires*». On sait d'après le journal de Charles Robin que les Micmacs s'installent sur la pointe de Miguasha pour y pêcher et faire le commerce de la fourrure avec les marchands. Après eux, des agriculteurs blancs ont tiré une partie de leur subsistance de la pêche au saumon, notamment dans le bassin de la rivière Nouvelle. Les premiers d'entre eux se sont installés vers 1810 à la suite d'un pionnier breton, Charles La Billois, ex-chirurgien de Napoléon Bonaparte. Par la suite, le mouvement d'occupation du sol s'est étendu jusqu'au fond du bassin, donnant naissance à la localité de Nouvelle. Miguasha et Nouvelle sont la patrie des Allard, des Kerr et des Connors⁶².

Aujourd'hui, les amateurs de la nature et de la vie champêtre seront sans doute intéressés à prolonger leur séjour sur la péninsule. Le milieu offre, en plus de son site fossilifère de réputation mondiale, la possibilité de s'adonner à de longues randonnées

cyclistes sur une route où dominent les paysages bucoliques. Une série de pointes qui ont nom Labillois, Corbeaux, Miguasha, Yacta et Fleurant permettent d'observer sous différents angles le fond de la baie des Chaleurs. Pourquoi ne pas pêcher la truite de mer dans le bassin de la rivière Nouvelle, ou cueillir des moules à la pointe Labillois, par exemple?

Le parc de Miguasha, incontournable, offre une visite guidée de son musée, de son laboratoire, d'un sentier d'interprétation de près de deux kilomètres ainsi que de falaises où il est possible d'observer des fossiles, marteau à la main, en compagnie d'un animateur. Le musée expose des fossiles de poissons et de plantes ayant existé il y a quelque 370 millions d'années et dont l'état de conservation est considéré exceptionnel.

Histoire de la découverte du site:

Il fut découvert par le Dr Abraham Gesnen, du service géologique du Nouveau-Brunswick. Un rapport soumis par ce dernier en 1843 n'a cependant suscité aucune réaction. En 1879, le docteur R. Wells, membre de la Commission géologique du Canada, a redécouvert le site et mentionné son existence dans une publication. Encore une fois, cette initiative est demeurée sans suite. En 1937, des géologues québécois se sont inquiétés du manque général de considération pour le site: passants et visiteurs de toutes sortes y multipliaient les prélèvements en dehors de tout contrôle. Un projet de conservation élaboré à la hâte est vite tombé dans l'oubli.

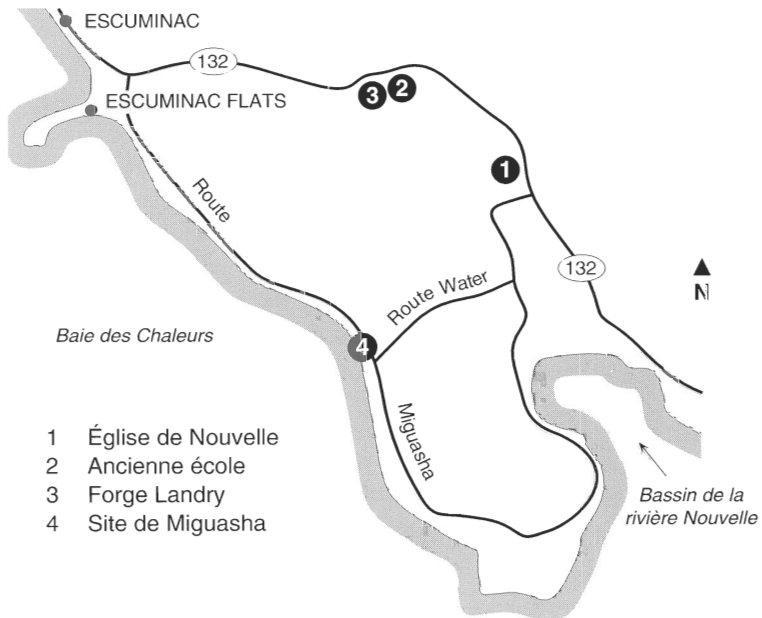
Il faudra attendre plus de trente années avant qu'un groupe de géologues de l'Université Laval ne soumette une requête au gouvernement québécois afin d'assurer la conservation de ces richesses. Une entente entre le BAEQ et les gouvernements fédéral et provincial s'avérera déterminante. Ainsi, entre 1970 et 1978, des terrains sont achetés sur la seigneurie de Shoolbred, une salle d'exposition et un laboratoire sont construits et à partir de 1976, des géographes de l'Université du Québec à Rimouski sont intégrés au projet. En 1978, le site ouvre ses portes au public sous le nom de parc national de conservation de Miguasha⁶³.

En sortant du parc de Miguasha, à Miguasha-Ouest, la route invite à longer la baie d'Escuminac. Avant d'atteindre la route 132, une bifurcation à gauche, après le hameau de pointe Fleurant, conduit à **Escuminac Flats**. En ce lieu paisible coexistent **des ensembles agricoles anciens et des résidences d'été**. Tout au fond de la baie, **la chapelle de l'église unie** est flanquée d'un cimetière qui rappelle le passage des Fraser, des McKenzie, des Edwards, des Campbell, des Carmichael et des Harper mais aussi de quelques Gaudin, dont l'une avait épousé un Harper. De retour sur la route 132, le visiteur pénètre dans la région de la rivière Ristigouche



Les falaises de Miguasha (Paul Larocque, 1993)

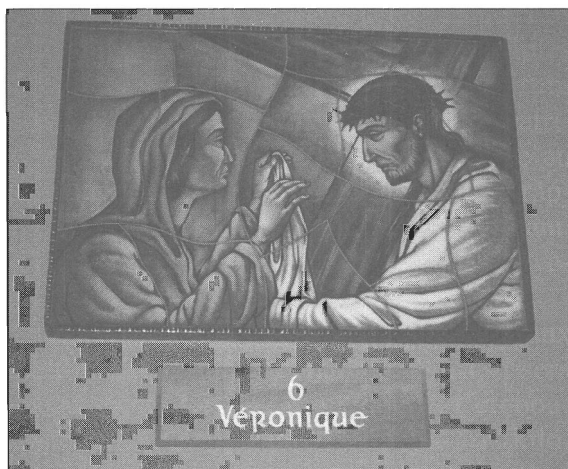
Nouvelle



La **localité de Nouvelle** est située à l'embouchure de la rivière du même nom. Suivant une légende, le toponyme aurait été inspiré par le missionnaire jésuite Henri Nouvel, lequel se serait noyé en accomplissant ses tâches d'évangélisation en Gaspésie. Plus prosaïquement, une seconde explication évoque plutôt «la nouvelle» agglomération de Carleton. C'est en 1787 que le nom de Nouvelle apparaîtrait pour la première fois dans le journal de Charles Robin. Autrefois incluse dans la seigneurie de Shoolbred, la localité est devenue un noyau paroissial à partir de 1862. Les pionniers étaient surtout d'ascendance acadienne mais aussi irlandaise et écossaise, comme le note Mgr Turgeon en 1852. La pêche, bien que pratiquée, ne constitue pas l'activité économique la plus importante des habitants de Nouvelle: les premières générations d'Acadiens s'adonnèrent plutôt à l'agriculture et exploitèrent la forêt pour la consommation domestique du bois. Ce n'est qu'à la fin du 19^e siècle qu'on verra l'installation des premiers moulins à scie, ceux des Cellard, des McNair, des McKean et des Leblanc. Suivront de plus grandes entreprises comme la Danagher & Malandy Co. et la William K. McKean, annonçant la nouvelle vocation économique de la région⁶⁴.

L'église

Au centre du village, sur un promontoire, l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, construite en 1934 d'après les plans des architectes René Blanchet et Charles-A. Jean, offre une apparence extérieure plutôt massive avec son revêtement de brique. Elle s'éloigne de l'élégance de l'église de Saint-Omer, mais **son intérieur** est digne de mention avec la structure «*arquée de béton*» qui couvre la nef, de même que les impressionnantes «*galeries construites en porte-à-faux*», et les «*arcs paraboliques*» en béton et bois qui encadrent un chœur plus étroit, «*fermé par*



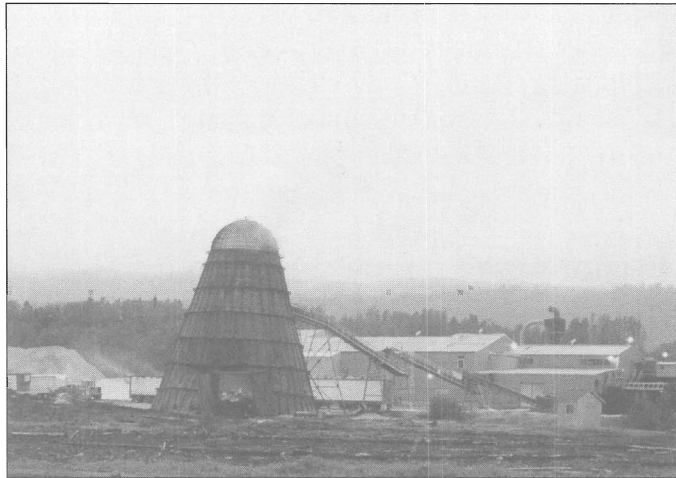
Le chemin de la Croix de l'église de Nouvelle (Nicole Thivierge, 1995)

une cloison de briques de couleur»⁶⁵. Un chemin de la Croix de céramique, aux lignes modernes et sobres, s'intègre harmonieusement à ce décor.

Nouvelle-Ouest

Suit immédiatement la petite localité de Nouvelle-Ouest. Juste avant le carrefour du chemin Allard, au numéro 473, **une petite école de rang** y a résisté à l'usure du temps. Ce bâtiment d'un seul étage tout en longueur est recouvert de bardeaux de cèdre peints en blanc. Chacun des côtés est percé de trois fenêtres. À l'avant, un portail muni de deux portes permettait aux élèves de se mettre à l'abri des intempéries en attendant le début des classes.

Près de là, **un cône brûleur de résidus de bois** laisse échapper une fumée épaisse, rare vestige d'un procédé ancien de l'industrie du sciage. Un peu plus à l'ouest, face au chemin Village Allard qui permet de bifurquer vers le nord, **la forge Robert Landry** constitue un bel exemple de patrimoine industriel artisanal. Ce



Un brûleur à copeaux (Nicole Thivierge, 1995)

petit bâtiment surmonté d'une toiture de tôle à baguette est recouvert de bardeaux de cèdre. Une apparence banale, mais aussi un témoignage éloquent d'un passé qui ne veut pas mourir.

La forêt s'infiltré ensuite dans le paysage. Sinueuse, la route est maintes fois traversée par la voie ferrée dans cet étroit corridor permettant de se faufiler **vers Escuminac**. Ce parcours vers l'ouest rapproche le visiteur de la rivière Ristigouche qu'on atteint en entrant dans la région du même nom.

La région de Ristigouche

Ce secteur a mis plus de temps à se développer que le reste de la Baie des Chaleurs. Avant la bataille de la Ristigouche (1760), il y avait sur ce territoire environ 1 500 Acadiens réfugiés, ainsi que 150 familles micmaques. Mais après la défaite, la majorité des Acadiens se sont déplacés plus à l'ouest sur les rives de la Baie des Chaleurs. En 1831, selon l'arpenteur Joseph Bouchette, la population avoisinant l'embouchure de la Ristigouche se chiffrait à 319 habitants, dont 6 à 8 familles micmaques. Plus en amont, au confluent des rivières Ristigouche et Matapédia, on dénombrait une quarantaine de familles. À la même époque, plus de 5 000 personnes vivaient dans le comté de Bonaventure. La marche du peuplement s'est ensuite accélérée: plus de 1 500 habitants, majoritairement d'ascendance irlandaise et écossaise, vivaient au milieu du 19^e siècle dans les cantons de Mann, Ristigouche et Matapédia. Au 19^e siècle, l'exploitation de la forêt est graduellement devenue la principale activité économique tandis que commençaient à se multiplier les allées et venues de visiteurs fortunés attirés par la pêche au saumon sur la rivière Ristigouche.

Escuminac et Pointe-à-la-Garde

En sortant de la péninsule de Miguasha (ou du hameau de Nouvelle-Ouest), la route 132 longe souvent la rivière Ristigouche. Elle traverse le **village d'Escuminac**, localité de moins d'un millier d'habitants dont le nom amérindien *Esgomenag* signifie «*poste d'observation*». Les habitants, d'origine tantôt loyaliste, tantôt acadienne, vivent surtout de l'exploitation forestière. On atteint ensuite **Pointe-à-la-Garde**, petite agglomération qui rappelle la fameuse bataille de la Ristigouche, notamment l'officier Donat de la Garde.

À l'ouest du village, une route descend à **la pointe à la Garde**; quelques kilomètres plus loin, une seconde conduit à **la pointe à la Batterie** où aurait été situé le fortin «Petite-Rochelle» détruit au cours de la bataille de la Ristigouche. Malgré une toponymie évocatrice, aucun vestige n'affleure le sol. La rumeur agite les imaginations, comme nous le constaterons plus loin, mais l'archéologie n'a pas encore montré de preuves.

Le village de **Oak Bay** apparaît ensuite, dans un décor surtout forestier. Une fois de plus, le chemin de fer au parcours sinueux traverse la

route. À quelques kilomètres à l'ouest d'Oak Bay surgit un carrefour qui offre le choix d'entrer dans le territoire de Ristigouche proprement dit ou de bifurquer vers le village de colonisation de L'Alverne.

Circuit alternatif pour le village de colonisation de L'Alverne

L'Alverne est une de ces localités créées pendant la grande crise des années trente, époque où des colonisateurs zélés ont conçu, avec la collaboration des autorités gouvernementales de l'époque, un vaste projet voué à la mise en valeur de l'intérieur des terres. En Gaspésie, contrairement à une région comme l'Abitibi, le nombre de colonies ouvertes a été inférieur aux prévisions optimistes des plus chauds partisans de ce mouvement teinté d'idéologie ruraliste. Le retour de la prospérité a mis un terme à ces avancées en pleine forêt, de même qu'il a provoqué l'exode de plusieurs familles nouvellement installées. Surtout pendant les années soixante-dix, les fermetures de villages se sont succédées. Plusieurs clairières abandonnées en témoignent aujourd'hui, notamment derrière Matane (littoral nord) et au fond de la baie des Chaleurs.

L'Alverne est un des rares villages toujours ouverts. Au début du chemin qui y mène, le visiteur pourra faire une brève pause pour observer l'ensemble de la région du haut **du site d'observation du mont Ristigouche**. Sur un trajet pittoresque d'une quinzaine de kilomètres, la route grimpe ensuite vers le plateau où se niche la petite localité. La majorité des maisons s'échelonnent le long d'un rang qui s'étire sur plus d'un kilomètre. Construites à la même époque, ces résidences présentent d'évidentes ressemblances. Certaines n'ont pas été altérées, conservant leur revêtement de bardeaux de cèdre gris et leur façade percée d'une lucarne unique. D'autres ont «gagné» un revêtement neuf de déclin d'aluminium ou de vinyle. Le magasin général, avec sa devanture carrée dissimulant une simple maison à toit à deux versants, de même que la modeste église de bois, peu décorée, témoignent également de la sobriété des formes architecturales en pays de colonisation.

De retour sur la route 132, deux localités méritent qu'on s'y attarde. Habitées par des groupes ethniques d'ascendance différente, elles ont le nom francophone **de Pointe-à-la-Croix** ou le nom micmac **de Listuguj**, une réserve qui correspond aussi au territoire de la paroisse de Sainte-Anne-de-la-Restigouche.

Ce territoire qui clôt notre parcours a été un peu le berceau de la présence micmaque en Gaspésie. Il a aussi été le témoin des derniers soubresauts de la résistance française devant la poussée anglaise en Amérique du nord.



Bénédiction d'une chapelle-école par Mgr François-Xavier Ross en 1924 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, 980.F.1-310, Juliette Barette-Gauthier)

Un peu d'histoire:

Le peuple micmac

Membres de la famille des Algonquiens, les Amérindiens micmacs, semi-nomades, occupaient cette région à une époque bien antérieure à la colonisation européenne. Depuis 1638, le groupe est établi aux abords de la Ristigouche. C'est en 1676 qu'un premier missionnaire catholique, le père récollet Chrestien Leclercq, commence «l'évangélisation» du groupe. Au recensement de 1765, 85 Micmacs vivent à Ristigouche mais en 1770 leurs effectifs augmentent grâce à la venue de plusieurs de leurs frères de la région d'Atholville au Nouveau-Brunswick.

En 1778, un appel de sédition est lancé à Ristigouche par le comte d'Estaing, vice-amiral de France, allié des Américains rebelles. L'appel est adressé à «*mon frère Joseph Claude et autres sauvages Micmacs*». Quelques Micmacs de la Ristigouche répondent à l'appel en indiquant aux Américains où les commerçants de la région ont caché leurs marchandises. D'autres, le plus souvent affamés, pillent des établissements de pêche de la Baie des Chaleurs. À ce moment, l'abbé Joseph Mathurin Bourg de Carleton est chargé de «*calmer les Micmacs*» qu'on craint de voir se soulever⁶⁶.

Au milieu du 19^e siècle, quelques-uns se détacheront du groupe pour s'installer à Maria, où sera créée une seconde réserve. Aujourd'hui, au terme d'une longue phase de marginalisation, il est permis de parler d'une authentique renaissance qui n'a pas fini de donner des fruits: *«la communauté Micmac assume son développement économique et social dans le profond respect des valeurs ancestrales et dans un esprit de partage avec l'Homme blanc»*⁶⁷.

Les Français et les Acadiens

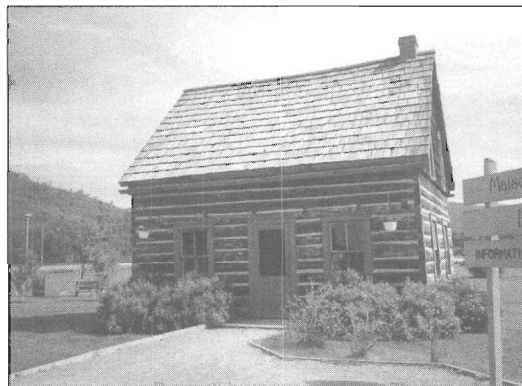
À l'époque de la Nouvelle-France, peu de Français se sont installés dans cette région éloignée des zones propices à la pêche maritime, à l'exception de quelques missionnaires Récollets et de quelques traiteurs de fourrure. Entre 1755 et 1760, plusieurs centaines d'Acadiens se réfugient à l'embouchure de la rivière Ristigouche et établissent avec la complicité des Français un fortin appelé Petite-Rochelle qui serait situé à la pointe à Bordeau. Lors de la bataille de la Ristigouche, du 27 juin au 8 juillet 1760, ce poste de défense aurait été détruit complètement. Trois cents Acadiens sont alors capturés ou dispersés. Seul le village micmac demeure indemne.

Les Loyalistes et les Anglais

Les Loyalistes arrivent au Canada à partir de 1784 mais peu d'entre eux s'installent dans la région de Ristigouche. L'entrepreneur Isaac Mann, qui siège avec Charles Robin sur le comité gouvernemental régional chargé de distribuer des terres aux Loyalistes, en profite pour se faire concéder des milliers d'acres de territoire. D'autres marchands tels Ferguson et Rimphoff, Christie et Robin, se livrent à la spéculation, contrôlant un vaste espace foncier le long des deux rives de la Ristigouche, frontière naturelle entre le Nouveau-Brunswick et le Québec: traite de fourrure, pêche au saumon, et commerce du bois ont ainsi été à la portée de ces brasseurs d'affaires opportunistes.

Maison Young

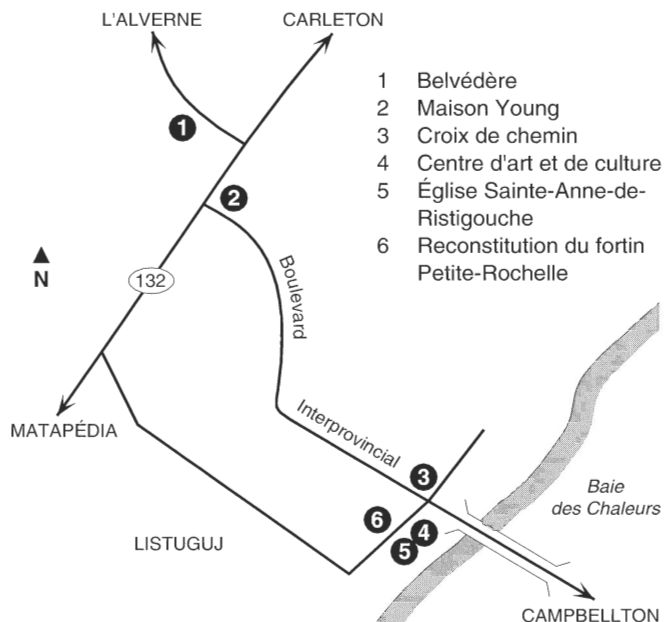
Au carrefour de la 132 et de la route qui conduit au pont de Campbellton, se dresse un kiosque touristique à l'aspect étonnant. Il s'agit de la maison Young qui aurait été construite par un pionnier de la région, Richard Young, au début du 19^e siècle. On remarquera ses faibles dimensions, de même que l'assemblage à queue d'aronde des pièces de bois équarri qui en composent la structure et le revête-



La maison Young (Nicole Thivierge, 1995)

ment. Les experts la considèrent comme une des rares maisons pièces sur pièces de la péninsule gaspésienne encore bien conservée. Elle a été déménagée d'Escuminac à Pointe-à-la-Croix⁶⁸.

Pointe-à-la-Croix



Au sortir de la maison Young, un virage à gauche permet d'emprunter le boulevard interprovincial en direction de la localité de Pointe-à-la-Croix, aussi appelée *Cross Point*, située à proximité du village amérindien de Notre-Dame-de-la-Ristigouche. Une monumentale croix de pierre délimite les territoires. Le toponyme **Cross Point** manifeste aujourd'hui encore la volonté des Amérindiens micmacs de bien marquer les limites de leur territoire menacé dès le 18^e siècle par les réfugiés acadiens et loyalistes, de même que par quelques concessionnaires terriens aux visées ambitieuses tels les Mann, Christie et Ferguson. Un peu plus loin, un pont important conduit à Campbellton au Nouveau-Brunswick. La population de Pointe-à-la-Croix a d'ailleurs choisi de vivre à l'heure des provinces maritimes.

Lustuguj

L'entrée de la réserve de Lustuguj est située à proximité du pont. La route longe la rivière jusqu'au coeur de l'agglomération de moins de 2 000 habitants, majoritairement micmacs. **L'église de Sainte-Anne-de-Ristigouche** est de dimensions imposantes. «*Rebâtie*»⁶⁹ en 1912, son revêtement extérieur de béton imite la pierre. Un beau vitrail représentant saint François d'Assise ajoute une indispensable touche de couleur à cet ensemble massif. La section arrière de l'édifice, qui a accueilli les pères Capucins, longtemps responsables du ministère paroissial, a été rénovée et convertie en **un musée d'interprétation de la culture micmaque**. Outre des produits artisanaux contemporains témoignant de la renaissance culturelle micmaque, on y trouve divers artefacts et photographies riches en enseignements à propos de l'organisation de la vie matérielle au 19^e siècle.

Légende de la photographie «Coiffe de femme en pointe» Exposition Musée McCord

Les coiffes représentées sont du 19^e siècle: elles sont faites de laine, perles de verre, ruban de soie, fil de coton, crin de cheval.

les femmes mi'gmaqs fabriquèrent et portèrent ces coiffes en pointes uniques tout au long des 18^e et 19^e siècles. Celles-ci étaient remises aux jeunes filles lorsqu'elles devenaient adultes. L'origine de ces bonnets inhabituels est incertaine. Elles (les coiffes) datent peut-être d'avant l'arrivée des Européens, mais il se peut qu'elles aient été inspirées des coiffes des femmes de la fin du 15^e siècle offertes aux Mi'gmaqs par les marchands basques français.

Devant l'église, dans un petit jardin contigu au cimetière, une statue représente sainte Anne ainsi qu'un missionnaire bénissant un Amérindien. En langues micmaque et française, l'inscription sur le socle évoque le travail d'évangélisation catholique dont les effets sur la culture autochtone demeurent à ce jour l'objet de controverses:

Monument du III^e centenaire
 érigé le 24 juin 1910
*en mémoire du très heureux jour
 où la Tribu des Micmacs
 à la suite du Grand Chef Memberton
 se donna au Christ, le 24 juin 1610
 Bonne sainte Anne priez pour nous.*

Les patronymes inscrits sur les pierres tombales du cimetière sont tantôt francophones, tantôt anglophones: Foran, Weyouche, Richard, Willmot, Vautour, Ritchie, Adams, Quinn, Galant, Jacques... Au gré des années et des rencontres, le groupe micmac en est venu à refléter au moins partiellement le cosmopolitisme de la Baie des Chaleurs.

Face à l'église, un vaste fortin (5 400 mètres carrés) de bois rond appelé **fort Listuguj** a été ouvert au public à l'été 1997. Casernes et autres bâtiments y avoisinent plusieurs wigwams formant un campement amérindien. En s'appuyant principalement sur la tradition orale, le Micmac Joe Gray, initiateur du projet, a ainsi procédé à une reconstitution du fortin de «Petite-Rochelle» où avaient afflué Acadiens, Micmacs et Français au moment de l'ultime offensive britannique de 1760. Les visiteurs s'y verront offrir, outre l'interprétation des lieux, un hébergement rustique reflétant aussi fidèlement que possible la vie quotidienne de cette époque.

La communauté de Listuguj entend aussi mener à bien un projet de restauration et d'interprétation **de l'épave du marquis de Malauze**. En 1939, sous la direction du père Pacifique, missionnaire capucin, les Micmacs ont réussi à tirer des sables de la rivière les restes calcinés de l'épave de ce navire français incendié et coulé pendant la bataille de la Ristigouche. Transportée sur les terrains du monastère et placée à même le sol sous un



Le monument du tricentenaire (Nicole Thivierge, 1995)

abri couvert, l'épave a par la suite assez bien résisté aux vicissitudes du climat. Même si elle a été classée dès 1966 par le ministère des Affaires culturelles, aucun nouvel effort de conservation, et encore moins de mise en valeur, n'a été fait avant 1984, année où elle a été transportée et remise dans un abri plus étanche à quelques centaines de mètres de l'endroit où elle se trouvait depuis 1939⁷⁰.

Bordeau House

On peut sortir de la réserve à son extrémité ouest pour regagner la route 132. Plus loin à gauche, le chemin Bordeaux longe la rivière jusqu'à la Bordeaux House (#101), aussi appelée «Busteed House», localisée au fond d'un beau jardin. Cette résidence est peut-être l'une des plus anciennes de la Gaspésie. Elle fut construite à la fin du 18^e siècle par Thomas Busteed, un artisan irlandais originaire de Cork. Busteed et son épouse Mary Baxter ont élevé leurs quatre enfants à cet endroit, tirant leur subsistance de l'agriculture et de la pêche au saumon. En 1814, le fils aîné Thomas a hérité du bien paternel. Ce dernier a collectionné toute sa vie durant les vestiges de ce qu'il croyait être la «Petite-Rochelle», qui affleuraient un peu partout sur sa terre. Il légua ainsi de nombreux artefacts à ses descendants. Aujourd'hui, la maison Bordeaux, ainsi appelée parce que la mère de Mary Baxter était originaire de la ville française du même nom, appartient toujours à la famille Busteed (sixième génération).

Il s'agit d'une maison d'un étage et demi, d'une superficie de 14 mètres par 10 mètres. Elle a été construite pièce sur pièce «avec un aspect extérieur qui perpétue la tradition anglaise». «La cheminée centrale et le plan intérieur sont les caractères prédominants». Plusieurs transformations ont été effectuées durant le 19^e siècle. En 1925, des galeries ont été ajoutées, de même qu'une cuisine d'été à l'arrière. La structure de l'édifice a cependant conservé une partie de son authenticité⁷¹.

À l'intérieur, les occupants conservent précieusement une riche collection de peintures, meubles et autres objets anciens légués de génération en génération. Une section de la maison accueille d'ailleurs un commerce d'antiquités.

De l'autre côté de la route, de petits chemins de terre mènent à la rivière Ristigouche. On y observera une série de constructions de bois et de pierre en forme de pyramide. Autrefois, ces estacades servaient à retenir le

bois convoyé par les draveurs à cet endroit avant son acheminement vers l'usine de Dalhousie (Nouveau-Brunswick). Le camionnage du bois a depuis longtemps mis un terme à cette pratique traditionnelle.

Parc historique de La-Bataille-de-la-Ristigouche

De retour sur la route 132, il n'y a plus que quelques mètres à parcourir direction ouest avant d'atteindre l'entrée du parc historique de La-Bataille-de-la-Ristigouche. Durant les années 1970, ce site a été constitué par le gouvernement fédéral pour abriter et mettre en valeur les découvertes de plongeurs-archéologues ayant extirpé de l'eau la coque et plusieurs artefacts du navire français **Le Machault**, immergé depuis plus de deux siècles.

Après la capitulation de Québec, une petite flotte de ravitaillement avait quitté la France pour appuyer les derniers éléments francophones résistant encore à l'invasion anglaise. C'était trop peu, trop tard. D'abord harcelée près des côtes françaises, la flottille dut ensuite obliquer vers la baie des Chaleurs pour éviter un affrontement inégal dans le golfe. Sur le site, une visite guidée relate les événements subséquents: confinés dans la baie de Ristigouche, les Français ont été repérés et attaqués par une importante force navale britannique. **Le Machault** et **Le Bienfaisant** ont été sabordés pour bloquer le chenal. **Le Marquis-de-Malauze** a été détruit par une canonnade quelque temps après. La visite aide à saisir la portée de tous ces événements. Elle fait également comprendre la rudesse du métier de marin au 18^e siècle.

À l'extérieur du centre d'interprétation, une aire de pique-nique aide le visiteur fatigué à se détendre. On pourra aussi tout à loisir scruter les eaux de l'embouchure de la Ristigouche, théâtre d'un engagement armé longtemps oublié, ultime épisode d'une guerre qui a reconfiguré le Nouveau Monde.

Matapédia est maintenant tout proche. Profitons une dernière fois d'une vision fugitive de l'embouchure de la rivière Ristigouche, avec ses estacades qui, vues de la route, évoquent les cabanes de chasseurs aux canards. La forêt est plus dense, et la rivière déjà un peu moins large.

Nous avons quitté la Baie des Chaleurs pour atteindre l'entrée de la vallée de la Matapédia.

Lectures suggérées

- ARSENAULT, Urbain. **Patrimoine Gaspésien: Baie des Chaleurs**. Montréal, Leméac, 1976.
- BEATTIE, Judith et Bernard POTHIER. **La bataille de Ristigouche**. Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services, 1978/1996.
- CHIASSON, Anselme et Albert LANDRY, pères. **Ristigouche, Centenaire des Capucins 1894-1994**. Ristigouche, paroisse Sainte-Anne, 1992. 171 pages.
- Carleton en fête avec les Landry**, Carleton, s.d., 20 pages.
- Carleton en fête avec les LeBlanc**, Carleton, s.d., 65 pages.
- Cinquantenaire de Saint-Elzéar, 1924-1974**. 272 pages.
- GRUPE D'ACTION TOURISME/SERVICE JEUNESSE CANADA. **La Baie des Chaleurs sur un plateau: circuits et canevas de forfaits**. s.v., s. e., 1994. 95 pages et annexes.
- GRUPE D'ACTION TOURISME/SERVICE JEUNESSE CANADA. **La Baie des Chaleurs sur un plateau: répertoire des attraits et activités touristiques**. s.v., s. e., 1994. 206 pages et annexes.
- HORTH, Alcide. «*La Gaspésie de mes souvenirs*». **L'AXE**, (novembre 1983): 25-28.
- LEBLANC, Micheline. **Un Sommet de la Foi à Carleton**. New Richmond, Imprimerie de la Baie des Chaleurs Inc., 1995. 174 pages.
- MIMEAULT, Mario. **John Le Boutillier, 1797-1872**. L'Anse-au-Griffon, Corporation du manoir Le Boutillier, 1993. 115 pages.
- MUNICIPALITÉ RÉGIONALE DE COMTÉ DE BONAVENTURE. **Inventaire des ensembles d'intérêt patrimonial. Rapport synthèse**. Version préliminaire par Bergeron Gagnon. Juillet 1990.

Notes

- ¹ Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau, **De Miguasha à Percé, itinéraire culturel**, Québec, Librairie Beauchemin/Éditeur officiel, 1978 p. 134-140; Margaret Grant MacWhirter, **Treasure Trove in Gaspé and the Baie des Chaleurs**, p. 45-50.
- ² Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau, **op. cit.**, p. 130: «*conche du latin concha, équivalant à conque, coque ou coquille*», le havre de Port-Daniel apparut à Cartier comme une coquille accueillante.
- ³ Jules Bélanger et al., **Histoire de la Gaspésie**, p. 164 et p. 189; J.-B.-A. Ferland, **La Gaspésie**, Québec, Imprimerie Côté & Cie, 1879, p. 175-177; J. C. Langelier, **Esquisse sur la Gaspésie**, Québec, Typographie de C. Darveau, 1884, p. 25.
- ⁴ Paul Trépanier et Luc Noppen, «*L'architecture en Gaspésie*» dans **Continuité**, (printemps 1990): 43.
- ⁵ Monique Bourget, «*Les lendemains du Patrimoine*» dans **Gaspésie**, (1987): 34.
- ⁶ Gilles Gagné, «*La maison Legrand, vieille de 105 ans, vient d'être acquise par Port-Daniel*», **Le Soleil**, (19 novembre 1993): B-1.
- ⁷ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 43.
- ⁸ Raynald Horth, **Saint-Godefroi des années cinquante**, Pointe-au-Père, Les Éditions de la Mer, 1996, p. 16.
- ⁹ Danielle Boudreau et al., **Des bâtiments historiques à l'abandon**, Québec, Éditeur officiel, 1977, p. 8, l'auteur parle d'une origine controversée: «*issu de la langue micmac, on lit parfois «Ipsigiag» signifiant barachois ou encore «Pipsiquiac» signifiant peut-être point d'arrêt. Cependant la plupart des historiens semblent s'attarder à «Tachkibiak» comme nom d'origine (...): tach = fendre et bi= eau*».
- ¹⁰ Normande Babin, Josette Castilloux et Line Garnier, **Monographie de Paspébiac**, p. 13-27.
- ¹¹ André Lepage, «*Le banc de Paspébiac: siège social de l'Empire Robin*» dans **Gaspésie**, vol. XXV, (juillet-septembre 1987): 8.
- ¹² J.-B.-A. Ferland, **op. cit.**, p. 187-188.
- ¹³ André Lepage, **op. cit.**, p. 13. Sylvio Gauthier, Johanne Murray et Gérard Poirier, «*Banc de pêche de Paspébiac*» dans **Les chemins de la mémoire: Tome I**, sous la dir. de Paul-Louis Martin et Jean Lavoie, Québec, Les Publications officielles, 1990, p. 525.
- ¹⁴ Danielle Boudreau et al., **op. cit.**, p. 28-34.
- ¹⁵ **Ibid.**, p. 35-40.
- ¹⁶ **Ibid.**, p. 20-26 où l'on cite les analyses architecturales de Laframboise (1975).
- ¹⁷ On peut constater la date taillée dans une pierre du bas à gauche.
- ¹⁸ Danielle Boudreau et al., **op. cit.**, p. 43-48; N. Babin, J. Castilloux et L. Garnier, **op. cit.**, p. 34.
- ¹⁹ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 43.

- ²⁰ Témoignage de Isaac Mann, jr, cité par Alfred Pelland, **La Gaspésie**, p. 32.
- ²¹ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 166; Margaret Grant MacWhirter, **op. cit.**, p. 57-58; Comité du centenaire, **La paroisse Saint-Étienne de New Carlisle, 1887-1997**, New Carlisle, Comité du Centenaire, p. 3.
- ²² Dépliant publicitaire fourni par la maison qui est devenue un gîte du passant du type «bed and breakfast» (1994).
- ²³ Pour en savoir plus sur la famille Hamilton et la maison, consulter l'article «*The Life And Times of John Robinson Hamilton*» dans l'hebdomadaire loyaliste **SPEC**, (27 juillet 1982): 12-15;
- ²⁴ Monique Bourget, **op. cit.**, p. 30; Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 43.
- ²⁵ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 43.
- ²⁶ Notes prises sur l'affiche historique.
- ²⁷ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 43.
- ²⁸ L. Drolet, «*Bonaventure et Carleton*», **Continuité**, (printemps 1990): 36-37.
- ²⁹ Publicité du Musée des Acadiens, 1994; L. Drolet, **op. cit.**, p. 39.
- ³⁰ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 193-199 et 212.
- ³¹ **Rapport du député-arpenateur John Collins, 1765**, cité dans Lise Drolet, **Continuité**, (printemps 1990): 37.
- ³² Louis Fromenteau, «*Lettre du 15 mars 1794 à J. A. Panet contenant quelques descriptions de Gaspé*», **BHR**, vol. 39 (1933) cité dans l'**Histoire de la Gaspésie**, p. 178.
- ³³ **Ibid.**, p. 184-189; L. Drolet, **op. cit.**, p. 39.
- ³⁴ **Ibid.**
- ³⁵ Paul-Louis Martin et Gilles Rousseau, **op. cit.**, p. 87-88.
- ³⁶ Comité du Livre-souvenir, **Centenaire de Caplan, 1875-1975**, Caplan, s.d. p. 70-73, 156-157, 142-143.
- ³⁷ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.
- ³⁸ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 188.
- ³⁹ **Centenaire de la paroisse de New Richmond, 1860-1960**, p. 56.
- ⁴⁰ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.
- ⁴¹ **Ibid.**
- ⁴² Charles Méthé et Guy Tremblay, «*Quand l'héritage britannique s'affiche*», **Continuité**, (printemps 1990): 30.
- ⁴³ Monique Bourget, **op. cit.**, p. 44.
- ⁴⁴ Texte du site.
- ⁴⁵ Charles Méthé et Guy Tremblay, **op. cit.**, p. 31.
- ⁴⁶ «*New Richmond, village historique*», **Le Soleil**, (17 mai 1995): A-4.

- ⁴⁷ Charles Méthé et Guy Tremblay, **op. cit.**, p. 31.
- ⁴⁸ Monique Bourget, **op. cit.** p. 44; «*Avenir incertain d'un bijou patrimonial*», **Le Soleil**, (25 juillet 1994): B-1.
- ⁴⁹ Monique Bourget, **op. cit.**, p. 44; Selon Robert Rumilly le pont «à voie superposée» est prévu pour le passage des «trains et des piétons», dans Comité du livre-souvenir, **Centenaire de la paroisse de Maria, 1860-1960**, p. 41.
- ⁵⁰ Paul-Louis Rousseau et Gilles Martin, **op. cit.**, p. 47.
- ⁵¹ Abbé J.-B.-A Ferland, **La Gaspésie**, p. 206.
- ⁵² Auguste Béchar, **Pages canadiennes: deuxième partie: La Gaspésie en 1888**, Québec, l'Imprimerie nationale, 1918 p. 32; **Le centenaire de la paroisse de Maria, op. cit.**, p. 25.
- ⁵³ Martin et Rousseau, **op. cit.**, p. 11.
- ⁵⁴ Alasotmapegiatimgeoel, **Paroissien Micmac. Singing Book in Micmac**, s.v., s. éd. 1923, p 47-48.
- ⁵⁵ **Le centenaire de la paroisse de Maria, op. cit.**, p. 16-19, 29 et 53.
- ⁵⁶ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.
- ⁵⁷ Jacques Cartier, **Voyages en Nouvelle-France**, Texte remis en français moderne par R. Lahaise et M. Couturier, Chiers du Québec/Hurtubise HMH, 1977, p. 55-57, cité dans Michel Landry et Laval Lavoie, **Histoire de Carleton -Tracadieche-1766-1996**, Sillery, Éd. Septentrion, 1997, p. 21-23.
- ⁵⁸ **Carleton en fête avec les Boudreau**, p. 20, 36-37, 128-130; Jules Bélanger et al, **op. cit.**, p. 260-262, 315; Monique Bourget, **op. cit.**, p. 25; E. P. Chouinard, **Histoire de la paroisse du Saint-Joseph-de-Carleton, 1755-1906**, Rimouski, Imprimerie générale de Rimouski, 1906, p. 86; Michel Landry et Laval Lavoie, **op. cit.**, p. 210-217.
- ⁵⁹ Lise Drolet, «*La Baie des Chaleurs: un peu l'Acadie*» dans **Continuité**, no 47 (printemps 1990): 37.
- ⁶⁰ **Carleton en fête avec les Boudreau**, p. 29; E. P. Chouinard, **op. cit.**, p. 86. Monique Bourget, **op. cit.**, p. 16-18-34.
- ⁶¹ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.
- ⁶² Paul-Louis Rousseau et Gilles Martin, **op. cit.**, p. 52-54; Réginald Day, **Histoire de Nouvelle**, p. 15-16.
- ⁶³ Voir à ce sujet Pierre Laplante, «*Un lointain passé inscrit dans la roche*» dans **L'Est du Québec. Études géographiques**, Rimouski, Module de géographie/UQAR, 1994, p. 9-20.
- ⁶⁴ Réginald Day, **op. cit.**, p. 6, 16, 21-22, 70,72-75.
- ⁶⁵ Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.
- ⁶⁶ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 216.
- ⁶⁷ Publicité du Centre d'interprétation de la culture micmaque.

⁶⁸ Monique Bourget, **op. cit.**, p. 26-28; Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.

⁶⁹ **Ibid.**

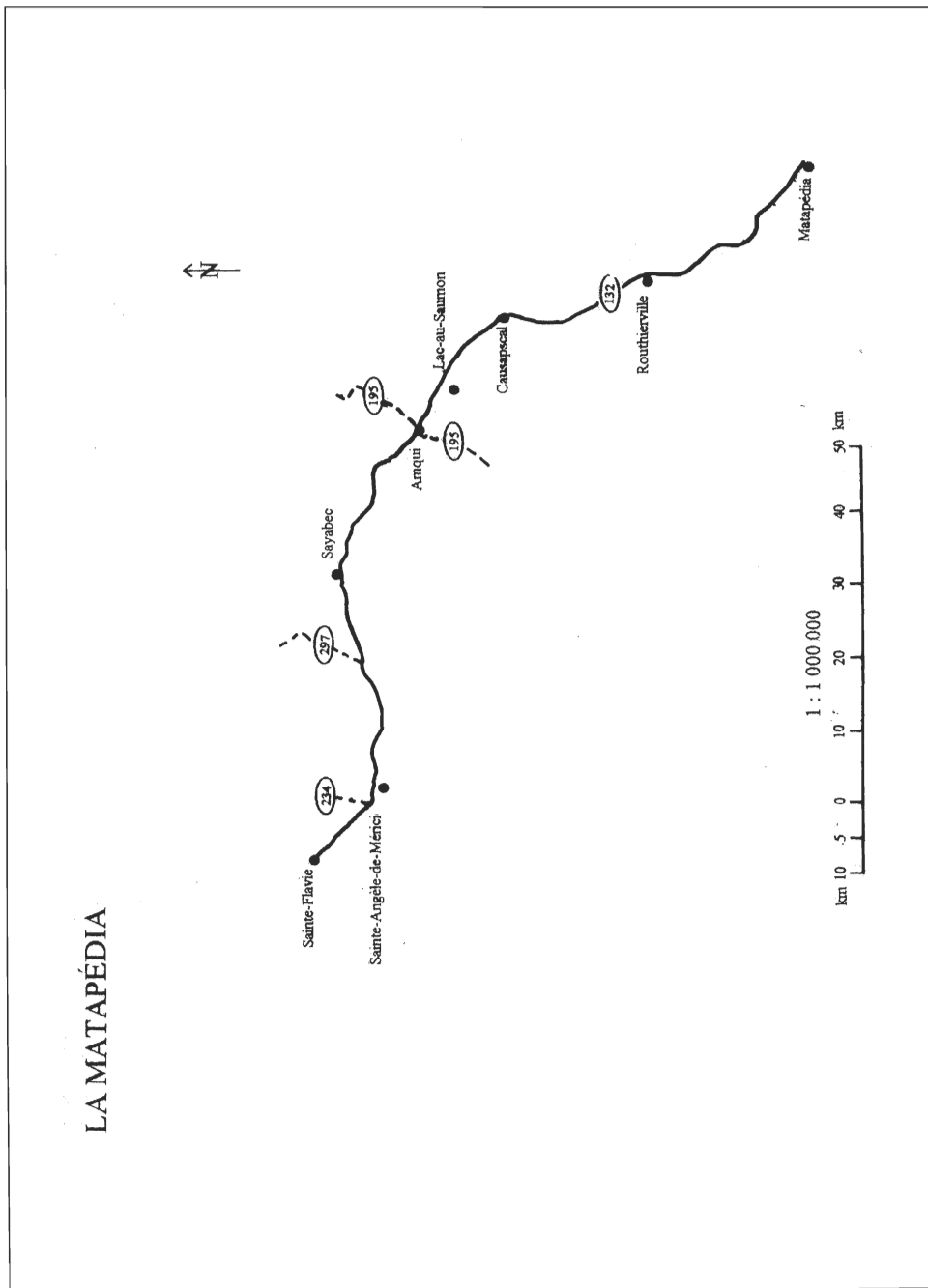
⁷⁰ Monique Bourget, **op. cit.**, p. 21; Alain Franck, «*Épave du marquis de Malauze*» dans **Les chemins de la mémoire**, sous la dir. de Paul-Louis Martin et Jean Lavoie, Publications du Québec, 1990, p. 527.

⁷¹ Monique Bourget, **op. cit.**, p. 30. Elle situe cette maison dans la paroisse de Pointe-à-la-Croix, c'est pourquoi nous avons eu tant de difficulté à la trouver la première fois; Paul Trépanier et Luc Noppen, **op. cit.**, p. 44.

IV-
La Matapédia

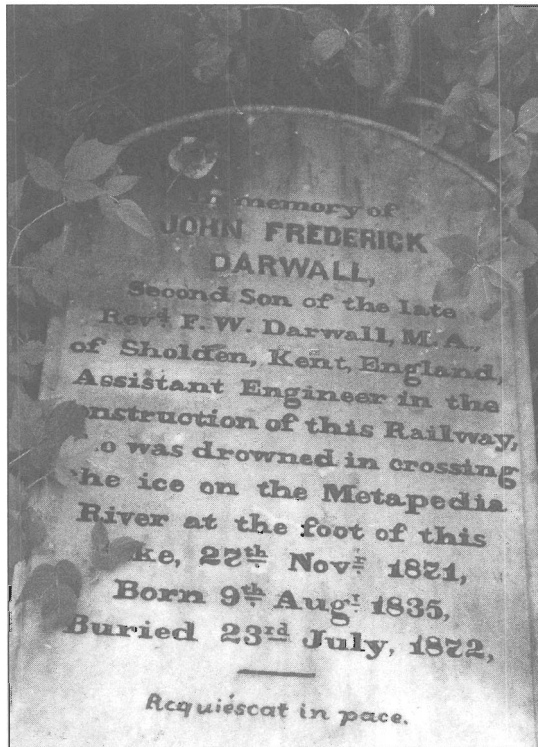
De Matapédia à Sayabec

Gabriel Auclair



Notre nouveau périple débute à un kilomètre à l'est du village de Matapédia, à une nouvelle halte routière située à l'entrée du pont conduisant au Nouveau-Brunswick. Sur la rive opposée, l'horloge est en avance d'une heure. Du côté québécois, la vue depuis le pont fait découvrir un paysage marqué par ce qui va devenir le fil conducteur de notre traversée de la vallée de la Matapédia: la voie d'eau, le chemin de fer et la grand-route sont les trois éléments qui le composent.

Entendons-nous bien, c'est un fil à trois brins. Tout au long de notre parcours en pays matapédien, nous constaterons qu'ils sont indissociables et généralement très rapprochés. S'ils s'entrecroisent, ils le font en des endroits critiques déterminés par le cours d'eau qui dicte également notre trajet principal sur une bonne centaine de kilomètres. Nous serons amenés de cette façon à suivre les points les plus bas de la vallée depuis pratiquement le niveau de la mer à Matapédia jusqu'à 250 mètres d'altitude à la hauteur de Saint-Moïse dans le haut de la vallée.



À la mémoire de J. F. Darwall (Gabriel Auclair, 1994)

Ce dénivelé ne constitue plus un obstacle à la circulation des personnes depuis l'ouverture du chemin de fer Intercolonial à la fin du 19^e siècle. La pénétration de la vallée avait été plutôt difficile et les gens en gardent souvenance. La mémoire collective rapporte l'histoire de deux noyades devenues légendes. Au printemps de 1831, dans les eaux froides et tumultueuses de la rivière Matapédia, le jeune Fournier de Saint-Jean-Port-Joli se noie en tentant de réapprovisionner le camp des arpenteurs venus tracer la première route transmatapédienne, le «Kempt Road». Quarante ans plus tard, J. F. Darwall du Kent en Angleterre trouve lui aussi la mort dans le même cours d'eau en glissant sous la glace trop mince de la fin de novembre. Il travaillait à la construction du chemin de fer qui traverse toujours la vallée en longeant la rivière. De nos jours, le va-et-vient se fait aussi bien dans les deux sens en raison de la qualité des voies de communication et de l'attrait que représente le pays et ses gens pour les voyageurs de toute provenance.

Dans la section matapédienne, la Gaspésie se fait différente. La côte et la mer ne sont plus des références. C'est la région du plateau des Appalaches où s'agencent collines et vallons. Les quatre grandes vallées qui structurent le paysage portent les noms des cours d'eau qui s'y sont installés: au nord-ouest, la vallée de la rivière Mitis; à l'ouest, la vallée du lac et de la rivière Humqui; au centre, la vallée du lac et de la rivière Matapédia; et, au sud du territoire, la vallée de la rivière Restigouche qui sépare le Québec du Nouveau-Brunswick. La Humqui alimente la Matapédia qui est elle-même un affluent de la Restigouche. Ce réseau hydrographique débouche au sud-est dans la baie des Chaleurs. Pour sa part, la rivière Mitis appartient à un autre réseau. Elle coule dans la direction opposée pour atteindre l'estuaire du Saint-Laurent au nord-ouest dans la baie qui porte également son nom à proximité de Sainte-Flavie, la porte d'entrée de la Gaspésie touristique. La section matapédienne ferme la boucle du tour de la Gaspésie sur une note différente par sa géographie mais aussi par sa démographie.

Les premiers résidants de souche européenne se sont installés à proximité de l'eau: en 1833, à la tête du lac Matapédia, se trouve Pierre Brochu antérieurement de Saint-Vallier de Bellechasse, le premier gardien d'un poste du chemin Kempt qui constitue en quelque sorte un relais pour voyageurs appelés à traverser la vallée par ce qui n'aura été longtemps qu'un sentier plus ou moins bien débarrassé; en 1847, un Néo-Écossais d'origine, Daniel Fraser, occupe les abords de la rivière Matapédia à son embouchure sur la Restigouche et y exerce des droits de pêche au saumon.

Par la suite, le territoire de la vallée s'ouvre progressivement à l'occupation humaine permanente avec l'arrivée d'immigrants des colonies britanniques de l'est du continent, dont un contingent de colons acadiens condamnés à fuir la pauvreté que leur réserve l'Île-du-Prince-Édouard au début des années 1860. À l'autre extrémité de la vallée, le peuplement débute à la même époque par le débordement des localités riveraines de l'actuelle région mitissienne. La paroisse religieuse la plus ancienne (1868) se situe dans la partie septentrionale du territoire, à 14 kilomètres du littoral de l'estuaire du Saint-Laurent: il s'agit de Sainte-Angèle-de-Mérici. La suivante est localisée à une distance de 12 kilomètres de l'embouchure de la rivière Matapédia. Les Acadiens établis sur le plateau depuis moins de dix ans obtiennent, en 1870, que Saint-Alexis soit érigé en paroisse canonique selon la tradition catholique. Aujourd'hui, les paroisses de Saint-Alexis et de Saint-Laurent-de-Matapédia sont comprises dans le diocèse de Rimouski malgré leur appartenance à la région administrative de la Gaspésie.

Les dates d'érection canonique des 28 paroisses catholiques de la Vallée illustrent la progression continue du peuplement avec cependant deux temps forts: des débuts en 1868 jusqu'en 1910, 13 paroisses furent créées; de 1919 à 1926, on en dénombre 7 nouvelles. Une seule des 8 autres paroisses a obtenu l'érection canonique avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, soit Sainte-Marguerite-Marie en 1931. Aucune des plus récentes n'est localisée sur la route de ceinture de la Gaspésie. Généralement, la population de celles-ci a tardé à croître pour chuter rapidement après 1960. Le cas le plus évocateur est celui de Saint-Fidèle-de-Restigouche: déjà en 1898, l'endroit était pourvu d'une chapelle-école qui a été détruite par le feu et remplacée par une église en 1938; érigée canoniquement en 1946, la paroisse fut fermée officiellement le 7 octobre 1974. Quant au lieu dit Routhierville, malgré la présence d'une gare de chemin de fer qui date de 1878, il conserve depuis un siècle le statut de mission, celui qui précède la dénomination de paroisse. Toutefois, dans l'ensemble, depuis une ou deux décennies le niveau de la population a retrouvé un certain équilibre.

Depuis les tous débuts, l'exploitation des ressources naturelles que sont la forêt, les sols arables et la faune agit comme moteur de l'économie locale. À partir de 1880, la forêt a constitué l'élément attractif le plus déterminant. En fait foi l'occupation du centre de la vallée où l'installation des «moulins à scie» a coïncidé avec l'arrivée des premiers colons comme ces 16, partis de Sainte-Françoise et des Trois-Pistoles en 1879 pour venir s'éta-

blir dans les limites actuelles de Val-Brillant sur la rive sud du lac Matapédia¹. Au cours des deux dernières décennies du 19^e, plusieurs centaines d'autres ont descendu la vallée pour jeter les bases des localités de Sayabec, Amqui et Causapscal. C'était l'époque, notamment, des King Brothers, des McPherson, des Price et le début des luttes opposant ces compagnies anglophones et les colons matapédiens pour la possession des arbres et des terres.

En parallèle, l'agriculture s'est développée au fur et à mesure que reculait la forêt. Pour certains promoteurs influents de la colonisation agricole tel Arthur Buies, la forêt constituait une ressource condamnée nécessairement à s'épuiser à plus ou moins long terme et, dans les faits, les territoires touchés par les feux de forêt étaient présentés comme avantageux au plan agricole parce que les travaux de défrichement étaient déjà réalisés². Plus pragmatiques, les colons ont su tirer avantage du système agro-forestier, une formule qui allie le travail en forêt et à la ferme. Pendant que les colons s'activaient sur leurs terres, d'autres moins nombreux étaient employés de la compagnie du chemin de fer ou gardiens des propriétés des grands détenteurs de droits de pêche au saumon et guides des pêcheurs invités.

Depuis plus de cent ans, la Matapédia se fait accueillante et constitue toujours une destination pour des voyageurs de toute provenance. Les intérêts des visiteurs et les motifs des voyages sont demeurés multiples aussi. Pour les personnes intéressées à jeter un regard sur la culture matapédienne, nous proposons dans ce qui suit un itinéraire axé sur le patrimoine et l'histoire. En fait, c'est une mise en situation pour permettre au visiteur de découvrir par lui-même des signes tangibles de durée et du rapport particulier qu'entretiennent les habitants avec le milieu environnant. C'est également une occasion d'approfondir les aspects historiques développés auparavant.

Le trajet proposé se subdivise en cinq circuits thématiques centraux auxquels se greffent des éléments d'intérêt complémentaires. Ainsi, il sera question principalement de la pêche sportive au saumon, depuis l'embouchure de la rivière Matapédia jusqu'au site historique Matamajaw, 60 kilomètres en amont; de la foresterie matapédienne, à la hauteur de Causapscal et de Lac-au-Saumon; d'agriculture, aux environs d'Amqui et sur la route 195; de tourisme culturel et récréatif, autour du lac Matapédia; et du berceau de la Vallée à Saint-Moïse et Sainte-Angèle, la porte d'entrée ouest. Le visiteur pourra également compléter son parcours par le relais des belles

gares de chemin de fer, la tournée des églises de campagne et des cathédrales rurales et l'apparition soudaine des nombreuses croix et des calvaires qui longent les chemins ou décorent les parterres.

Pendant le voyage, vous serez à même de constater la présence et la proximité quasi continue des trois voies historiques de pénétration de la vallée que sont la grand-route (la 132), la rivière et le rail. Ce sont des repères, et en même temps, le fil conducteur de notre excursion en pays matapédien. Nous vous le rappellerons à l'occasion.

1) La pêche sportive au saumon

Depuis des millénaires, le saumon remontait la Matapédia et la Restigouche et il se devait que des hommes les imitent pour venir s'établir dans les fertiles et verdoyantes vallées qu'elles irriguent. Fait symbolique, pour ce qui était appelé à devenir la capitale de la pêche sportive de cette superbe espèce, l'immigration se fit dans le même sens que la migration des saumons.

Jean-Paul Dubé, «*Matapédia-Restigouche*» dans Jacqueline Beaulieu et Georgette Leblanc, **Livre Souvenir, Matapédia 75, 1903-1978**, Rimouski, Impressions des Associés Inc., 1978, p. 252.

Depuis le village de Matapédia jusqu'à la petite ville de Causapschal, nous vous proposons un premier parcours orienté principalement sur la rivière et la richesse qui fait la joie des visiteurs depuis environ 120 ans: le saumon de l'Atlantique. Tout n'est pas que rivière et pêche au saumon mais



Des pêcheurs vers 1929 (Musée acadien du Québec à Bonaventure, Archives nationales du Canada, fonds Livernois)

ce sont des éléments distinctifs du paysage et de la culture de la partie basse de la rivière Matapédia.

D'entrée de jeu, évitons de se méprendre. À l'est du village, le pont conduisant au Nouveau-Brunswick n'enjambe pas la Matapédia mais bel et bien la Restigouche. La rencontre des deux rivières se fait quelque peu en amont en face de la gare ferroviaire et de l'Hôtel Motel Restigouche. Pour les visiteurs curieux et les amateurs de pêche au saumon, les deux rivières présentent chacune à leur manière un intérêt particulier. Pour plusieurs, la Restigouche demeura toujours la plus prestigieuse en raison de la notoriété plus que centenaire du Ristigouche Salmon Club auquel ont adhéré des membres influents des bourgeoisies anglo-canadiennes et américaines. Quant à elle, la Matapédia constitue une des rivières à saumon les plus réputées du Québec par son histoire, la facilité d'accès et les succès de pêche enregistrés.

L'engouement pour ces deux rivières a débuté en 1880 à la suite d'une décision du Conseil privé de Londres, le plus haut tribunal de l'Empire britannique, qui accorda des droits de pêche aliénables aux propriétaires riverains. Sur la Matapédia, l'intéressé le plus connu fut George Stephen. Co-fondateur et président du Canadian Pacific Railway de 1881 à 1888, il se porte acquéreur de droits de pêche depuis Causapschal jusqu'à l'embouchure de la rivière Assemetquagan, soit sur une distance de près de 40 kilomètres. Il construit le «camp» Matamajaw à l'embouchure de la rivière Causapschal³. Ce personnage est le même Stephen qui, en 1886 et 1887, installa à l'embouchure de la rivière Mitis le camp de pêche appelé à devenir le Domaine Reford dans le parc de Métis. À la même époque, un dénommé John S. Kennedy, banquier à New York, achète lui aussi des terrains en bordure de la rivière et construit un camp à qui il donne le nom de son épouse, Glen Emma. Situé à mi-chemin entre Matapédia et Causapschal, le Camp Glen-Emma sert de nos jours de poste d'accueil des pêcheurs et de contrôle des captures par le groupe responsable de la gestion de la rivière.

L'acquisition de terrains et la construction de camps de pêche se sont opérées de la même façon sur la Restigouche. En 1880, un groupe de financiers new-yorkais fonde le Ristigouche Salmon Club et achète toutes les propriétés de Daniel Fraser et les droits de pêche afférents. De somptueux camps sont aménagés d'après les plans d'un éminent membre du Club, l'architecte concepteur du Washington Arch (1889) et du premier Madison Square Garden de New York (1890), l'américain Stanford White. D'autres

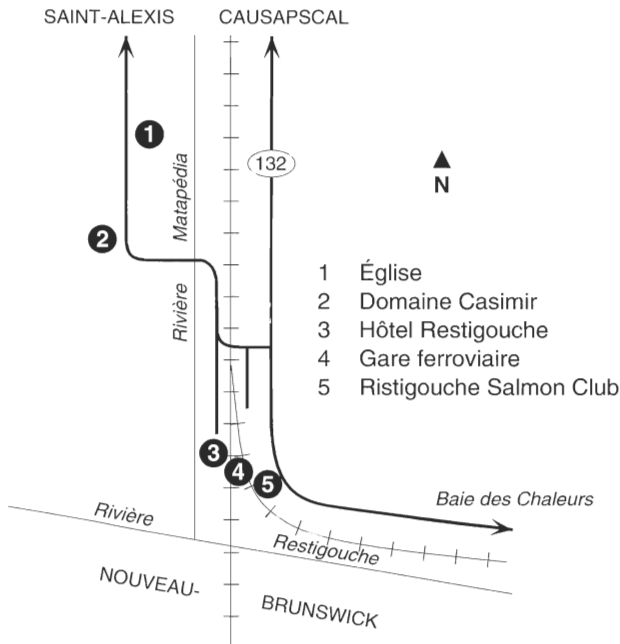
pavillons sont également bâtis par de riches familles intéressées par la pêche et la villégiature. Une bonne douzaine de camps sont encore visibles le long de la rivière Restigouche du côté nouveau-brunswickois.

Même si la Restigouche demeure l'endroit de prédilection des membres du Ristigouche Salmon Club, pendant un certain temps celui-ci s'est également intéressé à la Matapédia. Dans les années 1890, il y contrôle même la presque totalité des droits de pêche qu'il a obtenus des Fraser, Stephen et Kennedy. Cependant, il s'en défait progressivement au début du siècle au profit du Matamajaw Salmon Club, du Cold Spring Camp et du King Fisher Cove Camp, l'actuel Tobique Salmon Club. Finalement, il ne conservera que la «Fosse Haley», celle qui porte le numéro six. Depuis la décennie de 1960, l'exploitation de la pêche au saumon sur la rivière Matapédia est contrôlée par le gouvernement du Québec qui en a récemment délégué la gestion à une corporation sans but lucratif vouée au développement économique de la région. Toutefois, 31 des 40 fosses du secteur compris entre le village de Matapédia et la rivière Assemetquagan, 19 kilomètres en amont, demeurent toujours sous propriété privée ou sous bail de location.

Le trajet que nous proposons fait remonter la Matapédia et permet d'en savoir davantage sur l'histoire de la pêche sportive au saumon dans ce secteur de la Gaspésie touristique. Le visiteur ne devrait jamais oublier la Restigouche pour autant. À Matapédia, il peut même s'offrir une remontée en canot accompagné d'un guide pouvant le renseigner sur l'origine des noms de lieux et les légendes anciennes auxquelles la majesté du paysage autorise de prêter foi, un moment.

Saint-Laurent-de-Matapédia

À Matapédia réside une petite communauté de 800 personnes, francophones pour les trois quarts et anglophones pour l'autre quart. On y pratique les religions catholique et protestante dans les mêmes proportions. C'est le résultat de la présence des cinq groupes ethniques qui sont à l'origine de l'occupation de ce territoire au 19^e siècle: les Loyalistes à la couronne d'Angleterre après la Révolution américaine, les Acadiens de L'Île-du-Prince-Édouard, les Canadiens français ou francophones du Québec actuel, les Irlandais fraîchement débarqués d'Europe et les Anglais venus des provinces maritimes.



De nos jours, la population comme les services sont répartis sur les deux rives de la rivière. Pour découvrir les manifestations du patrimoine local, il faut quitter la route 132 et pénétrer dans le village. Du côté est de la rivière, l'emplacement de la gare ferroviaire va nous servir de point de départ du parcours axé sur la pêche sportive au saumon. Avant de l'entreprendre comme tel, nous recommandons toutefois de faire une visite du village de Matapédia.

La rive ouest

Le pont qui enjambe la rivière donne accès à la rive ouest. **Le site de l'église** catholique avec le presbytère et le cimetière présente un intérêt patrimonial certain. En plus de la vue panoramique sur la rivière et sa rive gauche, l'église elle-même constitue la principale particularité du lieu. Construite en 1903 et entièrement rénovée récemment, cette église de bois a fière allure avec sa tour d'angle et son revêtement de bardeaux peints. L'intérieur est également bien conservé à l'exception de la balustrade et de la chaire qui ont été enlevées. À l'avant de la nef, sur le mur latéral droit, se



L'église et le presbytère de Matapédia (Gabriel Auclair, 1994)

trouve une plaque rappelant le souvenir d'un dénommé James Smith, un paroissien décédé en 1888. L'historien Noël Bélanger le présente comme instituteur, agriculteur et écrivain⁴. Il est l'auteur de trois publications traitant d'agriculture, d'éducation de la jeunesse et des problèmes liés aux transports dans la région au milieu du 19^e siècle. Il est également le père du premier prêtre ordonné dans le diocèse de Rimouski. La dépouille de James Smith repose dans le lot familial dans le cimetière paroissial.

En sortant de l'église située à mi-côte, les visiteurs intéressés peuvent se rendre dans les villages du plateau ou encore descendre pour gagner la rive est et suivre le parcours de la pêche au saumon jusqu'au site historique Matamajaw de Causapsal.

La visite du plateau

Les attraits des trois paroisses du plateau ne sont pas négligeables. Saint-Alexis (1870) se distingue par son antériorité marquée sur Saint-François (1923) et L'Ascension (1949), de même que par l'origine acadienne de son peuplement. La paroisse de Saint-Alexis a fait l'objet d'un traitement de faveur dans les monographies de colonisation du tournant du siècle. Les propagandistes Buies (1895), Rouillard (1899) et Pelland (1907 et 1912) lui ont consacré de belles pages et plusieurs photographies. Le quatrième rang

en particulier a été mis à l'honneur en raison des terres disponibles et de leur potentiel agricole. En 1899, la paroisse en plein développement comptait déjà 1 350 individus, répartis dans 175 familles acadiennes et 40 canadiennes-françaises. **Le cimetière de Saint-Alexis** avec ses humbles stèles de bois et ses patronymes caractéristiques témoigne de l'ancienneté et de la particularité du peuplement.



Une école de Saint-Alexis-de-Matapédia dans le 4^e rang (Arthur Buies, La vallée de la Matapédia, 1895)

Plus avant sur le plateau, à Saint-François-D'Assise et à L'Ascension-de-Patapédia, l'attachement au pays demeure aussi fort malgré l'occupation plus récente du territoire. En fait foi ce témoignage de Rosaire Beaulieu, président-fondateur du Groupement agro-forestier de la Ristigouche.

Subissant les méfaits de la crise économique des années trente, ce peuple de défricheurs a le courage de pénétrer dans l'arrière-pays. Le godendar, le sciote et la hache à deux taillants viennent à bout de bâtir une région. C'est ainsi que même si le sol était maudit en certains jours de découragement, l'enracinement des années porte un attachement profond à ce coin de pays.

Rosaire Beaulieu, *Préface* de Maurice Drapeau et Jean-Guy Gagnon, **Défaire la défaite! Histoire des luttes des paroisses du Bas du Fleuve**, Rimouski, SAIREQ, 1982, p. 28.

Le plateau se fait toujours aussi invitant et le patrimoine se manifeste d'abord dans la nature. C'est en battant la campagne que le voyageur d'aujourd'hui pourra trouver ce qui a tant suscité l'admiration et l'enthousiasme d'Arthur Buies à la fin du 19^e siècle. Le paysage est typiquement rural et les campagnes ravissantes.

Soit à l'aller, soit au retour, une visite au «musée» privé de **la ferme Doiron** agrémentera le voyage. Situé au numéro 183 du premier rang de Saint-Alexis, on y trouve une multitude d'objets hétéroclites allant de l'ancien petit contenant de levure «Fleischmann's» au jeu de cartes de la compagnie ferroviaire Intercolonial. La maison est de construction récente mais on y a aménagé des pièces avec des meubles anciens. Géraldine Gendron, apparentée par son époux à Laurent Doiron, l'ancêtre acadien qui s'est établi sur ce même emplacement en 1860, perpétue à merveille la tradition d'accueil des familles pionnières.

La rive est

En redescendant la côte de l'église dans le village de Matapédia, sur la droite au numéro 19, se trouve la plus ancienne maison du lieu, celle qui porte l'inscription **Domaine Casimir**. Elle a appartenu à un Acadien de la vague d'immigration de la décennie 1860, Casimir Gallant. Elle date apparemment de l'époque. La demeure initiale était une petite maison basse d'un étage et demi avec lucarnes et cheminée centrale. Une rallonge en a fait une maison en «L» avec pignon en façade. Si l'extérieur a subi des modifications qui reflètent des préoccupations plus fonctionnelles qu'esthétiques, l'intérieur n'en conserve pas moins un cachet très ancien⁵.

Pour faire comme les amateurs de la pêche au saumon des débuts du 20^e siècle, il faut se rendre à **la gare du chemin de fer**, sur la rive est de la rivière. À l'instar de Michelle Le Normand, les voyageurs, villégiateurs et pêcheurs, qui y sont descendus à l'époque où le train constituait le seul moyen de transport pour les longues distances, n'ont pas manqué de reconnaître le charme particulier de l'emplacement: «*La gare, en bois rouge, avec ses entrecroisements de rails, se nichait aux creux de montagnes aux formes rondes, richement boisées et vertes, du vert profond des résineux*»⁶. Toujours aussi belle dans ses teintes de gris, comme si elle avait quelque peu vieilli, la gare conserve sa position stratégique entre ces deux «monuments» de la pêche au saumon que sont **le Ristigouche Salmon Club** et **l'Hôtel Motel Restigouche**. Les membres et les invités du réputé club de

pêche n'avaient que quelques pas à faire pour se rendre ou revenir de la gare en empruntant le petit sentier situé en face de celle-ci du côté est. En s'y engageant, le visiteur d'aujourd'hui pourra jeter un coup d'oeil sur le balcon arrière et le parterre toujours aussi bien entretenu de ce club privé. La fonction d'accueil du lieu est plus que centenaire puisque l'Écossais Daniel Fraser y recevait déjà les voyageurs au milieu du siècle dernier.

Quant à l'Hôtel Restigouche, il est associé à l'histoire de Matapédia depuis les premières années du siècle. Détruit par le feu en 1913 et à nouveau en 1923, il a été reconstruit chaque fois et rénové par la suite. Ses principaux clients arrivaient jadis par le train. Il s'agissait soit de voyageurs en transit: «(...) *les passagers ont un temps d'arrêt d'une heure ou deux à Matapédia et tout le monde se rend à l'Hôtel Restigouche pour manger ou se rafraîchir*»; soit de pêcheurs de saumon: «*De riches pêcheurs s'amènent par train. Quelques-uns ont leur wagon privé qu'on range sur les voies d'évitement*»⁷. De nos jours, l'Hôtel Restigouche affiche toujours aussi fièrement le slogan voulant que Matapédia soit la capitale mondiale du saumon. Dans l'établissement, le visiteur pourra regarder des photos et des gravures qui rappellent l'époque glorieuse, de même qu'une sculpture représentant Richard Adams, un célèbre guide de pêche dont on vous parlera abondamment dans la vallée.

Après avoir goûté les charmes du village de Matapédia, il faut reprendre la grand-route (132) en direction ouest. Elle suit le cours de la rivière et permet de longer les fosses à saumon qui attirent des pêcheurs devenus fidèles à la Matapédia depuis de nombreuses années ainsi que de nouveaux adeptes. Depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'en amont de Causapscal, on dénombre 104 fosses ou «pools» aux dénominations souvent évocatrices des infrastructures, de la géographie et des familles: La Shed, Railroad, Pont-Couvert; Foot of Island, Passe de l'île, Les Fourches; Lower Alexander, Kennedy et Ruisseau Lajoie en sont des exemples tirés de la carte montrant le territoire couvert par la réserve faunique de la rivière Matapédia. On peut se procurer cette carte notamment à **la maison Glen Emma-MacDonnell**, le poste d'accueil et de contrôle des captures situé à environ 25 kilomètres de Matapédia. Un simple coup d'oeil sur la carte fera réaliser la contiguïté permanente de la rivière, du chemin de fer et de la route, ce que les améliorations apportées au réseau routier contribuent à dissimuler par endroit.

Chemin faisant, le visiteur pourra apprécier le spectacle gracieux de la pêche à la mouche et ressentir toute la tranquillité que le décor inspire. C'est le calme précédant la tempête qui ne manquera pas de se produire dès que le saumon aura mordu à l'hameçon. La scène suivante fera voir un beau poisson argenté en train de lutter pour sa survie et y parvenant assez souvent. Il faudra du talent pour le capturer.

Le saumon est à l'image de la rivière qu'il emprunte pour se reproduire. À chaque printemps, la Restigouche et la Matapédia se font rageuses et souvent vindicatives: «(...) au printemps, vous sortez de votre lit, gonflées, débordantes, malignes, fracassant et chassant tout sur votre passage. Vous devenez l'attrait, la nouvelle, l'excitation pour quelques-uns. Et pour d'autres, l'angoisse, la peur, la perte de biens»⁸. Les inondations printanières sont gravées dans la mémoire des gens. En 1897,

Les glaces accumulées dans l'anse (...) et entassées sur les piliers du pont de fer de l'Intercolonial, arrêterent la débâcle. (...) Pendant deux jours et une nuit, nous restâmes dans cette incertitude, attentifs au moindre mouvement de la glace et portant l'oreille au moindre bruit venant de la rivière.

Jacqueline Beaulieu et Georgette Leblanc, **Livre Souvenir, Matapédia 75, 1903-1978**, Rimouski, Impressions des Associés Inc., 1978, p. 324-325.

L'embâcle est toujours spectaculaire; la débâcle et la crue des eaux sont souvent dévastatrices: par exemple, en 1934 «à l'Hôtel Restigouche, elle (l'eau) dépasse la hauteur des fenêtres»⁹; en 1974, elle atteint le deuxième étage de certaines résidences; et, en 1994, la glace emporte littéralement le pont de Saint-Alexis situé à huit kilomètres de l'embouchure de la rivière.

Routhierville

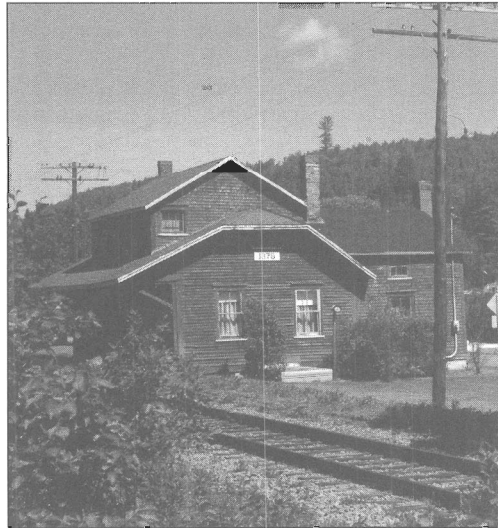
En amont de Matapédia, les versants de la vallée deviennent généralement escarpés et peu propices à l'occupation humaine. Les seuls établissements furent des camps de pêche et des tentatives d'organisation villageoise autour de gares ferroviaires et de moulins à scie aujourd'hui disparus. Si le **Cold Spring Camp** existe toujours après 80 ans, les petites communautés de Mann Settlement, Millstream et Milnikek ont vécu uniquement le temps des scieries. Seule Routhierville fait exception. C'est une

localité qui ne compte que quelques maisons regroupées autour de la vieille gare et du pont couvert.

Le pont de Routhierville est le premier des trois ponts couverts qui traversent la Matapédia. Avec ses 78,6 mètres répartis sur deux travées, c'est le plus long mais non le plus ancien de la région: il date de 1931 comme le pont des Anses Saint-Jean d'Amqui alors que le pont Heppell de Causapschal a été construit en 1908. Ces trois ponts sont de type *Town*, c'est-à-dire à treillis, à l'instar de la plupart des ponts couverts du Québec. C'est cependant une particularité qu'une même rivière soit enjambée par trois ponts couverts. De plus, ils sont facilement accessibles parce qu'ils jouxtent la route 132 et le chemin de fer. Celui de Routhierville permet même d'observer, sans se faire voir, les pêcheurs de saumon affairés en amont.

Pour leur part, les résidants de la première heure se sont installés sur la rive escarpée à proximité du chemin de fer. Ils étaient attirés par l'activité qui s'y déroulait. L'abbé Pérusse, dans son **Rapport annuel de la mission Assametuqagan** pour l'année 1878-1879, note que «*Dans cette localité, on ne cultive presque pas. Les habitants sont ou des employés de la ligne, ou des employés de Mr Stevens pour la pêche au saumon*»¹⁰. Deux ans plus tard, il ne se fait pas d'illusions sur les progrès de la colonisation agricole: «*Ce n'est que dans un temps bien éloigné que l'on doit s'attendre à voir coloniser cette partie de pays (...)*»¹¹. La situation était inchangée 30 ans après: «*Avant 1914, toute la population de Routhierville se résumait aux familles du gardien de rivière, du chef de gare, de l'opérateur de nuit et des cantonniers*»¹².

La vie quotidienne était conditionnée par le passage du train et la pêche au saumon. **La gare** en a été le témoin muet depuis sa construction en 1878. Elle a servi longtemps de logement à la famille du chef de gare, notamment Alphonse Routhier, qui a laissé son

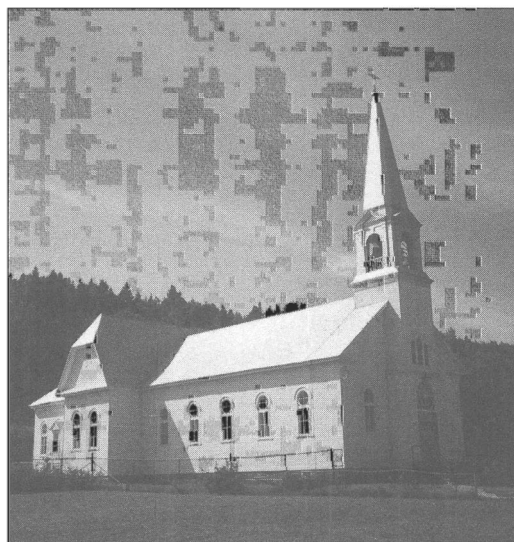


La gare de chemin de fer à Routhierville (Gabriel Auclair, 1994)

nom à la localité. Aujourd'hui désaffectée, on peut tout de même en faire le tour et apprécier la complexité particulière de son architecture. Le visiteur désireux de la photographier dans son environnement devra user de prudence car le train passe toujours dans le secteur.

Sainte-Florence-de-Beaurivage

En direction de Causapscal, le paysage change graduellement. En s'élargissant par endroit, le fond de la vallée repousse les montagnes parfois juste assez pour y loger un village. C'est le cas de Sainte-Florence-de-Beaurivage sur la rive ouest de la rivière. L'orientation générale du village et la disposition rectiligne des maisons sont dictées par le chemin de fer. De face, l'église paroissiale adopte le style des petites chapelles de colonisation munies d'une tour centrale et d'un revêtement de bois. Sa singularité tient à l'ajout d'un



L'église de Sainte-Florence (Gabriel Auclair, 1995)

transept et l'aménagement d'un toit avec croupe aux pignons. Au centre du village, l'attention du visiteur pourra être attirée par **une construction double** alliant deux styles américains très différents: la maison néo-classique d'un étage et demi montée d'un toit à deux versants droits et d'une lucarne et la maison dite des villes-champignons dont le pignon donnant sur la rue est masqué par une façade postiche à la corniche denticulée supportée par des équerres chantournées.

Le visiteur intéressé par les véhicules anciens pourra s'arrêter au Havre du voyageur situé au 778 route 132. Dans le décor d'une maison de campagne, on y expose des tracteurs et automobiles d'autrefois.

Depuis Sainte-Florence jusqu'à Causapscal, destination finale de notre parcours thématique sur la pêche au saumon, la Matapédia s'étire sur un autre dix kilomètres. Comme la grand-route n'épouse pas tous les méan-

dres de la rivière, celle-ci tend à se dissimuler au regard du voyageur. Si ce dernier désire s'assurer que les trois brins de notre fil conducteur dans la vallée tiennent bien, nous lui proposons un arrêt **au pont Heppell**, le plus vieux pont couvert de la région. À l'endroit indiqué sur la route 132, il suffit de tourner, parcourir 150 mètres, traverser la voie ferrée et stationner la voiture à proximité du pont. La rivière, le rail et la route y sont, le fil est donc complet. Dans la fosse numéro 87, aux abords du pont, les pêcheurs se succèdent pour tenter de battre le record de Richard J. Cullen: le 17 juin 1952, il captura dans cette fosse un saumon de plus de 12 kilos. Performance ou chance, cette prise lui a valu une plaque commémorative qui fait partie de la collection **du site historique Matamajaw**.

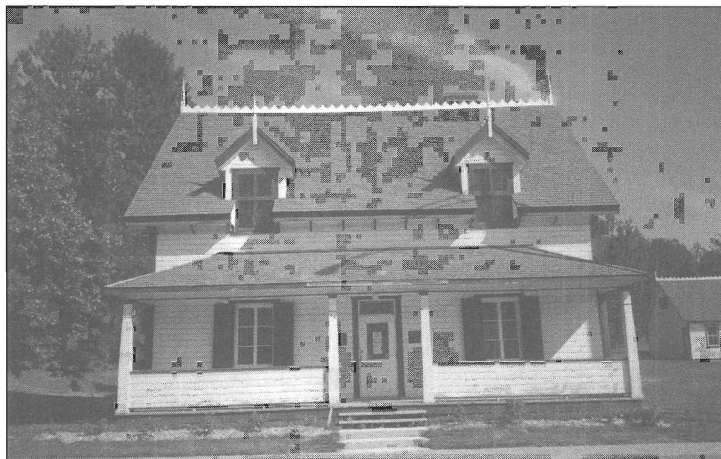
Le site Matamajaw de Causapscal

Véritable musée de la pêche sportive au saumon, le site historique est situé dans le vieux Causapscal, au 53 Saint-Jacques Sud. Nous en reparlerons également dans le parcours suivant parce que ce site est associé, de plus, à l'histoire de l'industrie forestière de Causapscal.

Le complexe comprend le pavillon principal, la berge, la cabane des Indiens, la maison du gardien, la remise à canots et la neigière communément appelée «shed à neige». Ces installations ont été rénovées ou construites par le Matamajaw Salmon Club, fondé en 1902 par six hommes d'affaires associés à la Canadian International Paper Co. Cette compagnie avait acquis du Ristigouche Salmon Club les anciennes propriétés de George Stephen. Avec les années, le Club en vint à installer de nombreux camps de pêche sur la Matapédia.

Comme à l'époque, les visiteurs sont accueillis dans le «lodge» ou **pavillon principal**. Spacieux et confortable, il comprenait cinq chambres à coucher, une salle à manger et un salon dans la partie la plus ancienne; les quartiers des domestiques, une cuisine et une glacière dans la rallonge. Maintenant, ces pièces servent de salles d'exposition et d'animation tout en conservant leur aspect d'antan. L'ancienne salle à manger demeure peut-être la plus typique avec son foyer et les garnitures de la cheminée. Elle en intéressera plus d'un également par la description d'un séjour de pêche dans ce club privé.

À l'extérieur, deux éléments particuliers retiennent notre attention: la berge et **la maison du gardien**. La galerie arrière du pavillon principal et le parterre donnent sur la rivière. Ils invitent au repos en observant les pê-



La maison du gardien sur le site Matamajaw (Gabriel Auclair, 1995)

cheurs affairés dans la fosse «Les Fourches», dénommée ainsi parce qu'elle se trouve à la jonction des rivières Causapschal et Matapédia. Située devant le pavillon principal, la maison du gardien représente pour sa part un élément patrimonial d'intérêt majeur en raison de son antériorité sur les autres bâtiments. En effet, il en est fait mention dans l'acte de vente de David Riley à George Stephen intervenu en 1873. Comme son nom l'indique, c'était une maison de fonction: «À l'automne, lorsque le club fermait ses portes pour la saison hivernale, le gardien demeurait sur place pour veiller à l'entretien et à la sécurité des lieux»¹³.

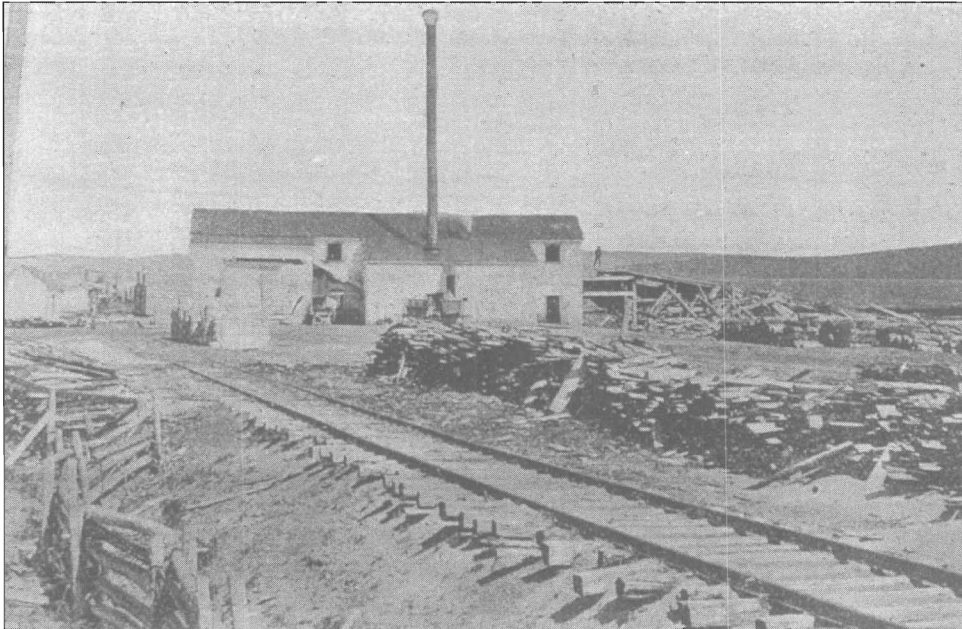
Ancien club de pêche privé, le site historique Matamajaw est maintenant la propriété de la Corporation de développement touristique, faunique et culturel de Causapschal. Ses portes sont désormais ouvertes à tous dans un but éducatif sans altérer de quelque manière un passé glorieux à sa façon. C'est sur cet emplacement lié de près à l'histoire de la Matapédia que se termine notre premier parcours thématique. Il portait sur la pêche au saumon et nous a fait remonter la vallée sur une distance d'environ 60 kilomètres.

2) La foresterie matapédiennne

Le train s'enfonça dans les terres et la forte senteur des résineux se substitua à l'odeur du goémon. La voie courait entre les montagnes, au bord de la rivière Matapédia, rapide, claire sur son lit de cailloux, et qui parfois s'élargissait en lac. Ça et là, un moulin gris se dressait, entouré de piles de planches.

Michelle Le Normand, «Vers la Gaspésie» dans **Lectures littéraires**, tome 11 (manuel scolaire), Procure de Frères de l'Instruction chrétienne, La Prairie, 1961, p. 232.

Ce second trajet suit le même fil à trois brins proposé auparavant comme repère aux visiteurs de la Matapédia. Le voyageur qui se rend à Causapscal en remontant la vallée ne manquera pas d'apercevoir les premières usines de transformation du bois de la Matapédia. Elles sont situées à proximité de la voie ferrée, entre la route 132 et la rivière à saumon. Les moulins de ce genre et la forêt qui les approvisionne constituent l'essence de notre second parcours dans la Matapédia. C'est un thème central pour cette région périphérique qui a été désignée «Capitale forestière canadienne 1993». Les festivités entourant l'événement ont duré toute l'année et les



Le moulin King à Cedar Hall (Arthur Buies, La vallée de la Matapédia, 1895)

Matapédiens en ont profité pour réaffirmer leur solidarité avec leur milieu d'origine ou d'adoption et avec la ressource première qui a été le moteur de leur économie depuis les débuts du peuplement.

De Causapschal à Lac-au-Saumon, les moulins à scie occupent encore de nos jours des emplacements stratégiques près des voies de communication et des bassins de population. Jadis on dénombrait les scieries matapédiennes par dizaines, chaque village en comptant généralement plus d'une. Joseph-Marie Levasseur, un historien natif de Lac-au-Saumon et dont le père a été propriétaire d'un moulin dans cette localité, a estimé leur nombre à quelque 300 depuis 1833¹⁴. Aujourd'hui, les installations sont moins nombreuses. Elles ont même disparu de la façade des villages comme à Lac-au-Saumon et à Val-Brillant. Pourtant, en remplaçant les moulins tombés en désuétude, les Matapédiens n'ont pas dérogé à la règle de proximité des voies de communication: les nouvelles usines sont toujours aménagées près de la voie ferrée, à peine éloignées de la rivière, et leur accès est facilité par une route secondaire que le visiteur peut emprunter sans risque de s'égarer.

Pour découvrir la dimension forestière du patrimoine matapédien, nous explorerons deux localités dont l'histoire et la vie quotidienne de plusieurs résidants reposent sur l'exploitation de la forêt. Ce ne sont pas les seules de la Vallée: dans chaque paroisse, de nombreux habitants entretiennent un lien privilégié avec la forêt au point même de déclarer l'habiter. Toutefois, Causapschal et Lac-au-Saumon réunissent ce qu'il faut pour illustrer notre propos. Nous constaterons cependant que les vestiges des pratiques anciennes se font plutôt rares: en forêt, la possibilité du déplacement quotidien des «ouvriers sylvicoles» a rendu inutile les camps d'autrefois qui, comme le titre de «bûcheron», n'existent plus; dans les villages, les vieux moulins et leur brûleur à résidus de forme conique si caractéristique ont fait place à quelques usines modernes munies d'équipements à la fine pointe de la technologie. Il faudra donc s'en accommoder en cherchant dans le paysage rural et les centres spécialisés les manifestations concrètes du patrimoine forestier que les Matapédiens s'acharnent tant à conserver et à mettre en valeur.

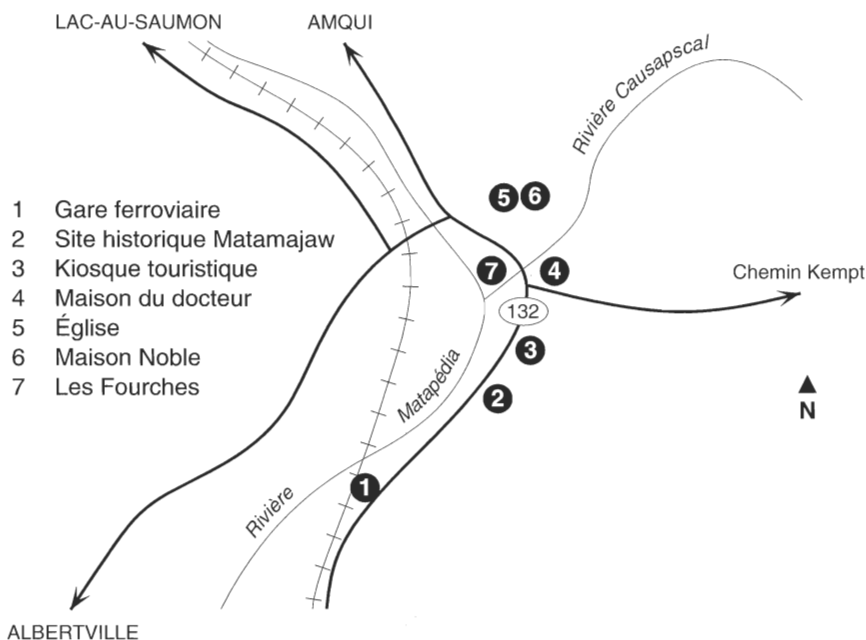
Mais de quoi est-il constitué ce patrimoine forestier? Il renferme sûrement des arbres plantés ou conservés pour leur beauté et des boisés privés aménagés intensivement pour garantir un revenu d'appoint à la famille. Parmi les spécimens recensés comme gros arbres par le comité organisateur des fêtes forestières de 1993, on remarque un pin de 2,72 mètres de

circonférence à Causapsal, un orme de 3,32 m à Lac-au-Saumon, une épinette blanche de 2,16 m à Albertville, un bouleau jaune de 2,62 m à Saint-Léon, un cèdre de 3,78 m à Val-Brillant et un érable à sucre de 2,74 m à Saint-Moïse. Ce ne sont que des exemples parmi d'autres qui ne doivent cependant pas faire oublier que la forêt matapédiennne est plutôt jeune et en processus de reconstruction. En cours de route, l'explorateur intéressé pourra se rendre en forêt et suivre des sentiers d'interprétation bien aménagés. Pour le promeneur endimanché, les parterres de presbytères, plantés d'essences indigènes ou importées, offrent également un beau coup d'oeil.

La culture matapédiennne est imprégnée de l'héritage forestier transmis de génération en génération. Depuis plus de cent ans, elle s'alimente même d'une tradition constamment renouvelée qui consiste à exprimer très ouvertement et plutôt bruyamment la volonté populaire d'occuper le territoire et de vivre des ressources du milieu. Les plus anciens se souviennent notamment des luttes épiques du début du siècle qui opposèrent les frères Couture de Coutureval près d'Amqui, décidés à faire le commerce du bois d'oeuvre, et les compagnies forestières King Brothers et Price, préoccupées de leur côté par la défense de leur monopole. Pour leur part, les plus jeunes ont participé en grand nombre aux rassemblements des années 1980 organisés, soit dans les églises ou les écoles, soit dans la rue ou sur la voie ferrée, par un ralliement spontané créé pour obtenir rien d'autre que la construction d'un moulin à papier, comme l'indique le slogan de leurs pancartes portées à bout de bras: «La papeterie dans la Vallée et pas ailleurs».

Des manifestations du genre ne reviennent pas à chaque année contrairement au Festival du travailleur forestier de Saint-Vianney, mais une visite **au Centre de découverte de la foresterie matapédiennne** vous en fera voir de toutes les couleurs à l'image des «couleurs d'histoire» de Joseph-Marie Levasseur: *«Le vert, le brun, le rouge marquaient le bout des billes de bois à la Salmon Lake and Boom Co. (Ainsi) On connaissait les propriétaires de cette drave»*¹⁵.

CausapscaI



Avec la municipalité Saint-Jacques-le-Majeur, sa soeur siamoise, CausapscaI forme une petite agglomération de moins de 3 000 habitants. Il y a 40 ans, elle en comptait presque le double. L'émigration a touché principalement la population citadine. CausapscaI est un des nombreux théâtres de la décroissance des milieux ruraux au Québec. Ce fut longtemps un gros village d'entrepreneurs et d'ouvriers forestiers avec tous les métiers connexes. Le statut de ville, obtenu en 1965, n'a pas permis d'infléchir cette tendance lourde. Cependant, la population compte maintenant non seulement sur les arbres, mais aussi sur l'ensemble des ressources du milieu forestier pour revitaliser l'économie locale. Ses efforts donnent des fruits. Les résultats les plus spectaculaires sont sans contredit la construction d'une école de foresterie et la création d'une forêt d'enseignement. En 1996, l'optimisme était au rendez-vous pour fêter le premier centenaire d'érection de CausapscaI.

En remontant la vallée, la ville apparaît soudainement au sortir d'une courbe prononcée de la route 132. Ce qui capte d'abord l'attention, c'est le pont du chemin de fer et la gare avoisinante. Sur la rue Saint-Jacques Sud, viennent ensuite le site historique Matamajaw, le kiosque d'information touristique, la résidence du défunt docteur Frenette et la place de l'église. La qualité et la concentration des équipements suggèrent un arrêt qui est facilité par la présence des nombreux stationnements.

La gare du chemin de fer de Causapscal est la troisième que l'on croise depuis le début de notre périple dans la Matapédia. Si elle se distingue peu par son architecture, son emplacement la rend unique. Adossée à la rivière, entre le pont du rail et la montagne que la grand-route détourne, à proximité des usines de bois et du club de pêche Matamajaw, la gare rénovée occupe un endroit jadis très animé:

Outre l'église et le moulin à scie, la gare de chemin de fer reste un lieu privilégié, un centre de vie. Le f.a.n.a.l... y trône. (...) Il fait passer les trains. Si on le balance dans un sens, il stoppe l'Express de nuit. Si on le rebalance, le train part. S'il est vert, la voie d'évitement est fermée; s'il est rouge, rien ne marche. (...) Et, ça circule: deux Express, des «frets», l'Océan limité, le Scotian, le petit Bennett, le local, le «commandation», le «shienneteur», et encore, et encore.

Joseph-Marie Levasseur, «*Objets inanimés, vous avez une âme!*» dans **Chroniques matapédiennes**, vol. 1, no 1 (septembre 1990) : 9.

La gare se confond avec le développement de l'industrie locale, celle du bois mais aussi celle du tourisme sportif. Pendant longtemps, les membres du club de pêche et leurs invités arrivaient par le train qui, au retour, assurait également le transport des précieuses prises vers Montréal et d'autres destinations du Nord-Est américain. Une visite **au site historique Matamajaw** en fera connaître davantage sur le sujet. La salle numéro 4 du pavillon central traite de la naissance de Causapscal, du «boom» ferroviaire et de la croissance par le bois. À l'instar du rail, la pêche au saumon était ici directement associée à l'industrie forestière. En effet, le club de pêche Matamajaw est demeuré la propriété de la Canadian International Paper Co. de 1902 à 1974. La visite du musée et de ses différentes installations complétait le parcours précédent portant sur la pêche sportive au saumon. Il faut s'y référer pour la présentation générale du site.

Le Kiosque d'information touristique est situé juste en face du site historique Matamajaw, au bas de l'escarpement. L'accueil est assuré

par des personnes âgées, bénévoles de surcroît, qui en ont long à dire sur ce pays, le présent et le passé. Elles sauront vous informer si vous questionnez et elles ne seront pas surprises si vous préférez gravir la pente pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Vous constaterez comment, en s'implantant à contre falaise et en étages, l'habitat s'est accommodé de ce relief accidenté.

La rue Frenette, située à proximité, n'échappe pas à la réalité topographique: elle monte raide. **La maison du docteur** y est logée au numéro 3. Comme ses voisines immédiates, elle est coiffée d'un toit mansardé à deux versants. Elle se distingue des autres par le perron couvert du second étage qui masque les deux lucarnes de façade. Cette maison servait de résidence familiale et de cabinet de travail au docteur Joseph Frenette, médecin de campagne de 1905 à 1953. La Ville de Causapscaal a fait faire une évaluation de la collection laissée par le docteur et elle projette de la mettre en valeur.

Sise sur un promontoire où le presbytère tient lieu de position avancée, **l'église** construite entre 1910 et 1912 s'impose par sa localisation privilégiée mais aussi par sa forme complexe. Cette construction de pierre grise apparaît massive avec une tour centrale immense surmontée d'une longue flèche, un transept large, des jeux de volumes variés et de nombreux clochetons décorant les angles de l'édifice et la base du clocher. Les murs extérieurs sont montés de pierres taillées dans un calcaire fossilifère aux débris et empreintes facilement repérables. L'intérieur donne au visiteur l'impression d'un palais cryptique aménagé sur deux étages et sans fenêtres hautes, décoré de statues et chapelles encastrées et pourvu d'escaliers en couloir et, apparemment, d'un passage souterrain communiquant avec le presbytère.

Sur la place de l'église se trouve aussi la plus ancienne habitation de Causapscaal: **la maison Noble**. C'est un exemple de maison québécoise d'un étage et demi. Le

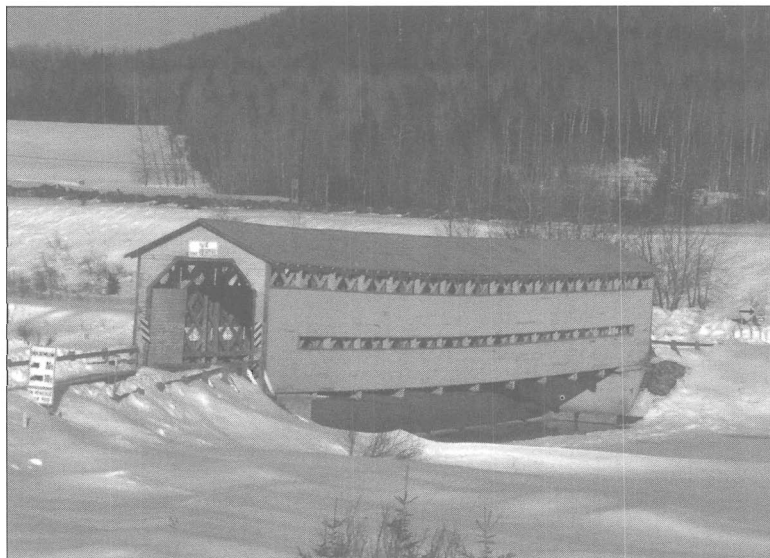


La maison Noble (Gabriel Auclair, 1994)

toit est percé d'une lucarne atypique à deux fenêtres et les larmiers sont courts. La galerie couverte accrochée à la façade et au côté sud donne du volume à cette vieille maison que le voisinage de l'église fait paraître petite par contraste. Elle fut la propriété du premier résidant du lieu, Jonathan Noble. Dès 1839, sur cet emplacement, celui-ci gardait un des quatre postes-relais du chemin Kempt, la première voie de pénétration de la vallée et de communication avec les colonies britanniques des Maritimes.

L'emplacement **du centre-ville** de Causapschal est riche de plus de 150 ans d'histoire matapédiennne parce que c'est une voie de passage et un carrefour à la jonction de deux rivières à saumon et maintenant, des routes intermunicipales. La renommée du lieu repose pour beaucoup sur le fait qu'on pêche le saumon à la mouche en plein coeur de la ville sur la Matapédia et, qu'aux chutes et marais de la Causapschal, on peut observer le saumon dans son milieu naturel. Tous les routiers, transporteurs notamment de bois ronds ou sciés, connaissent bien la place eux aussi puisque la principale route qu'ils utilisent (132) passe par le centre-ville et que trois routes secondaires y convergent.

Face au pont qui enjambe la rivière Causapschal juste avant qu'elle ne se jette dans la Matapédia, la première des trois routes secondaires aboutit à ce lieu dit **Les Fourches**. Au début des années 1830, précisément à cet



Un joli pont couvert construit en 1908 (carte postale, Gérard Arbour)

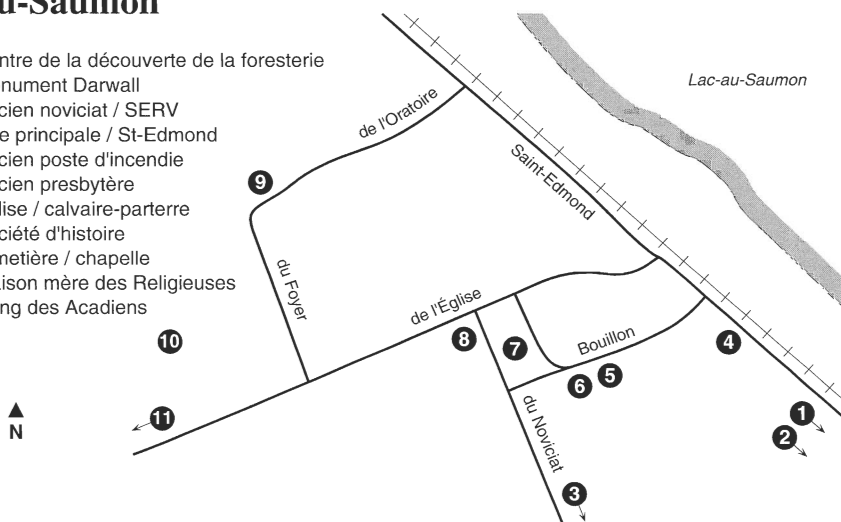
endroit, les constructeurs du chemin Kempt ont délaissé les rives de la Matapédia pour chercher à rejoindre la Baie des Chaleurs en coupant par les montagnes à l'est. La succession des côtes et des ravins rendait plusieurs passages difficiles voire même dangereux. Par après, ce tracé ne sera retenu ni pour le chemin Matapédia (1860) ni pour la voie ferrée (1870): on décidera plutôt de longer la rivière.

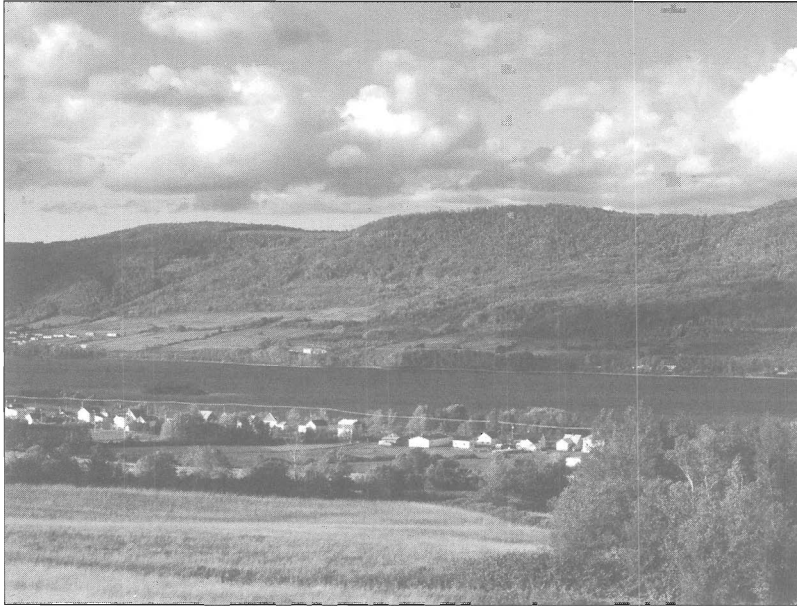
Aujourd'hui, **le chemin Kempt** (rue Frenette) conduit à la municipalité de Sainte-Marguerite-Marie et aux grandes forêts privées du coeur de la péninsule gaspésienne: le franc-alleu de la compagnie forestière Avenor et le Bloc Faribault, propriété de la Société d'exploitation des ressources de la Vallée. Il donne ainsi accès à d'importantes ressources forestières et à de vastes territoires de chasse, libre ou contrôlée, à l'original, à l'ours noir et au petit gibier. C'est aussi un secteur recherché pour la pêche à la truite mouchetée en lacs et en rivières.

Pour accéder aux deux autres routes secondaires qui donnent sur le centre-ville de Causapscal, il faudra quitter la 132 aux feux de signalisation. Sur l'autre rive de la Matapédia, dans la direction ouest, se trouve le chemin qui mène à Lac-au-Saumon et, du côté sud, celui qui conduit à Albertville. Ce sont des villages forestiers de deux époques différentes: dans le premier cas, la colonisation remonte à la fin du siècle dernier; dans le second, elle date des années 1920-1930.

Lac-au-Saumon

- 1 Centre de la découverte de la foresterie
- 2 Monument Darwall
- 3 Ancien noviciat / SERV
- 4 Rue principale / St-Edmond
- 5 Ancien poste d'incendie
- 6 Ancien presbytère
- 7 Église / calvaire-parterre
- 8 Société d'histoire
- 9 Cimetière / chapelle
- 10 Maison mère des Religieuses
- 11 Rang des Acadiens





Le secteur de Lac-au-Saumon (Gabriel Auclair, 1994)

Depuis Causapscal, la route 132 se rend à Amqui en passant par la rive nord du Lac-au-Saumon. D'importants éléments patrimoniaux du parcours forestier proposé sont localisés par contre sur la rive sud. Pour s'y rendre, il faudra traverser la rivière. Deux possibilités s'offrent au visiteur. Un pont donne sur la route 132 à huit kilomètres en amont du pont du centre-ville de Causapscal. À l'extérieur de la ville, ce segment de la 132 n'offre rien de plus que la route secondaire qui longe la rive sud de la rivière. En fait, le trajet par le sud se veut plus pittoresque. Le chemin de rang, la voie ferrée et la rivière Matapédia forment le premier plan du panorama donné par le versant opposé avec ses terres, cultivées ou replantées en épinettes, qui côtoient les traditionnels bocages et boisés de ferme. Les deux chemins mènent cependant à la destination voulue: **le Centre de découverte de la foresterie matapédienne.**

Le centre occupe un terrain situé entre le pont de la rivière et le chemin de fer. Logé dans une petite construction récente, le poste d'accueil est ouvert aux visiteurs pendant tout l'été. L'exposition présentée permet de se familiariser avec l'histoire forestière de la vallée, des objets anciens et quelques Matapédiens dont la réputation déborde le cadre de la région, parmi

lesquels: Joseph Donat Brûlé qui installa à Val-Brillant, en 1919, les bureaux d'une association vouée à la protection des forêts de la partie sud-est du Québec et qui fonda, au même endroit, en 1942, le premier club 4-H du pays; et Claude Beaupré de Saint-Vianney qui participe activement depuis le début des années 1970 aux opérations d'aménagement des forêts privées qui assurent la survie de paroisses autrement menacées de fermeture.

À l'extérieur, la cour immédiate constitue une vaste aire de pique-nique aménagée au pied **d'une tour à feu** reconstituée, haute d'environ 14 mètres. De la cour, on accède aussi à **deux sentiers de randonnée** qui, de l'avis des guides-interprètes, pourraient vous rendre expert en travaux d'aménagement forestier. Des deux, le plus riche d'enseignements est tracé au sud de la voie ferrée, en bordure de la route secondaire. En marchant moins de deux kilomètres, le visiteur traversera un boisé composé d'un mélange de sapins et d'épinettes de même qu'une «talle de bouleaux» ou bétulaie; il pourra comparer deux plantations effectuées à 30 ans d'intervalle.

La visite du centre terminée, il faut reprendre la route secondaire pour se rendre au village de Lac-au-Saumon. Sur le bas-côté qui sépare la route de la voie ferrée, dissimulé par la végétation, se trouve un petit cimetière clos contenant un seul monument funéraire, celui de **John F. Darwall**. Cet ingénieur anglais employé à la construction du chemin de fer est décédé dans les environs, en 1871, à l'âge de 36 ans, dans des circonstances tragiques: conditions de vie difficiles, chagrin d'amour, noyade. Au village, les anciens en parlent avec émotion comme d'un parent.

À l'approche des habitations, la vallée s'ouvre. Le double versant s'adoucit et la rivière Matapédia s'élargit pour devenir lac: le Lac-au-Saumon. Logé en pente, le village en occupe presque toute la façade sud. Depuis **l'ancien noviciat** des pères du Saint-Esprit, l'effet de vallée saute aux yeux. L'espace occupé par le village surprend même quelque peu par son étendue toute relative dans cet environnement majestueux qui donne raison à Boileau: «*Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable: le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*». **Du rang des Acadiens** cette fois, et le village et le lac disparaissent, avalés par les montagnes allongées et arrondies des Appalaches.

Sur la côte, au 108 rue du Noviciat, la Congrégation des Spiritains a laissé la place à **la Société d'exploitation des ressources de la Vallée** qui y tient bureau. Cette organisation regroupe plusieurs centaines de propriétaires de boisés et de travailleurs forestiers. Elle se distingue par la gestion en

commun de ressources par ailleurs privées. Claude Beaupré témoigne: «*Le défi collectif m'intéresse mauditement plus que le défi individuel. Je sais ce que cela m'a amené, le défi individuel! Puis le défi collectif je sais ce que ça m'amène, ça m'amène du travail aujourd'hui...*»¹⁶. Depuis le milieu des années 1970, l'édifice de brique avec ses trois étages fait figure de forteresse du développement rural dans la Vallée. Dans la cour, le verger abandonné et la grange en contrebas révèlent certains moyens de subsistance du vieux pensionnat; le bosquet d'épinettes, plantées en rangs serrés il y a longtemps, annonçait déjà la future vocation forestière du lieu.

Cette forêt, les Acadiens venus des Iles-de-la-Madeleine au tournant du siècle dernier ont dû s'en accommoder. Habitué aux prés marins et à l'air salin, la sapinière devint pour un temps leur lot quotidien. À coups de hache et de godendar, d'abord, derrière la charrue à traction animale, ensuite, ils ont défriché une bonne partie du troisième rang, notamment. À la croisée des chemins, un panneau indique: «**Rang d'ascendance acadienne**». Devant le lot numéro 25, l'écriteau rappelle qu'Edmond Boudreau de Havre-aux-Maisons s'y est installé en 1900. Les autres sites du rang parlent également quand ce n'est pas le paysage lui-même avec la vue plongeante sur la campagne et la vallée. Pour rendre hommage à tous ces pionniers et à leurs ancêtres, la paroisse de Lac-au-Saumon a commémoré, en 1955, le bicentenaire de la déportation des Acadiens à travers l'Amérique¹⁷. Quarante ans après, cette fois-ci à la pourvoirie du Domaine Lac Malcom de Sayabec, c'est «La Matapédia en fête» qui accueillait l'Acadie.

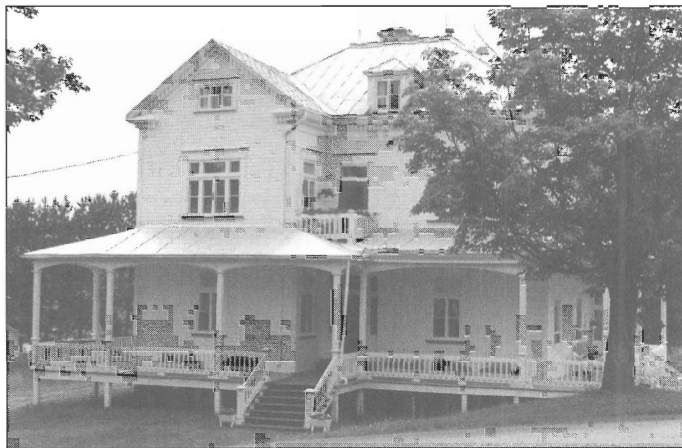
La visite du village de Lac-au-Saumon vaut le détour. Les maisons de **la rue principale**, aux styles variés, souvent à deux étages entiers, se retrouvent d'un seul côté, l'autre étant occupé par la voie ferrée. Par endroit, le rail est surélevé au point de cacher le lac à la vue des passants. La gare a disparu comme les trois moulins à scie qui, jusqu'à récemment, occupaient la frange riveraine que borne le chemin de fer. Une usine des plus modernes a été construite, à l'extérieur du village, sur la route secondaire qui suit le rail en direction d'Amqui.

Au centre du village, la rue Bouillon monte à l'église en passant devant **l'ancien poste d'incendie** reconnaissable à son beffroi qui double la hauteur de l'édifice. La tour servait au séchage des boyaux d'arrosage. Vient ensuite **l'ancien presbytère**: une construction de bois de deux étages et demi, au plan en «L», avec galerie sur trois côtés, deux escaliers, une ter-

rasse, des ornements en corniche, des lucarnes et des paratonnerres au toit.

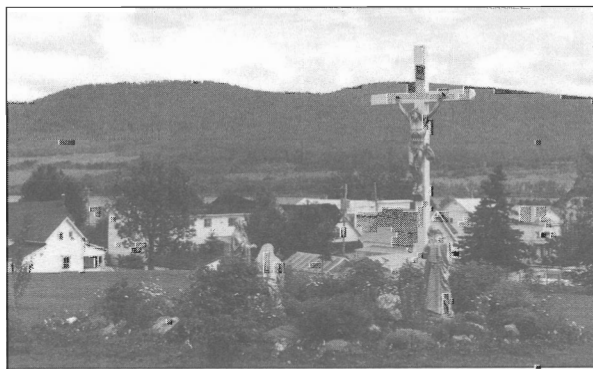
À côté, l'église paroissiale est plus récente. Elle a été érigée sur un soubassement bâti en 1935. Cependant, la construction de l'édifice remonte à 1955, soit vingt-

deux ans après l'incendie qui avait complètement détruit l'ancienne église de bois, recouverte de bardeaux. Le nouvel édifice est sans prétention comme les aimait l'abbé Alexandre Bouillon, curé de Lac-au-Saumon de 1907 à 1943, qui affirmait en 1925 en parlant de celle qu'il avait fait construire: «*Sans être un chef d'oeuvre d'architecture, l'église de St-Edmond était belle dans sa toilette neuve, d'autant plus qu'elle plaisait par ses justes proportions*»¹⁸. Comme une flèche décochée, il ajoutait: «*Certes l'on ne*



Ancien presbytère à Lac-au-Saumon (Gabriel Auclair, 1994)

pourrait pas en dire autant de certaines églises ornementées avec un goût capricieux au suprême degré». Quant à l'intérieur de l'église actuelle, il apparaît dégagé: la voûte est supportée par des arcs en ogive plutôt que par des colonnes. Devant l'entrée, l'arrangement **du calvaire-parterre** est particulièrement réussi.



Le calvaire face à l'église du village (Gabriel Auclair, 1994)

Au 50, rue De l'Église, l'école désaffectée abrite **la Société d'histoire et de généalogie de la Matapédia**. On peut y consulter des ouvrages d'intérêt régional ou généalogique. L'accueil est fait chaleureusement par

des bénévoles, préoccupés également de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine bâti. Depuis 1990, la Société publie périodiquement une revue intitulée **Chroniques matapédiennes**.

Le **cimetière** paroissial constitue notre dernière destination dans Lac-au-Saumon. Sur la gauche, la dépouille du curé Bouillon repose sous l'autel d'un sanctuaire particulier; sur la droite, appuyées contre des arbres centenaires, d'humbles stèles de bois continuent de tenir tête au temps. Le chemin qui sépare le cimetière mène à la colline où est logée **une chapelle** dédiée à Saint-Joseph. Construite en 1921, et scrupuleusement entretenue depuis, elle conserve son aspect d'antan. Le bâtiment se compose de trois volumes aux dimensions et fonctions différentes: la nef, le chœur et la sacristie. La partie avant est surmontée d'un clocheton à l'angle des quatre pentes du toit. Un pignon central donne de la hauteur à l'édifice. À l'intérieur, le maître-hôtel et la balustrade de communion délimitent toujours le chœur.

Plutôt que de redescendre par le cimetière, le visiteur devrait regagner la rue De L'Église en prenant à gauche le chemin qui arrive derrière la chapelle. Ce court trajet permet de passer devant **la Maison-mère** des religieuses Servantes-de-Notre-Dame-Reine-du-Clergé, une congrégation de femmes fondée en 1929 à Lac-au-Saumon. Une partie de l'édifice a longtemps servi d'hospice pour personnes âgées. Maintenant, les religieuses l'occupent seules. En face de l'entrée du couvent, le regard porte sur la montagne boisée du versant nord du lac. Notre second parcours thématique se termine sur cette vision apaisante qui fait oublier que tout n'a pas été dit au chapitre de la foresterie.

3) L'agriculture matapédiennne

«Il faut nous habituer à considérer comme de la vie rurale tous les métiers et les professions dont l'ensemble, avec l'agriculture, achève de donner à la paroisse quelque chose de maternel»...

Georges Courchesne, archevêque du diocèse de Rimouski, **Mandements et Circulaires**, vol. V, circulaire au clergé no 128 (24 février 1949): 220.

De Lac-au-Saumon à Amqui, le chef-lieu de comté, les versants de la rivière Matapédia demeurent accidentés. La route 132 et la voie ferrée remontent la vallée chacune de son côté en s'accommodant tant bien que mal de la configuration des lieux. Moins apparent dans cette zone, le fil conducteur de notre parcours transmatapédien tient toujours. Comme on le verra plus loin, les trois brins qui composent ce fil se rapprocheront à nouveau au coeur de la ville d'Amqui. D'ici là, vu depuis l'automobile, le train ou le canot, le paysage qui s'offre au voyageur en route vers Amqui dissimule ponctuellement la vocation agricole de l'espace environnant. Les terres cultivées cependant sont présentes partout dans les alentours. Un premier aperçu en est donné depuis le versant descendant de la montagne qu'il aura fallu gravir en longeant le terrain de golf d'Amqui.

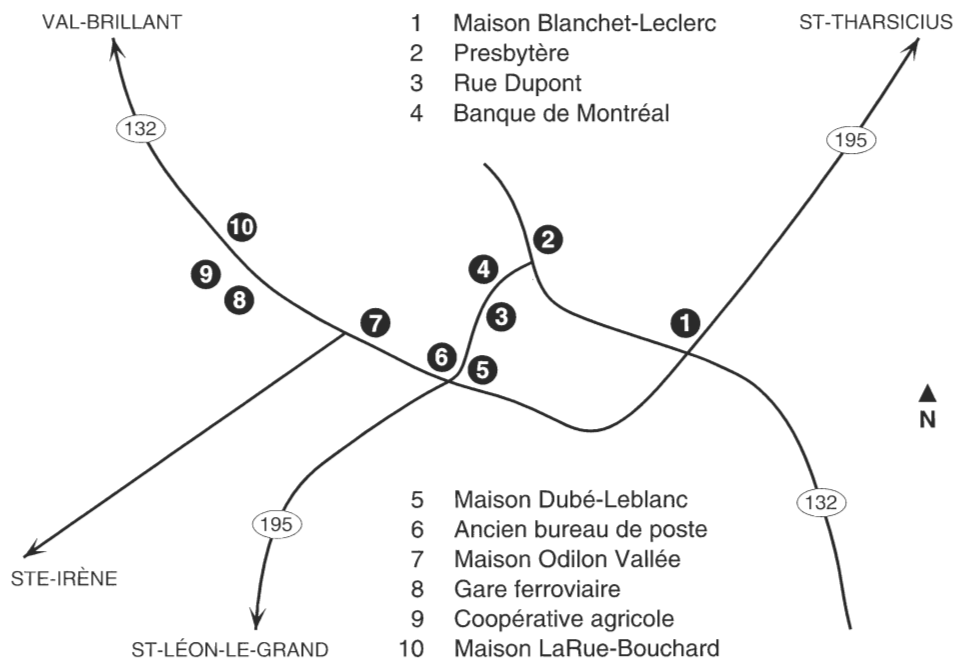
Le secteur renferme un important potentiel agricole dans les rangs qui entourent la ville d'Amqui et ceux qui occupent les plateaux des municipalités circonvoisines de Saint-Tharcisius, Saint-Alexandre-des-Lacs, Saint-Edmond et Sainte-Irène ou encore de Saint-Léon-le-Grand dans la vallée transversale de la rivière Humqui. Les productions laitières et bovines viennent aux premiers rangs des investissements et de l'occupation du territoire. De surcroît, elles sont bien structurées. À Lac-au-Saumon par exemple, on dénombre trois organismes de support à l'agriculture: le regroupement de producteurs de boeufs Bovin+, une association d'éleveurs de bovins de boucherie et le Syndicat de gestion agricole de la Matapédia. Amqui pour sa part compte la Société d'agriculture de la Matapédia dont les origines remontent à 1897 et la Coopérative agricole qui est en service depuis 1940: la première a pour mission de promouvoir l'agriculture de diverses façons notamment par des expositions et des concours; la seconde offre aux agriculteurs des services de meunerie, de sélection de graines de semence, de séchage et d'entreposage des grains, d'expédition d'animaux et de vente de machineries agricoles. Dans ce contexte, personne ne se sur-

prendra que l'agriculture qui se pratique ici soit des plus modernes.

Chercher des manifestations anciennes de l'agriculture matapédiennne s'avère plutôt difficile par le fait que la région ne dispose pas d'un centre ou site d'interprétation tel que ceux rencontrés lors des deux parcours thématiques précédents. Le patrimoine agricole existe sous différentes formes mais de manière diffuse. Ici et là, à l'orée des forêts souvent, de la machinerie obsolète repose sur le terroir même qu'elle a servi à cultiver. Ailleurs, quelques «pagées» ou sections d'une clôture faite de perches de cèdre sont conservées pour décorer la cour de la maison de ferme plutôt que pour délimiter comme autrefois les enclos de pâturage et les parcelles soumises à l'alternance des cultures et des jachères. D'un coup d'oeil, on constatera que les terres labourables se sont agrandies par l'enlèvement des clôtures et l'enfouissement des «dignes de roches», ces alignements de pierres des champs adroitement empilées. Par contre, en général, les familles terriennes conservent précieusement les photos de leurs bâtiments et équipements anciens ou encore certains instruments comme des rouets, séparateurs de lait par force centrifuge ou barattes à beurre manuelles qu'elles sortent des greniers pour l'exposition ou la foire agricole annuelle.

Sans point de chute bien déterminé, ce troisième parcours thématique se veut une invitation à découvrir le chef-lieu de la municipalité régionale de comté de La Matapédia et quelques localités rurales où la vocation agricole ou encore agroforestière apparaît typique. Les municipalités proposées sont situées sur la route 195 qui part de Lac-Humqui et Saint-Léon-le-Grand, au sud, pour se rendre à Saint-Tharcisius et Saint-Vianney, au nord, en passant par la ville d'Amqui. La Matapédia compte d'autres paroisses où l'agriculture prospère mais notre choix est dicté par le souci d'encourager le visiteur à s'aventurer sans crainte à l'extérieur du trajet de la route 132. Par ailleurs, le peuplement plus tardif des territoires situés à la périphérie, la volonté étatique de relocaliser les populations terriennes et l'acharnement populaire d'occuper tout l'espace habitable sont des aspects, présents dans le secteur, de l'histoire mouvementée des paroisses gaspésiennes affublées, dans les années 1960, de l'épithète bureaucratique peu élogieuse de «marginales».

Amqui



Amqui est le centre le plus peuplé et le chef-lieu de la municipalité régionale de comté de La Matapédia qui comprend au total 20 municipalités locales et cinq territoires non municipalisés. Les quelque 6 800 habitants de l'endroit forment environ le tiers de la population matapédienne. Au fil des années, Amqui est devenue une petite ville de province qui a cherché continuellement à raffermir les activités primaires et secondaires de son économie tout en sachant intensifier la fonction de services aux personnes et aux entreprises.

Le secteur industriel local a d'abord reposé sur la transformation des ressources forestières et agricoles. L'hydro-électricité y a contribué pour beaucoup au début du siècle. En 1910, la Compagnie électrique d'Amqui est fondée et un barrage hydro-électrique construit sur la rivière Matapédia en 1912 et 1913. L'électrification était fortement encouragée par celui qui fut curé de la paroisse de 1908 à 1949, l'abbé Nazaire Caron, lui-même actionnaire fondateur de la compagnie. À la première année d'opération, on

comptait quelque 700 ampoules électriques dans Amqui et on parlait d'étendre le service aux villages avoisinants.

Donnant sur le bassin formé par la retenue des eaux en amont du barrage, un moulin à scie employait une trentaine de personnes. Les opérations ont cessé au début des années 1930. Sont également disparues les cours à bois et scieries exploitées, jusque dans les années 1960, dans les limites mêmes du village ou à ses portes. L'industrie forestière de première transformation a quitté Amqui peu de temps après l'obtention de son statut de Ville en 1961.

À proximité du barrage, la Compagnie électrique d'Amqui avait construit en 1916 un moulin à farine mû par l'électricité. Il a été fermé en 1944 alors que la «moulange» était reprise par la Coopérative agricole. La vieille bâtisse a été démolie en 1983. Quant au barrage, il a cessé de produire de l'électricité en 1924 et il a été emporté par les eaux et les glaces au printemps de 1935. De ce premier complexe industriel, il ne reste aujourd'hui que des vestiges plus ou moins visibles en bordure de la rivière.

Ce sont les activités de transformation des produits agricoles qui ont assuré la relève économique du secteur d'Amqui. Avec elles, s'est dévelop-



Amqui en 1927 (Archives nationales du Québec, fonds de la Cie aérienne franco-canadienne, L10-9)

pée une kyrielle de métiers connexes tels que fromager, beurrier, laitier et fabricant de crème glacée; meunier, tanneur, cardeur et commerçant d'animaux. Les métiers pratiqués par des artisans, aidés de la famille, ont disparu avec la modernisation de l'économie pour être progressivement remplacés par des salariés des entreprises familiales, des coopératives et des grandes firmes industrielles.

Ainsi, en 1957, Auguste Ruest, un résidant d'Amqui, fonde la Laiterie de Choix et entreprend la production et la distribution du lait pasteurisé dans la région. Par la suite, sa compagnie prend de l'expansion en achetant une autre entreprise familiale d'Amqui, la Crémierie Unic. Il développe de nouveaux produits et étend son réseau de distribution à la partie est du Québec et au Nouveau-Brunswick. Dynamique, l'entreprise est demeurée familiale pendant 29 ans, soit jusqu'à son acquisition par Agropur en 1986.

Pour leur part, les agriculteurs se sont donné deux entreprises de type coopératif qui ont toujours, comme la précédente, pignon sur rue à Amqui. Il s'agit de la coopérative agricole fondée en 1940 sous l'appellation de Société coopérative agricole d'achat et vente de la paroisse d'Amqui et de la Coopérative laitière de la Matapédia mise sur pied en 1969 et rachetée en 1972 par la Coopérative agricole du Bas-Saint-Laurent qui deviendra plus tard Purdel.

Aujourd'hui, Amqui est à la fois ville de services et milieu rural fécond. Son noyau urbain héberge notamment l'administration municipale de comté et la Commission scolaire de la Vallée; le centre hospitalier et d'importantes résidences pour personnes âgées; des bureaux gouvernementaux et des cabinets privés de consultation ou d'affaires; un parc, un motel et un commissariat industriels. Dans sa zone rurale, on compte toujours une cinquantaine de fermes en production qui font d'Amqui la plus importante localité agricole de la Vallée. On y retrouve également un terrain de golf et un camping d'envergure qui contribuent à actualiser la signification du mot micmac «Amqui» comme «lieu où l'on s'amuse», quand celui-ci ne veut pas dire «lieu où l'eau s'amuse» en référence à la rivière qui traîne et perd son temps à chercher son chemin.

La ville est bâtie de part et d'autre de la rivière Matapédia dont les méandres, canalisés depuis peu par un mur de soutènement, ont conditionné l'organisation d'ensemble. En effet, le plan d'Amqui s'avère plus complexe que celui des municipalités limitrophes qui est généralement rectiligne. La configuration des lieux s'apparente plutôt à une toile d'araignée tissée à

partir du réseau routier divergeant d'Amqui vers les localités périphériques. Ainsi, chaque artère intermunicipale a donné naissance à un quartier et poussé l'étalement urbain dans des directions opposées.

Si la route 132 ne présentait pas tant de dangers pour les piétons, un arrêt serait tout indiqué devant le petit enclos funéraire de Frédéric Fournier, un jeune arpenteur noyé en 1831 lors de la construction du chemin Kempt. D'après l'auteur des **Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia** (1922), c'était une étape obligée sur la route Amqui-Lac-au-Saumon au début du siècle: «*Personne ne passe devant cet humble monument, sans s'y arrêter au moins un instant, pour évoquer le souvenir de l'infortuné Fournier*»¹⁹. Après l'accident, une complainte avait été composée par un poète inconnu et elle fut chantée autrefois par des générations de Matapédiens.

Le centre-ville

Pour notre part, nous proposons plutôt de s'arrêter d'abord au centre-ville. Celui-ci débute au premier feu de signalisation routière rencontré en entrant dans Amqui du côté de Lac-au-Saumon. Les limites du quartier-centre dessinent un triangle curviligne qui aurait pour base le segment superposé des routes 132 et 195 et pour sommet l'église paroissiale au coin des rues Desbiens et DuPont. Au feu, au lieu de prendre à gauche, le visiteur est invité à continuer tout droit. En s'engageant ainsi sur la rue Desbiens, il emprunte l'ancienne rue principale, celle de l'époque où Amqui était encore un village.

Au numéro 28 est située une résidence centenaire, **la maison Blanchet-Leclerc**. Elle est formée de deux maisons qui datent chacune du 19^e siècle, la petite étant la plus ancienne. À la grande est accrochée sur deux côtés une galerie couverte dont l'accès est rendu possible par un



La maison Blanchet-Leclerc (Gabriel Auclair, 1997)

escalier à plusieurs marches. En façade, le toit est percé d'une porte donnant sur un petit balcon surmonté d'un comble qui supporte une couverture en croupe. Le chambranle stylisé des portes et des fenêtres donne du cachet à l'ensemble. Un panneau d'interprétation fournit des informations sur son constructeur, Octave Blanchet, et sur Origène Leclerc, un commerçant d'animaux qui l'a habitée pendant plus d'un demi-siècle, à compter de 1928. Ce dernier était bien connu de tous les cultivateurs de la vallée de même que de la baie des Chaleurs à Gaspé et de ceux du nord du Nouveau-Brunswick.

Certaines maisons de la rue Desbiens conservent des marques de leur fonction commerçante passée: par exemple, une entrée à ras le sol, la hauteur et l'allure massive, une fausse façade. Plus avant, au coin des rues Desbiens et DuPont, un panneau d'interprétation renseigne sur les trois églises bâties successivement par les habitants de la paroisse. L'actuelle est toute récente. Elle a été construite sur les ruines de la précédente incendiée en 1984. Les trois escaliers monumentaux et le perron de pierre conservés témoignent de l'ouvrage colossal réalisé entre 1917 et 1922. La construction **du presbytère** remonte à la même époque. C'est un édifice de pierre et



Le presbytère d'Amqui (Gabriel Auclair, 1996)

de brique à deux étages et de forme rectangulaire que complète un pavillon d'angle au toit en ronde. Les six lucarnes triangulaires qui couronnent l'édifice, notamment celle qui surplombe l'entrée principale et la terrasse à l'éta-

ge, expose à la vue des passants le triangle mystique qui représente la Trinité dans la doctrine chrétienne. Dans les environs de l'église et sur la rue DuPont en face, la forme triangulaire revient souvent comme élément d'architecture. On l'observe au pied de la côte près du presbytère. Elle orne aussi la résidence pour

personnes âgées logée aux abords de la rivière. Les pignons en façade des toitures des établissements commerciaux de la rue en sont d'autres exemples. L'archétype cependant demeure le fronton de l'édifice de **la Banque de Montréal** sis au 62, rue DuPont. Délimité par la corniche et les rampants, le tympan est percé d'une lucarne qui découpe à son tour deux triangles rectangles. Une enseigne de la banque est attachée à la frise métallique qui coiffe, avec le fronton, la partie avancée de l'édifice de brique qu'occupe l'institution bancaire depuis 1930. La construction de ce bâtiment est antérieure à cette date puisqu'il abritait auparavant la Banque Nationale.

Le pont qui est à l'origine du nom de la rue DuPont porte maintenant celui du premier défricheur d'Amqui, **Marcel Brochu**. Dans le cadre des activités du centenaire d'érection canonique, en 1989, une plaque commémorative a été fixée sur un des piliers de maçonnerie. L'illustration de couverture de la monographie intitulée **Amqui, Cent ans à raconter, 1889-1989**²⁰ fait voir l'ancien pont en arc qu'empruntaient jadis, au même endroit, les voyageurs appelés à traverser la rivière Matapédia. Le dessin est de l'artiste amquien Raymond Bonin. L'original fait partie d'une collection de treize dessins présentant des scènes d'autrefois qui sont exposés à la bibliothèque municipale.

La rue DuPont est demeurée passante et commerçante. Toutefois, les modifications apportées aux constructions ont complètement transformé les devantures des anciens magasins généraux, ateliers d'artisans et autres fonds de commerce. À titre d'exemple, rien ne donne à penser que le premier hôpital de la Vallée logeait au numéro 10. C'était une maternité dont le personnel se composait, à l'ouverture en 1954, de cinq religieuses et de trois infirmières laïques: dans la seule année 1958, 338 enfants y sont nés²¹.

Le boulevard Saint-Benoît-Nord

À l'intersection du bout de la rue DuPont et de la 132, deux maisons retiennent l'attention. Elles ne sont pas situées sur la rue DuPont mais sur la route 132 qui porte ici le nom de boulevard Saint-Benoît-Nord. La première est cachée derrière les arbres au numéro 73. Il s'agit de **la maison Dubé-Leblanc**. Un panneau d'interprétation en trace les diverses utilisations depuis celle de magasin général au début du siècle, de résidence cosue, d'Unité sanitaire de comté et de foyer pour personnes âgées. L'aménagement paysager et l'immense galerie couverte, aux angles arrondis, contribuent à l'élégance du site.

Dans le secteur, la seconde maison qui nous intéresse porte le numéro civique 90. Cet édifice de brique rouge a abrité **le Bureau de poste** d'Amqui de 1932 à 1972. L'influence «Nouvelle-Angleterre» ou peut-être plus spécifiquement anglaise se remarque au plan légèrement rectangulaire de la construction d'origine, c'est-à-dire avant d'être agrandie, à la symétrie et à l'austérité des formes pointues et en saillie, à la corniche que découpent les fenêtres et à l'entablement de l'entrée centrale qu'orne un cadran circulaire. Un premier agrandissement de l'édifice a fait perdre l'équilibre initial; avec la seconde rallonge, c'est l'harmonie d'ensemble qui a été rompue.

Depuis l'ancien Bureau de poste jusqu'à la gare ferroviaire, le boulevard Saint-Benoît-Nord n'est habité que d'un seul côté. Les façades des maisons, généralement de commerce, donnent sur le chemin de fer alors que les cours arrières bornent la rivière Matapédia. C'est le cas notamment de la plus ancienne résidence d'Amqui. Située au numéro 154, **la maison Odilon Vallée** date justement de la période de la construction du chemin de fer au début de la décennie 1870. Elle se remarque par son toit à mansarde sur deux côtés, une cheminée centrale, deux fenêtres-lucarnes en façade et une galerie basse donnant accès à deux entrées principales soit celle de l'atelier du photographe et celle du salon de barbier.

Cette orientation des maisons n'est pas sans lien avec le transport ferroviaire dont l'importance fut cruciale pour le développement local. Les hôtels et pensions logés en face de la gare en rendent compte. À une certaine époque, on en voyait quatre côte-à-côte: au numéro 202-204, l'édifice de trois étages au toit plat et à la frise décorative a hébergé **l'Hôtel Bernier/Audet** de 1915 à 1941; au 210, **l'Hôtel Amqui/Langis** date de 1910: il a perdu sa longue galerie du troisième étage; quant à **l'Hôtel Gagnon** situé au 232, il n'a pas conservé son aspect d'antan mais il occupe un emplacement demeuré hôtelier depuis 1910; finalement, juste en face de la gare était aménagé en 1938 le Manoir Canadien qui fermera ses portes en 1963.

... deuxième immeuble à arborer avec fierté une grande enseigne au néon, après celle de son voisin, ce qui n'était pas sans donner un petit air de ville à ce bout de la rue principale où les hôtels et la gare provoquaient un va-et-vient beaucoup plus remarqué qu'ailleurs surtout à l'heure des trains.

Jacques Larocque, **Vie d'autrefois, un regard sur le passé, à l'occasion du centenaire d'Amqui, 1889-1989**, Amqui, éd. Ville d'Amqui, 1989, p. 88.



La gare de chemin de fer d'Amqui (Gabriel Auclair, 1994)

Quand **la gare de chemin de fer** s'est refait une beauté en 1986, elle en avait grand besoin. Son aspect extérieur avait été décrié, souvent vertement, comme en septembre 1962 dans le journal local par le médecin Guérette au moment même où il sollicitait un mandat à la mairie de la Ville d'Amqui: «*Si d'aventure, il vous arrive de sortir de l'hôtel un peu égrillards, et que la gare vous apparaît noire du toit au sous-sol, ce n'est pas nécessairement parce que vous êtes gris; c'est tout simplement la couleur que vient de prendre dernièrement cet étrange et miteux édifice*»²². Avec sa récente cure de rajeunissement dans les teintes pastel, la vieille construction de bois est redevenue un objet de fierté. Bâtie en 1904, cette seconde gare d'Amqui conserve sa vocation première et des formes caractéristiques dont les hautes fenêtres-lucarnes, une multitude d'équerres et un auvent qui court sur les quatre côtés de l'édifice: *Des lucarnes aussi grandes que les fenêtres du rez-de-chaussée, coiffées de toit à croupes, coupent la ligne du toit pour descendre presque jusqu'à l'auvent. Des équerres charpentées soutiennent l'auvent de l'avant-toit au niveau inférieur; d'autres plus fines supportent le toit supérieur*²³.

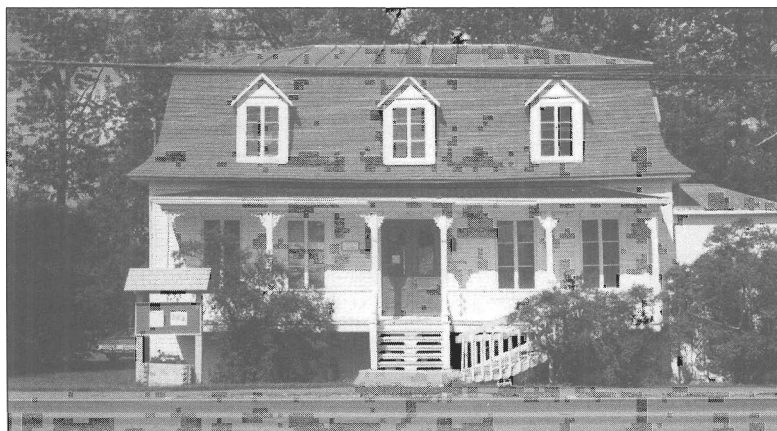
En face de la gare, de l'autre côté du chemin de fer, sont logées les installations de **la Coopérative agricole d'Amqui** qui n'a cessé de prendre de l'expansion depuis 1940. À proximité de celles-ci, depuis les années 1920 jusqu'à 1970 environ, se faisait le chargement des animaux de boucherie expédiés vers les abattoirs de Montréal. Les enclos servant au rassemblement des bêtes dans l'attente de l'embarquement ont été démolis.

Jacques Larocque remémore le «concert pour voisin» qui accompagnait toute expédition d'animaux par le train.

Veaux, vaches, moutons et cochons protestaient de l'exiguïté de leurs locaux; les uns entraînant les autres dans une sorte de cacophonie on ne peut plus ennuyante. Finalement, le «freight» de nuit arrivait avec sa locomotive toute essoufflée et après plusieurs «bang» plus ou moins retentissants, toujours proportionnés à l'habileté de l'ingénieur de la locomotive lors du raccordement des wagons de pulpe et des wagons d'animaux, le train repartait enfin, haletant... c'était maintenant calme, tellement calme qu'on pensait qu'il manquait quelque chose et aussi incroyable que cela puisse sembler... parfois on ne parvenait à se rendormir qu'après de longs moments.

Jacques Larocque, **op. cit.**, p. 302.

Non loin de la gare, au 246 Saint-Benoît-Nord, une dernière demeure retient notre attention. Il s'agit de **la maison Larue-Bouchard** qui servit, au tournant du siècle dernier, de résidence et de cabinet de médecin au docteur Larue et qui abrite toujours la clinique dentaire du docteur Bouchard. C'est une maison carrée au toit mansardé sur quatre côtés et percé de dix fenêtres aux pignons pointus. La galerie est, à la fois, fonctionnelle et esthétique: peu profonde, surélevée et recouverte, elle court devant la porte d'entrée et les quatre fenêtres du rez-de-chaussée sans pour autant couvrir toute la façade de la maison; la balustrade du perron, la rampe de l'escalier et les poteaux de galerie sont ornementés de boiseries chantournées.



La maison Larue-Bouchard (Gabriel Auclair, 1994)

Les paroisses rurales de la route 195

Entre les deux feux de signalisation qui délimitent le centre-ville d'Amqui, les routes 132 et 195 n'en font qu'une. Pour demeurer sur la 195, on doit emprunter soit la direction Saint-Léon en face de l'ancien Bureau de poste pour aller vers le sud et Lac-Humqui, soit celle de Saint-Tharcisus en entrant dans la ville pour gagner Saint-Vianney et éventuellement Matane du côté nord. Ces deux trajets permettent de découvrir des milieux agricoles et agroforestiers.

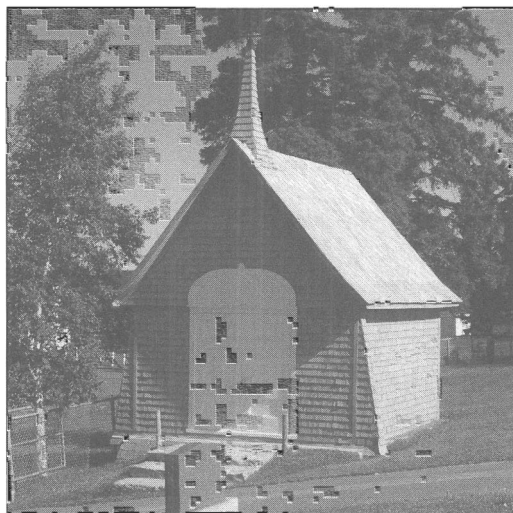
La 195 sud: Saint-Léon-le-Grand et Lac-Humqui

Sur le chemin de Saint-Léon-le-Grand, les exploitations agricoles se suivent le long de la rivière Humqui. Elles ont chacune leur histoire mais souvent moins connue que celle de la Ferme Paquet et frères dont les propriétaires se sont distingués en 1989 en remportant la Médaille d'or du Mérite agricole provincial. Ces Paquet s'étaient déjà fait remarquer comme les laitiers qui, de 1957 à 1973, ont continué de livrer à domicile un produit brut aux familles qui refusaient encore le lait homogénéisé.

La succession des terres cultivées conduit à la localité de Saint-Léon-le-Grand qui a été ouverte au peuplement au tournant du siècle et dont on disait déjà en 1936 qu'elle était la paroisse agricole modèle de la Matapédia²⁴. Elle comptait alors une beurrerie, propriété de l'entrepreneur Alphonse-Aldéric Nicole de Val-Brillant, et une petite scierie à laquelle était annexé un moulin produisant une moulée d'orge et d'avoine destinée aux animaux de ferme. En 1938, le Syndicat coopératif agricole nouvellement créé procéda sans tarder à l'acquisition de la beurrerie, à la construction d'une meunerie en 1944-1945 et, par la suite, au développement des services de quincaillerie et d'épicerie. La production locale de beurre s'est maintenue jusqu'en 1969 et les services aux agriculteurs ont été pris en charge par la Coopérative agricole d'Amqui en 1987. **La Quincaillerie Coop** est toujours logée dans l'ancienne meunerie dont on a conservé la tour-élévateur à grains jadis si caractéristique de ce genre d'industrie.

Au centre du village se trouve **l'église** construite entre 1926 et 1928. C'est un édifice de granit rouge de plus de 50 mètres de longueur, sacristie comprise. On remarquera les contreforts situés aux angles avant et entre les

fenêtres hautes des murs latéraux. À l'intérieur, les 12 statues qui trônent dans le chœur suscitent la curiosité. Elles représentent en fait les Apôtres. Dans le cimetière aménagé derrière l'église, **le charnier** est tout à fait particulier. C'est une petite construction de bois recouverte de bardeaux de cèdre peints en gris. En façade et tout en blanc, une porte à deux battants et panneaux décoratifs est surmontée d'un linteau ouvragé. Le pignon aigu que prolonge un mini clocheton et les rallonges en forme de contreforts lui donnent l'apparence d'une petite église.



Le charnier du cimetière de Saint-Léon-le-Grand (Gabriel Auclair, 1994)

De retour sur la route 195, toujours en direction sud, la poursuite de cette balade en milieu rural permet de remonter à la source même de la rivière Humqui, soit au lac dont la municipalité tire son nom. La colonisation des terres de la paroisse de Lac-Humqui est plus récente qu'à Saint-Léon. Celle-ci a pu être érigée canoniquement en 1907 tandis que l'autre a dû attendre 1919. Si la vocation agricole de Saint-Léon n'a jamais fait de doute, la proximité des chantiers de coupe de bois a forgé le caractère plus agroforestier de Lac-Humqui. Après 1960, cette municipalité, découpée dans la forêt à la limite de l'écoumène, a perdu beaucoup de sa vitalité initiale: la population a chuté rapidement de plus de la moitié, passant de 1 250 à environ 500, les départs étant encouragés notamment par une politique étatique d'«aide aux migrants» des milieux déclarés économiquement faibles. Ainsi, les rangs 8 et 9 ont été vidés de leurs occupants.

En 1973, un comité de citoyens a protesté énergiquement contre cette politique et en a exigé la suspension afin d'arrêter la saignée démographique. Depuis, les initiatives locales se sont multipliées, notamment au plan touristique, par la mise en valeur du lac et de ses berges. Plus récemment, les deux municipalités voisines ont créé la Société de la vallée de la rivière Humqui, un organisme de support aux activités propres à revitaliser ces communautés.

Au chapitre du patrimoine bâti, la municipalité n'est pas en reste, bien au contraire. Les infrastructures paroissiales d'origine témoignent du sens de l'esthétique et de l'organisation spatiale qui a prévalu au moment de leur mise en place. Au coeur du village, sur le même site, sont regroupés le cimetière et la salle paroissiale, côté lac; l'église et le presbytère, côté montagne; les bâtiments d'école et le Bureau de poste, alentour.

L'église, construite en 1919 et agrandie en 1938 par l'ajout d'une sacristie, et le presbytère (1920), que n'habite plus le curé mais une famille du milieu, continuent de former un ensemble harmonieux. Le recouvrement des murs extérieurs en pareils bardeaux d'amiante losange gris-blanc n'y est pas étranger. Le chambranle semi-circulaire des portes et fenêtres de même que la tour centrale légèrement en saillie en façade contribuent à la sobriété générale des lignes de l'église. Le presbytère en forme de «T» se veut davantage monumental avec ses deux étages et le carré principal monté d'un toit à quatre versants et au faitage plat; avec, en plus, une lucarne de côté, une terrasse à l'étage et une longue galerie d'angle couverte à laquelle donnent accès deux escaliers avec rampes. En face, les cadres pointus des ouvertures de la salle paroissiale rappellent son appartenance au patrimoine religieux local.

Tout autour, les paysages sont bucoliques. Le cimetière, logé en pente descendante vers le lac, se distingue par les ferronneries décoratives de la clôture, de plusieurs croix funéraires et du calvaire. C'est une aire de repos tout comme le parc municipal aménagé dans le voisinage en est une de tranquillité. Pour admirer le panorama et avoir une vue plongeante sur la vallée et le lac, le voyageur pourra gravir la route qui conduit aux rangs, derrière le village. Une visite à Lac-Humqui vaudra toujours le détour.

La 195 nord: Saint-Tharcisius et Saint-Vianney

Les localités de la 195 sud sont de la dernière vague de colonisation dans la Matapédia, celle qui a débuté après la Grande Guerre (1914-1918). L'organisation paroissiale n'a pas tardé cependant: Saint-Vianney a été érigée en paroisse religieuse en 1925; Saint-Tharcisius, en 1926. Leur évolution démographique se compare à plusieurs autres paroisses fondées à la même époque. Dans le cas de Saint-Vianney, la croissance fut rapide mais le recul hâtif et prononcé: la population du lieu n'aura jamais été aussi élevée qu'en 1930, avec 1 250 personnes, comparativement à 950 en 1960

et 610 en 1994. À Saint-Tharcisius, le nombre des résidants a diminué du tiers par rapport au maximum de 1 150 atteint en 1950.

En ces terres de colonisation, les débuts furent difficiles pour les arrivants comme le révèle ce témoignage, empreint de pathétique, relatant une expérience vécue à Saint-Vianney.

Mon père avait bâti le camp en bois rond. Il avait défriché, fait de l'abatis. Après, il a fait venir ma mère avec ses deux filles... Ils sont rentrés en bacagnole... mes petites soeurs suivaient en arrière avec des bottines blanches et des bas blancs à travers les brûlés. Ils se sont rendus jusqu'au camp avec les quelques objets de ménage. C'est de même que le tout a commencé. (...) C'est-à-dire ... notre histoire à nous-autres.

Claude Beaupré témoignant devant le juge Raymond Decary, cité dans Maurice Drapeau et Jean-Guy Gagnon, **Défaire la défaite!**, Rimouski, SAIREQ, 1982, p. 21.

Le défrichement des terres a donné lieu à un commerce de bois intéressant au point de détourner plusieurs colons de l'idéal des membres du clergé qui désiraient avant tout fonder des paroisses typiquement agricoles. La création des moulins à scie a précédé l'apparition des petites fromageries locales. Mais ces dernières ont dû rapidement fermer leurs portes quand la transformation des produits agricoles s'est modernisée. À leur façon, ces deux communautés sont demeurées terriennes: à Saint-Tharcisius, on parle d'une économie agroforestière tandis qu'à Saint-Vianney, les résidants comptent surtout sur la sylviculture et la transformation des produits de la forêt pour se procurer du travail.

Les deux localités sont logées au pied des hautes montagnes du centre de la Gaspésie. Pour s'y rendre depuis Amqui, il faut s'engager dans la rue de l'Hôpital et filer tout droit. La route donne accès à des plateaux découpés de ravins parfois profonds et le paysage demeure champêtre. Les édifices religieux constituent les principaux éléments patrimoniaux.

Dans le village de Saint-Tharcisius, **l'église de bois** date du début de la colonie. Construite en 1928, elle a été agrandie en 1947. Sa principale transformation réside dans la construction sur le côté d'une tour carrée percée de fenêtres et d'une porte. La tour est montée d'un clocher au toit à tourelle à pans qui remplace le clocheton initial installé au pignon de façade de l'église. Les murs extérieurs sont recouverts de bardeaux de cèdre peints en blanc. Dans le parc boisé d'à côté, une plaque commémorative rend hommage aux pionniers de la place.

À Saint-Vianney, la chapelle construite en 1922 a été démolie en 1944. Certains diront plutôt qu'elle a été abandonnée. Agrandie et transformée, la salle paroissiale était devenue **la nouvelle église** en 1943. Elle se reconnaît maintenant à ses seuls clochers. Sa grande simplicité n'a d'égal que **l'humble calvaire** du petit cimetière aménagé en retrait du village: un crucifix planté dans le sol est entouré de deux statues dont les socles sont également à ras de terre. Sur la montagne derrière, une immense croix de fer a été érigée en 1972 pour commémorer les cinquante ans passés depuis l'érection du territoire du canton Langis en «mission» religieuse.

4) Le tourisme matapédien

*À l'époque, l'automobile n'avait pas encore fait son apparition dans la Vallée. Seul le chemin de fer pouvait servir les fins du notaire Laberge. Il s'agissait pour lui de gagner du temps. Il avait donc obtenu des autorités ferroviaires la permission de voyager à toute heure du jour sur les convois de fret, dont le wagon des employés porte, comme on le sait, le nom de Vanne. Excellent observatoire: on voit aussi bien en avant qu'en arrière. La voie ferrée, on le sait aussi, suit les sinuosités de la rivière Matapédia. Spectacles uniques que ces levers et couchers de soleil, admirés du haut de notre poste. Dominique Laberge, «Présentation du sujet», Montréal, 14 novembre 1964, dans Marguerite Bélanger alias soeur Marie de Saint-Joseph-Jean, **Bibliographie analytique de la Vallée de la Matapédia**, Québec, s. éd., 1964, p. 4-5.*

Ce quatrième parcours thématique débordera à peine les limites d'origine de **la seigneurie du lac Matapédia** ou «Madapéguia», soit la distance approximative d'«une lieue de terre en profondeur tout autour dudit lac», tel que le stipule l'acte de concession signé le 26 mai 1694 par le comte de Frontenac, gouverneur du Canada sous le Régime français²⁵. Destiné au peuplement de la colonie, ce fief, pourtant, n'y a contribué significativement que cent ans après que celle-ci soit devenue britannique, en 1763. À la fin du 19^e siècle, le territoire initial de la seigneurie a fait l'objet du découpage d'une grande partie des localités d'Amqui et de Sayabec de même que de la presque totalité de Val-Brillant; le massif boisé situé au nord du lac est demeuré quant à lui non municipalisé.

De nos jours, on désigne sous l'appellation «seigneurie du lac Matapédia» un territoire réduit de moitié mais tout de même d'une étendue de 170 kilomètres carrés comprenant le lac, les îles qui en émergent et une vaste zone terrestre s'étendant approximativement du lac Malcom à Sayabec jusqu'à la route Labrie dans le rang Saint-Jean-Baptiste à Amqui. Même si seule la façade sud du lac demeure comprise dans les limites de la municipalité de Val-Brillant, celle-ci a senti qu'il lui revenait de marquer le tricentenaire de la concession de la Seigneurie. À cet effet, elle a fait mouler la plaque commémorative qui est fixée sur un gros bloc de grès marbré déposé à la halte routière située à l'entrée ouest du village. Il y est inscrit qu'on veut ainsi rappeler «*les 300 ans des origines royales de ce terroir*».

Trois cents années aussi s'écoulèrent avant que la Seigneurie ne redevienne une terre de la Couronne. Après avoir été donnée à Charles-Nicolas-Joseph Damours, alors âgé de trois ou quatre ans, la Seigneurie fut trans-

mise par successions et ventes multiples jusqu'à ce que le gouvernement du Québec l'achète en 1962. La jouissance privée de ce territoire ayant toujours irrité les résidants, le projet d'en faire un parc régional revenait constamment dans les discussions. C'est donc avec soulagement et espoir que la nouvelle fut publiée et reçue en novembre 1962.

Le gouvernement provincial vient de se porter acquéreur de la seigneurie du lac Matapédia. Ce parc deviendra un lieu historique, un terrain de chasse et surtout un centre de sylviculture où plus de 150 personnes de la région pourront travailler à la restauration forestière durant plusieurs mois par année.

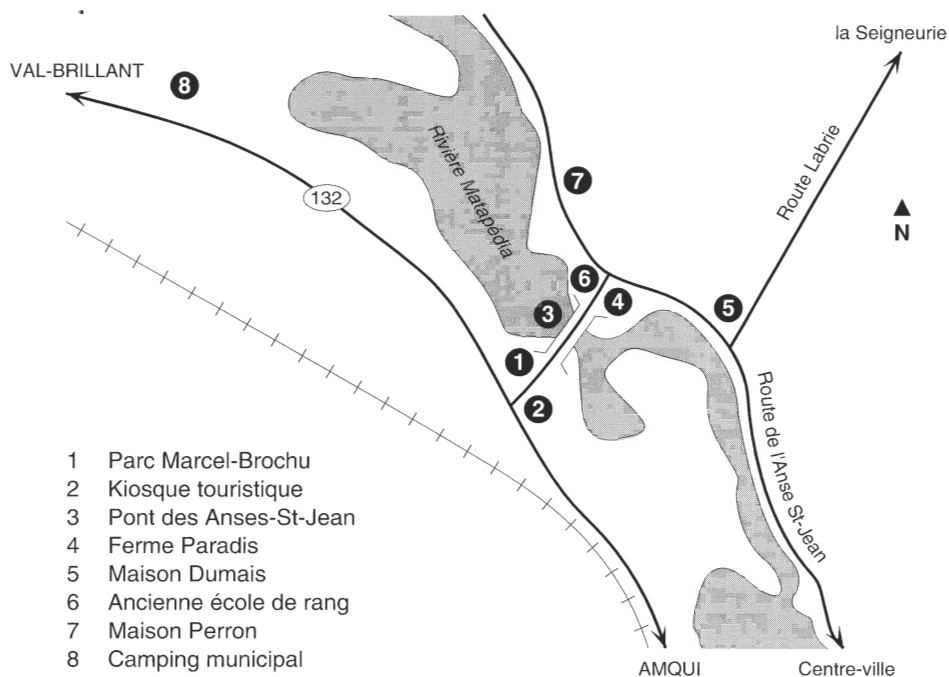
«La province a acheté la seigneurie du lac Matapédia» dans **L'Écho du Bas Saint-Laurent**, Rimouski, (14 novembre 1962): 12.

Depuis, la seigneurie du lac Matapédia fait partie du patrimoine collectif de la Vallée. Aujourd'hui, sous la gouverne de la municipalité régionale de comté, elle est devenue un parc récréotouristique où sont privilégiées les activités de plein-air telles les randonnées diverses et la baignade.

Les visiteurs intéressés par une grande promenade dans les limites premières de la seigneurie pourront facilement faire le tour du lac. Du côté nord, sur quelque 25 kilomètres, la route Soucy relie Amqui et Sayabec en donnant accès aussi à des sentiers et des plages, aménagés ou non. Du côté sud, la communication entre les deux mêmes localités se fait par la route 132, le chemin de fer et la voie d'eau que nous avons définis précédemment comme les trois brins indissociables du fil conducteur de nos parcours matapédiens. Depuis le milieu du lac ou encore du haut des promontoires localisés sur l'un ou l'autre de ses côtés, la vue panoramique réserve d'agréables surprises: «*Quel beau pays, quel beau pays, que le nôtre, me suis-je écrié cent fois en savourant ce délicieux spectacle*»²⁶.

Les visiteurs auront compris que les attraits touristiques de la Matapédia ne se limitent pas seulement au périmètre premier de la seigneurie même si la zone regroupe un camping classé cinq étoiles, un camp de vacances, deux marinas, trois parcs municipaux bordant le plus grand lac de la Gaspésie, etc. Bien au contraire, les cinq grands parcours matapédiens que ce texte propose sont autant de suggestions de circuits touristiques à caractère culturel ou récréatif. Le présent parcours a ceci de particulier qu'il se situe dans un territoire doublement historique par l'antériorité de sa concession sur les cantons avoisinants et la volonté de réappropriation de ce patrimoine collectif régional.

Le parc Marcel-Brochu et le rang Saint-Jean-Baptiste



En sortant d'Amqui par la route 132 Ouest, sans le savoir, on se trouve sur le rang 1 Est de la division cadastrale «seigneurie du lac Matapédia». Ce rang débute en fait au centre-ville sur la rue DuPont, plus précisément au pont Marcel-Brochu qui enjambe la rivière Matapédia juste en face de l'église. Ce nom du premier défricheur d'Amqui a aussi été retenu pour désigner le parc municipal qui constitue le point de départ de notre nouveau parcours.

Le voyageur qui remonte la vallée trouvera **le parc Marcel-Brochu** à environ deux kilomètres à l'extérieur de la ville en direction de Val-Brillant. C'est impossible de le manquer. Mais sait-on seulement ce qui attirera d'abord l'attention du passant? Peut-être le curieux bureau d'information touristique et les espaces de stationnement? Peut-être la grande statue en bois du défricheur au milieu du vert parterre? Peut-être les bancs publics, les aires de pique-nique ou le belvédère bordé d'arbres aux abords de la rivière? Peut-être encore le pont couvert ornementé de fleurs? À coup sûr, ce sont là les aspects du parc qui apparaissent en premier lieu.

C'est en y regardant de plus près que le caractère patrimonial du parc se révèle. L'architecture **du Kiosque touristique**, par exemple, est associée directement à l'histoire locale. En le dessinant, on a voulu souligner l'importance qu'a eu le chemin de fer pour le développement de la place. Cette construction neuve représente en fait **la première gare ferroviaire** bâtie en 1875 non loin de celle que nous avons visitée dans le parcours précédent. Avec ce toit en auvent soutenu par des équerres fixées aux murs extérieurs recouverts de planches à clins, on s'attend à voir la voie ferrée en arrière de la petite gare. Déception, la reconstitution ne va pas si loin. Le rail se situe plutôt en avant, de l'autre côté de la route 132.

Pour sa part, la statue rappelle **Marcel Brochu**, représenté en défricheur, mais plus connu à titre de gardien de poste du chemin Kempt, fonction qu'il a occupée à «La décharge du lac» de 1850 à 1867. À l'instar de Pierre Brochu, son père, installé au poste de «La tête du lac», à Sayabec, et de Jonathan Noble au relais dit «Les fourches», à Causapscal, sa tâche consistait à aider au transport du courrier et à porter assistance aux voyageurs qu'on imagine facilement apeurés pour ne pas dire égarés sur ce trajet sans fin de plus de 160 kilomètres reliant Grand-Métis sur le fleuve Saint-Laurent et Ristigouche dans la Baie des Chaleurs. Brochu est tellement isolé que lorsque son épouse décède en 1874, il transporte sa dépouille à 40 kilomètres de sa résidence d'Amqui pour la déposer au cimetière le plus proche, à Saint-Moïse.

Derrière, en retrait, le pont couvert porte le nom **de pont des Anses Saint-Jean** évoquant les petites baies formées dans les environs par les méandres de la rivière Matapédia. Pendant longtemps, on le désignait comme le pont chez Anthime Paradis, du nom du cultivateur qui résidait à proximité de l'autre côté de la rivière. Il a été construit en 1931 autant pour donner de l'ouvrage aux habitants affectés par la Grande Crise que pour faciliter le passage du rang 1 Est au rang 1 Ouest de la seigneurie. Non sans peine et après avoir été «décompté» plus d'une fois, le pont a surmonté les vicissitudes du temps et, surtout, l'augmentation continuelle de la lourdeur du transport routier. S'il a survécu depuis les années 1960, c'est par la seule opiniâtreté de personnes très sensibilisées aux valeurs patrimoniales et touristiques d'un bien culturel de ce type. Aujourd'hui, tous conviennent que le pont couvert constitue l'élément attractif le plus significatif du parc Marcel-Brochu tout en remplissant son rôle premier de lien entre les rives de la Matapédia.

De fait, le pont sert même de jonction entre deux zones patrimoniales qui se prolongent mutuellement, soit le parc qu'on vient de visiter et le **rang Saint-Jean-Baptiste** de l'autre côté. Contrairement à la 132, le chemin du rang 1 Ouest a conservé ses sinuosités d'antan dictées jadis par le cours de la rivière. Plusieurs éléments patrimoniaux se retrouvent le long de ce couloir qui s'étire jusqu'au pont Marcel-Brochu, au centre-ville. Du côté ouest de la rivière et de part et d'autre de la voie d'accès au pont couvert, une concentration d'habitations anciennes retient l'attention.

Sur la droite, au travers des constructions récentes, les bâtiments traditionnels de **la ferme Paradis** se reconnaissent facilement. Un vieux pont fait de pierres et de bois monte à la grange au-dessus de l'étable. Les deux grandes portes d'entrée de cette grange, comme d'ailleurs ses murs extérieurs, sont en planches de bois posées à la verticale. Des bardeaux devenus gris avec les ans recouvrent le hangar voisin. Au numéro 521, la demeure familiale s'apparente à la petite maison d'inspiration américaine avec son toit à deux versants droits et sa galerie couverte. Sous le garde-soleil, la façade est demeurée «bardoisée». Les Paradis tiennent feu et lieu sur cette terre depuis 1882.

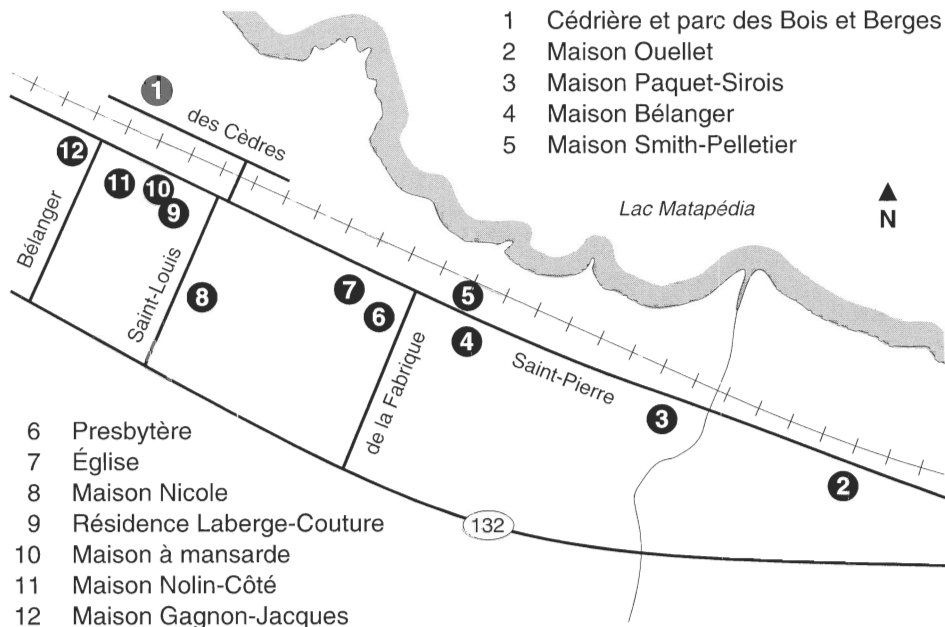
Quelque cent mètres plus loin, à l'intersection de la route Labrie qui mène à la Seigneurie, l'architecture de **la maison Dumais**, sise au numéro 494, témoigne de la même influence que la précédente. Elle a emprunté cependant à la maison rurale québécoise son toit légèrement cintré à la base et la cuisine d'été qui se démarque bien de l'ensemble. Les autres éléments de décoration sont une lucarne-fenêtre centrée en avant et une galerie qui ne protège que la porte d'entrée.

Sur la gauche à la sortie du pont couvert, l'habitation du 525 a été convertie en résidence individuelle après avoir servi **d'école de rang** de 1916 à 1962. Plus avant dans le rang, au numéro 544, **la maison Perron** occupe cet emplacement depuis 1901. Elle est parfois vue comme le modèle typique de la maison rurale québécoise, en raison peut-être de la cuisine d'été attenante. Pour le reste cependant et dans l'ensemble, c'est un bel exemple de la maison néo-classique américaine surmontée d'une lucarne-balcon²⁷. On reconnaîtra notamment le toit à deux versants droits, la symétrie des ouvertures, les planches verticales sur les arêtes des murs et la longue galerie couvrant la devanture des deux maisons. Le petit toit au-dessus du balcon de même que le recouvrement des murs en bardeau sont des

apports québécois tout comme les fenêtres à six carreaux de la grande maison ou à quatre de la petite qui ont été conservées jusqu'à récemment.

De retour sur la route 132 vers Val-Brillant, contigu au parc Marcel-Brochu, le Camping municipal d'Amqui accueille chaque été des milliers de vacanciers. Plusieurs s'y installent dans le but de se récréer sur les bords du lac et de la rivière Matapédia. D'autres l'utilisent comme point de chute pour visiter toute la vallée. Le parc Marcel-Brochu et le rang Saint-Jean-Baptiste de même que le parc régional de la Seigneurie lui sont redevables d'une partie importante de leur achalandage. Le contraire est également vrai. Sur la rive sud du lac, c'est le premier des trois endroits qui donnent un accès public au plan d'eau. Le second se trouve dans le village de Val-Brillant et le troisième à l'entrée est de Sayabec.

Val-Brillant



À Val-Brillant, la marina est située en face de l'église sur l'emplacement de l'ancien moulin à scie de la compagnie Fenderson. Le complexe industriel dont ce dernier faisait partie couvrait un terrain de 15 hectares en

bordure du lac. Des différentes installations de la compagnie, il ne reste qu'une des cinq maisons destinées aux employés et l'écurie où logeaient jadis des dizaines de chevaux affectés aux opérations forestières. **La vieille grange** demeure la seule manifestation tangible du patrimoine bâti de cette compagnie. Transformée en boîte à chanson en 1965, elle est devenue «La Cédrière» qui a accueilli les grands de la chanson québécoise pendant seize années tout en offrant une scène aux artistes de la région. Comme la marina, la grange rénovée fait partie maintenant des infrastructures récréatives **du parc des Bois et Berges**. Ce parc occupe la frange riveraine comprise entre la voie ferrée au sud et la halte routière qu'entretient la municipalité sur la route 132 à l'ouest du village. Les visiteurs y trouveront la plaque commémorant les trois cents ans de la seigneurie et des informations historiques avec photos à l'appui.

Dans le village, les maisons présentent une variété de styles architecturaux marqués souvent par l'influence américaine. Sur la rue principale, on s'étonnera peut-être de voir autant de constructions avec pignons sur la rue. Ce sont généralement des maisons familiales mais plusieurs ont déjà eu une fonction commerciale, même parmi celles qui n'ont pas la fausse façade destinée à masquer le pignon. À la hauteur de la rue Saint-Louis, quatre de ces constructions se côtoient à partir du numéro 17 Ouest: deux n'ont qu'un étage et sont parées d'une fausse façade; les autres ont chacune deux galeries superposées à l'avant.

Certaines encore sont des maisons à pignons multiples. Par exemple, au 98 Saint-Pierre Est, **la maison Ouellet** en compte trois: celui du



centre, muni d'une fenêtre, ressemble à une grande lucarne. Au numéro 26 Saint-Pierre Est cette fois, ce sont quatre pignons qui composent la toiture de **la maison Bélanger**: le pignon central à l'avant est percé d'une porte donnant sur un petit balcon.

La maison Bélanger

La maison à mansarde est plusieurs fois représentée. Les plus courantes disposent d'un toit à deux versants et demi-croupes donnant sur le chemin et la cour arrière. **La maison mansardée** du 27 Ouest fait exception par sa longueur et son orientation. Les fondations du mur sur la rue indiquent encore l'emplacement de l'ancienne entrée de la Banque Provinciale qui y a logé au rez-de-chaussée. Au début du siècle, le notaire Laberge en était le gérant. Il résidait dans la maison voisine reliée par une annexe en forme de pavillon. À l'étage au-dessus de la banque, ont été localisés pendant plusieurs années les bureaux de l'Association pour la protection des forêts de la Rive-Sud du Saint-Laurent que dirigeait l'ingénieur forestier Donat Brûlé.

Sur la rue principale, on dénombre aussi trois maisons à mansarde à quatre versants: **la maison Smith-Pelletier**, située au numéro 19 Est, **la maison Paquet-Sirois**, au 64 Est, et **la maison Gagnon-Jacques** du 37 Saint-Pierre Ouest. La première est plus que centenaire: Marie-Louise Smith est entrée dans cette maison en 1889 alors qu'elle n'avait que trois ans et elle y a vécu cent ans. La seconde est peut-être aussi ancienne: on sait qu'au début du siècle, une demoiselle Augusta Paquet y tenait une hôtel avant d'épouser, dans les années 1920, à l'âge de 60 ans, celui dont le nom est parfois associé à la maison, le chef de gare Aurèle Sylvain. La troisième servit de résidence familiale à deux générations de Gagnon pendant une trentaine d'années. On remarquera que ces maisons ont été agrandies en respectant le style mansardé, sauf celle des Smith qui présente des différences importantes aux galeries et aux fenêtres.

Les toits à quatre versants droits sont également répandus. Deux habitations de ce genre se distinguent particulièrement des autres. **La résidence Laberge-Couture**, érigée au 25 Ouest, constitue une adaptation de la maison monumentale anglaise à deux étages. La devanture est parée d'un véritable porche, à portes vitrées, pilastres et fronton, surmonté au deuxième étage d'un perron à la rampe en fer forgé et d'une porte à simple battant. Au niveau des combles, la ligne du mur avant se prolonge sous un pignon central assez élevé pour y loger une cinquième fenêtre à peine plus petite que les autres qui ornent la façade. Pour coiffer le tout, des lucarnes sont aménagées sur les versants opposés du toit.

Le toit **du presbytère** construit en 1916 comporte également quatre versants montés chacun d'une lucarne-fenêtre. À la base du toit, une corniche denticulée donne à l'édifice de brique un style classique que renforce la colonnade en péristyle de la longue galerie. En 1996, le presbytère a été

acquis par la Caisse populaire locale dans le but d'y installer ses bureaux. Les transformations prévues affectent surtout l'intérieur de la bâtisse et les jardins alentour.

Construit quatre années après son arrivée dans la paroisse en 1912, ce presbytère a été occupé par le curé Michaud durant les 42 ans qui ont suivi. À sa retraite en 1954, l'abbé s'est installé dans la grande maison à lucarne-balcon du 33 Saint-Pierre Ouest, **la maison Nolin-Côté**. Cette maison n'a pas beaucoup changé depuis, si ce n'est que les fenêtres des deux autres lucarnes de façade ont été agrandies par le bas, jusqu'à la couverture de la galerie, en découpant la ligne du toit. Les 14 colonnes de la galerie qui ceinture trois côtés de la maison rappellent l'architecture du presbytère.

Dans le genre des constructions munies d'une grande galerie et d'un balcon, **la maison Nicole** du 11 Saint-Louis constitue un bel exemple. En façade, le plancher de la galerie se situe une marche au-dessus du sol; sur le côté droit, deux petits escaliers, dont un avec rampes, permettent d'y prendre pied. Vers l'arrière, la galerie couverte se transforme en un solarium formé de 64 vitres. Quelques fenêtres à carreaux multiples subsistent: à l'étage, une d'elles en compte 24; à l'angle avant droit, les deux petites fenêtres en ont chacune trois de large et cinq de haut.

De toutes les constructions de la place, aucune ne pourra égaler **l'église** au plan architectural. Le curé Michaud qui l'a fait bâtir, entre 1914 et 1916, la décrivait en des termes empreints d'un orgueil certain.

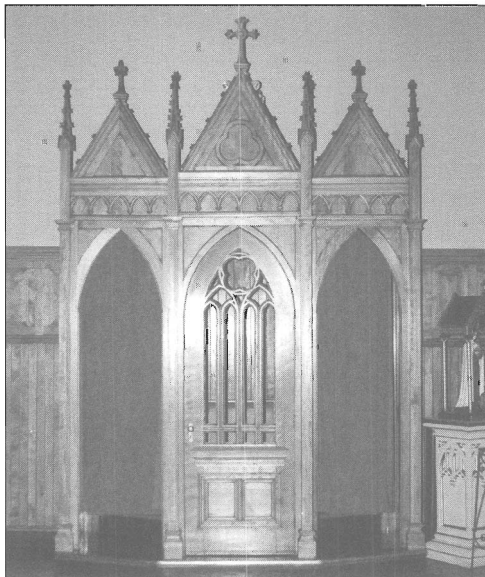
Une vaste église de pierre de carrière d'une longueur de plus de deux cents pieds, beau monument d'architecture gothique primaire, mire ses deux flèches d'argent dans les eaux du grand lac. La pureté de ses lignes, l'harmonie de ses proportions et l'élégance de ses flèches la font considérer à bon droit comme la plus pure expression du gothique dans notre province.

J.-D. Michaud, **op. cit.**, p. 23.

À l'extérieur, on remarquera, sous les clochers, les deux tours percées de plusieurs ouvertures, circulaires ou ogivales, renforcées aux angles par d'imposants contreforts. Dans le cordon d'un des contreforts de la tour est, se trouve la pierre angulaire de l'édifice. Elle se reconnaît aux deux croix qui y sont gravées. Au-dessus de la porte centrale, la façade de l'église est ornée d'une grande rose à neuf verrières qui se renouvellent aux rosaces

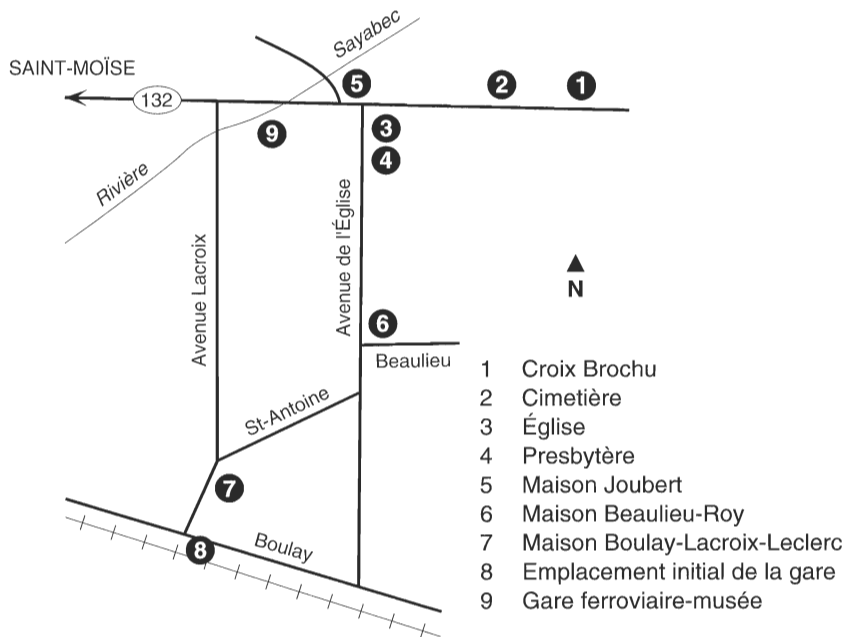
des deux bouts du transept. Sur le toit, une flèche montée d'une croix a été installée à la croisée du transept et de l'axe de l'église. Derrière l'édifice, curieusement, une porte en ogive est murée avec des briques. Ouverte, elle déboucherait sur le déambulatoire derrière le maître-autel.

L'intérieur de l'église a été parachevé et décoré en 1929-1930, soit treize ans après la construction de l'édifice. En entrant, le visiteur est souvent impressionné par l'effet de verticalité que les hautes colonnes créent en dessinant trois nefs. En baissant les yeux, on découvre de véritables oeuvres d'art. Ce sont les pièces de menuiserie qui meublent l'espace et les boiseries multiformes qui le décorent: les bancs avec dossier et agenouilloir, l'escalier en colimaçon de la chaire, les quatre confessionnaux stylisés, la clôture du choeur et les balustrades de communion installées devant les nefs et les chapelles du transept. Dans le jubé nord, l'orgue Casavant acheté en 1912 a été conservé de la première église²⁸. Sous l'un des jubés latéraux, un escalier descend à une chapelle mortuaire désaffectée depuis la translation, en 1941, des restes des deux premiers curés de la paroisse.



*Le confessionnal de l'église de Val-Brillant
(Gabriel Auclair, 1994)*

Sayabec



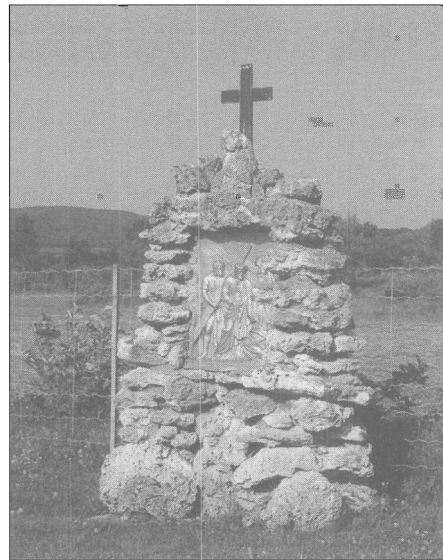
Elles sont nombreuses les manifestations du patrimoine religieux matapédien qui agrémentent le séjour des visiteurs. Parmi celles-ci, des gens vouent une affection particulière aux croix de chemin tel Pamphile Lemay au 19^e siècle: *«Nos pères ont planté, de distance en distance, de hautes croix de bois qui sont nos parchemins. Elles sont là, toujours, sous l'azur ou l'averse, (...) On les remet debout quand le temps les renverse»*²⁹. Il n'y a pas si longtemps, on les saluait encore en passant devant. Un geste répété souvent car on en voyait partout comme le rappelle un poète de Sainte-Marguerite.

La croix du grand rang près de l'ancienne école... La croix du rang 6... s'élevait sur un coteau ... La croix du rang 7, dressée au pied de la colline... La croix du rang 8... élevée comme une reine et une maîtresse... Les croix plantées chez nous... Partout, même dans Lavérendrye et au Ruisseau-Creux ...veillaient sur la colonie...

Charles-Eugène Otis, «*Nos croix de chemin*» poème dans Comité du Cinquantenaire de Sainte-Marguerite, **Sainte-Marguerite-Marie, 1928-78**, s.l., Lithographie Jean Bélanger inc., 1978, p. 183.

Celles qui demeurent ont souvent une histoire³⁰ singulière: **la croix de la Branche Nord** à Lac-Humqui, **la croix Morneau** à Saint-Tharcisius, **la croix Gauthier** à Sainte-Irène, **la croix Saucier** à Val-Brillant sans oublier toutes les autres plantées aux limites des paroisses, sur une île, une montagne. La plus ancienne de toutes demeure sans doute **la croix Brochu** de Sayabec. Elle a été érigée en 1875 sur la terre de Pierre Brochu, le premier colon de la Vallée, par l'épouse qui lui a survécu, Marcelline Dumas. Une première croix de bois a tenu 70 ans; son souvenir perdue avec l'actuelle qui en compte déjà plus de 50. On la voit en bordure de la route 132, côté lac, non loin **du parc Pierre-Brochu** aménagé à l'embouchure de la rivière Saint-Pierre. Ce parc est muni d'un débarcadère qui donne un accès public au lac.

Non loin de là, le cimetière de Sayabec recèle des éléments du patrimoine religieux qui sont de toute première importance dans la Matapédia. **Le chemin de la Croix et le calvaire**, installés en 1928 à l'ouverture du cimetière, forment un ensemble bien particulier. Chacune des quatorze scènes est représentée sur une plaque métallique de couleur or bronze encadrée d'un amoncellement de pierres surmonté d'une croix de bois noirci. Un «*groupe de Calvaire sans «Marie-Madeleine»*»³¹ est de même facture. La beauté des pièces réside en partie dans l'aspect de la pierre «*composée de cendres, de*



Station du chemin de la Croix (Gabriel Auclair, 1996)

graviers et contenant tantôt de la lave, tantôt du basalte qu'on trouve en Islande»³².

Au centre du village, **l'église** borde la route 132 devenue le boulevard Joubert Est. Elle a été construite en 1903 et reconstruite en 1930-1931, soit deux ans après avoir été détruite par un feu qui n'avait laissé debout que des murs de pierre noircis. Longiligne, sans transept ni contrefort, l'édifice est orienté est-ouest comme sous le Régime français. À l'intérieur, reliées à mi-hauteur par des travées et à la voûte par des arcs en plein cintre, plusieurs colonnes-piliers délimitent trois nefs au sol et deux à l'étage. La grande particularité de cette église réside dans ses vitraux installés au moment de la reconstruction. Ils décoorent toujours la presque totalité des nombreuses fenêtres. Plusieurs de ces vitraux sont photographiés dans un volumineux album des familles sayabécoises³³ publié en 1996, deux ans après le centenaire d'érection canonique de la paroisse. Les auteurs de cet album en ont fait coïncider la parution avec le centenaire d'arrivée de l'abbé Joseph-Cléophas Saindon, curé de Sayabec de 1896 à 1941.

Le presbytère s'inscrit également dans le patrimoine religieux de la paroisse. Construit en 1922, c'est un bel édifice de brique de deux étages, monté d'un toit à quatre versants, couronné d'une hampe et d'une clôture dont ne subsistent que les poteaux de coin. L'imposante galerie couverte du bas, accrochée sur deux côtés et demi, donne du volume à la bâtisse. La galerie du haut est coiffée d'un toit à deux rampants et corniche très saillants. Les colonnes, disposées par jeu de deux, en bas et en haut, renforcent l'impression de pesanteur.

Dans les différentes rues du village, les maisons sont généralement coquettes et plutôt bien retapées, même les anciennes et les plus humbles. Étrangement, le chic et le délabrement se côtoient assez souvent pour être remarqués. À l'été 1996, par exemple, l'ancienne résidence de Miville-Dechêne, médecin de 1901 à 1946, était littéralement en ruine après avoir été longtemps l'une des plus belles maisons de la rue de l'Église. Dans l'album des familles publié en 1996, on sent pourtant toute la fierté des gens de Sayabec pour la «maison familiale ou paternelle»; souvent, la photo de la maison accompagne celle des parents et des enfants.

Ceci dit, trois maisons retiennent d'abord notre attention en raison de leur parenté architecturale et du fait que certains de leurs propriétaires ont occupé, à une époque ou l'autre, la charge de maire de Sayabec. Ces maisons ont toutes trois deux étages, un toit à quatre versants et une galerie

couverte sur au moins deux côtés. À l'apparence, elles se distinguent par des couleurs et des revêtements extérieurs différents mais ce sont surtout les ornements aux toitures et aux galeries qui les singularisent.

La maison Joubert, sise près de l'église, au 1 boulevard Joubert Est, est devenue la propriété de Louis Philippe Joubert en 1899, un an à peine après sa construction. Sa fille, Blanche Joubert-Perreault, a habité depuis l'âge de un an et demi jusqu'à 96 ans la maison de celui qui a été maire du village



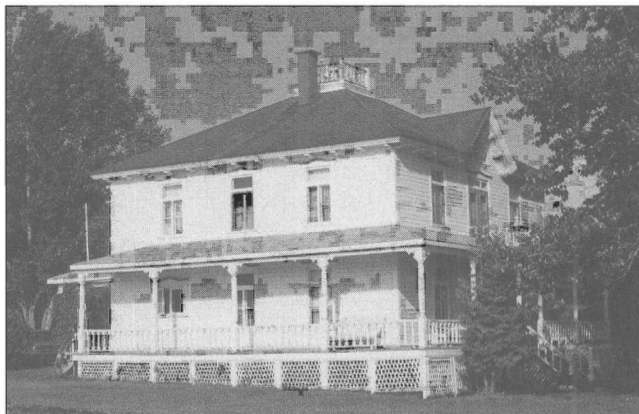
La maison Joubert (Gabriel Auclair, 1995)

durant plus de 20 ans (1917-1923, 1927-1931 et 1932-1945) et qui a donné son nom à la rue. Revêtu du traditionnel bardeau de cèdre, ses moulures placées dans le haut des poteaux de la galerie en constituent la principale décoration.

La maison Beaulieu-Roy, au coin des rues Beaulieu et de l'Église, aurait été construite par le docteur Beaulieu qui pratiqua la médecine à Sayabec de 1915 à 1950. Cependant, c'est un autre occupant, le docteur Langlais, qui fut maire de la municipalité dans les années 1950. Plusieurs détails de la galerie forment autant d'éléments de décoration dont le limon de l'escalier avant, les «X» à travers les barreaux de la galerie, la base élargie et le chapiteau des colonnes carrées, les deux frontons devant les entrées. On remarquera, de plus, qu'une lucarne et des épis de faîtage ornent le toit.

La maison Boulay-Lacroix-Leclerc, située au numéro 23, à l'intersection des rues Saint-Antoine et Lacroix, a abrité trois générations de maire: Herménégilde Boulay, maire de la paroisse en 1896-1897, fut également député fédéral du comté de 1911 à 1917; Alphonse Lacroix, premier magistrat du village à deux reprises entre 1945 et 1955; Jean-Marie Leclerc, le premier maire élu après le regroupement, en 1982, des municipalités du village et de la paroisse qui étaient indépendantes depuis 65 ans. Le

numéro civique situe la maison sur la rue Saint-Antoine, au nord, alors que la façade initiale débouche plutôt sur la grande cour qui jouxtait naguère la rue Boulay, au sud. La maison faisait donc face à la gare ferroviaire où le même Boulay a travaillé comme premier chef de gare à compter de 1882. Les composantes de «l'ancienne» façade s'apparentent à celles du presbytère mais dans des lignes plus délicates. On remarquera les grandes portes d'entrée vitrées sur la galerie et le balcon, un pignon qui loge une fenêtre en demi-cercle au lieu du toit en fronton et une pareille clôture de faitage. À signaler également les pièces de bois ouvrées qui décorent le chambranle des hautes fenêtres et le dessous des larmiers.



La maison Boulay-Lacroix-Leclerc (Gabriel Auclair, 1996)

Sur la rue Boulay, **la gare** a disparu, elle qui avait été

le point d'attraction le plus important, après l'église: Les trains circulaient régulièrement... Les voyageurs avaient un beau choix d'horaires... Toute la marchandise des magasins passait par la gare... les billets s'y vendaient jour et nuit et la télégraphie assurait la diffusion des... bonnes et mauvaises nouvelles...

Comité du centenaire, **Je vous raconte Sayabec**, op. cit., p. 131.

Identifiée gare ferroviaire patrimoniale, elle a d'abord été transférée à la municipalité puis déplacée dans le parc situé en face de l'église. On se propose de lui donner une nouvelle vocation notamment en y aménageant un musée dédié au caporal Joseph Keable et aux autres soldats sayabécois morts à la guerre de 1914-1918.

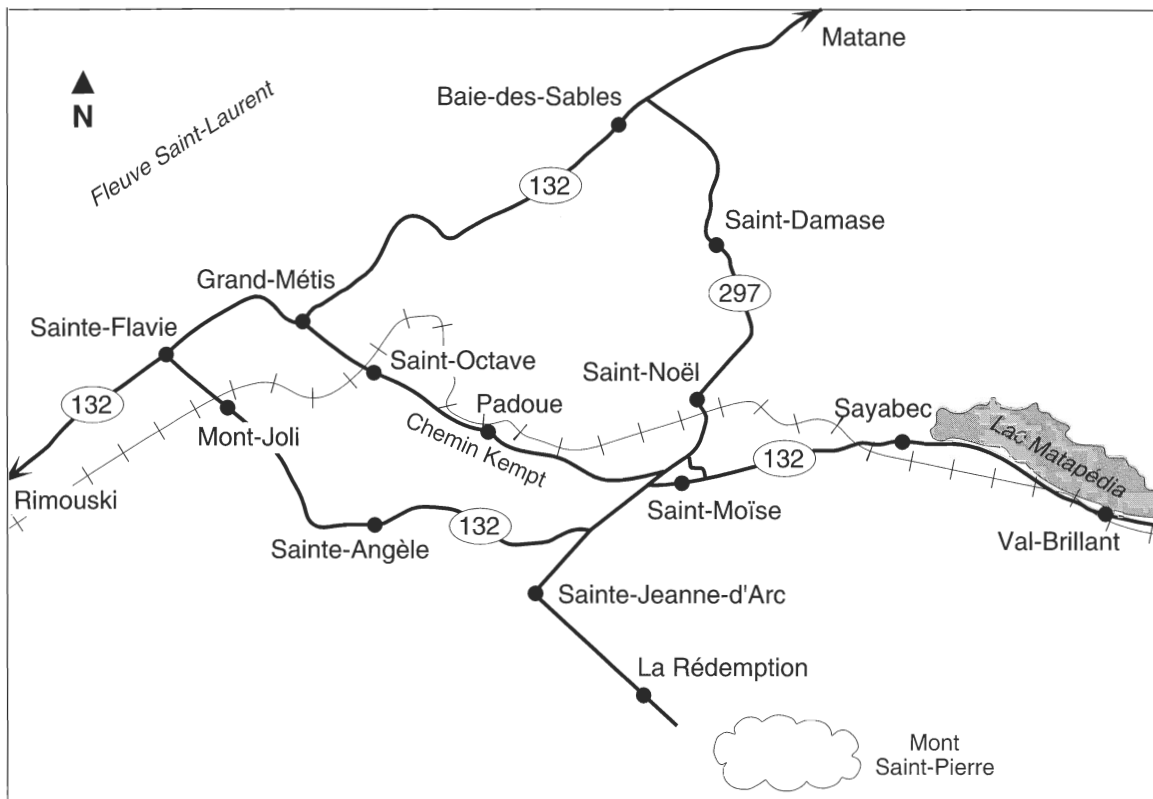
D'autres formes du patrimoine sayabécois présentent également de l'intérêt pour les touristes. Une promenade dans la campagne environnante, par exemple, conduit à découvrir l'entrée ouest de la Seigneurie, les terres

cultivées et les bâtiments de ferme de la partie la plus évasée de la vallée, la pourvoirie du lac Malcom située dans le rang du peuplement initial de Sayabec et les deux rivières qui drainent le haut du bassin versant vers la tête du lac Matapédia, soit la Saint-Pierre et la Noire. Cependant, en sortant du village, les trois brins du fil conducteur des parcours matapédiens suivis jusqu'à maintenant se croisent une dernière fois puis se séparent pour de bon: la route 132 Ouest prend la direction de Saint-Moïse; le chemin de fer et la rivière Noire, celle du lac Saint-Noël. En poursuivant sa route, le voyageur, quant à lui, remontera à la source du peuplement de la Vallée.

IV-
La Matapédia

**5) Le berceau de la Vallée
De Saint-Moïse à Sainte-Angèle**

Louise Roy

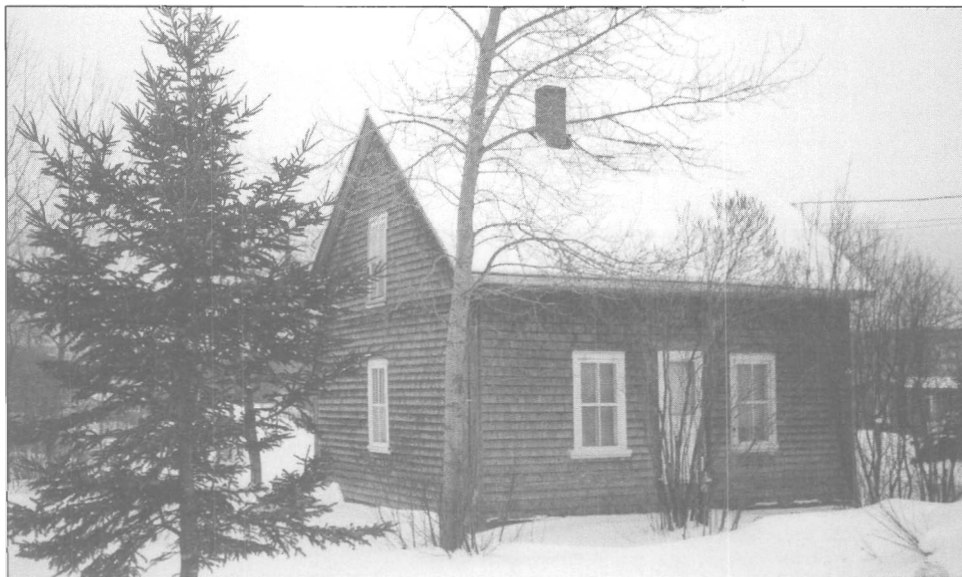


Voici venir le terme de cet itinéraire gaspésien et matapédien, nous atteindrons bientôt le bassin de la rivière Mitis qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Grand-Métis. Précédemment, vous aurez constaté, comme l'abbé Jean-Baptiste Beaupré qui publiait sous le pseudonyme Lambert Closse, que la colonisation de la Vallée

C'est l'histoire des trois routes qui, successivement, ont percé l'immense forêt s'étendant des paroisses du Bas-Saint-Laurent aux postes du Nord du Nouveau-Brunswick ou de la Baie des Chaleurs: Le chemin Kempt, le chemin Matapédia, le chemin de fer Intercolonial.

L. Closse, *Un site enchanteur de la Vallée de la Matapédia*, Causapscal, 1928, p. 8.

Cette l'histoire est aussi celle de l'établissement des compagnies forestières qui, à partir de 1881, ont fait partie du paysage matapédien. Mais, notre désir étant que vous vous souveniez des gens d'ici, et comme le **peuplement** s'est effectué d'abord par le côté nord-ouest de la Vallée, nous attirons l'attention sur ce thème dans le secteur qui va de Sayabec à Sainte-Angèle en passant par Saint-Moïse, paroisse considérée à juste titre comme le berceau de la Vallée.



Une modeste maison à Sainte-Angèle qui aurait servi de résidence au curé de Padoue (Louise Roy, 1994)

Le peuplement de la Matapédia s'est effectué en trois temps en débutant dans le présent secteur (voir le tableau). Le premier épisode se situe entre les années 1860 et 1910, et à quelques exceptions près, le territoire occupé correspond aux basses terres de la vallée. Le second se déroule entre 1912 et 1926, alors que la population s'établit sur les plateaux. Les années 1930 et la Grande crise marqueront l'ultime extension du peuplement avec la fondation des paroisses situées plus loin dans l'hinterland.

En quittant Sayabec en direction de Saint-Moïse, on perdra de vue les usines de transformation du bois de même que la voie ferrée et le cours d'eau qui ont facilité la pénétration de la Vallée au siècle passé. Le patrimoine bâti n'en est pas moins évocateur. Il faut bien observer l'aspect de plusieurs maisons situées près de la route principale. Plusieurs datent de l'époque de la colonisation. À leur manière, elles témoignent de l'occupation du territoire au début du 20^e siècle et des activités agro-forestières des familles qui y ont résidé. Nous vous proposerons de les observer de façon plus sécuritaire dans Sainte-Angèle où se retrouve un alignement de «maisons de colonisation», sur l'ancienne rue principale, au coeur même du village.

Érection canonique et civile des paroisses de la Vallée de la Matapédia, et les étapes de colonisation, 1870 à 1965

Paroisses/municipalités	Érection canonique	Érection civile
1^e vague de colonisation		
Sainte-Angèle	1868 (juillet)	1869 (mars)
Saint-Alexis	1870 (septembre)	1871 (août)
Saint-Moïse	1873 (avril)	1874 (février)
Saint-Damase	1884 (mars)	1884 (septembre)
Val-Brillant	1889 (septembre)	1890 (août)
Amqui	1889 (octobre)	1890 (mai)
Sayabec	1894 (novembre)	1895 (avril)
Causapscal	1896 (novembre)	1897 (mars)
Matapédia (Saint-Laurent)	1903 (mai)	1904 (novembre)
Lac-au-Saumon	1907 (janvier)	1907 (août)
Saint-Léon-le-Grand	1907 (décembre)	1908 (avril)
Routhierville (Assemetquagan)	1908 (mission)	
Saint-André	1909 (juin)	1909 (septembre)
Sainte-Florence	1910 (mars)	1910 (septembre)
2^e vague de colonisation		
Saint-Antoine-de-Padoue	1912 (juin)	1912 (juin)
Lac-Humqui	1919 (mai)	1920 (avril)
Albertville	1920 (mai)	1920 (avril)
Sainte-Jeanne-D'Arc	1920 (novembre)	1921 (mai)
Saint-Cléophas	1921 (janvier)	1921 (mai)
Saint-François-d'Assise	1923 (octobre)	1924 (juillet)
Saint-Jean-Baptiste-Vianney	1926 (mai)	1925 (octobre)
Saint-Tharcisius	1926 (mai)	1937 (décembre)
3^e vague de colonisation		
Sainte-Marguerite-Marie	1931 (septembre)	1956 (décembre)
Saint-Fidèle (fermé en octobre 1974)	1946 (octobre)	-
Sainte-Paula	1948 (octobre)	1949 (juin)
Sainte-Irène	1948 (mars)	1948
La Rédemption	1948 (mars)	1955 (décembre)
L'Ascension	1949 (août)	1940 (avril)
Saint-Noël	1951 (octobre)	1945 (mai)
Saint-Alexandre-des-Lacs	1965 (janvier)	1923

Saint-Moïse

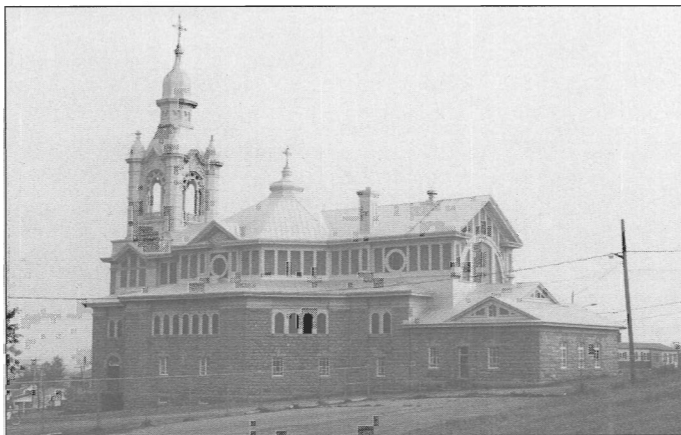
La paroisse de Saint-Moïse a été érigée en 1873 et on la surnomme le «*berceau de la Vallée de la Matapédia*». Lors de son passage en 1895, Arthur Buies fait mention de deux scieries. On attribue son développement au commerce du bois.

On peut dire que pendant plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'en 1925, c'est l'industrie du bois qui occupe le premier rang. Après cette date, les bûcherons commencent à s'éloigner de leurs foyers pour se procurer du travail. Vers 1936, il y a un retour à la terre, beaucoup de colons vont s'installer dans les rangs.

Centenaire de Saint-Moïse, 1873-1973, p. 35.

À Saint-Moïse, la vaste et massive église en pierres de carrière qui en impose par sa localisation sur un promontoire domine le village. En consultant les archives de l'Évêché de Rimouski, on apprend que la première chapelle de Saint-Moïse, construite en bois, est vite devenue désuète: compte tenu de l'augmentation de la population, (1 433 habitants en 1914) la construction d'une église plus grande s'est imposée. Selon Noppen et Trépanier, le plan de la nouvelle église a été conçu par le chanoine Bouillon, prêtre-architecte, originaire de Rimouski, ainsi que par les architectes Ouellet et Levesque.

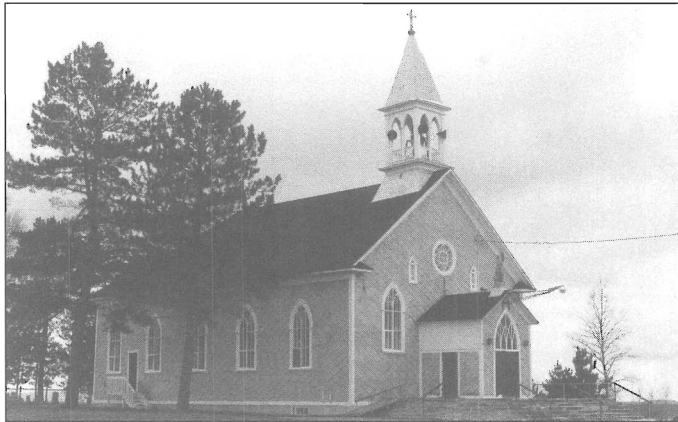
L'église de Saint-Moïse (1915) est encore plus impressionnante lorsqu'on la regarde depuis sa façade, orientée du côté nord. Un long escalier mène au portail central et sa tour carrée est surmontée d'un clocher entouré de quatre clochetons. Le pourtour se présente en



La spacieuse église de Saint-Moïse (Louise Roy, 1994)

deux parties: la partie inférieure est percée de deux rangées de petites fenêtres et le transept dessine un octogone au lieu du rectangle habituel des églises. L'abside est décorée d'une verrière en demi-lune qui date de 1920. La corniche en bois qui orne tout le pourtour de l'église est percée d'un oeil-de-boeuf.

Depuis le village, un chemin de rang gravelé conduit à Saint-Antoine-de-Padoue en suivant l'ancien tracé du chemin Kempt. Pour visiter les alentours, nous suggérons d'emprunter la route 297 en direction de Saint-Noël, autrefois appelé Saint-Moïse Station, puis de Saint-Damase, village agricole situé près d'un lac de belles dimensions. Au coeur de Saint-Damase, se trouve une concentration d'édifices patrimoniaux dont **l'église de pierre** entourée d'un parc, un ancien magasin général et, non loin de là, une ferme dont les terres cultivées se rendent jusqu'à proximité de l'église.



L'église de Sainte-Jeanne-d'Arc (Louise Roy, 1996)

Une magnifique petite église de mission se dresse dans la localité de Sainte-Jeanne-D'Arc. Contrairement à l'église de Saint-Moïse qui domine le paysage architectural de la paroisse, celle de Sainte-Jeanne est très modeste. Située un peu à l'écart du village, elle semble

nous rappeler, dans son humilité, les débuts de cette paroisse. L'église est recouverte de bardeaux d'amiante gris-beige et surmontée d'un petit clocher. Le cimetière logé derrière est entouré de résineux. Au loin, se profile le mont Comi.

En progressant vers le sud, La Rédemption, érigée en 1936, évoque la dernière vague de colonisation.

Au sud de la paroisse de Sainte-Jeanne-D'arc, dans le comté de Matapédia, face à l'imposant mont Saint-Pierre, se trouve un territoire incendié où la Compagnie Price avait antérieurement pratiqué de larges coupes forestières... C'est ce territoire dévasté que le ministère de la Colonisation offrit aux familles désireuses de s'établir sur les lots de cette région.

Programme-souvenir du 25^e anniversaire de La Rédemption.

Sur le chemin du retour, dans le secteur de «la vallée du Cabot», de magnifiques paysages de montagnes et de vallées se succèdent jusqu'à Sainte-Angèle, notre prochaine escale. À partir de l'église, on pourra circuler à pied. Cette ballade dans le village permettra de se dégourdir les jambes tout en découvrant un paysage architectural attrayant.

Sainte-Angèle-de-Mérici

Sainte-Angèle (...) doit à sa situation géographique d'être comme un centre d'où la colonisation rayonne dans toutes les directions. Elle est placée en effet sur la rivière Métiis, à égale distance, sept milles environ, de deux stations de l'Intercolonial, celles de Sainte-Flavie et de Saint-Octave. Elle s'ouvre d'un côté sur le chemin de la Matapédia, qui va de Sainte-Flavie à la Baie des Chaleurs, et de l'autre sur le nouveau chemin qui a été pratiqué cette année même à travers la forêt, et qui, partant de Sainte-Angèle, suit tout le long la rivière Métiis et aboutit au grand lac de ce nom, vingt et un milles plus loin.

Arthur Buies, «*Le comté de Rimouski*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, (janvier 1995): 32.

Cette citation confirme que Sainte-Angèle-de-Mérici a été la première paroisse érigée sur le parcours du chemin Matapédia, d'où son surnom de «*porte de la Vallée de la Matapédia*». Géographiquement, Sainte-Angèle se situe dans une dépression creusée par les rivières Neigette et Métiis. De hautes collines ensèrent le village, notamment en direction sud, où l'altitude atteint 900 pieds à la hauteur de Sainte-Jeanne-d'Arc.

La paroisse a été érigée canoniquement en 1868 et le nom de Sainte-Angèle-de-Mérici a été retenu en l'honneur d'Angèle Drapeau, l'une des seigneuses du fief Lepage-Thibierge. Sainte-Angèle a été paroisse-mère pendant quelques années, son curé desservant les missions avoisinantes et celles de la Vallée de la Matapédia.

L'érection civile date de 1869 et son territoire a été délimité par le démembrement des paroisses de Sainte-Flavie et de Saint-Octave-de-Métis. Entre 1868 et 1895, la population de Sainte-Angèle a presque doublé, passant de 694 à 1 222 habitants. Elle a bénéficié de l'effervescence qu'a provoqué le développement de l'industrie forestière dans la région. Elle est maintenant une paroisse agricole reconnue.

Église de Sainte-Angèle

L'église de Sainte-Angèle a été construite entre 1909 et 1911 à partir des plans préparés par les architectes Ouellet et Levesque. Ses murs sont en pierre et l'intérieur est orné de colonnes, de frises et de médaillons. Une statue de Sainte-Angèle trône dans une niche au-dessus du maître-autel, entourée de chaque côté de fresques d'Alfredo Mauro illustrant l'apparition de la Vierge à Fatima et la résurrection du Christ. Dans le jubé, à l'arrière, on retrouve un très bel orgue Casavant.

Cette église a conservé son aspect originel, contrairement à plusieurs qui ont subi des transformations majeures. Notons toutefois que la chaire et la balustrade ont été enlevées. Un projet vise à replacer la chaire d'origine dans l'église.

La maison de colonisation

À proximité de l'église, la rue Bernard-Lévesque correspond à un tronçon de l'ancienne rue principale. Quelques maisons occupées par les premiers arrivants s'y trouvent encore. Leur architecture est celle de la « maison de colonisation ». Même si plusieurs d'entre elles ont subi des transformations, des éléments d'origine les caractérisent toujours: un étage et demi, forme plutôt carrée, fenêtres symétriquement disposées. Le pignon triangulaire est parfois surmonté d'une lucarne percée au milieu du toit. La cheminée est disposée au centre de la toiture.

Un bâtiment qui ressemble à une grange en forme de «L» attire l'attention. C'est un atelier d'embaumeur. Dans un inventaire du patrimoine régional effectué par Martin, Léonidoff, Provencher, Lepage et Associés, on décrit ce bâtiment comme étant de style néo-Reine Anne avec ses pignons en demi-croupe.

Au centre du village, sur l'actuelle rue principale, quelques maisons se distinguent par leur élégance, plus particulièrement celle située au nu-

PARCOURS HISTORIQUES

méro 553 avec ses deux lucarnes-pignons dont la pointe est ornée de dentelle. Une jolie véranda complète l'ornementation de cette résidence.

Un peu plus loin, à la sortie sud du village, une autre «maison de colonisation» a gardé son revêtement d'origine, en bardeau de cèdre. Les gens de Sainte-Angèle l'appellent la maison du «*curé de Padoue*».

En quittant Sainte-Angèle, direction ouest, on est déjà tout près de Mont-Joli et de Sainte-Flavie. Un long parcours arrive à son terme. Une large boucle se ferme. Bientôt tous ces petits villages, ces paysages et ces décors enchanteurs seront des souvenirs tenaces.

Notes de la section de Matapédia à Sayabec

- ¹ Joseph Désiré Michaud, **Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia**, Val-Brillant, La Voix du lac, 1922, p. 183.
- ² Arthur Buies, **La Vallée de la Matapédia**, Québec, Léger Brousseau, 1895, p. 30.
- ³ Sur l'historique des acquisitions de terrains et de la construction des camps de pêche, le lecteur pourra référer au très beau texte, rédigé en français et en anglais, de Jean-Paul Dubé, **Ibid.**, p. 250-272.
- ⁴ Noël Bélanger, «*Smith, James*», **Dictionnaire biographique du Canada**, vol. X1, 1881 à 1890, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 926-927.
- ⁵ Cette maison peut être visitée ou louée en s'adressant à Laura Chouinard de Saint-Alexis.
- ⁶ Michelle Le Normand, «*Vers la Gaspésie*» dans **Lectures littéraires**, tome 11 (manuel scolaire), Procure de Frères de l'Instruction chrétienne, La Prairie, 1961, p. 232. Extrait de **La plus belle chose du monde**, Fides.
- ⁷ Roger Dubé, «*L'Hôtel Restigouche*» dans Jacqueline Beaulieu et Georgette Leblanc, **Livre Souvenir, Matapédia 75, 1903-1978**, Rimouski, Impressions des Associés Inc., 1978, p. 252.
- ⁸ Jacqueline Beaulieu, «*Ôde à mes rivières*» dans Beaulieu et Leblanc, **op. cit.**, p. 460.
- ⁹ Jacqueline Beaulieu et Georgette Leblanc, **Ibid.**, p. 326
- ¹⁰ Une photocopie du rapport est insérée dans J.-Roger Gagné, **La mission de Routhierville, Centenaire 1878-1978**, p. 11.
- ¹¹ Rapport du curé pour 1881 photocopié dans J.-Roger Gagné, **op. cit.**, p. 17.
- ¹² J.-Roger Gagné, **op. cit.**, p. 9.
- ¹³ FAUCUS, Brochure de visite du site historique Matamajaw, p. 21.
- ¹⁴ Joseph-Marie Levasseur, «*La Matapédia et les scieries de sa forêt*» dans **Chroniques matapédiennes**, vol. 4, no 1 (mai 1993) : 23.
- ¹⁵ Joseph-Marie Levasseur, «*Objets inanimés, vous avez une âme!*» dans **Chroniques matapédiennes**, vol. 1, no 1 (septembre 1990) : 9.
- ¹⁶ Maurice Drapeau et Jean-Guy Gagnon, **Défaire la défaite!**, Rimouski, SAIREQ, 1982, p. 75.
- ¹⁷ «*Regards sur l'année 1955*» dans **Brise du Lac**, vol. 1, no 2 (décembre 1955) : 5-6.
- ¹⁸ Alexandre Bouillon, **Au grand jour ou Les Évolutions d'une paroisse catholique, Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon**, Joigny (France), Éditions Vulliez, 1926, p. 218.
- ¹⁹ Joseph Désiré Michaud, **op. cit.**, p. 47.
- ²⁰ Marie Côté et al., **Amqui, Cent ans à raconter, 1889-1989**, Rimouski, Impressions des Associés inc., 1989, 610 pages.
- ²¹ Jean-Luc Saucier, «*Propos sur un certain phénomène qu'est l'existence de l'Hôpital d'Amqui*» dans Marie Côté et al., **op. cit.**, pp. 409-410.
- ²² Georges-Étienne Guérette, «*Notre gare rénovée*» **L'Avant-Poste Gaspésien**, (21 septembre 1962) : 3, tiré de Marie Côté et al., **op. cit.**, p. 306.
- ²³ Andrée Ruel et Barbara Salomon de Friedberg, **Les gares de chemin de fer au Québec. Analyse typologique et sélection**, ministère des Affaires culturelles, Québec, 1982, ouvrage cité dans Marie Côté et al., **op. cit.**, p. 426
- ²⁴ **Inventaires des ressources naturelles et industrielles**, 1937, comté municipal de Matapédia, Québec, ministère de l'Industrie et du Commerce, 1938, 120 p., cité dans Le comité des Fêtes du Soixante-quinzième, **Saint-Léon-le-Grand, 1907-1982**, Mont-Joli, Lithographie Jean Bélanger inc., 1982, p. 72.

- ²⁵ «*La province a acheté la seigneurie du lac Matapédia*» dans *L'Écho du Bas Saint-Laurent*, Rimouski, (14 novembre 1962) : 12.
- ²⁶ Arthur Buies, **op. cit.**
- ²⁷ Daniel Carrier, Clément Locat et Claude Ouimet, **Guide-ressources de l'APMAQ**, 1993, chapitre 2, p. 8.
- ²⁸ Comité de l'album, **Val-Brillant 1889-1989 Cent ans d'héritage, au seuil du 21^e siècle**, Rimouski, Imprim Art Bas-Saint-Laurent, 1989, p. 58.
- ²⁹ Découpage de journal conservée dans un album par le curé J. D. Michaud, sans mention de la date précise. Extrait d'un poème de Pamphile Lemay cité dans un article intitulé «*Val-Brillant Restauration d'une croix*» paru dans le **Bulletin des Oeuvres Maristes**, année 1926.
- ³⁰ Laurent Delaunay tient une chronique sur les croix de chemin dans la revue **Chroniques matapédiennes** publiée par la Société d'histoire et de généalogie de la Matapédia.
- ³¹ Comité du centenaire, **Je vous raconte Sayabec 1894-1994**, s.l., Imprimerie du Golfe Inc., 1994, p. 46.
- ³² **Ibid.**, p. 46.
- ³³ Équipe de l'album-souvenir, **Si les familles sayabécoises m'étaient contées, 1896-1996**, s.l., Imprimerie du Golfe inc., 1996, 583 p

Lectures suggérées pour la section de Saint-Moïse à Sainte-Angèle

- ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC. Affaires culturelles, inventaire des œuvres d'art, d'artistes et d'artisans. M186/6. Architecte chanoine Bouillon.
- BUIES, Arthur. **La Vallée de la Matapédia**. Ouvrage historique et descriptif. Québec, Léger Brousseau, 1896.
- BUIES, Arthur. «*Le comté de Rimouski*», extrait d'un rapport effectué en septembre 1890, dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, (janvier 1995): 30-34.
- CLOSSE, L. **Un site enchanteur de la Vallée de la Matapédia, Causapsca**. Causapsca, 1928.
- COMITÉ DE PASTORALE DE SAINTE-ANGÈLE. **Consécration de l'église de Sainte-Angèle-de-Mérici, le dimanche 27 juin 1993**. 1993.
- COMITÉ DU CENTENAIRE DE SAINTE-ANGÈLE. **Souvenir Sainte-Angèle, centre naturel 1868-1968**. 1968.
- COMITÉ DU CENTENAIRE DE SAINT-MOÏSE. **Centenaire de Saint-Moïse, 1873-1973**. 1973.
- GINGRAS, G. et al. **La colonisation pour le bois. Des gens de la Vallée racontent leur histoire**. Rimouski, 1978.
- NOPPEN, L. **Au Musée des beaux-arts du Canada, «Une des plus belles chapelles du pays»**. Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1988.
- PELLAND, A. **Vastes champs offerts à la colonisation et à l'industrie, la région Matane-Matapédia. Ses ressources, ses progrès et son avenir**. Québec, ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1912.
- MARTIN, LÉONIDOFF, PROVENCHER, LEPAGE. **Inventaire du patrimoine régional, mesures conservatoires et programme de sensibilisation, Municipalité régionale de La Mitis**. 1990.
- MICHAUD, J.D. **Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia**. Val-Brillant, La Voix du Lac, 1922.
- ROY, Louise. **L'ouverture au peuplement de la Vallée de la Matapédia 1850-1900: le rôle du clergé et des compagnies forestières**. Université du Québec à Rimouski, Mémoire (M.A.), 1983.
- TRÉPANIÉ, Paul. «*Le patrimoine architectural du Bas-Saint-Laurent*» dans **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent** de Paul Larocque. Rimouski, UQAR-GRIDEQ, 1994.

Deuxième partie

REPÈRES

Si le milieu que nous allons parcourir ressemble aux territoires voisins, il s'en distingue également.

En quoi?

Pourquoi est-il si important d'évoquer l'influence glaciaire? De dégager les grands traits naturels du territoire?

À quelle époque surgissent les précurseurs du monde amérindien? Quel est l'héritage aujourd'hui préservé et mis en valeur par les membres des Premières Nations en Gaspésie?

En quoi l'implantation d'une population de souche européenne a-t-elle remodelé le paysage humain?

Quelles sont les grandes caractéristiques du patrimoine architectural régional?

Les quatre contributions de cette deuxième section offrent plusieurs repères essentiels à ceux et celles qui éprouveront, au cours de leurs périples, le besoin de mettre en contexte leurs observations.

**Géologie et
géomorphologie
de la Gaspésie
en onze arrêts-clés**



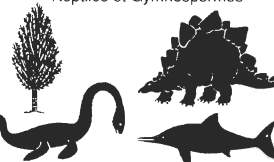
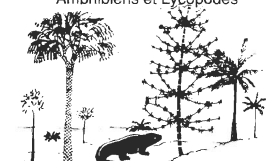
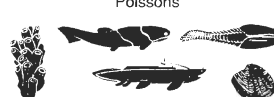


Bernard Héту

La Gaspésie: présentation générale

Le texte suivant, qui relate brièvement les principales étapes de l'histoire géologique et géomorphologique de la péninsule gaspésienne, fournit un cadre de référence pour la matière des arrêts décrits plus loin.

Tableau 1
Échelle des temps géologiques

GÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE DE LA GASPÉSIE

ÈRE	PÉRIODE		NOMBRE ESTIMATIF D'ANNÉES	FORMES DE VIE CARACTÉRISTIQUES	
CÉNOZOÏQUE	QUATERNAIRE	Récent	1,6 Ma	Être humain 	
		Pléistocène			
	TERTIAIRE	Pliocène		66,4 Ma	Mammifères et Plantes modernes 
		Miocène			
		Oligocène			
		Éocène			
Paléocène					
MÉSOZOÏQUE	Crétacé	144 Ma	Reptiles et Gymnospermes 		
	Jurassique	208 Ma			
	Trias	245 Ma			
PALÉOZOÏQUE	Permien	286 Ma	Amphibiens et Lycopodes 		
	Carbonifère	360 Ma			
	Dévonien	408 Ma	Poissons 		
	Silurien	440 Ma	Invertébrés supérieurs 		
	Ordovicien	505 Ma			
	Cambrien	570 Ma			
	PRÉCAMBRIEN	PROTÉROZOÏQUE	Hadrynien	945 Ma	Invertébrés primitifs et Algues 
			Hélikien	1 735 Ma	Stromatolites
Aphébien			2 490 Ma		
ARCHEËEN			3 200 Ma ou plus	?	

Géologie et géomorphologie

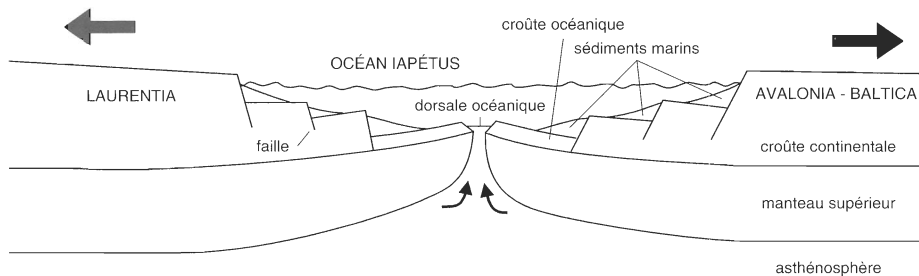
Les continents ne sont pas fixes. Tels des radeaux à la dérive, ils se déplacent à la surface de la Terre. Certains se déchirent, comme c'est le cas actuellement en Afrique orientale (rift); d'autres entrent en collision, tels l'Inde et l'Asie, créant des chaînes de montagnes (ici l'Himalaya). C'est ce qu'on appelle la tectonique des plaques. À travers elle, la géographie planétaire est constamment redessinée. L'histoire géologique des Appalaches, dont fait partie la Gaspésie, s'inscrit dans cette mouvance (Figure 1). Elle commence il y a 625 Ma (Ma signifie millions d'années), durant la période géologique hadrynienne (tableau 1), avec l'ouverture d'une immense déchirure au sein d'un supercontinent appelé Utopia. Situé dans l'hémisphère sud, ce supercontinent regroupait l'Afrique, l'Inde, l'Australie, l'Amérique du Nord (appelée Laurentia) et l'Amérique du Sud (Amazonia). Cette dernière était alors accolée contre la limite sud de la Laurentia. S'étirant du Labrador au golfe du Mexique, cette longue déchirure, dont le tracé correspond en gros aux Appalaches actuelles (qui n'existaient pas encore cependant), fut peu à peu envahie par la mer. Un nouvel océan est né: l'océan Iapetus. Dans cet océan, qui, sous l'effet de la dérive des continents, n'a cessé de s'élargir jusqu'à la fin de l'Ordovicien (-430 Ma), il s'est accumulé, entre l'Hadrynien (-625 Ma) et le Dévonien (-380 Ma), des milliers de mètres de boues marines stratifiées apportées par les grands fleuves qui s'y déversaient. Ces boues marines, depuis longtemps pétrifiées, renferment des fossiles de coquillages, de poissons (Miguasha) et de nombreux coraux. Ces derniers supposent un climat tropical.

Figure 1

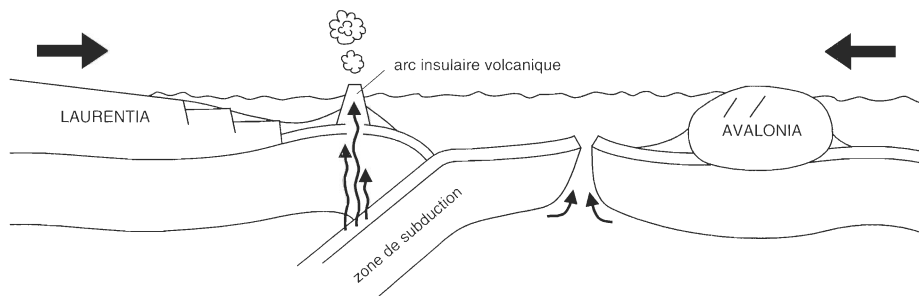
Érection, puis érosion de la double chaîne des Appalaches — (A) *Début du Cambrien*: le mouvement d'écartement des plaques s'est traduit par l'apparition d'un fossé d'effondrement envahi par l'océan Iapetus. (B) *Milieu de l'Ordovicien*: le mouvement des plaques s'est inversé. Les continents se rapprochent. Une zone de subduction soulignée par un arc volcanique insulaire semblable à l'actuel archipel de la Sonde est apparue sur la marge de Laurentia. (C) *Entre le milieu de l'Ordovicien et le début du Silurien*, l'arc insulaire entre en collision avec le continent Laurentia, déterminant l'apparition d'une première chaîne de montagnes: la chaîne taconienne. Celle-ci intègre un fragment de plancher océanique (roches ultramafiques)

GÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE DE LA GASPÉSIE

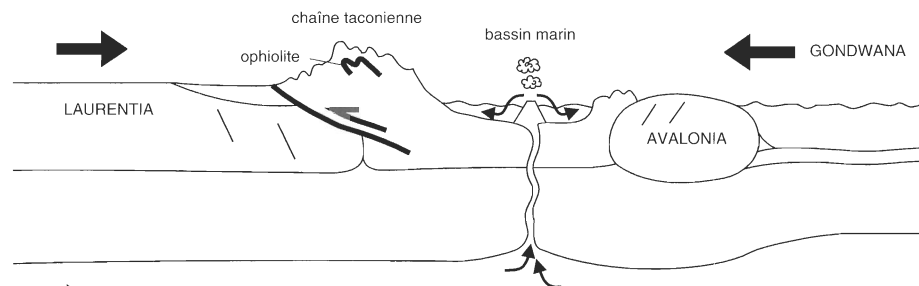
A. DÉBUT DU CAMBRIEN



B. MILIEU DE L'ORDOVICIEN



C. DÉBUT DU SILURIEN



Dérive des continents



Remontée volcanique



Faille de chevauchement



Faille normale

Figure 1

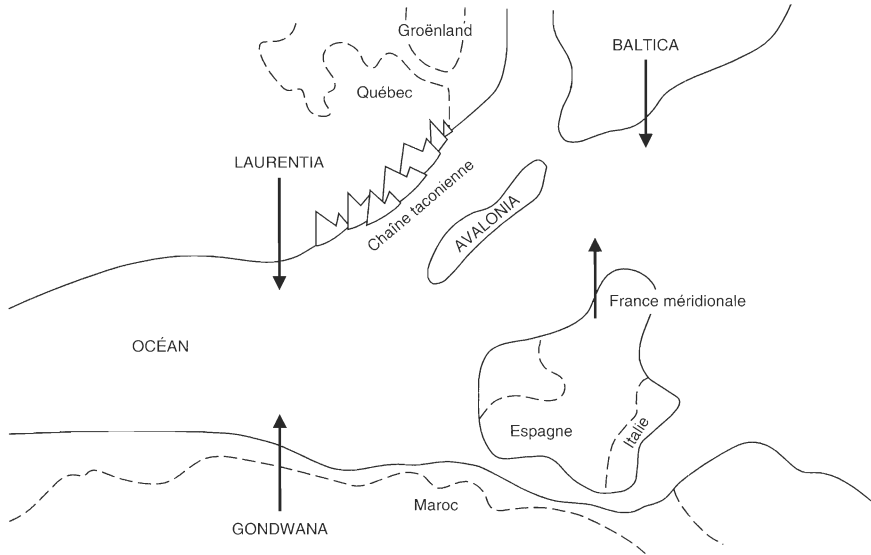
Vers le milieu de l'Ordovicien (-430 Ma), le mouvement d'écartement des plaques s'est inversé et les continents bordant l'océan Iapetus (Laurentia au nord-ouest, Amazonia au sud-est) sont entrés en collision, si bien qu'au Dévonien supérieur (-360 Ma), cet océan s'était complètement refermé. La plupart des morceaux du vieux continent Utopia s'étaient soudés à nouveau, formant un nouveau supercontinent appelé Pangée. Durant la collision, qui s'est étendue sur plus de 150 millions d'années, les boues marines stratifiées de l'océan Iapetus ont été compressées, plissées et soulevées en chaînes de montagnes. On distingue en Gaspésie deux grandes périodes de plissements, appelées, respectivement, orogénèse¹ taconienne (de -480 à -430 Ma) et orogénèse acadienne (de -400 à -360 Ma). Chacune d'elle est à l'origine d'une chaîne de montagnes. C'est ainsi que se formèrent les Appalaches, qui résultent en fait de la juxtaposition de deux chaînes de montagnes distinctes.

Figure 1 (Suite)

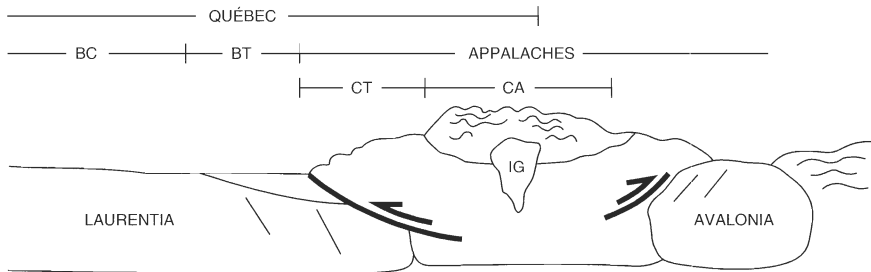
qui deviendra plus tard le plateau du mont Albert. **(D)** *Localisation des continents au début du Silurien*. Avalonia et Baltica sont de petits continents insulaires au sein de l'océan Iapetus. **(E)** *Fin du Dévonien*: Avalonia entre à son tour en collision avec la marge de Laurentia, engendrant une deuxième phase de plissement (chaîne acadienne). Mise en place de l'intrusion granitique des monts McGerrigle qui cristallise sous sept kilomètres de roches sédimentaires. **(F)** *Début du Carbonifère*: la double chaîne des Appalaches a été rasée par l'érosion et remplacée par une pénéplaine. Mise en relief de l'intrusion granitique des monts McGerrigle par érosion différentielle. Source: Hétu (1994).

GÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE DE LA GASPÉSIE

D. DISTRIBUTION DES MASSES CONTINENTALES AU DÉBUT DU SILURIEN



E. FIN DU DÉVONIEN



- BC : Bouclier canadien
- BT : Basses Terres du Saint-Laurent
- CT : Chaîne taconienne
- CA : Chaîne acadienne
- IG : Intrusion granitique
- M : Massif des monts McGerrigle (Gaspésie)

F. DÉBUT DU CARBONIFÈRE

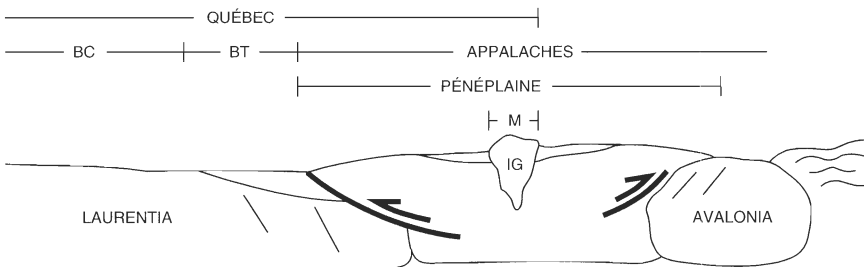


Figure 1

Les chaînes de montagnes ne sont pas éternelles. Tout comme les êtres vivants, elles naissent, vieillissent et meurent (figure 2). Les Appalaches n'échappent à cette règle. Immédiatement après les dernières phases de l'immense collision continentale qui lui ont donné naissance entre -430 et -360 Ma, la chaîne des Appalaches devait ressembler aux chaînes de montagnes récentes de la Terre (Alpes, Rocheuses, Andes ...). Mais l'érosion par le vent, les rivières et les glaciers l'ont réduite à l'état de plaine en l'espace de quelques dizaines de millions d'années à peine (Figure 2). Les grès rouges de la Formation de Bonaventure, dans le sud de la Gaspésie, en administrent la preuve. Ces grès, constitués d'alluvions d'âge carbonifère (-320 Ma), reposent en discordance sur une plaine d'érosion qui tranche les plissements appalachiens. Autrement dit, quand la Formation de Bonaventure s'est mise en place au Carbonifère inférieur, les Appalaches n'existaient déjà plus en tant que chaîne de montagnes. Elles avaient été remplacées par une plaine mollement ondulée appelée pénéplaine (figure 2C). Dans le même temps, les intrusions granitiques profondes étaient dégagées et mises en relief par l'érosion différentielle (figure 1F). À titre d'exemple, le dégagement de l'intrusion (batholite²) des monts McGerrigle implique l'ablation d'au moins 7 kilomètres de roc en 390 millions d'années, au taux moyen de 18 mm par millénaire.

Figure 2

Le cycle d'érosion selon la théorie de la pénéplanation de W. M. Davis. A) Relief montagneux récent avec vallées étroites bordées de versants raides. B) Les vallées deviennent de plus en plus amples tandis que les versants s'adoucissent. C) Les rivières travaillant de concert (sapement latéral) avec les processus de versant ont aplani le relief, produisant une pénéplaine. D) Un soulèvement d'ampleur régionale a provoqué l'encaissement des rivières. Des lambeaux de la pénéplaine disséquée subsistent entre les vallées (plateaux). Source: A. N. Strahler, **Introduction to Physical Geography**, 1965, figure 21.1, p. 304.

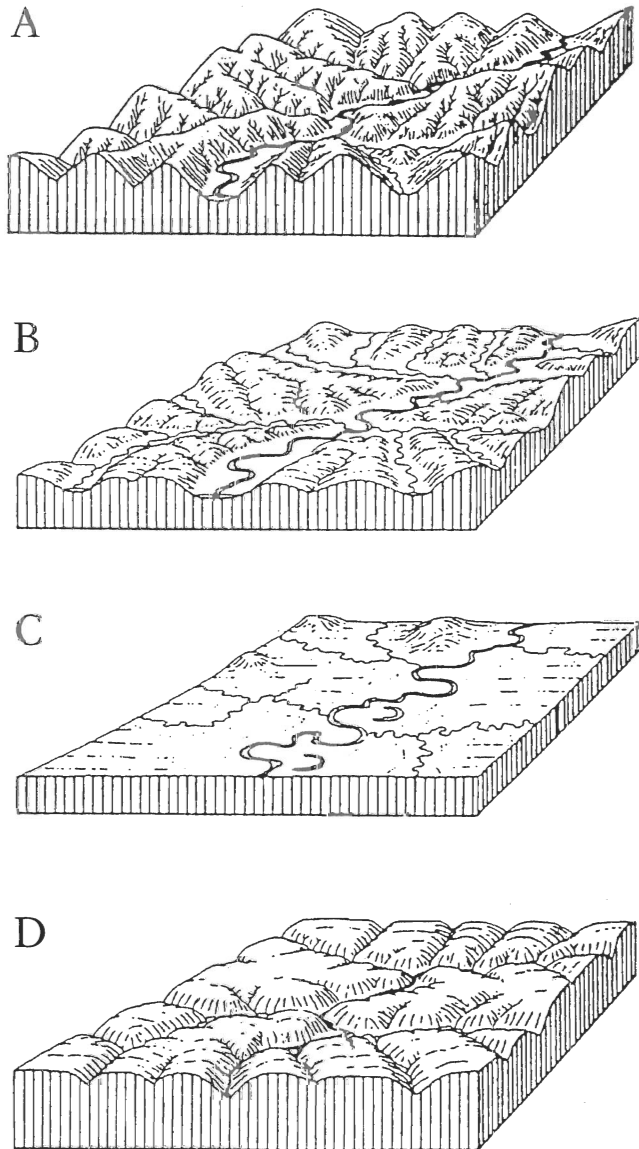


Figure 2

À partir du Trias supérieur (-180 Ma), une nouvelle déchirure d'orientation nord-sud s'est développée au sein de la Pangée (continent primitif), délimitant de nouveaux continents qui se sont éloignés les uns des autres à raison de quelques centimètres par an, donnant naissance à l'Atlantique. Ce mouvement d'écartement des plaques s'est poursuivi jusqu'à nos jours: actuellement, l'Europe et l'Amérique du Nord s'éloignent de 2 à 3 centimètres par an. L'ouverture de l'Atlantique au coeur de la Pangée s'est accompagnée d'un soulèvement vertical des marges continentales, créant des reliefs — appelés bourrelets marginaux — de plusieurs centaines de mètres de dénivelée. Ce soulèvement s'est traduit par le creusement de vallées profondes au sein des vieilles plaines d'érosion (figure 2D). Le relief de plateaux ravinés que nous avons actuellement sous les yeux en Gaspésie résulte de cette phase d'incision.

Au cours des glaciations quaternaires (-1,6 Ma à nos jours), les glaciers ont imprimé leurs dernières retouches aux paysages gaspésiens.

Climat et végétation

Dans l'ensemble et compte tenu de l'omniprésence des conifères, le climat gaspésien peut être qualifié de boréal, et ce malgré la présence de quelques érablières à basse altitude le long du littoral. Dans le détail, le caractère vertical du paysage (plateaux étagés) et l'influence maritime grandissante près des côtes engendrent des contrastes climatiques marqués, qui s'expriment par des variations importantes des températures et des précipitations d'un point à l'autre du territoire.

Examinons d'abord l'influence maritime, très bien illustrée par les cartes de la figure 3. Les précipitations annuelles, qui dépassent les 1 400 mm par an le long de la côte sud-orientale de la Nouvelle-Écosse, diminuent rapidement lorsque l'on s'éloigne de l'océan, pour atteindre 914 mm/an sur le pourtour de la Gaspésie et 670 mm/an dans le nord-ouest

Figure 3

L'influence océanique sur le climat des provinces maritimes. A) Les précipitations totales moyennes en millimètres (pluie + neige ramenée en eau). B) La température moyenne du mois de juillet. Source: Jetté et Mott (1995).

GÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE DE LA GASPÉSIE

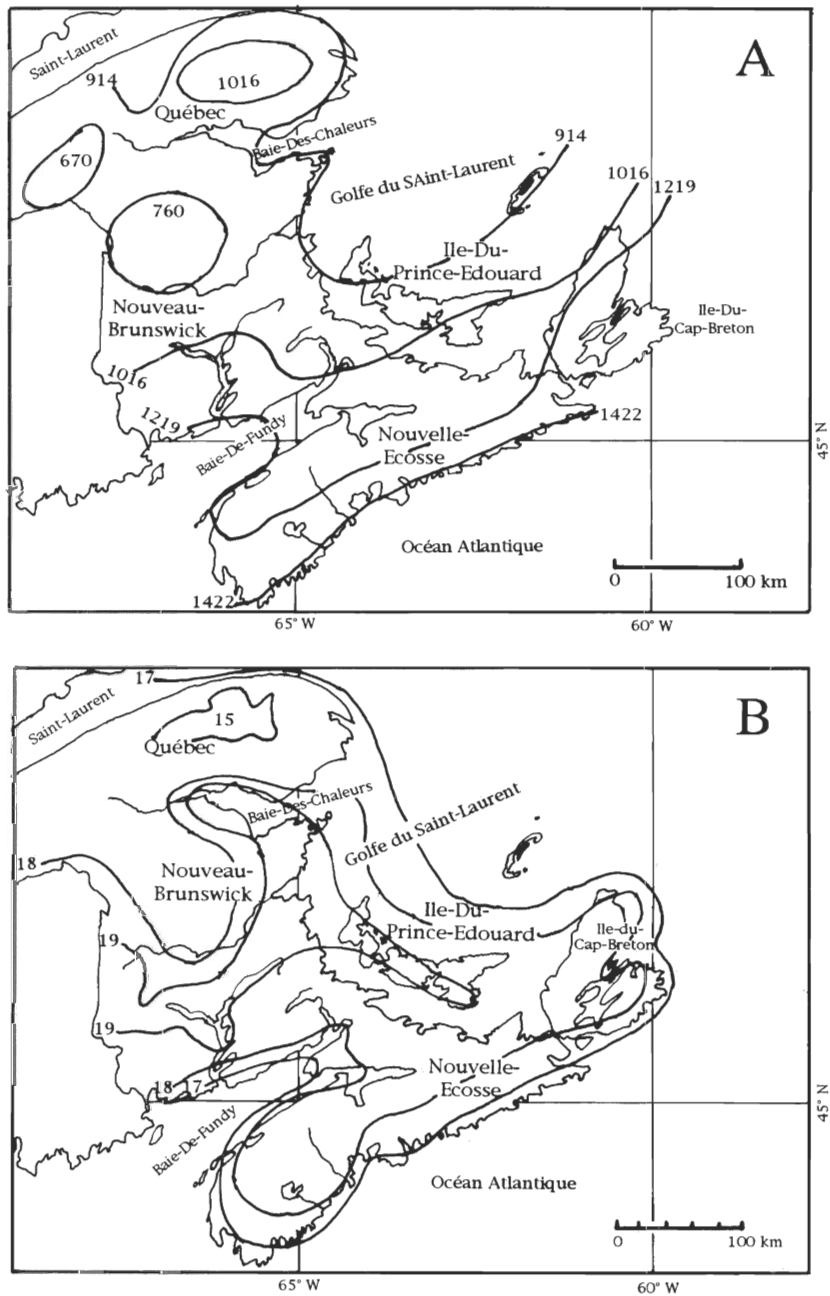


Figure 3

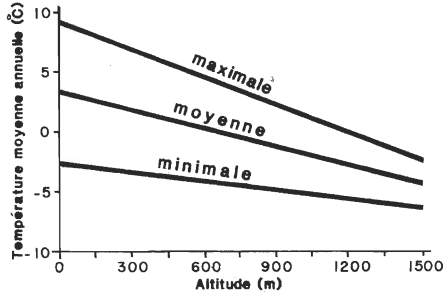
du Nouveau-Brunswick (figure 3A). La température moyenne du mois de juillet évolue en sens inverse (figure 3B): assez fraîche près des côtes (17 °C), elle augmente légèrement à l'intérieur des terres (19 °C au coeur du Nouveau-Brunswick), sauf bien entendu sur les hauts reliefs (moins de 15 °C dans les Chic-Chocs).

À l'échelle locale, le relief devient en effet un paramètre majeur (figure 4). De manière générale, la température s'abaisse avec l'altitude selon un gradient d'environ 0,6 °C par tranche de 100 mètres. Ainsi à Cap-Chat, à 26 mètres d'altitude, la température moyenne annuelle est de 3,3 °C. Elle n'atteint plus que 1,0 °C et 1,6 °C à Saint-Jean-de-Cherbourg et Trout River Depot, situés respectivement à 318 m et à 355 m d'altitude. Elle s'abaisse enfin à -4,0 °C environ au sommet du mont Jacques-Cartier où des sondages ont révélé la présence du pergélisol (sol gelé en permanence).

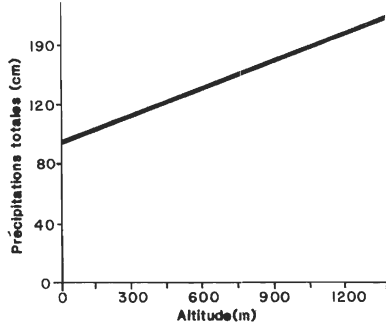
Figure 4

A, C et D: L'influence du relief sur le climat du nord de la Gaspésie (région de Cap-Chat/ mont Logan). La température diminue avec l'altitude, tandis que les précipitations, elles, augmentent très rapidement. Les précipitations totales, représentées en C, comprennent la pluie plus la neige ramenée en eau. B) L'influence maritime se fait sentir même à l'échelle locale: l'amplitude thermique annuel augmente lorsque l'on s'éloigne du littoral (l'effet du relief a été éliminé mathématiquement). Les courbes représentent les températures moyennes maximales et les températures moyennes minimales. Source: Hétu & Gray (1980), d'après les données de Gagnon (1970).

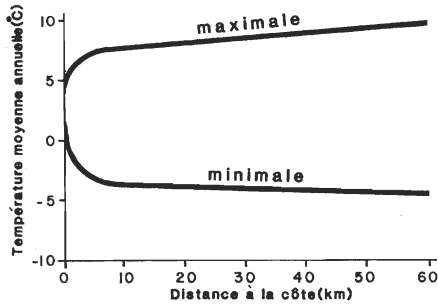
A)–Les températures des années 1966–69 et l'altitude



C)–Les précipitations totales moyennes des années 1940–69 et l'altitude



B)–Les températures des années 1966–69 ramenées au niveau de la mer et les distances à la côte



D)–Les précipitations neigeuses moyennes des années 1940–69 et l'altitude

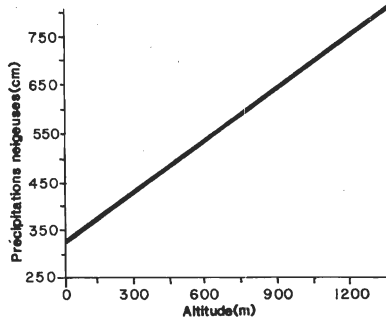


Figure 4

Lorsque qu'une masse d'air franchit un haut relief, elle doit s'élever en altitude, ce qui favorise la condensation (nuages) et, par le fait même, les précipitations, qui sont toujours plus abondantes en montagnes. La Gaspésie n'échappe pas à cette règle. Ainsi, à Cap-Chat, au niveau de la mer, le total des précipitations annuelles (pluie + neige ramenée en eau) ne dépasse pas les 1 000 mm/an, alors qu'il excède les 1 650 mm/an au sommet du mont Logan (1 128 m d'altitude). La nébulosité, exprimée en pourcentage de ciel couvert, évolue dans le même sens: elle augmente avec l'altitude (figure 5).

Le couvert végétal gaspésien est très diversifié. Cette diversité reflète les contrastes climatiques de la région, commandés par le relief. Un coup d'oeil sur la carte de la végétation (figure 6) montre que les limites des principales associations végétales de la Gaspésie coïncident en effet avec les contours des trois principaux plateaux qui caractérisent le relief gaspésien (figure 7). Le haut plateau des monts McGerrigle et Albert, au-dessus de 1 000-1 100 m d'altitude, est occupé par la toundra. Le plateau des Chic-Chocs, entre 750 et 900 m d'altitude, est colonisé par la sapinière à épinette noire. Le plateau gaspésien enfin (400-600 m d'altitude), beaucoup plus étendu en superficie, est recouvert de sapinières à bouleau blanc ou jaune suivant l'altitude. Le grand escarpement côtier qui ceinture la péninsule se signale par ses sapinières à épinette blanche, une espèce qui affectionne les forts taux d'humidité et notamment les brouillards côtiers. Dans les fonds de vallées, près du littoral, l'érablière à bouleau jaune est relativement fréquente sous 60 à 80 m d'altitude. La route qui se rend au mont Jacques-Cartier (1 270 m) à partir de Mont-Saint-Pierre permet de traverser toutes ces associations végétales (figure 8). C'est probablement le seul endroit au monde où l'on peut passer de l'érablière à la toundra en moins de 30 kilomètres.

Figure 5

La nébulosité dans le nord de la Gaspésie, exprimée en pourcentage de ciel couvert pour chacun des mois de l'année. Comme les précipitations, elle augmente avec l'altitude (Cap-Chat: 26 mètres; Trout River Depot: 355 mètres; mont Logan: 1 128 mètres). Source: Gagnon (1970).

Figure 6

La végétation de la péninsule gaspésienne, d'après M. Grandtner (1972).

GÉOLOGIE ET GÉOMORPHOLOGIE DE LA GASPÉSIE

M.L. Mont Logan (sur 7 ans)
 C.C. Cap-Chat (sur 11 ans)
 T.R.D. Trout River Depot (sur 9 ans)

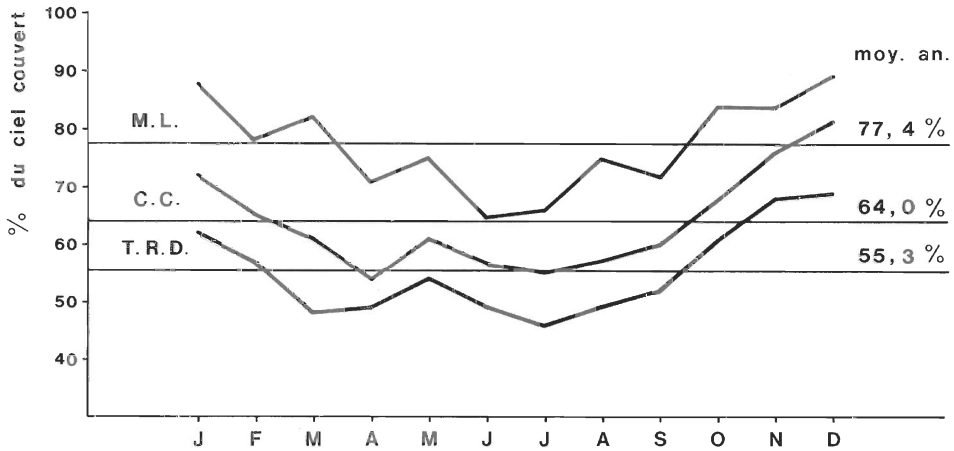


Figure 5

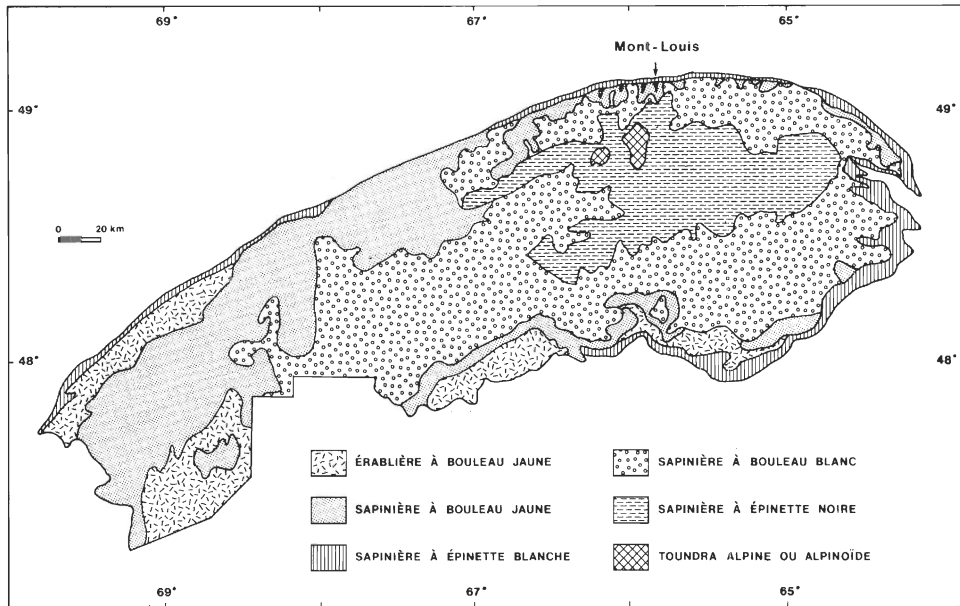


Figure 6

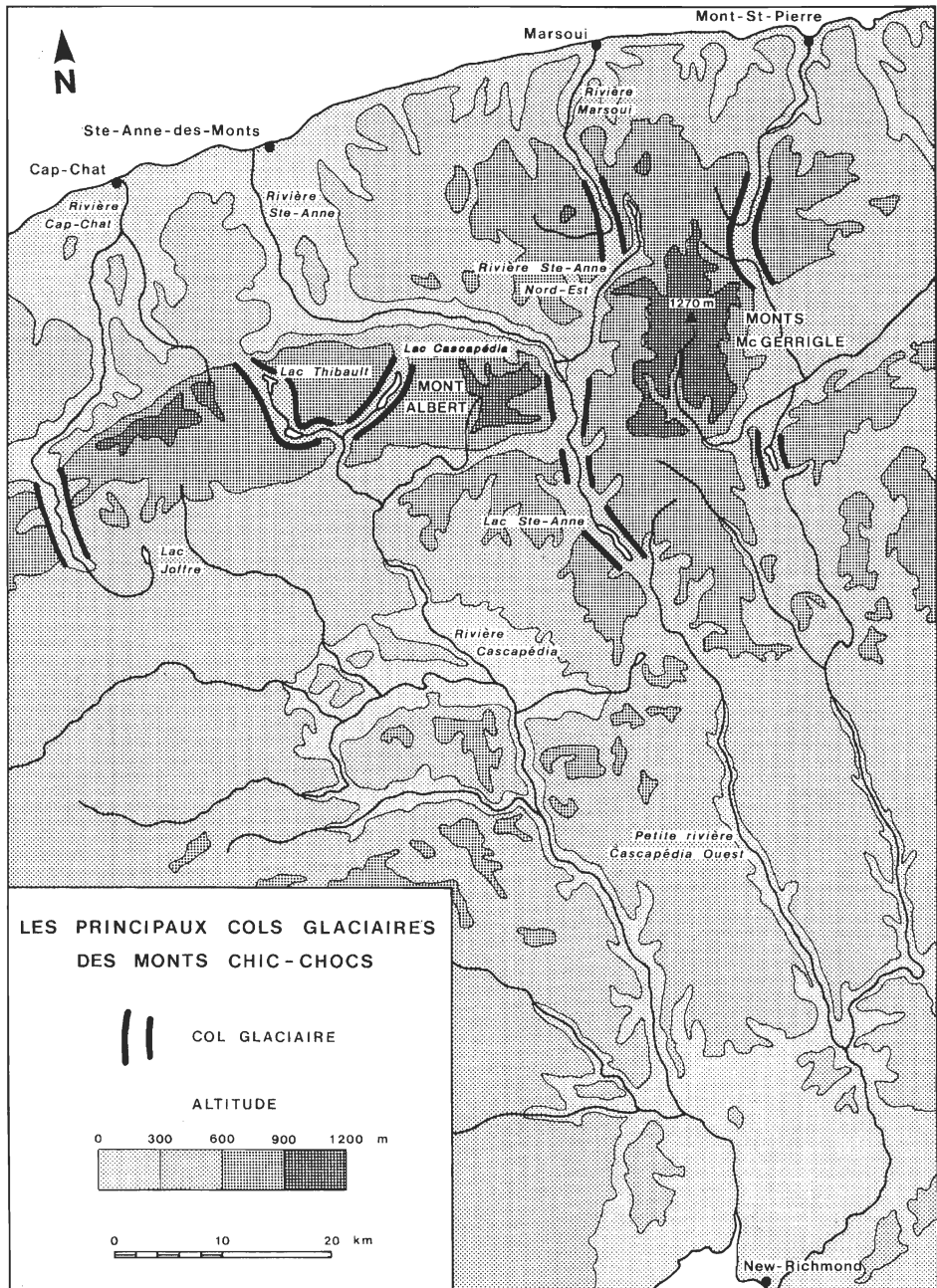
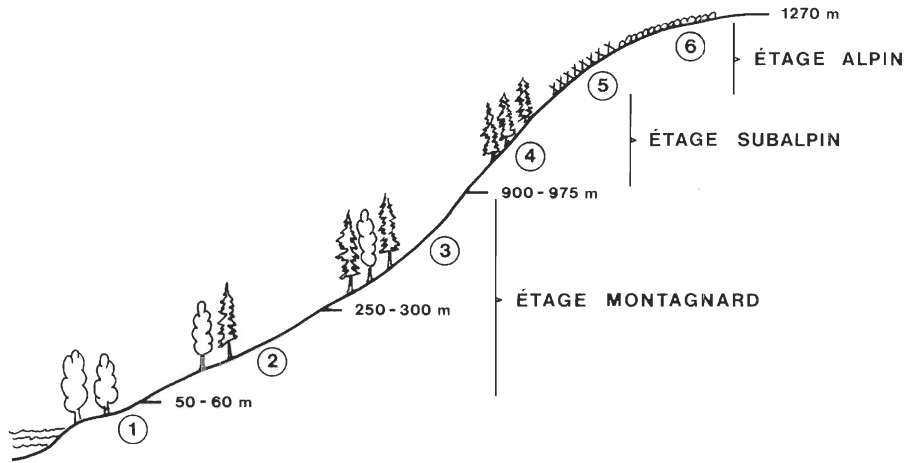


Figure 7



- ① Érablière à bouleau jaune
- ② Sapinière à bouleau jaune
- ③ Sapinière à bouleau blanc
- ④ Végétation subalpine forestière, pessière à épinette blanche et sapin
- ⑤ Végétation alpine arbustive (krummholz)
- ⑥ Végétation alpine herbacée et arbustive basse

Figure 8

Figure 7

Le relief gaspésien: un système de plateaux étagés. On y reconnaît le double plateau des monts McGerrigle et Albert entre 900 et 1200 m d'altitude, le plateau des Chic-Chocs entre 600 et 900 m d'altitude et le plateau gaspésien entre 300 et 600 m d'altitude. Cette carte montre aussi les principaux cols glaciaires des monts Chic-Chocs. Façonnés au droit des anciennes lignes de partage des eaux préglaciaires, ils impliquent un surcreusement glaciaire localisé de l'ordre de 150 à 300 m. Source: Héту & Gray (1985).

Figure 8

Étagement de la végétation entre le littoral nord-gaspésien et le sommet du mont Jacques-Cartier à 1270 m d'altitude (coupe schématique). Source: Boudreau & Payette (1981).

Les arrêts suggérés

Cet itinéraire autour de la péninsule gaspésienne a été conçu dans la perspective d'un circuit dans le sens des aiguilles d'une montre, donc en commençant par le nord pour finir par la vallée de la Matapédia.

1. Les Méchins: la Zone de Humber externe (photo 1)

Le littoral nord-gaspésien (photo 1) fait partie de la zone géologique dite de Humber externe (figure 9), qui correspond à la chaîne de montagnes taconienne, rasée par l'érosion dès le Carbonifère. Constituée surtout de shales³, de grès, de calcaires et de conglomérats déposés sur le flanc nord-ouest de la chaîne taconienne en surrection par des glissements sous-aquatiques (courants de turbidité déclenchés par les séismes), cette zone en forme de bande parallèle au littoral fait 30 à 40 km de largeur. Déplacées vers le nord-ouest sous forme de nappes de charriage empilées, les formations sédimentaires stratifiées de la Zone de Humber externe ont été intensément plissées et faillées. Ces déformations peuvent être observées presque par-

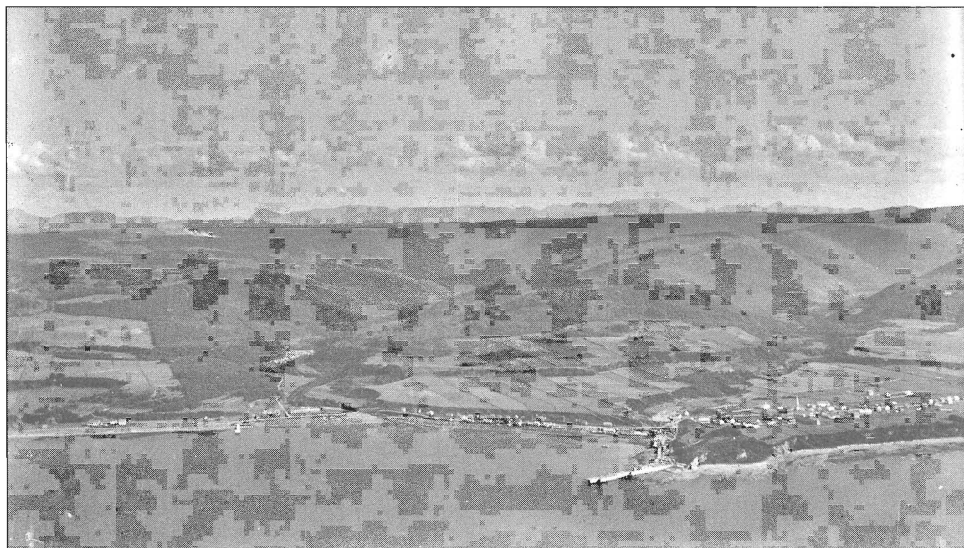


Photo 1

Le littoral nord de la péninsule gaspésienne dans le secteur de Les Méchins. (Photo prise en 1927 par J. de Lesseps (N18-27). Archives nationales du Québec.)

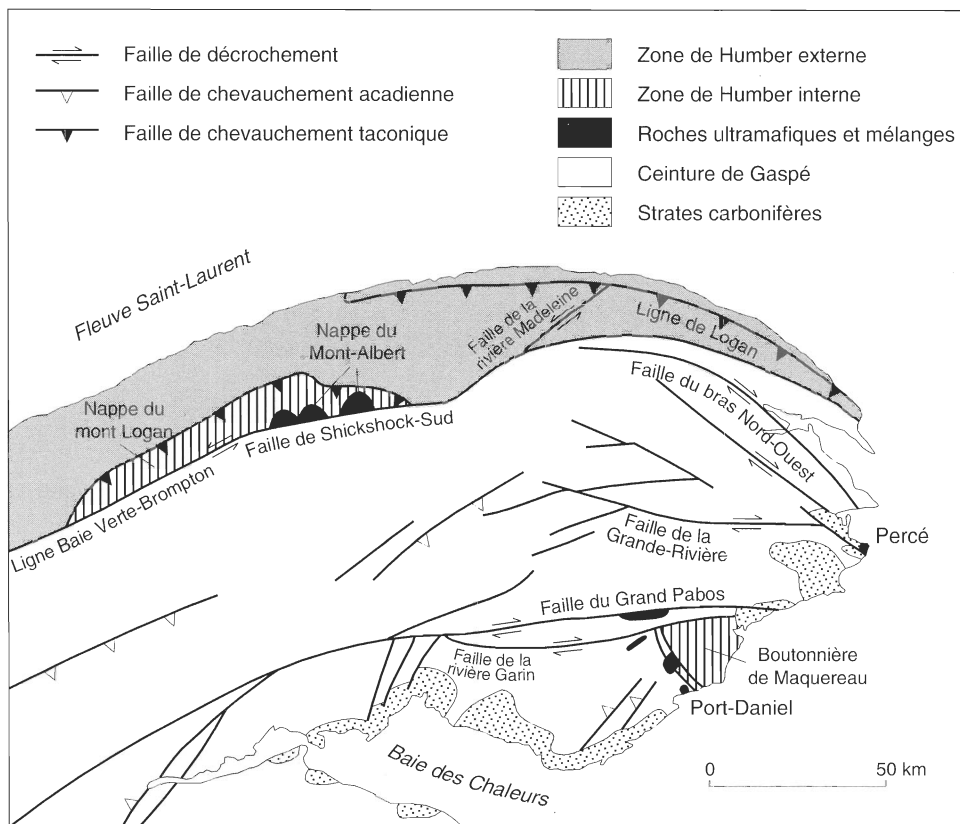


Figure 9

Figure 9

Carte géologique simplifiée de la péninsule gaspésienne. La Zone de Humber, au nord de la Ligne Baie Verte-Brompton, correspond à la chaîne taconienne. Les nappes de charriage du mont Logan et du mont Albert (Zone de Humber interne), constituées de roches plus dures, ont été mises en relief par l'érosion différentielle: elles forment actuellement l'ossature des monts Chic-Chocs. Les terrains situés au sud de la Ligne Baie Verte-Brompton, correspondent à la chaîne acadienne, à l'exception de la Boutonnière de Maquereau (un lambeau appartenant à la chaîne taconienne) et de la couverture carbonifère (grès et conglomérats fluviaux). Cette dernière repose en discordance sur la surface d'érosion (pénéplaine) qui tranche la chaîne acadienne. Source: Williams (1995).

tout le long du littoral à marée basse, en particulier au droit des caps. Les couches géologiques tracent sur la batture des plis sinueux coupés de failles, héritages tangibles des poussées taconiennes.

Photo 1 — Sur cette vue de la région de Les Méchins, on aperçoit, au fond, les monts Chic-Chocs (roches dures mises en relief par l'érosion; cf. arrêt 2), en position dominante par rapport à la grande surface d'érosion (pénéplaine) qui tronque les formations géologiques plissées, relativement friables, de la Zone de Humber externe. Cette surface d'érosion s'étend, au-delà des Chic-Chocs, jusqu'à la Baie des Chaleurs (figure 10). Elle constitue ce que nous appellerons plus loin la grande surface d'érosion gaspésienne, qui se déploie entre 300 et 600 m d'altitude environ. Le soulèvement de cette grande pénéplaine à une époque géologique indéterminée, mais sans doute assez récente (Tertiaire ? Quaternaire ?) si l'on en juge à l'étroitesse des vallées, encore au stade de «jeunesse», s'est traduit par l'encaissement des cours d'eau sur une profondeur de 250 à 350 m (figure 2D). Le bas de l'escarpement côtier est découpé en larges terrasses dont les replats (champs cultivés) sont séparés par de courts talus, restés boisés, qui correspondent à des falaises mortes (anciennes lignes de rivage) jalonnant le retrait progressif de la mer de Goldthwait, une étendue d'eau marine qui a envahi les basses terres de la zone littorale à la déglaciation il y a 13 000 ans environ. Dans cette région, la limite marine goldthwaitienne (= altitude maximale atteinte par le plan d'eau à la déglaciation), représentée par un petit delta haut perché, serait de l'ordre de 90 mètres. Il importe de préciser que ce n'est pas le niveau marin qui était plus élevé, mais le continent qui s'était affaissé en raison du poids énorme de la gigantesque calotte glaciaire qui le recouvrait. Au maximum de la dernière glaciation il y a 18 000 ans, son épaisseur dans cette région dépassait en effet les 2 000 mètres. À la déglaciation, la croûte terrestre, débarrassée de son fardeau glaciaire, s'est soulevée de quelques dizaines de mètres, refoulant les eaux marines. Le niveau marin actuel a été atteint il y a moins de 2 000 ans. La chronologie du retrait marin repose sur la datation au carbone-14 des restes de coquillages marins contenus dans les sédiments littoraux anciens.

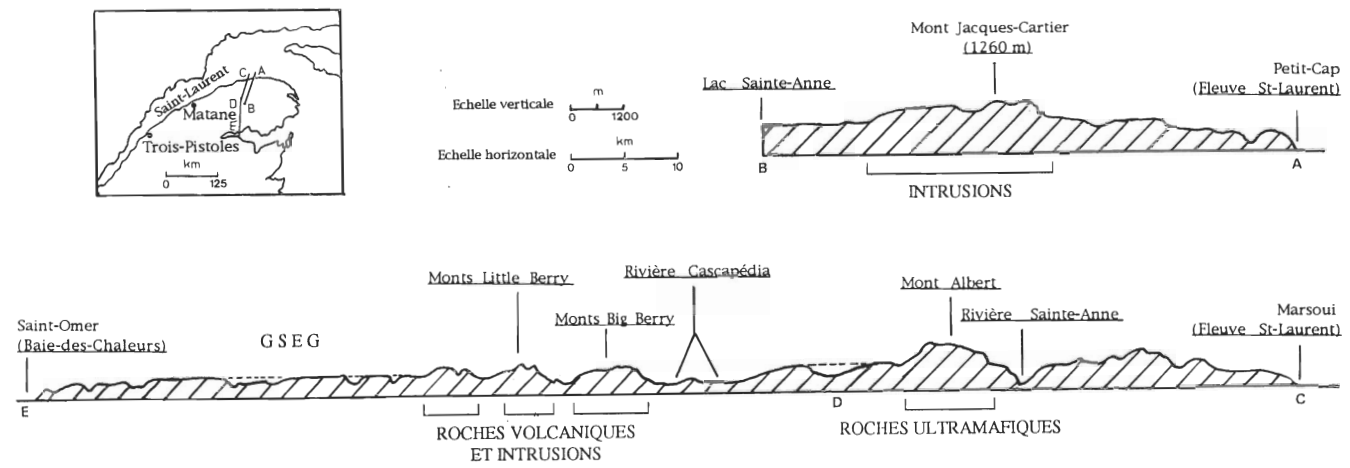


Figure 10

Figure 10
 Profils topographiques nord-sud à travers la Gaspésie montrant la grande surface d'érosion gaspésienne (GSEG), entre 300 et 600 m d'altitude, et quelques-uns des reliefs d'érosion différentielle qui la dominent (monts McGerrigle, Albert, Big Berry et Little Berry). Source: Héту (1987).

2. Les monts Chic-Chocs

Les débuts de l'océan Iapetus — S'étirant sur une centaine de kilomètres entre Matane et la rivière Sainte-Anne, les monts Chic-Chocs doivent leur relief vigoureux à la dureté relative des roches qui les sous-tendent (figure 11): roches métasédimentaires grossières, roches volcaniques et métavolcaniques⁴ regroupées sous le terme de Groupe de Shickshock, principal constituant de la Zone de Humber interne (figure 9). Épaisse d'un millier de mètres environ, cette unité géologique d'eau peu profonde témoignerait de la formation d'un rift (déchirure de l'écorce terrestre associée à un écartement de plaques) au Précambrien tardif. En d'autres termes, elle daterait des premières phases de l'océan Iapetus. Comme elle s'est formée dans un environnement très instable d'un point de vue géologique (séismes, volcanisme sous-marin), on s'explique l'abondance des roches volcaniques au sein de cette formation. Celle-ci d'ailleurs n'est pas en place, en ce sens qu'elle n'est pas actuellement située à l'endroit où elle s'est formée. Lors de l'édification de la chaîne taconienne (-480 à -430 Ma), tout le Groupe de Shickshock a été poussé — en tant que nappe de charriage⁵ — au-dessus des roches de la Zone de Humber externe, le long d'une faille de chevauchement faiblement inclinée vers le sud-est: la Faille du lac Cascapédia. Les roches dures qui composent les monts Chic-Chocs actuels étaient alors enfouies sous des kilomètres de roches sédimentaires friables. Leur mise en relief, en tant que monts Chic-Chocs, résulte d'une longue période d'érosion différentielle qui a déblayé cette chape de roches friables à raison de 15 à 20 mm par millénaire en moyenne (voir le texte d'introduction à propos du dégagement de l'intrusion des monts McGerrigle). L'escarpement nord des Chic-Chocs, qui correspond au front de la nappe exhumée, est bien visible, par temps clair, depuis le stationnement situé à l'embouchure de la rivière Cap-Chat (en rive droite). La route 299, entre Sainte-Anne-des-Monts et le Gîte du mont Albert, permet également de très belles vues, notamment depuis les hauteurs du hameau de Cap-Seize. Le massif des monts Chic-Chocs est bordé au sud par la Faille de Shickshock-Sud, l'une des grandes failles de décrochement reliées à l'orogénèse acadienne (figure 9). Cette faille se retrouve dans le tracé de certaines rivières, notamment dans celui de la rivière Bonjour, un affluent de la haute Matane.

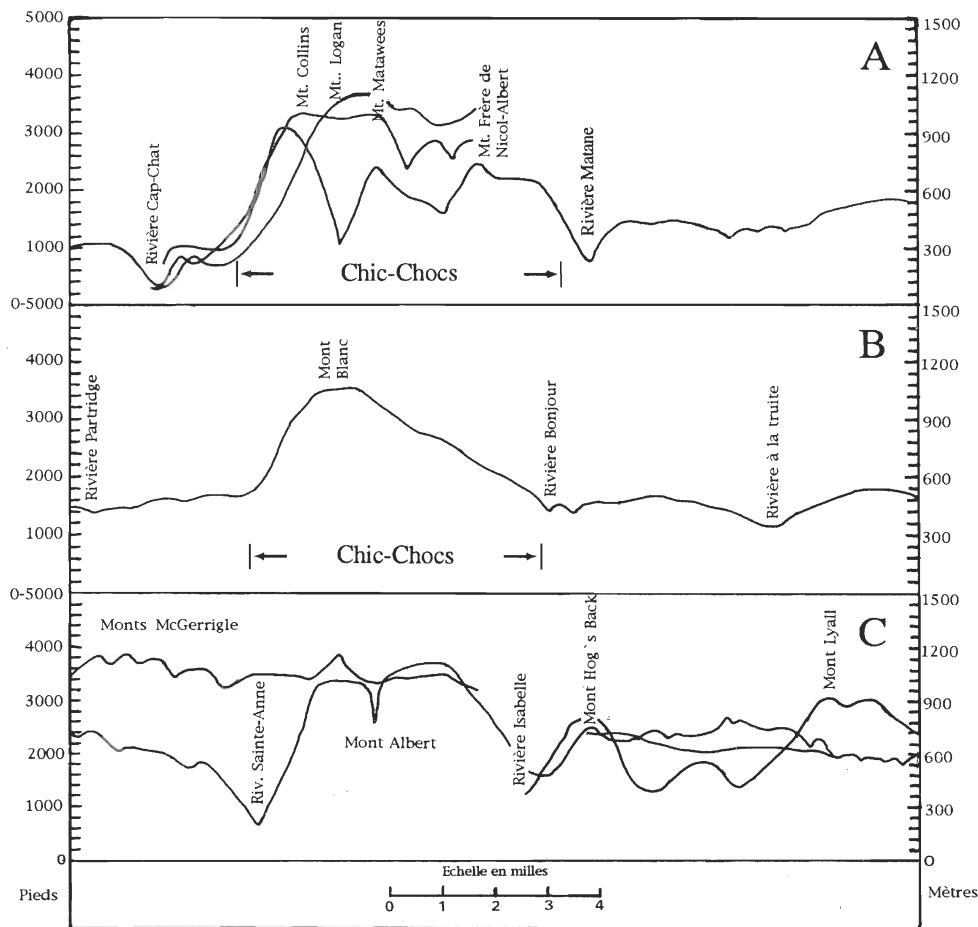


Figure 11

Figure 11

Profils topographiques NO-SE à travers les monts Chic-Chocs: A) à la hauteur de Cap-Chat; B) dans le voisinage de Matane (mont Blanc) et C) à travers le mont Albert. Une coupe des monts McGerrigle a été ajoutée sur ce dernier profil, suggérant que ces deux plateaux faisaient peut-être partie à l'origine de la même surface d'érosion dont il ne subsisterait plus que quelques lambeaux disjoints confinés aux formations géologiques les plus résistantes vis-à-vis de l'érosion. Source: F. J. Alcock (1927).

La route 11 (gravier) permet d'accéder au coeur des monts Chic-Chocs. Occupant un col glaciaire à profil en auge bien typique, le lac Cascapédia figure parmi les plus beaux lacs de surcreusement glaciaire de la région (figure 7). Paysage magnifique. Pique-nique sur les rives du lac Cascapédia. Chalets à louer. Camping à proximité. Sentiers de longue randonnée.

3. Le mont Albert et les environs

Un morceau de croûte océanique — Les zones de subduction⁶, fosses marines profondes où la croûte océanique plonge dans le manteau terrestre, sont caractérisées par un volcanisme sous-marin très actif. Ces laves sous-marines, souvent de couleur verte, ont une structure et une composition minéralogique très particulières. Tous les gisements d'amiante connus se sont formés dans ce type d'environnement. Les roches du mont Albert, qui contiennent elles aussi, par endroits, de courtes fibres d'amiante sans valeur commerciale, appartiennent à cette même famille de roches, qualifiées d'ultramafiques (figure 9). Au plan paléogéographique, elles correspondent à un fragment d'arc volcanique insulaire (semblable à l'archipel volcanique des Mariannes dans le Pacifique) qui a été poussé au-dessus du Groupe de Shickshock durant les premières phases de la collision continentale qui conduisit à la fermeture de l'océan Iapetus (formation de la chaîne taconienne). À l'instar des roches du Groupe de Shickshock, ce fragment d'arc insulaire est beaucoup plus résistant à l'érosion que les roches sédimentaires tendres qui le recouvraient, d'où sa position dominante — en terme de relief — par rapport aux formations géologiques plus friables qui l'entourent (figure 10).

Le plateau sommital du mont Albert est considéré par certains géomorphologues comme les restes d'une vaste plaine d'érosion qui aurait été soulevée et disséquée après l'ouverture de l'Atlantique. La surface bosselée du massif des monts McGerrigle — désignés autrefois par le toponyme évocateur de monts de la Table — et certaines portions des monts Chic-Chocs, toutes situées dans la même fourchette d'altitude, en feraient également partie (figures 11).

En descendant du plateau par le sentier balisé, vous pourrez observer un bel exemple de modelé d'érosion glaciaire, soit trois vallées suspendues à profil en auge typique, séparées l'une de l'autre par un gradin de

confluence: d'abord la vallée du ruisseau du Diable, dont les versants raides sont balayés par les avalanches en hiver (une avalanche de 50 000 m³ y a été observée en 1989), puis la vallée du lac du Diable (un lac de surcreusement glaciaire) et, enfin, la vallée de la rivière Sainte-Anne, qu'emprunte la route 299. Cette dernière vallée, qui a été profondément surcreusée par les glaciers, représente l'une des trouées glaciaires majeures de la Gaspésie (figure 7). — Les chutes du Diable, visibles du sentier (belvédère), dévalent l'un des gradins de confluence.

Les chutes Sainte-Anne (le long de la 299, au sud du Gîte du mont Albert; suivre les indications) incisent des laves volcaniques dont la structure en coussinets, typique des effusions sous-marines, est très nette. Les éruptions sous-marines sont très fréquentes actuellement à la limite des plaques tectoniques qui découpent le plancher océanique, par exemple le long de la dorsale médio-atlantique, dont fait partie l'Islande, ou encore dans les arcs insulaires tel l'archipel volcanique des Mariannes, dans le Pacifique. Il y a 450 millions d'années la région du mont Albert était elle-même située sur une limite de plaques.

4. Le massif des monts McGerrigle

Il est recommandé de le contourner par le sud (route 16). Suivre les indications à partir du Gîte du mont Albert. Route de gravier.

Durant la formation de la chaîne acadienne (-400 à -360 Ma), de nombreuses remontées de granite fondu se sont introduites dans les roches sédimentaires siluro-dévonniennes de la Ceinture de Gaspé. Ces intrusions ne doivent pas être confondues avec les volcans car en fait elles ont cristallisé à des kilomètres de profondeur (7 km dans le cas de l'intrusion des monts McGerrigle). Étant constituées de roches très dures, ces masses de roches intrusives ont par la suite été dégagées, puis mises en relief, lors de l'érosion de la chaîne acadienne. Actuellement, elles dominent la grande surface d'érosion gaspésienne par 300 à 400 mètres (figures 10 et 11). Les monts McGerrigle, dont fait partie le mont Jacques-Cartier (1 270 m), le point culminant de la Gaspésie, représentent la plus imposante des intrusions acadiennes (-390 Ma), parmi lesquelles figurent également le mont de la Brèche (-355 à -365 Ma), le Dôme de Lemieux (-381 Ma), le mont Copper (-382 Ma) près de Murdochville, etc.

Étant d'altitude relativement élevée, les monts McGerrigle ont joué un rôle important dans le déroulement de la dernière glaciation. C'est en effet dans ces hautes terres que sont apparus, il y a 75 000 ans environ, les premiers glaciers de cirques. Ces petits glaciers locaux ont creusé, dans les flancs du massif, des cuvettes en forme de fauteuil, dont le fond est souvent ennoyé par des lacs de surcreusement glaciaire. Le cirque glaciaire du lac aux Américains en est un bel exemple.

L'excursion au sommet du mont Jacques-Cartier est fortement recommandée (prévoir des bottes de marche et des vêtements chauds, même en été). Un service de navette est offert depuis le Camp de la Galène. Avec sa température moyenne annuelle de l'ordre de $-4\text{ }^{\circ}\text{C}$, son pergélisol (sol gelé en permanence) et sa toundra parcourue par les caribous (au-dessus de 1 000 m), le sommet du mont Jacques-Cartier offre des paysages qui évoquent le Québec subarctique (par exemple la région de Shefferville). Le sol, de part et d'autre du sentier sommital, est organisé en grands cercles de pierres, couvertes de lichens, entourant des taches de terres meubles colonisées par les plantes herbacées. Ces grands cercles de pierres, caractéristiques des régions arctiques à pergélisol, se forment sous l'influence répétée du gel: le gonflement des taches de terres meubles lors de l'engel entraîne la migration des pierres vers la périphérie (phénomène cumulatif s'étalant sur des centaines d'années). Quand la pente s'accroît, les cercles de pierres, déformés par la gélifluxion (déformation plastique du sol sous l'effet de la pesanteur lors du dégel), s'allongent dans le sens de la pente (figure 12). De telles déformations peuvent être observées de chaque côté des escaliers qui conduisent au sentier sommital (à proximité du lac à René). — Le relief de la péninsule gaspésienne, observé depuis le sommet du mont Jacques-Cartier (tour d'observation), paraît relativement uniforme, en particulier vers le sud. Cette péninsule disséquée, qui se profile sur l'horizon, correspond à la grande surface d'érosion gaspésienne mentionnée plus haut (figure 10).

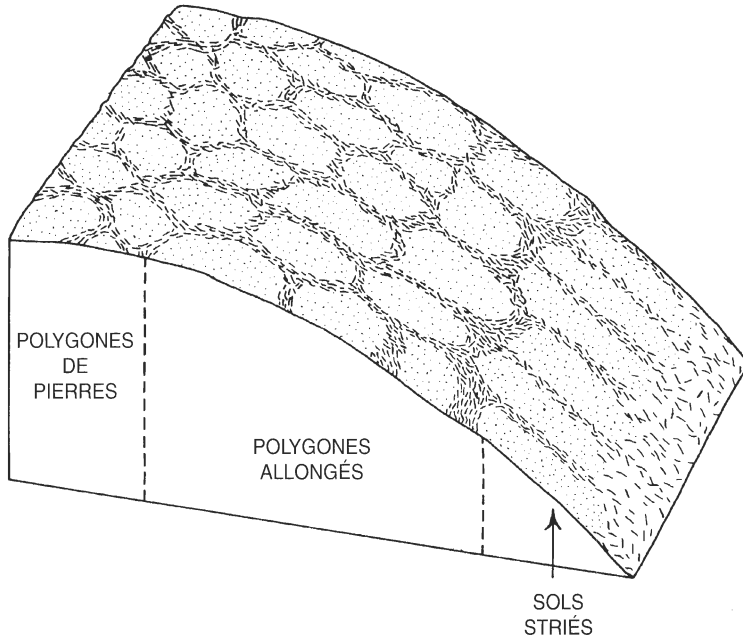


Figure 12

Figure 12

Déformation des cercles de pierres en fonction de la pente. Quand la pente excède 5° , on passe à des sols en bandes appelés sols striés.

5. La vallée de Mont-Saint-Pierre (photos 2 et 3)

La région de Mont-Saint-Pierre fait partie, tout comme Les Méchins, de la zone géologique de Humber externe, constituée de roches sédimentaires cambro-ordoviciennes intensément plissées durant la formation de la chaîne taconienne. Les principaux éléments géomorphologiques du relief régional apparaissent nettement sur la photo 2. On y distingue la grande surface d'érosion gaspésienne (plateau sommital) qui tronque les plis de la chaîne taconienne. La vallée de Mont-Saint-Pierre est l'une des plus belles vallées glaciaires de la région. Les petites cuvettes qui en découpent les flancs sont des cirques glaciaires. Ils étaient occupés par de petits glaciers locaux durant la déglaciation, voilà 10 000 à 13 000 ans. Autre élément typique du modelé d'érosion glaciaire: la vallée suspendue de la Coulée à Layoute (au centre sur la photo 2), qui débouche à une centaine de mètres au-dessus du fond de la vallée de Mont-Saint-Pierre. Le fond plat de la vallée de la rivière à Pierre est tapissé de sédiments marins abandonnés par la mer de Goldthwait. Il y a 12 500 ans, un bras de mer (fjord) remontait la vallée sur une distance de six kilomètres environ. La limite marine goldthwaitienne était alors située vers 55 mètres d'altitude. Il reste plusieurs vestiges de cette phase marine, notamment des coquillages marins fossiles. On peut en observer dans une gravière située au pied du versant est de la vallée, près du 2^e pont (pénétrer dans la vallée par la route qui en longe le flanc est). Des datations au carbone-14 leurs attribuent un âge de 10 200 ans.

La photo 3 montre le flanc nord-ouest du mont Saint-Pierre (425 m). Les couches sédimentaires y dessinent un pli couché (visible du village, depuis la route 132) recoupé par la grande surface d'érosion gaspésienne. L'un des cirques glaciaires est visible à l'arrière-plan. La falaise à l'avant-plan, burinée par des couloirs d'avalanches, alimente un talus d'éboulis. Entre Tourelle et Madeleine-Centre, la route 132 est dominée à plusieurs endroits par des falaises rocheuses semblables à celle-ci. Depuis le 4 mai 1987, une équipe du ministère des Transports — appelée prosaïquement la «patrouille de roches» — rédige une fiche à chaque fois que des débris de versant parviennent à la route (blocs de pierre, blocs de glace, avalanches). Pour la période allant du 4 mai 1987 au 30 avril 1993, on compte pas moins de 6 811 fiches, soit 6 535 chutes de pierres, 252 chutes de blocs de glace et 24 avalanches. Dans plusieurs cas, la réouverture de la route a nécessité l'intervention d'un bulldozer. C'est dire à quel point ces pentes raides sont actives.

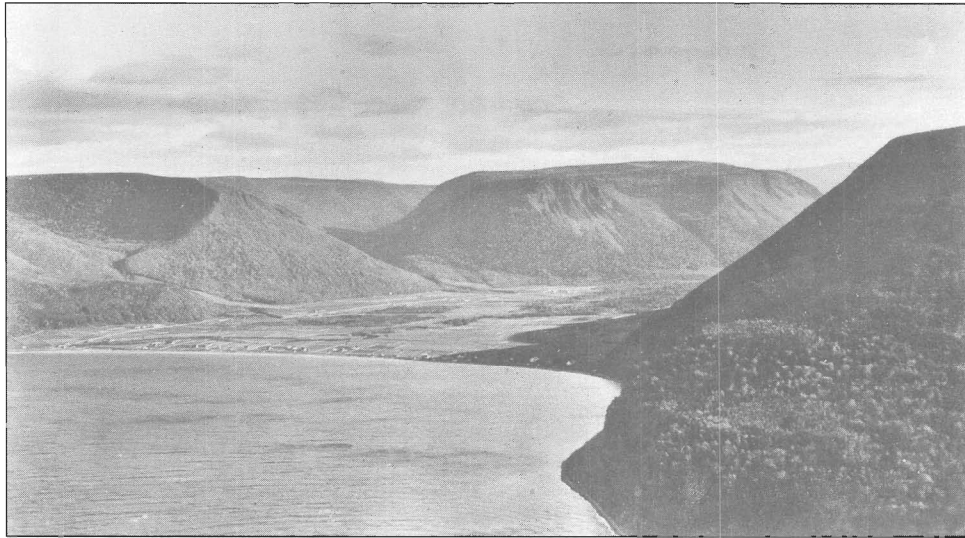


Photo 2

La vallée de Mont-Saint-Pierre. (Photo prise en 1927 par J. de Lesseps (N27-62). Archives nationales du Québec.)

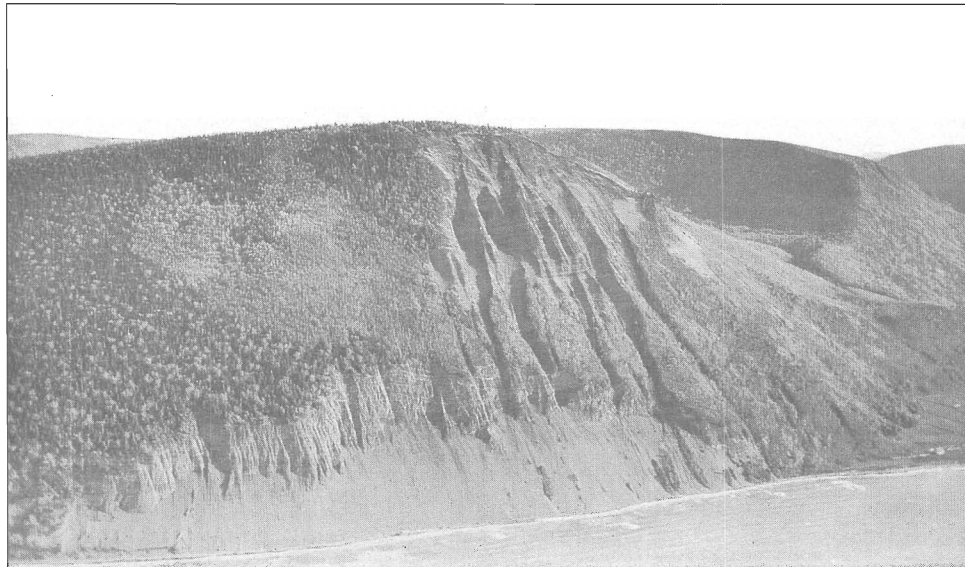


Photo 3

Le mont Saint-Pierre. (Photo prise en 1927 par J. de Lesseps (N27-64). Archives nationales du Québec.)

6. Le cap Gaspé (voir la photo de la page 163)

Avec cet arrêt, nous changeons de zone géologique. La région de Forillon/Percé fait partie de la grande Ceinture de Gaspé (figure 9), qui comprend des roches siluro-dévonienne plissées et faillées durant la formation de la chaîne acadienne (-400 à -360 Ma). Le cap Gaspé (voir à la page 163), constitué principalement de calcaires — les Formations de Cap Bon Ami et de Grande-Grève, toutes deux datant du Dévonien — correspond à une double crête de roche dure mise en relief par l'érosion différentielle. Au nord-ouest, elle s'élève brutalement au-dessus de la plaine de Cap-des-Rosiers, une basse surface d'érosion marine taillée dans les roches beaucoup plus tendres (schistes) de la Formation de Cap-des-Rosiers (Ordovicien), qui appartient, elle, à la Zone de Humber externe.

7. La région de Percé (photo 4)

Le substrat géologique de la région de Percé est relativement complexe car il superpose deux ensembles de formations géologiques appartenant à des environnements et à des époques totalement différents. La figure 13 présente la stratigraphie des terrains et les reliefs d'érosion différentielle qui y sont taillés. On note:

À la base, des roches sédimentaires fortement plissées lors de la formation de la chaîne acadienne. Leur contenu fossilifère indique qu'elles se sont d'abord déposées en milieu marin entre le Cambrien et le Dévonien inférieur.

Au sommet, les grès et les conglomérats fluviaux de la Formation de Bonaventure, d'âge carbonifère. Étant postérieurs à l'orogénèse acadienne, ils sont peu déformés (couches horizontales ou faiblement inclinées).

Ces deux ensembles sont séparés par une discordance d'érosion qui tranche les plissements acadiens. Cette discordance correspond à une surface d'érosion fossile. La Formation de Bonaventure, attribuée à des écoulements fluviaux de milieu semi-aride (elle contient localement des évaporites⁷ et des dunes pétrifiées), s'est déposée directement sur cette surface d'érosion. Ce type de contact géologique, observé également près de Saint-Elzéar, nous livre un message essentiel: lorsque la Formation de Bonaventure se met en place au Carbonifère, la chaîne acadienne avait déjà été éliminée et remplacée par une pénéplaine.

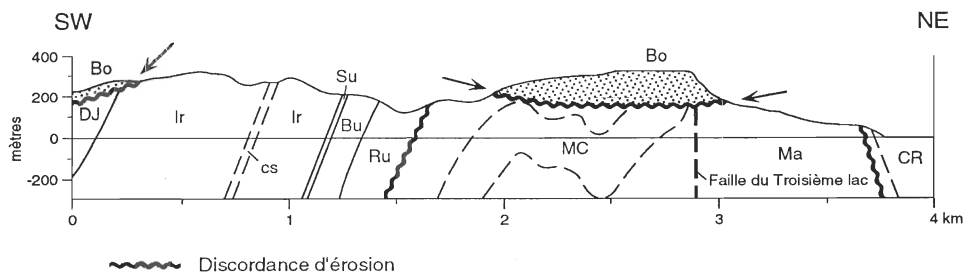


Figure 13

Figure 13

Coupe géologique de la région de Percé. La Formation de Bonaventure (Bo) au sommet et les formations sédimentaires plissées de la chaîne acadienne en-dessous sont séparées par une discordance d'érosion (flèches). Tirée de D. Kirkwood, **Géologie structurale de la région de Percé (Gaspésie)**, ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec, rapport ET 87-17, 1989.

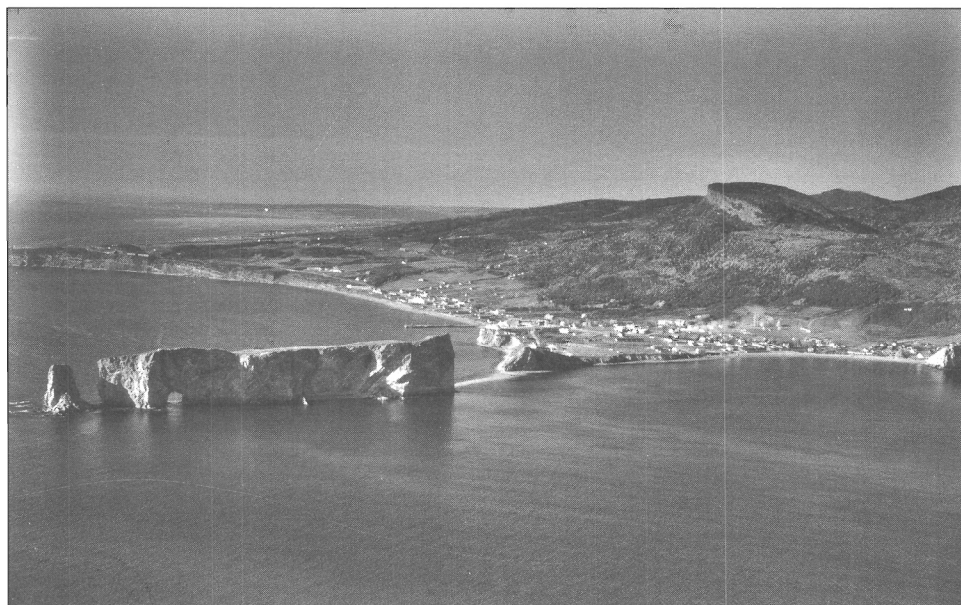


Photo 4

La région de Percé. À gauche: le rocher Percé constitué des calcaires très durs de la Formation de Forillon. À droite: le mont Sainte-Anne (340 m) et ses falaises de conglomérat (Formation de Bonaventure). (Cliché réalisé en 1968 par le ministère des Terres et Forêts du Québec (Q68359-42).)

Les points saillants du relief de la région de Percé (photo 4) résultent encore une fois de l'érosion dite différentielle parce qu'elle s'exerce à des vitesses et avec une intensité différentes suivant la dureté des roches. Le célèbre rocher Percé et Les Trois Soeurs appartiennent à la même bande de roche dure: les calcaires du Dévonien inférieur de la Formation de Forillon. Le mont Joli doit sa résistance aux calcaires du Groupe de Matapédia. Quant aux baies et aux anses, elles se sont développées dans des roches moins résistantes, telles les mudstones et les siltstones⁸. Enfin, les points culminants au-dessus de Percé sont composés de grès et de conglomérats (Formation de Bonaventure), qui dominent très nettement dans l'échelle des duretés relatives (photo 4).

Malgré sa masse imposante estimée à plus de six millions de tonnes, le rocher Percé n'est pas immuable. Selon les géologues J.-W. Laverdière et Léo-G. Morin, le gel ferait tomber environ 300 tonnes de débris rocheux annuellement. À ce rythme, le rocher serait éliminé en 20 000 ans.

8. La lagune de Petit-Pabos (photo 5)

La côte sud de la péninsule gaspésienne se signale par ses nombreuses lagunes, appelées «barachois» en langue vernaculaire (Douglastown, Bridgeville, Petit-Pabos, Pabos-Mills, Port-Daniel, Bonaventure, Carleton, Saint-Omer). Ces lagunes correspondent pour la plupart à la partie aval de vallées fluviales submergées par la mer lors de la remontée du niveau marin à la suite de la dernière glaciation. Dans la baie des Chaleurs, ce phénomène est accentué par une tendance à l'enfoncement du continent.

Les lagunes sont fermées par des cordons sableux qui sont très jeunes à l'échelle géologique (moins de 5 000 ans). Ces cordons sont construits par des courants qui longent le littoral, sans toutefois pénétrer dans les baies. Engendrés par des trains de vagues frappant la côte obliquement, ces courants — désignés par le terme général de dérive littorale — entraînent des sables et des graviers arrachés aux caps qui encadrent la baie. Une partie des sédiments se déposent à l'embouchure de la baie, formant un cordon sableux qui s'inscrit dans le prolongement du trait de côte de part et d'autre de la baie (photo 5). Dans le même temps, des sédiments fins apportés par les cours d'eau et les courants de marée se sont accumulés dans la lagune, la comblant peu à peu. En raison de leur pouvoir filtrant, les hautes herbes colonisant les atterrissements (constitution d'un marais) favorisent

la sédimentation. À terme, la lagune, entièrement remblayée, disparaîtra complètement. Ce phénomène d'obturation puis de comblement des baies, parallèlement à l'érosion des caps, se traduit par la régularisation du trait de côte.



Photo 5

La lagune de Petit-Pabos. (Photo prise en 1927 par J. de Lesseps (K25-16). Archives nationales du Québec.)

9. Les paysages tabulaires du Bassin de Ristigouche (photo 6)

Au sud de Percé apparaissent des affleurements de grès et de conglomérats de couleur rouge visibles dans les falaises du littoral de la baie des Chaleurs (figure 9). Déposés en milieu continental, dans un grand bassin sédimentaire — le Bassin de Ristigouche — qui couvrait toute la baie des Chaleurs (alors à sec), ils correspondent à un vaste épandage alluvial qui remonte au milieu du Carbonifère. Ces grès et ces conglomérats rouges sont regroupés sous le nom de Formation de Bonaventure. Cette formation est composée de couches horizontales qui se sont étalées sur la surface d'érosion post-acadienne, qu'elles fossilisent. La plaine faiblement incisée qui caractérise le littoral nord de la baie des Chaleurs (photo 6) est préfigurée par la disposition horizontale des couches du sous-sol. Il s'agit d'une surface structurale (conforme aux couches géologiques) par opposition aux surfaces d'érosion, qui tranchent les couches géologiques sous-jacentes (exemple à la figure 13). Les deux peuvent se superposer, comme c'est d'ailleurs le cas dans cette région: la Formation de Bonaventure repose sur une surface d'érosion fossile (élaborée aux dépens de la chaîne acadienne), tout en servant d'assise à une surface structurale.

10. Les poissons fossiles de Miguasha

Les roches sédimentaires composant les falaises de Miguasha, des grès, des calcaires schisteux argileux souvent laminés et des shales, renferment des poissons et des plantes fossiles du Dévonien supérieur. Ces roches se sont déposées il y a environ 370 Ma dans une lagune marine semblable au barachois de Carleton. À cette époque, le continent nord-américain était situé à proximité de l'équateur. Une flore très riche composée de fougères géantes occupait les berges de la lagune. — Une visite au musée s'impose. Prévoir 2 heures.



Photo 6

Vue aérienne de la plaine (surface structurale) faiblement incisée de la région de Saint-Siméon-de-Bonaventure. Elle s'étale au pied de la grande surface d'érosion gaspésienne (à l'horizon) dont elle est séparée par un escarpement de 100 à 300 m de commandement suivant les secteurs. (Photo prise en 1927 par J. de Lesseps (P32-40). Archives nationales du Québec.)

11. Les lacs glaciaires de la vallée de la Matapédia

Les lacs constituent des anomalies dans un réseau hydrographique normal. Les rivières creusent leurs vallées, mais elles ne les surcreusent pas. Or, tout lac suppose un surcreusement fermé par un seuil. En fait, au Canada, la plupart des lacs occupent des cuvettes de surcreusement glaciaire. D'ailleurs la carte des lacs à l'échelle du continent se superpose parfaitement à celle des zones englacées au Quaternaire. Il n'y en a presque pas aux États-Unis qui sont, pour l'essentiel (sauf le nord), restés en dehors des limites glaciaires. Les lacs sont donc l'une des principales caractéristiques des paysages glaciaires. Le Bas-Saint-Laurent et l'ouest de la Gaspésie n'y échappent pas. La vallée de la Matapédia contient deux des plus beaux lacs glaciaires de la région, soit le lac au Saumon et le lac Matapédia. Ils font partie d'un ensemble de lacs orientés vers le sud-est (figure 14), orientation qui correspond justement au sens de l'écoulement glaciaire lors de l'optimum glaciaire, il y a 18 000 ans environ. Ainsi, chaque élément du paysage trouve sa place dans la logique des formes du relief.

Figure 14

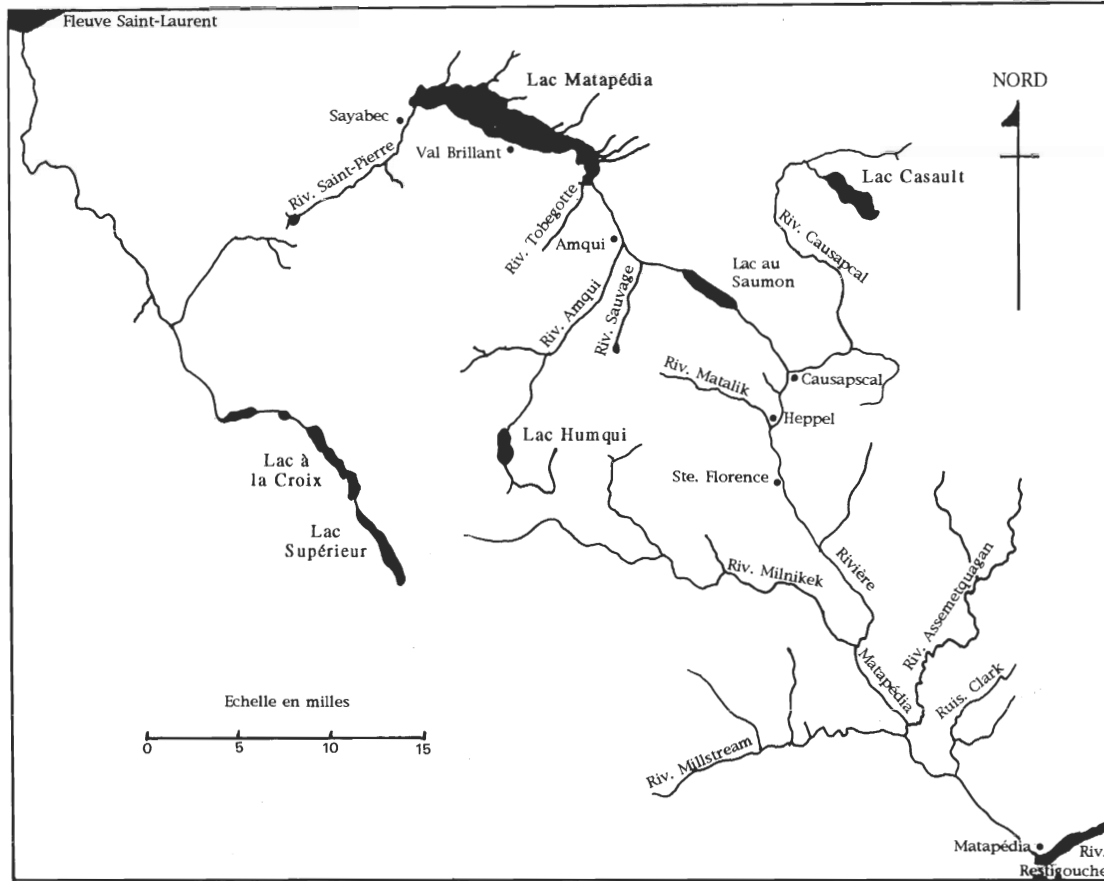


Figure 14
Les lacs de surcreusement glaciaire de la Gaspésie occidentale.

Remerciements

Les cartes et les croquis qui agrémentent ce texte ont été mis au propre par Suzanne Gagnon, Guy Frumignac et Serge Vézina. Nous les remercions.

Lectures suggérées

ALCOCK, F.-J. **La région cartographiée du mont Albert (Québec)**. Commission géologique du Canada, mémoire 144, 1927.

BLANCHARD, R. **L'Est du Canada français**. Paris, Masson et Montréal, Beauchemin, 1935. Tome premier, 366 p.

BOUDREAU, F. et S. PAYETTE. «*Les étages de végétation du mont Jacques-Cartier*» dans **Les zones d'altération et le problème des limites glaciaires**, J. T. Gray, éd. Excursion et colloque AQQUA-CANQUA en Gaspésie, 1981. Pages 19-46.

GAGNON, R.-M. **Le climat des Chic-Chocs**, ministère des Richesses naturelles du Québec, Service de la météorologie, M. P. 36, 1970. 103 p.

GRANDTNER, M. «*Aperçu de la végétation du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Iles-de-la-Madeleine*». **Cahiers de géographie de Québec**, vol. 16, (1972): 116-121.

HÉTU, B. **L'influence du contexte géomorphologique quaternaire sur la dynamique postglaciaire des versants raides de la Gaspésie septentrionale**. Université de Montréal, thèse de doctorat (Ph. D.), 1987. 568 p.

HÉTU, B. «*Le Quaternaire du Bas-Saint-Laurent*» dans **L'Est du Québec: études géographiques**, Bernard Héту, éd. Université du Québec à Rimouski, Module de géographie, 1990. Pages 15-30.

HÉTU, B. «Géologie et géomorphologie du Bas-Saint-Laurent» dans **Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent** de Paul Larocque. Rimouski, UQAR-GRIDEQ, 1994. Pages 357-396.

HÉTU, B. et J. T. GRAY. «*Évolution postglaciaire des versants de la région de Mont-Louis, Gaspésie, Québec*». **Géographie physique et Quaternaire**, 39 (1), (1980): 77-84.

HÉTU, B. et J. T. GRAY. «*Le modelé d'érosion glaciaire de la Gaspésie septentrionale*». **Géographie physique et Quaternaire**, 39 (1), (1985): 47-66.

HOCQ, M., éd. **Géologie du Québec**. Québec, Les Publications du Québec, 1994. 154 p.

WILLIAMS, H., éd. **Géologie de l'orogénèse appalachien-calédonien au Canada et au Groenland**. Ottawa, Commission géologique du Canada, 1995. 1032 p.

Notes

- ¹ Du grec *oros*, montagne, et *genesis*, génération: édification des chaînes de montagnes.
- ² Les batholites sont des masses de roches intrusives de dimension imposante (plus de 100 km²). Ces masses de roches fondues proviennent de l'intérieur de la Terre. Lorsqu'elles atteignent la surface, on parle de volcan. Dans le cas inverse, on parle d'intrusion.
- ³ Les shales sont des roches sédimentaires à grains fins (limon, argile). Il s'agit en fait de vase pétrifiée.
- ⁴ Les roches métasédimentaires et métavolcaniques sont des roches d'origine sédimentaire ou volcanique dont l'aspect initial (texture, minéralogie) a été modifié sous l'effet de pressions et de températures extrêmes.
- ⁵ Une nappe de charriage est un volume rocheux de dimension régionale transporté latéralement sur plusieurs kilomètres le long d'un plan de cassure faiblement incliné que l'on nomme faille de chevauchement.
- ⁶ La subduction désigne l'enfoncement d'une immense portion de croûte océanique (partie du plancher rocheux basaltique des océans) dans le manteau terrestre. La chaleur dégagée par la friction et la fusion de la croûte engendre d'abondantes remontées volcaniques.
- ⁷ Type de roches, comprenant le sel et le gypse, produit par précipitation des substances chimiques dissoutes dans l'eau de mer. Elles se forment dans des lagunes peu profondes sous des climats chauds et secs, favorisant une intense évaporation (par exemple actuellement en bordure du golfe Persique et de la mer Rouge).
- ⁸ Mudstones et siltstones: respectivement boues et limons pétrifiés.

**Les premiers
Gaspésiens**
Repères
Jean-Pierre Bélanger

Depuis l'arrivée des Européens, on les a successivement appelés «Souriquois», «Toudamans», «Gaspésiens», «Tarrentines» (commerçants), «Micmacs» – une déformation anglaise du mot micmac Mig'mawag, qui signifie «Peuple de l'aurore»², «Kwedech» ou Iroquoiens, Etchemins ou Malécites, «Almouchiquois» ou Abénaquis de l'Est, etc. La variété de ces appellations montre bien l'étendue des relations internationales de ces peuples amérindiens arrivés vraisemblablement en terre d'Amérique il y a environ 30 000 ans avant aujourd'hui (A.A.). Bien qu'une telle périodisation soit évidemment arbitraire, les archéologues, anthropologues et historiens ont pratiqué un découpage chronologique de l'évolution des premiers Gaspésiens, dont nous nous inspirerons, faute d'une classification plus adéquate, dans cette brève présentation.

L'histoire gaspésienne avant les Européens

Les découvertes archéologiques nous permettent de cerner avec assez de précision le mode d'existence des peuples autochtones de la Gaspésie avant l'arrivée des colonisateurs. La discipline archéologique distingue trois étapes principales de l'évolution des peuples autochtones jusqu'à l'établissement des Européens. Il s'agit de la période paléo-indienne, de la période archaïque et de la période sylvicole.

L'arrivée des premiers Amérindiens via l'immense pont de terre formé entre la Sibérie et l'Alaska (Béhringie) remonte à au moins 30 000 ans. Leur migration, après le retrait du dernier glacier (Wisconsin) sur cette voie d'accès à végétation de toundra, s'est sans doute étendue sur plus de 2 000 ans, avant de se diriger progressivement plus au sud, ce qui inaugure la période paléoindienne (12 000–6 000 A.A.). **Les paléoindiens anciens** (12 000–9 500 A.A.) se caractérisent par l'emploi de pointes de projectiles aux faces concaves et cannelées, de perçoirs, de bifaces, typiques de **la phase Clovis**, «*la plus ancienne manifestation de la tradition ou de la culture paléo-indienne*»³. Pour les fabriquer, une pierre siliceuse, le chert, est particulièrement convoitée. Ces chasseurs–cueilleurs nomades traquent les troupeaux de caribous, abondants dans la toundra et de la taïga, de même que l'ours noir. Ailleurs qu'en Gaspésie, cette période correspond aussi à la disparition graduelle de certaines espèces de gibier géant de la phase du pléistocène, comme le mammoth, le bison géant, le cheval et le chameau, peut-être à la

suite d'une chasse intensive. Ceux-ci n'ont mystérieusement laissé que de rares vestiges archéologiques dans le Nord-Est de l'Amérique⁴. De la même façon, les traces de l'occupation humaine se font rares (soit à cause de l'acidité du sol qui rend difficile la préservation des objets périssables ou de l'absence de peuplement due à la présence des glaciers) pendant la période du paléoindien ancien; aussi n'en a-t-on retrouvé aucun vestige au Québec, les quelques artefacts exhumés à ce jour étant localisés dans les régions des Grands-Lacs, du Maine et des Maritimes. Les populations préhistoriques de la Gaspésie ont sans doute participé à cette tradition, puisque le territoire des premiers Gaspésiens s'étendait jusqu'aux Maritimes.

Les paléoindiens récents (9 500–6 000 A.A.) ont hérité d'un cadre naturel distinct. Avec le réchauffement du climat, toundra et taïga s'éclipsent devant l'avancée de la forêt, qui accélère l'extinction de la mégafaune et transforme les habitudes migratoires des troupeaux de caribous. Les Amérindiens se sont adaptés à cette modification de l'équilibre écologique en se livrant à la chasse d'espèces plus petites et variées, comme le castor, le porc-épic et le lièvre, et en pratiquant une cueillette accrue de végétaux. Le paléoindien récent se distingue, en Gaspésie comme ailleurs au Québec, par la substitution des pointes Plano, de type lancéolées, aux pointes Clovis. Cette période marque l'adoption d'une nouvelle technique d'amincissement des pointes, la «retouche en pelure», et correspond à l'emploi d'un chert local, signes évidents de la capacité d'adaptation et d'innovation technologique des premiers occupants. Les vestiges de l'occupation humaine, s'ils continuent d'être rares, sont plus nombreux.

La période de l'**Archaïque maritime** (7 000–2 000 A.A.), pendant laquelle apparaissent les premiers Gaspésiens, s'inscrit dans la continuité de cette évolution technologique. Les ressources animales et végétales y sont exploitées encore plus intensément qu'auparavant. En Gaspésie, l'apparition de la végétation et du gibier ne devint possible qu'à partir de 10 000 ans A.A., avec le retrait du dernier glacier gaspésien. Il a donc fallu attendre plusieurs siècles avant que les premières populations préhistoriques ne puissent s'établir. La configuration géographique de la Gaspésie actuelle daterait d'environ 5 000 ans, mais avec un climat subarctique favorisant la présence du caribou, après que la fonte des glaces eût permis la formation d'une série de terrasses correspondant à l'époque aux rivages de la mer. Ainsi, on a excavé en Gaspésie, tant à Sainte-Anne-des-Monts qu'à Cap-au-Renard, La Martre et Grande-Vallée, plusieurs sites de campements littoraux

typiques de la période Plano, les plus anciens de cette tradition au Québec (à compter de 5 060 A.A.), et d'autres encore au Bas-Saint-Laurent⁵.

Suivant la tradition orale micmaque, les Malécites, les Micmacs, les Abénaquis, et dans une moindre mesure peut-être les Iroquoiens, qui ont commencé à peupler la Gaspésie quelques siècles avant l'arrivée des Européens (les Micmacs en auraient été délogés vers l'an 1 000 par des Béothuks ou des Iroquoiens), chassent, pêchent et cueillent une faune et des espèces végétales de plus en plus diversifiées: orignal, caribou (plus nomade et moins vulnérable dans la neige que l'orignal), chevreuil, ours noir, castor, loutre, rat musqué, raton laveur, gibier d'eau et, parmi les poissons et les crustacés, la truite, le saumon (qu'ils pêchent au harpon, ou *nigog*), l'anguille, l'esturgeon, l'éperlan, le homard et les mollusques. Rien n'indique toutefois qu'ils aient pêché la baleine ou la morue. Les espèces marines auraient composé 90% de la diète alimentaire estivale de ces populations pratiquant un nomadisme plus cyclique et restreint que leurs ancêtres. À partir de leurs quartiers d'hiver dispersés, elles se seraient consacrées davantage à la chasse aux mammifères terrestres. Cette culture archaïque s'est vraisemblablement développée en autarcie, et témoigne donc de la faible intensité des relations entre nations. Les sites côtiers y ont sans doute été exploités pendant plusieurs millénaires⁶.

D'après l'archéologue José Benmouyal, l'Archaïque gaspésien, ou «tradition gaspésienne», puisqu'il s'agit d'un développement en vase clos, comprend deux phases. Une première période (vers 6 000 à 4 500 A.A.) prolonge la tradition de la période Plano (Paléoindien récent), puisqu'on observe une certaine similarité dans les formes des couteaux et des haches, même si les dimensions se transforment et que les poinçons se raréfient.

La seconde étape de l'Archaïque (vers 4 500–2 500 A.A.) est marquée par un emploi constant du chert, retrouvé en abondance sur la côte nord de la Gaspésie, pour la fabrication des outils de pierre. Ceux-ci continuent d'évoluer. Ainsi, les poinçons sont possiblement remplacés par des pièces d'os et la «retouche en pelure» disparaît. De forme triangulaire ou lancéolée, parfois munies d'encoches latérales permettant de les fixer à des armes de jet, les pointes de projectiles correspondent vraisemblablement à l'adoption de l'arc et de la flèche. Il s'agit de la période la moins connue de l'Archaïque.

La période sylvicole (2 000 à 500 A.A.) constitue la dernière tranche chronologique préalable à la «rencontre» avec les Européens. Habituel-

lement divisée en trois phases (sylvicole inférieur, moyen et supérieur), cette période évoque deux transformations majeures: l'apparition de la céramique et de l'horticulture. Cependant, alors que des autochtones de la vallée du Saint-Laurent ont profité de ces innovations pour se regrouper dans des villages semi-permanents et se livrer à la culture du sol, les Amérindiens gaspésiens, à l'instar de ceux du Bas-Saint-Laurent et de la Côte-Nord, ont parfois maintenu leurs campements temporaires d'été de petite taille, tout en y prolongeant leurs séjours. D'ailleurs, l'archéologue Georges Barré a inventorié à Cap-Chat, dans les années 1970, un campement dont l'occupation se serait prolongée de 440 à 620 AA. L'évolution des pointes de projectiles est typique de la période sylvicole. Ici encore les Gaspésiens adaptent leur technologie aux exigences de leur environnement (c'est peut-être là une conséquence de l'intensification des relations entre nations), les pointes devenant à la fois plus courtes et plus larges, la «retouche en pelure» revêtant une forme moins raffinée. C'est à cette époque que la population micmaque gaspésienne connaît son essor démographique le plus considérable.

Cette dernière phase de la tradition gaspésienne (de 2 500 à 1 300 A.A.) se caractérise par l'existence de nombreux campements sur les terrasses les plus basses (abaissement du niveau de la mer après la fonte des glaciers), et à l'embouchure des cours d'eau. Grâce aux fouilles entreprises en 1971 sur deux sites de cette période, ceux de Le Ruisseau et de Cap-Chat (ca 500 A.A.), on a pu exhumer les restes osseux de mammifères terrestres, révélateurs des habitudes alimentaires de ces populations. Ces entreprises de «sauvetage» archéologique, et d'autres plus récentes, ont permis aux chercheurs d'identifier les vestiges d'habitations de peaux et de foyers. Les matériaux employés montrent que les Micmacs multipliaient les échanges avec d'autres groupes amérindiens préhistoriques. Certains chercheurs attribuent aujourd'hui aux Micmacs une parenté linguistique avec les autochtones du sud-ouest de l'Ontario, et même avec les Arapahos des Plaines (également Algonquiens). On a aussi émis l'hypothèse d'une émigration d'Amérindiens originaires de la Nouvelle-Angleterre, vers l'an 1 000 A.A., lesquels auraient introduit la poterie dans la péninsule. Quoiqu'il en soit, à la fin de la période, des fragments de poterie et de haches de pierre polie signalent l'intensification des échanges entre nations⁷. Au niveau technologique, les couteaux (bifaces) sont plus petits qu'auparavant, tandis que les grattoirs (pour racler les peaux) apparaissent. En général, les outils de pierre taillée ou polie, les artefacts en os et les objets décoratifs, de même

que l'utilisation de l'ocre rouge, témoignent d'une vive pratique religieuse et d'un art décoratif plus ou moins présent dans les sépultures.

Malheureusement, aucun site sylvicole ultérieur au 6^e siècle n'a été retrouvé en Gaspésie, ce qui pourrait signifier que les Micmacs ont cessé de fréquenter la péninsule jusqu'à l'époque historique. Il n'est d'ailleurs pas toujours évident, selon Mario Mimeault, qu'il s'agisse de sites micmacs, puisqu'ils pourraient aussi être attribués à des Montagnais ou à des Iroquoiens⁸. En outre une énigme persiste: les sites préhistoriques plus anciens sont exclusivement localisés sur la côte nord de la Gaspésie et à l'extrémité est de la péninsule, de Sainte-Anne-des-Monts à Gaspé. Pourquoi les archéologues ont-ils excavé si peu de traces de l'occupation micmaque dans la baie des Chaleurs, alors que ce groupe y était présent bien avant d'avoir occupé le reste de la péninsule? Selon toute probabilité, les premiers Gaspésiens auraient été refoulés dans les Maritimes (ils sont présents surtout au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse), soit par des Iroquoiens, soit sous l'influence d'autres facteurs historiques ou environnementaux⁹.

La rencontre ou la période «historique»¹⁰

Les Micmacs sont membres de la Confédération Wabanaki («Pays de l'aurore» ou du «Soleil Levant»), un groupe qui s'alliera plus tard (lors du traité de 1701) à la Ligue des Cinq-Nations iroquoises, et qui regroupe les Abénaquis, les Micmacs, les Malécites, les Passamaquoddies et, peut-être, les Penobscots de Nouvelle-Angleterre, avec qui on entretient des relations plus ou moins harmonieuses. Le territoire algonquien, d'après la tradition orale de ces peuples, serait partagé en trois grandes régions: l'Ottaouakiab, pays des Outaouais, celui du père des Nations, l'Ouapanakiab, «pays de l'aurore» ou des Abénaquis, réservé au fils aîné, et enfin, le Mikmakiab, le pays des Micmacs, représentant le plus jeune des fils¹¹.

Comme plusieurs nations amérindiennes, les Micmacs disposent d'une organisation politique relativement structurée, bien qu'assez différente de celle des Européens: regroupés par petites bandes de cinquante à deux cents individus, ils ont à leur tête un chef ou sagamo qui est doté d'une autorité reposant davantage sur un prestige symbolique que sur un pouvoir réel, sa succession n'étant pas forcément héréditaire. Les sagamos sont habituellement des chasseurs habiles et des guerriers redoutables. Responsables de l'hospitalité envers leurs alliés, ils sont chargés, grâce au tribut, de

la distribution des territoires de chasse et des secours aux démunis. Leur fonction sociale, de même que leur prestige, expliquent leur polygamie (bien que leur organisation sociale soit basée sur la matrilocalité), puisqu'ils ont à organiser plusieurs festins et à constituer des réserves de nourriture pour les leurs. Les chefs doivent cependant partager une partie de leurs pouvoirs avec les chamanes, appelés autmoins, que les missionnaires vont combattre. Seuls les chefs les plus prestigieux exercent un ascendant sur les autres sagamos, comme Membertou. Dépositaires de la mémoire collective, ils sont aussi les maîtres de la parole. Il s'agit d'un pouvoir non coercitif, plus éclairé que despotique¹².

Adeptes, mais sans idolâtrie, des cultes de l'ours et du Soleil (à l'origine du déluge), les Gaspésiens reconnaissent la Grande et la Petite Ourse, vénèrent un héros mythique, Glousscap, créateur du canot d'écorce, qui semble être soit une personnification du tremblement de terre, soit le protecteur de la nation, et croient en un trickster, ou joueur de tours, représenté par le lièvre Matigoué, habile à dénouer, le plus souvent avec humour, une situation délicate. Les échanges avec d'autres peuples amérindiens ont aussi permis l'intégration de certains personnages iroquoiens au discours mythique micmac¹³. On prépare le passage des défunts dans l'au-delà en garnissant leurs sépultures de leurs objets familiers, y compris des fourrures, ce qui suscitera plus tard la convoitise des Européens¹⁴.

La rencontre, ou comme on l'appelle communément, le «contact» avec les Européens au 16^e siècle va bouleverser profondément le mode de subsistance et l'organisation sociale des Amérindiens de la Gaspésie et des Maritimes. Au 17^e siècle, les Micmacs sont d'ailleurs les seuls à se mériter le titre de «Gaspésiens». Leur territoire, qu'ils appellent Megumaage, est subdivisé en sept districts. En Gaspésie, où ils sont revenus après en avoir vraisemblablement délogé les Stadaconiens, il s'étend de la baie des Chaleurs à la rivière Matane¹⁵, site d'un poste de traite français. On retrouve aussi les Micmacs au Nouveau-Brunswick, à l'est du fleuve Saint-Jean, en Nouvelle-Écosse, au Cap-Breton (chef-lieu de Megumaage), à l'Île-du-Prince-Édouard, et de façon saisonnière, aux Îles-de-la-Madeleine (Menquit) et à Terre-Neuve¹⁶. Aussi seront-ils parmi les premiers autochtones du Nord-Est à trafiquer avec les Européens (ils avaient sans doute déjà commercé avec les pêcheurs basques des 15^e et 16^e siècles) et à posséder des outils et armes de métal. Ils joueront un rôle d'intermédiaires auprès d'autres nations, ce qui va leur conférer un avantage décisif.

Les Micmacs ont élaboré une version originale de ce contact avec les Européens. Leur tradition orale a conservé le récit de l'arrivée de ces êtres étranges, qui portent la barbe et qu'ils assimilent d'abord à des ours, embarqués sur des «îles flottantes» (les voiliers) et vêtus de vêtements de tissu¹⁷.

La «rencontre» allait provoquer un véritable conflit de civilisation. Les missionnaires s'en rendirent vite compte, eux qui ont dû composer avec un univers spirituel micmac aussi riche que le leur, et assurément mieux adapté au milieu physique.

Rapidement, les missionnaires (Jésuites puis Récollets) tentent d'imposer un certain contrôle social à leurs ouailles, et dénoncent la polygamie, l'influence des sorciers, l'alcoolisme, l'imprévoyance, le nomadisme... Certains, comme le père Biard en 1616, songent même à appliquer en Gaspésie le modèle des «réductions» jésuites du Pérou¹⁸. Même si les pères obtiennent peu de succès en matière de conversions (tout comme les Hurons, les Micmacs considèrent parfois que le baptême et l'écriture font mourir) et de répression des «mœurs païennes», ils réussissent à percer les secrets de la langue micmaque. Après les efforts de ses devanciers jésuites de Miscou, Biard, Richard, du Marché, Turgis et de Lyonne pour se familiariser avec leur langue, le Récollet Chrestien Le Clercq, missionnaire en Gaspésie de 1675 à 1687, a conçu un système d'écriture à base d'hiéroglyphes (en micmac *abootulooceëgasik*), lequel fut ensuite amélioré par ses successeurs, et qui conciliait à la fois le système symbolique micmac et les concepts religieux chrétiens. Les Micmacs ont transcrit, à l'aide de ces pictogrammes, des passages bibliques, des psaumes, des prières et des hymnes sur de l'écorce de bouleau¹⁹. Bien qu'ils aient pratiqué le syncrétisme en amalgamant les traditions religieuses des Européens aux leurs, les Micmacs ont manifesté, avec l'évangélisation, un grand attachement envers leurs missionnaires²⁰.

Réfractaires à l'autorité, les Micmacs seront également jaloux de leur souveraineté. Comme la majorité des nations amérindiennes, ils se percevront plus comme des alliés que des sujets du Roi de France et, plus tard, de celui des Britanniques. À l'exemple des Hurons qui désignaient le gouverneur Montmagny sous le nom d'Onontio, c'est-à-dire la «Grande Montagne», et considéraient le souverain français comme leur frère, les Micmacs n'envisagèrent jamais cette alliance comme une relation de sujétion. Ainsi, lorsque ceux que les Français appelaient «Souriquois» (Micmacs) ont accepté de qualifier le Roi de France de «père», ils y virent un signe de respect envers

«celui qui leur avait enseigné la nouvelle religion et non pas par soumission à son pouvoir»²¹. Les Français évidemment ne l'entendaient pas ainsi, même si la reconnaissance de la souveraineté de leurs alliés était une condition essentielle à leur loyauté. La même attitude prévaudra envers les Anglais, comme l'indiquent les marques totémiques apposées sur une lettre au gouverneur Shute du Massachusetts, en 1721.

La venue des Européens ne créa pas la guerre parmi les nations autochtones, mais elle en diversifia les causes. À son premier voyage de 1534, l'explorateur Jacques Cartier rencontre des Micmacs dans la baie des Chaleurs, près de Carleton, puis des Iroquoiens (très probablement des Hurons)²² dans la baie de Honguedo (Gaspé). Traditionnellement, les Micmacs cultivent de l'animosité envers certains groupes amérindiens tels les Iroquoiens, les Abénaquis, les Inuit (Inuk, au singulier), les Montagnais, les Malécites (qu'ils appellent mel'asit, un terme péjoratif micmac signifiant «langue altérée», «mauvaise langue», «orateurs paresseux», ou encore «Nation du rat musqué», une espèce qu'ils refusent de consommer)²³, l'enjeu principal consistant à capturer des prisonniers destinés à remplacer les morts («guerre du deuil») ou, à l'occasion, à affirmer l'hégémonie du groupe sur des territoires de chasse et de pêche. Comme l'apprit le chef iroquoien Donnacona à Cartier en 1535, des «Toudamans» (Micmacs) auraient massacré 200 des siens sur une île près de l'embouchure du Saguenay, vraisemblablement à l'île aux Basques, acte dont il entendait obtenir une juste vengeance. Quant à la légendaire Île-au-Massacre, non encore localisée avec certitude, elle aurait aussi été le théâtre d'un combat dont auraient été victimes les Iroquoiens²⁴. Le principal objectif de ces hostilités tenait à la maîtrise des ressources de la péninsule de Gaspé, que les Stadaconiens utilisaient l'été pour pêcher le maquereau²⁵.

Pour leur part, les Montagnais de la Haute-Côte-Nord, maîtres jusqu'en 1652 de la «chasse-gardée» de Tadoussac et principaux intermédiaires auprès des Français, qualifient leurs rivaux micmacs d'«Esquimaux», terme signifiant non pas «mangeurs de chair crue», comme on l'a traditionnellement traduit, mais bel et bien peuple «parlant la langue d'une terre étrangère», c'est-à-dire inintelligible. Les Micmacs effectuent de fréquentes razzias chez la bande montagnaise des Bersiamites, où ils entreprennent, suivant leur tradition orale, «de voler femmes et rivières» à saumon, que ce soit par l'enlèvement ou la torture, ce qui provoque une réplique identique de la part des Montagnais, qui les considèrent parfois anthropophages. Ces

raids, qui se poursuivront malgré la signature d'un traité de paix à Percé en 1646, entre les Micmacs et la bande montagnaise des Kak8chaks (on les confond parfois avec les Porcs-Épics), ont un but à la fois sexuel et alimentaire. Les contacts seront maintenus, sous une forme plus pacifique, jusqu'à la fin du 19^e siècle, des Micmacs épousant même des Montagnaises et s'installant au Saguenay-Lac-Saint-Jean et sur la Haute-Côte-Nord, en particulier à Betsiamites et aux Escoumins²⁶. L'intérêt des Micmacs pour l'exploitation des ressources halieutiques et cynégétiques de la Côte-Nord (ils se rendaient parfois jusqu'en Minganie et à Anticosti pour la chasse au phoque) était d'autant plus soutenu, en période de famine particulièrement, que la Gaspésie elle-même avait des fourrures de peu de valeur à offrir comparativement à celles de la rive nord. Les Montagnais ont pour leur part multiplié les incursions (guerrières ou commerciales) au Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie jusqu'à la fin du siècle dernier. Les Gaspésiens, toutes périodes confondues, s'en prennent à l'occasion aux Malécites et aux Abénaquis, ou vont prêter main forte aux Algonquins de Trois-Rivières contre les Iroquois²⁷. Ils s'en sont particulièrement pris aux Inuit (les «Esquimaux» d'aujourd'hui), qu'ils ont parfois réduit en «esclavage». Ces longs voyages laissent voir que les Micmacs étaient des navigateurs expérimentés: aux yeux des Malécites, ils étaient le «peuple de l'eau salée». Les Gaspésiens tentent de la sorte d'étendre leur zone d'influence tant vers l'ouest que le nord, ce que reflètent bien les toponymes micmacs désignant Québec, soit Gepèg, «là où la rivière est partiellement obstruée», Tadoussac (Gtatosag), Les Escoumins (Eskumunaak) et Anticosti (Natigosteg), sur la Côte-Nord²⁸.

Les conséquences de la «rencontre» seront bientôt redoutables pour les Amérindiens, particulièrement sur le plan démographique. Alors qu'en Mésoamérique, les chutes de population sont estimées à environ 95%, l'ampleur du phénomène n'est pas aussi considérable en Gaspésie, mais reste substantielle. Au premier chef, on doit reconnaître l'influence de virus contre lesquels les Amérindiens ne sont pas immunisés, et les ravages dus à la consommation de l'alcool. On a, sans doute en exagérant, évalué à environ 35 000 individus la population micmaque de la Gaspésie et des Maritimes avant l'arrivée des Européens. En 1616, cette population comptait moins de 4 000 personnes. Au milieu du 17^e siècle, on estime qu'il y avait tout au plus 500 Micmacs en Gaspésie. Les principales épidémies qui les ont décimés sont la variole, le choléra (petite vérole), la syphilis et la rougeole²⁹. Le choc culturel a également été considérable: non seulement les Gaspésiens ont été

déracinés par le baptême qui leur a fait adopter un nom chrétien, mais le commerce des marchandises européennes a contribué à désagréger leur système économique traditionnel et à briser le cycle de leurs activités de subsistance³⁰.

Les Micmacs sont aussi des instruments entre les mains des grandes puissances, même s'ils peuvent à l'occasion jouer sur deux tableaux: officiellement alliés aux Français, ils se font à l'occasion mercenaires, vendant leurs services au plus offrant³¹. Ils demeurent toutefois généralement fidèles aux Français – bien que ceux-ci ne les aient pas consultés lors de la reddition de leurs terres dans le cadre du Traité d'Utrecht en 1713 –, comme l'atteste la Déclaration de guerre qu'ils adressent, en tant que peuple souverain, aux Anglais pour empêcher la construction d'un fort à Halifax en 1749. À ces derniers qui leur demandent pourquoi ils ne les ont pas soutenus, les Micmacs rappellent qu'ils leur ont distribué de la sagamité empoisonnée et des couvertures infestées de petite vérole en 1710 et 1715³².

Affaiblis numériquement et gravement paupérisés, les premiers Gaspésiens ne déposent désormais ni objets ni fourrures dans les sépultures à la fin du 17^e siècle. Quant aux Français, jusqu'à la Conquête, ils s'obstinent à considérer les Micmacs «*comme une force auxiliaire pouvant être utilisée contre les Anglais*» et à les sédentariser. Leurs tentatives visant à les regrouper au Cap-Breton en 1713 ont toutefois échoué³³.

Réduction et effritement du territoire amérindien

La Conquête britannique changea peu de choses à cet état de fait, les Anglais poursuivant une politique analogue à celle des Français. Peu auparavant, en 1745, les Micmacs gaspésiens avaient finalement été regroupés à Restigouche, à la suite d'une initiative des Récollets³⁴. C'était là l'embryon de la future réserve. Avant comme après la Conquête, les Micmacs refusèrent toutefois de renoncer à leur souveraineté... et les Français de reconnaître l'inévitable! Cette résistance micmaque ne devait s'éteindre qu'au milieu du 18^e siècle, appuyée par le missionnaire jésuite Le Loutre³⁵. Plus réalistes que les Français, les Micmacs, par l'entremise de leurs chefs, font connaître en 1761 leur soumission au gouverneur d'Halifax³⁶. Ils ne se comptent pas battus pour autant. En octobre 1763, dans le but de se concilier les autochtones, la Proclamation royale adoptée par George III reconnaît comme «Territoire indien» tout le territoire jadis entre les mains des Français, à l'exception de

l'étroite bande littorale de la vallée du Saint-Laurent et de la Terre de Rupert. La Proclamation prévoit que seule la Couronne pourrait se porter acquéreur des territoires amérindiens, et ce, avec le consentement des intéressés par voie de traité (bien que les traités soient souvent interprétés fort différemment par les deux parties). Ces promesses rarement respectées (comme les anciens traités des Micmacs) ont constitué le préalable nécessaire à la création des premières réserves du régime anglais³⁷.

Le déclenchement de la guerre d'indépendance américaine a fourni aux Micmacs l'occasion de se trouver de nouveaux alliés. En octobre 1778, le comte d'Estaing, vice-amiral de France, invite le chef Joseph Claude de Restigouche à soutenir la cause des rebelles américains contre les Britanniques³⁸. À quel point les Micmacs ont-ils appuyé Français et Américains? Ceux de la rivière Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, ont bien failli se soulever, mais l'intervention opportune du missionnaire Bourg de Restigouche a empêché que les Gaspésiens n'en fassent autant. Ces derniers, soi-disant affamés, ont tout de même profité des circonstances pour s'emparer des marchandises de Charles Robin à Restigouche... et pour indiquer aux Américains le lieu des entrepôts des marchands gaspésiens! En 1779, pendant que les Micmacs continuent leurs rapines, les commerçants anglophones de Bonaventure, Carleton et Caraquet, menacent de quitter les lieux s'ils n'obtiennent pas une aide militaire britannique contre ces derniers. Et la même année, un ultimatum du gouverneur Haldimand concernant la détention de prisonniers micmacs laisse clairement entendre que leur attitude n'était pas inoffensive. Les Acadiens afficheront plus de neutralité³⁹.

Le dénouement de la guerre d'indépendance a cependant eu des conséquences plus redoutables pour les Micmacs: après les Acadiens, des Loyalistes venaient maintenant empiéter sur leurs territoires. Agriculteurs et marchands, ils allaient aussi se livrer au commerce du saumon, principale ressource alimentaire des Micmacs. Par voie de pétition, ces derniers ont réclamé en 1783 des territoires à Nouvelle et à Restigouche; en 1841, ils se sont adressés au Colonial Office de Londres pour obtenir des terres, requête à laquelle on donne finalement suite en 1845, avec la concession d'environ 8 869 acres à Restigouche (Tjigog, en micmac). À toutes fins pratiques, on venait de créer une réserve dont le territoire allait être élargi à 9 600 acres en 1853, à la faveur de l'adoption de l'«*Acte pour mettre à part certaines étendues de terre pour l'usage de certaines tribus dans le Bas-Canada*». La formation de la réserve de Maria (dont les Micmacs ont récemment restauré le toponyme

de Gesgapegiag), d'une étendue de 416 acres, a suivi quelques années plus tard. Quant à la communauté micmaque de Gaspé, elle ne constitue pas à proprement parler une réserve, mais un établissement autonome au sein d'un village euro-canadien, les premiers Micmacs s'y étant regroupés à compter des années 1840, de même qu'à Matane et Métis⁴⁰.

Pendant ce temps, les conditions de vie des Micmacs ne s'améliorent guère. Ainsi, alors que les Amérindiens ont à composer avec la rivalité des pêcheurs commerciaux et sportifs pour le saumon, le gouvernement promulgue une série de lois entre 1807 et 1858 qui restreignent la pêche des Micmacs à la seule pêche de subsistance, et interdisent l'usage des dards et des flambeaux, tandis que les pêcheurs blancs se voient interdire celui des filets et des seines sur les rivières Restigouche et Cascapédia, même si ces législations sont peu ou mal appliquées. Or, la ressource s'épuise: entre les années 1790 et 1823, le nombre de barils produits chute de 6 000 à 1 000 par an, surtout en raison d'une pêche abusive et du flottage du bois⁴¹. Quant à l'original, victime d'une chasse excessive de la part des colons et des Amérindiens, il se raréfie au 19^e siècle; on se replie alors sur la chasse au caribou, dont les troupeaux sont plus marginaux. Ici encore, la ponction exercée sur le cheptel en réduit vite le nombre, à l'exception de sites plus distants tels les monts Chic-Chocs en Gaspésie⁴².

Entre-temps, la population micmaque gaspésienne continue de stagner. En 1745, la population regroupée à Restigouche compte 400 âmes; au cours des années 1760, les évaluations des effectifs de ce groupe encore semi-nomade évoluant sur un vaste territoire ont été très variables: 800 personnes, aux yeux des observateurs les plus optimistes; moins de 100, suivant un dénombrement daté de 1765. Les données semblent gagner en précision par la suite: 200 Amérindiens à Restigouche en 1810, 430 en 1836 et 473 en 1857. Encore en 1857, on en a dénombré à peine 83 dans la toute nouvelle réserve de Maria. Malgré l'afflux de nombreuses personnes comme les Malécites de l'ancienne réserve de Viger (près de Cacouna au Bas-Saint-Laurent), vendue en 1869, plusieurs Micmacs ont quitté Restigouche. De sorte que de 1850 à 1920, la population micmaque gaspésienne n'a pu au mieux que se maintenir⁴³.

Aux prises avec la rivalité des colons et commerçants loyalistes et acadiens qui contribue à accroître leur vulnérabilité, et même si les missionnaires se portent souvent à la défense de leurs ouailles, les Micmacs ne peuvent souvent compter que sur la chasse pour vivre, car la pêche fait défaut. Certains

d'entre eux se font aussi guides, débardeurs, navigateurs (notamment à bord de baleiniers dans le détroit de Belle-Isle), draveurs et bûcherons. Leur paupérisation est telle qu'entre 1720 et 1824, ils sont réduits à nomadiser et à mendier le long du fleuve, notamment dans les localités de Québec, l'île Verte, Bic, Matane, Cap-Chat et Sainte-Anne-des-Monts. Conséquence sans doute de cette vulnérabilité, les recensements effectués aux Îles-de-la-Madeleine de 1831 à 1871⁴⁴ ne témoignent plus d'une présence micmaque.

À la fin du 19^e siècle, les Micmacs de Restigouche, qui semblent disposer d'une école depuis le milieu des années 1840, voient les Pères Capucins prendre la relève de la desserte religieuse. Ceux-ci y érigent d'ailleurs un couvent en 1900⁴⁵. La renaissance de la culture micmaque contemporaine actuelle doit d'ailleurs beaucoup à la présence active de membres de cette communauté religieuse, tels les pères Pacifique de Valigny, Malo et Provost.

Vers une nouvelle coexistence

À la fin du 19^e et au début du 20^e siècles, les Amérindiens se font toujours guides, manoeuvres et ouvriers forestiers (une scierie s'installe à Restigouche en 1902), tandis qu'une minorité pratique l'agriculture avec plus ou moins de succès. Plusieurs activités traditionnelles régressent (comme la fabrication des canots d'écorce, à compter des années 1930), mais la confection d'objets artisanaux persiste jusqu'à nos jours, du moins à Maria, tandis que la pêche au saumon continue de diminuer⁴⁶. Mais les réserves de Restigouche et de Maria s'organisent: des conseils de bande (dotés d'une faible juridiction) ont été formés en conformité avec la «Loi sur les Indiens» de 1876, et on procède à la construction de maisons, sous la supervision du ministère des Affaires indiennes⁴⁷. Pendant cette période, la santé des Micmacs est durement mise à l'épreuve, que ce soit par des maladies comme la grippe, la tuberculose et la petite vérole, ou les ravages de l'alcool⁴⁸.

En dépit de ces éléments perturbateurs, la démographie micmaque semble se stabiliser au 20^e siècle. Il y a même une hausse des effectifs, la population de Restigouche passant de 537 à 875 individus de 1911 à 1991, et celle de Maria de 115 à 315. Quant aux effectifs de Gaspé, ils augmentent de 113 à 150 personnes de 1972 à 1991⁴⁹.

Apparemment peu familiers avec la rationalité économique occidentale⁵⁰, les Micmacs contemporains n'en commencent pas moins à dévelop-

per, au cours des années 1980 et 1990, des initiatives favorisant leur autonomie économique, comme l'agrandissement de la scierie et la négociation d'un contrat d'approvisionnement forestier avec le ministère de l'Énergie et des Ressources. Ils ne sauraient plus se satisfaire, comme à Maria au début des années 1900, d'être seulement instruits et d'entonner des chants religieux dans leur langue (leur langue seconde est l'anglais) ou de participer à des pèlerinages, même «pittoresques», à la dévotion de Sainte-Anne (patronne des pêcheurs à l'instar de Saint-Pierre), culte qu'ils continuent de pratiquer, tant à Restigouche qu'à Sainte-Anne-de-Beaupré⁵¹ ... Les premiers Gaspésiens revendiquent donc toujours leur place au soleil.

Mais cela n'est pas toujours commode pour les autorités, particulièrement lorsqu'il s'agit de renégocier certaines ententes. En 1979, gouvernement québécois et Micmacs ont conclu une entente en vertu de laquelle les Amérindiens étaient autorisés à pêcher le saumon durant six nuits consécutives par semaine. Dans une tentative apparemment destinée à imposer de nouvelles règles, le gouvernement québécois, par Sûreté du Québec interposée, remet tout en question: le 11 juin 1981, 500 policiers assistés de gardes-pêche provinciaux envahissent la réserve de Restigouche. Motif officiel: la saisie de quelques filets illégalement tendus par les Micmacs. Les autorités policières procèdent à une douzaine d'arrestations, confisquent les filets et les appareils-photos susceptibles de permettre de les identifier. On récidive neuf jours plus tard: cette fois, les policiers ne pénètrent pas sur la réserve, mais se contentent de saisir les filets. Conséquence de l'intervention policière, les Micmacs portent la cause devant les tribunaux, et justifient leur droit de pêcher en vertu des traités de 1725, 1752, 1779 et 1824, tandis que la Couronne surestime les prises des Amérindiens, appuyée en cela par le lobby des pêcheurs sportifs et commerciaux (les luxueux chalets de la rivière Restigouche sont bien connus). L'issue du verdict se fait cependant attendre, et le conflit aboutit en 1982 à la négociation d'une nouvelle entente à la satisfaction des deux parties. À Maria, un accord similaire prévoit la cogestion et la commercialisation par les Micmacs des précieuses ressources halieutiques⁵². «Gestion territoriale ou entreprise touristique?», s'interroge l'anthropologue Jean-René Proulx en 1983. C'est précisément le dilemme qui contribuera à diviser la population micmaque de Restigouche au cours des années 1990.

Depuis l'intervention policière de 1981, les Amérindiens de Restigouche reconduisent bon an mal an leur entente avec le ministère du

Loisir, de la Chasse et de la Pêche. Elle est associée à des mesures de développement économique favorisant l'autosuffisance des Micmacs. De l'entente de 1990 découle la formation d'un Comité d'adaptation de la main-d'oeuvre (CAMO), suivie de l'élaboration, l'année suivante, d'un plan de protection et d'exploitation des ressources de la Restigouche. Déjà, au milieu des années 1980, un premier plan de développement a permis de restructurer les activités du conseil de bande, lequel a notamment pris en charge les services sociaux et de santé. Au début des années 1990, l'adoption d'un second plan, basé sur le développement touristique, s'ensuivit⁵³. On en était là du moins jusqu'à la défaite du chef sortant Ronald Jacques, en 1992, aux mains de la traditionaliste Brenda Gideon-Miller.

Celle-ci a des projets plus ambitieux. Car non seulement envisage-t-elle la gestion par les Micmacs de la rivière Restigouche, mais le respect de leurs droits ancestraux reconnus par traité (dont le traité britannique de 1752 avec les Micmacs de la Côte-Est, validé en 1985 par la Cour suprême du Canada dans l'«arrêt Simon», et qui en reconduit un autre de 1725). Rappelons qu'il s'agit, dans ce cas, de se conformer aux exigences universellement reconnues du droit international (le respect des accords entre «États souverains»). Pour la nouvelle dirigeante des Micmacs, il importe de poursuivre les démarches entreprises par l'ancien chef de Restigouche des années 1960, Jack Wysote. C'est en l'occurrence une question d'identité et d'affirmation collectives, davantage que de stricte économie, qui est en jeu. Après des siècles de dépossession, le chef Miller est bien résolu à restaurer la fierté du peuple micmac. La plus récente entente négociée avec les gouvernements fédéral, du Québec et du Nouveau-Brunswick reconnaît d'ailleurs, même si elle demeure encore fragile, la priorité de la pêche autochtone sur la pêche sportive⁵⁴. Les Micmacs de la Gaspésie sauront-ils conjurer passé et présent? Ce passé est riche, nous l'avons constaté, et a permis la constitution d'un précieux héritage: on ne rappellera jamais assez ce que la culture micmaque a légué aux plans culturel, linguistique et toponymique à plusieurs régions du Québec⁵⁵.

Notes

Jean-Pierre Bélanger est un chercheur autonome (Les Productions de l'imaginaire historique).

- ¹ Nous remercions l'historien Mario Mimeault et l'archéologue Pascale Gagnon de leurs commentaires. Nous saluons aussi les suggestions fructueuses de notre ami, sociologue et historien, Denys Delâge de l'Université Laval, sans lequel cet article aurait été moins nuancé!
- ² «*Les Micmacs*», **Nations autochtones du Québec**, Québec, Secrétariat aux Affaires autochtones, 1984, p. 91. Jean-Claude Dupont, **Les Amérindiens au Québec, Culture matérielle**, Sainte-Foy, Éd. Dupont, 1993, p. 19. Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canadien, **Guide des collectivités indiennes du Québec**, Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1990, p. 73.
- ³ Serge-André Crête, «*Les Amérindiens*» dans Jean Hamelin, dir. **Histoire du Québec**, St-Hyacinthe, Édisem, 1976, p. 14.
- ⁴ **Idem**. Pour ce deuxième volet des Parcours, nous nous inspirons du cadre de notre article écrit en collaboration.
- ⁵ Jean-Pierre Bélanger et Paul Larocque, **loc. cit.**, p. 400. Serge-André Crête, **loc. cit.**, p. 14. José Benmouyal, «*Images de la Préhistoire du Québec: 4. La Gaspésie*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. VII, nos 1-2 (1978):56-59. Richard Dominique et Jean-Guy Deschênes, **Cultures et sociétés autochtones au Québec: Bibliographie critique**, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, p. 64.
- ⁶ José Benmouyal, **loc. cit.**, p. 57 et 60. Serge-André Crête, **loc. cit.**, p. 16. José Mailhot, «*La marginalisation des Montagnais (1820-1950)*», [version préliminaire d'un chapitre de l'**Histoire de la Côte-Nord**], Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992.
- ⁷ P. André Sévigny, **Les Abénaquis. Habitats et migrations (17^e et 18^e siècles)**, Montréal, Bellarmin, 1976, p. 33. José Benmouyal, **loc. cit.**, p. 61. Olive P. Dickason, **Le mythe du Sauvage**, Sillery, Septentrion, 1993, p. 117. Moira T. McCaffrey, «*La préhistoire des Îles-de-la-Madeleine: Bilan préliminaire*» dans Charles A. Martijn, dir., **Les Micmacs et la mer**, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1986, p. 109.
- ⁸ D'après l'historien gaspésien, «*la partie nord de la Gaspésie constituait en effet un lieu de convergence et de rencontres potentielles entre les tribus amérindiennes de la Côte-Nord et celles venant de l'intérieur du continent*», Mario Mimeault, communication personnelle, 1995.
- ⁹ José Benmouyal, **loc. cit.**, p. 61.
- ¹⁰ Nous proposons ici une «relecture» du contact entre Amérindiens et Européens, comme le veut la tradition actuelle des sciences sociales, basée sur la confrontation des textes historiques et des données ethnohistoriques. N'en déplaise aux nostalgiques de l'historiographie traditionnelle si ce «révisionnisme» contribue à remettre en question quelques «lieux communs» ou idées reçues, malgré la politisation récente de la question amérindienne... Voir à ce sujet, entre autres, le numéro spécial «*La rencontre des deux mondes*», **Anthropologie et Sociétés**, vol.15, no 1 (1991).
- ¹¹ R. Douville et J.-D. Casanova, **La vie quotidienne des Indiens du Canada à l'époque de la colonisation française**, Paris, Hachette, 1967, p. 55. Richard Dominique et Jean-Guy Deschênes, **op. cit.**, p. 68. Denys Delâge, ouvrage à paraître, 1993. Denys Delâge, «*Les Iroquois chrétiens des «réductions», 1667-1770. II - Rapports avec la Ligue iroquoise, les Britanniques et les autres nations autochtones*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XXI, no 3 (1991): p. 46-47. Gilles Havard, **La Grande Paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne**, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992, p. 37. Le chef abénaquis Meskouadou de la rivière Saint-François, près de Bécancour, qui est parmi les signataires de la Grande Paix de Montréal en 1701, scellant la fin des guerres franco-iroquoises, y aurait possiblement représenté toutes les nations membres de la Confédération Wabanaki, dont les Micmacs et les Malécites. **Ibid.**, p. 138.
- ¹² Jean-Marie Therrien, **Parole et pouvoir. Figure du chef amérindien en Nouvelle-France**, Montréal, L'Hexagone, 1986, p. 57-65. Norman Clermont, «*L'adaptation maritime au pays des Micmacs*» dans Charles A. Martijn, dir., **op. cit.**, p. 23. Denys Delâge, ouvrage à paraître, 1993. F.-X. Charlevoix, **Journal d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale**, Ottawa, Éd. Élysée, 1976. III: 266. Chrestien LeClercq, **New Relation of Gaspesia**, Toronto, Champlain Society, 1910, p. 347-365 et 402-403.
- ¹³ Jean-Claude Dupont, **op. cit.**, p. 19. Olive P. Dickason, **op. cit.**, p. 113. Jean-François Lafitau, **Moeurs des sauvages américains comparés aux moeurs des premiers temps**, Paris, La Découverte, 1983, II: 62. Diane Boudreau, **Histoire de la littérature amérindienne au Québec**, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 42-54. **Les Voyages de Samuel de Champlain**, Paris, P.U.F., 1951, p. 95-96. Pierre Beaucage, «*Les animaux dans les mythes*» dans Hélène Dionne, dir., **L'Oeil amérindien. Regards sur l'animal**, Sillery, Septentrion/Musée de la Civilisation, 1991, p. 42-44. Ingeborg Marshall, **loc. cit.**, p. 47. Chrestien LeClercq, **op. cit.**, p. 337-363.
- ¹⁴ Pierre Biard, **Relations des Jésuites 1616**, Montréal, Éd. du Jour, 1972. Chrestien LeClercq, **op. cit.**, p. 404.
- ¹⁵ Antonio Lechasseur, «*La mise en valeur séculaire des ressources: Amérindiens et premiers Européens*» dans Jean-Charles Fortin et al., **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 84.
- ¹⁶ Olive P. Dickason, **op. cit.**, p. 117-119. Charles A. Martijn, «*Les Micmacs aux Îles-de-la-Madeleine: Visions fugitives et glanures ethnohistoriques*» dans Charles A. Martijn, dir., **op. cit.**, p. 168. Edward Tompkins, «*La photographie, témoin du passé des Micmacs*», **L'Archiviste**, vol. 16, no 6 (1989): 16-17.

- ¹⁷ Denys Delâge, «*Les premiers contacts, selon un choix de récits amérindiens publiés aux XIX^e et XX^e siècles*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XXII, nos 2–3 (1992): 106–107. Gabriel Syllyboy et Albert DeBlois, dir., «*Les Jours Anciens*», **Ibid.**, p. 11–18.
- ¹⁸ Marc Jetten, **Enclaves amérindiennes. Les «réductions» du Canada 1637–1701**, Sillery, Septentrion, 1994 (Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT, 8). Jean-Marie Therrien, **op. cit.**, p. 64. P. Richard, **Relations des Jésuites, 1645**, **op. cit.**, p. 35. Chrestien LeClercq, **op. cit.**, p. 348–353 et 388–413.
- ¹⁹ Chrestien LeClercq, **op. cit.**, p. 355–366. Denys Delâge, **Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est. 1600–1664**, Montréal, Boréal, 1991, p. 100 et 180–181. Diane Boudreau, **op. cit.**, p. 88.
- ²⁰ Chrestien Le Clercq, **op. cit.**, p. 332–357 et 434.
- ²¹ Denys Delâge, ouvrage à paraître, 1993. Gilles Havard, **op. cit.**, p. 30. Olive P. Dickason, «*La Guerre navale des Micmacs contre les Britanniques, 1713–1763*» dans Charles A. Martijn, dir., **op. cit.**, p. 236.
- ²² Bruce G. Trigger, **Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord**, Montréal, Boréal/Seuil, 1990, p. 205–206.
- ²³ Olive P. Dickason, **op. cit.**, p. 120–121. François-Marc Gagnon, **Ces hommes dits Sauvages. L'histoire fascinante d'un préjugé qui remonte aux premiers découvreurs du Canada**, Montréal, Libre Expression, 1984, p. 119. P.–André Sévigny, **op. cit.**, p. 132.
- ²⁴ Bruce G. Trigger, **Les Enfants d'Aataentsic. L'histoire du peuple huron**, Montréal, Libre Expression, 1991, p. 173–174. Robert Michaud, **L'Isle-Verte vue du large**, Ottawa, Leméac, 1978, p. 55–56. Jules Bélanger, Marc Desjardins et Yves Frenette, **Histoire de la Gaspésie**, Montréal, Boréal Express/Institut québécois de recherche sur la culture, 1981, p. 65.
- ²⁵ Bruce G. Trigger, **Ibid.**, p. 169.
- ²⁶ José Mailhot, Jean-Paul Simard et Sylvie Vincent, «*On est toujours l'esquimau de quelqu'un*», **Études/Inuit/Studies**, vol. 4, nos 1–2 (1980): 60–75. **JALC 1858**, «*Rapport du Commissaire des Terres de la Couronne en Canada pour l'année 1857*». **JALC 1859**, «*Rapport abrégé du Surintendant des Pêcheries du Bas-Canada pour l'année 1858*». **Registres des Missions de Betsiamites, 1854–1880**. Henry Youle Hind, **Explorations in the interior of the Labrador Peninsula, the country of the Montagnais and Nasquapee Indians**, London, Longman, Roberts & Green, 1863, II: 41–45. Jean-Paul Simard, «*Les Amérindiens du Saguenay avant la colonisation blanche*» dans Christian Pouyez et Yolande Lavoie, dir., **Les Saguenayens: Introduction à l'histoire des populations du Saguenay XIX^e–XX^e siècles**, Sillery, PUQ, 1983, p. 90–91. Sylvie Vincent, «*La tradition orale montagnaise: Comment l'interroger?*», **Cahiers de Cléo**, no 70 (1982): 19–23. **DSC 1914–1915**, «*Rapports annuels du Département des Affaires des Sauvages*» dans Normand Perron, «*La Traite de Tadoussac*», (version préliminaire d'un chapitre de l'**Histoire de la Côte-Nord**), Québec, IQRC, 1990.
- ²⁷ François-Marc Gagnon, **op. cit.**, p. 42. Nicolas Perrot, **Mémoire sur les Moeurs, Coutumes et Religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale**, 1721, p. 109. Robert Michaud, **op. cit.**, p. 62. Antonio Lechasseur, **loc. cit.**, p. 83–88. Marcel Trudel, **Histoire de la Nouvelle-France. II – Le comptoir 1604–1627**, Montréal, Fides, 1966, p. 37–77. Jean-Pierre Bélanger, «*La Gaspésie et la Cie de la Baie d'Hudson 1834–1910*», **Gaspésie**, vol. XXXI, no 3 (1993): 28–39. Jean-Pierre Bélanger, «*Tourisme chez les Montagnais, 1864 à 1950*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XXV, no 1 (1991): 30–38. Jean-Pierre Bélanger, «*Théodore-Jean Lamontagne, marchand et entrepreneur (1833–1909). La correspondance comme source d'investigation du passé (première partie)*», **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. XVIII, no 1 (1995): 23. Chrestien Le Clercq, **op. cit.**, p. 417–418.
- ²⁸ Outre leur présence régulière dans les missions de Sainte-Anne-de-Beaupré, de Pointe-Lévis et de Tadoussac, l'aide de camp de Montcalm, Louis-Antoine de Bougainville, les rencontre aussi loin qu'en Outaouais, en 1756. Roland Lamontagne, dir., **Louis-Antoine de Bougainville. Écrits sur le Canada**, Sillery, Pélican, 1993, p. 216. Charles A. Martijn, «*Gepèg (Québec): Un toponyme d'origine micmaque*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XXI, no 3 (1991): 54–61. Ingeborg Marshall, «*Le canot de haute mer des Micmacs*» dans Charles A. Martijn, dir., **op. cit.**, p. 30. Charles A. Martijn, «*Voyages des Micmacs dans la vallée du Saint-Laurent, sur la Côte-Nord et à Terre-Neuve*», **Ibid.**, p. 198–223. Christiane Pâquet, **Itinéraire toponymique du Saint-Laurent: Ses rives et ses îles**, Québec, Commission de toponymie, 1984 (Études et recherches toponymiques, 9), p. 232.
- ²⁹ Denys Delâge, ouvrage à paraître, 1993. Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 50 et 74. Marcel Trudel, **op. cit.**, p. 77. Raymonde Litalien, **Les explorateurs de l'Amérique du Nord 1492–1795**, Sillery, Septentrion, 1993, p. 131. Olive P. Dickason, **op. cit.**, p. 117. Chrestien LeClercq, **op. cit.**, p. 366.
- ³⁰ Olive P. Dickason, **op. cit.**, p. 118.
- ³¹ **Ibid.**, p. 117.
- ³² Rémi Savard et Jean-René Proulx, **Canada: Derrière l'épopée, les Autochtones**, Montréal, L'Hexagone, 1982, p. 35. P.–André Sévigny, **op. cit.**, p. 187. Olive P. Dickason, **loc. cit.**, p. 236–237. R. Douville et J.–D. Casanova, **op. cit.**, p. 271. Diane Boudreau, **op. cit.**, p. 78–80.
- ³³ Charles A. Martijn, «*Les Micmacs aux Îles-de-la-Madeleine: Visions fugitives et glanures ethnohistoriques*», **loc. cit.**, p. 175–176. Nicolas Denys, cité dans Jacques et Maryvonne Crevel, **Honguedo ou l'histoire des premiers Gaspésiens**, Québec, Garneau, 1970, p. 62.

- ³⁴ Jacques et Maryvonne Crevel, **op. cit.**, p. 81.
- ³⁵ Rémi Savard et Jean-René Proulx, **op. cit.**, p. 35.
- ³⁶ Diane Boudreau, **op. cit.**, p. 80.
- ³⁷ Renée Dupuis, **La question indienne au Canada**, Montréal, Boréal, 1991, p. 14–17. René Boudreault, «*Réflexion sur une réalité moderne à «incarner»: Le traité préconfédératif de la nation huronne-wendat*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XXIII, no 1 (1993): 6–11. Un ouvrage récent publié par un Micmac partage cette assertion. Daniel N. Paul, **We are not the Savages**, Halifax, Nimbus Publishing, 1993.
- ³⁸ Jacques et Maryvonne Crevel, **op. cit.**, p. 50.
- ³⁹ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 200–202.
- ⁴⁰ Nous devons ces derniers renseignements à l'historien Mario Mimeault. Voir aussi: Diane Boudreau, **op. cit.**, p. 85–86. Gérard L. Fortin et Jacques Frenette, «*L'acte de 1851 et la création de nouvelles réserves indiennes au Bas-Canada*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. 19, no 1 (1989): p. 34. Ministère des Affaires indiennes et du Nord Canadien, **op. cit.**, p. 74.
- ⁴¹ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 254–256. Gilles Chaumel, «*Restigouche, perle de la Gaspésie*», **Rencontre**, vol. 12, no 2 (1991): 12.
- ⁴² Jean-Pierre Bélanger et Paul Larocque, **loc. cit.**, p. 406.
- ⁴³ Jacques et Maryvonne Crevel, **op. cit.**, p. 28–29. Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 150 et 300. Antonio Lechasseur, «*Les Malécites aux XIX^e et XX^e siècles: Établissement en réserve et dispersion*», Jean-Charles Fortin et al., **op. cit.**, p. 228. «*Return of Indians under the protection of the Indian Department of Lower Canada, 12th December 1836*», **Iroquois Indians Documentary History. Coll. Francis Jennings**, Woodbridge, Research Publications, 1985. Microfilm #48.
- ⁴⁴ Charles A. Martijn, «*Voyages des Micmacs dans la vallée du Saint-Laurent, sur la Côte-Nord et à Terre-Neuve*» dans Charles A. Martijn, dir., **op. cit.**, p. 214. Charles A. Martijn, «*Les Micmacs aux Iles-de-la-Madeleine: Visions fugitives et glanures ethnohistoriques*», **Ibid.**, p. 189. J.-B.-A. Ferland, «*Mission du Labrador*», **Rapports sur les Missions du Diocèse de Québec 1859**, [aussi publié sous le titre *Le Labrador*].
- ⁴⁵ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 485. Diane Boudreau, **op. cit.**, p. 97.
- ⁴⁶ La fin de la construction des canots est une autre conséquence de la coupe à blanc effectuée par les compagnies forestières. Ingeborg Marshall, **loc. cit.**, p. 48. «*Les Micmacs*», **Nations autochtones du Québec, op. cit.**, p. 97. **DSC 1882–1917**, «*Rapports annuels du Département des Affaires des Sauvages*».
- ⁴⁷ **DSC 1884–1889**, «*Rapports annuels du Département des Affaires des Sauvages*».
- ⁴⁸ **DSC 1892–1915**, «*Rapports annuels du Département des Affaires des Sauvages*».
- ⁴⁹ **Recensements du Canada 1911–1991**, Serge Bouchard et Roger Pothier, «*La société québécoise et les Amérindiens*» dans **Annuaire du Québec 1974**. Bureau de la Statistique du Québec, 1974.
- ⁵⁰ J.-B.A. Ferland, cité dans Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 256.
- ⁵¹ Jules Bélanger et al., **op. cit.**, p. 485 et 582. Faucher de St-Maurice, **De Tribord à babord**, Montréal, L'Aurore, 1975. Ingeborg Marshall, **loc. cit.**, p. 253. **DSC 1900 et 1907–1909**, «*Rapports annuels du Département des Affaires des Sauvages*».
- ⁵² Denys Roy, «*Restigouche et Tobique: La «Bataille du saumon» devant les tribunaux*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XIII, no 3 (1983): 219–223. Jean-René Proulx, «*Le point sur les rivières à saumon*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XIII, no 4 (1983): 320–321. René Boudreault, **loc. cit.**, p. 6–11.
- ⁵³ Gilles Chaumel, **loc. cit.**, p. 12–13.
- ⁵⁴ Bruno Bisson, «*Virage à Restigouche*» et «*Difficile retour aux sources à Restigouche*», **La Presse**, (10 octobre 1992): B6. «*Le nouveau partage*» (émission de la série «Le choc du présent»), Radio-Québec, octobre 1994. René Boudreault, **loc. cit.**, p. 6. Un traité semblable relatif aux droits de chasse et de pêche a été négocié en 1760 par le général Murray et reconnu comme valide par la Cour suprême en 1990. Pierre Grégoire, «*L'arrêt Le procureur général du Québec c. Régent Sioui et al.*», **Recherches amérindiennes au Québec**, vol. XX, nos 3–4 (1990–1991): 73–75. Il s'agit des deux seuls traités qui font actuellement jurisprudence quant aux revendications territoriales des Amérindiens du Québec.
- ⁵⁵ Retenons par exemple les titres suivants: Bernard Assiniwi, **Lexique des noms indiens en Amérique. I– Noms géographiques**, Ottawa, Leméac, 1973; Louise Côté et al., **L'Indien généreux. Ce que le monde doit aux Amériques**, Sillery, Boréal/Septentrion, 1992; Christiane Pâquet, **op. cit.**

**La Gaspésie,
une mosaïque
culturelle**

Mario Mimeault

À l'heure où le Québec s'ouvre aux communautés ethniques, la péninsule gaspésienne offre un des plus beaux exemples de pluriculturalisme qui soit hors des grands centres urbains de la province. La Gaspésie doit en effet sa couleur et son originalité à l'apport des diverses ethnies qui ont à un moment ou l'autre de son histoire fait d'elle leur terre d'adoption. Micmacs, Français, Basques, Acadiens, Canadiens, Anglais, Jersiais, Américains, Irlandais, Écossais ont apporté à tour de rôle une contribution qui a laissé sa marque dans le paysage et son quotidien.

Le peuple Micmac

Les Micmacs ont les premiers noué des rapports avec les Européens. Jadis itinérantes, leurs communautés sont aujourd'hui concentrées à Ristigouche (Listiguj), Maria (Gesgapegiag) et Gaspé (Gespeg). Leur nombre, qui a chuté après l'arrivée des Blancs, croît maintenant de façon significative. Des quelque 500 à 600 individus qui possédaient leur statut de Micmac au début du siècle, cette collectivité gaspésienne est passée à 3 775 membres en 1995¹. Loin d'être un produit touristique destiné à attirer les curieux, le peuple micmac constitue à l'évidence un groupe régional dynamique.

Une fois le choc des civilisations absorbé, les représentants des Premières Nations ont dû adapter leurs modes de vie ancestraux à la nouvelle réalité qui se présentait à eux. Les collectivités de Gespeg (Gaspé) et de Listiguj (Ristigouche) ont dernièrement marqué à cet égard une évolution importante dans leurs coutumes en choisissant respectivement une femme comme chef. En fait, les Micmacs de Listiguj (Ristigouche) vivent actuellement une phase de prise en main et d'affirmation culturelle qui redonne vie à leur groupe. Ainsi, en décembre 1989, un Comité d'adaptation de la main-d'oeuvre (CAMO) lançait, pour la première fois dans leur communauté, une étude visant à encadrer le développement socio-économique². Pour leur part, les membres de la bande de Gesgapegiag (Maria) participaient à des expositions commerciales comme celle tenue à New Richmond en juillet de la même année, y faisant connaître une expertise dans l'art de la vannerie déjà mondialement réputée³.

Fortement anglicisés depuis la Conquête britannique, les autochtones ont redonné à leur langue une place importante en ouvrant à Maria des classes où on enseigne le Micmac aux enfants. À Ristigouche, ils ont créé

la Société de communication Gespegewag grâce à laquelle la réserve inaugurerait à l'été 1991 une station radiophonique locale, CHRQ-MF Ristigouche, qui diffuse depuis des émissions d'information et de culture en langues micmaque et anglaise. Ce moyen de diffusion renforçait l'action de leur Conseil de Bande qui avait auparavant mis sur pied un Centre d'interprétation de la culture micmaque. En phase d'organisation, les autochtones de Pointe-Navarre, aux abords de Gaspé, se faisaient reconnaître officiellement comme bande en 1972. La prise en main de ces derniers représentants micmacs s'est par la suite concrétisée par l'engagement d'un permanent à l'éducation et au développement économique. Ils ont aujourd'hui à leur actif la création d'un centre communautaire, des Ateliers de travail ainsi que la reconstitution et l'animation d'un village indien traditionnel⁴.

Tout en manifestant un fort désir d'autonomie, les Micmacs s'intègrent à la vie économique de la région. La chasse et la pêche représentant pour eux un mode de vie traditionnel, la Bande de Maria a obtenu du gouvernement la gestion du potentiel salmonicole de la Cascapédia en 1981 tandis que celle de Ristigouche négociait avec le gouvernement du Québec la gestion conjointe de sa rivière⁵. Ces initiatives ont procuré de l'emploi aux membres des deux bandes comme guides, gardes-chasse et sylviculteurs. À Gaspé, les Micmacs travaillent dans l'industrie et le commerce local ou bien gagnent leur vie dans l'exploitation forestière⁶.

Le monde micmac a apporté à la communauté euro-canadienne implantée en Gaspésie un bagage de connaissances qui a enrichi le patrimoine des nouveaux venus. Les Gaspésiens doivent à la culture matérielle des autochtones autant l'emploi du «nigog» pour la pêche au saumon que l'usage de la raquette pour marcher sur la neige et du canot d'écorce pour descendre les rivières. La médecine populaire a elle aussi beaucoup emprunté à leurs pratiques, que ce soit pour guérir l'eczéma, atténuer les douleurs rhumatismales ou soulager les malades de divers maux comme les coliques, les saignements de nez et la coqueluche⁷. La toponymie régionale est tout autant redevable aux premiers habitants de la région. Ces derniers ont attribué aux montagnes, lacs et rivières une nomenclature évocatrice de leur passé. Citons les noms de Matane (Vivier de Castors), Gaspé (Extrémité), Pabos (Eaux tranquilles), Cascapédia (Rivière large), Matapédia (le confluent), qui ne sont que quelques exemples⁸. La nation micmaque a de même enrichi la mémoire collective de légendes. Celle du Gougou a inspiré l'exposition permanente du Musée Le Chaffaud de Percé tandis que celle des «Matsi»

(Les Méchants) a été reprise par les Français pour expliquer le toponyme «Les Méchins»⁹.

Les Français

La culture dominante de la Gaspésie est aujourd'hui celle de la France. Le plus célèbre de ses représentants, Jacques Cartier, a marqué l'histoire nationale en prenant officiellement possession du Canada à Gaspé. L'événement s'est passé en 1534, mais les Normands et les Bretons ont rapidement trouvé à la suite de cet explorateur la route qui menait aux côtes de la Nouvelle-France.

Leurs morutiers vinrent en grand nombre sur nos côtes, contribuant à établir et à maintenir un lien étroit avec la mère-patrie. On retrouvait déjà des navires de tous les grands ports de France dans le golfe Saint-Laurent lorsque Samuel de Champlain a posé les fondations de Port-Royal en Acadie. En 1659, Mgr de Laval confirmait 140 adolescents qui servaient comme garçons de grave dans les opérations de transformation de la morue à Percé au moment où l'établissement de Québec atteignait 300 habitants. Ce trafic maritime s'intensifia si bien avec les années que le port de Granville envoyait à lui seul tout près de 2 500 pêcheurs dans les eaux avoisinant la Gaspésie entre les années 1722 et 1730, avec un sommet de 403 hommes en 1725¹⁰.

L'assiduité des Français leur a permis de développer des installations saisonnières à Gaspé, Percé et Barachois, mais, avec le temps, plusieurs se fixèrent sur le continent et développèrent des entreprises de pêche permanentes. Le plus connu s'appelait Nicolas Denys. Il s'est fait donner en 1653 une seigneurie qui s'étendait depuis Cap-des-Rosiers jusqu'au détroit de Canso et il construisit des établissements de pêche un peu partout sur le littoral acadien, aux Iles-de-la-Madeleine et à Percé. Il y avait tellement de pêcheurs qui fréquentaient ce dernier endroit que des missionnaires récollets érigèrent plus tard deux chapelles à côté de ses installations, l'une sur le continent et l'autre sur l'île Bonaventure.

D'autres Français installés au coeur de la Nouvelle-France ont aussi voulu tirer profit des richesses gaspésiennes. Denis Riverin, qui a laissé son nom à une municipalité régionale de comté, a tenté une expérience de colonisation basée sur la pêche. Cette tentative a conduit en 1699 une centaine de colons-pêcheurs au Mont-Louis. La famille Lefebvre de Bellefeuille a

fait l'acquisition, une trentaine d'années plus tard, d'une seigneurie à Pabos où elle a développé un village que les archéologues ont dernièrement mis au jour. Dans les années 1750, un entrepreneur appelé Pierre Revol s'est installé dans la baie de Gaspé et il a attiré à lui seul des centaines de pêcheurs de sa province d'origine, la Normandie¹¹.

La Gaspésie a, de fait, servi pour les Français de porte d'entrée en Nouvelle-France. Les demandes de liberté au mariage, une procédure par laquelle l'Église vérifiait le célibat de ses fidèles, indiquent qu'un certain pourcentage des Canadiens de première génération ont d'abord occupé un emploi dans les pêcheries de la Gaspésie avant de gagner le cœur de la colonie. La Guerre de Sept Ans (1756-1763) a toutefois anéanti ce courant de migration, voire même le peuplement initial de la Gaspésie, mais il est quand même resté quelques centaines de ces pionniers dans la péninsule, parmi les descendants desquels on compte les Arbour, les Chicoine, les Aubut et les Morin.

L'apport de ces familles gaspésiennes est des plus importants. Ces gens ont dès leur époque localisé et fréquenté les sites de pêche. Ils ont les premiers fixé en région un mode de vie centré sur l'exploitation des ressources halieutiques. Ayant occupé les barachois et utilisé les graves et les pleins pour transformer la morue, ils ont défini les zones d'implantation humaine et fondé les premiers établissements permanents de la péninsule. Mais les Français ont, par-dessus tout, laissé une culture et une langue qui caractérisent maintenant la majorité de la population en Gaspésie.

Les Basques¹²

Les pêcheurs basques ont aussi abordé très tôt les côtes de la péninsule gaspésienne. En fait, les marins de l'Euskarie, nom que les Basques donnent à leur contrée, fréquentaient le fleuve Saint-Laurent avant même le passage de Jacques Cartier. Le père François-Xavier Charlevoix, auteur d'une histoire de la Nouvelle-France publiée en 1700, raconte, en s'appuyant sur une tradition orale, que le célèbre explorateur aurait été devancé par des marins du Pays Basque. Le fait est d'autant plus probant que le capitaine malouin rapporte dans ses relations que Percé s'appelait Cap Prato, ou Cap du Pré en Espagnol, une des trois langues parlées par les Basques. Plus récemment, le linguiste Peter Bakker démontrait que certains des mots recueillis par Jacques Cartier auprès des Iroquois rencontrés à Gaspé étaient

basques. Comme ces Indiens venaient de la région de Québec, ce fait dénote l'antériorité des voyages basques à l'intérieur du continent sur ceux du capitaine breton¹³.

Les marins basques ont continué par la suite à fréquenter les côtes de la Gaspésie pour y produire la morue séchée et salée. Nicolas Denys, seigneur de Percé et des côtes avoisinantes, savait plus que tout autre apprécier leurs qualités de pêcheurs. Le haut-fonctionnaire et marchand Denis Riverin demandait au roi, en 1696, de lui envoyer des instructeurs basques afin de montrer les rudiments de la pêche aux Canadiens qu'il prévoyait engager dans une nouvelle entreprise. Un demi-siècle plus tard, le Munitionnaire du roi Joseph Cadet engageait encore des équipes de pêcheurs venus du Pays Basque pour encadrer les opérations qu'il menait sur le versant nord de la Gaspésie¹⁴.

Pendant que des équipages basques encadraient les opérations de pêche canadiennes, des morutiers de l'Euskarie sillonnaient le banc des Orphelins et faisaient de Pabos le centre de leurs opérations de transformation de la morue, entre les années 1715 à 1720. Des marchands de Bayonne envoyaient expressément leurs navires à leur suite pour échanger avec les résidants des marchandises manufacturées contre de la morue séchée. Certains pêcheurs comme les frères Jean-Marie et René Duguay et Joannis Chapados fondèrent un foyer ici même à Pabos tandis que d'autres, à l'instar de Jean Castilloux, Martin Guignard dit Dinhargue et Bertrand Delarosbil, faisaient leurs premières expériences sur les côtes de la Baie des Chaleurs. La plupart de ces nouveaux arrivants se regroupèrent à Paspébiac une fois les remous de la Conquête apaisés. C'est là que le corsaire Léon Roussy les rejoindra après avoir couru sus à l'ennemi pendant des années. Ils établiront ensemble les bases d'une nouvelle communauté qui s'est toutefois rapidement fondue à la culture environnante.

L'impact des immigrants basques sur la collectivité gaspésienne n'a fait l'objet d'aucune étude, mais nous savons qu'ils ont laissé en héritage non seulement cette barrette, si répandue en Gaspésie et dans le Bas du Fleuve, qu'on appelle le Béret basque, mais aussi le costume traditionnel du pêcheur tel que le décrivait déjà Nicolas Denys au 17^e siècle. Les habitants de la Gaspésie ont de même appris d'eux la manière d'apprêter un poisson qui fait aujourd'hui la renommée de la région de par le monde, le Gaspé Cure. L'influence basque se retrouve aussi dans la langue des Gaspésiens qu'ils ont enrichie de mots qui définissent l'environnement. Les

Micmacs leur ont, par exemple, emprunté le terme «pacolos» (de baccalaos) pour désigner la morue et «original» (de orignac) pour l'élan des bois. Les gens d'expression française firent du mot «barachois» («barrière de sable» en langue basque) un nom de lieu et utilisèrent «Escuminac» («salutations» en basque) en croyant qu'il s'agissait d'un toponyme amérindien.

Les Acadiens

Les bouleversements survenus avec la perte de l'Acadie en 1713 ont conduit à des débordements militaires bien connus, dont celui de la Déportation acadienne. Plusieurs des victimes du Grand Dérangement ont pendant l'hiver 1755-1756 gagné les rives de la Baie des Chaleurs et se sont cachées dans les méandres de la rivière Bonaventure. D'autres réfugiés ont rejoint la mission de Ristigouche où une garnison française leur offrait un semblant de protection. Ils purent participer en ces lieux à la dernière bataille navale du régime français au cours de laquelle, d'ailleurs, un des leurs, Joseph Dugas, s'illustra de belle manière en pourchassant l'ennemi avec l'équipage de son petit navire corsaire.

Au nombre de quelques centaines au départ, ces nouveaux Gaspésiens demeurèrent sur leurs nouvelles terres malgré le changement d'allégeance politique qui suivit et leur groupe s'accrut en 1774 de près de 80 nouveaux congénères ramenés de Saint-Malo, en France, par les compagnies de pêche jersiaises¹⁵. Desservis par des religieux de Québec dont certains étaient, à l'instar de l'abbé Bourg, issus de leurs propres rangs, les descendants des premiers Acadiens fondèrent graduellement les paroisses de Bonaventure, Tracadie (Carleton) et Maria.

Deux générations plus tard, les Gaspésiens d'origine acadienne faisaient plus de 3 000 personnes dans la Baie des Chaleurs et ils comptent aujourd'hui pour près de 70 % des gens de cette région¹⁶. Aussi n'est-il pas surprenant de constater que les Arsenault, Leblanc, Landry, Dugas, et bien d'autres familles de souche, utilisent une langue qui s'apparente à celle du Poitou, du Saintonge et de la Touraine¹⁷. Certains iront encore chercher de l'eau au «russeau» (ruisseau) ou appelleront un tourbillon de vent une «sorcière». Il s'agit là d'une prononciation et d'une terminologie qui sont devenues, par un phénomène d'osmose culturelle, communes à nombre de Gaspésiens. De même trouve-t-on chez ces derniers une survivance de traits et d'activités propres à l'Acadie des Anciens, telles la pêche aux coques ou

la recette de la cambuse (mets à base de patates et de têtes de morues). Au plan des célébrations particulières, la fête de la Vierge montant au ciel, l'Assomption, est soulignée en tant que fête nationale des Acadiens le 15 août et s'accompagne à Carleton et à Bonaventure d'une autre résurgence du passé appelée le «tintamarre», alors que, de concert avec toute l'Acadie, les habitants s'évertuent à faire du bruit en même temps à l'aide de couvercles, de casseroles et de chaudrons.

En fait, la survivance de la culture acadienne a justifié aux yeux de plusieurs la désignation de la Baie des Chaleurs par l'appellation évocatrice «d'Acadie du Québec». À telle enseigne que les habitants de Bonaventure inauguraient en 1960 un Musée historique acadien en présence d'un de leurs plus illustres représentants, Bona Arsenaault, homme politique et généalogiste. Cette institution, qui est aujourd'hui devenue le Musée acadien du Québec, revendique le titre de «*porte-étendard de la présence acadienne en sol québécois*»¹⁸.

Les Jersiais

Les îles de Jersey et de Guernesey ont elles aussi contribué au développement de la Gaspésie, tant économique que culturel. Déjà fortement impliqués dans l'industrie de la pêche qui se pratiquait à Terre-Neuve avant la Conquête, les ressortissants anglo-normands ont trouvé avec l'ouverture des eaux gaspésiennes aux navires anglais un nouveau champ d'action qu'ils ont rapidement couvert.

Les marchands guernesiais ont les premiers abordé l'extrémité de la péninsule dans les années 1765 à 1770, mais leurs entreprises ont rapidement cédé la place aux compagnies jersiaises. Parmi celles-ci, la plus connue est certainement la Charles Robin and Company dont l'importance dans l'histoire régionale tient à plusieurs facteurs. La CRC a dominé la Gaspésie au point de lui imprimer un mode de vie et un modèle de relations socio-économiques qui ont marqué la plupart des sociétés locales des 18^e et 19^e siècles. Les Gaspésiens ont acheté leurs agrès de pêche et leurs filets à ses magasins pendant des générations et remboursé leurs comptes en morue séchée. Une marge de crédit leur permettait de trouver auprès de ces mêmes fournisseurs les provisions de bouche et les marchandises que l'économie régionale ne pouvait produire durant l'hiver. En échange, les pêcheurs de-

vaient acquitter leurs dettes en poisson ou bien se livrer à de petits travaux pour le compte de la compagnie.

Ces procédés n'étaient en rien différents de ceux implantés ailleurs au Québec par les compagnies de bois et même plus tard par les entreprises de colonisation, mais la rigueur du système et la dépendance qu'ils ont créée à l'égard des firmes anglo-normandes ont marqué la mémoire collective¹⁹. La compagnie Robin a en effet été le creuset dont sont sortis un bon nombre de commis qui se mirent un jour ou l'autre à leur compte et cette paternité lui a conféré une notoriété difficile à oublier. La William Hyman and Son, dont le magasin général subsiste encore à Grande-Grave, est peut-être la seule maison commerciale à ne rien lui devoir sur le plan de la formation, mais il n'en demeure pas moins qu'elle lui a emprunté sa philosophie de gestion.

Charles Robin, puis son neveu Philip, ont en quelque sorte dirigé l'économie de la région à partir du banc de Paspébiac. Ils ont aussi imposé un modèle d'embauche. En raison de la rareté de la main-d'oeuvre locale, leur compagnie, autant d'ailleurs que ses concurrents jersiais, employait des pêcheurs venant du haut du fleuve et de la main-d'oeuvre importée de Jersey et de Guernesey. Pour les jeunes issus des petites îles de la Manche en particulier, la Gaspésie offrait un débouché inestimable, au point que les insulaires considéraient la péninsule comme faisant partie de leur univers. Pêcher à «la côte» constituait pour eux une voie d'avenir privilégiée et plusieurs se sont fixés ici. Aussi trouve-t-on des Le Guédard, Le Scelleur, Dumaresk, Pipon, Dolbel, Gavey, Bartlett, Esnouf et plus de soixante-dix patronymes anglo-normands éparpillés sur le contour de la Gaspésie²⁰.

Les endroits où les compagnies jersaises ont implanté cette main-d'oeuvre sont encore facilement identifiables grâce à l'architecture particulière des bâtiments d'entreposage et des magasins qu'ils ont construits. Plusieurs de ces constructions ont été recyclées en centres d'interprétation et musées à Paspébiac, New Port, Percé et L'Anse-au-Griffon alors que d'autres subsistent toujours en tant que composantes des magasins Robin à Rivière-au-Renard, Barachois, Chandler et Paspébiac. Si on voulait reconnaître des mérites à l'ensemble des entreprises anglo-normandes, on pourrait souligner le fait qu'elles ont introduit en Gaspésie l'industrialisation des opérations de transformation du poisson près de deux cents ans avant la Révolution industrielle en plus d'avoir mis en place sur ce même territoire le premier réseau de comptoirs commerciaux de l'est du pays.

Les Anglais et les Loyalistes américains

Il est difficile de séparer la contribution des Anglais et des Loyalistes américains à la société gaspésienne puisque ces deux groupes sont de même appartenance. Les premiers sont venus directement au Canada et en Gaspésie dans les années 1760 tandis que les seconds les ont suivis après être passés par la Nouvelle-Angleterre, chassés par une révolution dont ils acceptaient mal les conséquences.

Les premiers Gaspésiens de souche anglaise se sont installés dans la baie de Gaspé en 1764. Issus des rangs de l'armée britannique, ces nouveaux arrivants, parmi lesquels on compte les familles Ascah et Patterson, obtinrent des terres de la Couronne et s'adonnèrent essentiellement à l'agriculture et à la pêche. Plusieurs marchands anglais de Québec ont aussi fait commerce sur les côtes de la Baie des Chaleurs, à l'exemple de William Smyth qui tenta sa chance dans le marché du poisson ou de John Cullen et de William Carter qui investirent dans le commerce du bois à Bonaventure et Port-Daniel.

Pour leur part, les Loyalistes américains débarquèrent à Paspébiac en 1784. Leur arrivée massive -ils étaient plus de 300- amena le gouvernement colonial à poser les bases d'une administration régionale pour la Gaspésie en créant un district judiciaire distinct avec un lieutenant-gouverneur résidant et en mettant en place différentes instances administratives qui constituèrent le début d'une organisation gouvernementale en région²¹. Les Anglo-américains se regroupèrent principalement à Carleton, Maria, New Richmond et New Carlisle, mais plusieurs d'entre eux choisirent de se joindre à la communauté anglophone de Gaspé où ils posèrent les bases de nouvelles industries. Parmi celles-ci, il en est une, la chasse à la baleine, qui, grâce au travail des Annett, Boyle et Coffin, a fait du port local un centre économique de première importance. Gaspé a en effet produit au siècle dernier jusqu'à 80 % de l'huile de baleine nécessaire à l'éclairage des maisons canadiennes. Mais les Gaspésiens d'origine anglophone ont aussi contribué au développement de la construction navale en région. Déjà présente à l'intérieur des entreprises jersiaises, cette activité génératrice d'emplois a vu se multiplier les chantiers au Coin-du-Banc, à Gaspé, Maria, New Carlisle, Bonaventure et New Richmond²².

La communauté anglophone de la Gaspésie affiche aujourd'hui une vigueur culturelle notable. Elle possède son journal hebdomadaire, le **SPEC**,

ainsi qu'un groupe de promotion et de défense de ses intérêts, la CASA (Committee Anglophone Social Action). Le Gaspesian British Heritage Centre a pour sa part, en 1990, inauguré à New Richmond un village loyaliste dont la vocation est non seulement d'illustrer l'établissement des Anglophones en Gaspésie, mais aussi de promouvoir leur patrimoine. La présence de ces immigrants ne se mesure cependant pas seulement par la résonance de leurs noms ou par le style architectural de leurs propriétés, mais aussi par le fait qu'ils ont contribué à élever le milieu de vie régional à des niveaux supérieurs en créant les premières écoles de la Gaspésie, en favorisant l'avènement d'un système judiciaire jusqu'alors absent et en favorisant l'implantation de l'Église anglicane un peu partout sur les côtes de la péninsule.

Écossais et Irlandais

La Gaspésie possède aussi un fond celtique. Les Écossais et les Irlandais, que l'on tend en général à confondre avec la communauté anglophone, se considèrent eux-mêmes comme des héritiers d'une culture tout à fait distincte de celle des Anglais. Cette différence entre Celtes et Britanniques s'avère difficile à percevoir pour les visiteurs, d'autant que ces deux ethnies s'expriment dans la langue de Shakespeare. Irlandais et Écossais ne partagent pourtant pas les mêmes croyances religieuses que les Anglais, les premiers étant généralement de foi catholique romaine tandis que les seconds sont d'appartenance anglicane. Cette dissemblance peut se mesurer une fois l'an quand les descendants de la Verte Erin célèbrent la fête de la Saint-Patrick le 17 mars, mais la distinction demeurerait cependant bien mince si elle se limitait à cette seule différence. Les patronymes offrent souvent une bien meilleure façon de les départager. Les O'Connell, O'Brian, O'Hara, McBrearty, McColm, MacWhirter, MacDonald, MacNaughton, tous Irlandais, ont bien sûr des noms aux consonances plus qu'évocatrices, mais il faut se garder de confondre les Écossais Fraser, Cameroun, Cuthbert, McColm, Ross, Kerr ou Campbell avec les familles d'origine anglaise.

Les premiers Irlandais et Écossais établis en Gaspésie sont arrivés avec l'armée du général Wolfe, mais le recensement de Percé de 1777 révélait déjà une concentration d'immigrants irlandais fortement impliqués dans l'industrie de la pêche. Leurs descendants se sont d'ailleurs regroupés un peu en retrait de la collectivité francophone pour former à l'arrière du vil-

lage un rang qui s'appelle encore aujourd'hui «L'Irlande». D'autres Irlandais se sont fixés à Douglstown, tout près de Gaspé, où ils constituèrent une communauté qui a conservé sa prédominance celtique jusqu'à tout récemment²³.

Mais, nombreux sont les Irlandais que la mer a poussés sur les rives gaspésiennes. Le village côtier de Cap-des-Rosiers est au centre de plusieurs arrivées fortuites. Par exemple, profitant d'une courte escale que leur navire faisait à cet endroit en 1829, les Quigley, Fitzpatrick, Moran et Prendergast décidaient de s'y établir à demeure. S'il s'agit là d'un souvenir heureux pour la région, il est aussi des désastres maritimes qui ont laissé leur contingent d'immigrants. Ainsi, **le Wellington**, qui perdit en 1832 la majeure partie de ses 150 passagers, tous irlandais, dans un naufrage qui eut lieu au même endroit, laissait à la côte les Holland, Hipson et MacDonald. En 1847, **Le Carrick**, un navire de Sligo en Irlande, perdit 139 de ses 187 passagers, ne laissant s'échapper que quelques ressortissants qui firent souche en Gaspésie.

Les Écossais se sont pour leur part concentrés aux deux pôles, nord et sud, de la péninsule. Plusieurs sont arrivés à la faveur d'une migration de masse qui a amené un regroupement celtique à Caplan et New Richmond dans les années 1820 à 1830. Alors que le marchand William Cuthbert est reconnu pour avoir à ce moment attiré un nombre important de ses compatriotes dans la Baie des Chaleurs, on sait que le seigneur John MacNider organisa à ses frais le transport depuis le comté de Thrane en Écosse d'une quarantaine de familles sur ses terres de Métis. C'est ainsi que notamment les Astle, Page, Turriff ont donné en tant que pionniers une couleur tout à fait particulière à cette communauté locale²⁴.

Aujourd'hui, les descendants des premières familles irlandaises et écossaises sont éparpillés sur tout le littoral gaspésien. Il n'est toutefois pas certain que les Dunn de Cap-des-Rosiers, les Ross de Matane ou les Colville de Caplan puissent se comprendre, les uns parlant uniquement le français et les autres que l'anglais. Ils constituent cependant un parfait exemple d'intégration au milieu gaspésien, se confondant aujourd'hui aux deux principales cultures de la péninsule.

Les Canadiens français

Les habitants de la Côte-du-Sud, particulièrement ceux de Montmagny, avaient déjà pris l'habitude de venir pêcher sur la partie nord de la péninsule gaspésienne sous le régime français. Chaque printemps amenait son lot de pêcheurs. Soit que ces gens trouvaient là un complément alimentaire qui leur permettait de mieux passer l'hiver, soit qu'ils gagnaient un surplus monétaire grâce auquel ils amélioreraient leurs conditions de vie.

Intégrés de la sorte à une industrie halieutique naissante, ils ont participé à la mise en place des premiers établissements de pêche canadiens. Quelques-uns d'entre eux se sont d'ailleurs mis à fréquenter assidûment les côtes gaspésiennes et s'y sont fixés très tôt. L'histoire a retenu quelques noms dont celui de Noël Boissel qui a participé aux entreprises de la famille Denys à Mal-Bay, près de Percé. Si ce dernier n'a plus de descendance dans la région, les Arbour, déjà là en 1699, ont au contraire conservé leurs liens avec le milieu même après le départ de la France en 1758. Cette rupture entre deux époques a eu lieu lorsque le général Wolfe vint détruire les postes de pêche canadiens et français de la Gaspésie. Michel Mahiet, originaire de Château-Richer, a alors, comme beaucoup d'autres, été fait prisonnier avec sa famille, puis déporté à Saint-Malo en France et il a dû se défaire plus tard de ses installations du Mont-Louis²⁵.

Les compagnies jersiaises ont par la suite offert aux Canadiens français l'opportunité de reprendre la route de la Gaspésie. Ayant un besoin considérable de main-d'oeuvre, elles maintenaient à Montmagny et l'Islet des agents recruteurs chargés de trouver des moitiés de ligne ou des pêcheurs à la «draft». Les premiers étaient payés à 50% de leurs captures et les seconds selon les prises brutes. En général, les pêcheurs canadiens retournaient chez eux après la saison, certains très tard, et même trop tard pour quelques-uns comme Alexis Caron qui dut hiverner sur les berges de la rivière de Grande-Vallée, dont il devint finalement le pionnier fondateur.

Le surpeuplement des campagnes et le manque de bonnes terres agricoles ont aussi poussé les habitants du Haut du fleuve vers la partie nord de la Gaspésie. C'est ainsi qu'au fil des années et de la vague migratoire, des villages de pêcheurs ont vu le jour entre Matane et Gaspé. Ce sont le Mont-Louis (ca 1790), Rivière-au-Renard (1791), Cap-des-Rosiers (ca 1800), Sainte-Anne-des-Monts et Cap-Chat (ca 1810), L'Anse-au-Griffon (ca 1820), Marsoui (1836). La Crise de 1929 contribua elle aussi à l'extension du ter-

ritoire gaspésien et à l'expansion de son écoumène en amenant encore des Canadiens. Voulant pallier au chômage chronique qui affectait la province de Québec, on ouvrit de nouvelles paroisses dans l'arrière-pays, à Saint-Octave-de-l'Avenir, à Saint-Bernard-des-Lacs et à Sacré-Coeur-des-Landes, dans la partie nord de la péninsule, tandis que d'autres pionniers se fixaient sur les terres agricoles de la Baie des Chaleurs. L'année 1935 fut à cet égard très prolifique avec la fondation des paroisses de Saint-Gabriel, Saint-Edmond, Sainte-Bernadette, Saint-Jogues et Saint-Conrad²⁶.

Les Canadiens français ont donc ainsi contribué à l'édification de la société gaspésienne. La pêche d'abord, les espaces libres, les terres agricoles, la forêt puis les mines les ont attirés et retenus dans la région. Ils ont renforcé par leur apport démographique les communautés locales autant qu'ils ont contribué à en créer de nouvelles. Ils ont assuré au pays la mise en valeur des richesses de la mer au même titre que les Jersiais, à ceci près qu'ils ont constitué la main-d'oeuvre plutôt que l'élite commerçante.

Grâce à tous ces gens, autant qu'à ceux dont ce texte ne parle pas, les Norvégiens de Mal-Bay, les Bretons de Port-Daniel comme les Belges de Saint-Alphonse²⁷, la Gaspésie se veut d'abord une terre d'accueil, capable d'intégrer l'apport de tous et chacun et c'est cette capacité qui a fait de la région un univers si bigarré. Si le coeur vous en dit, pourquoi ne pas vous amuser à le vérifier par vous-même, pour votre plaisir. Ouvrez le bottin téléphonique à la rubrique «Port-Daniel» et cherchez à identifier l'origine des abonnés. Vous verrez.

Lectures suggérées

- ACADIE. «*Spécial Gaspésie-Acadie*». **Gaspésie**, vol. XXX, no 2 (juin 1992): 48 p.
- ANNETT, Kenneth. «*British Influence in Gaspesia*». **Gaspésie**, vol. XXIX, nos 3-4 (septembre-décembre 1991): 46-56.
- BALDWIN, Alice Sharples. **Metis, Wee Scotland of the Gaspé**. S.l., s. éd., 1960. Pages 14 et suivantes.
- BOCK, Philip, K. **The Micmac Indians of Ristigouche History and Contemporary Description**. Musée national du Canada, Bulletin 213.
- FRENETTE, Yves. «*Le peuplement francophone de la Gaspésie, 1670-1940 - Essai de synthèse historique*». **Gaspésie**, vol. XXIX, nos 3-4 (septembre-décembre 1991): 35-44.
- HÉBERT, Pierre-Maurice. «*L'apport ethnique des Acadiens au Québec*». **Gaspésie**, vol. XXII, no 4 (décembre 1984): 30-41.
- LE GARIGNON, J. P. «*La présence jersiaise en Gaspésie - Un héritage normand sur la côte de Gaspé. Une étude sociohistorique de la présence jersiaise sur la côte de Gaspé*». **Revue d'histoire et de traditions populaires de la Gaspésie**, vol. XVI, nos 2-3 (juin-août 1978): 53-192.
- MC DOUGALL, David, J. «*The Gaspe Loyalists - Loyalists' Bicentennial, 1784-1984*». **Gaspésie**, vol. XXII, no 4 (décembre 1984): 42-46.
- QUÉBEC, SECRETARIAT AUX AFFAIRES AUTOCHTONES. **Les Amérindiens et les Inuits du Québec d'aujourd'hui**. Québec, ministère du Conseil exécutif, 1992. Pages 14-16.
- SAGMAI. **Nations autochtones du Québec**. Québec, ministère du Conseil exécutif, 1984. Chapitre 6: «Les Micmacs». Pages 90-100.

Notes

- ¹ L'auteur tient à remercier Paul Larocque pour la correction de son texte et Annie Dugas pour l'aide apportée à la rédaction du thème acadien.
Ces chiffres ont été fournis par l'agent de développement du Conseil de bande de Gaspé, Réjean Basque. Selon les données du recensement de 1986, les Micmacs étaient au nombre de 1 834 personnes sur la réserve de Ristigouche, 558 à Maria et 173 à Gaspé. Québec, **Le Québec statistique 1989**, Québec, Les Publications du Québec, 1989, p. 435. La communauté micmaque subit, tout comme la Gaspésie en général, les effets d'un exode rural important. Ainsi, y avait-il 15 000 Micmacs qui vivent à Montréal. Ils constituent le groupe d'autochtones le plus nombreux de la métropole du Québec (Gilles Chaumel, «*Montréal, communauté autochtone*», **Rencontre**, vol. 14, no 4 (été 1992) : 10-12).
- ² Le chef de la réserve de Ristigouche est Brenda Gédéon-Miller tandis que Linda Simon a remporté le suffrage à la dernière élection du chef de bande de Gaspé.
- ³ Anonyme, «*L'économie de Restigouche*», **Rencontre**, vol. 11, no 2 (décembre 1989) : 14; «*Le SAA en Gaspésie*», vol. 11, no 1 (septembre 1989) : 18.
- ⁴ Richard Jeannotte, «*Le village historique micmac de Gaspé*», **Rencontre**, vol. 14, no 1, p. 17; Anonyme, «*Ici CHRQ-MF Restigouche*», vol. 13, no 1 (automne 1991) : 19.
- ⁵ Anonyme, «*Succès de l'entente sur le saumon*», **Rencontre**, vol. 11, no 1 (septembre 1989) : 16.
- ⁶ SAGMAI, **Nations autochtones du Québec**, p. 99 s.
- ⁷ Carmen Roy, **Littérature orale en Gaspésie**, Montréal, Leméac, 1981 : «*Influence des Indiens micmacs sur la tradition orale de langue française en Gaspésie*», p. 4-7, «*Médecines populaires*», p. 72-97.
- ⁸ Père Pacifique, **Le pays des Micmacs**, Montréal, 1934, p. 177 s., 182, 188 s.
- ⁹ Jean-Claude Dupont, **Légendes amérindiennes**, Sainte-Foy, Éditions Dupont, 1992, 62 p.
- ¹⁰ Renée Lachance, **Armements et désarmements du port de Grandville**, ANQ, s.d., 74 p.
- ¹¹ Mario Mimeault, «*La déportation de Gaspé*», **Gaspésie**, vol. XXI, no 3 (juillet-septembre 1983) : 40-49.
- ¹³ Jacques Cartier, **Relation originale du premier voyage de Jacques Cartier en 1534**, Gaspé, Musée de la Gaspésie (c 1984), p. 90. Peter Bakker, «*Early Basque-Amerindian Language Contact in North East Canada*», University of Amsterdam Institute for General Linguistics, 1986, p. 11 (À paraître dans **Anthropological Linguistics**).
- ¹⁴ Nicolas Denys, «*Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale avec l'histoire naturelle du pais*», Clarence-Joseph d'Entremont, **Nicolas Denys et son oeuvre**, Yarmouth (N. É.), Imprimerie Lescarbot, 1982, p. 551. Mario Mimeault, «*Les entreprises de pêche à la morue de Joseph Cadet 1751 à 1758*», **Revue d'histoire de l'Amérique française**, vol. 37, no 4 (mars 1984) : 557-572.
- ¹⁵ Louise Cyr, «*L'implantation acadienne en Gaspésie*», **Gaspésie**, vol. XXX, no 2 (juin 1992) : 9.
- ¹⁶ Yves Frenette, «*Le peuplement francophone de la Gaspésie, 1670-1940- Essai de synthèse historique*», **Gaspésie**, vol. XXIX, nos 3-4 (septembre-décembre 1991) : 38. Les Acadiens feraient 65% du bassin démographique de la Baie des Chaleurs selon Louise Cyr, conservatrice à l'emploi du Musée acadien de Bonaventure, «*L'implantation acadienne en Gaspésie*», op. cit., p. 9.
- ¹⁷ Carmen Roy, **Littérature orale en Gaspésie**, Montréal, Leméac, 1981, p. 18.
- ¹⁸ Louise Cyr, «*L'exposition L'Autre Acadie*», **Gaspésie**, vol. XXX, no 2 (juin 1992) : 25; Daniel Galarneau, «*Le Musée acadien du Québec à Bonaventure*», **ibid.**, p. 18.

- ¹⁹ On trouvera un exposé de ce modèle commercial dans deux publications de David Lee : **The Robins in Gaspé 1766 to 1825**. (Markham), Fitzhenry and Whiteside, (c. 1984), XI, 147 p.; «*La Gaspésie 1760-1867*», **Canadian Historic Sites : Occasional Papers in Archaeology and History**, no 23, National Historic Sites Service, National and Historic Parc Branch, Department of Indian Affairs and Northern Development, Ottawa, 1980, p. 117-192.
- ²⁰ Marion G. Turck a recensé les familles jersiaises établies en Gaspésie et au Canada dans son dictionnaire généalogique **The Quiet Adventurers in Canada**, Détroit, Harlo Press, (1979), 551 p.
- ²¹ Mario Mimeault, «*Les deux cents ans du district judiciaire de Gaspé*», **Gaspésie**, vol. XXVI, no 2 (juin 1988).
- ²² Mario Mimeault, «*La pêche à la baleine - Le port de Gaspé au XIX^e siècle*», **L'Escale**, (septembre-octobre 1985) : 37-41; David J. Mc Dougall, «*Gaspé-Built Square-Rigged Sailing Ships*», **Gaspésie**, vol. XXIX, nos 3-4 (septembre-décembre 1991) : 69-81.
- ²³ Charles-Eugène Roy, **Percé, sa nature, son histoire**, s. l., s. éd., 1947, p. 124 ss. Michel Le Moignan, «*Douglstown*», **Revue d'histoire de la Gaspésie**, vol. V, no 4 (octobre-décembre 1967) : 178-185.
- ²⁴ Anonyme, **À la recherche de notre patrimoine. L'histoire de New Richmond et des environs**, s. l., New Richmond Héritage, (1981), p. 15 s. Collectif, **Centenaire de Caplan. 1875-1975**, s. l., s. éd., 1975, p. 73 s. Alice Sharples Baldwin, **Metis, Wee Scotland of the Gaspé**, s. l., s. éd., 1960, p. 14 ss. Collectif, **Un siècle de labeur, de foi, d'honneur. Histoire de la paroisse de Saint-Octave-de-Métis. 1855-1955**, s. l., s. éd., 1955, p. 66-72.
- ²⁵ Mario Mimeault, «*Les pêcheries canadiennes sous le régime français, une page d'histoire déchi-rée*», **Gaspésie**, vol. XXIX, nos 3-4, p. 83-90.
- ²⁶ Roland Provost, **Tricentenaire-Seigneuries gaspésiennes concédées à Denis Riverin-Album-souvenir 1688-1988**, Sainte-Anne-des-Monts, SHAM, 1988. Yves Frenette, **op. cit.**, p. 38 ss.
- ²⁷ Ken Annett, «*Attempt at Norwegian Settlement at Mal-Bay Gaspé*», **SPEC**, (4 septembre 1980) : 24; Société d'immigration française, **Rapport pour l'année 1900. 1^{ère} partie**. Montréal, Bureau de la Société, 1901, p. 9, 11, 17, 18; Yves Frenette, **op. cit.**, p. 40.

Épilogue
Pierre Rastoul
en collaboration
avec Paul Larocque

Tout au long de cette quête de connaissances, le paysage bâti a retenu notre attention avec insistance. Nous avons constaté l'existence de régionalismes accentués d'un bout à l'autre de nos parcours. Cette diversité des tendances architecturales découle pour une bonne part de la multiplicité des apports culturels: le peuplement du territoire s'est réalisé différemment, à des époques et par des groupes distincts, avec des moyens et des intentions parfois disparates, selon l'endroit où l'on se retrouve sur la carte historique.

Mentionnons aussi l'importance d'une série d'autres conditionnements: les facteurs *topographiques*, par exemple -reliefs, exposition aux vents ou à l'érosion marine, etc.- ont contribué à modeler certains caractères locaux, tout comme des conditions *économiques* particulières ont pu démarquer l'architecture de certaines zones, pour le meilleur ou pour le pire. Les *modes de vie*, également, ont joué un rôle majeur: qu'on soit pêcheur, artisan, agriculteur ou marchand, on n'habite pas son lopin de terre de la même manière, avec les mêmes besoins, les mêmes ressources, la même prospérité -du reste, on n'occupe généralement pas les mêmes endroits. Or, tous ces facteurs agissent ensemble sur le bâti, concourant à modeler des caractéristiques architecturales qui témoignent, chacune à leur manière, d'un aspect de l'histoire régionale et sous-régionale.

C'est avec un brin de nostalgie que nous clôturons aujourd'hui notre démarche. Nostalgie devant le temps qui passe et qui, sans cesse, altère et parfois efface les témoins les plus visibles du passé.

Un constat en soi banal: il est devenu difficile, de nos jours, de brosser un tableau cohérent et réaliste de ce que fut le passé architectural gaspésien. Les témoins sont encore relativement nombreux, mais peu sont fiables quant à la conservation ou la restauration de leurs caractères d'origine, et l'iconographie ancienne donne sans doute à voir un bilan partiel, car on n'a souvent photographié que ce qui semblait le plus pittoresque aux yeux des visiteurs. Néanmoins, quand on compare les belles architectures qu'illustrent à profusion les photographies d'autrefois, avec les témoins que nous avons de nos jours sous les yeux, on ne peut qu'éprouver un certain regret devant l'ampleur de ce qui s'est perdu, de ce qui a été éradiqué du paysage et des mémoires.

Cette transformation du paysage bâti n'est pas due qu'à la négligence ou à l'absence de vision ou de goût des développeurs et des générations récentes. Des facteurs historiques ont aussi joué, tout comme une aspiration légitime des résidants à améliorer leurs conditions de vie. Ainsi, beaucoup

de maisons n'ont pu devenir plus confortables, plus chaudes et mieux adaptées aux fonctions modernes, qu'au prix d'une modernisation ayant gommé les qualités stylistiques.

Dans le même ordre d'idées, nombre de magnifiques édifices liés à l'exploitation des pêcheries traditionnelles sont disparus après que les transformations de l'économie les eurent rendus désuets. On a voulu, non sans raison, remplacer les routes sinueuses et étroites qui composaient l'antique boulevard Perron, la route de ceinture de la péninsule. Beaucoup de sites et de bâtiments qui occupaient de trop près les abords des routes, les barachois ou les coeurs des villages ont été rasés par les bulldozers en même temps que maints arbres centenaires. Qu'y a-t-il de plus regrettable: le progrès ou la perte? Nul ne peut vraiment juger.

Heureusement, les risques d'altération sont aujourd'hui moins nombreux, compte tenu de la vigilance exercée par des intervenants régionaux dont le nombre et la provenance s'élargissent sans cesse. Et ce qui subsiste est mieux connu et mis en valeur depuis qu'on a commencé à associer patrimoine, qualité de vie et activités touristiques.

Nostalgie et optimisme peuvent ainsi faire bon ménage.

Les plus récentes publications du GRIDEQ

Cahiers du GRIDEQ

- No 20 **Enjeux forestiers.** Paul Larocque, Jean Larrivée et al. 1991. 216 p. Prix: 10,70 \$
- No 21 **Structures régionales et régionalismes dans les pays de la Communauté économique européenne.** Marc Lambinet. 1993. 394 p. Prix: 20 \$

Témoignages et analyses

- No 3 **D'hier à demain: la pêche maritime au Québec.** O. Cloutier et al. 1991. 116 p. Prix: 5,35 \$
- No 4 **Femmes violentées. Derrière le masque du silence.** R. Gratton et S. Lambert. 1992. 120 p. Prix: 10,70 \$
- No 5 **Le JAL. Trajectoire d'une expérience de développement local.** Marc-André Deschênes et Gilles Roy. 1994. Prix: 18 \$

Tendances et débats en développement régional

- No 1 **Et les régions qui perdent...?** Serge Côté et al. 1995. 382 p. Prix: 25 \$
- No 2 **Le Québec des régions: vers quel développement?** Serge Côté et al. 1996. 448 p. Prix: 32 \$
- No 3 **Action collective et décentralisation.** Serge Côté et al. 1997. 258 p. Prix: 19 \$
- No 4 **Espaces en mutation.** Serge Côté et al. 1998. 189 p. Prix: 17 \$

Actes et instruments de la recherche en développement régional

- No 8 **L'identité territoriale: la dualité rurale-urbaine dans la MRC Les Basques.** Claude Pigeon. 1991. 186 p. Prix: 5,35 \$
- No 9 **L'appropriation des projets de développement. Le cas des Micro-réalisations au Burkina Faso.** Benoît H. Ouédraogo. 1992. 133 p. Prix: 10,70 \$
- No 10 **Le vertige de la liberté. Essais sur la Pologne postcommunisme.** Oleg Stanek et al. 1993. 220 p. Prix: 10 \$
- No 11 **Nouvelles technologies de l'information et société. Un débat sur l'intelligence à notre époque.** Danielle Lafontaine et al. 1994. 208 p. Prix: 10 \$
- No 12 **La pratique du développement régional.** Serge Côté et al. 1995. 134 p. Prix: 10 \$

Hors série

De la Loire au Saint-Laurent. J. Chevalier, B. Jean et al. GRIDEQ, GRIR et URA 915. 1991. 354 p. Prix: 12,84 \$

Parcours historiques dans la région touristique du Bas-Saint-Laurent. Paul Larocque et al. 1994. 454 p. Prix: 25 \$

Savoir et développement: pour une histoire de l'UQAR. N. Thivierge et al. 1995. 538 p. Prix: 16 \$

Parcours historiques dans la région touristique de la Gaspésie. Paul Larocque, Jean Larrivée et al. 1998.

La TPS de 7 % est incluse dans les prix.

Veillez ajouter une somme de 3,50 \$ pour les frais postaux et de manutention.

Pour commander ou obtenir la liste complète des publications écrivez à:

Secrétariat du GRIDEQ
Université du Québec à Rimouski
300, allée des Ursulines
Rimouski (Québec)
G5L 3A1

Téléphone: (418) 724-1648
Téléphone: (418) 723-1986
poste 1441
Télécopieur: (418) 724-1847

Courrier électronique : grideq@uqar.quebec.ca

